Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis1516vr

65

voir Tables pp 356 + 292

Preface P. Goriot (pr 2e éd.)
E.O. pp 128-135

Ruing. (Napolitaine) 285

REVUE

DE PARIS.

XV.

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835

TOME QUINZIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

MESSAGE.

Hier, je reçus le billet suivant de Rodolphe Labié :

« Je quitte Paris à deux heures du matin; je t'attends à minuit. »

A l'heure indiquée, j'étais chez mon ami. Tous les préparatifs de son départ étaient terminés, les malles attachées, les manteaux déposés dans la calèche; il ne manquait plus que les chevaux de poste, qui étaient commandés pour deux heures du matin.

— Te voilà, me dit Rodolphe, je te remercie de ton exactitude. J'ai un service à te demander, un singulier service, que je ne puis t'expliquer du premier mot. Pour que tu le comprennes, il faut que tu saches d'abord un secret de ma vie que je ne t'ai pas encore confié; puis, lorsque je te l'aurai dit, tu feras ce que je te demanderai : tu le peux, toi seul peut-être le peux de manière à atteindre le but que je me propose. Je pars cette nuit; tu sais que mes devoirs ne me permettent pas de différer mon départ d'une heure; je vais dans un pays où le climat sévit, où, depuis un mois, le choléra est venu en aide aux rigueurs du climat; je puis y mourir; je ne le crains pas, mais je le crois. Tu trouveras chez ton père mes dispositions testamentaires.

Je fis un mouvement, Rodolphe continua.

— Que veux-tu, c'est un pressentiment, c'est une folie sans doute, mais enfin jamais je ne fus si triste de quitter la France. Je t'ai dit que j'avais fait mon testament, il y a un adieu pour chacun de ceux que j'aime; tu comprends que je n'ai pas eu à diviser beaucoup mon misérable lot de fortune. Mais il y a un adieu que je n'ai pu mettre dans cet acte de

dernière volonté, un adieu que je ne puis confier à un messager, que je ne puis confier à une lettre. Ni le messager ni la lettre ne pénétreraient là où je veux les adresser. Toi seul peux y parvenir.

Je parus étonné; Rodolphe continua encore, mais avec un certain embarras :

— Tu ne me comprends pas, et moi-même, je ne sais trop comment me faire comprendre.

Il s'arrêta et parut réfléchir un moment, puis il reprit avec vivacité :

Écoute! lorsque j'étais près de Douchinka, au fond de la Russie, nous lisions ensemble, et passionnément, tout ce que tu écrivais; moi, parce que tu es mon ami, elle, parce que je t'aimais. Maintenant, c'est pour moi qu'il faut que tu écrives. En quelque lieu de l'Europe qu'elle voyage, cela lui parviendra tôt ou tard; et ce message, audacieusement placé à la première page d'une feuille publique, franchira plus aisément le cercle d'espions qui l'entourent, que la lettre la plus indifférente ou le messager le plus adroit. Mais, comme tu comprends qu'aucun nom véritable ne peut être écrit dans cet adieu, il faut que des secrets qui ne se sont passés qu'entre elle et moi viennent l'avertir que c'est à elle que je parle; comme c'est probablement la dernière fois que ma pensée s'adresse à la sienne, il faut qu'elle l'apprenne tout entière, qu'elle sache tout ce qu'elle ignore, enfin tout ce que j'ai souffert. »

Après ce préambule, Rodolphe se recueillit un moment, et commença ainsi l'histoire que je me suis chargé de raconter à tous nos lecteurs, et qui ne s'adresse qu'à un seul.

Tu sais pourquoi et comment je quittai la France, en 1826; tu sais que je m'exilai en Russie, et qu'après quelques mois de séjour à Saint-Pétersbourg, j'entrai comme gouverneur du jeune Yvan, dans la maison du prince C... son père. Tu sais aussi qu'au bout de deux ans l'état de ma santé me força de rentrer en France; qu'après m'y être rétabli, je retournai en Russie, et qu'enfin j'en suis revenu, en 1833, chassé par les indignités que les courtisans de la haine de l'empereur Nicolas contre la révolution de 1830 croient devoir faire subir aux Français qui sont dans leur dépendance. Voilà ce que tu sais de ces six ans de ma vie, ce que j'en ai dit à tout le monde, ce qui semble suffisant à la foule pour le compte-rendu d'une existence si longue; voici ce qu'il faut que tu en apprennes.

La maison du prince C... était une de celles qui représentaient le plus complétement le fastueux esclavage d'un grand seigneur russe. Le

prince C. . . habitait un palais; dans ce palais, chacun des membres importans de la famille avait son appartement séparé. Celui du prince, celui de la princesse, celui de sa fille Douchinka et de sa gouvernante; celui de mon élève, le mien, et deux ou trois autres destinés aux professeurs qui, sous ma direction, faisaient l'éducation du jeune Yvan, occupaient les deux étages du palais. Le reste de la maison se composait de près de cinq cents esclaves, entassés pêle-mêle dans les combles du palais, pour y dormir la nuit; et distribués le jour dans les écuries, à la cuisine, aux offices, dans les antichambres, à la sellerie, à l'établi du tailleur ou du bottier; car il est de la magnificence d'un seigneur russe de ne se fournir de rien à l'extérieur, si ce n'est pour l'élégance de sa propre personne.

Le prince C. . . est un Russe. Si tu avais habité six ans ce pays, ce mot serait pour toi une histoire : je vais te l'expliquer. Le prince C. . . est un homme qui a toute la sotte vanité de rang que n'ont plus nos vieux gentillâtres; il se croit sincèrement d'une autre matière que les esclaves qui l'entourent; et comme ce n'est point un homme méchant, il les plaint de ne pas être nés gentilshommes, comme il les plaindrait d'être venus au monde aveugles ou bossus. A cette religion pour sa propre noblesse, il faut joindre dans l'ame d'un seigneur russe sa religion pour l'empereur. L'empereur, c'est Dieu. Cela peut expliquer suffisamment le respect d'un grand seigneur russe pour un favori de son maître, ce favori fût-il sorti de la race la plus abjecte. De même vous connaîtriez bien mal le caractère de ce peuple singulier si vous vouliez nier cette adoration de l'empereur, en raison de la catastrophe périodique par laquelle chaque règne s'achève d'ordinaire. On assassine ceux qu'on redoute ou même qu'on respecte; il n'y a que chez les peuples où on méprise les rois qu'on les chasse. C'est l'histoire de toutes les époques sous d'autres formes; il n'y a plus de sacrilége depuis que la foi est éteinte; ce n'est qu'au siècle des martyrs qu'on foulait aux pieds les hosties saintes, et on ne viole plus les églises depuis qu'elles ne sont plus un asile sacré. Le prince C. . . était donc un Russe dans toute l'acception du mot, courtisan esclave vis-à-vis de l'empereur, despote insolent envers ceux qui étaient moins que lui; et propriétaire de bonne foi d'une foule d'hommes qu'il ne maltraitait point, comme je te l'ai dit, parce qu'il n'était ni dans son caractère, ni dans ses habitudes, de battre ses chiens ni ses chevaux : hommes et bêtes profitaient de sa douceur.

Cet homme *possédait* aussi deux anges dans sa famille; je dis posse-

dait, car une femme, en Russie, n'est pas de beaucoup distincte des meubles meublans qui ornent un palais. C'est encore un trait remarquable dans le caractère de ce peuple, plein de contrastes, soumis à la loi chrétienne, qui lui a fait de la femme une compagne, et encore imbu des souvenirs de son origine orientale, dont les mœurs la lui donnaient pour esclave.

Aussi serait-ce une chose merveilleuse à étudier et à écrire que l'histoire du cœur d'une femme russe. Leur vie se passe le plus souvent dans le fond de leur appartement, où la chaleur du poêle les fait croître et se développer aussi vite que les filles de l'Inde sous les feux de leur soleil; mais où elles grandissent faibles, pâles, étiolées comme les fleurs de nos serres chaudes. Dans l'Orient, cette retraite continue des femmes est accompagnée de la nonchalance du corps et de la pensée. Se peindre les sourcils et les ongles, se peigner les cheveux, se parfumer le corps, s'endormir dans le bain ou fumer sur des coussins, voilà toute la vie et toute l'ambition des femmes de l'Orient. Mais dans l'esclavage métis de la femme russe, dans la prison où la tiennent l'étiquette, le mépris de son mari, la nullité de sa position sociale, dans cette prison tout pénètre excepté le bonheur. Nos livres, nos arts, notre pensée hardie, tout cela encombre le boudoir parfumé où languit une femme russe. Nos livres dédiés aux femmes, signés par des femmes, ces livres où les passions d'un sexe sont élevées à la hauteur des passions de l'autre, toute cette discussion palpitante des droits du cœur et des droits de la vie, toutes ces idées qui émeuvent notre société si libre, si indépendante de préjugés, toutes ces idées sont le passe-temps perpétuel de la captivité morale d'une femme russe. Si elles paraissent dangereuses parmi nous, pour peu qu'elles devancent les idées reçues sur les droits des femmes, calcule quelle perturbation elles doivent apporter dans la pensée de celles à qui ces avantages semblent un rêve irréalisable, et qui pourtant le savent réalisé à quelques centaines de lieues de la terre où elles habitent : qui le savent réalisé, non point comme se l'imaginerait la superstitieuse ignorance des femmes mahométanes, si on leur faisait goûter ce fruit de l'arbre de la science, réalisé par une race infidèle, maudite, méprisée et séparée de la race du vrai Dieu par la langue et la foi; mais réalisé pour les femmes russes, chez des peuples dont elles parlent la langue, dont la religion sort du même principe que la leur; peuples illustres par leur histoire, et à qui elles sont forcées de demander le peu de civilisation qui leur est permise, le luxe

des arts, l'élégance de la vie, les recherches de la parure, les occupations de l'esprit. Et maintenant vois toutes ces idées tomber dans une vie inoccupée, qui ne trouve de distraction ni dans ses droits, ni dans ses devoirs, ni dans ses plaisirs; qui, pour peupler sa solitude, les accueille, s'en abreuve, en devient ivre, et tu comprendras le cœur d'une femme russe, tous ses désirs effrénés que la captivité égare, car ils n'ont pas la liberté pour mesure; toutes ses haînes contre ses maîtres bouillant sourdement dans son ame : tu comprendras que chez elle un geste, un mot, un regard, peuvent déterminer une explosion terrible. La princesse C... et sa fille étaient deux de ces femmes, avec la seule différence entre elles d'un cœur brisé qui se résigne, et d'une ame jeune qui voudrait s'envoler. La princesse C... avait trente-quatre ans, en 1830, sa fille Douchinka en avait quatorze.

Quant au jeune Yvan, c'était un naïf enfant dont j'aurais fait un homme et dont j'ai bien peur qu'on ne refasse un Russe. De même que j'avais hérité auprès de lui de tous les droits de son père, de même une gouvernante allemande, Mme Stroff, avait hérité de la surveillance de la princesse sur la conduite et les études de sa fille. Il faut te le répéter encore, il semble dans ce pays que ce soit un parti pris d'enlever aux femmes tout ce qui pourrait les intéresser ou les occuper.

Lorsque j'arrivai dans cette famille, Douchinka était une enfant, mais une enfant singulière, soucieuse et pétulante, tantôt bondissant par les salons comme un jeune chat, évaporant en cris et en gestes désordonnés la jeunesse qui la travaillait déjà; tantôt rêveuse dans un coin, méditant des heures entières dans le silence, puis terminant ses méditations par un déluge de larmes dont elle ne pouvait rendre compte ni à elle-même ni aux autres, et finissant par s'endormir la tête sur les genoux de sa mère, calme et paisible comme un enfant. Alors sa mère la regardait et pleurait à son tour; elle la comprenait, elle savait que bientôt les jeux bruyans et la fatigue physique de ces jeux; que les larmes sans raison et la lassitude de ces larmes ne suffiraient plus à emporter cette surabondance de vie. J'avais été témoin de ces scènes, mais l'état de dépendance où j'étais ne m'avait pas permis de m'en apercevoir visiblement; d'ailleurs cela m'arrivait rarement. D'après l'étiquette du palais, je ne pouvais voir la princesse qu'après une espèce de demande d'audience, et bien que je susse que cette forme n'avait rien de particulier et par conséquent rien d'injurieux pour moi, je ne pouvais me résoudre à m'y soumettre. Mes visites à la princesse

ne furent même assez fréquentes que parce qu'elle-même me faisait demander pour s'informer des progrès de son fils.

La première fois que je vis Douchinka courant dans le vaste boudoir de sa mère, dérangeant tout, ouvrant les meubles, les refermant brusquement; prendre dans les écrins les bijoux de sa mère; s'en charger avec une joie turbulente, puis se figurant qu'elle était au bal, danser avec une vivacité étrange une mazourka dont elle chantait l'air; puis au moment où elle paraissait le plus animée par la danse et le chant, s'arrêter soudain, et soudain éclater en larmes et en sanglots qui se terminèrent par un sommeil doux et paisible sur les genoux de sa mère; la première fois que je vis cela, dis-je, je le trouvai fort ridicule et je haussai les épaules en voyant l'anxiété de la princesse. Cette turbulence et cette tristesse d'enfant gâté me parurent mériter au moins une réprimande.

Plus tard, lorsque quelques conversations avec la princesse m'eurent fait reconnaître en elle un esprit supérieur, des vues nettes et approfondies sur les conditions du bonheur humain, je m'étonnai de l'aveuglement ou de la faiblesse qui l'empêchait de corriger les extravagances de sa fille. Toutefois je n'en dis rien.

Dans ce monde russe où tout est contrat, où, plus qu'en aucun autre pays, plus qu'en Angleterre, plus qu'en Hollande, l'argent est considéré comme l'équivalent de tout, dans ce monde, j'avais appris depuis longtemps que ce serait niaiserie et peut-être maladresse que de donner aux gens qui me payaient autre chose que ce qu'ils m'avaient acheté. Ils m'avaient confié leur fils, je leur devais compte de l'éducation de leur fils, et probablement on m'eût trouvé bien osé de faire une observation ou de donner un conseil sur la conduite de leur fille, l'eussé-je vue faire une mauvaise action. Il est même probable que la gouvernante allemande se serait plainte de moi si je me l'étais permis, et m'eût fait prier par le prince de rester dans mes attributions.

Et à propos de cela, il est bon de vous dire que ce rigorisme de fonctions est poussé si loin depuis le prince jusqu'au dernier esclave, que si vous demandez au valet chargé des confitures de vous donner un verre d'eau, il vous renverra au valet des verres d'eau; et si le valet des verres d'eau est malade et que l'intendant ait oublié d'en désigner un autre pour ce service, il faudra vous passer de boire toute la journée.

Donc, en présence de ces habitudes, je m'étais abstenu de la moindre réflexion sur les caprices bizarres de la jeune Douchinka; mais enfin un

jour ils furent si violens, si emportés, si bizarrement coupés de rires et de larmes que ma physionomie et mon air de stupéfaction parlèrent malgré moi. Je ne pus m'empêcher de regarder la princesse pendant que sa fille brisait avec fureur quelques porcelaines qui lui étaient arrivées de France. La princesse me regarda de même, et sourit tristement à mon regard en levant les yeux au ciel. Pendant ce temps Douchinka s'était mise à son piano, et après y avoir capricieusement préludé, elle avait fini par chanter un air italien, d'abord doucement, puis avec plus d'accent, et enfin avec un éclat et une passion qui semblaient vouloir jeter en dehors tout ce qui bouillait dans sa poitrine et semblait près de la faire éclater. Sa mère l'écoutait douloureusement, et lorsque tout cela se termina par les larmes et l'affaissement ordinaires et par le tranquille sommeil qui les suivait, je vis la princesse pleurer et je l'entendis murmurer doucement ces deux mots :

— Elle aussi !

Ces paroles de la princesse étaient une confidence; c'était presque l'histoire de sa vie passée qui se trouvait enfermée dans ce mot. Je me pris à la considérer. En me rappelant tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans son cœur, en voyant tout ce qu'il y avait de souffrance résignée sur son beau visage, je me pris aussi à plaindre sa fille, et jugeai que ce que j'avais nommé une extravagance était une douleur. Ce fut le premier pas que je fis vers ces deux femmes. Ce fut à partir de ce jour que je pensai sur leur existence, la voyant écrite pour ainsi dire tout entière en deux chapitres : pouvant commencer celle de la mère par celle de la fille, et finir celle de la fille par celle de la mère. Une fois l'esprit tourné de ce côté, j'étudiai à fond cette vie dont la surface était si brillante, et j'y trouvai, non pas l'ennui, non pas le dégoût, j'y trouvai le désespoir. J'y trouvai cette passion qui prouve un véritable malheur, j'y trouvai l'envie, et pour que tu me comprennes, il faut te dire que par ce mot je n'entends pas ce désir vague et dédaigneux qui affecte de regretter un état obscur, du haut de sa haute position : ce n'était pas l'expression exagérée d'un moment de dépit qui fait de la sentimentalité sur des biens dont au fond il ne voudrait pas; c'était l'envie haineuse et méprisante; l'envie qui déteste et dénigre avec emportement ceux qui tiennent la place où elle voudrait être. Tu ne peux t'imaginer quel fut mon étonnement, un jour qu'elle me dit presque avec colère : — Oh ! je connais vos sottes bourgeoises mijaurées avec leurs passions de petits plaisirs, leurs rivalités d'amours et de couturières; leur

ennui pour les choses graves, leur haine pour les hommes dont les luttes politiques détournent les regards du monde de leurs petits combats de coquetterie; je sais leurs regrets pour la fameuse prétendue galanterie des vieilles cours; les misérables se plaignent, elles qui ont des lois qui les reconnaissent comme mères, comme épouses, comme filles; des mœurs qui les admettent au partage de presque toutes les gloires, tandis qu'il y a ici des malheureuses qui achèteraient de dix ans de leur vie une année de cette existence qu'elles méprisent! Comprenez-vous qu'en face de ce délire stupide, on éprouve facilement des mouvemens de rage et de mépris contre de pareils êtres; cependant le bonheur est pour eux; et pour d'autres, qui adoreraient à genoux ces bienfaits de la civilisation, il n'y a que mépris, insulte et désespoir. C'est affreux à penser, épouvantable à subir.

Cette violente sortie m'étonna. D'abord, elle mentait aux sentimens habituellement doux et bienveillans de la princesse; elle mentait encore à l'expression retenue et digne de ses opinions, et elle portait surtout un caractère d'envie profondément senti.

Cette nouvelle confidence me fut une explication de la faveur très-marquée dont je jouissais auprès de la princesse. Excuse-moi si je t'explique mot à mot chaque sentiment de ce pays; en vérité, je te le répète, c'est tout une nouvelle région à explorer où tu t'égarerais en marchant, d'après nos idées. Écoute-moi: le besoin de faire respecter ma dignité personnelle, dans l'état de dépendance où je me trouvais, m'avait inspiré de l'établir non-seulement sur l'estime qui suit toute bonne conduite, mais encore sur ma qualité de français. Ce mot qui vous paraît fort ridicule en France était d'une grande autorité à St.-Pétersbourg, et lorsque je disais à tous ces princes, à tous ces généraux qu'un mot de l'empereur Nicolas peut envoyer mourir en Sibérie, lorsque je leur disais que j'aimais mieux être le plus misérable des citoyens français, qui ne peut être jugé que par ses pairs, arrêté que sur l'ordre d'un magistrat qui tôt ou tard doit compte de la liberté d'un homme à son pays, je ne faisais pas une de ces phrases banales qui traînent dans la polémique des journaux, je disais une de ces vérités fâcheuses à ceux qui les entendent, vérité qui perçait la croûte d'esclavage qui recouvre toutes ces ames de Russes et y pénétrait vivement. La princesse me savait gré d'estimer si haut ce qu'elle-même considérait comme le premier bien de la vie.

On a beaucoup écrit que le malheur rapproche les distances, mais ce n'est sans doute que quand on espère, dans la confiance mutuelle de deux

âmes souffrantes, rencontrer une consolation; car, dès le moment que je crus avoir deviné la princesse, du jour où mon respect prit cette teinte d'intérêt qui pouvait ressembler à de la pitié, dès ce jour elle devint plus réservée avec moi; mes visites furent moins souvent appelées, et toutes les fois que les crises de Douchinka menaçaient de la prendre, on la cachait ou on m'éloignait. Ce fut à mon tour de subir ce travail de réflexion si puissant dans la solitude, et qui fait germer si vigoureusement les pensées qu'on y soumet.

Peut-être ai-je dû à cette préoccupation constante du peu que je savais de la princesse, de la connaître mieux que si je l'avais vue tous les jours, sans m'occuper ensuite de ce que j'avais vu. Je pourrais comparer cela à l'étude patiente qu'on fait d'un seul livre, et où l'on apprend davantage que dans la lecture passagère de plusieurs.

Tout cela se passait au milieu de la vie la plus uniforme, et peut-être chacun de nous ne croyait s'intéresser qu'à sa propre pensée, lorsqu'un événement bien frêle en apparence nous apprit que nous entrions, l'un pour l'autre, dans cet intérêt.

Mon élève, comme la plupart des enfans de son pays et de son rang, avait pensé trouver dans son gouverneur un complaisant qui achèterait le maintien de sa position par l'abandon de ses devoirs. Un jour, pour une faute assez légère dans le fond, mais où se trouvait un mépris complet de l'autorité qu'on m'avait donnée sur lui, je le punis assez rigoureusement : je lui défendis de paraître pendant huit jours à la table de son père. Yvan tenta la révolte jusqu'au bout, et, au mépris de mes ordres, il descendit à l'heure du dîner. J'attendis que toute la famille fût arrivée; l'enfant se méprenant sur mon intention, s'imagina que je n'oserais le chasser devant son père; mais lorsque celui-ci fut arrivé, lorsque la princesse et sa fille furent près de s'asseoir, j'ordonnai à l'un des esclaves présens d'ôter le couvert d'Yvan. Son père en fut surpris, et l'esclave n'obéit point.

— D'où vient, dit le prince, que mon fils ne dîne point avec nous?

— Parce que je le lui ai défendu.

— Quelle faute si grande a-t-il donc commise pour une si grande punition?

— Monsieur, lui répondis-je, je n'ai point à discuter avec vous la grandeur de la faute et de la punition, Yvan m'a désobéi, cela suffit.

— Désobéi à monsieur, dit l'enfant avec un ricanement, c'est donc un bien grand crime?

— En effet, dit le prince, avec cette complaisance vaniteuse qu'il croyait devoir éprouver pour l'enfant qui portait son nom, une désobéissance mérite-t-elle...

Je l'arrêtai à ce mot, pour empêcher la sottise d'être complète, et je lui dis sèchement :

— Votre fils m'obéira sans réplique et sans recours à votre autorité, ou demain vous lui donnerez un autre gouverneur.

— Nous quitter! s'écria la princesse avec une vive expression; non, monsieur, non; demeurez, je vous en prie, je vous le demande en grace. Ne voyez-vous pas que cet enfant a besoin de vous?

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix si tremblante que j'en fus étonné moi-même; la princesse se remit tout aussitôt, et dit à son fils :

— Sortez! monsieur, et ne reparaissez que lorsque votre gouverneur vous l'aura permis.

Le prince était abasourdi; mais son humeur perçait à travers son étonnement, et peut-être allait-elle éclater lorsque la princesse, avec cette rapide intelligence et cette délicatesse de cœur qui est le plus sûr symptôme de tout intérêt caché, voulant m'en épargner toute expression désagréable, s'approcha vivement de son mari et lui parla à voix basse. Il est inutile de te dire les excellentes et banales raisons qu'elle employa sans doute pour prouver à son mari qu'il devait, le premier, respecter mon autorité, pour qu'elle fût de quelque poids vis-à-vis de son fils. Je supposai bien que ce devait être le texte de leur conversation; mais tout ce qu'elle pouvait dire sur ce sujet m'importait peu; je ne pensais qu'à la vivacité de l'intervention de la princesse, qu'à ce cri d'étonnement et presque de désespoir qui lui était échappé à la menace de mon départ. Je ramenais dans ma pensée l'intonation de sa voix, bien plus que les mots dont elle s'était servie, et je me sentais agité d'un sentiment inquiet, heureux et craintif à la fois.

Elle avait persuadé son mari, car il s'approcha de moi et me remercia aussi agréablement qu'il le put; la princesse ne me dit pas un mot, comme si les expressions banales de la reconnaissance forcée du prince renfermaient suffisamment tout ce qu'elle eût pu me dire; c'était un bulletin de victoire apporté par le vaincu.

Après cette scène, enfermé seul dans mon appartement, je me demandai si l'intérêt de l'éducation de son fils n'avait pas prêté seul à la princesse l'émotion qui m'avait frappé; je finis par me le persuader. Je trouvai ridicule et présomptueuse toute autre supposition à ce sujet, et aujourd'hui je puis dire que ma modestie me compromit plus en cette circonstance que n'eût pu faire la plus impertinente vanité. Véritablement, si, lorsque je me présentai chez la princesse pour la remercier de son intervention bienveillante, je m'étais mis pour quelque chose dans l'intérêt qu'elle m'avait témoigné, il n'est pas douteux qu'avertie à temps que je l'avais comprise, elle n'eût hautainement déjoué mes soupçons à son égard, et ne se fût enfermée dans une réserve qui m'eût toujours laissé à ma place.

En général, soit qu'on fasse de l'amour une passion ou un amusement, c'est un malheur ou une faute que de comprendre trop vite les femmes. La peur d'en avoir trop dit les fait reculer quand elles le peuvent encore. Au contraire, tant qu'elles peuvent avancer en s'imaginant qu'elles ne sont pas découvertes, elles marchent avec confiance, et, à leur insu, elles arrivent à un point où il est aisé alors de les saisir sans qu'elles puissent échapper. C'est ce qui m'arriva, et lorsque je lui dis avec une humilité qui n'était point jouée :

— Vous avez dit, madame, que votre fils avait besoin de moi, je le croirai si vous le pensez, et je tâcherai de justifier votre confiance dans mes faibles talens,

Elle parut étonnée de la froideur de ce remerciement, et me dit avec quelque imprudence, si j'avais voulu la comprendre : — Vous ne pensez qu'à mon fils, vous!

Le même soupçon qui m'avait agité me traversa la tête comme un éclair; mais il disparut aussitôt, et je répondis directement à ma pensée, et probablement de travers à la sienne :

— Je crois du devoir d'un honnête homme de ne point se distraire des soins qui lui sont imposés.

— Qu'entendez-vous par-là? me répondit-elle en m'interrogeant de toute la force de son regard, de quelle distraction parlez-vous?

— J'entends, lui dis-je, madame, que je n'imiterai point l'exemple de mes collègues, qui passent dans les salons et dans les plaisirs du monde le temps qu'ils devraient consacrer à l'éducation de leurs élèves.

Tout le feu de la physionomie de la princesse tomba à cette réponse, et elle répliqua d'une voix presque sombre :

— Vous avez raison, monsieur.

Puis d'un geste faible elle me fit un signe d'adieu, et se retira dans son boudoir. La portière n'en était pas refermée sur elle, que j'entendis la princesse tomber sur un siége et éclater en sanglots; je ne pus me refuser à la lumière que m'apporta cette dernière circonstance, et, plus embarrassé qu'heureux de la découverte que je venais de faire, je me retirai chez moi.

— Elle m'aime! fut le premier mot que je me dis dans ma solitude; peut-être! fut le second, et le doute me reprit.

Ce fut un long plaidoyer pour et contre cette passion; et enfin, fatigué de ne pouvoir ou de n'oser la résoudre à mon avantage, je m'interrogeai sur moi-même.

Je n'aimais pas la princesse, mais je l'estimais à plus d'un titre. A la bien considérer, elle était encore d'une beauté rare. Tout le luxe de sa vie, de sa parure, de son habitation même, rehaussait cette beauté d'un charme indicible. Frêle, blanche, toujours enveloppée des soyeuses vapeurs de la gaze et de la mousseline, languissamment couchée sur les épais carreaux de ses somptueux appartemens, c'était en réalité une de ces suaves créations du burin anglais que j'avais tant aimées; j'ajouterai à cela que cette femme était douée d'une délicatesse toute romanesque. N'oublie pas qu'elle était princesse, qu'aucun nom à la cour de Russie n'égalait l'éclat et l'ancienneté du sien; que sa faveur était immense, et que parmi tous les seigneurs russes et étrangers qui se pressaient dans ses salons, à peine donnait-elle le nom d'ami à deux ou trois des plus nobles et des plus distingués, et tu concevras que la pensée d'aimer cette femme, toujours inséparable de celle d'être aimé, occupa puissamment ma vanité : peut-être n'eût-ce pas été assez; mais à toutes ces réflexions s'en mêlèrent d'autres plus séduisantes encore. Elle était malheureuse. Pauvre ame étrangère emprisonnée sous un ciel et parmi des cœurs de glace, qu'il serait noble et doux de mettre à ses pieds l'hommage d'un amour dévoué! Je la pris en pitié. Et puis je me rappelai des bruits sourds, une histoire, à moitié racontée à mon oreille, d'un gouverneur amoureux de la mère de son élève, et disparu à jamais. Les uns contaient qu'il avait été assassiné dans quelque château éloigné du boyard qu'il avait outragé; d'autres disaient qu'il périssait en Sibérie : je ne sais plus quoi; mais enfin il avait disparu. Ce souvenir me montra qu'il y avait danger à aimer cette femme, non pas un de ces dangers vulgaires, qui, en France,

mènent un amant sur le terrain du duel, et réduisent la grande passion de l'amour à n'exposer un homme qu'aux mêmes chances qu'il peut courir le lendemain, si un fat le heurte dans la rue, ou si un brutal lui dispute la place dans un spectacle. C'étaient des dangers de mort romanesque, cachée, sans défense, des piéges où pouvait se trouver un esclave avec un poignard, une fête avec un poison; c'était véritablement un amour dont la vie était le premier enjeu. A voir la chose sous cet aspect, je me serais cru un lâche de ne pas aimer cette femme, et je l'aimai.

Aujourd'hui que j'ai appris que mon cœur n'était entré pour rien dans cette funeste passion, je puis aisément t'en décomposer les causes; mais alors je m'aveuglai, car je ressentis tous les tumultes, toutes les craintes, toutes les espérances d'un amour véritable.

Faire l'amour de parti pris doit être probablement une chose fort gauche, et il est assuré qu'à moins d'avoir affaire à la naïveté d'une très-jeune fille, ou au besoin d'aimer d'un cœur sevré de passion, c'est un rôle qu'on ne jouerait pas long-temps sans être reconnu. Dans cette position, j'avais pour moi, vis-à-vis de la princesse, sa prévention, si ce n'est son amour; cependant je me trouvai fort embarrassé, la première fois que je la revis, pour la ramener au point d'où je l'avais laissé échapper. Je me rappelle que j'épiais comme un sot tous les mots qu'elle me disait, espérant y trouver un double sens, auquel je comptais répondre très-adroitement. Mais l'occasion me manqua; il n'y eut pas une réticence, pas un oubli, pas même une distraction dont je pusse tirer avantage. Lorsque je me retirai après cette entrevue, j'étais dépité; ce début fut un nouvel aiguillon à mon amour. Une autre réflexion me poussa plus vivement encore; je supposai contre moi une résolution de vertu et de résistance qui s'appuyait à Dieu. Cette idée éperonna tout ce que j'avais d'incrédule et de véritablement athée dans l'ame, car j'avais découvert que la princesse était dévote, et je mis Dieu de la partie.

Je vis souvent la princesse, et, malgré tous mes efforts, elle égarait toujours notre conversation sur des questions de métaphysique, où j'étais forcé de la suivre. Ma gaucherie était au comble; l'œil fixé sur la route assez directe par où je croyais que tout amour doit passer, je ne voyais pas le détour par où la princesse revenait au sien. Cela dura long-temps; nous marchions tous deux sans nous rencontrer, mais nous devions nécessairement nous voir à quelques pas du but.

Je t'ai dit que je n'ai pas été amoureux de la princesse, et véritable-

ment je ne sais si ce fut de l'amour que j'éprouvai pour elle; mais à l'époque dont je te parle, elle était devenue pour moi une nécessité du cœur et un rêve des sens. Tout me charmait en elle; son esprit s'était dévoilé à moi grand et fort; j'avais vu à nu son cœur passionné; et mes yeux la cherchaient elle-même sous les guimpes et dans les demi-jours où elle s'enfermait. Je la désirais ardemment.

Un jour arriva que j'étais près d'elle assez tard dans la nuit; notre conversation avait roulé sur le malheur de l'exil : chacun de nous l'avait déploré selon son ame et sa position, et je me rappelle que je lui disais :

— De toutes les peines de la vie, ce n'est pas celle qui sans doute frappe les coups les plus violens, mais c'est la plus incessante et la plus douloureuse. C'est la percussion légère mais continue, avec laquelle les bourreaux de l'inquisition finissent par tuer un homme; ce sont les mœurs nouvelles, où l'on se heurte sans cesse, comme dans un labyrinthe obscur; c'est une ville où l'on s'égare, et dans laquelle souvent on n'a pas même un asile pour se reposer; ce sont les mille choses dont on vivait et qu'on ne retrouve plus à sa portée; ce sont d'autres devoirs, d'autres plaisirs, toute une vie à apprendre; ce sont mille pas hasardés, et sur lesquels il faut revenir; c'est la peur de tout, même de son bonheur, et, s'il faut tout vous dire, c'est son cœur, son amour, sa vie, dont on ne sait que faire; car dans certains cas, il y a à l'amour et à la vie du cœur des obstacles si redoutables, qu'on peut craindre de s'y briser et qu'on n'oserait jamais tenter de les franchir.

Je ne sais si elle me comprit; mais elle jeta sur moi un regard mêlé d'un sourire presque dédaigneux; puis elle me dit :

— N'est-ce que cela, monsieur? Une nouvelle vie à apprendre, des obstacles à franchir! C'est une bien misérable douleur; c'est l'exil du corps dont vous parlez.

Je la regardai, fort étonné; elle continua avec passion :

— Vous ne savez pas ce que c'est que l'exil de l'ame, et, pour vous parler votre langage, c'est la douleur incessante d'une substance animée et brûlante, et qui se heurte, à toutes les heures de sa vie, à des cœurs durs et glacés; c'est, comme vous diriez, un étranger dans une ville qu'il ne connaît pas, et qui sait qu'il n'y a point d'asile pour lui, et qui se couche au coin de la borne, sous le vent et sous la pluie, avec le seul espoir que la nuit le cachera à la pitié railleuse des passans. Oh! vous ne me comprenez pas!

Elle s'arrêta et reprit :

— Vous parlez de cœur et d'amour ; mais vous pouvez aimer, vous, monsieur.

— Il faudrait l'oser, madame, m'écriai-je vivement.

Elle ne m'entendit pas ; car déjà elle n'écoutait plus que sa propre pensée.

— Et quel risque courez-vous, reprit-elle, de ne pas être aimé, ou de rencontrer des obstacles de position ou de vertu qui vous empêchent d'arriver? Mais ils existent partout. Mais ce qu'il n'y a qu'ici, ajouta-t-elle en s'exaltant, c'est une vie garrottée, dès la naissance, à un devoir de fer ; c'est un oiseau pris au nid et pour toujours attaché par le pied à une branche d'où il voit la campagne et l'espace.

Elle s'arrêta, observa comment je l'écoutais, en éprouva une vive impatience, et reprit avec une humeur manifeste :

— Vous ne me comprenez pas encore ; faut-il donc tout appeler par son nom? Hé bien ! supposons qu'il y ait parmi toutes ces femmes que vous voyez ici une femme à qui ne suffisent pas les plaisirs étiquetés de sa vie, une femme pour qui il fût insupportable de toujours parler faux et de ne croire jamais ; supposez une femme qui eût besoin d'un ami ; supposez qu'elle aimât, supposez que ce fût moi ; regardez autour de nous, et dites-moi ce que je deviendrais.

Jamais on ne fut plus buse que je ne le fus. Que veux-tu? Je n'aimais pas cette femme, je ne la comprenais pas ; elle marchait de son côté et moi du mien. J'eus la grossièreté de lui répondre, en la regardant avec des yeux ardens :

— Oh ! madame, quelle que soit la surveillance qui vous entoure, l'apparat qui donne un témoin à chaque heure de notre vie, il est des momens qu'on peut dérober à la vigilance la plus active, des momens rapides, mais enivrans.

L'air stupéfait dont elle me regarda arrêta le reste de ma phrase sur mes lèvres. La princesse devint pâle. Si j'avais osé la toucher, je l'aurais trouvée glacée. Il y eut un moment de silence entre nous, et elle me répondit :

— Il y a beaucoup de femmes à la cour de Russie qui ont des amans ; c'est chose presque aussi facile qu'en France : des valets trompés ou gagnés, des escaliers dérobés, des rendez-vous secrets, il y en a partout, et même à l'heure où nous sommes, notre entretien pourrait bien avoir l'air

d'un rendez-vous pareil. Je vous remercie de me l'avoir fait apercevoir. Adieu, monsieur.

Je te l'ai dit, je ne l'aimais pas, je ne la comprenais pas. Je me retirai confondu, bien plus, humilié. J'avais beau tourmenter mon cerveau pour m'expliquer cette femme, je ne pouvais y parvenir; c'était comme dans *la Gageure imprévue :* je scrutais les moindres détails de ma position, comme le marquis fait de sa serrure, et j'oubliais la clef, j'oubliais ce que la princesse m'avait, pour ainsi dire, nommé.

Mes visites cessèrent, mais il était écrit que les accidens me serviraient mieux que je n'eusse pu le faire moi-même. A cette époque, j'éprouvai les premiers symptômes de ces maladies qui n'ont d'autre remède que le sol natal, ce malaise qui n'a point de nom, qui n'a pas d'article dans les dictionnaires de médecine, cette douleur qui n'a pas de siége et qui tue le corps sans qu'on puisse dire que l'esprit soit malade. Ma santé s'en allait tous les jours, et ce dépérissement s'écrivait sur mon visage amaigri.

Quoique je ne fisse plus de visites à la princesse, je la voyais tous les jours à l'heure du dîner. Elle m'aimait bien profondément et bien imprudemment; car, seule de la famille, elle ne me témoigna aucun intérêt. Je ne le compris pas ainsi à cette époque, et en peu d'heures je défis toute la belle idole que je m'étais créée, et ne vis plus la princesse que comme une femme qui s'amusait à des paroles auxquelles j'avais voulu donner un sens, et dont j'avais insulté l'orgueil.

Ce fut une malheureuse destinée que la sienne; car tandis que je me la désenchantais ainsi, elle me parait en son cœur de tous les sentimens dont le sien avait besoin. Pour elle, cette maladie, dont on eût pu suivre les progrès sur les degrés du thermomètre, cette maladie, c'était le désespoir; c'était l'ardeur d'un amour forcené qui me dévorait, lorsque je périssais de froid.

Ce fut long-temps après, ce fut dans des mots épars dans la vie, ce fut par des cris échappés à l'angoisse de son ame que j'appris peu à peu ce qu'elle souffrit à cette époque. Pour te les dire, il faudrait te faire un récit de mille choses sans importance, et peut-être même ne comprendrais-tu pas, en les entendant raconter, tout ce qu'ils eurent de lumière et de puissance pour moi.

Long-temps elle prit ma tristesse pour une comédie; long-temps elle crut que c'était ennui; mais enfin elle en arriva au point que je t'ai dit, et alors ce fut un combat, bien cruel pour elle, entre son amour et le mien.

J'avais été sa dernière espérance ; après une vie désolée, j'avais été l'asile calme et pur où elle avait compté poser son ame comme sur un autel ; elle s'était créé un amour pieux et saint, où tout devait être bonheur et où rien ne pourrait devenir remords. Elle ne voulait pas dégrader cette dernière illusion de sa vie jusqu'à l'amour vulgaire que je lui avais temoigné. Si elle eût souffert seule, peut-être aurait-elle accepté cette suprême déception ; mais j'étais devenu véritablement mourant. La pitié, ce grand auxiliaire des fautes des femmes, s'unit à son amour contre ses résolutions, et elle se décida à me montrer qu'elle me plaignait. Elle fut malheureuse en tout. Le jour où elle se résigna à me parler, j'étais plus souffrant qu'à l'ordinaire ; j'étais aigri par ma douleur, par ma faiblesse à la supporter, par les soins esclaves dont j'étais entouré et que ma mauvaise humeur méconnaissait. Je les eusse traités d'abandon s'ils eussent été moins constans ; et je les appelais importuns, parce qu'ils étaient assidus.

La princesse s'était approchée de moi et me dit :

— Vous souffrez plus qu'à l'ordinaire ; croyez que ce n'est pas pour ceux qui vous témoignent le plus d'intérêt que ce spectacle est le plus douloureux.

J'étais mal disposé, et je répondis aigrement :

— Je comprends qu'il vous déplaise, madame, et vous paraisse maussade. Je vous épargnerai ce que vous appelez ce spectacle.

Je pense que quelquefois dans ta vie tu as remarqué la perfidie avec laquelle la mauvaise humeur tourne à mal tout ce qu'on lui dit. Les paroles de la princesse eussent été plus explicites, elle m'eût dit alors ce qu'elle me dit plus tard, que j'aurais trouvé moyen de lui en savoir mauvais gré. Elle fut confuse et malheureuse de ma dureté, plus malheureuse que confuse ; car elle crut l'avoir méritée par la sienne. Je ne dis pas un mot pendant tout le dîner, et le lendemain, je n'y parus pas. Ce qui pendant deux jours fut le résultat de ma fâcheuse humeur devint une nécessité le troisième : le médecin me défendit de quitter mon appartement. Le mal s'accrut, et bientôt mon docteur, à bout de toute sa pharmacopée, m'ordonna l'air natal. L'air natal, quand on habite Saint-Pétersbourg ou les colonies, ce sont les eaux de Plombières quand on habite Paris ; c'est qu'il n'y a plus rien à tirer du malade. On ne jette pas facilement son bien par les fenêtres : aussi ce ne fut qu'à la dernière extrémité que le docteur prononça son arrêt. L'espérance confiante de la princesse s'était traînée sur l'espérance intéressée du docteur ; elle avait compté sur une guérison ; elle

ne s'était préparée ni à l'idée de ma mort ni à celle de mon départ : pour elle, c'était la même chose. A son sens, le mal que je portais en moi ne pouvait se guérir que par elle : je mourais d'amour. Alors il lui fallut aussi défaire toute sa belle idole; mais ce ne fut pas, comme moi, pour la détester, ce fut pour la servir autrement. La pauvre femme crut s'être trompée; elle s'accusa d'un rêve impossible; elle chassa de son cœur cette foi à l'union immatérielle de deux ames; elle redescendit aux exigences réelles qu'elle supposait à ma passion; elle s'humilia jusqu'à s'offrir à un homme qui ne l'avait jamais aimée et qui ne la désirait plus.

Une nuit, elle vint chez moi ostensiblement, en face de toute sa maison. En France, c'eût été une excuse à une pareille visite; en Russie, la présence avouée de la princesse dans la chambre d'un homme, et d'un subalterne, fut considérée comme une action dont rien ne pouvait expliquer l'audace. Quand elle entra dans ma chambre, j'étais couché. Depuis un mois qu'elle ne m'avait vu, j'étais devenu d'une pâleur et d'une maigreur affreuses. Mon aspect lui serra le cœur comme un reproche. J'étais si faible que je ne pus la remercier de sa visite, et qu'elle prit mon silence pour un désespoir qui se refusait à toute consolation. Elle était tremblante et timide devant moi; elle me prit la main et me dit à voix basse :

— Vous mourez, et vous ne pensez qu'à vous !

Tu sais ce que c'est que l'entraînement d'un rôle joué; on s'y obstine malgré soi, et lorsqu'on n'a plus la force de le continuer, on s'attache machinalement à la circonstance qui vous y traîne encore. Je n'avais déjà plus rien dans le cœur des raisons étranges qui m'avaient poussé à aimer la princesse, et cependant je pris au bond cette parole d'amour pour réengager une partie que je n'eusse plus assurément commencée. Je répondis amèrement.

— Dites plutôt, madame, que personne ne pense à moi.

— Et moi ! me dit-elle avec une larme dans les yeux.

— Vous ! lui répondis-je, vous êtes heureuse, vous êtes une grande princesse si haut placée, si loin de moi, que de si misérables douleurs que les miennes ne peuvent monter jusqu'à vous.

— Oh ! me dit-elle d'une voix tremblante, je souffre; si vous saviez tout ce que je souffre, si vous saviez...

Il y a des momens où l'homme est d'une cruauté et d'une fausseté inexplicables. Je ne haïssais point cette femme, je ne l'aimais pas, je ne souhaitais ni me venger ni l'obtenir, et j'agis cependant comme si j'avais été

emporté par l'une de ces passions; je retirai brusquement ma main qu'elle serrait dans la sienne, et je lui dis en détournant la tête :

— Je ne sais pas, madame.

J'entendis les sanglots se heurter dans sa poitrine; du coin de l'œil dont je l'observais méchamment, je la vis porter tout autour d'elle des regards effarés; et, malgré la présence de l'esclave qui me servait et de celui qui l'avait suivie, elle se pencha vers moi et me dit d'une voix presque sinistre :

— Eh bien ! Rodolphe, je vous aime.

Je poussai un cri de surprise. Elle crut arrêter l'élan de ma joie, elle me posa la main sur la bouche, en se détournant pour regarder derrière elle. Son mari venait d'entrer dans ma chambre; il amenait les médecins de la cour pour consulter sur mon état. J'appris plus tard que sa vanité l'avait empêché de s'irriter de la visite de sa femme, et je sus qu'il avait répondu à quelqu'un qui lui en parlait : — Ce sont des idées à elle. J'ai toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller voir nos esclaves quand ils sont malades.

La consultation ne fut pas longue; elle se fit en ma présence et en présence du prince et de la princesse. La conclusion fut qu'il me fallait retourner en France. Le prince était de cet avis. L'incrédulité de la princesse sur l'efficacité de ce moyen de guérison, la manière dont elle le combattit, me prouvèrent qu'elle croyait m'avoir apporté le souverain remède de mon mal.

— Il entre beaucoup d'ennui, dit-elle, dans cette maladie; eh bien, jusqu'à ce que M. Labié puisse revenir parmi nous, nous viendrons lui tenir compagnie.

J'étais véritablement fort mal, et, soit que ce fût soin de moi-même ou pitié pour l'erreur de la princesse, j'arrangeai une phrase que je crus bien significative pour repousser sa déclaration, et je répondis :

— Il est trop tard, madame.

Elle n'en prit que ce qui lui convenait; pour elle ce mot : il est trop tard, ne voulut pas dire : je ne vous aime plus, il signifia seulement : la joie du cœur est devenue impuissante contre la maladie du corps.

— Eh bien ! partez, me dit-elle, partez, nous vous attendrons.

Le prince la regardait me parler, elle s'en aperçut et continua :

— Notre fils n'aura pas d'autre gouverneur que vous. Cet enfant vous

aime, il vous estime et vous respecte, il vous a compris comme nous; revenez, monsieur.

A cette dernière partie de la phrase, le prince s'était éloigné pour laisser sa femme dire ce qu'il appelait ses utopies et ses idées libérales. Il avait rejoint les médecins, elle prit le moment au vol et me dit tout bas :

— Rodolphe! pardonnez-moi, et revenez.

J'avais un mauvais démon dans le cœur, ou plutôt cette malheureuse femme était prédestinée à toutes les souffrances. Je lui mentis encore; et, la dévorant du regard, je lui pris la main fortement et lui dis tout bas :

— Et si je reviens?

Elle me regarda avec un bonheur dans les yeux qui me perça le cœur.

— Si vous revenez, me dit-elle, oh! alors.....

Elle s'arrêta. Tout son corps frémissait.

— Alors? répétai-je tristement et en l'interrogeant toujours du regard. On eût dit que son cœur l'étouffait; elle passa sa main sur sa poitrine comme pour presser l'explosion, et me dit avec un effort inouï :

—Eh bien! alors tout ce que tu voudras.

Elle s'enfuit de mon lit, et je ne pus lui répondre.

Le lendemain je m'embarquai sans la voir; je revins en France, et, pendant plusieurs mois, je ne pensai qu'à ma santé. On m'écrivait souvent de Russie. C'était mon jeune élève qui était chargé de cette correspondance, et, dans la chaleur de l'intérêt qu'on lui apprenait à me témoigner, je devinais le véritable auteur de ces lettres. Grâces aux mains par lesquelles mes réponses devaient passer, il était facile de traduire la politesse de mes remerciemens en témoignages cachés d'un amour reconnaissant. Les raisons qui m'avaient fait quitter la France existaient toujours, et, dès que ma santé fut rétablie, il me fallut penser à repartir. Je me consultai pour savoir si je retournerais en Russie. Je ne voulais pas tromper la princesse à cette époque, je te le jure sur mon honneur, je ne le voulais pas; mais les circonstances conspirèrent contre moi. Saint-Pétersbourg fut encore le seul exil qui me restât libre. Tu sais pourquoi. Une fois forcé d'y retourner, je fis comme il arrive toujours en pareille circonstance, je trouvai les meilleures raisons possibles pour reprendre la vie que j'avais trouvée insupportable, le rôle que j'avais jugé ignoble; et puis, à te dire vrai, j'arrivai encore à être de bonne foi. Enfermé dans une petite ville du midi, où j'avais été respirer l'air chaud de notre pays, j'en avais trouvé les mœurs si étroites, les manières si vulgaires, les femmes

si criardes, les conversations si étiques : te le dirai-je enfin, ces visages mal peignés, ces femmes en vieux chapeaux, qui portaient des socques et des gants de coton, tout cela plaida pour ma princesse si élégante, si suave, si parfumée dans son boudoir de soie, dans ses fourrures d'hermine, dans ses équipages à quatre chevaux : je me trouvais le dernier des sots, le plus imbécile des hommes, je ne méritais pas un pareil bonheur, j'en étais indigne, je ne l'avais pas compris, j'étais un vrai rustre, je me méprisais d'avoir méconnu ce cœur, cet amour ; et alors j'eus peur de l'avoir perdu ; avec cette peur il me devint un besoin, une nécessité, et je n'étais pas encore rétabli que j'annonçai mon retour à Saint-Petersbourg. La princesse sut que j'y retournais malade, elle crut que j'y retournais fou d'amour. Qui ne s'y serait pas trompé ?

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*La suite au prochain numéro.*)

ON RECULE

POUR MIEUX SAUTER.

PERSONNAGES	PERSONNAGES.
M. DE VERNEUIL (54 ans).	M. SAVIN, médecin.
Mme DE VERNEUIL (22 ans).	VALENTIN, domestique.
ÉDOUARD (20 ans).	Une femme de chambre.

(La scène se passe dans un salon de la rue de Provence.)

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE Ire. — M. DE VERNEUIL, Mme DE VERNEUIL.

MADAME DE VERNEUIL.

N'est-ce pas, mon ami, que vous me donnerez cette parure de Janisset? J'en raffolle; elle me va à ravir; et tantôt à la soirée de M. de Miremont, elle fera le meilleur effet.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Nous y voilà... Peste soit de la parure!... (*Haut.*) Mon Dieu! chère amie, laissez donc aux femmes qui n'ont ni votre âge ni votre éclat, ce luxe de toilette et de diamans... Quand on est jeune et jolie comme vous...

MADAME DE VERNEUIL.

Voilà de la galanterie qui ressemble terriblement à de l'avarice, monsieur de Verneuil.

M. DE VERNEUIL.

Non, vrai, je vous aime mieux ainsi. Je vous aime mieux simple, en petite robe blanche, sans fleurs dans vos cheveux...

MADAME DE VERNEUIL, *l'interrompant.*

Et sans parure?

M. DE VERNEUIL, *continuant.*

Je vous aime mieux le matin en peignoir...

MADAME DE VERNEUIL.

Et en bonnet de nuit, n'est-ce pas?... La jolie toilette de bal!... Allons, trève à vos flatteries, monsieur. Je vous remercie de me trouver charmante en négligé : tous les matins j'y resterai deux heures de plus pour vous plaire; mais permettez que j'ajoute un peu à ma toilette, pour des admirateurs que ma modestie doit craindre de trouver plus difficiles... Cette parure?

M. DE VERNEUIL.

Vous ne pouvez pas l'avoir, chère amie! et s'il faut vous parler sérieusement, oui, c'est l'économie qui le défend. Nous ne sommes pas dans un temps à jeter l'argent par les fenêtres. Nos revenus diminuent, au lieu d'augmenter... Et cette maudite révolution de juillet.

MADAME DE VERNEUIL.

Maudite révolution!... Vous m'étonnez... vous qui ne juriez que par les deux cent vingt et un... vous qui ne parliez que de refuser l'impôt!... Il est vrai qu'il ne s'agissait que de refuser, et vous pouviez faire là du patriotisme sans sortir de vos habitudes.

M. DE VERNEUIL.

Enfin, à défaut d'autre chose, nous avons gagné à tout cela de l'expérience...

MADAME DE VERNEUIL.

Oui! mais on n'achète pas de parures avec de l'expérience. De l'expérience!... Cela serait bon si l'occasion se présentait deux fois de faire la même sottise, mais c'est ce qui n'arrive presque jamais. Pour moi je commence à croire que l'expérience ne sert qu'à faire des confitures, et encore on les manque quelquefois.

M. DE VERNEUIL.

Si vous vous mettez à faire de l'esprit?

MADAME DE VERNEUIL.

Vous n'en serez plus... Trop modeste.

M. DE VERNEUIL, *de mauvaise humeur.*

Madame! madame! il s'agit de diamans que vous prétendez avoir...

MADAME DE VERNEUIL.

Du tout, mon ami, je ne prétends rien; ne vous fâchez pas. Je mettrai la parure de camées qu'Édouard m'a rapportée d'Italie; il aura du plaisir à la revoir.

M. DE VERNEUIL.

Votre cousin va donc à ce bal? Il ne connaissait pas, ce me semble, les Miremont, et je ne l'ai jamais vu chez eux.

MADAME DE VERNEUIL.

Ah! il s'y est fait inviter quand il a su que nous y allions.

M. DE VERNEUIL, *sèchement.*

Bien! il est comme les autres. Je déteste ces jeunes gens qui prennent d'assaut des invitations de bal; ils sont inévitables, et l'on dirait qu'une maîtresse de maison ne peut pas plus s'en passer que de sirop de punch et de baba. Vous auriez dû prévenir votre cousin que c'est se rendre ridicule et s'exposer à un affront que d'aller là où l'on n'est ni invité ni connu.

MADAME DE VERNEUIL.

Là, ne faut-il pas qu'il s'amuse et qu'il profite du peu de temps qui lui reste avant de partir pour cette belle sous-préfecture, où vos sollicitations l'ont fait nommer. Je suis de mauvaise humeur quand j'y pense; exiler dans la province un jeune homme bien fait et spirituel! c'est vouloir qu'il perde toutes ses bonnes manières; l'air de la province, voyez-vous, gâterait le plus heureux caractère du monde; et puis on dit que dans ce pays-là il n'y a que des bossus!

M. DE VERNEUIL.

Mon Dieu! n'allez-vous pas craindre aussi qu'il ne devienne bossu! Qu'importe la province! il faut qu'Édouard commence à être quelque chose. Je sais que vous aimeriez mieux le voir papillonner autour de vous, travailler à votre tapisserie et vous lire la *Revue de Paris;* je le sais, madame; mais ce n'est pas ainsi qu'un jeune homme fait son chemin dans le monde. Édouard me boude un peu, il me remerciera plus tard... (*Après un moment de réflexion.*) C'est chez Janisset que vous avez vu cette belle parure?

MADAME DE VERNEUIL.

Est-ce que vous voudriez?...

M. DE VERNEUIL.

Puis-je vous refuser quelque chose... Faites dire qu'on l'envoie.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous êtes parfait. (*Mme de Verneuil sort.*)

SCÈNE II. — M. DE VERNEUIL, RESTÉ SEUL.

Il vaut mieux avoir quelques sacs de moins, et qu'elle ne mette pas cette parure de camées. Ces jeunes gens sont si présomptueux !... Allons, du courage, Verneuil, tu n'as plus que deux jours à surveiller ta femme. Édouard part pour sa petite ville, et je pourrai respirer... C'est une bien cruelle chose qu'un cousin dans un ménage! Ce n'est pas un étranger, et ce n'est pas un frère... On est du même âge, on a joué ensemble, on s'est appelé tout enfant mari et femme, et du moment que la cousine se marie, le cousin est furieux... à moins que des consolations... et c'est justement là ce qui ne nous convient pas du tout, à nous autres maris! Aussi depuis six mois que je suis marié, que de peines! que de soins! que de soucis! Ils s'aiment! c'est à n'en pas douter. Cependant, grâce à ma surveillance, ils ne s'en sont encore rien dit. Si Édouard savait ce que je sais, et s'il avait de l'expérience... Mais s'il avait de l'expérience, on ne le craindrait pas. Pourtant, bien fou qui s'y fie! J'ai à craindre la dernière entrevue, les adieux; on s'émeut, les pleurs viennent, on tremble, on se prend la main, les regards se mêlent. Mais nous y mettrons bon ordre, il partira sans la voir... Sans la voir! Et ce soir, au bal, ils seront réunis; et pendant que je serai assis à une table de bouillotte, bien occupé à perdre mon argent, car je perds toujours, ils danseront ensemble, et Dieu sait quelles paroles peuvent se glisser entre un balancé et un tour de main... Et je perdrais en un jour six mois de surveillance, et j'échouerais au port lorsque dans vingt-quatre heures... Non, non, ma femme n'ira pas à ce bal; mais comment l'en empêcher?... Qu'elle y renonce de bonne volonté, pour plaire à son mari, autant vaudrait vouloir empêcher le soleil de luire!... (*Il réfléchit.*) Elle se plaignait hier un peu de l'estomac, comme c'est du bel air quand on a mangé des gâteaux chez Félix. N'importe! pour sa santé, elle ne doit pas aller à ce bal. Un mot au docteur!

(*Il approche une table et écrit :*)

« Très-cher docteur, ma femme souffre toujours horriblement de l'es-

» tomac; elle veut s'étourdir et ne rien faire. Je vous la dénonce, car je
» vous avoue que cela m'inquiète. Ne serait-ce pas une gastrite? Venez
» aujourd'hui, je vous prie, et croyez, etc., etc. »

(*Il appelle Valentin et lui remet la lettre.*)

Le docteur ne manquera pas de lui trouver mauvais teint, c'est son état, et alors il défendra le bal. — Oui; mais obéira-t-on au médecin?... Allons, nouvelle difficulté. Voici Édouard... Il est bien tranquille, lui.

SCÈNE III. — ÉDOUARD, M. DE VERNEUIL.

ÉDOUARD, *arrivant étourdiment.*

Bonjour, mon cousin: où est ma cousine? comment se porte-t-elle?

M. DE VERNEUIL.

Très-bien! merci; c'est-à-dire elle est très-fatiguée.

ÉDOUARD.

Que dites-vous? Je l'ai vue hier, elle allait fort bien.

M. DE VERNEUIL.

Vous l'avez vue hier! (*A part.*) Où donc étais-je?

ÉDOUARD.

Oui, je l'ai accompagnée dans quelques courses sur les boulevarts et au passage des Panoramas.

M. DE VERNEUIL.

C'est vous, sans doute, qui l'avez bourrée de gâteaux chez Félix?

ÉDOUARD.

Tout juste!

M. DE VERNEUIL.

Vous avez fait un beau chef-d'œuvre! Elle a eu toute la nuit mal à l'estomac.

ÉDOUARD.

Oh! mon Dieu, il faut que je la voie! Entrons.

M. DE VERNEUIL.

Monsieur, elle n'est pas encore levée.

ÉDOUARD.

Hé bien ! monsieur de Verneuil, faites-moi donc l'amitié de lui demander pour moi la permission d'entrer dans sa chambre.

M. DE VERNEUIL.

Monsieur, cela n'est pas convenable.

ÉDOUARD.

Comment, un parent ! Quand nous étions enfans...

M. DE VERNEUIL, *de mauvaise humeur.*

Mais, monsieur, vous n'êtes plus enfans.

ÉDOUARD.

Oh ! que je suis fâché de ce contretemps. Il me reste si peu de temps pour la voir ! Mais cette indisposition ne l'empêchera pas d'aller ce soir chez M. de Miremont ?

M. DE VERNEUIL, *réfléchissant.*

Vous allez donc chez M. de Miremont ?

ÉDOUARD.

C'est Auguste qui me présente.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Quelle idée ! Dans le cas où elle persisterait à aller au bal... Bien.

ÉDOUARD.

Que dites-vous ?

M. DE VERNEUIL.

Je dis qu'elle ferait mieux de ne pas aller au bal, fatiguée comme elle l'est. — Mais, dans tous les cas, ce n'est pas chez M. de Miremont que nous irons.

ÉDOUARD.

Comment ? Hortense m'avait dit hier...

M. DE VERNEUIL.

C'est qu'elle a oublié que nous avions un engagement antérieur.

ÉDOUARD.

Chez qui ?

M. DE VERNEUIL.

Chez M. de Bizeville. Vous le connaissez, je crois ?

ÉDOUARD.

Beaucoup. J'étais invité à son bal ; mais, sachant que vous alliez à celui de M. de Miremont...

M. DE VERNEUIL.

C'est bien aimable de votre part. Il est contrariant que ma femme se soit trompée.

ÉDOUARD.

Parbleu, ce n'est pas un grand sacrifice qu'un bal où l'on ne connaît personne, et j'en ferais de plus grands bien certainement pour passer une soirée de plus avec ma cousine. Elle est si bonne pour moi !

M. DE VERNEUIL.

Vraiment ?

ÉDOUARD.

C'est mon bon ange. Elle m'a dit qu'elle vous gronderait de m'avoir fait donner cette sous-préfecture. Et vraiment, mon cousin, je ne sais pas si je dois vous en savoir gré. Qu'est-ce que c'est qu'une sous-préfecture ?

M. DE VERNEUIL.

Fallait-il vous en donner deux ? Édouard, vous raisonnez comme un enfant. C'est une faveur que me fait le ministre. A votre âge, la place de sous-préfet peut vous mener à tout.

ÉDOUARD.

Mais elle me mène à cent cinquante lieues de Paris, mon cousin. Ne pourriez-vous pas retarder mon départ jusqu'au printemps prochain ? Un hiver de plus à Paris, c'est autant de gagné sur le ministère. J'arriverais toujours pour les hannetons.

M. DE VERNEUIL.

Quittez donc cette frivolité, Édouard, et ne soyez pas si léger. On n'est pas sous-préfet pour s'amuser. D'ailleurs la province a ses plaisirs.

ÉDOUARD.

Sans doute. La pêche à la ligne. Quel tourbillon !

M. DE VERNEUIL.

Ce sont là les idées de votre cousine ; elle vous monte la tête, ce qui n'est pas difficile.

ÉDOUARD.

Et comptez-vous pour rien l'ennui de ne pas vous voir, vous ni ma cousine.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

C'est bien mon affaire. (*Haut.*) Quant au chagrin, il sera bien partagé.

ÉDOUARD.

Je l'espère.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Petit présomptueux! (*Il voit sa femme entrer dans le salon.*) Dieu, voici ma femme, fraîche et rose, en dépit du mal d'estomac! Quelle contrariété! (*Haut.*) A propos, Édouard, je vais chez le ministre et je vous emmène; je vous ai annoncé pour aujourd'hui.

SCÈNE IV. — ÉDOUARD, Mme DE VERNEUIL, M. DE VERNEUIL.

ÉDOUARD *aperçoit sa cousine et va au-devant d'elle.*

Ma cousine, vous voici levée enfin. Je suis heureux de vous voir.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment, levée? Il est trois heures; il y a long-temps.

M. DE VERNEUIL, *prenant la main d'Édouard.*

Allons, je suis pressé, Édouard, le ministre attend.

ÉDOUARD, *à sa cousine.*

M. de Verneuil m'avait dit que vous étiez indisposée.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment?

M. DE VERNEUIL, *à Édouard.*

Allons.

ÉDOUARD.

Mais je m'aperçois que vous allez mieux.

M. DE VERNEUIL.

Le ministre attend.

ÉDOUARD, *à sa cousine.*

Nous aurons le plaisir de vous voir ce soir chez...

M. DE VERNEUIL, *l'interrompant vivement.*

Édouard, vous êtes insupportable; vous aurez le temps de vous parler ce soir au bal. Venez donc. (*Il cherche à l'entraîner.*)

MADAME DE VERNEUIL, *les regardant tous deux.*

Singulière conversation! Édouard, que voulez-vous dire?

ÉDOUARD.

Vous étiez indisposée, je suis enchanté de vous voir mieux.

M. DE VERNEUIL.

Moi aussi; c'est bien, c'est bien! Allons.

ÉDOUARD.

Votre mari craignait que vous ne pussiez pas venir ce soir au bal. J'espère bien que j'aurai le plaisir de vous y voir.

MADAME DE VERNEUIL.

Certainement.

ÉDOUARD.

Et de danser la première contredanse avec vous.

MADAME DE VERNEUIL.

Avec plaisir.

M. DE VERNEUIL.

Édouard, faut-il se tuer à vous dire de venir?

ÉDOUARD.

Vous vous étiez trompée hier quand vous me disiez...

M. DE VERNEUIL, *l'interrompant.*

Monsieur, je perds patience; vous vous expliquerez ce soir.

(*Il l'entraîne.*)

SCÈNE V. — Mme DE VERNEUIL, SEULE.

Mon mari paraît bien pressé. Et Édouard, que voulait-il me dire en me parlant de ma santé, du bal de ce soir?... Et ces interruptions de M. de Verneuil, qui ne lui laissait pas achever une phrase? C'est singulier, mais, depuis notre mariage, M. de Verneuil n'a jamais aimé Édouard; et j'ai bien vu, à travers toutes ses politesses et toutes les amitiés qu'il lui fait, que son plus grand désir est de l'éloigner de moi. Avant-hier encore il était venu pour passer la soirée avec nous, eh bien, mon mari l'emmène aux Italiens et me laisse au salon toute seule. Ce matin quelle humeur lorsque je lui ai dit qu'Édouard s'était fait inviter chez M. de Miremont! Et la parure de camées n'a-t-elle pas produit un admirable effet, car c'est

encore à Édouard que je dois mes diamans. Ah ! monsieur de Verneuil, vous êtes donc jaloux, et jaloux de mon cousin ? Quelle folie, un enfant, un bambin que j'ai vu haut comme ça. Je voudrais bien voir qu'il se donnât des airs de m'aimer autrement que comme sa sœur, ou sa cousine ! Je le gronderais joliment. Mais il n'y pense guère, j'en suis sûre, et il part sans regretter autre chose que le Café de Paris et la course au clocher. Le voilà sous-préfet ! Quelle idée d'en avoir fait un sous-préfet ! Serait-ce ?... Pas de doute encore. C'est pour l'éloigner de moi. Oh ! monsieur de Verneuil, monsieur de Verneuil, c'est indigne, c'est d'un égoïsme odieux !

SCÈNE VI. — Mme DE VERNEUIL, M. SAVIN.

MADAME DE VERNEUIL.

C'est vous, docteur ! Quel heureux hasard nous procure l'avantage de vous voir ?

M. SAVIN.

Comment, madame, vous êtes levée ?

MADAME DE VERNEUIL.

Il est bien temps, je crois !

M. SAVIN.

Ah ! voilà bien les dames ! l'autorité d'un mari ne suffit pas pour leur faire garder la chambre, il leur faut encore l'autorité du médecin ; aussi M. de Verneuil m'a écrit de venir lui prêter main-forte.

MADAME DE VERNEUIL.

M. de Verneuil vous a écrit ?

M. SAVIN.

Oui, madame, il ne faut pas plaisanter... Je veux dire qu'il ne faut pas sortir avec cela. Voulez-vous me permettre de prendre votre main ?

MADAME DE VERNEUIL.

A quoi bon ? Je ne comprends pas.

M. SAVIN.

Madame, vous êtes agitée... le pouls est dur, élevé... Depuis quand ces douleurs d'estomac se sont-elles déclarées ?

MADAME DE VERNEUIL.

Mais, monsieur, expliquez-moi...

M. SAVIN.

M. de Verneuil m'a écrit...

MADAME DE VERNEUIL.

Enfin, que vous a-t-il écrit? Il doit y avoir quelque méprise. Avez-vous sa lettre?

M. SAVIN.

La voici, madame, et je me suis empressé...

MADAME DE VERNEUIL *lit la lettre et rit aux éclats.*

Ah! ah! quelle folie! Mon mari aura voulu plaisanter, monsieur Savin, je me porte bien; je n'ai pas envie, je vous jure, d'avoir de gastrite, et, loin même d'avoir des maux d'estomac, j'ai un appétit dévorant, qui me fait souvenir que l'heure du dîner s'avance... Puis-je vous prier de dîner sans façon avec nous? La lettre de M. de Verneuil avait sans doute ce but, et c'est une nouvelle manière d'inviter les gens; d'ailleurs, vous aurez l'occasion de lui demander le mot de l'énigme.

M. SAVIN.

Vous êtes, madame, beaucoup trop bonne, je ne puis accepter; je serais pourtant curieux de connaître les motifs de cette lettre...

MADAME DE VERNEUIL.

Ah! je les devine! Docteur, vous avez été maladroit, il fallait me persuader que j'étais malade. Ne voyez-vous pas que si M. de Verneuil vous prie de venir, c'est qu'il désire que vous me trouviez assez mal pour me prescrire la chambre et le lit.

M. SAVIN.

Mais pourquoi?

MADAME DE VERNEUIL.

Comment! vous ne devinez pas, docteur, vous, si pénétrant, vous qui devinez si habilement les maux d'estomac... Vous ne devinez pas qu'il y a un bal ce soir chez M. de Miremont, et mon mari, ne voulant pas que j'y aille, ne trouve pas de meilleur moyen...

M. SAVIN.

Ah! c'est affreux! il veut vous le faire défendre par ordonnance de médecin.

MADAME DE VERNEUIL.

C'est cela même.

M. SAVIN.

C'est indigne!

MADAME DE VERNEUIL.

Et cela crie vengeance, n'est-ce pas? Si vous le voulez bien, nous le paierons de la même monnaie?

M. SAVIN.

De grand cœur, madame.

MADAME DE VERNEUIL.

Eh bien! asseyez-vous là, et écrivez l'ordonnance que je vais vous dicter.

M. SAVIN *s'assied.*

Je suis tout prêt.

MADAME DE VERNEUIL.

Écrivez. (*Elle dicte.*) « Madame souffre beaucoup; dans son état, la » moindre contrariété serait pernicieuse; il faut à la malade des distrac- » tions. Le bal surtout remettra madame de la lassitude qu'elle éprouve; » elle prendra pour tisane deux verres de punch, et deux glaces au » choix. »

M. SAVIN.

Admirable!

MADAME DE VERNEUIL.

Signez!

M. SAVIN.

N'est-ce pas compromettre un peu la gravité doctorale?

MADAME DE VERNEUIL.

Signez, signez toujours!

M. SAVIN.

Puisque vous le voulez. (*Il signe.*)

MADAME DE VERNEUIL.

Vous ne restez pas à dîner avec nous, pour jouir de mon triomphe et du désappointement de mon mari?

M. SAVIN.

Madame, je ne le puis, en vérité; excusez-moi; mais je compte sur votre obligeance pour me rendre compte du miraculeux effet de mon ordonnance.

MADAME DE VERNEUIL.

Oh ! ma gastrite exige bien que vous reveniez une seconde fois, docteur, et nous vous mettrons en présence. (*M. Savin sort.*)

SCÈNE VII. — Mme DE VERNEUIL, SEULE.

Une nouvelle ruse de M. de Verneuil ! Il veut m'empêcher d'aller à ce bal, sans doute parce qu'Édouard... Vous le craignez donc beaucoup. Il est donc bien dangereux? Est-ce qu'il aurait pour moi des attentions dont je serais la seule à ne pas m'apercevoir? Il faudra que je l'observe. Mais j'entends mon mari; il espérait sans doute prévenir M. Savin. Voyons un peu comment il va se tirer de là.

(*On entend M. de Verneuil demander en entrant* : M. Savin est-il venu ! — Oui, monsieur. — A-t-il vu madame? — Oui, monsieur.)

SCÈNE VIII. — M. DE VERNEUIL, Mme DE VERNEUIL.

M. DE VERNEUIL, *à part, sans avoir vu sa femme.*

J'arrive trop tard. Je ne savais comment me débarrasser d'Édouard. Maudit docteur, aura-t-il eu assez d'esprit pour me deviner, ou bien m'aura-t-il trahi? Heureusement que j'ai deux cordes à mon arc. (*Il apercoit sa femme.*) Ah, voici ma femme ! Eh bien, madame de Verneuil, M. Savin est venu.

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, mon ami, mais vous me direz sans doute qui l'avait fait demander.

M. DE VERNEUIL.

C'est moi, chère amie. Faut-il vous l'avouer : votre santé ne me paraît pas excellente. Hier ces maux d'estomac m'ont inquiété, et j'ai écrit tout de suite.

MADAME DE VERNEUIL.

Mille grâces pour votre prévenance. Effectivement le docteur m'a trouvé un peu de fièvre.

M. DE VERNEUIL.

Vraiment?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, mais j'espère que ce ne sera rien, pas même une gastrite.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Aurait-elle lu ma lettre? (*Haut.*) Oui, je craignais ces maudites gastrites, elles sont si nombreuses maintenant. M. Savin vous a-t-il rassurée?

MADAME DE VERNEUIL.

Pas trop.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Excellent docteur, il m'a compris! (*Haut.*) Vous m'inquiétez, Hortense; que vous a-t-il dit?

MADAME DE VERNEUIL.

Il s'est fâché de me trouver levée, et m'a dit que les bals étaient contraires, et qu'il ne fallait pas jouer... avec cela.

M. DE VERNEUIL, *avec empressement.*

Ainsi il vous a défendu; ce bon docteur...

MADAME DE VERNEUIL, *finement.*

Vous avez l'air content.

M. DE VERNEUIL, *se remettant.*

Pouvez-vous le penser? Vous savoir malade me navre le cœur; et ce bal, où j'espérais vous voir ce soir brillante et admirée!

MADAME DE VERNEUIL, *à part.*

Oh, l'hypocrite! (*Haut.*) Mais pourquoi ne m'aviez-vous pas prévenue de l'arrivée du médecin?

M. DE VERNEUIL.

C'est un oubli de ma part. (*Il lui prend la main avec intérêt.*) Pauvre amie, comme vous êtes rouge! un peu de repos vous fera du bien. En somme, ces bals sont des cohues où l'on s'amuse parce qu'il est convenu que c'est amusant d'être froissé, coudoyé, abîmé. C'est un léger sacrifice à faire à votre santé, ma bonne Hortense. Vous vous retirerez de bonne heure dans votre chambre, nous souperons tête à tête, car moi non plus je n'irai pas à ce bal, je vous tiendrai compagnie.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous êtes bien bon! (*A part.*) Je n'y tiens plus. (*Haut.*) Voulez-vous avoir la complaisance de lire l'ordonnance du docteur? Vous m'aiderez à la suivre, n'est-ce pas?

M. DE VERNEUIL, *avec empressement.*

Oui, certes; (*A part.*) dussé-je prendre ma part de diète ou de médecine. (*M. de Verneuil prend l'ordonnance et la lit.*)

MADAME DE VERNEUIL.

Qu'en dites-vous?

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Maudit docteur, je suis trahi! Allons, ne perdons pas courage, du sang-froid. (*Haut.*) Ah! chère amie, vous avez bien le plus aimable médecin que je connaisse; voilà une ordonnance bien galamment tournée. S'il était ici, je l'embrasserais (*A part.*) pour l'étouffer, le traître!

MADAME DE VERNEUIL.

Vous paraissez ému, monsieur de Verneuil.

M. DE VERNEUIL, *remis.*

C'est le plaisir de voir que je m'étais trompé. Je suis heureux que mes inquiétudes se trouvent sans fondement; mais je vous en veux, ma bonne Hortense, de m'avoir tenu si long-temps sur les épines. Ce bal surtout, moi qui m'étais fait une fête de vous y mener... Tenez, votre parure est en bas, on vient de l'apporter. Je m'efforçais de vous cacher mon désappointement, et en cherchant à vous consoler, je me consolais à peine. Dieu merci, le bon docteur s'est moqué de ma vive sollicitude, et je lui en sais tout le gré possible.

MADAME DE VERNEUIL, *à part.*

Est-il sincère? Mais cette lettre..... (*Haut.*) Comment, monsieur, il est bien certain que vous vouliez me mener à ce bal.

M. DE VERNEUIL.

Et quelle raison aurais-je de vous empêcher d'aller au bal? Est-ce que je n'aime pas le monde autant que vous? Et si je n'avais pas voulu que vous y vinssiez, ne vous aurais-je pas dit simplement: « Hortense, je désire que vous n'alliez pas ce soir chez M. de Miremont. » Cela aurait suffi, n'est-ce pas, mon ange?

MADAME DE VERNEUIL, *tout étourdie.*

Sans doute.

M. DE VERNEUIL.

Hé bien! pourquoi aurais-je été chercher midi à quatorze heures? Est-ce qu'il vous reste quelques doutes, Hortense?

MADAME DE VERNEUIL.

Mais non, monsieur.

M. DE VERNEUIL.

Hé bien, au bal donc, au bal! et faites-vous bien belle pour que, lorsque nous traverserons les salons, j'entende murmurer de tous côtés, comme cela m'est arrivé si souvent : La jolie personne!

MADAME DE VERNEUIL.

Flatteur!

M. DE VERNEUIL.

Méchante! me croire capable...

MADAME DE VERNEUIL.

N'en parlons plus. (*Valentin entre et annonce le dîner.*)

M. DE VERNEUIL, *à part, avant d'entrer.*

Oui, au bal! mais ils ne s'y rencontreront pas. Demain j'occupe Édouard toute la journée, et à six heures... en malle-poste!

DEUXIÈME PARTIE.

SCENE IX. — Mme DE VERNEUIL, SEULE.

Il est bien singulier qu'Édouard n'ait pas paru hier à ce bal. Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu? Ce n'est pas que cela ne me soit fort indifférent, mais il avait promis de s'y trouver, et il n'a pas donné signe de vie. C'est peut-être encore une ruse de mon mari, sa quatrième depuis hier. Vous me rendrez méfiante, monsieur de Verneuil, et je saurai vous punir de vos soupçons et de votre hypocrisie. (*Elle se regarde dans la glace.*) J'étais bien hier, très-bien... Une toilette délicieuse... Et la fameuse parure..... Comprend-on que cet Édouard ne soit pas venu. (*Sa femme de chambre entre et lui remet une lettre.*) Ah! c'est une lettre de lui, je reconnais ses pattes de mouche.... Il y en a long... (*Elle décachette la lettre.*) Lisons :

« Laissez-moi croire, ma chère cousine, que ce n'est pas vous qui
» m'avez joué le vilain tour de me faire aller chez M. de Bizeville, tandis
» que vous étiez chez M. de Miremont. Dites-moi bien que vous n'étiez
» pas d'accord avec votre mari, pour que je puisse me mettre en colère

» contre lui tout à mon aise! C'est une indignité. Je me promettais si
» bien de danser avec vous, de vous admirer dans votre belle toilette
» dont nous avions acheté la moitié ensemble. Puis il me reste si peu de
» momens pour vous voir.... C'est une infamie de m'avoir privé de tout
» cela. Si votre mari n'était pas votre mari, ça ne se passerait pas comme
» ça. Remarquez qu'il y avait préméditation; pourquoi m'empêcher de
» m'expliquer avec vous, quand je vous vis hier? Pourquoi me dire que
» vous étiez malade et couchée, quand vous étiez debout, fraîche, rose....
» Ah! Voyez-vous, c'est un complot, ma cousine, on ne veut plus que
» je vous voie; on me joue, on me retient au spectacle, quand vous restez
» au salon, et au salon quand vous êtes au spectacle. On m'exile en pro-
» vince, et quand je n'ai plus que quelques heures à rester à Paris, on
» veut m'empêcher d'en passer une ou deux auprès de ce que j'ai de
» plus..... — Oh! si vous étiez complice de M. de Verneuil... Mais
» non. Du reste, je ne partirai pas, je ne bougerai pas de Paris, sans
» vous avoir vue, sans vous avoir embrassée, sans avoir reçu vos adieux
» et sans vous avoir fait jurer que vous n'êtes pour rien dans le complot
» de votre vilain mari..... et peut-être que je ne partirai pas du tout.
« Tenez, ma cousine, pardonnez-moi, je ne sais plus ce que je dis, je
» suis furieux! »

(*L'émotion de Mme de Verneuil a été croissant pendant cette lecture.*)

Et il a raison, et je suis furieuse aussi. C'est une indignité de traiter ainsi un de mes parens... et moi, que suis-je donc dans cette maison? Mon mari, parce qu'il a trente et quelques années de plus que moi, doit-il me traiter comme un enfant, comme une poupée, comme une esclave... Quel tissu de misérables subterfuges! que de ruses! que de mensonges! et le tout, pourquoi? Pour m'empêcher de voir mon cousin, le neveu de ma mère, au moment où il part pour un pays perdu... Pauvre garçon, et je ne l'aurais pas embrassé avant son départ!.. Oh! ne craignez rien, Édouard, je vous reverrai; je le veux. N'ai-je pas des conseils à lui donner?.. Je remplace sa mère ici, moi! et personne n'a le droit de m'interdire sa présence. (*Plus froidement.*) Mais mon mari va encore susciter des obstacles. Il est certain que de son côté, c'est un parti pris d'éloigner Édouard d'ici. Hé bien! nous verrons qui l'emportera de nous deux!... Je suis votre élève, monsieur de Verneuil, et nous tâcherons d'être digne de notre maître. Voyons, comment dérouter son génie inventif? (*Elle reste un moment à réfléchir.*) Bien... Je donne à Édouard un rendez-vous au Luxembourg: il est à présumer qu'il y a un *cabinet noir* dans la maison, et que la plupart de mes lettres passent par les mains de monsieur. — Le

traître c'est Valentin. — Alors, le billet du rendez-vous sera lu par mon mari, il courra nécessairement au Luxembourg pour empêcher l'entrevue... (*Elle réfléchit.*) Pendant ce temps-là, Édouard, à qui j'écris un mot, que remettra ma femme de chambre elle-même, viendra ici, et nous causerons au salon tandis que le cher mari se morfondra à nous attendre au Luxembourg. — Admirable! — Je fais mal, peut-être? Bah! Quand je me vengerais de lui... ne m'a-t-il pas donné l'exemple? Écrivons. (*Mme de Verneuil écrit les deux lettres; elle sonne sa femme de chambre et lui dit en lui remettant les deux lettres.*) Vous porterez celle-ci vous-même à son adresse, vous donnerez l'autre à Valentin...

(*Elle va pour sortir.*)

SCENE X. — M. DE VERNEUIL RAMÈNE SA FEMME; ELLE VIENT DE PRENDRE SON MANTEAU ET SON CHAPEAU. ELLE EST DISPOSÉE A SORTIR.

M. DE VERNEUIL.

Vous sortez?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, monsieur. J'ai quelques emplettes à faire...

M. DE VERNEUIL.

Des visites à la marchande de modes, ou à la couturière, sans doute?

MADAME DE VERNEUIL.

Peut-être, monsieur, vous devinez si bien.

M. DE VERNEUIL.

Vous paraissez pressée?

MADAME DE VERNEUIL.

C'est très-important... Adieu, mon ami. (*Elle sort.*)

SCENE XI. — M. DE VERNEUIL, SEUL.

Bravo, Verneuil, bravo! succès complet. Hier pourtant, j'ai manqué d'échouer. Ce malheureux docteur avec son ordonnance... Il a fallu nécessairement aller au bal... Oui, mais pas d'Édouard. Ma chère femme a tourné plus d'une fois la tête du côté de la porte... Édouard ne venait pas... Elle ne m'en a pas dit un mot, ce qui prouve qu'elle en a été plus contrariée et plus désappointée que je ne croyais... Il faut donc m'applaudir de ce que j'ai fait: mais ne reculons pas... S'ils se voyaient un instant,

tout serait perdu... Elle me cède la place puisqu'elle sort... Je vais chercher Édouard, je l'amène ici sous prétexte de faire ses adieux à ma femme : nous ne la trouvons pas et je l'emmène à l'autre bout de Paris. De cette façon, le cousin ne soupçonne rien ; la soirée arrive, l'heure du départ sonne, et... bon voyage, monsieur le sous-préfet.

SCÈNE XII. — M. DE VERNEUIL; VALENTIN, QUI ENTRE AVEC MYSTÈRE.

M. DE VERNEUIL.

Que veux-tu?

VALENTIN.

Monsieur, cette lettre...

M. DE VERNEUIL.

Donne. C'est l'écriture de ma femme... Ah ! ah ! adressée à Édouard... Bien, laisse-moi.

SCÈNE XIII. — M. DE VERNEUIL, EN DÉCACHETANT LA LETTRE.

..... Lisons !... Oh ! oh ! comment, c'en est à ce point !... Un rendez-vous, et c'est madame qui le donne. Ah parbleu ! c'est trop fort !. C'est se jouer de moi d'une singulière façon. (*Il se croise les bras.*) Avais-je tort de prendre des précautions? et vantez à présent la discrétion d'un mari qui s'avise de ne pas surveiller la correspondance de sa femme... Voyons ; il ne s'agit pas de parler : il faut... Où irai-je?... Empêchons ma femme... Bah ! elle est partie déjà ; madame est exacte ; et moi qui l'ai conduite jusqu'à la porte. Irai-je chez Édouard?... A quoi bon?... Au Luxembourg?... Quoi ! faire une scène en plein jardin... Ah ! c'est fini ; je deviens ridicule. Maudit mariage ! maudit cousin ! maudit Luxembourg ! Allons, décidément je vais au Luxembourg. (*Il va pour sortir; Valentin lui remet une lettre.*) Encore une lettre. D'Édouard... mais celle-là est pour moi. (*Il lit.*) « Monsieur, je vous préviens que je renonce tout-à-» fait à la place que vous avez eu l'extrême obligeance de me faire obte-» nir. Je ne veux pas quitter Paris. Cette détermination vous contrariera » peut-être. Je vous prie de croire que j'en suis désolé; mais elle est prise, » et elle est irrévocable. Agréez, monsieur, etc. »

Très-bien ; ils se sont vus ; ils sont d'accord. Il ne veut plus partir : je le conçois bien, parbleu ! Si ma femme le prie de rester, il resterait, quand bien même on lui donnerait l'ambassade de Londres. Oh ! pauvre Verneuil ! pauvre Verneuil !

(*M. de Verneuil sort par une porte de dégagement. Mme de Verneuil rentre par la porte du fond.*)

SCÈNE XIV. — Mme DE VERNEUIL, SEULE.

Le voilà parti ! Il est à faire pitié. J'ai presque regret de ce que j'ai fait. (*Elle regarde par la fenêtre.*) Il a l'air bien triste ; il ne marche pas : il court..... Mon Dieu ! Édouard va venir ; je crains presque sa présence. Je sens que c'est mal. Était-ce à moi à donner cette leçon à M. de Verneuil ? Comment la prendra-t-il ? Que je suis embarrassée ! Et si Édouard allait savoir. Oh ! mais il ne saura rien. Je l'ai prié de venir, et voilà tout. Il croira que c'est le hasard seul qui fait que mon mari n'y est pas. (*On sonne.*) On sonne ; allons, c'est Édouard.

SCÈNE XV. — Mme DE VERNEUIL, ÉDOUARD. (ÉDOUARD ENTRE PRÉCIPITAMMENNT, IL PREND LA MAIN DE SA COUSINE ET LA REGARDE UN INSTANT SANS PARLER.)

ÉDOUARD.

Ah ! merci, ma cousine, merci ; vous n'êtes pas complice de M. de Verneuil, je le vois bien. Oh ! je ne pouvais pas le croire, mais j'en avais tant de peur... Oh ! dites-le-moi.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous n'en êtes donc pas bien certain ?

ÉDOUARD.

Vous n'en auriez pas été capable.

MADAME DE VERNEUIL, *riant.*

C'est donc un bien grand crime ?

ÉDOUARD.

Si c'en est un ! M'empêcher de vous voir, de vous parler ; me faire passer la nuit à vous attendre dans un bal, tandis que vous étiez à un autre ! Oh ! si vous saviez combien j'ai souffert. Votre mari ne m'avait-il pas dit que vous étiez malade ? Quand, à une heure, je ne vous vis pas arriver,

je craignais que vous ne le fussiez davantage. Je quittai le bal et je courus chez vous. Le concierge me dit que vous étiez partie depuis long-temps. Je revins chez M. de Brizeville, où vous n'aviez pas encore paru. C'est alors que je soupçonnai quelque chose. Je quittai ces salons qui me paraissaient déserts, puisque vous n'y étiez pas, et je me fis mener chez M. de Miremont : c'est à l'autre bout de Paris. Je n'y pus être qu'à trois heures. Je m'informe : vous veniez de partir. J'apprends que vous avez dansé, et dansé beaucoup, sans penser à votre pauvre cousin. Il ne dansait pas, lui!.....

MADAME DE VERNEUIL.

Allons, calmez-vous, Édouard; vous êtes un enfant, M'était-il défendu de danser, parce que vous n'étiez pas là? et m'en voudriez-vous parce que je n'ai pas couru vous chercher de soirée en soirée?

ÉDOUARD.

Riez, moquez-vous de moi. C'était votre pitié que je venais implorer ici, et, je le vois, je ne rencontre que de la raillerie. Je devais m'y attendre; depuis votre mariage, vous ne m'avez jamais montré que de la froideur et de l'indifférence.

MADAME DE VERNEUIL.

Peut-on mentir ainsi!

ÉDOUARD.

Vraiment! ma cousine. Oh! j'ai tant besoin de savoir le contraire. Répétez-moi que je mentais.

MADAME VERNEUIL, *émue.*

Oui, vous mentiez, Édouard, et vous mentirez toutes les fois que vous direz que je n'ai pas pour vous le cœur d'une bonne sœur et d'une amie.

ÉDOUARD, *lui prenant la main.*

Oh! que ces paroles sont douces et qu'elles me font de bien!

MADAME DE VERNEUIL, *retirant sa main et d'un ton enjoué.*

Vous étiez donc bien en colère?

ÉDOUARD.

Furieux, ma cousine. Rentré chez moi à trois heures et demie, je ne me suis pas couché. Je suis sûr que j'ai fait trois fois le tour du Champ-de-Mars dans ma chambre; et puis j'ai écrit la lettre que vous avez sans doute reçue ce matin, et puis une autre...

MADAME DE VERNEUIL.

Une autre; à qui?

ÉDOUARD.

A votre mari.

MADAME DE VERNEUIL.

Un cartel?

ÉDOUARD.

Non, mais une lettre bien froide, dans laquelle je lui déclare que je renonce à sa sous-préfecture, et que je prétends ne pas quitter Paris.

MADAME DE VERNEUIL.

Ce n'est pas sérieusement, et maintenant...

ÉDOUARD.

Maintenant, plus que jamais, j'y renonce... Je ne bouge pas plus que l'obélisque de Luxor.

MADAME DE VERNEUIL.

Quelle folie!

ÉDOUARD.

C'est un parti pris.

MADAME DE VERNEUIL.

Pourquoi?

ÉDOUARD.

Pourquoi? Parce qu'il me serait impossible de vivre loin de vous, parce que votre présence m'est indispensable comme l'air que je respire. Depuis deux jours je n'ai pu causer seul avec vous. Hé bien! depuis deux jours je souffre le martyre. Votre mari me parlait de bals. Qu'est-ce qu'un bal où vous n'êtes pas? Je le sais maintenant, ce que c'est! C'est un ennui mortel, un supplice. Vous êtes si bien au bal; vous êtes si gracieuse en dansant! Renoncer à nos causeries, renoncer à danser avec vous : jamais, non, jamais!

MADAME DE VERNEUIL, *à part.*

M. de Verneuil avait raison : il faut que mon cousin parte. (*Haut, froidement.*) On voit bien, mon ami, que vous n'avez pas dormi; vous déraisonnez...

ÉDOUARD.

Comment! je déraisonne! Est-ce ainsi que vous me répondez?

MADAME DE VERNEUIL.

Calmez-vous et écoutez-moi. Mon mari...

ÉDOUARD.

Votre mari... je le déteste.

MADAME DE VERNEUIL.

Et moi je l'aime beaucoup, et vous devez le respecter, parce qu'il a de l'attachement pour vous, et qu'il vous veut du bien. J'ai voulu plaisanter l'autre jour avec vous. Je voulais vous aider à vous consoler et égayer votre départ. Aujourd'hui que vous vous révoltez contre le bien qu'on veut vous faire, je dois me joindre à mon mari pour vous déterminer à ne pas refuser la place que l'on vous offre.

ÉDOUARD.

Oh ! que vous êtes sérieuse !

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, très-sérieuse. Ne croyez pas que dans ce monde on soit toujours gaie, folle et riante comme vous m'avez vue. Il y a des instans sérieux dans la vie, et celui-ci l'est pour vous et pour moi.

ÉDOUARD.

Comment ?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, c'est votre avenir qui doit se décider ici. Serez-vous quelque chose ou ne serez-vous rien ? Si vous partez, le monde vous est ouvert, vous avancerez rapidement, et nous nous reverrons à Paris plus tôt que vous ne pensez. Si, au contraire, vous restez ici, par je ne sais quel dépit, vous vous fermez la carrière qui s'ouvrait devant vous, et vous perdez une occasion qui peut-être ne se représentera jamais.

ÉDOUARD.

Vous voulez donc que je parte ?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, Édouard, et vous partirez.

ÉDOUARD.

Si vous l'ordonnez.

MADAME DE VERNEUIL.

Je ne vous l'ordonne pas, je vous le conseille.

ÉDOUARD.

Je partirai.

MADAME DE VERNEUIL *lui donne sa main qu'il baise avec respect.*

C'est bien. Parlons maintenant d'autres choses.

ÉDOUARD.

Vous me permettrez de vous écrire quelquefois?

MADAME DE VERNEUIL.

Certainement, et de longues lettres, que nous aurons beaucoup de plaisir à lire avec M. de Verneuil.

ÉDOUARD.

Avec M. de Verneuil? Je ne pourrai donc pas vous écrire... en tête-à-tête?

MADAME DE VERNEUIL, *en riant.*

Monsieur, mon mari lit tout.

ÉDOUARD, *désappointé.*

Qu'aurai-je alors à vous écrire?

MADAME DE VERNEUIL, *riant.*

Des circulaires!

ÉDOUARD.

Le ministre en serait jaloux peut-être. Et M. de Verneuil?

MADAME DE VERNEUIL.

A propos, il ne doit pas tarder à rentrer. Savez-vous qu'il ne faut pas qu'il vous trouve ici?

ÉDOUARD.

Il doit être furieux contre moi. Je n'oserai jamais me présenter devant lui.

MADAME DE VERNEUIL.

Votre lettre était donc bien impertinente?

ÉDOUARD.

Mais suffisamment.

MADAME DE VERNEUIL.

Allons, je me charge d'arranger tout cela.

ÉDOUARD.

Que vous êtes bonne!

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, venez dîner avec nous. Il y aura réconciliation générale.

ÉDOUARD.

Hélas! ma cousine, un dernier dîner de famille!

MADAME DE VERNEUIL.

Allons, allons, pas de sentiment! A revoir.

(*Mme de Verneuil rentre chez elle. Édouard sort.*)

SCÈNE XVI. — M. DE VERNEUIL REVIENT, IL EST SEUL.

Voilà deux heures de passeés au Luxembourg, et personne... Personne! je suis mystifié: ma femme s'est moquée de moi. (*Il appelle Valentin.*) Tant mieux, au fait.

SCÈNE XVII. — M. DE VERNEUIL, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur!

M. DE VERNEUIL.

Mme de Verneuil est-elle rentrée?

VALENTIN.

Elle n'est pas sortie, monsieur.

M. DE VERNEUIL.

Allons, pas de doute; elle a voulu me donner une leçon; j'en suis quitte pour la peur. (*A Valentin.*) Il n'est venu personne?

VALENTIN.

Comme vous sortiez, M. Édouard est entré.

M. DE VERNEUIL, *se levant.*

Édouard!!! (*A Valentin.*) Sortez. (*Valentin sort.*)

SCÈNE XVIII. — M. DE VERNEUIL, SEUL.

Très-bien, madame; mine, contre-mine! c'est fort adroit. Tous les moyens sont bons! Et c'est ici même que vous recevez un jeune homme, après avoir congédié un mari qui pouvait vous gêner. Ah! c'est trop fort! (*Il se promène.*) Oh! mes prévisions! mes prévisions! vous étiez trop réelles. Étais-je donc prédestiné... Maudit ministre! qui m'a fait attendre cinq mois cette sous-préfecture! Il aurait dû l'envoyer au moins à Alger... Je n'ose rien éclaircir... D'ailleurs, il n'y a pas de doute à avoir; c'est clair, trop clair! (*Il s'approche du feu.*) J'ai bien froid... Oh! c'est indigne de m'envoyer au Luxembourg par un temps pareil! et pour... morbleu! pour... car enfin... il n'y a pas de doute. Quant au cousin, il ne veut plus partir... Il ne veut plus! Oh! je le ferais plutôt conduire de brigade en brigade à sa sous-préfecture... Il est bien temps! Madame de Verneuil, je n'aurais jamais cru cela de vous... surtout sitôt! (*Madame de Verneuil entre.*)

SCÈNE XIX. — Mme DE VERNEUIL, DANS LE FOND; M. DE VERNEUIL, SUR LE DEVANT.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

La voilà! la voilà! et cette figure bonne et douce qui respire le calme... Fiez-vous donc aux figures. Voyons comment elle soutiendra ma présence... Je ne sais ce que j'ai fait de ma colère; je tremble presque... Il paraît qu'on est lâche quelquefois dans ces occasions-là; c'est sans doute quand on aime sa femme, et j'aimais la mienne... et je l'aime encore!... Faut-il avoir l'air de tout savoir? Faut-il lui demander? Quoi lui demander, imbécile! Sont-ce là des questions à faire, comme: Comment vous portez-vous? Elle s'approche; il faut cependant bien trouver quelque chose. (*Haut.*) Madame...

MADAME DE VERNEUIL.

Ah! c'est vous, mon ami... vous avez l'air transi.

M. DE VERNEUIL.

En effet, j'ai froid. (*Avec colère.*) J'ai plus que froid, madame. (*Il s'interrompt. A part.*) Comment diable lui dire? La position est si ridicule.

MADAME DE VERNEUIL, *à part.*

Il me fait pitié (*Haut.*) Je savais bien que vous auriez froid en rentrant; aussi ai-je fait faire un bon feu qui vous attendait. Chauffez-vous.

M. DE VERNEUIL.

Bien obligé... Je n'ai pas froid.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment? qu'avez-vous donc alors? Vous tremblez!

M. DE VERNEUIL.

Ce n'est pas de froid, madame, c'est de colère... car... enfin...

MADAME DE VERNEUIL.

Quelle émotion qui donne l'onglée!

M. DE VERNEUIL.

Trève de plaisanterie! Savez-vous d'où je viens, madame?

MADAME DE VERNEUIL.

D'une de vos promenades favorites; du Luxembourg! par exemple.

M. DE VERNEUIL.

J'abhorre le Luxembourg. C'est pourtant de là que je viens, parce que c'est là que vous m'avez envoyé, pour vous débarrasser de moi. Au Luxembourg, où vous donniez rendez-vous à M. Édouard.

MADAME DE VERNEUIL.

Que dites-vous? Comment avez-vous su? Qui vous a dit?

M. DE VERNEUIL.

Votre lettre.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment, monsieur, vous l'avez lue? Vous ouvrez mes lettres! C'est affreux, c'est une tyrannie! Heureusement, cette fois si vous avez lu ma lettre, je vous le pardonne bien : c'est ce que je voulais.

M. DE VERNEUIL.

Quoi, madame, vous avouez!

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, je voulais voir Édouard seule.

M. DE VERNEUIL.

En tête-à-tête.

MADAME DE VERNEUIL.

En tête-à-tête.

M. DE VERNEUIL.

Et votre mari?

MADAME DE VERNEUIL.

M'embarrassait.

M. DE VERNEUIL.

Votre franchise me confond, madame. Ainsi vous avez vu M. Édouard ici seul pendant que...

MADAME DE VERNEUIL.

Vous vous promeniez au Luxembourg.

M. DE VERNEUIL.

Je me promenais, je me promenais! ce n'est pas là la question. Édouard est venu ici?

MADAME DE VERNEUIL.

Oui, monsieur.

M. DE VERNEUIL.

Il est donc vrai!... Ainsi maintenant vous pouvez concevoir mes inquiétudes.

MADAME DE VERNEUIL.

Quelles inquiétudes?

M. DE VERNEUIL.

Mes soupçons.

MADAME DE VERNEUIL.

Comment, des soupçons?

M. DE VERNEUIL.

Oui, madame, mes soupçons. J'avais prévu les dangers dont vous étiez environnée, j'avais voulu les éloigner de vous et vous protéger contre vous-même.

MADAME DE VERNEUIL.

Et toutes les précautions que vous avez prises ont été déjouées l'une après l'autre. Heureusement pour vous qu'elles étaient inutiles.

M. DE VERNEUIL.

Dieu le veuille!

MADAME DE VERNEUIL.

Et si j'ai voulu voir mon cousin....

M. DE VERNEUIL.

Eh bien!

MADAME DE VERNEUIL.

C'est qu'il m'avait écrit, comme à vous, qu'il ne voulait plus partir pour cette sous-préfecture. Persuadée que ce départ était nécessaire pour l'avenir d'Édouard, j'ai su changer sa détermination. Il est maintenant très-repentant de la lettre qu'il vous a écrite, et il est prêt à partir.

M. DE VERNEUIL.

Ah! ma chère Hortense! que vous êtes bonne! Combien je suis peu digne de l'affection que vous me portez! J'osais concevoir des soupçons! Oh! je vous en demande pardon à deux genoux. Oh! oui, pardonnez... car j'étais à la torture.

MADAME DE VERNEUIL.

Mon pardon! monsieur; eh bien! je l'échange contre le vôtre. Ne suis-je pas coupable aussi, et n'est-ce pas un crime même de faire peur à son mari? Je serai heureuse si vous ne m'en voulez pas.

M. DE VERNEUIL.

Je ne vous en aime que plus, ma chère amie! car vous m'avez fait connaître combien ma méfiance était ridicule. Que faites-vous?

MADAME DE VERNEUIL.

Je compte sur mes doigts toutes vos ruses, depuis la visite du médecin jusqu'à...

M. DE VERNEUIL.

Grâce! grâce! Si jamais mon vilain caractère de jaloux reprenait le dessus, rappelez-moi le Luxembourg.

MADAME DE VERNEUIL.

Avouez que le tour a bien réussi.

M. DE VERNEUIL.

Mieux que tous les miens; car vous avez eu la parure et vous avez vu votre cousin.

MADAME DE VERNEUIL.

Eh bien ! qu'en conclurez-vous?

M. DE VERNEUIL.

C'est qu'avec vous, mesdames,

ON RECULE POUR MIEUX SAUTER !

ÉMILE MORICE.

CHRONIQUE MUSICALE.

LA JUIVE

OPÉRA EN CINQ ACTES, PAROLES DE M. SCRIBE, MUSIQUE DE M. HALÉVY, DIVERTISSEMENS DE M. TAGLIONI, DÉCORS DE MM. J. DIÉTERLE, DESPLÉCHIN, SÉCHAN, L. FEUCHÈRE, FILASTRE ET CAMBON.

Voilà bien des auteurs pour le nouvel opéra. Je les place dans l'ordre marqué par le livret : j'aurais dû prendre le roman par la queue, attaquer cette nomenclature comme un canon rétrograde, *cancrisans*, et conserver aux décorateurs le premier rang, dont ils ont fait la conquête. Dans *la Juive*, les décors, les costumes, sont l'objet principal; la poésie, la musique, n'y figurent qu'en seconde ligne, et la danse ose à peine s'y montrer. Nous avons vu ces décors pompeux et resplendissans déployer leurs tableaux où la magie des toiles de fond se mêle aux réalités des premiers plans; nous avons vu ces cuirasses brillantes, ces habits de satin blasonnés, ces riches caparaçons, ces flottantes soutanes se promener à pied, à cheval, avec accompagnement de trombones et de petite flûte, au bruit des applaudissemens. On les a proclamés les héros de la fête; pour eux

tous les bravos. Honneur aux arbalétriers, aux hallebardiers, aux chevaliers armés de toutes pièces, aux pages bicolores, réunissant sur leur individu les qualités de deux espèces de perdrix, jambe grise et jambe rouge! Honneur au sonneurs de trompette en dalmatique, aux cardinaux empourprés, aux évêques, à leurs clercs, aux pénitens noirs et bleus, aux dames et damoiselles, couvertes des plus belles étoffes de Florence et de Venise! Honneur aux fringans palefrois, aux dociles haquenées! Leurs habits somptueux, taillés sur des patrons authentiques, leurs parures éclatantes, ont fait une si vive sensation sur le public, ont tellement accaparé les applaudissemens, qu'il en est resté bien peu pour tout le reste.

Voyons quels entremets ont été distribués, jetés par M. Duponchel au travers de son banquet impérial et de ses processions. C'est ainsi que procédait René d'Anjou, avec cette différence que les entremets du roi de Jérusalem et de Sicile, du comte de Provence, étaient plus brefs et plus divertissans.

La scène est à Constance; lors de l'ouverture du concile, en 1414. Au lever du rideau, nous voyons un carrefour de la cité gothique; à droite, une église où l'on chante le *Te Deum* à grand chœur, soutenu par l'orgue. Vis-à-vis de ce temple, où l'on célèbre le triomphe du vaiqueur des Hussites, est la boutique d'un orfèvre juif, qui travaille et fait tomber ses marteaux en cadence, pour imprimer un rhythme régulier au plainchant, dont l'allure est trop irrégulière. Dans les villes d'Italie et d'Allemagne, en France même, les juifs avaient, à cette époque, un quartier qui leur était assigné; ils ne pouvaient se loger autre part, et l'on avait soin de les enfermer dans ce lazaret pendant la nuit. Les solennités chrétiennes rendaient cette clôture plus sévère encore. Éléazar célèbre la pâque le soir même, son opiniâtreté lui fait donc enfreindre les lois de sa propre religion. Ce juif battant l'or et l'argent devant le maître-autel d'une église est trois fois en opposition avec cette exactitude historique, si bien observée par les décorateurs et les tailleurs de l'Opéra. C'est un défi que l'israélite le plus hardi n'aurait pu lancer à la face des clercs et du peuple, quand même il eût voulu s'exposer, de gaieté de cœur, aux conséquences de son méfait. D'ailleurs un juif pouvait-il être orfèvre? Les corps des métiers, dont on voit flotter les bannières à la procession, ne repoussaient-ils pas les juifs de leurs confréries?

N'importe: il paraît qu'Éléazar est passé maître, malgré les réglemens et le jury. Il exerce son état publiquement, mais d'une manière un peu trop

bruyante pour la circonstance. Le peuple irrité se précipite dans la boutique, entraîne Éléazar et sa fille Rachel, et leur ferait un très-mauvais parti si le cardinal Brogni, le président du concile, ne les préservait de ce premier danger. Il reconnaît Éléazar qu'il a vu à Rome. Brogni n'était point cardinal; alors il avait une femme, une fille, qu'il a perdues, lorsque cette ville fut prise d'assaut par les Napolitains. S'il bannit alors Éléazar, ce fut pour lui sauver la vie; il lui accorde grâce entière et lui demande pardon de cette offense. Le juif est inflexible et conserve aux chrétiens toute la fureur de sa haine.

L'amant de Rachel, Samuel, arrive d'un long voyage; la juive, enchantée de son retour, l'invite à souper; il accepte. Le peuple se livre à tous les divertissemens annoncés par la proclamation du prévôt; il s'enivre aux fontaines de vin qui coulent sur les places publiques et s'amuse à faire la chasse aux juifs. Éléazar, que la première épreuve n'a pas rendu plus sage, vient se poster avec sa fille sur le péristyle de l'église, au lieu de s'enfermer dans sa maison.

Au lac, au lac!
Les enfans d'Isaac!

tel est le cri de mort de la troupe furieuse; Éléazar et Rachel seraient noyés à l'instant, si, d'un geste, Samuel ne commandait au chef des hommes d'armes d'arrêter ses soldats et de les opposer au peuple. Un juif qui se fait obéir par la garde impériale, pour délivrer des juifs, est chose très-surprenante. Rachel ne croyait pas que son amoureux eût tant de pouvoir et tant de crédit. Toute l'assistance en est encore ébahie, quand les trompettes sonnent, et le cortége défile. On y voit l'empereur Sigismond, couvert d'une armure dorée, et le cardinal Brogni, monté sur une haquenée blanche, marchant sous un dais. L'empereur, à cheval, est entouré d'un état-major cuirassé; le clergé précède son chef. Ce spectacle est fort beau; on n'aurait pas dû le montrer dès le premier acte, sa pompe éclatante nuit aux effets de la mise en scène qui doivent lui succéder, et ne permet pas de conduire le *crescendo a poco*, *a poco* d'après les règles ordinaires de la progression dramatique.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce Samuel, dont le geste impérieux fait le calme au milieu de la tempête, n'est pas juif, il est chrétien, très-chrétien même; c'est le prince Léopold, le fils de l'empereur Sigismond.

Léopold, le vainqueur des Hussites, qui se dérobe à son triomphe pour venir faire la pâque en famille, avec sa bien aimée Rachel. Dans tous les temps les princes se sont déguisés; Léopold se dit juif, est l'amant d'une juive, et pourtant il jette sous la table le pain sans levain qui lui est offert. Rachel s'en aperçoit; elle voudrait savoir la cause d'une action si singulière, au moins pour un gaillard qui paraît avoir bon appétit. Mais la princesse Eudoxie arrive, elle vient choisir

Une chaîne incrustée, une sainte relique,
Que portait autrefois l'empereur Constantin,

pour l'offrir à son époux, à ce même Léopold, ici présent et qui peint des blasons, tandis qu'Éléazar cède le joyau précieux moyennant trente mille florins. Rachel demande enfin une explication, et le faux Samuel propose un enlèvement. Il entraîne sa juive chérie; Éléazar les arrête; l'honneur de sa fille est compromis, le mariage peut tout réparer; mais Léopold retire sa main, et le juif le maudit.

Au troisième acte, la princesse Eudoxie est dans son appartement et chante une cavatine, tandis que Léopold se livre aux douceurs du sommeil dans la chambre voisine. Léopold a passé une nuit fort agitée, on doit lui permettre de faire la sieste. Rachel l'a suivi jusqu'à la porte du palais; elle se présente chez Eudoxie et demande à la servir comme esclave.

Quelle pâleur règne en ses traits!

dit la princesse; et, touchée du sombre désespoir dont son œil noir étincelle, une place d'esclave est accordée à la juive.

La décoration change, et nous voyons la table du banquet impérial dressée sous un dais, au milieu des jardins du palais. Sigismond, que nous avons déjà remarqué à la procession, reparaît pour se mettre à table. Cet empereur est de la famille du prince de Grenade, qui, dans *Robert-le-Diable*, n'a d'autre mission que de se promener. Quatre maîtres d'hôtel, à cheval, présentent chacun un plat, et se retirent quand les pages les ont mis sur table. On banquette, on s'amuse; un petit château est amené sur des roulettes; il en sort des danseuses, des nymphes, des odalisques, si vous aimez mieux, qu'un enchanteur tenait sous son pouvoir. Le château-fort devient un édifice doré, damasquiné, qui ressemble assez à un

gâteau de Savoie; il eût été plus ingénieux de faire sortir les nymphes d'un pâté, les quatre chevaux des frères servans l'auraient aisément porté sur la table. Ces demoiselles, en jupon court, en blanc corset, gambadent, pirouettent devant la cour et le concile. Cela n'a rien que de très-orthodoxe, et tout le monde sait que le concile de Trente s'ouvrit par un bal, où l'on remarqua la bonne grâce du cardinal Hercule de Mantoue et de ses collègues; ces princes de l'église dansèrent des sarabandes et des pavanes, de manière à mériter les suffrages des connaisseurs et les applaudissemens des dames. A Constance, il était encore plus aisé d'improviser un ballet; cinq mille jolies femmes vinrent s'établir sous des tentes et camper autour de la ville pour profiter des bienfaits que le concile répandit sur cette heureuse cité pendant quatre ans.

Ces femmes étaient-elles toutes irréprochables sous le rapport religieux? Ne pouvait-on signaler dans cette joyeuse troupe aucune juive, aucune hérétique? Leurs passeports, leurs patentes, étaient-elles en règle, au point qu'un vrai croyant ne s'exposât pas aux dangers d'être grillé, rôti, bouilli, pour leur avoir donné la main dans une chaîne anglaise ou dans un tour de valse? Je laisse aux érudits à décider cette question. Après le ballet et le dessert, on n'apporte pas le café; mais les damoiselles servantes offrent l'hypocras. Léopold tend sa coupe, et c'est Rachel qui va la remplir. Avant de vous conter ce qui advient de cette rencontre, je dois applaudir au calembour d'un de mes confrères en feuilletons, qui fait verser du vin de Constance à l'infidèle Léopold. Certes, cette liqueur traîtresse, un peu moins désagréable que le vinaigre d'Orléans, était encore assez acerbe pour mettre au supplice le gosier d'un parjure amant. Plus tard, il est vrai, le vin de Constance figura avec honneur sur les tables royales; mais il fallut découvrir le cap de Bonne-Espérance, y planter des vignes et ramener en bouteilles ce jus précieux. Cet autre vin de Constance a fourni beaucoup d'excellentes plaisanteries à nos auteurs dramatiques.

Rachel vient de reconnaître le faux Samuel, son amant. Éléazar, qui apporte la chaîne incrustée, voit qu'elle est offerte par Eudoxie à son époux. La juive, emportée par sa jalousie, enlève la chaîne à Léopold, et le dénonce aux membres du concile.

Chrétien, il eut commerce avec une maudite!
Une juive! ... une israélite!

Ce crime est puni de mort; Rachel et son complice, Éléazar, pardessus le marché, sont maudits, anathématisés, et le cardinal Brogni fulmine l'excommunication sur tous les trois. Il me semble que cette formalité n'était nécessaire que pour le seul Léopold.

Au quatrième acte, Rachel est prisonnière dans une chapelle voisine de la salle où le concile tient ses séances. Eudoxie vient la solliciter; elle obtient que la juive sacrifie son ressentiment à l'amour qu'elle éprouve encore pour le traître Léopold. Le cardinal Brogni, qui s'intéresse vivement à Rachel, veut la sauver, elle préfère la mort; on la conduit devant ses juges. Brogni tente un dernier effort auprès d'Éléazar, et lui propose d'abjurer sa religion; le juif est indigné, se dévoue au supplice, mais jure avant de se venger d'un chrétien, de Brogni lui-même. Sa fille, qu'il cherche depuis vingt ans, a été sauvée de Rome saccagée; il sait que c'est un juif qui l'emporta vivante dans ses bras, mais il refuse de nommer ce juif. Brogni le supplie, se jette à ses genoux et n'obtient rien. Un cardinal, le chef du concile, aux pieds d'un juif, a paru chose étrange, et qui ne s'accorde nullement avec les mœurs de l'époque.

Le rideau se lève au cinquième acte sur les apprêts du supplice; on chauffe la cuve d'eau bouillante où les condamnés doivent être précipités. Le peuple se réjouit de cet acte de justice contre des mécréans, lorsque la procession arrive; des hallebardiers, des arbalétriers l'ont précédée; des pénitens rouges, bleus, noirs, gris, défilent portant des torches allumées; les cardinaux et les évêques se placent sous le dais. Rachel s'est rétractée, elle proclame l'innocence de Léopold et marche au supplice. Brogni renouvelle ses instances pour savoir ce qu'est devenue sa fille; Éléazar la lui montre au moment où elle tombe dans la cuve brûlante. Il est vengé, le juif tient la parole qu'il a donnée au cardinal.

Ce livret d'une longueur démesurée, bien qu'on en ait supprimé une grande partie, doit ses positions les plus dramatiques à *la Vestale*, à *la Pie voleuse*, à *Clotilde*. La fable de *la Juive* convenait beaucoup mieux à un drame qu'à un opéra, il eût fallu de longs discours, des scènes largement suivies pour faire comprendre au public la position des Juifs au moyen-âge. On les poursuit, on les chasse, on les attaque, voilà tout: la seule raison, sentie par le plus grand nombre des spectateurs, est ce défi puéril de l'orfèvre qui travaille devant une église pendant que l'on y chante le *Te Deum*. Certes, si quelque forgeron catholique ou protestant s'était permis de jouer des marteaux sur le parvis Notre-Dame, quand

Napoléon venait remercier le Dieu des armées ou faire baptiser son fils, le cyclope imprudent eût été fort mal traité. Je ne signalerai pas toutes les invraisemblances de ce drame, il faudrait commencer par l'amour, le déguisement du prince Léopold, garçon ou marié, car on ne sait pas s'il est époux au futur ou au passé. Le style est plus que négligé, mais ce n'est point un obstacle au succès d'un opéra. M. Scribe s'est attaché à donner à ses vers les trois rimes féminines, suivies de la rime dure que la musique réclame; la plupart de ses strophes destinées au chant figuré, sont disposées de cette manière. C'est un progrès sans doute, mais ses vers n'ont pas de rhythme, de cadence intérieure, et c'est là le point essentiel, la rime est la chose la moins importante dans les vers lyriques. Aussi voyons-nous que le musicien a presque toujours renversé l'édifice du rimeur; il a fait d'autres vers ou bien il chante de la prose mesurée. Le livret que l'on vend indique les situations et voilà tout; on rencontre des pages entières dont on a changé ou supprimé le texte. Le défaut capital de *la Juive* est que l'action manque de clarté, que les hors-d'œuvre dont on l'a chargé embarrassent sa marche, que les situations pathétiques se ressemblent trop entre elles. Le second acte finit par une malédiction, et c'est encore une malédiction qui termine le troisième. J'ai déjà parlé des deux processions. Le quatrième acte n'est composé que de prières; Eudoxie prie Rachel de disculper Léopold, Brogni la conjure de le seconder dans les démarches qu'il va faire pour la sauver; il supplie ensuite Eléazar de lui donner les moyens de retrouver sa fille. Le chœur appelle sans cesse la vengeance céleste sur les Juifs, ou se réjouit de leur infortune. J'ai raconté avec détails acte par acte et presque scène par scène la fable de *la Juive*. La première représentation commencée à sept heures n'a fini qu'à minuit et vingt-cinq minutes: jugez de l'emploi du temps, et rejetez sur les entr'actes ce que vous ne voudrez pas accorder à la lenteur de l'action.

La musique de *la Juive* est l'œuvre d'un homme de beaucoup de talent; mais elle laisse trop à désirer sous le rapport de l'invention, de l'originalité, de l'artifice dramatique, de cette heureuse combinaison de rhythmes et de mouvemens, de cette variété de mélodies, que l'uniformité des situations rendait nécessaires. Ces qualités précieuses captivent l'attention pendant vingt-sept minutes quand nous écoutons le quintette de *la Gazza ladra;* elles nous charment pendant une demi-heure, si le finale de *Semiramide* nous est présenté. La situation est pourtant d'une sombre tristesse d'un bout à l'autre de ce quintette, et le finale de *Semiramide*

n'a que deux couleurs qui le partagent. M. Halévy ne s'est point assez défié de l'uniformité des sentimens qu'il avait à peindre. Telle scène prise isolément serait d'un bon effet si elle n'était précédée de deux scènes du même caractère qui d'avance l'ont frappée de monotonie.

Je ne puis procéder par analyse en examinant cet opéra; la part de la critique serait trop grande. J'aime mieux citer les morceaux que l'on a remarqués, tels que le trio qui termine le second acte et l'air d'Éléazar. Ce trio languit un peu d'abord; mais la strette en est vive et dramatique. Nourrit, Lafond et Mlle Falcon l'attaquent à l'unisson avec beaucoup de verve et d'entraînement. Cette cabalette est rhythmée et par conséquent taillée à l'italienne; aussi a-t-elle été applaudie. Notre musique de chant est si constamment boiteuse, tortue, estropiée, comme les vers sur lesquels elle est bâtie, que l'oreille est charmée par le moindre trait symétrique dont l'allure est franche, vigoureuse. Il est très-difficile de plaire à un public exercé, en lui donnant une musique vocale qui n'a que les deux tiers de sa force, une musique privée du rhythme, de la qualité la plus active sur les masses. Quand le public est assez heureux pour rencontrer une phrase de cette espèce, il ne manque jamais de dire : « Cela est pillé dans Rossini, dans Donizetti. » Non sans doute; c'est de la musique rhythmée, et toute la musique italienne est rhythmée. La cabalette de M. Halévy est bien à lui, et n'est par conséquent pas empruntée à *Ricciardo*, comme plusieurs l'affirment; elle est taillée sur le même patron : voilà tout; c'est un rhythme de trois contre un.

Une ritournelle très-développée précède l'air d'Éléazar; la mélodie en est tendre et suave; le hautbois a pour second le cor anglais; cette alliance de deux instrumens de même famille est très-heureuse. L'*andante* vocal est charmant, et Nourrit le dit dans la perfection. Le second mouvement de cet air est d'une allure trop gaie pour la situation, et la voix aiguë du chanteur l'éloigne encore plus du caractère des paroles. Le chœur qui ouvre le cinquième acte est très-bien, c'est la joie barbare d'un peuple ennemi des juifs,

Contre eux que l'on déploie
Et le fer et le feu!

Ce chœur, hérissé de modulations acerbes, est un excellent prélude pour favoriser le susdit déploiement. Un sujet à grosses notes, dit d'abord par le hautbois, le cor anglais et le basson en octaves, sans harmonie, est ensuite

fort habilement traité et reçoit des dessins d'orchestre très-élégans, c'est la marche du supplice. La prière en chœur, sans orchestre, est un morceau de mérite; elle est courte, il est vrai, mais elle dit tout ce qu'il fallait dire en ce moment. La catastrophe est horrible : une jeune fille jetée dans la cuve bouillante, son père qui se livre aux bourreaux, cela finit l'opéra d'une manière bien lugubre.

Il n'y a que deux rôles dans la pièce, Éléazar et Rachel; ceux de Brogni, de Léopold, d'Eudoxie, sont tout-à-fait secondaires. Nourrit et Mlle Falcon ont brillé comme acteurs et comme chanteurs; Levasseur, Lafond, Mme Gras-Dorus, les ont bien secondés. Nourrit s'était chargé d'un rôle de père noble, lui qui jusqu'à ce jour a tenu celui des amoureux. Il a bien rendu ce nouveau caractère; mais sa voix flûtée semblait vouloir exprimer un autre délire que celui des choses saintes, et souffrir un autre martyre que celui de la chaudière. Sa barbe noire faisait désirer une voix de basse. Il a été parfait dans les récitatifs qu'il pouvait attaquer avec toute la force de son organe, tandis que son air est trop souvent lancé dans la quinte élevée, le faucet, domaine troubadour.

Les décors sont très-beaux, les costumes admirables, superbes, magnifiques; les chevaux manœuvrent aussi bien qu'à Franconi. On a demandé les auteurs, et ce n'est point M. Trévaux, en habit noir, en gants blancs, qui les a proclamés; l'Académie royale a dérogé cette fois à son ancienne étiquette. Nourrit s'est présenté pour recueillir d'abord les bravos qu'il avait mérités, désarmer l'opposition, et remplir les fonctions réservées autrefois au chef du chant. L'Académie, renonçant à son antique usage, a fait preuve d'esprit, de beaucoup d'esprit.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

Les bavardages politiques sont ajournés jusqu'à l'arrivée du maréchal Soult, que le télégraphe nous promet pour le 4 du mois de mars. Les courtiers de ministères ont remisé leurs cabriolets, les solliciteurs gardent en poche leurs pétitions; les cartes ne seront brouillées, battues et rebattues, que vers le milieu de la semaine. Malgré son désir de faire banqueroute à la loi sur les faillites, la chambre des députés a fini sa tâche législative; à présent, les honorables se livrent aux douceurs d'une oisiveté temporaire, et M. Étienne a repris au café du Commerce, sur la place de la Bourse, le cours de ses brillantes parties de domino. Il est enfin convenu que la politique respectera les jours-gras, et qu'on ne fera pas de ministères de foyer et de corridor à l'Opéra avant le mercredi des cendres; ce jour-là, tous les ennuis sont les bien-venus.

Le bal masqué est donc l'affaire principale du jour, l'idée qui bouillonne dans toutes les têtes; le bal masqué, avec les orchestres assourdissans et les tombola multipliés sous toutes les formes; qui peut le croire? la tombola est tellement entrée dans les mœurs, que la loterie de France a constaté une baisse dans ses recettes du mois dernier. On va jusqu'à dire que des cuisinières réunissent le fruit de leurs petites rapines du marché et le confient à la plus jeune d'entre elles (c'est un préjugé sacré dans les jeux de hasard), puis celle-ci va prendre un billet de bal masqué, et demande à la fortune une théière, un châle, un nécessaire ou une lorgnette dont le produit sera partagé entre les associées, au prorata de la mise. Le théâtre des Folies-Dramatiques a donné un singulier exemple; sa loterie à lui, plus intelligente des besoins de son public, promet aux dix premiers numéros sortans un maigre souper pour deux personnes, servi dans un foyer tendu de papier gras. Considérant que Robert Macaire a laissé

dans le local de dangereux souvenirs, l'administration prévient le gagnant que les couverts sont attachés après la table.

Le bal des Variétés a conservé sa vogue, tout en perdant de son caractère; la société choisie, qui se réunissait dans sa petite enceinte pour y professer l'art de cette danse parisienne que la pudeur se refuse encore à nommer, a porté ses démonstrations dans un autre local. C'est le bazar de la rue Saint-Honoré, pour parler plus clairement, c'est *le bal Muzard*, qui reçoit ces grands praticiens; les déguisemens les plus grotesques se pressent dans des quadrilles passionnés, électrisés par le punch et les tics nerveux de Muzard, qui est lui-même un type bien digne d'observation. Pour conduire ses musiciens, Muzard dédaigne l'archet du violoniste; Muzard est si fougueux qu'il briserait soixante archets par heure et pilerait quinze violons. Pour lui, l'archet est une baguette débile, sans action, sans influence; à Muzard, il faut un petit bâton noir, un bâton solide, résistant, sec et trapu, un bâton de commandement, un bâton de maréchal, un bâton de constable.

Ce petit bâton qui frappe en cadence sur l'angle de son pupitre précipite à la fois les musiciens, les danseurs; et de cette sympathie qui met en rapport les uns et les autres, résulte un ensemble de fureur, un accord de frénésie qui dépasse toutes les idées de bacchanales que l'esprit peut créer. Il y a surtout au bal Muzard une contredanse dont raffolent les habitués et qui vaut à elle seule tout l'argent du prix d'entrée : c'est la contredanse dite des CHAISES CASSÉES. Pendant un certain *crescendo*, six musiciens se dressent, tenant des chaises levées en l'air; au moment du *fortissimo*, les six chaises retombent en mesure et se brisent avec un fracas rhythmique, dont l'effet provoque des bravos et des houras; et Muzard, l'œil calme, l'habit boutonné, contemple son ouvrage. Dans l'orchestre Muzard, on remarque un homme qu'on pourrait appeler l'*artiste du bruit;* ses mains sont toujours armées ou d'un fouet de poste qu'il fait claquer, ou d'un marteau dont il frappe une planche sonore, ou d'une cloche qui retentit comme un tocsin. C'est un beau tapage, auquel viennent se mêler ces clameurs perçantes, ces faucets avinés des grandes orgies. Le bal Muzard fait fortune. Dimanche dernier, des étudians y entrèrent, formant une bande nombreuse. Chacun d'eux était coiffé d'un bonnet de coton pyramidal, décoré de cet écriteau : *J'écris dans* LE CONSTITUTIONNEL. Cet événement a fait si grande sensation que pour le célébrer on a demandé sur-le-champ la contredanse des CHAISES CASSÉES, et Muzard a bien voulu condescendre à ce désir; et si Muzard avait refusé, personne n'eût poussé un murmure. C'est que Muzard est maître chez lui. Samedi pourtant il conduisait l'orchestre de l'Opéra, pendant qu'un remplaçant, timide copiste, se battait les flancs pour échauffer les quadrilles. Une

émeute eut lieu : « Muzard, Muzard! — Muzard est à l'Opéra. — Allons le chercher! » Ceci est vrai : on alla le chercher, et vingt bras le saisirent, à son arrivée, pour le porter en triomphe à sa place. Muzard pardonna aux révoltés : il était ému.

La superbe salle Laffitte se remplit avec le personnel de ses habitués et les échappés des bals de l'Opéra, dont la vie d'intrigues s'éteint entre deux et trois heures du matin. Alors M. Masson voit affluer des visiteurs qui donnent à son bal une ou deux heures, et attendent là le moment d'un souper convenu.

M. Mira a fait de si louables efforts pour colorer ses bals, que le prix de ses peines lui sera largement payé : à tous les lots de la grande tombola, dont la magnificence a découragé les plagiaires, il vient de joindre un tableau de M. Camille Roqueplan, qui a été exposé jeudi dernier, quoique non terminé, pour accomplir les promesses de l'affiche.

Le Théâtre-Nautique, qu'on disait noyé dans son propre bassin, s'est repêché lui-même pour donner une fête chinoise, qui n'était pas plus chinoise que celle de l'Opéra-Comique n'était vénitienne.

Avant d'entrer dans l'énumération des pièces nouvelles représentées, nous devons parler de ce malheureux incendie du théâtre de la Gaieté, moins pour mentionner un fait trop connu que pour appeler la générosité publique sur les victimes de cet événement qui a causé la mort de quatre personnes : il n'en tombe pas tant dans les batailles de Mina et de Zumala Carregui.

THÉATRES. — Cette semaine a été féconde en représentations de petites pièces, de vaudevilles sans prétention, obscurs satellites qui sont venus se grouper autour de l'astre de *la Juive* : pour ces jours de liesse où les écoliers sont en vacances, où les cuisinières demandent des congés, les directeurs de théâtre ont une réserve de fariboles qu'ils jettent à pleines mains, comme M. La..... distribue des dragées du haut de son landeau carnavalesque. Seulement prenez garde : dans les dragées de M. La..... il y en a d'amères comme chiendent; dans ces pièces de circonstance, il s'en trouve de stupides comme un couplet du *Rossignol*.

— VARIÉTÉS. — MARMITONS ET GRANDS SEIGNEURS. — Songeons d'abord à régler le compte du théâtre des Variétés, qui figure pour deux pièces dans cette addition. Il ne faut pas tirer contre lui un argument de la quantité. MARMITONS ET GRANDS SEIGNEURS n'est pas moins amusant que LA FILLE DE ROBERT MACAIRE, et *vice versâ*. Rien n'est du reste plus approprié aux nécessités de nos jours gras que ce déguisement d'un prince allemand qui se montre, lui, sa cour et ses gens, déguisés en marmitons,

Bonnets de coton, vestes et tabliers blancs, couteaux de cuisine, rien n'y manque. Il faudrait être bien morose et bien tracassier pour demander le motif de ce travestissement : la réponse pourtant serait facile. D'abord nous sommes en temps de carnaval, époque où les jeunes gens à la mode se déguisent en déchireurs de bateaux, et les domestiques en Henri III ; puis la scène se passe en Allemagne, pays maudit des vaudevillistes, qui de temps immémorial attribuent à la confédération germanique tous les princes ridicules, les généraux ganaches, les aubergistes imbéciles, et les lois bizarres dont ils ont besoin dans la triture quotidienne des matériaux de leur profession. Donc MM. Delurieu et Sauvage, ayant besoin d'un prince ridicule et ruiné, en viennent demander un à je ne sais quel cercle d'Allemagne, l'appellent Miskau, et lui soufflent l'idée de ce *marmitonage* bouffon. Le prince Miskau, assez mal dans ses affaires, et voulant faire une surprise agréable à son roi, surprise dont le paiement de ses dettes doit être la récompense, se poste, lui et sa cour, dans une auberge où le monarque doit s'arrêter, et, par un raffinement d'adulation, veut servir lui-même sa majesté, faire sa cuisine et son lit, battre ses habits, cirer ses bottes. Le roi, qui a vent de cette galanterie et qui n'en veut pas payer les frais, brûle la politesse à ses courtisans, et à sa place arrive un bouvier qu'on prend, comme de raison, pour le souverain voyageant incognito. Il est accablé de bassesses et de sollicitations auxquelles il n'entend rien. Le mot de complot sonne à son oreille : au lieu du complot culinaire ourdi par le prince Miskau, il comprend qu'il s'agit d'un complot contre sa vie et son argent; et c'est le bâton levé, entouré de fidèles bouviers, qu'il reçoit l'hommage du prince et de ses amis, rendus à leur état naturel et à leurs uniformes.

— LA FILLE DE ROBERT MACAIRE, par MM. Mallian et Barthélemy. — Voilà Macaire consolé de l'imbécilité de son fils, par une fille digne de lui que nous ne lui connaissions pas. Fille énorme ! engraissée par le pain des prisons, entendant les matières de *flouage*, et *wormspirisant* un commissaire de police. L'idée la plus comique de cette facétie, c'est le commissaire de police finissant par épouser mademoiselle Macaire; ce mariage du bagne et de l'autorité est entouré d'incidens non moins burlesques. Le gendarme chargé d'arrêter Macaire se trouve être le fils de ce poétique bandit; Bertrand, barbouillé de noir, jouant le nègre et le muet, sert Macaire à table, en voyage, sous les apparences d'un groom des Antilles : puis c'est Macaire retrouvant cette tabatière grinçante qui nous a tant fait rire. Je ne parlerais pas d'un vol de 50,000 francs enlevés au commissaire lui-même, si la découverte du délit ne forçait pas Bertrand à se jeter dans la rivière. Qu'arrive-t-il ? Bertrand est entré nègre dans l'eau, et blanc

en l'en retire. Lui-même raconte qu'en qualité de citoyen ami des lois, il a couru après le nègre voleur, l'a rencontré sous les flots et l'a coulé bas : le noir est resté au fond. Ne nous inquiétons pas du dénoûment : *qu'on s'embrasse et que tout cela finisse.* C'est ainsi que Macaire traite les positions les plus critiques. Maintenant si vous savez qu'Odry représente Macaire, et qu'il est charmant dans son luxe de seigneur prussien, vous ne serez pas étonné du succès qu'une pareille bouffonnerie peut espérer. On lui a prêté plusieurs saillies dont le burlesque fait tout le prix. Celle-ci, par exemple : « Bertrand, va te coucher, va t'enfermer dans ta chambre » et rapporte-moi la clef. » Macaire est une connaissance que le public aime à voir souvent, jeune ou vieux, riche ou déguenillé. Qu'on lui montre Macaire, c'est tout ce qu'il veut.

— CIRQUE-OLYMPIQUE. — LE POUSSA, ballet-pantomime. — Un valet qui a précédé son maître dans une propriété que ce dernier vient d'acquérir, profite de ce moment pour faire endiabler le bailli de l'endroit, jusqu'à ce que le seigneur arrive et force le valet de faire amende honorable en présence du bailli et des paysans. Il n'en faut pas davantage pour reconnaître dans ce ballet LE NOUVEAU SEIGNEUR DU VILLAGE. L'auteur n'a pas été nommé, parce que le public n'en avait pas le moindre souci.

— PORTE-SAINT-MARTIN. — Le succès des entr'actes de LA NONNE SANGLANTE s'est confirmé selon nos prévisions. A la demande générale des élèves reunis des colléges Charlemagne et Louis-le-Grand, M. Harel promet pour le mardi-gras une représentation extraordinaire; les entr'actes seront prolongés de 15 minutes. On intercalera dans le second une pluie de pruneaux et de noyaux d'olives, pour laquelle l'administration a fait de grands préparatifs.

AMBIGU-COMIQUE. — GLENARVON, *ou les Puritains à Londres.* — Il ne s'agit pas ici de littérature du boulevart. Transplanté sur les planches de l'Ambigu-Comique qui a découvert un Anglais se disant *fier d'être le gendre d'un galérien*, le drame de M. Félicien Malfille, mérite d'être recherché dans le Botany-Bey où son œuvre a été déportée par le despotisme des grands théâtres : nous ne pouvons nous soustraire au devoir de l'analyse, malgré la complication des faits dont elle se compose; cette complication d'ailleurs n'entraîne jamais d'obscurité : et c'est pour nous une tâche aussi facile qu'elle est impérieusement commandée par la distinction des qualités qui recommandent l'auteur : une partie de la famille Glenarvon est en butte aux persécutions de la cour de Charles II.

Lord Glenarvon est arrêté avec son fils Harry, par l'ordre du roi. Lady Glenarvon est aimée jusqu'à la fureur, jusqu'au viol exclusivement par Campbell, premier ministre et favori de Charles II. Le roi, qui a des ministres si dissolus, donne lui-même l'exemple d'une licence effrénée. Il poursuit de ses séductions Miss Clary, la fille de ce Campbell, son favori, et un jour qu'il ne connaît plus de bornes à sa passion, il est surpris par Campbell lui-même, et ne parvient à lui dérober les détails de cette scène qu'en faisant cacher miss Clary derrière une tapisserie où se tenait blotti George, l'aîné des Glenarvon : à la vue de ce témoin, le roi lui promet tout ce qu'il voudra s'il garde le secret : ce que voudra George, c'est la grâce de son père, mais le roi la refusera, parce qu'il est sans foi et sans honneur, et Marguerite Glenarvon sera forcée d'aller demander et payer bien cher à Campbell la grâce des siens : mais celui-ci a cru s'acquitter en accordant à cette femme souillée par lui, la grace d'un seul de ses fils : encore faudra-t-il qu'elle choisisse entre deux. Raffinement horrible qui amène un beau combat d'amour maternel et une scène très-passionnée.

A présent le roi veut à tout prix posséder Clary, pousse l'impudence jusqu'à proposer à Campbell de la lui vendre, et, sur son refus, le menace de l'échafaud et de la spoliation. Campbell, dans son amour paternel, a repoussé les offres du roi et bravé sa menace; mais quand il apprend que Clary s'est donnée à sir Henry Glenarvon, il comprend, dans son infâme logique, que désormais ses scrupules sont puérils, et lui-même va l'offrir au roi, qui lui rend ses faveurs et ses bonnes grâces.

George a décidé sa mère à épouser Campbell pour laver son déshonneur; mais le ministre reçoit cette proposition avec une insultante ironie. Indignée de tant d'affronts, lady Marguerite fait ouvrir les portes et montre à l'infâme, d'un côté, l'autel, de l'autre des assassins. Campbell choisit le côté de l'autel; mais Clary a dérobé au roi un ordre de déportation contre George et sa mère. Le cœur du jeune homme se soulève à cette nouvelle horreur; il ferme les portes et se bat avec Campbell. Ce duel a pour résultat la mort de tous deux.

Les événemens, parfaitement expliqués à la scène et qui se pressent dans les deux derniers actes annoncent dans M. Malfille une surabondance d'idées qu'il ne faudrait pas blâmer dans ce temps où la plupart de nos drames vivent péniblement sur la ration misérable, insuffisante, d'une seule situation, préparée de loin et longuement distendue. Tous ces incidens, enchaînés avec art, présentés dans une forme énergique et serrée, forment un tout attachant, qui saisit l'attention sans lui laisser le temps de se subdiviser. Le style est d'une très-bonne école, rapide, clair et coloré, dégagé surtout de ce fatras scénique qui s'est naturalisé dans nos théâtres. Le début de M. Malfille est heureux, et tout le monde doit aller applaudir

son ouvrage, même à l'Ambigu-Comique, et suivre l'auteur, quand il abordera des régions un peu plus civilisées.

— PALAIS-ROYAL. — LA PRINCESSE DE VALACHIE, par M. Ernest, vient de prendre place à côté de FARINELLI. Cette princesse est une coureuse de grands chemins qne son père, le comte de Follembourg (toujours un Allemand), cherche par monts et par vaux, aidé dans sa poursuite par Bambillo, prétendant de la princesse. Là se bornent les frais d'invention de l'auteur qui, pour le reste, a puisé à pleines mains dans un piquant proverbe de M. Delatouche, inséré dans la REVUE DE PARIS sous le titre de : *On fait ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut.* Pour expliquer LA PRINCESSE DE VALACHIE, nous renvoyons nos lecteurs au proverbe de M. de Latouche, sans les dissuader d'aller au Palais-Royal rire d'une farce assez gaie. La première représentation de cette pièce a eu lieu au bénéfice de la caisse de prévoyance de MM. les gens de lettres. Voilà qui est bon à constater. D'abord il y a encore des hommes qui s'appellent *gens de lettres*, puis ces messieurs ont une caisse et de la prévoyance. Autrefois il y avait des gens d'esprit qui n'avaient ni l'un ni l'autre.

— La publication du THÉATRE COMPLET DE M. ALEXANDRE DUMAS, à raison de 40 centimes la livraison, est poursuivie par le libraire Charpentier avec un succès qui s'accroît journellement. Sur les 47 livraisons dont se composera cette belle collection, 37 ont déjà paru; elles comprennent les huit drames suivans : *Henri III*, *Christine*, *Charles VII*, *la Tour de Nesle*, *Richard d'Arlington*, *Térésa*, *Angèle* et *Catherine Howard*. Les livraisons à paraître contiendront *Antony*, dont la réimpression est attendue avec tant d'impatience, et le drame sur *Napoléon*.

— La maison Levrault publie en ce moment, sous les auspices du ministre de l'instruction publique, un ouvrage d'un haut intérêt; c'est le VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, de M. Alcide d'Orbigny, pendant les années de 1826 à 1833.

Le bel ouvrage de M. de Humbold sur cette contrée contient la description des pays situés d'un côté et de l'autre de l'équateur, en remontant vers le nord, et s'arrête au Mexique. Celui de M. d'Orbigny commence par la partie la plus méridionale; ce voyageur a parcouru les immenses contrées qui s'étendent depuis la Patagonie, en remontant vers la ligne, jusqu'au Haut-Pérou, et à la république de Bolivia, c'est-à-dire jusque-là où s'arrête l'excursion de M. de Humboldt.

Le Voyage de M. d'Orbigny est dès lors tout à la fois la suite et le complément de celui de M. de Humbold pour l'Amérique méridionale.

Ce grand et bel ouvrage se composera de sept volumes in-4°, ornés de 450 planches, et qui se diviseront en 75 livraisons : la première, qui vient de paraître, fait le plus grand honneur à l'éditeur; l'exécution des planches est confiée aux meilleurs artistes, et le texte, imprimé à Strasbourg, ne laisse rien à désirer.

— Le Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle qui se publie maintenant est une publication digne d'encouragemens. Les auteurs de cet ouvrage se sont efforcés de mettre la science à la portée de tout le monde, et ils ont su atteindre leur but. Cette publication remplit une lacune de cette branche scientifique.

— Sous le titre de la magdeleine courtisane et la magdeleine pardonnée viennent de paraître deux volumes qui sont un résumé poétique de la transformation sociale qui s'opéra par le christianisme.

— Parmi les établissemens vraiment utiles que Paris a vu naître récemment, nous devons signaler la banque philantropique. Son fondateur a eu pour but de former une seule famille de toutes celles qui, par une sage prévoyance, sentent le besoin de s'occuper de l'avenir de leurs enfans. Les opérations de cette banque se divisent en deux assurances distinctes, l'une sous le titre *de mises de recrutement*, applicable aux levées annuelles; l'autre sous la dénomination de *caisse dotale*, dans le but du mariage.

— la fille du prolétaire, — 2 vol. in-8°, chez Moutardier, libraire, — La révolte de Lyon, en 1834, est un de ces événemens qui caractériseront notre siècle aux yeux de la postérité. Si les temps anciens ont eu leurs *Spartacus*, leurs *guerres d'esclaves*, les temps modernes ont eu aussi, dans cet événement, leur protestation sanglante contre l'injustice de quelques-unes de nos lois sociales. C'est cette grande tragédie qu'a choisie pour sujet de roman l'auteur anonyme de la fille du prolétaire. La révolte de Lyon est le pivot sur lequel roule tout l'ouvrage. Autour de ce grand fait le romancier a groupé, avec assez d'habileté, les incidens et les personnages de sa fable. Quoique le style en soit en général un peu trop terre à terre, on remarque parfois, dans ces deux volumes, de la couleur et de la vérité d'observation, mais une couleur un peu crue et une vérité par trop hideuse. Tel est le reproche qu'on pourrait faire aux deux personnages de Durand et de madame Dubois. Cependant nous devons ajouter, pour être justes, que ce livre excite jusqu'à la fin l'intérêt et la curiosité.

MESSAGE.

Un an s'était passé quand j'arrivai à Saint-Pétersbourg. Pendant toute cette année, et pendant quelques mois de ma longue maladie, une enfant que j'avais oubliée était devenue une femme. Sa jeunesse avait fleuri tout d'un coup, comme sous les vitres de nos serres, les boutons du cactus s'ouvrent en une seconde et s'épanouissent dans toute leur magnificence. La première personne que je vis, lorsque, entré dans le palais, je me rendis à l'appartement de la princesse, ce fut une belle jeune fille que je crus ne pas reconnaître. Assise à son piano, elle se leva lorsque j'entrai. Une taille fluide, élégante, un visage achevé, calme et souriant, un regard où languissait une espérance, un accueil d'une grâce pleine de dignité, tout cela me surprit le cœur : cette belle jeune fille c'était l'enfant turbulente dont je t'ai parlé, cet ange c'était Douchinka.

Quand sa mère entra, je la regardais encore : quand j'eus regardé sa mère, j'aurais voulu être resté en France : j'avais déjà un crime dans le cœur, car je tremblais comme un coupable. Tout me perdait, ou plutôt tout perdait la princesse. Elle fut heureuse du trouble qu'elle vit en moi, elle l'interpréta en sa faveur. Notre entrevue ne fut que d'un moment, je sortis désespéré.

Laisse-moi te faire comprendre, comme je les ai comprises depuis, toutes les douleurs qui ont dû frapper au cœur l'infortunée qui m'aimait.

C'est un grand tort de croire que dans les fortes passions de l'âme les détails de la vie ne sont que de secondaires événemens : écoute bien ceci. En Russie, à Saint-Pétersbourg, parmi les femmes d'un rang élevé,

toutes les actions de la vie ont une heure marquée et donnée à des soins qui ont toujours quelques témoins. L'appartement d'une femme russe n'est ni un harem, ni un gynécée, on y arrive; mais à des heures de convention, mais en passant par des salons, par des antichambres remplies d'esclaves, mais précédé par un valet qui trouve toujours la porte ouverte pour vous annoncer. Je m'étais fait à cette vie; je n'en comprenais point d'autre, là où je n'en voyais point d'autre. Quand j'arrivai ce n'était plus cela. Pendant un an, une femme avait rêvé au moyen d'assurer le mystère et la facilité de son amour, ou plutôt d'un amour auquel elle sacrifiait le sien. Pour cela elle avait dérangé toutes les habitudes de sa vie, qui étaient les habitudes de sa famille et de sa nation. Elle avait éloigné des entours de son appartement ce peuple d'esclaves qui la gardaient des yeux et des oreilles; elle avait habitué son mari à lui voir prendre des heures de solitude, où elle ne voulait pas être dérangée et dont elle ne rendait pas compte: il y avait moyen d'entrer et de sortir de chez elle sans être vu. Tout un an employé à ce résultat, tout un an de ruse, de volonté, d'exigences, de combats, tout un an où elle avait subi l'accusation de caprices fantasques, et au bout duquel on ne lui avait cédé que comme on le fait à un esprit malade, à une insensée. Insensée et malheureuse en effet, plus malheureuse que je ne puis te le dire; car moi qui lui ai donné toutes ses douleurs, qui les lui ai versées goutte à goutte jusqu'à la dernière, qui les lui ai vu subir, c'est à peine si je les comprends et me les rappelle maintenant, tant elles pénétraient dans son ame par des blessures inaperçues, par des piqûres qui ne saignaient pas.

A partir de ce jour, disparut pour moi la vie monotone que j'avais menée à Saint-Pétersbourg; ce fut une alerte perpétuelle: aucune parole ne m'arrivait indifférente, et je n'en laissais échapper aucune sans en craindre la portée. Je n'eus pas à attendre long-temps l'effet de ma mauvaise foi; le lendemain du jour où j'étais arrivé, je me rendis chez la princesse. Tout était si confus en moi à ce moment, que je ne puis te dire si je n'espérais pas déjà y rencontrer Douchinka; peut-être n'était-ce pas pour la voir, peut-être ne désirais-je sa présence que pour n'être pas seul avec sa mère. Enfin j'allai dans ce salon où je l'avais vue la veille; elle n'y était pas; je la supposai dans le boudoir de sa mère, j'entrai; la princesse était seule. Cette manière inaccoutumée de me présenter chez elle m'embarrassa, elle s'en aperçut et sourit de mon trouble.

— Oh! me dit-elle avec une voix douce comme une promesse de bon-

heur, avec un sourire dans les yeux et sur les lèvres, oh ! tout est bien changé.

Le croiras-tu ? toi, faiseur de romans, toi, qui fais état d'étudier le cœur, et qui, grâce à la mode actuelle, l'étudies volontiers par ses mauvais côtés, croiras-tu qu'à ce moment je me sentis du mépris pour cette femme? Je devinai tout ce qu'elle avait fait, je devinai dans quel but; il me parut odieux, grossier, vil; moi qui avais joué la mort pour arriver à ce but, qui avais mis ma vie à ce prix, j'eus la cruauté de méconnaître ce dévouement où elle n'entrait que comme victime, et moi comme vainqueur, et j'eus la lâcheté de le lui laisser voir. C'était une fatalité singulière entre cette femme et moi. Les circonstances que le hasard semblait arranger exprès, ou plutôt que son amour arrangeait lorsque nous étions séparés, la flattaient de l'espoir d'un amour digne d'elle; et, toutes les fois que nous étions réunis, j'apportais immanquablement une déception à cet espoir. Enfin, à ce mot si confiant qu'elle m'avait dit, je me souviens que je répondis cette détestable phrase :

— Je le vois, mais n'avez-vous pas peur qu'on vous soupçonne?

Je répondais par une observation, par une raison de prudence, par une frayeur même, à ce dévouement si long et si absolu; et je ne m'étais pas même mêlé à cette crainte. — N'avez-vous pas peur qu'on vous soupçonne! lui avais-je dit. Pour un cœur comme le sien, c'est comme si elle se fût précipitée dans mes bras, et que je les eusse fermés en lui disant : prenez garde qu'on ne vous voie. Sans doute à ce moment elle ne sentit pas toute la brutalité de ce mot, sans doute elle ne le sonda pas jusqu'au fond, car elle me regarda avec plus d'étonnement que de douleur. Une explication m'épouvantait, je voulais l'éviter à tout prix, et je pensai pour la détourner au moyen sur lequel j'avais compté pour la prévenir. A défaut de la présence de sa fille, je lui parlai d'elle.

— Je croyais votre fille ici, lui dis-je.

Je vis l'ame de la princesse chanceler dans ses yeux; elle fut sur le point de succomber à ce ton froid, à ces réponses inouïes : mais elle se rattacha à une dernière espérance. Dans ce naufrage de tous ses rêves de bonheur elle se reprit à un brin de probabilité. Elle s'imagina que la distance des conditions m'intimidait; elle qui méprisait souverainement ce préjugé de la naissance, elle me le supposa pour expliquer par quelque chose de vulgaire et de puéril ce qui sans cela eût été épouvantable. Ce fut encore un bienfait de son ame de me sauver l'issue brutale qui menaçait de terminer notre entrevue; elle espéra du temps, d'une

heure peut-être, la disparition de cette gêne, et m'interrogea sur les circonstances de mon voyage. Conçois-tu ce que devait souffrir cette ame toute de délicatesse qui était restée toute une année sur ce mot : « Alors, Rodolphe, tout ce que tu voudras ! » et qui était réduite à m'interroger sur le nom de mon médecin et le nombre de postes que j'avais courues. Cependant la conversation durait, je répondais haut, vite, mal; mais je parlais beaucoup de peur de questions embarrassantes. Toute une heure s'était passée depuis mon entrée; je regardais la pendule à tout instant, et, en voyant l'heure se passer sans que nous fussions interrompus, je devinais toutes les précautions qu'elle avait prises, je les accusais, je la calomniais, et je ne puis te dire par quel excès d'impatience j'arrivai au comble de la brutalité. C'était la princesse qui me parlait, et son ame retournée en arrière se complaisait dans ses souvenirs; elle me disait avec quelle anxiété mes lettres étaient attendues, comment on les lisait en famille, comment son fils en était fier, comment le prince lui-même était obligé de les louer, comment sa fille Douchinka en parlait avec chaleur comme du langage d'une ame haut placée. A ce nom je regardai la princesse, et lui dis avec une expression qui ne lui dévoila rien, tant elle était préoccupée elle-même :

— Quoi ! elle aussi ?

— Oui, répondit vivement la princesse, elle aussi, ma fille, ma Douchinka, qui n'est plus l'enfant gâté que vous trouviez si importun, qui est une ame faite, un cœur que vous aimerez.

Je baissai les yeux et me renfermai en moi-même avec ces derniers mots. — Un cœur que vous aimerez. La princesse continua :

— Oui, tous, tous faisaient votre éloge, et moi seule en jouissais. Que de fois, en entendant lire vos lettres, je les comparais en mon cœur à ces bouquets de l'Orient qui, pour les yeux indifférens, n'ont que de l'éclat et des parfums, mais qui ont une langue d'amour pour celle qui en sait le secret ! Je me retirais seule dans un coin pour n'avoir pas l'air de comprendre comme comprenaient les autres; puis je demandais au pauvre Yvan vos lettres qu'il gardait si bien, et que je l'accusais de laisser traîner partout. J'usais de ruse et de tyrannie pour les avoir; puis, quand je les avais, je disais, pour ne pas les rendre, que je les avais perdues.

C'est ainsi qu'elle me parlait, doucement, le bonheur dans les yeux, en me figurant du geste et de la voix cette scène où elle avait été si heureuse, et moi, moi j'écoutais tout cela comme un importun bavardage. Cette voix ne m'avait dit qu'un mot que j'eusse bien entendu : « Vous ai-

merez Douchinka, » et ce mot ne finissait pas dans mon cœur. On eût dit qu'il n'était composé que d'un son qui vibrait toujours en se gonflant. Elle m'avait dit : « Vous aimerez Douchinka, » et maintenant que me disait-elle? Pourquoi me parler encore, qu'avais-je à faire de tout cela? Sa parole m'était insupportable, elle m'obsédait, m'exaspérait; et, l'interrompant tout à coup, je lui dis :

— Vous ne recevez donc plus personne, madame?

Elle était trop accoutumée au malheur pour ne pas le comprendre vite. Si tu te rappelles le désespoir de sa désillusion, lorsqu'en réponse à l'amour saint et pur qu'elle avait rêvé, elle ne trouva en moi que l'expression d'un désir presque brutal, si tu te le rappelles, juge l'horrible convulsion de douleur qui dut la saisir lorsqu'elle découvrit qu'une humiliation de plus ne lui avait valu qu'un outrage de plus. Il y eut un éclair d'une si terrible angoisse dans ses yeux qu'enfin je m'éveillai de ma barbarie : j'eus pitié d'elle, j'eus cette pitié fatale qui est plutôt une faiblesse qu'une générosité, qui s'épouvante du mal qu'on a fait, et cherche à le consoler en prévoyant cependant qu'il reviendra plus douloureux encore. J'eus cette pitié qui, chez un médecin, consisterait à panser une blessure incurable, tout assuré qu'il est que tôt ou tard il faudra abattre le membre qu'elle dévore. Pitié détestable qui n'éteint pas les douleurs de la blessure, qui laisse long-temps souffrir, pour finir par arracher le mal avec une douleur de plus, la perte de l'espoir qu'on avait eu de guérir. Épouvanté de l'aspect de la princesse, je ne pus le supporter et lui dis :

— Ho! pardonnez-moi, madame; je suis un malheureux, un insensé : je vous aime, mais je souffre; je souffre horriblement.

Ma raison s'en allait, je le sentis; je sentis que je n'étais plus maître de mes paroles, que dans mon trouble je pourrais indifféremment dire à cette femme que je l'aimais ou que je la détestais. Je n'eus le courage ni de tant de mensonge, ni de tant de loyauté : je la quittai brusquement.

En traversant le salon de musique qui précédait son boudoir, je m'entendis appeler, et, sur une galerie circulaire qui tournait autour de ce salon à une grande hauteur, j'aperçus Yvan. Pour la première fois je vis ouverte une porte qui, de mon appartement, donnait sur cette galerie. Je demandai brusquement à mon élève qui lui avait permis d'ouvrir cette porte, et il me répondit ingénument que depuis mon départ sa mère avait ordonné qu'elle demeurât libre.

— Mais si vous le voulez, continua l'enfant, elle restera fermée comme autrefois.

— Oui ! lui répondis-je avec exaltation, fermez-la, fermez-la, et qu'elle ne se rouvre jamais.

L'enfant se retira, et la porte tomba après lui. J'étais demeuré immobile au milieu du salon, atterré par le tumulte de mes idées, mesurant avec effroi toute la signification de cette porte ouverte. J'avais l'œil fixe et la tête penchée, lorsque je sentis une main s'appuyer doucement sur mon épaule. Je crus que c'était la princesse qui m'avait entendu; je me retournai, effrayé de ce qu'elle avait dû éprouver en voyant fermer, par mon ordre et par la main de son fils, cette porte, ouverte par elle et pour moi. Ce n'était pas la princesse : c'était Douchinka, qui me dit avec un doux sourire :

— Nous avions compté que cela vous engagerait à descendre plus souvent dans notre salon de musique.

J'allais répondre, lorsque la princesse entra. A la première parole, je vis qu'elle m'avait entendu; car elle dit, en souriant, à sa fille :

— Il ne faut pas vous étonner de la colère de M. Rodolphe; il a cru que c'était Yvan qui avait fait cette faute.

— Est-ce que c'est une faute? dit Douchinka, puisque c'est vous qui l'avez fait ouvrir.

— Avec tout autre que monsieur, dit la princesse, il en eût peut-être été ainsi; mais avec lui, c'est moins que rien.

— Ce n'est pas même une imprudence, ajouta-t-elle à voix basse et en s'adressant à moi.

Il y avait dans le ton de la princesse tant de mépris haineux, que j'espérai qu'elle parlait selon son cœur : il n'en était pas ainsi. Un premier élan de douleur l'avait emportée hors de son caractère; elle s'était cru la force de faire le mal : elle n'avait que celle de le souffrir. L'idée de son mépris, de quelque manière qu'il m'arrivât, me rendit quelque présence d'esprit, et j'essayai d'aggraver son tort, pour avoir un droit à être irrité.

— Je comprends que vis-à-vis de moi ce ne soit rien; il importe peu à quelle heure et de quelle manière que je pénètre ici : on ne prend pas garde à si peu de chose, et on peut bien me permettre la liberté qui est le droit de vos esclaves.

— Oh ! me dit la princesse, vivement et s'approchant de moi, ce n'est

pas cela que j'ai voulu dire, monsieur; je puis être injuste, mais pas assez ridicule pour vous humilier de votre position. Puis elle ajouta tout bas :

— Ce ne sera pas là ma vengeance.

Je rentrai chez moi, et pour la première fois je remarquai le déplacement qu'on avait fait de plusieurs meubles pour laisser libre cette fatale porte. Ce fut alors que je pus considérer ma position avec quelque calme. Tout ce que je puis appeler les raisons raisonnées me disait de partir. Nul doute que la princesse ne devînt mon ennemie, qu'abandonné par elle à la capricieuse estime du prince, je ne fusse bientôt en butte à une foule de petites persécutions qui me rendraient mon état insupportable; mais ce qui parle plus haut que les raisons, ce vague désir qui mène notre vie sans justifier le parti qu'il nous fait prendre, cet instinct inexplicable du cœur me disait de rester. Jamais, à l'époque où j'avais été le mieux placé dans cette maison, je n'avais senti aussi fortement le besoin de ne la point quitter. Enfin, ne voulant pas faire ce qui était raisonnable et ne pouvant justifier ce qui ne l'était pas, je m'arrêtai à cette résolution des irrésolus, de vivre au jour le jour et d'attendre du hasard une circonstance qui me dictât mon devoir.

Pendant les huit jours qui suivirent cette misérable scène, je marchai tête baissée. L'expression est vraie dans tous ses sens. Je ne regardais pas plus physiquement que moralement autour de moi. J'écrasais les pieds et le cœur des gens avec qui je vivais. J'éprouvais une sorte d'hébétement féroce qui me poussait en avant. J'émettais les opinions les plus saugrenues que je soutenais avec un entêtement ridicule; à table je demandais, je refusais, je buvais, je mangeais, je ne mangeais pas, sans savoir et sans voir : je répondais sans avoir écouté. Deux fois, en levant les yeux, je vis le regard de la princesse qui m'observait avec une sorte de terreur. Qu'imaginait-elle? Peut-être y aurais-je pensé si je n'avais vu aussi Douchinka me considérer avec une curiosité inquiète. Je devais lui paraître un fou, un brutal. Je m'en sentis furieux. Je haïs la princesse de m'avoir pour ainsi dire forcé à donner à sa fille cette mauvaise opinion de moi. Alors je rentrais mécontent dans mon appartement; je m'y promenais en poussant des exclamations qui ne s'arrêtaient à rien : il est impossible de rendre par des paroles tous les tumultes de mon ame. Il me prenait des peurs inconcevables. Ce mot de la princesse : *Ce ne sera pas ma vengeance!* m'épouvantait. Que pouvait-elle contre moi? Me chasser? Je l'en aurais remerciée alors. Me tuer? La vie ne m'importait plus. Et

pourtant j'avais peur. Le cœur sentait le malheur que l'esprit ne pouvait apercevoir. J'étais comme ces oiseaux de nos côtes, qui battent l'air de leurs cris et de leurs ailes long-temps avant que le plus expérimenté pilote soupçonne l'orage à l'horizon.

Cependant cette vie était insupportable plus long-temps. Je ne sais toutefois quelle issue elle aurait eue, si un coup de foudre qui a remué le monde ne fût venu secouer ma pauvre existence.

J'avais quitté Paris le 15 juillet 1830. J'étais encore en route quand la nouvelle de notre révolution partit pour toutes les capitales du monde. J'arrivai avant elle à Saint-Pétersbourg. La nouvelle avait fait comme les nuages du ciel qui se poursuivent, s'atteignent, se joignent et éclatent en un seul orage; partie jour par jour de Paris, l'histoire de chaque jour de cette révolution avait atteint sur les chemins l'histoire du jour précédent, et lorsque nous en fûmes frappés à Saint-Pétersbourg, ce ne fut ni les ordonnances, ni le 27, ni le 28, ni le 29 juillet que nous apprîmes, ce fut le trône renversé, le peuple vainqueur et la vieille famille des Bourbons chassée de France. Saint-Pétersbourg en fut éveillé en sursaut à quatre heures du matin. Aucune misérable bourgade de France n'en fut plus violemment saisie que cette cité d'esclaves et de soldats. Je dormais quand le prince me fit appeler. Il tenait les journaux que l'ambassade lui avait envoyés; il les avait lus, il ne les comprenait pas, il me demanda ce que cela voulait dire. Sur mon ame, je te dis vrai : il me fit lui expliquer ce que c'était que le peuple; un peuple qui se révolte, un peuple qui chasse un roi, qui se bat contre des troupes royales! Il croyait lire un conte de fées : ils prennent le Code civil pour un roman. Je fus ivre de joie un moment, je ne sais ce que je lui dis. Je le traitai en prince russe, je l'humiliai devant mon grand nom de citoyen français. Je refis en une minute la conquête de toutes les capitales du monde; et j'entrais en vainqueur à Saint-Pétersbourg avec Murat, avec Ney, avec Napoléon, pour rétablir la Pologne et révolutionner la Russie; quand la princesse et ses enfans arrivèrent, éveillés avant l'heure par des esclaves qui avaient deviné qu'il se passait une chose grave. C'est moi qui leur appris cette grande nouvelle; j'arrachai les journaux des mains du prince pour les lire. Je leur expliquais Paris, l'Hôtel-de-Ville, le Louvre, les quais, le Palais-Royal, les Tuileries. Je prenais les mains de la princesse, je lui parlais avec transport, je parlais de même à Douchinka, ni plus ni moins pour elle que pour sa mère : à ce moment, je n'aimais ni ne haïssais personne; de la hauteur des sentimens patriotiques où j'avais monté

mon ame, tout m'était de niveau au dessous; je criais France! France! France! C'est mon pays!!! je pleurais, j'étais fou.

Oh! les misérables qui demandent compte à la jeunesse de ses délires forcenés et de ses pensées dissolvantes, qui font crime aux uns de conspirer haut le front et de mourir sous le soleil qui les fit vaincre, à d'autres d'inonder la société de leurs récriminations acharnées contre tout lien social; de verser dans leurs livres, dans leurs drames, dans leurs paroles, l'audacieuse négation de ce qu'on a si long-temps appelé devoir: oh! les misérables qui ont fermé la France et l'Europe aux généreuses croyances de la jeunesse! ces deux douzaines d'escrocs qui se sont glissés dans le fort politique et ont baissé la herse après eux; ils demandent pourquoi tout s'en va, pourquoi s'en va toute religion, pourquoi tout respect des familles, pourquoi toute sainteté du mariage, pourquoi toute probité, pourquoi enfin rien n'est plus solidement vrai? C'est que la grande promesse des temps n'a pas été fidèlement tenue. C'est que la sainte liberté ne s'est pas trouvée dans la royauté démolie comme une prisonnière au fond d'une autre Bastille. C'est que la révolution de juillet a été un mensonge.

A la colère qui m'emporte, tu dois juger du bonheur que j'éprouvai. Je sortis du palais pour aller courir dans Saint-Pétersbourg. La ville se taisait. J'entrai chez quelques amis. Je trouvai un jeune officier des gardes qui dansait sur son uniforme: il avait emprunté un habit bourgeois, il voulait sortir en bourgeois (un des plus grands crimes russes); s'il eût trouvé une veste, il l'eût mise pour ressembler à ce magnifique peuple français. Je n'étais pas en disposition de le calmer. Je ne connaissais guère que des jeunes gens et je ne connaissais guère que ceux qui savent que l'esclavage en Russie date à peine de deux siècles, et que le sauvage pouvoir de Nicolas n'est qu'une insolente usurpation; je fus émerveillé de trouver chez ceux que je visitai quelque chose de l'orgueil que j'éprouvais comme Français. Mes Russes s'y associaient comme hommes, les pauvres diables n'y avaient pas d'autres droits. Je passai presque toute ma journée à me féliciter. Puis je rentrai chez mon prince; il rentrait de son côté. Je venais de chez quelques sous-lieutenans, il venait de chez l'empereur, nous avions un air bien différent; j'étais radieux, il prit un ton rogue.

— Eh bien! lui dis-je d'un air de confiance.

— Eh bien? me répondit-il, vous avez fait de jolies choses. L'empereur est furieux.

Je m'imaginai que cela n'y faisait rien. Le jour même, je m'aperçus

que cela faisait quelque chose à la France, quelque chose à moi, pauvre Français obscur.

Si je voulais faire de la politique, j'aurais bien des choses à te raconter, sur nos ambassadeurs ordinaires et extraordinaires, mais je réduis toutes mes observations sur notre diplomatie à ce qui me regarde. Huit jours avant celui dont je te parle, tout ce qui était français était choyé, caressé, distingué à Saint-Pétersbourg; huit jours après, nous étions en haine, huit jours encore après en mépris à la domesticité de l'empereur Nicolas. J'eus ma part de tous ces sentimens. Les épigrammes sur le roi bourgeois me torturaient. C'est que l'amour du pays à l'étranger est tout différent de celui qu'on éprouve dans l'intérieur. Ici, vous vous êtes vite séparés du gouvernement qui vous représentait mal, vous imaginant que l'étranger en tiendrait compte; c'est une erreur. En Russie, la France est un nom collectif qui comprend le souverain et le savetier; on ne sépare pas, à cinq cents lieues, le gouvernement du peuple. Quand le gouvernement est traité de lâche, le peuple est souffleté, quand le souverain passe pour ridicule, le peuple se trouve un pasquin. J'entendais tout cela, je m'en indignais, je me récriais, on me battait par de bonnes raisons, on me battait encore plus par ces mille insolences qui n'autorisent pas un homme à demander raison et qui l'insultent par tous les endroits.

Ce que je t'ai dit du prince doit te faire deviner que, du moment que l'empereur eut témoigné qu'il trouvait mauvais que la France eût remué sans sa permission, celui-ci s'arrangea pour être de son avis, et ce fut par l'impertinente froideur qu'il me montra qu'il manifesta cette opinion. Tout cela avait duré quinze jours, pendant lesquels j'avais soutenu le combat, espérant de chaque courrier une mesure d'énergie qui me vînt en secours et m'apportât un argument. Pendant ces deux semaines, je n'avais guère pensé à mon cœur, et cependant je l'avais laissé s'engager dans un sentier que peut-être plus calme, j'aurais craint d'aborder. Voici un des plus inexplicables momens de ma vie.

Tous les soirs, autorisé par l'intérêt des nouvelles du jour, je descendais à ce salon de musique, où la famille se réunissait quand nous étions seuls; l'indifférence de la princesse vis-à-vis de moi, l'intérêt de son ame, qu'elle semblait avoir dirigé exclusivement vers ces idées de liberté sur lesquelles nous pouvions nous entretenir sans nous blesser, tout cela m'avait rassuré, et je m'étais accoutumé à ce bonheur de tous les jours, à ces entretiens intimes, où la politique tenait une si grande place, que je me figu-

rais que je n'y cherchais pas autre chose. Parmi toutes les circonstances de cette révolution que je cherchais à faire comprendre à la princesse et à sa fille, elles avaient souvent remarqué l'enthousiasme excité par *la Marseillaise*. Un soir elles me demandèrent si je la savais, et voulurent l'entendre. Je me mis au piano; je la chantai. La princesse était assise en face de moi, sa fille était debout à mon côté. Au second couplet, Douchincka savait le refrain, et le répétait avec moi à la fin du chant; elle y mettait une énergie qui semblait épouvanter sa mère qui la regardait avec anxiété.

Oh! que cette circonstance semblera sotte et ridicule aux grandes dames de nos petits salons parisiens! Comme elles poufferont de rire à l'idée d'une femme chantant *la Marseillaise* avec un éclat et une chaleur qui me faisaient tressaillir! Quelque associée d'agent de change demandera si ce n'était pas une marchande de pommes? Et c'est ici que je voudrais que tu sentisses comme moi combien les lieux modifient la portée des moindres choses! Véritablement, en France, à Paris, une jeune fille chantant *la Marseillaise* à un piano, ce serait une grosse réjouissance d'un quart d'heure qu'il ne faudrait pas recommencer tous les jours, sous peine de ridicule; mais dans ce palais de prince, cette fille de prince, dans ce pays d'esclaves, cette maîtresse de tant d'esclaves; mais loin de notre France, cette fille de la Russie me chantant la chanson de gloire de mon pays, cette noble et suave créature prêtant sa voix du ciel aux rudes accens de l'hymne de la patrie, cela, rien que cela, c'était un charme indicible, enivrant; et quand je la contemplais, le front haut, l'œil élevé, le sein haletant, chantant et criant liberté avec une sorte d'ardeur extatique, je la voyais comme une de ces blanches valkiries de la vieille théogonie du Nord présidant au combat, et excitant le courage des guerriers. Elle me devenait une divinité.

C'est alors que j'appris ce que signifiait pour elle et pour moi cette union de nos voix dans un même chant; c'est alors que je démêlai dans cette ame céleste pourquoi elle allait demander à la chanson d'une nation étrangère le droit de crier liberté! Sa mère ne s'y était pas trompée, sa mère nous observait. J'avais été témoin des efforts de la nature pour arracher la jeunesse de Douchinka aux liens trop tôt dénoués de son enfance. Je ne me doutais pas que c'était le tour de son ame, et que d'autres sentimens que ceux que je lui croyais, et pour lesquels elle voulait être libre, parlaient dans cette invocation à la liberté.

Un jour nous étions réunis dans ce salon, et là, comme c'était notre

coutume, nous chantions ensemble, nous chantions *la Marseillaise;* le prince entra, il nous écouta quelque temps avec impatience, puis il finit par nous dire brusquement :

— Vous avez un grand amour de musique depuis quelque temps?

La princesse était présente, elle se tut et nous regarda.

— Mon père, dit Douchinka, est-ce donc mal de chanter ensemble?

Si le prince n'eût été sous l'influence d'une préoccupation de courtisan, il eût pu, dans cette question, trouver matière à comprendre et à faire cesser sans retour ce qui lui déplaisait; mais il ne pensait qu'au but présent, et il répondit avec humeur :

— Il me semble, au moins, que vous devriez avoir assez de cette chanson de jacobins!

— Eh bien! dit Douchinka toute joyeuse, nous chanterons autre chose.

Une larme, que je vis border la paupière de la princesse, m'en dit plus que cette réponse de Douchinka. La soirée se finit sans que j'osasse regarder en moi-même. L'alarme que j'avais éprouvée à la première observation du prince, la joie que je retrouvai à la réponse de Douchinka, me confondirent. O faiblesses inexplicables de l'ame, misères de la vie du cœur! Croiras-tu jamais à quoi je passai cette nuit? A me consulter sur ce que je sentais, n'est-ce pas? comme j'avais fait un an avant; à réfléchir à mon avenir? Crois-tu que je pensai à ma position précaire en Russie, devenue plus précaire que jamais, par la haine qu'on portait au nom français? Oh! non, non, ces misérables soucis de la raison ne me vinrent pas même à l'esprit. Il y avait en moi une nécessité bien autrement impérieuse, une nécessité à laquelle il fallait satisfaire, pour un jour, pour une heure peut-être; une nécessité comme la soif, comme la faim, qui s'attaque à tout pour le besoin du moment; n'importe, c'était un jour, c'était une heure. Je passai la nuit à composer une chanson sur l'exil de Henri V. Je fis les paroles, je fis la musique, je l'écrivis, je la copiai, et, le soir même, je l'essayais, avec Douchincka, au piano du salon de musique, sous les yeux du prince, qui riait de la versatilité du peuple français; sous ceux de la gouvernante allemande, qui s'émerveillait de mon *atmiraple dalent*, et sous le regard de la princesse qui souffrait. Quand le prince fut sorti, Douchincka courut à sa mère qui était seule dans un coin du salon, et lui dit :

— Maman, remerciez M. Rodolphe; on dirait qu'il a deviné combien vous aimez à l'entendre, et c'est d'autant plus aimable à lui d'avoir fait

cette chanson, que, pour flatter mon père, il a sacrifié ses opinions à votre plaisir.

La princesse sourit amèrement en me regardant; la rougeur venait de me monter au front. Je ne savais comment expliquer cette misérable chanson. Au fort de la fièvre que me donnait l'idée de ne plus revoir Douchinka, de ne plus chanter avec elle, j'avais couru au moyen qui me paraissait le plus sûr pour me garder ce bonheur, pour me le faire presque commander par la sotte admiration du prince pour les exilés d'Holyrood. Je n'avais d'abord vu là-dedans qu'une ruse d'amour; le peu de mots de Douchinka m'avait mis ma folie à nu; et puis quelque chose de plus poignant peut-être que le démenti donné à mes propres opinions me rongeait au fond: c'est que Douchinka dédiait à sa mère cette complaisance de mon cœur, et n'en gardait rien, elle pour qui tout avait été fait. J'étais confus, triste, courroucé; je balbutiai avec un mauvais ricanement:

— Oh! c'est un jeu! une plaisanterie!

La princesse me regarda d'un air indéfinissable; il y eut dans sa physionomie un combat de sentimens amers qui finit par se faire jour dans une parole lente, mais fortement appuyée; elle me répondit:

— Si les opinions politiques d'un homme lui sont une plaisanterie, il faut lui pardonner de se faire un jeu de tout.

— Madame! m'écriai-je vivement, vous ne me supposez pas assez lâche pour...

La princesse me regarda encore; je m'arrêtai, car j'allais lui répondre sur ce que sa fille devait ignorer, sur ce qui n'avait de confident qu'elle et moi.

— Assez lâche, pourquoi? me dit-elle, pour avoir fait cette chanson? Je ne le crois pas. Aussi je suis persuadée qu'elle n'est pas de vous.

— Oh! si, s'écria Douchinka d'un ton triste, elle est de M. Rodolphe, et c'est pour cela que je la trouve charmante.

— Elle est surtout admirablement sentie, dit la princesse; c'est bien l'expression d'un cœur qui pense sérieusement ce qu'il dit, qui aime sincèrement ses princes exilés.

— Oh! vous êtes bien méchante, maman, dit Douchinka en faisant une petite moue charmante à sa mère; M. Rodolphe n'a fait cela que pour nous, et vous devriez lui en savoir gré.

— Je ne puis lui savoir gré d'exprimer avec chaleur ce qu'il sent si vi-

vement; c'est si naturel! répondit la princesse en me raillant de la tête aux pieds et m'accablant de son air de mépris.

C'était trop. Je rompis la glace, je risquai tout; je regardai insolemment la princesse et lui dis en face :

— Vous avez plus raison que vous ne croyez, madame. Jamais romance ne fut l'expression d'un sentiment plus vrai, et si vous vouliez la comprendre, vous jugeriez qu'il n'y a qu'un amour bien puissant qui ait pu me la dicter.

La princesse ne répondit pas, tant elle fut stupéfaite de mon audace. Douchinka n'y vit pas autre chose qu'un amour-propre d'auteur, et elle s'écria :

— Eh bien! je la prends pour moi.

Je me sentis heureux; je triomphai. La princesse était froide et pâle.

— Je la chanterai, continua Douchinka, à la première réunion que nous aurons, et comptez sur moi, monsieur Rodolphe; je vous en ferai honneur.

Tout mon remords me reprit, et la princesse triompha à son tour; elle me jeta son triomphe au visage en disant doucement :

— Vous ferez bien, ma fille, et je suis assurée que cette romance fera beaucoup d'honneur à monsieur.

Je me retirai malheureux, ne sachant que résoudre, que devenir, désespéré de ce que j'avais fait et sans courage pour le détruire. L'espérance que Douchinka me comprendrait me retenait de reprendre cette romance, de la déchirer et de l'anéantir. Oh! ne souris pas de mes douleurs d'alors pour si peu de chose; je te le répète encore, ici une action pareille eût passé inaperçue; mais dans ma position, elle avait une portée que tu ne peux sentir. Si petit qu'on soit à l'étranger, on porte avec soi une part de la dignité de sa patrie, et lorsqu'on compromet son propre caractère, on fait tort au nom de son pays. L'idée que le lendemain on dirait partout qu'un Français, de ceux qui s'étaient enthousiasmés sur la révolution, avait renié les opinions qu'il avait montrées la veille, cette idée m'était effroyablement odieuse; car ne t'imagine pas qu'on raconte de pareilles anecdotes avec le nom propre. Ce n'est pas M. Rodolphe Labié qui eût été coupable : c'est un *Français;* un *Français!* comprends l'étendue de ce mot à cinq cents lieues de la France! Moi qui avais tant souffert de l'indignité de quelques-uns de mes compatriotes, moi, qui pour les exciter à bien vivre, leur avais fait sonner bien haut à l'oreille ce mot : Pensez que vous êtes

Français; ce mot que vous ridiculisez dans vos vaudevilles, et qui nous semblait si saint à quelques-uns qui avions tâché jusque-là de le maintenir en honneur, moi j'allais le mettre encore à la merci d'une impertinence russe. Et à propos de ceci, je les ai vus représenter à Saint-Pétersbourg, ces turpitudes impudentes, où l'on a mis pour dernier terme de sottise dans la bouche d'un drôle, ces mots : *Je suis Francès*. On les jouait sur le théâtre impérial, où l'on ne rit jamais, et où l'on riait ce jour-là de mépris pour nous; et lorsqu'il nous arrivait, à nous, d'élever la voix pour protester contre ces ignobles parodies, on nous répondait :

— Ce ne sont pas les Russes qui disent cela de vous; ce sont vos compatriotes. Ce n'est pas notre faute si vous vous méprisez vous-mêmes.

Que dire à cela? Répondre en reniant les auteurs de ces sottises. Il nous eût fallu renier aussi les mille journaux qui les approuvaient, les cent mille spectateurs qui allaient y applaudir. Pauvre France! à qui ses enfans crachaient ainsi au visage. Et moi, j'allais aussi apporter à ce noble pays révolté, en butte à la calomnie et à l'outrage des barbares, j'allais lui apporter ma part de désertion! Oh! j'étais fou; et la femme qui m'avait fait honte de mon crime, car c'en était un, cette femme m'était odieuse, et je n'accusais pas celle pour qui je l'avais commis. Cependant le remords l'emporta. Je cherchai un moyen de réparer mon imprudence; je le trouvai. Je pensai à cette porte qui ouvrait sur la galerie qui dominait le salon de musique. On pouvait y descendre par-là. Je me décidai à m'y glisser quand dormirait tout le palais, à prendre cette romance, à la soustraire, et puis à laisser chercher comment elle avait disparu, à me refuser à en donner une autre copie, et j'espérais qu'ainsi elle tomberait dans l'oubli et qu'on n'en parlerait plus.

Quand une heure du matin sonna, j'entr'ouvris doucement cette porte, que j'avais ordonné à Yvan de fermer à jamais. C'était la faute d'un amour bien malheureux qui l'avait ouverte : c'était la faute d'un amour déjà coupable qui la rouvrait. J'étais tremblant lorsque j'avançai sur cette galerie; je regardai dans le salon; mais la faible lueur de ma bougie, interceptée par le pied même du flambeau, ne jetait pas assez de lumière pour descendre jusqu'au parquet. Je ne vis rien; je descendis rapidement; j'allai plus rapidement encore jusqu'au piano, je cherchai sur le pupitre, sur l'instrument, dans le casier, et je dis tout haut, sans m'apercevoir que je parlais :

— Elle n'y est pas.

— Non, elle n'y est pas, dit une voix à côté de moi.

Je me retournai épouvanté, et vis la princesse debout à côté de la portière qui séparait son appartement du salon. Sa vue me rappela tout ce que j'appelais mes griefs contre elle, et je lui dis :

— C'est vous qui l'avez prise, madame.

— Moi? me dit-elle d'un ton amer.

— Oh! m'écriai-je vivement, ne croyez pas que ce soit par un sentiment de vanité que je le suppose. Je sais que vous me haïssez, que vous me méprisez peut-être, et je comprends que vous vous soyez emparée d'une arme si puissante contre moi; mais enfin, madame, cette romance est à moi; on ne peut me la dérober ainsi, on ne peut la rendre publique sans violer toute confiance : ce serait une lâcheté, une calomnie, une dénonciation.

La princesse se taisait et me laissait parler. Ce silence m'exaspéra tout-à-fait.

— Oh! repris-je, madame, il faut me la rendre, il le faut; je saurai bien vous y forcer.

Elle se tut encore.

— N'oubliez pas, madame, que je puis dire tout ce qui m'a été dit, que moi aussi j'ai des secrets à divulguer qui peuvent perdre ceux qui me voudraient déshonorer. Madame, me comprenez-vous? Il faut me rendre cette romance.

Je m'arrêtai encore, espérant une réponse. La princesse me regardait toujours, immobile à sa place. Elle avait un mot à me répondre; mais la malheureuse comprenait peut-être toute la joie qu'il me donnerait et elle ne se sentait pas la force d'en subir la torture. J'étais hors de moi.

— Oh! madame, m'écriai-je, voilà donc la vengeance que vous vous étiez promise? Eh bien, malheur à vous. J'en trouverai une qui vaudra la vôtre. N'oubliez pas que c'est par votre ordre que cette porte a été ouverte. Me comprenez-vous enfin?

La princesse me répondit alors :

— Vous êtes un infâme, me dit-elle froidement.

— Eh bien! m'écriai-je en rougissant de ma fureur, rendez-moi cette romance, je vous en supplie; je vous le demande en grâce : par pitié, rendez-la-moi.

— Ce n'est pas moi qui l'ai prise, me dit doucement la princesse.

Elle rentra chez elle et me laissa anéanti.

Parce que ma romance avait été prise? Peut-être penses-tu que je me crus perdu? Non.

Le premier cri qui retentit en moi, à ce mot, fut un cri de joie inouïe.

— C'est Douchinka! me dis-je en moi-même, et je me sentis battre le cœur d'un bonheur ineffable, d'une espérance enivrante.

Ah! qu'elle me sembla noble, grande, adorable, cette jeune fille qui pour moi oubliait son haut rang, où elle était si loin de moi! ah! quelle ame je lui devinais! quelle reconnaissance je lui devais! quel respect pour cette virginale confiance! quel dévouement absolu pour cette attention qu'elle faisait à moi, pauvre exilé! Je tombai à genoux, et à genoux je dis tout bas :

— O Douchinka, merci; merci, Douchinka!

Oh! quelle funeste passion que l'amour! Cette nuit je ne dormis pas et je veillai sans remords.

Le lendemain, la princesse était malade; sa fille passa la journée près d'elle. Je ne les vis point. Je fus assez malheureux pour retrouver le pouvoir de réfléchir. Ces réflexions ne me menèrent qu'à douter de l'intention de Douchinka. Ce que j'avais pris pour un intérêt qui m'était personnel n'était peut-être qu'un enfantillage. D'abord quelques jours se passèrent sans que je pusse rien apprendre.

Le prince était allé passer une semaine à un château impérial. On me servait dans mon appartement. Je ne pus y tenir plus long-temps; je fis demander à la princesse la permission de la saluer pour avoir des nouvelles de sa santé. Je me confesse à toi de tous les mauvais sentimens qui sont dans le cœur d'un homme. La raison m'était un peu revenue, et je comptais que cette malheureuse romance était restée dans les mains de Douchinka. Du moment que je doutais qu'elle pût servir à mon amour, je ne voulais plus qu'elle nuisît à ma réputation; et sais-tu qui je rendais responsable en moi-même des torts que j'en pourrais subir? La princesse, à qui je créais des devoirs de mère, et qui devait empêcher sa fille de faire des imprudences qui la compromettraient pour rien. Pour rien : remarque ce mot. Si cette jeune fille eût voulu se perdre pour moi, j'aurais maudit sa mère si elle eût voulu me faire obstacle; j'aurais pensé que c'était vengeance si elle l'eût fait alors, et je pensais que c'était vengeance, parce qu'elle n'avait rien empêché. Oh! je comptais bien lui faire querelle de mes ennuis, de quelque côté qu'ils me vinssent, et j'avais assez maladroitement calculé que la princesse éloignerait Douchinka si elle me permettait de pénétrer chez elle. Un esclave vint m'avertir qu'on m'attendait. J'allai chez la prin-

cesse; j'entrai. Elle était étendue sur un divan; sa fille était à côté d'elle. Il me parut qu'elle craignait une explication, et j'en conclus qu'elle m'avait rendu quelque mauvais service. Elle me salua tristement; je fis le révérencieux et m'approchai lentement. Douchinka avait un petit air d'humeur, moitié gai, moitié chagrin; elle me regardait en dessous, et finit par me dire en riant :

— Ah! vous avez grand tort de vous intéresser à cette méchante.

Elle alla s'asseoir à côté de sa mère, et l'embrassa en la caressant et en lui faisant une petite mine lutine.

— Vous ne savez pas ce qu'elle a fait. Mon père m'a demandé une copie de votre romance pour la présenter à l'empereur et la faire arranger pour la musique du premier régiment de la garde : eh bien! maman n'a pas voulu que j'y misse votre nom, et elle a fait promettre à mon père de ne pas vous nommer. N'est-ce pas que c'est bien mal?

Oh! que je me sentis humilié et repentant! je n'osai regarder la princesse. Je ne me sentis pas le courage de la remercier; j'étais trop battu, trop indigne de tant de générosité.

— Pourtant, me dit Douchinka, j'avais bien arrangé cela. Voyez, ajouta-t-elle en se levant, voyez comme c'était bien.

» Elle prit, et me remit une feuille de musique. Il y avait écrit en tête, avec un soin particulier, d'abord le titre de la romance, puis plus bas : « Paroles et musique de M. Rodolphe Labié, dédiée par l'auteur à la princesse Douchinka C...

— Et madame votre mère, dis-je avec l'espérance de trouver à lui en vouloir, madame votre mère a effacé tout cela?

— Mais non, me répondit Douchinka, elle a effacé votre nom, voilà tout. Elle sait bien que c'est pour moi que vous avez fait la romance. Moi je n'y perds rien, il n'y a que vous de sacrifié. Car, voyez-vous, quand à la parade on fera défiler les troupes sur l'air de l'exilé d'Holy-Rood, on dira : C'est la romance de la princesse Douchinka C..., et personne que moi ne pensera à vous.

— Oh! m'écriai-je les larmes aux yeux, c'est assez..., c'est tout...

— Moi aussi j'y penserai, dit la princesse, si je l'entends jamais, si la maladie qui me tient me laisse encore un jour de force pour assister à quelque grande pompe militaire.

Je regardai alors la princesse. Quelques jours l'avaient cruellement changée.

— Oh! s'écria Douchinka, ne parlez pas ainsi, maman; vous guérirez bien vite, vous viendrez entendre avec nous la belle romance de votre fille; et puis nous vous la chanterons. Tenez, je vais faire porter votre piano ici.

— Non, non..., dit vivement la princesse, non..., la musique me ferait mal..., je n'aurais pas la force de la supporter... Plus tard..., plus tard...

Et se cachant la tête dans les coussins de son divan, elle se laissa aller à des larmes et à des sanglots abondans.

— Oh, mon Dieu! me dit Douchinka, je ne sais pas ce qu'a ma pauvre maman; mais elle est bien malheureuse, monsieur Rodolphe; mon Dieu! si elle voulait me dire ce qui lui fait mal, je la consolerais : nous la consolerions, n'est-ce pas. Maman, maman, ajouta-t-elle en se mettant à genoux devant elle, parlez-nous. Je vous aime tant, monsieur Rodolphe aussi vous aime.

La princesse se détourna, ses sanglots redoublèrent et devinrent presque convulsifs.

— Oh! reprit Douchinka, vous ne m'aimez donc plus?... Et moi aussi je vais être bien malheureuse, si vous ne m'aimez plus.

La princesse se souleva, regarda sa fille, et lui ouvrant ses bras elle l'y tint long-temps embrassée avec force. Ses larmes se calmèrent pendant ce temps : elle les ramena toutes à elle, car elles faisaient mal à un autre en se versant au dehors, et enfin, d'une voix où il y avait quelque chose d'exalté et de résigné en même temps, elle dit à Douchinka :

— Pauvre enfant! non, tu ne seras pas malheureuse, tu ne le seras pas, si Dieu me permet de disposer de ton bonheur.

Crois-tu que si je me fusse mis à genoux devant cette femme et que je lui eusse demandé pardon comme un enfant à son père irrité, crois-tu que je lui eusse fait bien au cœur? crois-tu que si je lui eusse offert de partir et de la délivrer de mon odieuse présence, cela l'eût un peu consolée? crois-tu que si, subjugué par tant de noble clémence, j'eusse enfin reconnu que là était l'ame qui aimait, crois-tu que, revenu à elle, j'eusse cicatrisé la blessure que j'avais faite? Je ne sais pas, moi. J'étais confondu, brisé, anéanti; j'étais si petit devant elle, elle avait si bien sur moi la supériorité d'un cœur mystérieusement céleste, que j'acceptai cette promesse de bonheur pour sa fille, comme l'assassin reçoit sa grâce de sa victime, comme Zamore accepte le pardon de Gusman sans comprendre la religion qui le lui ordonne et dont il n'est pas. Je n'étais pas de l'ame de la

princesse; elle appartenait à une meilleure, à une plus haute nature que la mienne.

A partir de ce jour, l'histoire de ma vie n'est presque plus qu'un doute qui n'est pas encore dissipé. Elle se trouve enfermée entre deux grands événemens, dont le premier a été pour moi une loi de fer, et le second une explication que sa solennité n'a pas encore sauvée dans mon cœur d'un soupçon de vengeance et de ressentiment. Tu remarqueras peut-être que j'appelle grands événemens de très-petits incidens, selon la politique de la vie romantique qui a cours aujourd'hui; comme les Parisiens nomment le petit monticule où est le Panthéon, la montagne Sainte-Geneviève. Mais relativement à ce qui fut l'intérêt de ma vie entre ces deux époques solennelles, les deux circonstances dont je te parle furent véritablement de grands événemens. Il faut d'abord te parler du premier. Ce fut quelque temps après la scène que je viens de te raconter qu'eut lieu l'entretien qui a réglé ma conduite.

Je te l'ai déjà dit, et je dois te le rappeler, depuis que l'empereur Nicolas avait exprimé son mécontentement contre la France, depuis qu'il avait reçu M. Athalin avec la morgue d'un professeur à qui les plus humbles d'une classe d'écoliers viennent demander grâce, depuis qu'il avait publiquement insulté aux égards usités en pareille occasion, en recevant de la main de l'aide-de-camp de Louis-Philippe la lettre du roi des Français sans la lire, c'était une émulation parmi les courtisans à qui dénigrerait la France. Mon prince ne s'en faisait faute, et nos repas étaient devenus une perpétuelle discussion. Il me pardonnait volontiers mon emportement sur ces matières, en m'excusant sur ce que j'étais partie intéressée et par conséquent aveugle. Mais tout à coup il rencontra près de lui un adversaire sur lequel il ne comptait pas : cet adversaire était Douchinka. Te dire que ce qu'elle aimait de la France dans le secret de son cœur, était la même chose que ce qu'elle en défendait, je n'en sais rien encore; mais, par une sorte d'obstination que rien ne pouvait lasser, elle ne laissait passer aucun mot du prince contre notre pays qu'elle ne le relevât avec soin, souvent avec amertume, quelquefois avec colère, et il arrivait alors que de la défense de la France elle passait à l'accusation de la Russie. Dans ces momens d'exaltation elle avait une verve d'indignation et de moquerie qui écrasait le prince. Tu comprendras maintenant, et par cet exemple, combien l'éducation des femmes dans ce pays est antipathique à la vie qu'elles doivent mener. Pour le plus grand nombre, ce qu'elles apprennent ne sert

à autre chose qu'à parler de tout dans un salon avec une certaine supériorité. Jamais il n'est arrivé à un Russe de prévoir que quelqu'un eût envie de mettre en pratique ces maximes d'égalité et de liberté qu'on laisse apprendre à la jeunesse. Le dernier ukase de Nicolas, qui interdit à la jeune noblesse russe de suivre le cours des universités étrangères, te prouve que ce danger, particulier à quelques ames privilégiées, a commencé à se généraliser. Ce que je vais te dire est un peu dix-septième siècle chez nous, mais c'est l'histoire contemporaine russe, avec la barbarie de ses formes de plus qu'en France.

Une jeune veuve, la comtesse L..... était fort éprise d'un jeune officier des chevaliers gardes. La comtesse avait une immense fortune en terres où plutôt en esclaves : mais la volonté de l'empereur l'empêchait de la faire partager à son amant. Le chaste Nicolas avait défendu le mariage. Tu n'ignores pas qu'il est presque impossible à un Russe de réaliser sa fortune sans la permission de l'empereur. Dès que celui-ci s'aperçoit qu'un de ses sujets cherche à se faire des ressources qu'il peut emporter à l'étranger, il interpose sa volonté suprême et attache le propriétaire à sa glèbe comme l'étaient autrefois nos serfs. Il n'est permis qu'au vice d'aliéner ses terres ; celui que le jeu ou la débauche a ruiné, peut vendre ce qu'il possède, parce qu'après liquidation, la misère le garde à son maître. La comtesse, qui savait cela, emprunta sous prétexte de dépenser ; elle acheta des bijoux, des diamans, tout ce qui pouvait être compté en dépense dans le luxe d'une femme jeune et belle. Puis lorsqu'elle eut amassé des valeurs suffisantes pour vivre médiocrement hors de Russie, elle se résolut à partir secrètement avec son jeune officier, en abandonnant deux ou trois cents mille roubles de revenu à ses créanciers et à la confiscation impériale. Toutes les mesures furent prises avec une précaution de prisonnier, une patience merveilleuse, une persistance admirable ; c'est l'histoire de Latude avec cinq cents lieues de prison autour de lui, et des millions d'habitans pour espions. Ce fut un bien misérable motif qui fit tout découvrir. Le jeune officier se faisait malade depuis un an, depuis un an il s'infectait l'estomac de vinaigre, il se brûlait les yeux à regarder le soleil. Il était arrivé à être étique et presque aveugle. Il surprit par ce moyen un passeport à la police russe sous prétexte d'aller se rétablir aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Une fois armé de ce passeport, il prépare tout pour son départ. Un domestique devait le suivre, ce domestique n'était autre que la comtesse déguisée. Une livrée avait été faite pour un jeune esclave de sa taille, une perruque

noire commandée par un ami chauve. On avait triomphé de tout : la comtesse ne put triompher d'un mouvement de coquetterie féminine. La livrée lui allait assez bien, mais la perruque la rendait laide. A trois lieues de Saint-Pétersbourg, elle avait quitté sa perruque; à quatre lieues, le premier officier de police venu la trouva trop jolie pour être un homme, et par cela seul que le passeport portait un officier et son domestique et que le domestique était suspect, le policier arrêta tout et expédia sa prise à Saint-Pétersbourg. La dame fut chassée de la cour, l'officier exilé, et le chaste Nicolas fut décrété d'admiration nationale par tous les maris de la Russie.

Or, le prince C.... nous racontait cette aventure avec un cortége de grossièrctés sur la pauvre comtesse. La princesse la plaignait doucement, mais sa plainte ne portait guère que sur le malheur qui avait empêché la fuite des deux amans. Tout à coup, Douchinka, qui avait écouté son père avec impatience, et sa mère avec pitié, s'écria impétueusement :

— Ce n'est pas cela qui est affreux, maman, c'est de vivre dans un pays où une femme n'est maîtresse ni de sa fortune, ni de sa vie. Qu'on lui prenne sa fortune, soit, encore; mais qu'on lui interdise l'exil et la pauvreté, c'est la barbarie la plus honteuse qui puisse peser sur une créature humaine.

— Que dites-vous là, ma fille? s'écria le prince, stupéfait de ces idées dont il n'avait pas d'idée.

— Calmez-vous Douchinka, dit la princesse, doucement et comme pour retenir l'élan d'une pensée qu'elle comprenait et qu'elle savait exister au fond du cœur de sa fille.

La discussion fut vive, elle devint violente. Il est inutile de te la rapporter. Elle retomberait pour toi dans des lieux communs usés depuis des siècles chez nous et qui, à Saint-Pétersbourg, sont d'une nouveauté souverainement audacieuse. Le prince s'écriait que la comtesse se serait dégradée en épousant un petit officier. Douchinka lui demandait s'il n'était pas honnête homme, brave, etc. Le prince répliquait que c'était un homme de rien. Sa fille lui demandait si la naissance était préférable à la vertu, à l'honneur. Le père finit par dire :

— Tout cela est bon dans les livres, mais ce sont des folies indignes d'une ame un peu noble.

« Tu vois dans quel cercle de vieilles récriminations s'enfermait la discussion. Douchinka exaspérée la conclut par un mot qui m'épouvanta moi-même.

— Eh bien, monsieur, dit-elle à son père, je ne sais si j'aurais le courage de le faire, mais j'estimerais la femme la plus noble qui, sûre de l'estime de l'homme qu'elle aime, se donnerait à lui, fût-il... esclave... et qui punirait par le déshonneur de sa famille l'insupportable orgueil qui lui refuserait le bonheur de sa vie.

Le prince devint pâle de colère. La princesse se jeta à l'encontre pour la recevoir tout entière, et dit à Douchinka :

— Il ne faut pas, ma fille, vous armer de ce qu'il m'est arrivé de dire devant vous, que si j'avais cru trouver mon bonheur dans l'alliance d'un homme obscur, je l'eusse préférée à celle du plus grand prince.

— Vous avez dit cela, madame? s'écria le prince irrité.

— Oui, monsieur, répliqua la princesse avec une expression où le prince seul ne vit point l'amertume qui remplissait le cœur de sa femme, oui monsieur, je l'ai dit; et cette forte volonté de mon ame vous est un meilleur garant, que l'obéissance que l'on m'a supposée, du bonheur que j'ai éprouvé en recevant le nom que je porte aujourd'hui.

Le prince demeura tout embarrassé de cette flatterie presque perfide, et il finit par répondre gauchement.

— Comme mari, je vous remercie de ces sentimens; mais comme père, je ne puis les approuver; car enfin.... il suffit; rendez votre fille plus raisonnable.

Douchinka sourit amèrement; elle fut sur le point d'attaquer cette différence que mettait le prince dans l'appréciation des sentimens de la princesse. Un regard de celle-ci l'arrêta. Nous nous retirâmes tous assez embarrassés. Douchinka seule me salua avec une affectation évidente. Le soir venu, je voulus me rendre chez la princesse. J'appris que depuis deux heures elle était enfermée avec son mari. J'en devinai la cause et je m'apprêtai à voir prendre contre Douchinka, et par conséquent contre nos réunions, quelque mesure énergique. Je n'en doutai plus, lorsqu'à l'heure où tout le monde se retirait d'habitude, un esclave vint me prévenir que la princesse désirait me parler. Je descendis sans penser à autre chose qu'à Douchinka et à ce qui la regardait, oubliant complétement combien pour moi un entretien particulier avec la princesse devait être embarrassant. La princesse paraissait avoir pour ainsi dire rédigé d'avance ce qu'elle avait à me dire, elle en avait probablement calculé toutes les expressions, car dès que je fus entré, elle me fit signe de m'asseoir et me dit sans se donner le temps de recueillir ses idées.

— Monsieur, aucun de mes ressentimens personnels, aucune des douleurs que j'ai eu à subir ne m'a rendu injuste envers les autres. Je veux le bonheur de ceux qui me font mal; je crois à l'honneur de ceux qui ne croient pas au mien. Ma fille, monsieur, car n'oubliez pas que c'est une mère qui vous parle, ma fille est pour ainsi dire dans l'enfantement de son ame. Des rigueurs maladroites pourraient tuer cette nouvelle vie qui cherche à s'allumer en elle, ou peut-être l'égarer dans la voie qu'elle doit choisir. J'espère que vous me comprenez, monsieur, je ne suis point la maîtresse de prévenir ces rigueurs aussi complétement que je le voudrais. Je ne sais jusqu'où iront les écarts qu'elles peuvent faire naître... Mais je sais vers qui ils iront!

Je tressaillis, j'avais les yeux baissés; la princesse continua :

— A celui-là je dirai : Vous avez reçu l'hospitalité sous notre toit; le contrat public qui vous lie à nous vous a confié une part de notre honneur; l'enfant qui doit porter notre nom a été remis à vos soins. Vous avez fait ce que vous deviez, et nous sommes assurés qu'en sortant de vos mains, notre fils nous sera un sujet d'orgueil. Aujourd'hui, monsieur, je mets, moi, sous la sauve-garde de votre probité, le reste de l'honneur de notre famille. Grâce à vous, nous n'aurons à maudire aucun de nos enfans! Je puis y compter, n'est-ce pas, monsieur?

Ce langage indirect était clair pour moi. Devant tant de confiance, je ne me trouvai dans l'ame qu'un cri de générosité; j'oubliai ce qu'il y avait de douloureux entre la princesse et moi, et je lui répondis vivement :

— Oh! je vous le jure, madame, elle me sera sacrée... sacrée comme vous!

Tu dois, je suppose, admirer la maladresse brutale de toutes mes paroles vis-à-vis cette pauvre femme. Je lui avais répondu dans le sincère élan d'une bonne intention, et j'étais arrivé à la blesser au plus secret de son cœur. Mon dernier mot pouvait ressembler à une grossière équivoque. Cependant je crois qu'elle comprit ma bonne foi, je crois qu'elle sentit que je l'avais remise en mon ame à une place où mon respect était sincère; en effet, elle me tendit la main et me dit avec un sourire où descendit une larme :

— Je vous remercie, monsieur.

Je voulus parler.

— Non, me dit-elle, pas d'explications d'aucune sorte; il n'est pas toujours bon de donner leur nom aux choses sur lesquelles on s'entend

de reste; on les ravale presque toujours à des applications vulgaires et odieuses. Si vous ne trouvez pas l'heure trop avancée, parlons d'autre chose. N'allez-vous pas demain avec Yvan chez l'empereur, et mon fils ne passe-t-il pas la journée avec le sien? Il faut que je vous parle de cette visite, afin de prévenir votre étonnement à propos des règles d'étiquette que vous ignorez encore.

Et, sans autre transition, elle me raconta quelques usages de cour avec cette raillerie triste qui annonçait si bien les deux maladies de son ame, le malheur et le mépris; je me retirai sans m'expliquer encore le but de la princesse, mais avec un engagement dont les termes n'avaient point de faux jour.

Maintenant, toi, l'un des prétendus fiers explicateurs du cœur humain, me diras-tu comment il se fit qu'avec cet engagement solennel, comment avec cette borne posée à toute espérance, avec cette limite que je ne voulais pas franchir, et au-delà de laquelle est ce qu'on nomme d'ordinaire le bonheur; me diras-tu comment il se fit que je m'abandonnai avec joie et confiance au charme d'aimer Douchinka? J'étais comme un malade affamé à qui on a donné un carré de jardin pour se promener, et qui y descend tout joyeux sans regarder que le fruit qu'il aime est juste au-delà du carré qui lui est permis, et que la faim et la soif seront seules avec lui. Ce n'est pas que je suppose qu'il eût mieux valu me faire à moi-même une morale régulière pour me dissuader de l'amour qui me tenait. Hélas! de même que je n'avais pu aimer la princesse avec toutes les bonnes raisons possibles pour m'en faire amoureux, de même j'étais au pouvoir de Douchinka, sans que raison, crainte, malheur, pussent m'arracher à ce pouvoir! Tu as dit une assez bonne chose dans ta vie, c'est celle-ci : J'aime parce que. Il n'y a pas d'autres raisons présentables après celle-là. J'aimais, j'aimais donc comme un fou! Je ne veux pas te faire toutes les peintures probantes de mon amour, te dire comment je tremblais à l'approche de Douchinka, comment sa robe frôlant mon genou, me touchait au cœur une atteinte si vive que j'étouffais, comment je baisais de mes lèvres la place où sa main et son pied avaient posé. A qui dirais-je : j'aimais! qui ne fasse vite en soi-même le roman de toutes ces folies? Une seule peut-être n'a pas été décrite, parce qu'elle était particulière au pays que j'habitais. Je savais assez de russe pour parler aux esclaves qui me servaient, mais jamais je ne m'étais servi de cette langue en d'autres circonstances, car elle est complétement exclue des salons, où le français est seul admis. Je

n'avais pas autrement fait attention aux règles, aux habitudes, aux usages de ce langage, que je parlais sans l'avoir pour ainsi dire appris, lorsqu'un jour où je donnais un ordre à mon cocher, j'entendis Douchinka me dire gracieusement en russe :

— Rodolphe, tu parles bien.

A ce nom de baptême, qui jamais en Russie n'est précédé d'aucun titre, fût-ce à l'empereur qu'on s'adressât, à ce tutoiement, qui est la règle de la langue russe, je ne sais quel éblouissement de joie, de délire me prit, je me retournai vers Douchinka, et lui dis en la regardant avec une crainte et une espérance folle :

— Douchinka, qu'avez-vous dit?

— J'ai dit, me répondit-elle en français, j'ai dit : Monsieur Rodolphe, vous parlez bien!

Ce *monsieur*, ce *vous*, me tombèrent comme un bloc de glace sur le cœur. Ils brisèrent mon rêve d'un moment; je me sentis pâlir et devenir froid, mes genoux m'échappèrent, et je faillis m'évanouir. Depuis ce moment, sais-tu quel fut l'un de mes plus chers bonheurs? Ce fut d'aborder Douchinka en lui parlant russe, rien que pour lui dire :

Douchinka!

Rien que pour lui faire répondre :

Rodolphe!

Cependant la révolte de Douchinka contre son père continuait; son mépris des habitudes russes devenait de plus en plus hardi; son amour de la France s'exaltait de jour en jour; elle en affectait les coutumes, la manière d'être, la liberté d'opinions, et toujours elle me faisait le complice de tout ce qu'elle osait, en invoquant mon témoignage. Je remarquais avec étonnement que sa mère, sans la soutenir ouvertement, la laissait cependant libre de contrarier les volontés du prince; elle accueillait même assez volontiers les exigences de sa fille, et cédait, sans sembler y prendre garde, à tout ce qu'elle voulait. Je ne me rendais pas bien compte de cette faiblesse apparente, et je n'y voyais que l'abandon d'une ame qui ne voulait plus lutter ni pour son propre bonheur, ni pour celui d'un autre; cependant, comme tout cela ne portait que sur des généralités, je ne m'en occupais que très-secondairement.

L'expression me manque pour te dire cette vie de tous les jours, cette vie où chaque mot, chaque geste, était le prétexte d'une argutie sur le droit de parler ou d'agir; c'était une impatience de tout obstacle qui s'ir-

ritait encore de ce que l'obstacle s'abaissait trop vite. Imagine-toi un jeune daim dans un désert plat, et cherchant quelque chose à franchir; suppose une main qui élève une barrière vers laquelle s'élance le léger animal, et une autre main qui l'abaisse avant qu'il soit arrivé et ait pu essayer ses forces; c'est l'image de Douchinka entre le prince et sa mère; tout paraissait blâmable au prince, tout excusable à la princesse, et qui sait si toute cette bouillante impatience de jeunesse ne se fût pas usée à de vains désirs d'affranchissement, si l'heure ne fût venue où le prince mit aux désirs de Douchinka une limite qu'il s'entêta à maintenir, qu'elle s'acharna à dépasser. En vérité, je te le dis, elle était, au milieu de notre vie, seule debout, le front haut, regardant à l'horizon où pouvait se trouver un précipice à franchir. Une question bien simple, à laquelle je répondis, sans prévoir, je te le jure, l'effet de ma réponse, dirigea cette inquiétude du côté prévu par la sagacité d'une femme que je n'appréciais encore que pour son cœur.

— Dites-moi, monsieur, me dit un jour Douchinka, en France, entre gens qui ont des talens différens, et dont l'un fait hommage à l'autre de l'une de ses œuvres, n'est-il pas de bonne façon, de façon française enfin, que celui qui a reçu ce témoignage d'amitié le reconnaisse par un don pareil?

A ce moment, j'étais à mille lieues de Douchinka et de moi, je lui répondis tout simplement :

— C'est véritablement une habitude qui me paraît pleine de fraternité et de bon goût entre artistes, que celui qui donne un livre à son ami en reçoive un dessin ou une partition.

— Voilà qui est admirable! dit Douchinka en regardant le prince, bien assurée sans doute qu'elle allait le blesser. J'ai reçu quelque chose de quelqu'un, et je veux lui rendre autant qu'il m'a donné.

Le prince regarda sa fille, et lui dit :

— Vous avez raison. C'est sans doute ces livres que vous avez reçus du comte B... Il faut lui envoyer un objet de choix. Faites prendre des ananas dans ma serre; je sais qu'il en est très-curieux, et que les siens sont mal venus cette année.

— Ce n'est pas cela! dit Douchinka.

— C'est donc cette corbeille, reprit le prince, que vous a envoyée votre cousine! Il y a de nouveaux bijoux très-élégans chez... Il faut en choisir quelques uns...

— Ce n'est pas cela, répondit encore Douchinka.

La princesse semblait ne pas entendre; le prince demanda alors ce que c'était. Douchinka dit tranquillement :

— C'est pour M. Rodolphe qui m'a dédié une romance, et à qui je veux offrir un dessin que j'ai fait pour lui.

Le prince regarda sa fille comme si elle était devenue folle; la princesse dit rapidement :

— C'est fort bien! ma fille; il n'y a rien de plus naturel.

Mais le prince avait été touché à une partie trop sensible de sa sottise vaniteuse, et la précaution de la princesse était trop délicate pour qu'il pût l'apprécier.

— Certes, dit le prince, cela ne sera pas; je vous le défends, et M. Rodolphe lui-même comprendra combien cela serait inconvenant.

Je fus tout à coup au supplice. Accepter après cette défense était impossible dans ma situation; refuser était trop contre mon cœur. Je jetai encore le fardeau de mon embarras à celle qui avait déjà le poids de sa douleur, et je répondis :

— Je ne saurais comment résoudre cette question, et madame me paraît la seule qui puisse être un juge impartial en tout ceci.

La mauvaise humeur du prince sauva la princesse d'un nouveau dévouement; il me répondit sèchement :

— Impartial ou non, monsieur, je suis le seul juge de ce qui est convenable, et je défends à Douchinka de vous donner ce dessin.

— C'est ce que nous verrons, dit Douchinka.

— Mademoiselle! s'écria le prince exaspéré.

— Mais, mon père, où est le mal? dit la jeune princesse.

— Le mal! s'écria le prince, le mal! Vous, donner un dessin à monsieur, à...

Le prince marchait sur des charbons ardens; il n'avait nul droit de m'insulter, et je ne l'eusse pas souffert. Il s'arrêta en serrant les poings, puis il reprit :

— Où est le mal? mademoiselle... Je vous le défends : voilà tout.

— Si ce n'est point mal, me le défendre est une tyrannie odieuse.

— Oh! c'est trop! s'écria le prince.

— Monsieur, dit la princesse à voix basse et en retenant son mari, vous perdez votre fille. Laissez-nous, Douchinka. Monsieur Rodolphe, j'ai besoin de parler à mon mari.

Nous sortîmes avec Douchinka. L'effort de sa volonté était épuisé; elle se mit à pleurer, et elle me dit avec un reproche amer :

— Vous aussi, vous m'abandonnez...

Ce mot fut la première épreuve que j'eus à subir. Toute mon ame vola vers cette noble et belle fille. A ce reproche, il me sembla que je devais répondre par l'engagement de ma vie entière; mais ma parole, mes protestations, s'arrêtèrent à la pensée de ce que j'avais promis à la princesse. Je m'étais avancé vers Douchinka avec transport; je me reculai presque avec épouvante.

— Oh! me dit-elle, vous n'osez pas résister à mon père...

Cette accusation de lâcheté me fit frissonner. Me sentir dégradé à ce point dans le cœur de Douchinka! Ce fut comme un fer rouge qui me traversa le cœur. Je doutai de la sainteté du serment que j'avais fait; je fus prêt à le rompre : un moment de réflexion me fit voir que là seulement serait la lâcheté. Je me tus encore.

— Eh bien! s'écria Douchinka en reprenant sa résolution, j'aurai du courage pour deux. Vous aurez ce dessin, vous l'aurez... Je vais vous le chercher.

Elle sortit sans que j'eusse la force d'accepter ni de refuser. Je fis un pas pour quitter le salon, pour m'enfuir. J'avais peur; mais je sentais en même temps une joie funeste m'inonder et me rendre fou. Douchinka m'aimait : je le voyais, je le sentais, j'en étais ivre; puis je réprimai mes frayeurs. Je me rappelais les saintes paroles de sa mère. J'étais bâillonné.

Avant que Douchinka revînt, la princesse rentra avec son mari; elle me demanda où était sa fille; je lui répondis qu'elle était restée chez elle. La princesse se dirigea vers l'appartement de Douchinka, et celle-ci en sortit avec son dessin à la main. La princese marcha rapidement vers elle et lui dit :

— Ma chère enfant, vous êtes si vive que vous avez fâché votre père sans raison. Il croyait que vous aviez acheté un dessin et que vous vouliez l'offrir à monsieur Rodolphe, et cela n'eût pas été convenable; on ne rend pas avec de l'argent des attentions comme celles qu'il a eues pour vous; mais du moment que je lui ai expliqué que c'était un dessin de votre main, il a trouvé cela fort naturel. Donnez-le à M. Rodolphe : c'est fort bien.

Douchinka, qui était entrée le front haut et l'air résolu, demeura confondue; elle baissa la tête. A ce moment, elle eût mis en pièces ce dessin

qu'on lui permettait de me donner. On faisait, de ce qu'elle croyait un acte d'indépendance, un simple échange de petits présens. Elle devint soumise et triste; et, me tendant son dessin, elle me dit d'un ton cruellement désappointé :

— Le voilà, monsieur, prenez-le.

J'eus la maladresse de montrer la joie que j'éprouvai à le recevoir. Le regard de la princesse me la reprocha; celui de Douchinka me la reprocha aussi. L'une voulait dire : — Est-ce là ce que vous avez promis? L'autre signifiait : — Ce ne devrait plus être rien, donné de cette manière.

Il me serait impossible de te faire marcher comme moi dans l'obscurité où j'étais et où je demeurai jusqu'au dernier jour de cette vie étrange. Tu dois entrevoir déjà ce qui ne me fut révélé qu'à la dernière heure de mon séjour en Russie; et moi-même, à mesure que je ramène ces événemens en moi, je me demande comment je m'y trompai. C'est qu'alors l'aveuglement de l'amour me tenait. N'importe : écoute encore, et pardonne-moi d'être long, de te dire tout, jusqu'aux détails les plus vulgaires de cette vie pleine de tortures.

Ce fut à cette époque que quelques-uns de tes ouvrages arrivèrent en Russie. Je parlai de notre amitié : ce fut comme une couronne sur ton front. Ne t'en fais pas orgueil, et tu verras bientôt que moi-même je n'en dois peut-être pas tirer vanité; mais Douchinka te prit en admiration; ton nom était sans cesse le premier dans ses éloges : le nom de l'ami de M. Rodolphe. voilà tout! Nous te lisions ensemble, et seul je te lisais à son gré. Elle t'apprenait par cœur, elle te citait à tout propos. Le prince ricanait; mais la princesse tuait le charme de cette admiration que nous nous faisions à deux, en s'y mettant, en surenchérissant. Elle t'admirait encore plus que sa fille; mais elle t'admirait pour toi, en te faisant un vrai génie. Alors il ne restait plus rien de l'éloge qu'on n'accordait qu'à l'ami de M. Rodolphe, et cela dépitait Douchinka; elle s'irritait alors du bien qu'on disait de toi : on usurpait sur son privilége de te louer. Pour moi, j'étais comme fou; j'étais arrivé au vertige du cœur : j'aurais infailliblement succombé. Sur la route où je marchais, je trébuchais à chaque pas; il me fallait dire que j'aimais ou me tuer : je pensai au suicide. La prévoyance de la princesse me donna un moment de relâche.

Douchinka fut présentée à la cour avant l'âge voulu par l'étiquette; elle ne put résister aux prières de sa mère, qui lui fit seulement valoir des raisons de complaisance pour l'impératrice. Cela rendit nos réunions plus

rares. Je trouvai dans ma solitude des heures pour me rasseoir en moi-même et me donner quelque force. Cependant j'avais le cœur trop plein, et peut-être il eût débordé si je n'avais trouvé une misérable issue par où s'échappait la flamme qui sans cela eût tout brisé.

Lorsque Douchinka revenait de la cour, en passant par le salon de musique, elle s'arrêtait à son piano et y jetait quelques accords. Je les entendais de mon appartement. La première fois je les écoutai sans oser croire qu'ils me parlaient. Mais c'est une force bien puissante que l'amour; c'est un charme qui étend le cœur aux plus misérables choses de la vie. Le lendemain de ce premier jour, Douchinka fut triste et me parla à peine; quelques jours après, elle retourna à la cour, et en revenant, elle toucha encore à ce piano. Je la compris alors. Je remuai un meuble dans mon appartement; elle m'entendit et se retira. Le lendemain, son visage rayonnait de joie et de remerciement. Rien ne fut dit cependant. Elle et moi nous avions assez parlé. Ce furent, durant tout un hiver, nos seuls entretiens d'amour.

Je vais te conter aussi notre correspondance.

On jouait le soir chez le prince. Jamais Douchinka n'avait sa bourse, toujours elle m'empruntait de l'argent. Jamais elle ne me le rendait le soir même, qu'elle gagnât ou qu'elle perdît. Mais le lendemain un esclave m'apportait un petit paquet soigneusement cacheté. Sur ce paquet était écrit : Ma dette à M. Rodolphe; et le montant de cette dette était compté sous ces papiers parfumés, en pièces neuves et choisies. Ces enveloppes avec ces deux mots écrits de sa main, ces pièces d'argent qu'elle avait touchées, voilà toute notre correspondance pendant six mois, voilà tout ce qui me reste d'elle, c'est là tout le trésor de mes souvenirs. Quant à moi je ne savais, je n'osais rien lui rendre. La princesse me surveillait, et, je dois te le dire, j'avais fait une horrible découverte : ce n'est pas comme mère qu'elle souffrait seulement; elle était jalouse, elle se mourait. Elle me comprenait mieux que moi-même, elle avait bien senti que c'était dans la pureté et dans le respect de mon amour que je prenais tout mon courage contre Douchinka. Elle voyait bien que je l'adorais comme un ange que je n'eusse pas voulu flétrir d'un désir impur; et, en retournant à ce qui s'était passé entre elle et moi, elle était honteuse et brisée de la part que lui avait faite mon cœur. J'appris cela un jour que Douchinka trouva enfin le moyen de recevoir quelque chose de moi.

Nous étions à Jelaguin, à quelques milles de Saint-Pétersbourg. En

nous promenant dans le parc où tout le monde est admis, nous rencontrâmes un moujick qui nous offrit quelques misérables bijoux qu'il portait dans une boîte. Ni la princesse, ni moi, ni Douchinka, n'en avions que faire; mais Douchinka se prit à désirer une pauvre paire de boucles d'oreilles, en pastilles du sérail, qu'on eût à peine offerte à une esclave; elle voulut les acheter, et me demanda de quoi les payer. Le soir, elle les portait; le soir, on joua encore; le soir, je lui prêtai encore de l'argent : mais le lendemain, quand elle me restitua ce que je lui avais prêté, il n'y avait que l'argent du jeu, le prix des boucles d'oreilles n'y était pas : il se trouva que je les lui avais données. Oh! ce me fut un bonheur contre lequel faillit se briser toute ma résolution. J'écrivis à Douchinka. Ma lettre achevée me parut un crime, je la brûlai. Je repris ma vie. Douchinka portait mes boucles d'oreilles; elle n'en avait pas d'autres pour rester chez elle, point d'autres pour les plus brillantes fêtes. Il en fallait moins à la princesse pour deviner le secret de cette prédilection. Que te dirai-je? Tant que sa fille avait été seule à s'avancer dans cet amour qui nous tenait, elle avait tout accepté, tout souffert pour le bonheur et l'innocence de son enfant : mais, dès que mon bonheur parut s'en mêler, elle ne put le supporter, elle n'y résista pas; elle redevint femme contre moi. Toutes les fois que Douchinka entrait dans le salon où j'étais, son doigt dirigé vers ses oreilles me disait :

—Les voilà.

Sa mère pâlissait chaque fois.

Un jour vint où le hasard la servit à son gré. Un orage accompagné d'une pluie terrible nous surprit dans le parc de Jelaguin. Le premier soin de Douchinka fut d'ôter ces frêles boucles d'oreilles dont la pluie eût bientôt dissous la pâte. Elle voulut me les remettre pour les cacher : sa mère lui offrit de s'en charger. Douchinka les lui confia sans rien soupçonner. Nous courûmes vers le palais. A dix pas, je vis la princesse les briser dans le sac de velours où elle les avait enfermées. Son regard était furieux, sa démarche presque folle. Lorsque nous fûmes arrivés, Douchinka redemanda ses boucles d'oreilles. Le transport de la princesse était passé : elle se prit à pleurer, et mentit. Elle répondit :

— Pardonne-moi, elles se sont brisées dans mon sac.

La douleur de la princesse arrêta la mauvaise humeur de sa fille. La pauvre femme vit que je l'avais devinée, et honteuse et torturée à la fois, elle eut une attaque de nerfs qu'on attribua à l'orage. Le lendemain elle

était sérieusement malade. Douchinka ne porta plus de boucles d'oreilles. La première fois que la princesse la vit ainsi, elle se reprit à pleurer : sa force était à bout, la mienne aussi.

Tout ce que je te dis n'est rien ; mais à ces vaines circonstances qui m'aiguillonnaient le cœur, joins tous les instans de la vie où j'avais à lutter contre des regards, contre des mots, contre un appel constant à cet amour que Douchinka sentait en moi et dont elle semblait me demander une assurance et tu comprendras mon suplice.

Enfin ma dernière épreuve m'arriva. Nous étions retournés à Saint-Pétersbourg; la santé de la princesse était visiblement altérée, son indisposition devenait dangereuse. C'est à peine si je voyais Douchinka qui ne la quittait pas. Je dois te dire que pendant tout ce temps le prince était devenu vis-à-vis de moi d'une hauteur marquée. Je vis bien à sa haine qu'il savait notre secret; mais il n'en disait rien. Il savait aussi que bientôt il allait être délivré de la main qui l'empêchait de se livrer à sa manière de conduire et de réprimer une passion. Enfin la santé de la princesse lui interdit de recevoir, et dès lors, hors de cette chambre où elle souffrait, le prince devint maître absolu. Le piano disparut du salon de musique; chacun de nous était servi dans son appartement; je ne voyais plus personne, et l'on me répondait à peine, quand je m'informais de la princesse, qu'elle allait de mieux en mieux.

Il faut te dire que le palais du prince était dominé par un belvéder d'où l'on voyait tout Saint-Pétersbourg. L'escalier qui conduisait à ce belvéder passait par mon appartement. Un soir que j'étais seul chez moi, un esclave vint me demander si je voulais permettre à madame Stroff et à Douchinka de passer par mon salon pour voir une éclipse qui devait avoir lieu. Je m'empressai de répondre que j'attendais ces deux dames, et je demeurai troublé du pressentiment que cet instant allait décider de ma vie. Mon trouble était si grand qu'aucune résolution ne me vint à l'esprit. Madame Stroff arriva avec Douchinka. Je pris une bougie et montai devant ces dames l'escalier du belvéder. Une fois parvenue au sommet, il se trouva que Douchinka avait laissé sur la table de son appartement la clef qui ouvrait sur la plateforme. Moi je ne pouvais aller la chercher dans cet appartement, Douchinka ne s'offrit point à le faire. Elle prit la bougie de mes mains, et la donnant à madame Stroff :

— Allez, lui dit-elle, ma bonne amie, nous vous attendons.

La bonne Allemande n'y comprit rien, elle descendit et nous laissa seuls

dans l'obscurité, loin de toute surveillance, en proie à la nuit, à l'occasion, à notre amour. J'entendais battre le cœur de Douchinka, le mien me brisait la poitrine. Je tremblais comme un criminel, Douchinka était immobile près de moi; une minute se passa ainsi. Je voulus rompre ce silence qui me tuait. Je ne trouvai qu'un mot à dire que je ne voulais pas dire... J'essayai deux fois de parler, deux fois un son inarticulé monta à ma gorge et s'y arrêta. Douchinka fut plus forte, elle me dit soudainement :

— Ma mère se meurt! monsieur.

— Votre mère! m'écriai-je.

— Oui, reprit-elle avec un accent résolu... Oui, elle se meurt! Que ferons-nous maintenant?

Si j'avais eu un poignard, je me serais tué. Je vis la princesse sur son lit de mort se dresser entre moi et sa fille, et m'arrêter comme un fantôme. Je reculai en poussant un cri.

— Qu'avez-vous? me dit Douchinka.

J'étais fou; je lui répondis :

— Nous avons tué votre mère!

— Oh! miséricorde du ciel! s'écria Douchinka en tombant à genoux, miséricorde du ciel! je comprends tout... elle vous aimait!

Elle se releva, et, marchant vivement, elle laissa échapper de vives et cruelles exclamations. Je voulais me rapprocher d'elle; elle se recula de moi comme d'un monstre. Je voulus lui parler, elle descendit. La voix de Mme Stroff se fit entendre. Douchinka remonta avec elle. Nous entrâmes sur la plate-forme; nous y restâmes quelques minutes, pendant lesquelles Douchinka parla sans cesse avec une volubilité étrange. Quant à moi, je me sentis perdu. Douchinka retourna chez elle, après m'avoir gracieusement salué. Je ne me couchai point. A quatre heures du matin, le prince entra chez moi; il était pâle et horriblement agité.

— La princesse veut vous voir, me dit-il, descendez...

Je le suivis. En traversant le salon de musique, je vis Mme Stroff assise dans un coin, et pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai ce qui s'était passé. Le prince était entré chez sa femme pour m'annoncer. Mme Stroff me raconta qu'il y avait eu une scène horriblement douloureuse entre la princesse et sa fille. A peine celle-ci avait-elle quitté le belvéder qu'elle s'était mise à courir vers la chambre de sa mère, et à peine en-

trée, sans faire attention à la présence de son père, elle s'était jetée à genoux devant sa mère, et elle s'était écriée :

— Grâce! grâce! maman; il ne m'aime pas, c'est vous...

Le prince s'était approché alors, et Douchinka l'avait aperçu.

— De qui parlez-vous? lui avait-il dit en la relevant brutalement.

Douchinka demeura glacée. Cette fois, le prince n'eut pas besoin de réponse, et il se tourna vers sa femme.

— C'était donc vous? reprit-il; c'était donc vous, madame?

— Monsieur, dit la princesse, je suis tellement près de répondre à Dieu, que vous n'exigerez pas que je vous réponde sur un secret qui n'est pas le mien. Je désire voir M. Rodolphe.

Le prince avait paru s'irriter de cette demande.

— Ce sera en votre présence, monsieur, avait répondu la princesse.

Le prince était sorti alors pour me venir chercher, et la princesse avait dit à sa fille, qui venait de lui raconter la scène du Belvéder :

— Tu vois, ma fille, ce qu'il en coûte d'aimer contre son devoir; on en meurt, et on n'est pas aimée.

Ensuite elle avait éloigné Douchinka. Tout cela s'était passé comme une scène fantastique, à travers des larmes, des sanglots, en face de la mort, sans réflexion d'aucune part. On m'introduisit chez la princesse; ce n'était plus la femme que j'avais connue, la mort l'avait étreinte et défigurée. Quand je m'approchai d'elle, je la regardai avec un étonnement stupide et douloureux. Elle me sourit d'un sourire qui me glaça; puis elle me dit lentement :

— Vous êtes un honnête homme, monsieur; mais je ne demande pas à vos forces plus que ce qui est possible : demain vous quitterez Saint-Pétersbourg. Et maintenant, monsieur, sachez mon secret, sachez-le aussi, vous, monsieur le prince. A l'âge de Douchinka j'aimai, comme elle, un homme qui était placé trop loin de moi. On égara notre amour en lui créant à chaque heure des obstacles qui ne faisaient que l'irriter. Si je fus coupable, Dieu me pardonnera, car ma fille est pure. Malgré tout ce qu'elle a fait, elle est restée innocente en son cœur, parce que j'ai su ne lui faire un crime de rien, et que vous ne l'avez pas entraînée là où le crime eût existé; ce qui l'emportait était plutôt son esprit que son cœur; j'ai su garantir celui-ci. Si elle se fût crue compromise, elle se fût perdue; c'est l'histoire de presque toutes les fautes. Elle croit ne pas vous avoir aimé, elle ne vous aimera pas et ne se doutera jamais que vous l'ayez

aimée. Je vous remercie encore, monsieur, et si les paroles d'une mourante vous sont sacrées, ne tentez jamais de revoir ma fille.

Je ne répondis rien.

Le lendemain je quittai Saint-Pétersbourg, et voilà un an que je suis en France.

Rodolphe s'était arrêté, il réfléchissait profondément.

— Eh bien! lui dis-je, que veux-tu que je fasse de ce récit?

— Ce que tu voudras, me dit-il; mais écris à la dernière ligne :

Douchinka, Rodolphe vous aimait! Rodolphe vous aime!

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LES RESTAURANS DE PARIS.

La gastronomie est un art qui s'est perdu chez nous. L'époque a d'autres préoccupations et met ailleurs sa verve et son génie. La fourchette française ne s'honore plus d'aucun nom célèbre ou puissant. C'est une période de décadence qui s'est accomplie, et dont les bons esprits, non moins que les bons estomacs, ont suivi avec amertume le rapide ou invincible progrès. De toutes les choses que la révolution a détruites et renversées, la gastronomie est la dernière qui se puisse relever, car, avant de la rétablir, il faudrait reconstruire tout l'édifice social sur lequel elle reposait. Comment en effet la gastronomie pourrait-elle recevoir un culte digne d'elle sans les grands seigneurs, le clergé bénéficiaire et les fermiers-généraux, trois ordres qui la soutenaient autrefois? Par le fait de sa nouvelle constitution, notre aristocratie a perdu entre vingt autres priviléges celui de pratiquer avec recherche le plus succulent et le plus fleuri des sept péchés capitaux. Cherchez aujourd'hui dans la chambre des pairs, vous y trouverez tout ce que vous voudrez : l'espèce humaine vous y apparaîtra dans toutes ses variétés, mais vous n'y trouverez ni un homme qui sache manger, ni un homme qui sache donner à manger. Le temps n'est plus où les plus grands noms de France protégeaient et décoraient de leur splendeur les spéculations et les découvertes de l'art culinaire, et croyaient s'honorer en participant au progrès de cet art

sublime. Les Rohan, que l'on rencontre à toutes les belles pages de notre histoire, ajoutaient alors à leurs titres de gloire les *côtelettes à la Soubise*. Illustres Rohan! ce n'est pas eux qui auraient déchiré leurs parchemins à la tribune révolutionnaire, comme ce duc et pair qui mit si indignement à cuire dans la marmite populaire les seize alérions d'azur de son blason.

Ce que vous ne trouverez pas à la chambre des pairs, dans quel autre corps de l'état le rencontrerez-vous? Ce ne sera pas assurément à la chambre des députés, où un représentant se glorifie de ne manger que d'un seul plat à son dîner, et où le scrutin vient de rogner 20,000 francs au président sur le menu de l'année.

La diplomatie nous aurait bien conservé le type du gastronome, mais tous nos diplomates ont l'estomac usé. Que voulez-vous? l'estomac est si voisin de la conscience! M. de Talleyrand, notre Lucullus, est réduit aux purées; et M. Sébastiani depuis six ans, tombé en enfance gastronomique, ne se nourrit plus que de lait.

Nos ministres actuels, élevés dans la sobriété, sont capables de tout, excepté de devenir hommes de table distingués. D'ailleurs les hommes d'état prennent ordinairement modèle sur la cour, et l'on dit que notre cour est fort réservée dans son ordinaire.

La magistrature a perdu dans Brillat-Savarin le dernier et le plus spirituel théoricien de la gastronomie française. La toge ne compte plus aujourd'hui un seul épicurien. Depuis que les juges et les conseillers ne reçoivent plus d'épices, leur cuisine est devenue très-monotone. Comus a été mis hors de cour. Quant à l'église, elle est ruinée. La gastronomie orthodoxe a disparu avec les bénéfices, les petits abbés et les opulentes communautés religieuses. Parlerai-je de la finance? mais qu'est-ce, je vous le demande, que la finance d'aujourd'hui? Où sont nos financiers, nos fermiers-généraux, nos intendans de province? Nous avons maintenant des banquiers qui donnent deux fois par an un dîner de famille, traitent de temps en temps leurs correspondans de passage, et qui ont une cuisinière cordon-bleu. Quelle misère! Les traitans d'autrefois recevaient à leur table la cour et la ville, payaient trois mille écus de gages à leur maître d'hôtel, et Orly et Béchamelle léguaient un nom célèbre à la postérité.

Cette série de nos financiers, qui commence à Zamet et qui s'éteint à Ouvrard, forme la planète la plus éblouissante du firmament gastronomique. Tous ces gens-là, qui d'abord donnaient à manger pour faire honneur à leur vaisselle, finissaient par devenir des hommes transcendans dans la pratique et dans les raffinemens de la gastronomie. Aussi la gastronomie reconnaissante a-t-elle religieusement conservé leur mémoire dans ses livres et sur ses cartes. De tous ces noms financiers s'échappe je ne sais quel fumet appétissant. Les impôts étaient peut-être mal répartis, mal perçus, mais la cuisine s'enrichissait de découvertes encore aujourd'hui florissantes. Nous devons je ne sais combien d'excellens mets à la gabelle. Ces immenses fortunes financières auraient été un scandale, si les traitans n'avaient eu le bon esprit de jeter à profusion sur leur table et dans les coulisses de l'Opéra l'or si facilement acquis. Mlle Guimard faisait pardonner à la Poplinière son opulence, et la Reynière s'excusait de la sienne par ses admirables soupers, où les gens de cour et les gens d'esprit abondaient, quoique l'amphitryon fût fort ennuyeux, ce qui faisait dire à Champfort : « On mange la Reynière, mais on ne le digère pas ! »

Nos mœurs modernes, en abolissant le souper, ont tué l'art si national de la gastronomie élégante et spirituelle. Pour toutes les fonctions, pour tous les exercices de la vie, il y a des heures propices. Il est impossible d'être gastronome à six heures du soir. Et puis la révolution, qui a tout ramené à des proportions bourgeoises, a frappé l'aristocratie de la fourchette comme toutes les autres. Il en a été des mets splendides comme des habits brodés. Nous avons emprunté en même temps à l'Angleterre le frac et le biffteck.

C'est sur les débris du souper et sur les ruines de la gastronomie que se sont élevés les restaurans. Il le fallait bien! Le premier résultat de l'indifférence en matière de gastronomie avait été d'effacer le type de l'Amphitryon; peu à peu l'homme qui donne à dîner avait disparu, l'homme qui dîne en ville était mort. Autrefois, tout poète famé ou affamé avait chaque jour de la semaine

son couvert mis dans une riche et hospitalière maison; la carte de ses trois cent soixante-cinq dîners lui coûtait par an un habit noir, de la politesse, six paires de bas de soie et quelques madrigaux. S'il est vrai que Gilbert et Malfilâtre moururent de faim, ce serait que Gilbert et Malfilâtre n'auraient eu ni habit noir, ni bas de soie, ni politesse. Aujourd'hui il n'y a plus de table ouverte ni de convive à jour fixe; le poète est reduit à son pot au feu, hélas! et c'est ce qui a fait prendre le deuil à notre vive et légère poésie; c'est ce qui l'a rendue si lamentablement maigre, c'est ce qui a fait pleurer en rimes élégiaques son romantisme mal nourri. Bien des industries encore se sont perdues dans ce désastre : le conteur, le découpeur, le plaisant, le mystifié, heureuses variétés du parasite. Mais qui voudrait être parasite aujourd'hui que l'on dîne pour 32 sous? aujourd'hui que votre dîner d'homme libre et fier coûte juste le même prix que le fiacre qui vous mènerait dîner chez l'Amphitryon, dont il faudrait être le complaisant pendant cinq heures, sans compter la visite de digestion?

Le nombre des restaurans qui ont surgi depuis quelques années est prodigieux et montre combien est rompu ce lien social, si étroit et si puissant, qui rassemblait autour de la même table les gens unis par les bienveillantes relations du monde. Avant 1789, les hommes des mœurs les plus débraillées allaient seuls s'enivrer au cabaret. Il fallait être mousquetaire, philosophe ou coupletier pour prendre ses repas à ces cuisines publiques. A dater de cette époque, la société entra en dissolution; les cercles élégans furent remplacés par les clubs criards; la fine conversation par la motion orageuse; il n'y eut plus de soupers; les femmes s'effacèrent, l'opulence émigra, les poètes, à jeun, ne firent plus des madrigaux, mais des hymnes; tout fut bouleversé : les assemblées législatives jetèrent dans Paris une foule de célibataires sans ménage, auxquels de nouveaux traiteurs ouvrirent leurs salons. Ce fut chez un de ces restaurateurs, établi au Palais-Royal, que Mirabeau sentit les premières atteintes du mal qui, peu de jours après, le mit au tombeau. En vain, plus tard, Barras et Cambacérès firent-ils de gé-

néreux et intelligens efforts pour restituer à la fourchette française son ancienne splendeur, et rendre à la gastronomie ses aristocratiques priviléges d'autrefois. Les usages nouveaux s'étaient déjà trop profondément enracinés. Cependant, jusqu'au commencement de l'empire, le nombre des restaurans fut assez restreint. Les premiers qui se firent un nom furent *Legacque* et *Véry* : *Véry* encore debout, et Legacque dont le nom passera à la postérité avec cette anecdote si connue sur le danger de manger secrètement des asperges.

Si par hasard quelqu'un ne connaissait pas cette anecdote, la voici : Le comte de ***, ancien émigré, était un des courtisans les plus assidus du premier consul. Homme de toutes les voluptés de l'ancien régime, il se livrait aux recherches de la gastronomie et entretenait à grands frais une danseuse de l'Opéra. Un jour qu'il avait affaire à la Malmaison, sa maîtresse se plaignit d'une violente migraine et annonça qu'elle ne quitterait pas sa chambre. Le comte, selon son habitude quotidienne, alla faire un tour chez le marchand de comestibles en vogue, puis il alla à la Malmaison et revint le soir, fort tard. La danseuse était au lit, plus malade que le matin. « Qu'avez-vous fait tout le jour? lui demanda le comte. — Je n'ai bougé de ma chaise longue. — Et qu'avez-vous pris? — Du bouillon de poulet, et voilà tout. — Du bouillon de poulet! vous vous jouez! » Puis, fixant sur elle un regard flamboyant, il lui dit d'une voix terrible : « Madame, vous avez dîné chez Legacque! » En vain voulut-elle se débattre contre cette accusation. « Il n'y avait aujourd'hui qu'une seule botte d'asperges à Paris, ajouta le comte, et c'est Legacque qui l'a prise. »

Véry a perdu la foule de chalands qui l'enrichissait jadis; mais il lui reste encore quelque chose de cet éclat inséparable de tout ce qui a eu une grande existence et une grande renommée. Dans ses vastes et beaux salons, les dîneurs sont rares, mais tous choisis et la plupart poudrés. *Véfour*, son voisin, est le restaurant de Paris qui reçoit la plus nombreuse société. Depuis quinze ans qu'il est fondé, trois fortunes s'y sont faites. Seul il est resté florissant dans le Palais-Royal déchu. La vie qui s'est retirée ailleurs est res-

tée là. Non loin de Véfour se trouve le *café de Périgord*, célèbre par son gibier. C'est un restaurant dix-cors, le mieux pourvu de Paris en faisanderie, et auquel les gardes-chasse de Chantilly et de Fontainebleau adressent leurs plus belles pièces. Le *café de Périgord* et *Véfour* sont les restaurans les plus parisiens de Paris. Les *Frères Provençaux*, au contraire, sont fréquentés par la province. Hormis quelques vieux habitués, attachés à son excellente cuisine et à la qualité remarquable de ses vins, le restaurant des *Trois Frères* a pour convives l'aristocratie départementale; autrefois il avait pour clientèle presque tous les députés des grands colléges; les chevaliers de Saint-Louis y sont toujours en majorité : les hauts solliciteurs et la grande propriété y abondent. Une de ses distinctions est de n'avoir pas de rez-de-chaussée. Les salons particuliers s'élèvent jusqu'aux sommités de la maison et sont ordinairement retenus pour des repas de famille. Du reste, la cuisine provençale s'y exerce fort peu et ne vient là que pour ne pas démentir l'enseigne. Une chose à remarquer, c'est que tous les restaurans du Palais-Royal ont des cafés correspondans. C'est une affinité intime et mystérieuse qui conduit des *Frères Provençaux* au *café Valois*, de Véfour au *café Corazza*, de Véry au *café de Foy*. Le seul restaurant vraiment provençal que l'on trouve à Paris est le *Bœuf à la mode*, rue de Valois, qui justifie son nom vulgaire et de mauvais goût par une peinture qui lui sert d'enseigne, représentant un bœuf revêtu d'une robe à falbalas, avec des chaînes au cou, un châle sur les épaules, des pendans d'oreilles et une toque à plumes. Les méridionaux, qui se laissent prendre facilement aux images et qui d'ailleurs sont fort entichés de leur cuisine odorante, viennent en foule au *Bœuf à la mode*, qui a fait fortune depuis que Paris est envahi par le département des Bouches-du-Rhône. C'est, du reste, un restaurant de troisième classe et sur la même ligne que *Prévost*, au Palais-Royal, *Prévost*, désert à peu près toute la semaine, et où, le dimanche, afflue le commerce en goguettes de la rue Saint-Honoré et de la rue Saint-Denis.

Passons du Palais-Royal au boulevart des Italiens. Là nous trou-

vons en première ligne le *café de Paris* dont le nom est étroitement lié à la fashion parisienne. Admirablement situé, et occupant sur le boulevart les appartemens qui logèrent autrefois le luxe du comte Demidoff, le *café de Paris* doit sa vogue à sa position géographique seulement. Le service y est médiocre, la chère peu distinguée, mais la batterie de table est assez élégante, les prix de la carte sont fort élevés, l'ameublement des salons ne manque pas de richesse, tout ce qui séduit l'œil est bien traité, et la mode a pris tout cela sous sa protection spéciale. Aussi est-ce là que s'arrêtent, vers six heures du soir, les tilburys légers qui reviennent du bois, et les coupés qui vont à l'Opéra ou aux Italiens. Les hommes y sont presque tous en bas de soie. A la cuisine peu substantielle du *café de Paris*, nos jeunes hommes à tous crins entretiennent la pâleur mélancolique de leur visage et la svelte fragilité de leur tournure. A côté de cette jeunesse dorée viennent s'asseoir nos comfortables célébrités littéraires, les heureux industriels de la presse et la fleur de nos représentans. Toutefois le *café de Paris* a perdu dans M. Véron son plus magnifique habitué.

Tortoni sépare le *café de Paris* de *Hardy* et de *Riche*, les deux vétérans du boulevart, illustrés par ce mot de Cambacérès : — « Il faut être bien hardi pour dîner chez Riche, et bien riche pour dîner chez Hardy ».. *Riche* et *Hardy* sont très-fréquentés les nuits de bal de l'Opéra. C'est là que l'intrigue du bal masqué accomplit ordinairement le second acte de sa trilogie.

De l'autre côté du boulevart, descendez dans le *café Anglais*, vous y rencontrerez chaque jour les mêmes visages, ce qui est un excellent témoignage en faveur de l'établissement. A gauche de l'entrée principale, deux tables sont retenues, où viennent s'asseoir des habitués que vous retrouverez après le dîner dans une avant-scène de l'Opéra. Parmi eux, un jeune chef de division qui porte avec distinction un nom parlementaire honoré et célèbre. Les salons du fond sont occupés toute la soirée par de rudes et infatigables causeries, auxquelles viennent prendre part de saillantes individualités. — Remarquez-vous ce manteau écossais qui entre en traînant le pas? C'est le dilettanti fossile qui depuis vingt ans

bat la mesure à faux sur le balcon des Italiens. — Un landaw de louage s'arrête à la porte de la rue de Marivaux. Après une assez longue station, le personnage qu'il renferme en descend et entre au *café Anglais;* c'est un homme jeune encore et d'un extérieur singulièrement négligé. Son nom, que vous entendez chuchoter, appartient à la haute aristocratie administrative. A peine entré, il a donné des ordres à tous les garçons : l'un est allé prendre dans sa voiture une vaste chancelière, un autre lui apporte un volumineux carton qui contient « tout ce qu'il faut pour écrire », comme on dit à la comédie. Il expédie une douzaine de lettres, se fait servir des mets étrangement choisis, auxquels il touche à peine, et parle haut à ses voisins. Ceux qui auront été frappés par son extérieur désordonné le seront bien plus par l'originalité de ses discours. Aux délicatesses et aux sarcasmes de son style, on reconnaît tout d'abord le gentilhomme et l'homme d'esprit. Il est piquant de rencontrer sous une enveloppe aussi inculte ce paradoxe léger, cette élégante saillie; c'est Diderot avec la barbe du Juif errant, Rivarol avec le chapeau de Robert Macaire. On vous dira de lui des mots, des manies et des aventures incroyables; il vient quelquefois demander à trois heures du matin un poulet à la marengo. Plusieurs volumes écrits de sa main sont déposés à la Bibliothèque royale; il lui est arrivé de prendre des chevaux de poste pour aller de chez lui, rue de la Chaussée-d'Antin, au café Tortoni.

Du reste, le *café Anglais* n'a rien de particulièrement anglais dans le service ni dans la fréquentation, si ce n'est lord S... qui, passant il y a quinze ans par Paris pour se rendre à je ne sais quelles eaux, où le conduisait un rhumatisme, s'arrêta à Frascati, et n'en est sorti que pour dîner au *café Anglais,* où il entre tout voûté qu'il est par le creps. Les seuls restaurans de Paris qui aient une couleur étrangère sont *Biffi* et *Terré.*

Terré, rue Neuve-des-Petits-Champs, est un restaurant espagnol. On y trouve le *puchero*, le *gaspacho*, la *verdura*, l'*olla podrida,* et toutes les sauces castillanes, et tous les rôtis andaloux. *Terré* a été visité souvent par une caravane de dîneurs littéraires guidés

dans leur pélerinage gastronomique par le spirituel viveur qui a écrit les mémoires d'une dame de notre temps, et un jeune écrivain dont les brillans débuts ont pris l'Espagne pour théâtre, et qui a enrichi la *Revue de Paris* de ses nouvelles.

Chez *Biffi*, *macaroni*, *lazagni*, *ravioli*, vous prennent à la gorge jusqu'à vous étouffer. Réfugiés et compositeurs, marquis toscans et artistes florentins, viennent là se consoler et s'inspirer en mangeant le *rizoto* national et le *stuffato* de la patrie.

Nous avons ensuite les restaurans privilégiés où se font les dîners tête à tête et les fines parties carrées. *Pétron*, le succulent voisin des Variétés ; *Parly*, qui donne le bras au Vaudeville; *Douix*, dont les balcons planent sur le boulevart de l'Opéra; et à l'extrémité du boulevart du Temple le *Méridien*, chéri des héros de M. Paul de Kock.

A propos de *Pétron*, je sais une histoire que je vais dire. Ce n'est pas l'espiéglerie de ces loustics iconoclastes qui mutilèrent l'enseigne de Pétron et décapitèrent son nom; il s'agit d'une meilleure et plus intéressante anecdote.

Au plus fort de l'empire, et par une belle matinée du mois de juin, la garnison de Paris était passée en revue au Champ-de-Mars. Pendant que la parade défilait, le général *** invita deux officiers supérieurs à venir déjeuner avec lui chez Pétron. L'invitation tomba dans l'oreille d'un jeune et alerte larron qui depuis une heure lorgnait en connaisseur l'habit doré du général. Aussitôt notre industriel court chez Pétron et retient un cabinet au fond du jardin pour le général qui va venir, et qui l'a envoyé d'avance, lui son valet de chambre qui le sert partout, même chez le restaurateur. On met le couvert, le valet de chambre prend un tablier et une serviette, et attend son général. Le général arrive, et il s'empresse de le saluer et de le conduire au cabinet préparé. Le général le prend pour un garçon, aussi bien que Pétron pour un valet de chambre, et seul l'habile escroc fait le service pendant tout le déjeuner. Où voulait-il en venir? vous allez voir. Au milieu du déjeuner, en posant un plat sur la table, il simule une maladresse et répand la sauce sur l'habit du

général. Le général furieux jure comme un caporal; le valet de chambre l'apaise en lui protestant que cela ne serait rien. « Donnez-moi votre habit, lui dit-il, et dans dix minutes il n'y paraîtra pas. » Le général ôte son habit, et le donne au malencontreux garçon qui s'esquive en racontant à la hâte ce qui est arrivé, et en disant qu'il va chercher un autre habit chez son général. Je vous laisse à penser s'il revint, et si le général se reprit à jurer lorsqu'il sut qu'il était dupe, et qu'il fallait, après avoir payé la carte de Pétron, aller commander un autre uniforme chez Berchut.

Il est une série de restaurans qui, grâce à leur localité, à leur vaste et commode distribution, sont spécialement affectés à des repas de corps, à des noces et à des festins. Pour commencer par les morts, il faut d'abord parler de *Lointier*, qui vient de tomber sous le marteau des architectes qui embellissent la rue de Richelieu. L'hyménée se restaure aujourd'hui principalement chez *Grignon* et au *Cadran bleu*.

Grignon est pour les noces de la haute bourgeoisie, pour les avoués qui épousent des héritières et paient leurs charges le jour du contrat. Ses riches salons respirent un parfum d'épithalame, et les gâteaux de Savoie ne s'y présentent que couronnés de la fleur d'oranger symbolique. Le *Cadran bleu* est pour les menues épousailles du commerce en détail. La rue Saint-Denis et le Marais s'y conjoignent par les liens du mariage, et y resserrent au cliquetis des fourchettes et au choc des verres les nœuds formés à la mairie et à l'église. La chanson que la liberté a tuée en France, et sur laquelle se sont fermés les caveaux de Momus, ressuscite de temps en temps aux banquets de noces du *Cadran bleu* et de *Grignon*. Il est rare qu'à ces festins il ne se trouve pas quelque bel esprit qui prenne la lyre entre la poire et la meringue, et chante sur un air connu toutes ces équivoques banales que la circonstance rend toujours nouvelles. A ces couplets, dont la pointe déchire la gaze, la mariée écoute d'un air distrait, et l'époux se rengorge en souriant, tout fier d'entendre célébrer en vers et en musique son ardeur et son bonheur, sa gloire et sa victoire.

Le *Cadran bleu* a joui d'une immense réputation il y a quelques années; tout Paris allait y manger du poisson au temps où le mélodrame florissait. *Deffieux*, au coin du faubourg du Temple; le *Veau qui tette*, place du Châtelet, et les *Vendanges de Bourgogne*, au bord du canal Saint-Martin, servent aussi de temple au Comus conjugal. *Deffieux* est le premier traiteur qui ait été victime de ce vol ingénieux dont la *Gazette des tribunaux* a publié le secret. Un amateur entre, colle un emplâtre de poix à l'envers de sa table, et y incruste son couvert. On s'aperçoit de la soustraction, on soupçonne naturellement l'amateur qui s'indigne, exige qu'on le fouille, retourne toutes ses poches, ôte ses bottes, et se retire absous et superbe au milieu des plus humbles excuses. Un moment après entre un autre amateur qui se met à la table où le coup a été fait, décolle le couvert, l'empoche, et sort paisiblement après avoir payé sa carte. Grâce à la publicité de la presse, ce vol doit être impossible à Paris aujourd'hui, mais il est destiné à parcourir la province et les pays étrangers.

Les *Vendanges de Bourgogne*, le plus vaste établissement gastronomique de la capitale, est principalement affectionné par la garde nationale. Une légion toute entière peut dîner dans son grand salon. Des banquets politiques ont fait retentir jusqu'à la cour d'assises le nom des *Vendanges de Bourgogne*. Repas de noces, de légions, d'artistes, de conspirateurs, d'actionnaires, le grand couvert est toujours mis dans ce vaste restaurant. C'est aux *Vendanges de Bourgogne* qu'a lieu ordinairement le banquet fraternel des anciens élèves de *Sainte-Barbe*.

Maintenant il reste à citer quelques restaurans qui ne peuvent se classer dans aucune catégorie, et qui ne se font remarquer par aucune spécialité bien établie; de ce nombre, *Laiter* qui regarde les Tuileries, *Laiter* où déjeunent les chefs de division des finances et quelques députés ministériels, et où dînent en de doux tête-à-tête les jeunes Anglais qui séjournent dans les riches hôtels de la rue Castiglione et de la rue Rivoli; la *Poissonnerie anglaise*, où l'on mange vivant le poisson de mer; *Champeaux*, qui restaure les victimes de la hausse et du report; *Desmares*, si justement

célèbre dans le faubourg Saint-Germain, où dînent tous les gentilshommes qui ont perdu leur cuisine à la révolution de juillet, et où dînaient autrefois une foule d'officiers de la garde royale et de députés du centre droit, parmi lesquels on distinguait à sa faconde le véritable M. Viennet; enfin, le *Rocher de Cancale*, la carte la plus chère de Paris, restaurant privilégié de la finance, et le seul que fréquente le dandysme en goguettes; le seul type qui ait survécu de l'ancien cabaret, et où l'on admire une magnifique argenterie exécutée sur les dessins de M. Duponchel. Le *Rocher de Cancale* compte parmi ses chalands ces industriels qui gagnent vingt-cinq louis tous les trois mois, en avalant cent trente douzaines d'huîtres. Les fanatiques du bivalve de Cancale, de Marennes et d'Ostende, ne connaissent que la rue Montorgueil.

J'ai mentionné, je crois, tous les restaurans d'élite que possède Paris; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé, excepté pourtant le poétique *Flicoteaux*, délices de l'étudiant, gloire du pays latin. Il n'y a rien à dire sur les restaurans à prix fixe, à 2 francs par tête, à 32 sous, à 25 sous, sinon que 18 sous est le plus bas prix où un honnête homme puisse dîner avec de l'argenterie.

Sur la même ligne que les restaurans, il faut placer les tavernes anglaises, où l'on mange à prix fixe du rosbiff à discrétion, et où l'on boit du porter et de l'ale comme dans les romans de Walter Scott; puis les tables d'hôte qui pullulent dans tous les quartiers, et dont les prix varient de 10 francs à 30 sous par tête. Les tables d'hôte sont très-courues par les chercheurs de bonnes fortunes, les chevaliers d'industrie, les employés et les vaudevillistes. On y rencontre des Anglaises pâles, des philosophes allemands et des danseuses retirées qui mangent incognito; enfin, comme dernier asile de la gastronomie cosmopolite, nous avons les établissemens hollandais qui administrent le bouillon et font couler le consommé dans les douze arrondissemens.

Bientôt nous aurons mieux que cela, nous aurons les omnibus-restaurans de M. de Botherel qui promèneront dans tout Paris leur confortable cuisine. On n'aura qu'à se mettre à la fenêtre et à faire signe de monter au fricandeau, à la sole et au poulet rôti. Jus-

qu'ici la cuisine nomade s'était bornée aux pommes de terre frites qui errent dans la poèle vagabonde et parfument de leur grasse vapeur les quais de la Cité et de l'île Saint-Louis ; là viennent prendre leur ordinaire les ouvriers qui, le dimanche, lancent hors barrière leur hebdomadaire appétit, et vont manger la matelote de la Rapée et le civet apocryphe du fameux Desnoyers.

La pomme de terre frite est le dernier degré de cette échelle gastronomique dont *Véry*, *le Rocher de Cancale* et *Desmares* sont les premiers et les plus brillans échelons.

Les omnibus-restaurans porteront le dernier coup à la gastronomie, en la rendant tout-à-fait victime de l'industrialisme. Jamais sans doute ne reviendront pour la France les temps où l'aristocratie et la finance rivalisaient dans leurs magnifiques soupers, temps fortunés où la cuisine française avait ses poètes et ses martyrs, où Boileau chantait Mignot, et où Vatel, par son trépas héroïque, se montrait digne de la maison de Condé !

PAUL VERMOND.

LE THÉATRE DE M. RŒDERER.

M. le comte Rœderer, pair de France, ne rêve pas uniquement des théories inattendues, il est aussi poète dramatique. Avant d'interpréter la charte du 7 août et la révolution de juillet dans une fameuse brochure, il avait soutenu l'école de Shakspeare, de Goëthe et de Schiller, non-seulement par sa critique, mais encore par des œuvres originales. Il a eu la gloire de comprendre, après le président Hénault, Sébastien Mercier et M. Népomucène Lemercier, toutes les ressources que la comédie historique et le drame gardaient à nos théâtres fatigués. On peut dire de cet écrivain ingénieux que s'il défend aujourd'hui peut-être maladroitement la royauté, son péché politique est plus que racheté par ses mérites littéraires. C'est là une de ces bonnes fortunes dont M. Viennet avait eu seul jusqu'à présent le droit et l'occasion de réclamer les honneurs.

En 1818, il parut une première édition du *Marguillier de Saint-Eustache* dont nous parlerons bientôt, édition que l'auteur supprima lui-même, parce que, dit-il dans la préface, un examinateur de la police y trouva des choses susceptibles d'application. On voit que M. Rœderer a failli jadis se compromettre vis-à-vis d'un gouvernement qui ressemblait beaucoup à celui que maintenant il nous souhaite; mais déjà il avait de la prudence, et il attendit. En 1827, plus libre dans son allure, il publia, sous le titre de *Comédies historiques*, et sans nom d'auteur, un volume qui renfermait *le Marguillier de Saint-Eustache*, et deux autres pièces imprimées en Belgique. Les trois morceaux réunis forment le théâtre de M. Rœderer, théâtre un peu maigre en étendue, mais fort de pensée, écrit dans une excellente voie, neuf, piquant et très-digéré. Aucune de ces pièces n'a obtenu ou plutôt n'a brigué le grand jour d'une représentation; toutefois, le public y a perdu; et, à part l'importance dynastique

et sociale de la question, s'il fallait choisir entre la brochure et *le Marguillier*, nous n'hésiterions pas un instant. La comédie historique est l'ouvrage d'un homme d'esprit; il nous semble que tout le monde n'est pas d'accord pour en dire autant de certaine polémique.

Dans l'édition de 1827, *le Marguillier de Saint-Eustache* est précédé d'un avant-propos où l'auteur s'élève à des considérations morales de critique précieuses en ce moment-ci. Le sujet du drame roule sur un quiproquo dont le beffroi de la paroisse des halles fut le prétexte, sous le règne de Charles VI, dans un temps d'émeute. Le dauphin, voulant profiter de l'imbécillité du monarque, son père, pour gouverner à son gré la France, cherche à se rendre maître des Armagnacs et de la reine Isabeau de Bavière; dans ce but, il invite le marguillier de Saint-Eustache, le sieur Lahure, à donner le signal d'une insurrection contre la cour par le son de ses cloches. Lahure obéit au dauphin; mais sur le point de mettre en branle sa sonnerie, le marguillier reçoit d'Isabeau l'ordre de ne point aider par le tocsin l'entreprise des conjurés dont elle tient le secret. Lahure obéit à la reine avec autant d'empressement qu'il eût obéi au dauphin. Il trouve même le moyen de faire chanter un *Te Deum*, dont les deux partis revendiquent chacun l'hommage, et cet acte de patriotisme à double entente ménage au sacristain les récompenses du vainqueur et le pardon du vaincu. Un caractère si plaisant d'égoïsme bourgeois a été développé avec soin par M. Rœderer; il s'est complu dans son œuvre et n'a pas épargné les couleurs. A la finesse de son talent, on reconnaît un homme qui a vu de près, sous tous les régimes, les plus tristes exemples de bassesse et de servilité. C'est ce qu'il est facile d'apprécier par le fragment de ses réflexions que nous allons extraire de la préface :

« ... Je ferai, sur le caractère que j'ai donné à maître Lahure, deux observations que je prie de noter :

» La première, c'est qu'il n'a rien de commun avec ces caractères doux, faibles et timides que le pouvoir en mauvaise humeur, ainsi qu'il est toujours en révolution, fait trembler... »

Ici, plusieurs vers empruntés à La Fontaine, que M. Rœderer cite avec autant de justesse que de goût. Le fabuliste a souvent l'honneur d'être, malgré lui, de la même opinion que l'écrivain politique.

« ... Je déclare, en second lieu, que le caractère de Lahure n'a rien de commun non plus avec celui des bons et paisibles habitans des pays monarchiques, qui, se tenant à l'écart et se renfermant dans leur famille durant les orages politiques, sont

toujours soumis à l'autorité qui se trouve à la tête du gouvernement, *sans s'informer d'où procèdent ses droits;* qui se reconnaissent obligés de leur personne et d'un partage de leurs revenus envers celui, quel qu'il soit, qui protége les personnes et les propriétés; qui croient, *avec la foi d'un charbonnier,* à la légitimité de celui qui est, et disent, avec toute la sincérité et toute la simplicité de l'Église, qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, sans demander à voir sa généalogie. Ces hommes sont heureusement le fond des nations monarchiques, sans quoi les mutations des princes pourraient être, seraient inévitablement la subversion et l'anéantissement des peuples. »

O M. Rœderer, combien vous seriez-vous reproché de ne point excepter de l'anathème de votre comédie les mêmes braves gens dont vraisemblablement vous sous-entendez l'apologie dans votre brochure! Mais vous vous êtes montré conséquent jusqu'au bout; vous avez mis en rapport toutes les faces de la question, tous les détails du système. Après avoir établi dans une préface historique qu'il y avait toujours une majorité pour le gouvernement de votre choix, vous avez récemment découvert dans un écrit parlementaire le gouvernement qui répond à cette majorité. Le défaut de logique, l'inconstance et l'oubli, ne sont pas votre fait. C'est littérairement bien prouvé.

M. Rœderer nous révèle avec étude le type qu'il a imaginé dans Lahure :

« ... Ce sont, dit-il plus loin, ces hommes qui se mettent en avant dans les temps de trouble, qui viennent toujours au secours du plus fort, qui sont les premiers à saluer le parti triomphant, et à solliciter ses faveurs; qui, en jouissant d ses bienfaits, songent déjà à se préparer des titres près du parti opposé, et se présentent à lui, ces titres à la main, le jour même qu'il a pris sa revanche; qui se trouvent ainsi les premiers placés, et les mieux placés sous les régimes les plus opposés, et toujours dans une position de faveur à la suite des convulsions politiques qui ont entraîné le plus de désastres et de ruines. Je demande s'il est un précepte dans la morale, une loi dans la politique, une règle dans la bienséance, qui défende de rire un moment de cette espèce d industrie si lâche que, malgré ses succès, elle ne parvient jamais à exciter autant d'envie que de mépris? »

Non, monsieur le pair de France, rien ne défend la raillerie du théâtre à l'égard de ces gens-là. Vous le dites avec trop de verve pour qu'on refuse d'y croire. Vous avez parfaitement raison. La politique, la morale et la bienséance permettent d'en rire dans notre comédie; et nous en rirons volontiers avec vous.

M. Rœderer continue avec la même présence d'esprit :

« ... Toutefois, je n'ai fait de maître Lahure qu'un sot mu par l'instinct de la vanité plutôt que par des calculs d'intérêt. Si j'avais voulu et si j'avais pu lui donner un peu plus d'esprit, et le combiner avec de l'effronterie, avec une corruption profonde, un égoïsme dégagé de toute affection et de toute contrainte, j'en aurais fait un personnage odieux qui, après tout et malgré ses talens, n'eût été que l'âne de La Fontaine. Cet âne déteste également le maître qu'il sert, celui qu'il a servi, celui qu'il servira. Il tend le dos au bât du maître qui arrive, pour être sûr d'avoir toujours la tête au râtelier. Le maître qui part et cède l'écurie n'obtiendra de lui qu'un coup de pied. Est-il dans un pré plein d'herbe et florissant, il ne s'embarrasse pas de l'ennemi qui s'approche, ni du maître qui s'enfuit et l'appelle.

» Sauvez-vous et laissez-moi paître ;
» Notre ennemi, c'est notre maître.

» Cet âne est un mauvais sujet dont le discours pourrait être une leçon de bonté pour les maîtres durs, si son exemple n'était une leçon d'ingratitude pour les serviteurs les mieux traités. »

Par ce qui précède on surprend à M. Rœderer des habitudes de style invariables, comme des pensées de gouvernement profondes : toujours La Fontaine pour le trait et le courtisan pour but; il ne ménage pas plus l'un que l'autre. La plume du malicieux pair de France a des saillies qui frappent avec une égale vivacité le passé, le présent et l'avenir.

L'originalité et la bonhomie de l'auteur se retrouvent même jusque dans les dialogues de sa pièce. Il ne renferme pas ses enseignemens politiques dans les limites de la préface; il en prête encore la vigueur au langage des personnages de son drame. Ainsi, dans *le Marguillier de Saint-Eustache*, le dauphin récite chaleureusement une tirade dont l'ironie semble née d'hier.

« ... L'amour du bien public, s'écrie le prince, est devenu une passion en moi. Je ne concevais pas cela il y a six mois, je ne m'en faisais pas une idée. Mais depuis que je vois les Armagnacs, que j'ai soutenus contre le duc de Bourgogne, mon beau-père, et que j'ai aidés à triompher de lui ; depuis que je les vois aussi obstinés que lui à m'éloigner des affaires et à me refuser de l'argent, vraiment les malheurs de la patrie m'affectent profondément. Cela me prend là (*montrant son cœur*) ; et quand je pense à ces gens-là, l'amour du bien public me suffoque. »

A la place du duc de Bourgogne et des Armagnacs, mettez, si cela vous convient, tel nom du jour que vous avez peut-être sur les lèvres, et vous verrez que M. le comte Rœderer, champion opiniâtre de la présidence réelle, a été, un moment dans sa vie, beaucoup plus malicieux encore qu'il ne lui plairait peut-être aujourd'hui de l'avouer.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer la définition de la girouette par le noble écrivain. Les marguilliers de la paroisse entourent Lahure, le pressent de mettre la fabrique à l'abri des censures du gouvernement, et se moquent sans scrupule de ses perpétuels changemens d'opinion. Lahure les regarde avec dédain et leur adresse ces fougueuses paroles :

« ... Marguilliers de seconde et de troisième classe, savez-vous seulement ce que c'est qu'une girouette ? Non, vous ne le savez pas. Ce que vous voyez tourner au vent, c'est la banderolle. La pièce principale de la girouette, c'est le pivot. C'est le pivot qui est fixe, immobile, invariable sur le comble de l'édifice, et qui en fait la solidité ; c'est l'homme public ferme dans sa place, c'est le marguillier d'honneur de Saint-Eustache assis invariablement sur l'édifice de la fabrique. »

Les deux autres pièces du recueil sont moins importantes. *Le Diamant de Charles-Quint* est un joli proverbe, brodé sur la galanterie que le roi d'Espagne fit à la duchesse d'Étampes, en lui laissant une bague qui par mégarde ou à dessein s'échappa de son doigt, tandis qu'il se lavait les mains. *Le Fouet de nos pères* a été imité, sur le théâtre du Palais-Royal, par les auteurs de *la Jeunesse de Louis XII*. Dans la préface de cette dernière comédie, qui est un éloquent et véritable morceau d'histoire, on lit avec surprise, à propos de l'éducation des princes, les considérations suivantes :

« ... Dans une période de notre histoire qui, bien que très-courte, y occupera un grand espace par les hauts faits qui la remplissent, on a été surpris de voir avec quelle facilité des princes nés loin du trône, loin des cours même, qui n'avaient pas été plus exercés à rendre des respects qu'à en recevoir, s'étaient approprié le code de l'étiquette en parvenant au pouvoir suprême, avaient saisi l'esprit de ses lois à la fois subtiles et profondes, en avaient établi le rigorisme dans leurs cours. On s'étonnait qu'ils fussent si bien informés des assujétissemens imposés dans les cours les plus anciennement exercées à tous les petits artifices de la grandeur, à tous les petits secrets de la puissance ; qu'ils distinguassent avec une précision si parfaite, jusque dans la familiarité, les nuances les moins sensibles entre l'abandon qu'elle autorise et la retenue que le respect impose. Ceux qui s'étonnaient de cette subite instruction, ceux qui l'admiraient comme une soudaine illumination du génie qui d'ailleurs faisait de si hautes preuves ; ceux dont elle était le tourment, ces vieux généraux,

ces anciens camarades à qui l'on interdisait chaque jour quelque habitude de cordialité pour en prendre une d'étiquette glacée : tous ignoraient que ces monarques avaient des instituteurs secrets qui, par une certaine émulation de servilité élégante et polie, enseignaient chaque jour quelque raffinement de l'ancienne rubrique. Et quels étaient ces instituteurs ? C'étaient des hommes de l'ancienne cour, tout fiers de se montrer plus profonds dans la science des respects, et plus souples dans l'art de les rendre, que ne pouvaient l'être des guerriers appesantis par leurs services, toujours occupés de ceux qu'ils pourraient rendre encore, accoutumés à se jeter dans les périls ou à se roidir contre les obstacles, et qui, ne connaissant pas de nuances dans leur devouement, étaient peu capables d'en mettre dans leurs sujétions. »

M. Rœderer écrivait ces lignes dans le but de prouver que le goût de l'arbitraire était instinctif chez l'homme. Il prétend que l'idée du pouvoir absolu vient à l'enfant dans le berceau, comme au monarque sur le trône. C'est la moralité du *Fouet de nos pères*, drame où Louis XII, jeune encore et très-despote, est frappé de verges par un courtisan prudemment masqué.

Il résulte encore de ce singulier fragment qu'on serait tenté de croire l'allégorie une figure de rhétorique familière à l'auteur, tant il faudrait ajouter peu de chose à ce tableau des *instituteurs secrets* pour en faire une satire contemporaine. On trouvera que les ouvrages de M. Rœderer sont substantiels ; ses comédies n'ont pas moins de portée que ses brochures. L'intérêt qu'on éprouve à étudier les unes et les autres est même si puissant, que nous nous plaisons à espérer l'accomplissement de cette promesse :

« ... Ce volume aura une suite qui paraîtra prochainement. »

Telle est la phrase qui termine l'avant-propos des *Comédies historiques*. Il y a huit ans qu'on attend la suite. Fasse le ciel que la suite de la brochure soit moins tardive !

Nous prendrons au surplus la liberté de juger dans cette revue M. le comte Rœderer comme littérateur, comme historien et comme critique.

André Delrieu.

UNE PRÉFACE [1].

L'auteur de cette esquisse n'a jamais abusé du droit de parler de soi que possède tout écrivain, et dont autrefois chacun usait si librement, qu'aucun ouvrage des deux siècles précédens n'a paru sans un peu de préface. La seule préface que l'auteur ait faite, a été supprimée; celle-ci le sera vraisemblablement encore. Pourquoi l'écrire? Voici la réponse.

L'ouvrage auquel travaille l'auteur doit un jour se recommander beaucoup plus sans doute par son étendue que par la valeur des détails. Il ressemblera, pour accepter le triste arrêt d'une récente critique, à l'œuvre politique de ces puissances barbares qui ne triomphaient que par le nombre des soldats. Chacun triomphe comme il peut. Il n'y a que les impuissans qui ne triomphent pas. Ainsi donc, il ne peut pas exiger que le public embrasse tout d'abord et devine un plan que lui-même n'entrevoit qu'à certaines heures, quand le jour tombe, quand il songe à bâtir ses châteaux en Espagne, enfin dans ces momens où l'on vous dit: — A quoi pensez-vous! et que l'on répond: — A rien! Aussi ne s'est-il jamais plaint ni de l'injustice de la critique, ni du peu d'attention que le public apportait dans le jugement des diverses parties de cette œuvre encore mal étayée, incomplétement dessinée, et dont le plan d'alignement n'est exposé dans aucune des mairies de Paris. Souvent donc il aurait dû peut-être avertir les personnes abonnées aux cabinets de lecture, avec la simplicité des vieux auteurs, que tel ou tel ouvrage était publié dans telle ou telle

(1) M. de Balzac publie en ce moment, chez le libraire Werdet, une seconde édition du *Père Goriot*, publié pour la première fois par la *Revue de Paris*. Le morceau inédit qu'on va lire étant destiné à servir de préface à la seconde édition de ce roman, nous le donnons à nos abonnés, afin qu'ils aient ainsi l'ouvrage complet.
(*N. du D.*)

intention. L'auteur des *Études de mœurs* et des *Études philosophiques* ne l'a pas fait par plusieurs raisons. D'abord, les habitués des cabinets littéraires s'intéressent-ils à la littérature? Ne l'acceptent-ils pas comme l'étudiant accepte le cigare? Est-il nécessaire de leur dire que les révolutions humanitaires sont ou ne sont pas circonscrites dans une œuvre, que l'on est un grand homme inédit, un Homère toujours inachevé, et que l'on partage avec Dieu la fatigue ou le plaisir de coordonner les mondes? Le croiraient-ils? Ne les a-t-on pas fatigués de systèmes boiteux, de promesses inexécutées? D'ailleurs, l'auteur ne croit ni à la générosité ni à l'attention d'une époque lâche et voleuse qui va chercher pour deux sous de littérature au coin d'une rue, comme elle y prend un briquet phosphorique, qui bientôt voudra du Benvenuto Cellini à bon marché, du talent à prix fixe, et qui fait aux poètes la même guerre qu'elle a faite à Dieu, en les rayant du code, en les dépouillant pendant qu'ils vivent et en déshéritant leurs familles quand ils sont morts. Puis, pendant longtemps, sa seule intention en publiant des livres, fut d'obéir à cette seconde destinée, souvent contraire à celle que le ciel nous a faite, qui nous est forgée par les événemens sociaux que nous appelons vulgairement *la nécessité*, et qui a pour exécuteurs des hommes nommés *créanciers*, gens précieux, car ce nom veut dire qu'ils ont foi en nous. Enfin ces avertissemens, à propos d'un détail, lui semblaient mesquins et inutiles; mesquins, parce qu'ils ne portaient que sur de petites choses qu'il fallait laisser à la critique; inutiles, parce qu'ils devaient disparaître quand le tout serait accompli.

Si l'auteur parle ici de ses entreprises, il a donc fallu quelque accusation étrange, imméritée. Cette accusation passera nécessairement; et dans un pays où tout passe, la préface, qui déjà ne signifie pas grand'chose, ne signifiera donc plus rien. Néanmoins il faut répondre. Aussi répond-il.

Depuis quelque temps donc l'auteur a été effrayé de rencontrer dans le monde un nombre surhumain, inespéré de femmes sincèrement vertueuses, heureuses d'être vertueuses, vertueuses parce qu'elles sont heureuses, et sans doute heureuses parce qu'elles sont vertueuses. Pendant quelques jours de distraction, il n'a vu de toutes parts que des craquemens d'ailes blanches qui se déployaient, de véritables anges qui faisaient mine de s'envoler dans leur robe d'innocence, toutes personnes mariées d'ailleurs, qui lui faisaient des reproches sur le goût immodéré qu'il prêtait aux femmes pour les félicités illicites d'une crise conjugale que l'auteur a scientifiquement nommée ailleurs le *Minautorisme*. Ces reproches n'allaient pas sans

quelque flatterie, car ces femmes prédestinées aux plaisirs du ciel avouaient connaître, par ouï-dire, le plus détestable de tous les libelles, la Très-Horrible *Physiologie du Mariage*, et se servaient de cette expression pour éviter de prononcer un mot banni du beau langage, l'adultère. L'une lui disait que, dans ses livres, la femme n'était vertueuse que par force, par hasard, et jamais ni par goût, ni par plaisir. L'autre lui disait que les femmes adonnées au Minotaure, mises en scène dans ses œuvres, étaient ravissantes, et faisaient venir l'eau à la bouche de ces fautes qui ne devaient être représentées que comme tout ce qu'il y avait de plus désagréable dans le monde, et qu'il y avait péril pour la chose publique à faire envier la destinée de ces femmes quelque malheureuses qu'elles fussent; au contraire, celles qui étaient atteintes de vertu, leur paraissaient devoir être des personnes extrêmement disgracieuses et disgraciées. Enfin les reproches furent si nombreux, que l'auteur ne saurait les consigner tous. Figurez-vous un peintre qui croit avoir fait une jeune femme ressemblante, et à qui la jeune femme renvoie le portrait, sous prétexte qu'il est horrible. N'y a-t-il pas de quoi devenir fou? Ainsi a fait le monde. Le monde a dit : — Mais nous sommes blanc et rose, et vous nous avez prêté des tons fort vilains. J'ai le teint uni pour les gens qui m'aiment, et vous m'avez mis cette petite verrue dont mon mari seul s'aperçoit.

L'auteur fut épouvanté de ces reproches. Il ne sut que devenir en voyant ce nombre prodigieux de rosières qui méritaient le prix Monthyon, et qu'il avait envoyées par mégarde à la police correctionnelle de l'opinion. Dans les premiers momens d'une déroute, on ne pense qu'à se sauver : les plus braves sont entraînés. L'auteur oublia qu'il s'était permis de faire quelquefois, à l'instar de la capricieuse nature, des femmes vertueuses aussi attrayantes que le sont les femmes criminelles. On ne s'était pas aperçu de sa politesse, et l'on criait à propos de la vérité. *Le père Goriot* fut commencé dans le premier quart d'heure de son désespoir. Pour éviter dans son monde fictif des adultères de plus, il eut la pensée d'aller rechercher quelques-uns de ses plus méchans personnages féminins, afin de rester dans une sorte de *statu quo* relativement à cette grave question. Puis, quand cet acte respectueux fut accompli, la peur de recevoir quelques coups de griffe l'a pris, et il sent la nécessité de justifier ici, par l'aveu de sa panique, la réapparition de Mme de Beauséant, celle de lady Brandon, de Restant, et de Langeais qui figurent déjà dans *la Femme aban-*

donnée, dans *la Grenadière* (1), dans *le Papa Gobseck* (2), et dans *Ne touchez pas à la hache*. Mais si le monde lui tient compte de sa parcimonie à l'égard des femmes reprochables, il aura le courage de supporter les coups de la critique. Cette vieille parasite des festins littéraires, qui est descendue du salon pour aller s'asseoir à la cuisine, où elle fait tourner les sauces avant qu'elles ne soient prêtes, ne manquera pas de dire, au nom du public, qu'on en avait déjà bien assez de ces personnages; que si l'auteur avait eu la puissance d'en créer de nouveaux, il aurait pu se dispenser de faire revenir ceux-là. Quant à la faute d'avoir donné les commencemens du Rastignac de *la Peau de chagrin*, l'auteur est sans excuse. Mais si, dans ce désastre, il a tout le monde contre lui, peut-être aura-t-il de son côté ce personnage grave et positif qui pour beaucoup d'auteurs est le monde entier, à savoir *le libraire*. Ce protecteur des lettres paraît compter sur le grand nombre de personnes aux oreilles desquelles ne sont point parvenus les titres des livres d'où sont tirés ces personnages, pour les leur vendre; opinion tout à la fois amère et douce que l'auteur est forcé de prendre en gré. Certaines personnes voudront voir dans ces phrases purement naïves une espèce de prospectus; mais tout le monde sait qu'on ne peut rien dire en France sans encourir des reproches. Quelques amis blâment déjà, dans l'intérêt de l'auteur, la légèreté de cette préface, où il paraît ne pas prendre son œuvre au sérieux; comme si l'on pouvait répondre gravement à des observations bouffonnes, et s'armer d'une hache pour tuer des mouches.

Maintenant, si quelques-unes des personnes qui reprochent à l'auteur son goût littéraire pour les pécheresses lui faisaient un crime d'avoir lancé dans la circulation littéraire une mauvaise femme de plus, en la personne de Mme de Nucingen, il supplie ses jolis censeurs en jupons de lui passer encore cette pauvre petite faute. En retour de leur indulgence, il s'engage formellement à leur faire, après quelque temps employé à chercher son modèle, une femme vertueuse par goût. Il la représentera mariée à un homme peu aimable; car si elle était mariée à un homme adoré, ne serait-elle pas vertueuse par plaisir? Il ne la fera pas mère de famille; car si,

(1) Tome VI des *Études de mœurs*, (deuxième volume des *Scènes de la vie de province*).

(2). Tome IX des *Études de mœurs* (premier volume des *Scènes de la vie parisienne*, sous presse). Tome XI des *Études de mœurs* (troisième volume des *Scènes de la vie parisienne*).

comme Juana de Mancini, cette héroïne que certains critiques ont trouvée trop vertueuse, elle avait des enfans aimés, elle pourrait être vertueuse par attachement à ses chers anges. Il a bien compris sa mission et voit qu'il s'agit, dans l'œuvre promise, de peindre quelque vertu en lingot, une vertu poinçonnée à la monnaie du rigorisme. Aussi sera-ce quelque belle femme gracieuse, ayant des sens impérieux et un mauvais mari, poussant la charité jusqu'à se dire heureuse, et tourmentée comme l'était cette excellente Mme Guyon, que son époux prenait plaisir à troubler dans ses prières de la façon la plus inconvenante. Mais hélas! en cette affaire, il se rencontre de graves questions à résoudre. Si l'auteur les propose, c'est dans l'espérance de recevoir plusieurs mémoires académiques, faits de mains de maîtresses, afin de composer un portrait dont le public féminin soit satisfait.

D'abord si ce phénix femelle croit au paradis, ne sera-t-elle pas vertueuse par calcul? car, comme l'a dit un des esprits les plus extraordinaires de cette grande époque, si l'homme voit avec certitude l'enfer, comment peut-il succomber? « Où est le sujet qui, jouissant de sa raison, ne » sera pas dans l'impuissance de contrevenir à l'ordre de son prince s'il » lui dit: « Vous voilà dans mon sérail, au milieu de toutes mes femmes. » Pendant cinq minutes n'en approchez aucune; j'ai l'œil sur vous. Si » vous êtes fidèle pendant ce peu de temps, tous ces plaisirs et d'autres » vous seront permis pendant trente années d'une prospérité constante. » Qui ne voit que cet homme, quelque ardent qu'on le suppose, n'a pas » même besoin de force pour résister pendant un temps si court? Il n'a » besoin que de croire à la parole de son prince. Assurément les tenta- » tions du chrétien ne sont pas plus fortes, et la vie de l'homme est bien » moins devant l'éternité que cinq minutes comparées à trente années. Il y » a l'infini de distance entre le bonheur promis au chrétien et les plaisirs » offerts au sujet; et si la parole du prince peut laisser de l'incertitude, » celle de Dieu n'en laisse aucune (Oberman). » Être vertueuse ainsi, n'est-ce pas faire l'usure? Donc pour savoir si elle est vertueuse, il faut la faire tenter. Si elle est tentée et qu'elle soit vertueuse, il faudrait logiquement la représenter n'ayant pas même l'idée de la faute; mais si elle n'a pas l'idée de la faute, elle n'en saura pas les plaisirs. Si elle n'en sait pas les plaisirs, sa tentation sera très-incomplète, elle n'aura pas le mérite de la résistance. Comment désirerait-on une chose inconnue? Or la peindre vertueuse sans être tentée, est un non-sens. Supposez une femme bien consti-

tuée, mal mariée, tentée, comprenant les bonheurs de la passion? l'œuvre est difficile, mais elle peut encore être inventée. Là n'est pas la difficulté. Croyez-vous qu'en cette situation elle ne rêvera pas souvent cette faute que doivent pardonner les anges? Alors, si elle y pense une ou deux fois, sera-t-elle vertueuse en commettant de petits crimes dans sa pensée ou au fond de son cœur? Voyez-vous? tout le monde s'accorde sur la faute; mais dès qu'il s'agit de vertu, je crois qu'il est presque impossible de s'entendre.

L'auteur ne terminera pas sans publier ici le résultat de l'examen de conscience que ses critiques l'ont forcé de faire relativement au nombre de femmes vertueuses et de femmes criminelles qu'il a émises sur la place littéraire. Dès que son effroi lui a laissé le temps de réfléchir, son premier soin fut de rassembler ses corps d'armée, afin de voir si le rapport qui devait se trouver entre ces deux élémens de son monde écrit était exact, relativement à la mesure de vice et de vertu qui entre dans la composition des mœurs actuelles. Il s'est trouvé riche de trente et quelques femmes vertueuses, et pauvre de vingt femmes criminelles tout au plus qu'il prend la liberté de ranger toutes en bataille de la manière suivante, afin qu'on ne lui conteste pas les résultats immenses que donnent déjà ses peintures commencées; puis, afin qu'on ne le chicane en aucune manière, il a négligé de compter beaucoup de femmes vertueuses qu'il a mises dans l'ombre, comme elles y sont quelquefois en réalité.

FEMMES VERTUEUSES.

Études de mœurs.

1-2. Mme de FONTAINE et Mme de KERGAROUET, *le Bal de Sceaux*, tome Ier.

3-4-5. Mme GUILLAUME, Mme de SOMMERVIEUX et Mme LEBAS, *Gloire et malheur*, tome Ier.

6. GINEVRA DI PIOMBO, *la Vendetta*, tome Ier.

7. Mme de SPONDE, *la Fleur des pois*, tome II (sous presse).

8. Mme DE SOULANGES, *la Paix du Ménage*, tome II.

9-10. Mme CLAES et Mme de SOLIS, *la Recherche de l'absolu*, tome III.

FEMMES CRIMINELLES.

Études de mœurs.

1. La duchesse DE CARIGLIANO, *Gloire et malheur*, tome Ier

2-3. Mme d'AIGLEMONT, *même histoire*, tome IV.

4-5-6. Mme de BEAUSÉANT, *la Femme abandonnée*; lady BRANDON, *la Grenadière*; et JULIETTE, *le Message*, tome VI.

7. Mme DE MÉRÉ, *la Grande Bretèche*, tome VIII (sous presse).

8-9-10. Mlle DE BELLEFEUILLE, *la Femme vertueuse*; Mme de RESTAUD, *le Papa Gobseck*; FANNY VERMEIL, *la Torpille*, tome IX (sous presse).

FEMMES VERTUEUSES.

Études de mœurs.

11-12-13-14. Mme GRANDET, et EUGENIE GRANDET, NANON et Mme DES GRASSINS, *Eugénie Grandet*, tome V.

15-16. SOPHIE GAMARD, la BARONNE DE LISTOMÈRE, *les Célibataires*, tome VI.

17-18-19. Mme de GRANVILLE, *la Femme vertueuse*, ADÉLAIDE de ROUVILLE et Mme de ROUVILLE. *la Bourse*, tome IX.

20-21. JUANA (Mme Diard.) *les Marana*, Mme JULES, FERRAGUS, *chef des dévorans*, HISTOIRE DES TREIZE, tome X.

22-23-24. Mme FIRMIANI, la marquise de LISTOMÈRE, *Profil de Marquise*; Mme CHABERT, *la comtesse à deux maris*, tome XII.

25-26. Mlle TAILLEFER, Mme VAUQUER (1), *le père Goriot.*

27-28. ÉVELINA et LA FOSSEUSE, *Médecin de campagne.*

—

Études philosophiques.

29. FŒDORA, *la Peau de chagrin*, tome IV.

30. La comtesse de VANDIÈRE, *Adieu*, tome IV.

31. Mme de DEY, *le Réquisitionnaire*, tome V.

32-33. Mme BIROTTEAU et CÉSARINE BIROTTEAU (sous presse), *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau*, tomes VI-X.

34-35. JEANNE D'HÉROUVILLE et

(1) Elle est douteuse.

FEMMES CRIMINELLES.

Études de mœurs.

11. LA MARANA, *les Marana*, tome X.

12. IDA GRUGET, *Ferragus*, chef des dévorans, *Histoire des Treize*, tome X.

13. Mme de LANGEAIS, *Histoire des Treize; Ne touchez pas à la hache*, tome XI.

14-15. *Euphémie*, MARQUISE DE SAN-RÉAL et PAQUITA VALDÈS, *la Fille aux yeux d'or*, tome XII.

16-17. Mme de NUCINGEN, Mlle MICHONNEAU, *le Père Goriot.*

—

Études philosophiques.

18-19. PAULINE de WITCHNARC AQUILINA, *la Peau de Chagrin* et *Melmoth réconcilié*, tomes Ier, IV et XXI.

20. Mme de SAINT-VALLIER, *Maître Cornelius*, tome V.

21-22. Mlle de VERNEUIL et Mme du GUA, *les Chouans.*

FEMMES VERTUEUSES.

Etudes Philosophiques.

SŒUR MARIE, *l'Enfant maudit, sœur Marie-des-Anges*, tome V, XVII, XVIII et XIX.

36-37. PAULINE de VILLENOIX, *Louis Lambert;* et Mme de ROCHECAVE, *Ecce homo*, tomes XXIII et XXIV.

38. FRANCINE, *les Chouans*, (¹).

Quoique l'auteur ait encore quelques fautes en projet, il a aussi beaucoup de vertu sous presse, en sorte qu'il est certain de corroborer ce résultat flatteur pour la société, car la balance est de trente-huit sur soixante en faveur de la vertu; dans l'état actuel où en est la peinture qu'il a entreprise du monde. S'il s'arrêtait là, le monde ne serait pas flatté? Si quelques personnes se sont trompées, en croyant à un résultat contraire, peut-être leur erreur doit-elle être attribuée à ce que le vice a plus d'apparence; il foisonne; et, comme disent les marchands en parlant d'un châle, il est *très-avantageux;* au contraire la vertu n'offre au pinceau que des lignes d'une excessive ténuité. La vertu est absolue, elle est une et indivisible, comme était la république; tandis que le vice est multiforme, multicolore, ondoyant, capricieux. D'ailleurs, quand l'auteur aura peint la femme vertueuse fantastique, à la recherche de laquelle il va se mettre dans tous les boudoirs de l'Europe, on lui rendra justice et les reproches tomberont d'eux-mêmes.

Quelques raffinées ayant fait observer que l'auteur avait peint les pécheresses beaucoup plus aimables que ne l'étaient les femmes irréprochables, ce fait a semblé si naturel à l'auteur, qu'il ne parle de la critique que pour en constater l'absurdité. Chacun sait trop bien qu'il est malheureusement dans la nature masculine de ne pas aimer le vice quand il est hideux, et de fuir la vertu quand elle est épouvantable.

Paris, mars 1835.

(¹) L'auteur omet à dessein plus de dix femmes vertueuses, pour ne pas ennuyer le lecteur; mais il les nommerait s'il y avait contestation sur le résultat de cette statistique littéraire.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LA MARQUISE, OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE, PAROLES DE M. DE SAINT-GEORGE, MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

Le Vaudeville s'est emparé déjà plusieurs fois du chanteur Farinelli; certes la licence est grande. L'Opéra-Comique a repris son bien, en mettant en scène l'acteur Clairval, que les habitués de ce théâtre connaissent à peine maintenant, et dont les faits et gestes, les prouesses dramatiques et galantes étaient sans cesse rappelés, il y a trente ans, par le conseil des anciens, par cette troupe de vieux amateurs qui ne voulaient reconnaître aucun talent à Elleviou, parce qu'il ne savait pas porter l'épée et jeter son chapeau sous le bras comme le faisait l'illustre Clairval. Ce fut en vain que l'on tenta la reprise des *Événemens imprévus* en 1810; le premier ténor chantait bien mieux que l'acteur qui avait joué le rôle du marquis dans la nouveauté de cet opéra, mais il portait mal l'épée, et dès lors il fallut renoncer à une pièce exécutée d'une manière si défectueuse. La dynastie des ténors de l'Opéra-Comique ne compte que quatre souverains. Si Ponchard tient ses pouvoirs d'Elleviou, Michu fut l'héritier de Clairval. Ces quatre virtuoses ont à leur tour brillé dans le même opéra, *Zémire et Azor*, qui, depuis soixante-quatre ans, conserve le privilége de charmer le public parisien. On n'arrive point à ce grand âge sans éprouver quelque avarie. *Zémire* a perdu deux actes, elle les a laissés en chemin. Un vieillard est fort heureux lorsqu'à la fin d'une carrière long-temps prolongée, il peut

encore faire un inventaire aussi honorable et compter à l'actif la moitié de ses facultés physiques et morales. *Zémire* triomphe à l'Opéra-Comique, grâce à la belle voix, à l'agilité remarquable de Mme Casimir; elle triomphe, grâce à la fauvette, cette reine du bocage toujours fleuri. C'est autour de cet oiseau favori que l'on a conservé quelques airs, quelques duos qui lui servent de cortége. Les filles de Sander ne chantent plus leur duo, qui devenait trio pour les yeux, au moyen de la réunion de deux voix sur la seconde partie. *Veillons, mes sœurs!* et bien d'autres choses, ont disparu; mais on y retrouve encore l'air admirable d'expression, *Du moment qu'on aime!* que Ponchard dit dans la perfection. Soixante ans pour un opéra, c'est une suite de siècles! Le succès de *Zémire* fut si prodigieux dans sa nouveauté, les Français tiennent tant aux airs chantés par leurs nourrices, qu'il n'est pas étonnant que des fragmens de *Zémire* soient encore entendus avec plaisir.

Clairval, excellent acteur, chanteur routinier comme la plupart des virtuoses de notre ancien opéra, exerçait à Paris le métier de barbier quand il lui prit la fantaisie de se lancer dans la carrière dramatique et musicale. Un plaisant, qui sans doute n'admirait pas le double talent de Clairval, mit ce distique au bas du portrait de l'acteur à la mode :

> Cet acteur minaudier et ce chanteur sans voix
> Écorche les auteurs qu'il rasait autrefois.

La faveur constante du public accompagna Clairval pendant sa vie théâtrale de 1770 à 1790. Il n'eut point de rival; c'est pour lui que Grétry composa ses meilleurs ouvrages. Aux suffrages des connaisseurs se joignaient les tendres sentimens qu'il inspirait aux dames. Il était fashionable alors d'avoir un commerce de billets doux et de rendez-vous galans avec l'acteur favori, et la tendre cavatine *Du moment qu'on aime* fit éclore bien des passions; les marquises, les comtesses, les présidentes, couraient aux balcons de la bicoque enfumée de la rue Mauconseil, pour enlever à Zémire une bonne part de la déclaration que le trop séduisant Azor lui adressait quatre fois par semaine. Que les temps sont changés! On ne voit plus des ténors enlevés au sortir du spectacle et conduits mystérieusement dans des petites-maisons pour y recevoir l'aveu d'une flamme subite, d'une sympathie à laquelle il était impossible de résister. Les ténors ont depuis long-temps cédé ce commerce aux écuyers de Franconi, qui l'ont bientôt remis à leur voisin Debureau. Le paillasse des Funambules est aujourd'hui le seul comédien à bonnes fortunes que l'on cite; c'est le Baron, le Jéliotte, le Clairval de notre siècle. Il faut convenir que ce genre de galanterie est singulièrement représenté de nos jours.

Avant de vous conter les amours de la marquise de M. de Saint-George, il faut que je vous conte une des mille aventures du trop heureux Clairval. Une dame de la cour, après l'avoir en vain sollicité pendant plus de trois mois, voyant l'inutilité de ses frais d'amabilité, de ses lettres missives, de ses œillades assassines, imagina de le faire sommer de se rendre chez elle, sous peine de recevoir cent coups de bâton. Vous savez que les coups de bâton étaient la monnaie dont on se servait alors pour ajuster bien des choses. Le mari de la dame, instruit de l'assignation donnée, fit à son tour notifier à Clairval que s'il s'y rendait, il en recevrait deux cents bien comptés; la situation était assez dramatique pour mériter toute l'attention de l'acteur principal. Clairval indécis ne voulut pas risquer le dénouement sans avoir consulté un homme expérimenté dans ces sortes d'affaires, *uomo saggio e staggionnato*, et c'est Volange, le farceur Volange, plus connu sous le nom de Jeannot, qu'il choisit pour son conseiller intime. — « Il faut y aller, mon ami, il y a cent pour cent à gagner! » Telles furent les conclusions de Jeannot.

La marquise de M. de Saint-George ne procède pas de cette manière; elle est vivement éprise de Clairval et l'appelle pour lui donner des leçons de chant. Le moyen est simple et n'a rien qui puisse inspirer des soupçons à la médisance. D'ailleurs la marquise est veuve, très-jeune, très-jolie; elle est Espagnole : son cœur et sa tête ont toute l'exaltation et la légèreté que l'on se plaît à attribuer aux femmes de ce pays. La marquise n'a pour surveillante qu'une caméristé de dix-huit ans, duègne dont les scrupules et la rigidité n'ont rien de bien effrayant. Clairval est assez mauvais musicien pour penser que son talent ne peut être d'un grand secours à son élève; mais il ne songe nullement à l'art, et dans cette entrevue, l'acteur a déjà deviné un rendez-vous d'amour, une passion secrète. Il s'agit d'achever la conquête d'une dame de haut parage. Clairval s'habille en grand seigneur, dont il sait à merveille prendre le ton et les manières. Ce n'est pas ce que la marquise attendait : c'est Azor, c'est Lindor, c'est Octave qu'elle aime; c'est ce magnifique faisant tomber la rose des mains de Clémentine, et non pas un petit-maître infatué de sa personne, imitant les marquis, les chevaliers, dont elle a repoussé les hommages et l'insipide galanterie. Le marquise a perdu toutes ses illusions, et quand son acteur favori se jette à ses genoux et veut lui baiser la main, elle en est offensée au point de lui dire : « Si vous prenez ma main, c'est que vous croyez y trouver votre cachet. » Le mot est piquant, injurieux, et Clairval se retire en demandant grâce.

En attendant la marquise, Clairval a rencontré chez elle le duc de Cavalcanti, grand d'Espagne de première classe et pousse-fauteuil de sa majesté catholique. Ce Cavalcanti prétend à la main de la jeune veuve; il

fait sonner les avantages de sa naissance et son titre de duc. Clairval se dit prince, le prince Azor; les deux rivaux se défient et se donnent rendez-vous à la Comédie-Italienne. Le duc y reconnaît son rival et le siffle au point d'interrompre le spectacle. Clairval lui jette son gant ou plutôt sa pate d'Azor, et quitte la scène. On va le saisir et le mener au For-l'Évêque, quand il rencontre la caméristé de la marquise, qui le rappelle, et c'est sous le costume d'Azor qu'il rentre à l'hôtel. La tendre Espagnole, que les chances du duel avaient alarmée, retrouve son bien-aimé tel qu'elle le désirait. Clairval tombe à ses pieds, mais en lui répétant cet air délicieux qui touche le cœur de Zémire, la marquise déclare à Cavalcanti, furieux, que le prince Azor sera son époux. Ce mariage éprouve des oppositions, et c'est Clairval qui les fait naître : il veut donner à la marquise une leçon de morale, puisqu'il a été troublé dans ses fonctions quand il voulait lui enseigner le chant. Clairval ne se soucie nullement de partir pour l'Espagne et ne saurait renoncer à son état. Si la marquise désire l'épouser, il faut qu'elle devienne comédienne ou du moins la femme d'un comédien. Cette condition paraît trop dure à la grande dame, qui profite de la leçon en épousant Cavalcanti. Elle est infidèle à Clairval; mais ce n'est pas sans espoir de revanche.

Cette petite comédie, écrite avec esprit, est fort amusante; l'idée principale est tirée d'une nouvelle charmante de George Sand, que la *Revue de Paris* a publiée autrefois. M. de Saint-George n'en a pris que le caractère de la marquise et sa passion pour le comédien Lélio. Bien qu'un premier ténor figure dans ce drame, en qualité d'acteur chantant, l'intrigue ne laissait pas beaucoup de place à la musique. On y remarque pourtant une jolie cavatine chantée par la caméristé Paquita, un air de basse d'un style bouffon, le duo du défi entre le duc et le prince Azor, enfin un quatuor bien posé en scène, qui font honneur à M. Adam.

Inchindi, Thénard, Mlle Lebrun, ont très-bien joué et chanté les rôles de Cavalcanti, de Clairval, de Paquita. Mlle Fargueil, qui paraissait pour la première fois sur le théâtre, a montré beaucoup de talent, d'esprit, d'aplomb et d'intelligence dans le personnage de la marquise. Elle joue fort bien la comédie; sa voix a peu de volume, il est vrai; mais Mlle Fargueil est très-jeune, et son organe chantant peut acquérir plus d'étendue et d'intensité. Mlle Fargueil est fort jolie. Cette qualité précieuse mérite d'être signalée.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

La mort de l'empereur d'Autriche, dont la nouvelle est arrivée avant-hier à Paris, est un événement qui aura tout juste l'importance nécessaire pour amener une petite baisse de quelques centimes. Il est mort ce brave empereur, dont l'habit blanc et la grande queue et les atelages de corde amusaient tant les Parisiens en 1815! Mais après lui reste M. de Metternich, et M. de Metternich c'est la monarchie. Il n'y aura donc rien de changé à Vienne, il n'y aura qu'un Autrichien de moins. Quant à la France, elle ne paraît pas devoir être émue d'un fait aussi naturel que la mort d'un potentat; rien ne sera changé à sa politique, à ses habitudes; M. Étienne n'a pas suspendu ses parties de dominos, et, entre les deux moitiés de la dépêche télégraphique, interrompue par la nuit, le carnaval poussait les dernières vociférations de sa turbulente joie.

Il faut convenir que depuis plusieurs années on n'avait pas remarqué dans la jeunesse un pareil élan vers le plaisir. Quand même le bruit de la mort de Nicolas serait arrivé parallèlement, cette nouvelle rigueur du sort contre les autocrates n'aurait pas fait tomber un seul masque du visage de nos élégans; car, il faut le dire, le carnaval ne consiste plus dans le privilége exclusif qu'avait la populace de se barbouiller, de s'engueniller et de ramasser de la boue et des huées; à l'imitation des Italiens, nous commençons à comprendre un carnaval plus gai, plus propre, élégant et même aristocrate, auquel peuvent prendre part des hommes d'esprit et de goût. Le mardi-gras, tout Paris a vu passer des voitures magnifiques, attelées et remplies de costumes d'une somptuosité inouïe; deux de ces voitures contenaient l'élite des jeunes gens à la mode, qui ont galamment couru le boulevart, distribuant des bonbons, des bouquets et des épigrammes aiguisées par la verve du jour.

L'éclat que ces mascarades jetaient sur les plaisirs de la journée a été tel, qu'on ne saurait trop les encourager dans l'intérêt de l'amusement public. Aussi avons-nous remarqué avec surprise la rigueur des ordres qui

s'exécutaient contre certaines voitures de masques attelées de six chevaux. Contre toutes les habitudes et les précédens possibles, quelques officiers de paix les forçaient de quitter la chaussée pour prendre la file, à moins qu'on ne leur présentât une médaille de pair de France. Voilà un singulier privilége pour la pairie, en échange de son hérédité. Quant à M. Aguado, qui n'est pas pair de France, qui n'a pas d'autre aristocratie que celle d'habiller son chasseur eu bleu de ciel, il occupait, lui et son élégante famille, le milieu du boulevart. Du reste, la populace de Paris est assez portée aux voies de fait, même envers les masques dont l'aspect l'amuse, pour que la police les prenne sous sa protection, au lieu de les persécuter par des consignes dont les subalternes exagèrent toujours la sévérité. L'usage des œufs napolitains remplis de farine a dégénéré en combats d'œufs ordinaires, combats dans lesquels la valeur et l'adresse des deux partis se signalent par des taches jaunes et visqueuses. Cela est d'assez mauvais goût et assez malpropre.

C'est à Muzard que revient la plus grande partie des honneurs de notre carnaval. Nous avons dit que Muzard avait introduit dans ses quadrilles un accompagnement de chaises cassées. Savez-vous ce que vient de faire Muzard? La Chaise cassée étant jugée insuffisante, il a ajouté à cet infernal tapage la détonation de six pistolets qui partent à la fin du *crescendo*.

Pour le vulgaire, le carnaval finit avec le mardi-gras; mais pour ces corps trempés d'acier, que le plaisir ne brise jamais, le mercredi des cendres possède une variété de contre-coups dont les délices leur font oublier la fatigue, la douleur, le sommeil. Quand l'orchestre du bal a fini son dernier hourra, lancé son dernier galop; quand les quinquets puans agonisent à l'approche du petit jour, quand il est six heures du matin, alors se forment des hordes de masques dont le tutoiement et l'amitié datent de douze heures, et qui courent pêle-mêle, à pied, en voiture, à la *descente de la Courtille*. Il est bon de dire que cette descente de la Courtille n'existe pas, qu'elle n'est formée que par les gens qui vont assister à un spectacle imaginaire, et qui se voient descendre en revenant. A proprement parler, cette descente n'est composée que de gens qui montent; car la populace ivre et déguisée qu'on va voir n'est pas plus là qu'aux autres barrières; elle est éparse dans tous les cabarets, buvant et dansant sérieusement, puis roulant dans le ruisseau ou tombant par hasard dans son lit.

C'est le bruit, la jeunesse, l'étourdissement, qui font les frais de ces grandes folies. Parmi les fêtes où le monde va chercher des plaisirs plus calmes, nous devons citer celle qu'a donnée dimanche dernier M. le comte de Montalivet, intendant de la liste civile. Aux salons de son hôtel il avait ajouté une tente magnifique, dressée au milieu de son jardin et ornée avec

un luxe du meilleur goût : des fleurs, des toilettes, des diamans, des femmes ravissantes, égayaient cette soirée, qui a été terminée par un souper splendide, offert à quatre cents personnes. On remarquait chez M. de Montalivet Mmes L***, S***, A***, B***.

— Le Mercure de France était jadis un honnête journal qui vivait de vieil esprit, de vieille littérature et de vieux abonnés. Puis, son esprit, sa littérature, ses abonnés étant tombés en décrépitude, un jour il mourut entre les bras d'un notaire, qui lui donna tous les sacremens de la vente sur licitation, d'adjudication, d'enchères et folles-enchères. Il était donc mort, bien mort, et dormait en paix avec les Almanachs des Muses et les Abeilles du Parnasse : le voilà ressuscité! ressuscité par la main de la littérature à 2 sous! Le Musée des Familles a soufflé sur le Mercure de France, et il est sur ses pieds, et sur un brancard on le porte *au bureau central* de la rue des Moulins.

Or, il nous semble qu'un pauvre diable qu'on rend à la vie doit se trouver fort heureux de humer le grand air et ne jeter de pierre à personne; mais ce pauvre Mercure trouve des inspirations de malice sous sa calotte, et veut frapper de son caducée vermoulu et verni à neuf un être qui ne peut avoir rien de commun avec le Mercure, parce que le Mercure est tombé dans les bas étages de la littérature à 2 sous; un être qui se soucie autant du Mercure que du Musée des Familles, *et vice versâ, ad libitum.*

Le Mercure accuse la Revue de Paris d'avoir publié un fragment d'un livre inédit de M. Victor Hugo, comme si M. Victor Hugo n'était pas un collaborateur de la Revue de Paris; puis le Mercure vient raconter je ne sais quelle histoire de M. de Balzac, ayant vendu depuis long-temps le Père Goriot au libraire Werdet, et le faisant paraître d'abord dans la Revue. Or, le Père Goriot a été écrit spécialement pour la Revue de Paris; c'est un fait notoire, et la Revue de Paris l'a payé à M. de Balzac un prix que jamais littérateur du Mercure ne pourra rêver dans ses plus beaux songes, un prix qui dépasse cent fois la valeur totale du Mercure de France, ce qui n'est pas beaucoup dire.

— PALAIS-ROYAL. — FICH TON KAN, par MM. Sauvage, Delurieu et Duvert. — Il faut tout le respect que nous portons aux provenances de la Chine pour excuser l'atroce ressemblance que ce nom d'un prince tartare présente avec une locution populaire qui se traduit ainsi dans le langage noble : *Faites-moi le plaisir de vous en aller; — débarrassez le plancher; — laissez-moi tranquille; — donnez-moi la paix*, etc., etc.

Nous ne savons pas si dans le sage pays des théières et des paravens, *Fich ton Kan* veut dire la même chose qu'en France. Il n'en est pas moins vrai que le prince décoré de ce nom fut chassé, à l'âge de dix-sept mois, par l'empereur Cacao pour crime de lèse-majesté (les Chinois sont précoces), et ce n'est qu'à l'aide d'un déguisement de saltimbanque français qu'il peut rentrer en Chine pour voir de près la princesse Goulgouly, dont il est amoureux et aimé jusqu'à la rage. Les tribulations de Fich ton Kan sont innombrables : il se cache dans une théière-monstre, il pose sa tête sur le buste d'un magot qu'il a décapité dans un accès de jalousie, et finit par être découvert et arrêté. Il ne doit la vie qu'à la science dont il a amassé les trésors dans ses lointains voyages. L'empereur est sérieusement malade; il consacre ses jours et ses nuits à se meurtrir le nez pour chasser une mouche qui a fait élection de domicile au-dessus de sa narine droite. Quelques esprits forts osent bien nier la présence de cette mouche régicide; mais le pal fait justice de leur incrédulité. Fich ton Kan arrive, et dit : « Sire, je ne vois pas de mouche, je vois un hanneton; » et d'un moulinet de canne il fait disparaître l'insecte opiniâtre. La grâce de Fich ton Kan et la main de Goulgouly sont le prix de cette cure merveilleuse. L'à-propos du carnaval et la distance qui nous sépare de la Chine rendent excusables et même amusans les incroyables lazzis de cette pièce, où tout est informe, depuis la théière impériale jusqu'au ministre des finances de Cacao. On ne peut compter les plaisanteries folles, les extravagances inouïes qu'on a placées dans la bouche d'Alcide Tousez, de Sainville et d'Achard, le saltimbanque Fich ton Kan.

— Vaudeville. — les gants jaunes. — C'est encore là une de ces facéties taillées sur le patron d'Arnal, un de ces cadres dans lesquels il grimace, gesticule et bavarde à faire rire les morts. Il s'agit de gants jaunes perdus chez la femme d'un sieur Rémy, un maître de danse qui a recueilli la femme présumée adultère, et enfin du mariage de cet Anatole avec la nièce de la portière. L'auteur de cette petite pièce est M. Bayard.

— La partition de la Juive a été acquise au prix de 21,000 francs par l'éditeur de musique Maurice Schlesinger! C'est beaucoup d'argent. — La Juive attire cependant la foule à l'Opéra, grâce à la pompe de la mise en scène et des décors.

— édition illustrée des classiques français et étrangers. — On publie sous ce titre une collection d'ouvrages imprimés avec un luxe extraordinaire de typographie et de gravure sur bois, à la manière des éditions anglaises du Shakspeare. Le Gil Blas ouvre la série de ces publications,

dont les deux premières livraisons à cinq sous ont paru chez Paulin, rue de Seine, n° 6. Le roman de Le Sage sera orné de 500 gravures de toute grandeur, vignettes, fleurons, culs-de-lampe, lettres ornées. C'est M. Gigoux, l'un de nos peintres les plus distingués, qui a entrepris la tâche immense d'*illustrer* ainsi l'*Histoire de Gil Blas*. M. T. Johannot, dont le crayon si gracieux, si élégant, si fécond lui a valu une célébrité si justement acquise, s'est chargé d'*illustrer* les œuvres complètes de Molière, qui commenceront à paraître, au plus tard, dans les premiers jours d'avril. Après Molière, viendra le Don Quichotte, les Fables de La Fontaine, Robinson Crusoé et une suite d'autres ouvrages également susceptibles d'être illustrés par le dessin et la gravure. C'est une librairie spéciale et toute nouvelle que les éditeurs se proposent de créer en France; et, dans cette entreprise, nous aimons à croire que l'encouragement et l'appui du public, ami des beaux-arts et des beaux livres, ne leur manquera pas. Les deux premières livraisons du Gil Blas, par le nombre, la variété et le bon goût des gravures, par la qualité supérieure du papier, par la beauté du caractère et l'arrangement typographique, n'ont rien qui les surpasse ou qui les égale dans les produits de la librairie contemporaine, puisque chaque page vient surprendre et séduire le lecteur par un sujet gravé emprunté à l'œuvre même de Le Sage, ou par une ingénieuse fantaisie, par un ornement dont l'artiste a trouvé le type dans son imagination. Cette manière de rééditer les chefs-d'œuvre de notre langue, de les rajeunir, de les animer, de les commenter en quelque sorte par l'art du dessin, possède un charme tout particulier auquel on se laisse doucement entraîner. Et, ce qui n'est pas moins attrayant pour l'immense majorité des lecteurs, c'est le bas prix de ces éditions magnifiques, qui, sous ce rapport, les assimile aux éditions les plus vulgaires. Qu'on veuille bien jeter les yeux sur le livre dont nous parlons, et l'on verra si notre langage peut être taxé d'exagération.

— Le libraire Moutardier vient de faire paraître, sous le titre de Pen-Marc'h, une peinture semi-historique des mœurs de la Bretagne au quatorzième siècle. Ce roman n'est pas sans mérite; les trois portraits de *Penlau*, de *Jehan* et de dame *Avoise* sont dessinés avec originalité : mais il nous semble que l'auteur, M. Ernest Ménard, s'est trop complu à imiter les qualités comme les défauts du grand-maître de l'école de Walter Scott. C'est là d'ailleurs un début honorable et qui mérite encouragement.

— Une souscription spécialement consacrée aux artistes et aux employés du théâtre de la Gaîté est ouverte chez M. Bonnaire, notaire, boulevart Saint-Denis, n° 12.

L'AME TRANSMISE.

I.

UN JOUR DE NOCES.

Peu de voyageurs ont visité la maison de Solimène.

Elle était bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans la chaîne du Vésuve. Un vaste bois de pins l'entourait; la façade seule était à découvert. On jouissait là d'un point de vue magnifique : en face le volcan, la mer au bas, Naples au fond du golfe.

Cette maison, ou pour mieux dire, ce château, avait une physionomie originale; l'architecture en était lourde, massive, sans grâce, sans ornement. C'était sans doute une imitation, une réminiscence d'un de ces manoirs féodaux qui abondaient en France. Une tour carrée, à belvéder, dominait l'édifice. On l'apercevait de loin, mêlée aux cimes des pins arrondis en parasol.

Il n'y a que des ruines aujourd'hui sur ce sommet; quelques chevriers s'y arrêtent, ou des artistes voyageurs qui cherchent des sites à peindre. Vers la fin du dix-septième siècle, Solimène y avait établi son observatoire et son atelier. A cette époque, ce château était presque entièrement dévasté et à peu près inhabitable.

Le 10 mai 1646, de longs cris de fête couraient autour de ce château, jaillissaient de toutes ses croisées ouvertes, éclataient dans le bois, avec

les mystérieuses symphonies des pins, avec les roulades lascives des vagues qui s'éteignaient sur les rescifs d'Ischia. On avait épuisé les fleurs des rosiers et des orangers pour faire serpenter des arabesques rouges et blanches, de la base au sommet du château. Mille banderoles flottaient sur les corniches; le drapeau castillan, hissé sur la grande porte, laissait frissonner au vent son lion et sa tour; la volupté courait dans l'air avec la poussière lumineuse et transparente du midi, avec les parfums du thym, de l'algue marine, de la mer amoureuse; avec les sons stridens des mandolines, avec les chants des filles napolitaines, qui dansaient la *tarentelle* sur les feuilles sèches et glissantes des pins. L'entraînement du plaisir ébranlait cette radieuse colline, tant dorée par le soleil, tant caressée par les vagues.

L'objet de la fête était encore un excitant pour les jeunes gens et les jeunes femmes : on venait de bénir le mariage de Stellina, vierge de quinze ans, fille du comte espagnol Las Vegas, le maître du château. Elle épousait son cousin germain, Léontio, fils du duc d'Ottayano, jeune homme de dix-huit ans, amoureux comme un écolier, dont un nom seul de femme brûle les joues, brun et fort comme un marin d'Ischia, passionné comme un artiste.

Les dames et les jeunes seigneurs espagnols et napolitains se plaisaient à regarder ces deux enfans époux qui se promenaient dans une allée solitaire, en donnant fort peu d'attention aux jeux et à la fête splendide dont ils étaient les héros. Léontio ne voyait que sa jeune femme, celle qu'il avait tant aimée, tant désirée depuis ce jour où elle ne lui parut plus une sœur, où elle se révéla dans tous ses attraits de jeune fille, où elle remplit le château, la colline, les bois, de sa grâce de vierge, de son atmosphère d'amour et d'angélique volupté. Léontio la tenait légèrement par la main, puis il la laissait marcher devant lui, et ses lèvres frissonnaient; un feu brûlait sa langue; le sang lui tintait au cœur, quand il la caressait ainsi de ses regards cette embaumée création, cette ange si fraîche, si suave, si femme, celle qu'on avait surnommée la belle blonde aux yeux noirs. Quelquefois, en la voyant silencieuse, immobile, rêveuse, il tressaillait comme de peur; car il lui semblait que Stellina n'était pas une réalité de femme, qu'elle allait lui échapper comme une apparition des bois ou une idée d'artiste, matérialisée un instant. Ce qui lui donnait cette folle erreur, c'était le costume qu'avait revêtu la jeune épouse; c'était la figure nouvelle, le corps nouveau que ce costume lui donnait ce jour-là. Par un délicieux caprice, elle avait combiné les parures nuptiales de Séville et de Na-

ples : sa robe blanche, à long corsage, à pointe de velours noir, était comme la traduction fidèle des plus gracieuses formes que Dieu ait inventées pour composer la femme. Les fleurs de l'oranger semaient leurs étoiles blanches dans les boucles de sa belle chevelure; son cou nu, d'une pureté pleine de vie et de fraîcheur, laissait deviner à l'amoureux jeune homme toute la somme de plaisir que la nature avait mise dans ce corps de vierge enfantine. A cet instant même où cette femme était enfin à lui, où il se complaisait à laisser tomber de sa bouche, en les savourant avec lenteur, ces deux mots : *Ma femme*, eh bien! il était craintif et retenu comme un amant, au jour de sa déclaration; il était effrayé de son pouvoir nouveau sur elle, et quand il pensait qu'avec un signe d'époux, et dans un écart de promenade dans l'obscurité du bois, il pouvait s'initier dans tous les pudiques mystères de sa femme, alors le sang lui manquait aux genoux, son cœur se gonflait, une rosée amère desséchait sa langue ; si fort et si jeune, il se sentait écrasé par un bonheur aussi pesant que l'infortune. Il s'applaudissait du répit que lui donnait une journée de printemps, toujours si longue avant le tomber de la nuit. Son espoir était de se préparer par un noviciat de quelques heures à cette immense révélation de volupté, à ce tête-à-tête nuptial, dont la seule pensée étreignait sa gorge comme un collier de fer.

Stellina regardait son époux avec un air significatif de résignation douce; mais Léontio ne comprenait pas : il vivait dans un monde nouveau, il avait des larmes aux yeux, des frissons partout; il commençait des mots dont la fin s'évaporait dans sa bouche en des roucoulemens sourds. Toujours marchant, silencieux tous deux, ils étaient arrivés sur une pointe de rocher où était bâti un délicieux pavillon de repos, qui commandait la haute mer. C'était une rotonde à colonnade étouffée par des masses de chênes, de myrtes, de tamarins : il y faisait très-sombre; car la verdure était haute et fort épaisse; une eau mélancolique tombait d'un griffon de marbre dans un bassin couvert de larges feuilles stagnantes de nénuphar. C'était le seul bruit qu'on y entendît, et il donnait à rêver. Dans la salle du pavillon, le grand peintre l'Espagnolet, par un caprice d'été, avait peint des fresques lascives et de libertines arabesques, comme un artiste les voit en rêve, quand il s'est endormi avec un désir.

Alors une voix s'éleva, musicale et veloutée, qui fit tressaillir Léontio, comme s'il ne l'eût jamais entendue! — Ah! mon ami, n'entrons pas; c'est le pavillon interdit aux dames!

— Oh! ma femme, aujourd'hui tout t'est permis, à toi. Viens, repo-

sons-nous ; le château est bien éloigné : entends comme les voix de nos amis nous arrivent à peine. On a respecté le mystère de notre promenade. Viens, Stellina ; viens, ma femme : nous sommes... seuls...

Ce dernier mot fit pâlir la jeune épouse. Léontio le répéta tout bas.

Il s'assit, entraînant mollement sa femme sur ses genoux. — Laisse-moi t'embrasser, lui dit-il avec une voix étouffée ; c'est la première fois que je goûte les lèvres d'une femme. Oh ! que j'en ai soif !

Stellina poussa un cri effrayant et courut se cacher derrière une colonne. Léontio se leva, mit l'épée à la main et cria d'une voix de tonnerre :

— Que venez-vous faire ici, vous ?

Cette brusque interpellation s'adressait à un moine qui s'était encadré dans un arceau d'entrée, et qui regardait froidement les deux époux.

— Excusez-moi, mon frère, dit le moine ; j'allais me retirer quand j'ai vu qu'il y avait indiscrétion ; mais madame m'a tout de suite aperçu. Je fais la quête dans la campagne et je m'arrête toujours un instant ici pour me désaltérer à la fontaine. Mon couvent est à l'Annunciada ; on peut en voir le clocher d'ici. Jeune homme, vous êtes bien prompt à la colère ; que Dieu vous garde de malheur le jour de votre mariage !

— C'est singulier, dit Léontio en souriant, comment savez-vous, mon père, que je me marie aujourd'hui, vous qui n'êtes pas de ce monde ?

— Je ne suis pas de ce monde, évangéliquement parlant, mais je suis de la Campagne de Naples, et votre mariage avec madame a fait tant de bruit du Vésuve à la Chartreuse, qu'il en est arrivé quelque chose au jardin de notre couvent.

— Eh bien ! dit Stellina, priez Dieu et saint François pour nous ! Léontio, donnez quelques ducats au frère quêteur.

— Nous n'acceptons jamais de l'argent dans nos quêtes, ma jeune dame ; ma besace est vide aujourd'hui, comme vous voyez ; mais je comptais bien la remplir avec quelques miettes de votre festin de noce ; j'allais au château dans cette intention : la table du bon riche n'est pas fermée au pauvre Lazare !

— Nous vous accompagnerons, dit vivement Stellina ; il se fait tard, on est peut-être inquiet au château.

— Ma compagnie vous sera peut-être importune, dit le moine en baissant les yeux.

— Elle nous portera bonheur, mon père !

Et ils quittèrent tous trois le pavillon, Léontio triste et muet, Stellina gaie et légère, le moine avec un air indifférent à tout, comme un stoïcien qui a pris l'insouciance par métier.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une figure fraîche et sereine; il eût été difficile de trouver dans un pli de sa joue, dans une intention de ses regards, la moindre trace d'une passion; c'était la béatitude faite homme. Sa voix était douce et claire, comme la voix d'une femme; l'étrangeté de ce timbre avait frappé Léontio et Stellina, Stellina surtout, car Léontio avait entendu les chœurs féminins d'hommes dans la chapelle Sixtine, et il pouvait s'expliquer naturellement la bizarre voix de ce religieux.

En sortant du pavillon, le moine ramassa une épingle d'or tombée des cheveux de Stellina, et la lui rendit gracieusement; la jeune épouse rougit.

Ils arrivèrent au château presque à la nuit. Le seigneur Ottayano était allé au-devant de son fils et de sa belle-fille, pour leur annoncer que Salvator Rosa venait de terminer leurs portraits, et qu'on avait inauguré ces deux tableaux dans leur chambre nuptiale.

— Oh! je vais voir le portrait de ma femme! s'écria Léontio. Mon père, gardez-moi Stellina.

Le moine s'inclina profondément devant le duc.

— Il nous a accompagnés depuis... là-bas, ce bon religieux! dit Stellina.

Ottayano regarda fixément le moine, qui se laissa regarder avec sa bonhomie ordinaire.

— Que venez-vous chercher ici, mon père? lui demanda le duc.

Le moine fit un signe de quêteur, en montrant sa besace.

— Est-ce que vous êtes muet, mon père?

— Non, non, répondit le religieux à voix basse, et avec un sourire charmant.

— Quel est votre nom parmi les saints?

— Spiridione.

— Et parmi les hommes?

— Dieu le sait.

— Comment! vous ignorez votre nom?

— Je l'ai oublié.

Toutes ces réponses du moine étaient faites à demi-voix, d'un air mo-

deste, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt fermés. Ottayano continua cette espèce d'interrogatoire.

— Me tromperais-je! mon frère, je crois vous avoir vu passer tout près du château il y a trois heures environ; vous suiviez l'allée de pins qui mène à Torre di Grecco.

— C'était moi-même! je venais de voir l'économe de la chartreuse Saint-Martin, et j'avais pris au retour ce chemin, comme le moins long.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, mon père; avez-vous vécu dans le monde?

— Jamais.

— Avez-vous des parens?

— Aucun.

— Vous seriez donc?.,.

— Oui, seigneur.

— Ce n'est pas un crime.

— C'est un bonheur. Je suis tout à Dieu!

Ottayano s'arrêta, comme maîtrisé par une pensée de triste souvenir; il regardait la terre, jouait du bout de sa bottine avec les feuilles tombées, et détachait, d'un doigt distrait, l'écorce écailleuse d'un pin.

— Si vous le permettez, seigneur, dit Spiridione, j'irai me reposer dans vos écuries; il est fort tard; je ne me remettrai en route que demain. Je me confie à la charite de vos valets pour remplir ma besace.

— Oui, oui, dit le duc, toujours préoccupé; je leur donnerai mes ordres, je leur prescrirai d'être charitables... Mais est-ce que vous pouvez vous absenter la nuit, mon père?

— Il y a force majeure; d'ailleurs j'ai l'autorisation de mes supérieurs. Quand je suis en quête, je passe souvent la nuit hors du couvent, en été surtout.

— Craignez-vous les bandits?

Spiridione fit un léger sourire.

— Les bandits! Oh! ils n'attaquent point les ordres mendians; ce serait une triste curée pour eux que ma besace; je crains les précipices, ma vue est fort basse; la nuit je n'y vois pas du tout, et le chemin d'ici au village de l'Annunciada est fort mauvais; il est pire encore du village au couvent, surtout depuis la dernière éruption. Au reste, si ma présence vous gêne, j'irai demander retraite au couvent des Camaldules...

— Oh! mon père, dit vivement Stellina, comment pouvez-vous penser

cela? Le jour de mon mariage, nous refuserions l'hospitalité à un religieux! Mais ce serait un crime devant Dieu et les hommes! Il y a place au château pour tous les fils de saint François; ils seront toujours les bienvenus, de nuit ou de jour. Venez, venez avec nous, mon père Spiridione; venez, voulez-vous prendre mon bras?

Spiridione fit un signe pudique de refus, comme s'il se fût alarmé à l'idée seule de se mettre en contact avec une étoffe de femme.

— Madame, dit-il, j'aurai l'honneur de vous suivre comme valet indigne.

Ottayano, Stellina et le moine sortirent du bois de pins, et traversèrent l'esplanade du château, tout encombrée d'une foule joyeuse qui salua d'un long murmure d'admiration la jeune épouse, que son père soucieux tenait par la main.

L'ardent Léontio était encore dans la chambre nuptiale; il y était seul; il n'avait pas permis à son meilleur ami de l'y accompagner, de peur qu'un souffle profane ne se glissât dans cette virginale atmosphère, dans cette alcôve sainte où rayonnait le lit de Stellina. Que de fois l'amoureux jeune homme croisa dévotement ses mains, comme pour une prière mentale, devant le magnifique portrait de sa femme, ce chef-d'œuvre du peintre napolitain! Qu'il avait bien compris cette vierge d'exception, le grand artiste! Ce n'était ni une belle femme, ni une jolie femme que son pinceau avait reproduite, c'était l'idéalisation de l'ange, avec les formes de la vierge; une de ces figures qui ne rappellent aucun besoin, aucune infirmité, aucune misère de notre triste nature. Cette jeune femme peinte n'était pas née de la femme, elle s'était sans doute révélée au monde, une nuit de printemps, comme une émanation parfumée; elle vivait de la vie des fleurs ou des anges. Sous cette chair lumineuse, dorée, transparente, le squelette humain ne se faisait point sentir; l'enivrement d'une exquise volupté vous saisissait devant cette toile, et quand on la regardait réfléchie dans la grande glace de la chambre, alors, par un jeu singulier d'optique, cette délicieuse figure semblait vivre dans un lointain vaporeux, ces grands yeux noirs étincelaient sous un front pur, sous une chevelure ruisselante d'or; alors l'animation de ce portrait était si complète qu'on se serait pris pour lui d'un véritable amour, d'une passion folle, qu'aucune femme vivante n'aurait pu contenter. Une nuit passée devant ce portrait eût paru le bonheur suprême à quelques-uns de ces jeunes et passionnés Italiens qui ne vivaient que pour les arts et pour les femmes. C'était à s'é-

puiser d'amour, à se suicider par des excès d'illusions; c'était à se ruer sur cette toile divine, jusqu'à ce que la couleur eût disparu dans une nuit de baisers délirans, de folles extases! Oh! que je suis heureux! s'écria Léontio exalté, ma femme est encore plus belle que cela! et voilà le chevet où elle se réveillera demain!

Il sortit, les joues en feu, pour revoir Stellina. Dans son ivresse, il n'avait pas daigné jeter un seul coup d'œil au portrait qui servait de pendant à celui de sa femme, au sien; c'était encore un admirable ouvrage. Soit modestie, soit oubli, ces deux tableaux n'étaient pas signés du peintre. Sur un angle, au bas, on lisait : *Stellina* et *Léontio*, 10 mai 1646.

Il y avait foule sur l'esplanade du château, quand Léontio y descendit; il découvrit bientôt Stellina, car elle semblait luire avec son auréole de cheveux et de chair rose, dans une constellation des plus jolies femmes napolitaines, l'élite de cette cour voluptueuse d'Espagnols qui avaient transporté dans la *Villa-Réale* les amoureuses traditions de Séville, de Grenade, de Valladolid. La nuit était tombée; mais les cent croisées ouvertes du château versaient des rayons de lumière sur la terrasse, et cette clarté plaisait mieux aux femmes que celle du jour; elles passaient avec une gracieuse nonchalance devant les groupes de jeunes seigneurs, en s'abandonnant à leur admiration; elles marchaient en tournoyant comme une ronde fantastique, appuyant à peine leurs pieds d'enfant sur le pavé de marbre, la tête penchée sur une épaule, avec des ondulations de corps si douces à l'œil, qu'on les ressentait électriquement, comme si on les avait toutes étreintes à la fois. Un murmure musical de voix italiennes s'élevait de cette foule qui ne parlait qu'amour, ne rêvait que plaisir, ne respirait que séduction. Les grands pins qui couronnaient le château, ouvrant à la brise du golfe leurs feuillages d'aiguilles vertes, formaient comme un orchestre aérien de suave et mystérieuse harmonie; des chansons d'amour sortaient de toutes les allées, où la nuit et les arbres couvraient tant de secrètes extases, tant de groupes égarés. Au bas de la colline la mer semblait rouler des étoiles en fusion; la ville et le port échangeaient leurs clartés vagabondes; le vent s'endormait sur le Pausilippe, ce vase immense de parfums, et à son réveil, il secouait partout ses richesses embaumées, comme un navire arrivé de Manille ou de Ceylan. A cette fête napolitaine, le Vésuve s'était chargé du feu d'artifice; le volcan, comme un officieux voisin, rappetissait sa formidable voix, et

simulait une éruption avec une fumée diaphane, une esquisse de laves, une profusion d'innocentes flammes de Bengale qui, par une clarté soudaine, trahissaient toutes les choses secrètes, accomplies dans les pins sur la foi de l'obscurité; car en ces jours de corruption, en ces climats de fièvre amoureuse, sur cette terre des antiques bacchanales, c'était encore comme aux veillées des fêtes de Vénus : un immense cri d'amour, un irrésistible besoin de volupté, courait dans la foule des adorateurs, tout autour du temple de la déesse, et l'hymen se voilait les yeux d'un bandeau, pour ne pas voir tant d'infidèles qui reniaient son inutile protection.

Un singulier incident jeta quelque distraction dans tout ce monde, qu'un jour de mariage avait fanatisé de plaisir; parmi les valets qui distribuaient les rafraîchissemens, on remarqua le moine Spiridione qui dans une attitude de mortification s'était résigné aux fonctions humiliantes de la domesticité. Il passa, d'un air distrait devant Léontio et Stellina; le jeune époux l'apostropha gaiement : —Pardon, mon père, quel métier faites-vous donc cette nuit? Je serai forcé d'écrire au saint Père pour vous laver de l'interdiction que votre général va vous lancer un de ces jours. Spiridione s'inclina, comme s'il n'avait pas aperçu Léontio et sa femme : — Mon fils, lui dit-il avec un accent de candeur touchante et de sainte mélancolie, mon fils, je n'ai jamais été exposé à la tentation du mal, dans ma vie; quel mérite ai-je devant Dieu, si je ne l'ai jamais gravement offensé? La palme ne se donne qu'à celui qui a combattu, je ne pouvais choisir une occasion meilleure; tous les piéges de l'enfer sont ici; je veux voir si je suis assez fort pour dormir dans quelques heures du sommeil des forts, si je puis braver avec le secours de la grâce les impurs fantômes des nuits, *noctium phantasmata.*

En achevant sa phrase mystique, il offrit sur un plateau d'argent de l'eau sucrée au cédrat à Léontio et à sa femme.

Les deux époux apaisèrent leur soif ardente et remercièrent gracieusement leur évangélique échanson. Spiridione continua son service volontaire jusqu'au moment où la cloche sonna le coucher des époux.

On entendait dans le lointain pleurer minuit au clocher de la Chartreuse; la façade du château s'éteignait, de croisée en croisée; les jeunes filles des campagnes descendaient la colline, en se racontant les toilettes des dames; les dames et les jeunes seigneurs retournaient à Naples de toute la vitesse de leurs chevaux. Les parens et les intimes avaient été retenus au château; le calme descendait avec les heures matinales; un silence

moral purifiait le bois de pins; après le rire, la joie, les chansons, venait cette sourde mélancolie des nuits, cette tristesse aérienne, bien plus sensible dans les lieux où le marbre semble palpiter encore sous le pied des danseurs, où les fleurs tombées sont tièdes encore du sein de la femme qui les échauffa.

Léontio était aux genoux de son épouse.

Stellina était assise sur un fauteuil dans sa chambre.

Deux lampes de forme antique éclairaient le groupe nuptial. Stellina était belle à faire mourir d'envie; Léontio tremblait de bonheur. Les portraits semblaient regarder amoureusement leurs originaux.

Le peintre m'a bien flattée, dit Stellina, pour dire quelque chose d'étranger à sa position.

Il t'a flattée! s'écria Léontio. Lui! et Dieu même ne pourrait peindre une image plus belle que la tienne; les anges de son paradis sont jaloux de toi, et murmurent contre Dieu; si tu passais dans le cimetière de Chiaïa, les cadavres frissonneraient sous ta robe; il t'a flattée, lui, ce peintre impuissant! ne pouvant te peindre, il s'est résigné à faire un chef-d'œuvre! Et puis, cette robe, ces dentelles, ce velours, tout cela n'est pas toi; il a fait des draperies parce qu'il lui était défendu de voir et de peindre, ce que mes yeux seuls peuvent voir.... Entends-tu, Stellina?

— Oui, mon ami.

— Donne-moi tes pieds à baiser; je veux les voir nus; donne-moi tes beaux cheveux.....

Mon ami, mon ami, tu me fais peur.... Attends... j'ai des frissons; là... je dois être pâle....

Oui... c'est la pâleur des jeunes épouses, c'est le frisson du lit nuptial; oh! que tu es belle avec cette pâleur! Oh! que je te plains! tu ne peux pas t'aimer! Viens, viens, laisse-moi te porter; je sens que ma poitrine se rompt; tiens, tiens, je pleure de joie, oh! que tu es belle! oh! Dieu! je vous remercie, je suis l'élu de votre choix; mon bonheur m'allarme! que vous ai-je fait pour être si heureux!... Stellina, Stellina, tu parais souffrir....

— Je te l'ai dit, mon ami, j'ai des frissons... j'ai froid : laisse-moi remettre ma robe.

— Et moi aussi, j'ai froid, j'ai chaud, j'ai soif, j'ai tout. Sais-je bien ce que j'ai? Mon cerveau brûle, mes yeux se vitrent, mes dents s'entre-

choquent, il n'y a qu'un remède à cela..... que nous serons heureux et calmes demain ! Oh ! viens.

— Mais que tu es pâle aussi, toi, Léontio, bien pâle, toi si coloré toujours ! Regarde-toi au miroir, mon ami.

— Un crime, c'est une minute perdue à regarder une autre figure que la tienne. Oh ! viens, viens !

— Tes mains sont glacées, Léontio. Mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur ! Ah ! il me semble qu'on a parlé dans cette alcôve... Léontio, mon époux, tes joues se creusent, tu souffres.

— Oui, oui, un peu. Ce n'est rien, Ah ! c'est ce que je te désire tant, Stellina. Oh, que ton sein est beau comme cela ! Dénoue tes cheveux... là, bien, laisse-les couler sur ton sein. Ah ! je souffre beaucoup, Stellina : je n'ai plus la force de t'emporter sur mes bras, mes pieds s'engourdissent, ma voix s'affaiblit, et toi aussi, ma femme ?

— Mourante, mourante, mon ami, mon époux.

— Grand Dieu ! s'écria Léontio en pleurant, que nous arrive-t-il donc ?

Et il tourna tristement ses yeux vers le lit. En ce moment il lui sembla qu'une main entr'ouvrait les rideaux de l'alcôve, et faisait grincer leurs anneaux de fer.

Léontio s'épuisa dans un dernier effort à saisir son épée, mais il retomba sur ses genoux. — Réponds-moi, dit-il d'une voix éteinte à sa femme, réponds-moi, parle-moi, Stellina, seulement comme je te parle.

Stellina étendit son bras péniblement, et saisit les cheveux du jeune homme ; ses lèvres se mouvaient, comme si elle eût tenté inutilement de répondre, comme si elle récitait quelque prière d'agonie. La mort avait déjà jeté son vernis sur ce corps de jeune femme, si beau dans sa nudité.

En ce moment des voix mélodieuses chantaient la sérénade des noces. — Oh ! oui, oui, chantez, chantez, dit à voix sourde Léontio : et des larmes tombèrent sur ses joues de cire. Les voix chantaient l'air mystique de Palestrina sur ces paroles profanes :

La vague vient de Sorrente
Odorante,
Sur nos têtes Vénus luit ;
Comme toi fille de l'onde,
Belle blonde,
Elle va dorer ta nuit.

Vénus voit ton hyménée :
Elle est née
Sur ces flots que nous aimons ;
Elle embaume de sa bouche
Et ta couche,
Et l'oranger de ces monts.

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes
Au balcon des corridors ;
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Entends-tu, dans de doux rêves,
Sur les grèves
Fuir le flot napolitain ;
Entends-tu la voix touchante
Qui te chante,
A bord du canot lointain ?

Entends-tu les mandolines
Aux collines
Où se font les doux larcins?
Les vagues napolitaines,
Les fontaines
Qui tombent dans les bassins?

Entends-tu la douce brise
Qui se brise
Dans les jasmins espagnols,
Dans les myrtes de nos îles,
Doux asiles
Où chantent les rossignols?

Ah! toutes ces harmonies
Sont unies ;

Elles parleront demain
A la vierge de la veille
Qui s'éveille
Voilant ses yeux de sa main.

Dans cette nuit amoureuse
Sois heureuse ;
Aux bras de ton jeune amant
Jouis de l'heure présente,
Séduisante,
Car l'heure à venir nous ment [1].

Léontio étendit sa main vers la croisée, et secoua la tête avec un mélancolique sourire. Stellina reprit ses sens dans un vif accès de douleur. — Mon ami, murmura-t-elle, nous sommes empoisonnés !

— Ce n'est pas possible ! s'écria le jeune homme avec un dernier effort de convulsion ; Dieu serait criminel de nous faire mourir ainsi. Moi mourir devant toi morte ! aujourd'hui !... Non, non, la mort n'est pas faite pour nous, pour toi belle et puissante comme la vie !... Ah, je sens que mes entrailles se fondent !

Stellina toucha les mains de Léontio et lui dit d'une voix éteinte : — Mon ami, embrasse-moi encore une fois.

Ces paroles suprêmes galvanisèrent Léontio. Il se leva et retomba aussitôt sur le corps de sa femme, en l'étreignant avec des doigts convulsifs.

— Non, dit le malheureux époux, non, nous ne mourrons pas, ceci est une épreuve ; va, si nous mourions aujourd'hui, Dieu est juste, il nous ressusciterait demain.

Des adieux funèbres se murmurèrent lèvres sur lèvres ; les deux mariés roulèrent sur le pavé de marbre. C'étaient deux cadavres nus, les plus beaux qu'un fossoyeur ait pollués de sa main.

Alors un homme sortit précipitamment de l'alcôve : c'était le moine Spiridione. Il regarda les cadavres avec une expression de joie satisfaite. Il prit l'aiguille d'or de la chevelure de Stellina, et burina un mot sur la

[1] Ce rhythme, si connu dans notre midi par les vieux cantiques populaires de *Joseph* et de *l'Enfant prodigue*, doit à Palestrina un air plein de charme et de naïveté.

L'air nouveau que M. Xavier Boissèlot a composé sur mes paroles paraîtra dans la prochaine livraison de la *Revue de Paris*.

poitrine de la jeune fille. Le sang figé servit d'encre; l'aiguille resta dans la chair; puis il noua une échelle de corde au balcon de la chambre, descendit sur l'esplanade, et s'enfonça dans le labyrinthe des pins.

II.

TRANSITION.

A dix heures du matin, hormis quelques paysans et les valets, personne n'était sorti du château. Toutes les croisées étaient encore fermées; la chaleur s'annonçait déjà sur la plate-forme, une brise bien légère murmurait dans les bois.

Le comte de Las Vegas et sa femme parurent les premiers sur le perron du nord, en négligé du matin; les dames arrivèrent ensuite, mêlées aux jeunes seigneurs. Toute cette société oisive et heureuse marchait avec nonchalance dans la grande allée de pins; il y avait sur les figures quelques signes d'abattement et de lassitude.

Un éclat de rire suspendit la promenade et groupa les promeneurs.

C'était le duc de Matalone qui arrivait du château, en faisant retentir le bois de la bruyante expression de sa gaieté.

— Mesdames, dit-il, je viens de passer sous la croisée des deux jeunes époux; devinez ce que j'ai vu?

Une curiosité muette l'interrogea vivement par son silence.

— J'ai vu une échelle de corde liée au balcon; nos deux chers enfans se sont enlevés.

— Enlevés! s'écria-t-on en chœur.

— Oui, enlevés! poursuivit le duc. A quoi servent les échelles de corde? Venez donc voir, mesdames; le trait est original; à la première nuit des noces! c'est neuf dans l'histoire de l'amour.

La compagnie courut follement, le duc en tête, sous le balcon de la chambre nuptiale. La croisée était large ouverte, l'échelle pendait; toutes les voix crièrent : *Léontio! Léontio!* La comtesse de Las Vegas appela sa fille avec un accent d'inquiétude. Aucune voix ne répondit.— Il faut monter, dit le comte, et frapper à la porte. On courut à l'escalier; la porte de la chambre fut heurtée d'abord avec ménagement, puis secouée avec fu-

reur, puis enfoncée d'un coup de marteau. La chambre fut envahie; je ne vous dirai pas la scène d'effroi qui suivit. Les deux cadavres étaient étendus au grand jour. Les rayons jouaient avec la gorge nue de Stellina; la pauvre fille était déjà verdâtre; chemin faisant, le soleil s'amusait à la pourrir.

On avait emporté mourantes les deux mères; toutes les dames avaient quitté la chambre en poussant de longs cris d'horreur; les seigneurs Las Vegas et d'Ottayano trouvaient dans leur fermeté d'homme assez de courage pour contempler leurs enfans morts. Ils étaient auprès, debout, les bras croisés, des larmes aux yeux, muets, et s'interrogeant quelquefois l'un l'autre par un regard plein d'expression.

Tout à coup le duc d'Ottayano se pencha vivement sur un des cadavres, en disant d'une voix sourde : Il y a là quelque chose d'écrit à la pointe d'une aiguille; c'est indéchiffrable pour moi... Las Vegas, vous qui ne pleurez pas, lisez...

Ottayano lut ce mot : VENGÉ!

— Compris! dit froidement Las Vegas. Ottayano secoua la tête et prononça d'une voix presque inintelligible les deux mots : *C'est lui!*

Puis l'écume jaillit des lèvres de Las Vegas, le sang gonfla les veines de ses tempes; il raidit fortement ses jambes sur le parquet, et s'écria d'une voix sourde : Le misérable! il m'a mis en défaut hier! Un instant j'ai cru le reconnaître, un seul instant! Le fracas de la journée m'a ôté la réflexion!... Il y a vingt ans que je ne l'avais vu!

— Oui, vingt ans! dit Ottayano... Je le croyais mort...

— Mais il faut nous venger, Ottayano, il le faut... Nous enverrons nos braves au couvent de Torre-di-Greeco... N'est-ce pas, Ottayano?

— Inutile! inutile! le bandit n'est plus au couvent à l'heure qu'il est.

— Malédiction de Dieu! il nous échappera!... Il faut partir sur-le-champ, Ottayano... sur-le-champ... Il faut aller à Naples; il faut aller raconter le crime au duc d'Arcos... C'est aux inquisitionnaires du vice-roi qu'il faut confier la recherche du brigand; les sbires le trouveront, c'est sûr; il aura quitté l'habit religieux... Il s'est jeté peut-être parmi les lazzaroni; peut-être est-il en fuite sur la route de Salerne ou sur la route de Rome; il faut que le vice-roi nous serve... Allons à Naples, Ottayano.

— A Naples! Oui, demain, nous irons à Naples; mais nous ne pouvons quitter nos femmes aujourd'hui...

— Ah! oui, oui. Pauvres mères!

— Le duc de Matalone parlera pour nous au vice-roi; il s'apprêtait à partir tantôt. Matalone nous servira; demain nous le rejoindrons à la Villa-Royale.

— Oui, oui, cela vaut mieux. Allons voir Matalone. Ces pauvres enfans!

Les deux malheureux pères quittèrent cette chambre funèbre à pas lents, et comme à regret. En sortant, Las Vegas montra le lit nuptial à son ami; des sourires affreux coururent sur leurs lèvres pâles et frissonnantes. Le lit était encore recouvert de sa magnifique étoffe, aux franges flottantes de soie et d'or. Une odeur cadavéreuse courait déjà dans la chambre.

— Ils sont bien morts! dit Ottayano, et il ferma la porte, appela un de ses valets, et le plaça sur l'escalier comme une sentinelle.

Ils se rendirent, chacun de son côté, auprès de leurs femmes. Elles s'étaient mises au lit avec une fièvre ardente; elles paraissaient sourdes à toutes les consolations qu'on leur prodiguait, car le coup terrible était trop récent.

Le convoi funèbre eut lieu à midi. On porta les deux cadavres dans une petite chapelle, au milieu du bois; ils y furent inhumés. Un mois après cependant Las Vegas fit sculpter à Naples un beau tombeau de marbre blanc, qu'on adossa au mur extérieur de la chapelle; un prêtre le bénit; on exhuma les corps, et ce fut là qu'ils furent déposés. La porte de bronze du tombeau fut scellée; on y grava cette inscription:

LÉONTIO ET STELLINA,

MORTS LE 11 MAI 1646, LE JOUR DE LEUR MARIAGE!

La grande croisée et la porte de la chambre nuptiale furent murées; on avait jeté deux grands voiles noirs sur les portraits des jeunes époux. L'ameublement resta intact. On ne lava pas même la place où les cadavres furent trouvés gisans; une sueur corrosive, la sueur de la mort et du poison, avait dessiné pour ainsi dire la forme des deux corps sur le marbre.

Par ordre du duc d'Arcos, on fit de sévères perquisitions dans la ville et la campagne pour découvrir le moine soupçonné du crime. Tout fut inutile. Il n'était plus retourné à son couvent, et le lieu qu'il avait choisi pour retraite fut un mystère pour les limiers du vice-roi.

Le souvenir de cette épouvantable nuit laissa dans le château une teinte lugubre, un nuage de consternation, que les jours, en s'écoulant, ne purent effacer. Seulement les deux mères, d'abord inconsolables, et déci-

dées à subir le suicide lent du désespoir, se résignèrent à vivre; la certitude d'une maternité nouvelle leur avait fait un devoir de se fortifier contre le souvenir d'un grand malheur accompli. Dix mois après, la comtesse de Las Vegas mit au monde une fille qu'elle fit nommer Stellina, et à quinze jours d'intervalle, son amie accoucha d'un nouveau Léontio. Une joie triste et peu confiante en l'avenir environna le berceau de ces nouveau-nés. Ottayano et Las Vegas avaient fait à tout le monde, même aux parens ou intimes, un secret de la grossesse des leurs épouses; la naissance des deux nouveaux enfans fut enveloppée du même mystère. Un prêtre fut introduit clandestinement, et de nuit, par Las Vegas, auprès du berceau, et il les baptisa sans savoir de quels parens ils étaient nés. Les deux familles poussèrent à l'excès le scrupule des précautions, afin de dérober cette sorte de résurrection à l'invisible ennemi qui calculait si bien ses vengeances, et savait attendre de longues années pour frapper plus à propos. Las Vegas et Ottayano, qu'une épouvantable catastrophe et les craintes vagues de l'avenir dégoûtaient de Naples, formaient le projet de passer en Espagne dès que les deux enfans seraient assez forts pour supporter le voyage. Les deux mères approuvaient fortement ce projet; elles avaient pris le château en horreur.

La fatalité n'avait qu'ébauché son œuvre contre ces deux familles; lorsqu'elle met ses ongles de fer sur quelque victime, cette fatalité, elle la torture long-temps; enfin elle l'abandonne, mais écorchée vive; puis elle y revient pour ronger le squelette.

Or voici ce qui arriva :

Le 10 juillet 1647, le quatrième jour du règne de Mazaniello, règne d'une semaine, le peuple se précipita au palais du duc de Matalone pour le massacrer; le duc s'était enfui. Son frère Joseph fut décapité à sa place, car il fallait un membre de cette famille à la vengeance du peuple. On avait appris que le duc avait payé des gens pour assassiner Mazaniello, et c'était la cause de l'irritation. Les amis du duc de Matalone furent voués au même sort, comme complices; le comte de Las Vegas et d'Ottayano furent assaillis à Largo di Castello, massacrés et jetés à la mer. Un lazzarone, qui se faisait suivre d'une bande nombreuse et dévouée, avait commandé cette exécution; cet homme inconnu, mais si fidèlement obéi, comme tous ceux qui montrent dans les révoltes une intelligence supérieure, s'adressa aux lazzaroni, ses compagnons, et leur dit d'une voix calme et douce, voix qui contrastait avec la scène d'assassinat qu'il avait

provoquée : « Mes amis, la mort de ces deux traîtres ne nous suffit point : il faut monter à leur château pour continuer notre vengeance; le duc de Matalone y a cherché un refuge. Il nous faut le sang de Matalone ! Venez avec moi.

Le lazzarone inconnu entraîna cette foule, ivre de sang, vers le château du comte de Las Vegas. On n'y trouva que le concierge Stéphano. Ce domestique assista paisiblement à la dévastation de cette belle résidence. L'événement tragique des deux époux avait fait sur lui une si forte impression qu'il était réduit à un état d'imbécillité. Pendant qu'on ravageait, le lazzarone inconnu marcha droit au tombeau de la chapelle, il ouvrit la porte de bronze, il enleva les cadavres de Léontio et de Stellina, et du haut de la colline il les jeta aux oiseaux de proie qui volent dans la profonde vallée d'Ottayano. Ce luxe de vengeance parut lui faire plaisir; car sa figure rayonnait.

Les deux dames et leurs jeunes enfans auraient probablement été les victimes de ces forcenés et de leur chef mystérieux; mais la destinée leur réservait une autre chance.

Après l'assassinat de Las Vegas et d'Ottayano, le domestique qui les suivait (on le nommait Limerio) courut au château avec précipitation pour apprendre aux deux veuves le sort de leurs infortunés maris, et les arracher d'une demeure où il présumait que les assassins se dirigeraient infailliblement.

Limerio se jeta aux genoux de la comtesse Las Vegas : — Sauvez-vous, sauvez-vous, dit-il, vous n'avez pas un instant à perdre; dans une heure la mort sera dans ce château.

D'autres serviteurs, arrivés de Naples, répandirent l'alarme, confirmèrent le double assassinat de Las Vegas et de son ami. Les deux malheureuses veuves tremblèrent pour leurs enfans. Il fut résolu qu'on abandonnerait sur-le-champ le château pour chercher un asile dans quelque ville du littoral de l'Italie.

Limerio était un marin de Procita; il savait conduire une barque à la voile; il était dévoué aux deux familles. Ce fut à lui que les épouses de Las Vegas et d'Ottayano se confièrent, dans cette heure de désespoir. Elles amassèrent à la hâte leurs bijoux, leurs diamans, toutes leurs richesses portatives. Limerio déposa les deux enfans dans un berceau commun, et cette famille fugitive, composée de cinq personnes, le domestique compris, descendit la colline à travers les bois, par un sentier détourné, jus-

qu'à la petite anse d'Ottayano, où était amarrée une vieille barque dépendante du château.

On mit à la voile; le vent était frais et favorable : on s'abandonna au vent. Aux approches de la nuit, le temps tourna à l'orage; la mer, prodigieusement agitée, tourmentait les deux dames; les enfans dormaient. Limerio, privé de boussole et ne connaissant pas les parages où la force du vent le poussait, manœuvrait pour ne pas être englouti et pour s'éloigner de la terre. A minuit, la tempête était si horrible qu'il parut impossible à Limerio de se sauver dans sa frêle embarcation.

Pour comble de malheur, une voie d'eau se déclara soudainement, comme si le plancher de la barque eût été percé par une pointe de rocher, en glissant sur quelque rescif à fleur d'eau. Les deux pauvres femmes poussèrent des cris d'effroi, et elles élevèrent sur leurs genoux le berceau de leurs enfans, tandis que l'infatigable Limerio rejetait hors de la barque l'eau qui entrait en abondance. Seul, il était trop faible pour lutter ainsi contre la tempête et la voie d'eau. Une lueur d'espoir se manifesta pourtant; le vent diminua sensiblement aux premières clartés de l'aube; la mer parut se remettre au calme; on apercevait confusément à l'horizon les lignes sombres de la côte; mais la barque, qui depuis la veille avait été emportée par le vent avec une merveilleuse rapidité, n'avançait plus que fort lentement, car le volume d'eau qui l'envahissait était un fardeau bien lourd, que tous les efforts de Limerio ne pouvaient alléger.

— Nous sommes perdues! s'écria la comtesse de Las Vegas en jetant un regard d'effroi sur le berceau.

Limerio garda le silence.

L'eau montait toujours par la voie ouverte; elle était presque au niveau des deux banquettes. La côte se dessinait légèrement et bien loin.

— Qui dois-je sauver? s'écria Limerio.

— Sauvez nos enfans, répondirent les mères.

— Priez la Sainte Vierge pour nous trois, dit Limerio.

Et il prit le berceau, que la voie d'eau atteignait déjà; il le déposa sur la mer tout-à-fait calme, le dirigeant d'une main et nageant de l'autre.

La barque était submergée. Limerio tourna la tête un moment, et ne vit plus que la flamme verte de l'antenne.

Limerio nagea trois heures avant de toucher la côte; il avait maintenu le berceau dans un parfait équilibre. Les enfans, que leurs mères avaient allaités sur la barque pour la dernière fois, s'étaient rendormis sur leur lit

flottant. Limerio, épuisé de fatigue et frissonnant de fièvre, venait enfin de les déposer sur la côte d'Ostie, presque aux portes d'un couvent de religieuses clairistes.

Deux frères quêteurs s'emparèrent du berceau et donnèrent des secours à Limerio agonisant. Une hospitalité généreuse lui fut donnée dans une petite maison de campagne qui dépendait du couvent.

Par devoir ou par curiosité, le podesta vint, quelques heures après, faire son enquête sur le naufrage. Limerio était au lit. L'homme de loi l'accabla de questions. L'honnête serviteur répondit d'abord avec vérité aux questions qu'il jugeait insignifiantes. Ainsi il déclina son nom et ceux de Stellina et de Léontio; puis, craignant de compromettre l'avenir de ces deux enfans que de terribles ennemis avaient sans doute intérêt à détruire, il improvisa une fable; il dit qu'il était un pêcheur de Civita-Vecchia, et que, la nuit dernière, il avait recueilli dans sa barque, d'un vaisseau naufragé, ces deux enfans avec leurs mères. Les détails qu'il donna ensuite étaient véritables, ceux mêmes qu'on a lus.

Le podesta promit d'écrire, le jour même, au cardinal Albrucci pour l'instruire du dévouement évangélique de Limerio et solliciter une récompense; mais le pauvre serviteur se débattait déjà sous les premières atteintes d'une pleurésie qui devait l'emporter au tombeau. Trois jours d'émotions et d'intolérables fatigues lui avaient porté un coup de mort. Il ne se releva plus du lit hospitalier où le quêteur de Sainte-Claire l'avait déposé tout tremblant de l'humidité des vagues. Limerio mourut dans un accès de délire, où il révéla d'étranges choses, des choses qui furent bien mystérieuses à ceux qui les entendirent. A travers l'incohérence des songes récités par Limerio agonisant se glissait souvent quelque incident vrai des tragiques histoires du château de Las Vegas.

Les deux enfans, la jeune Stellina, le jeune Léontio, furent placés par les frères quêteurs sous la protection du couvent.

III.

A ROME.

Le 2 novembre 1666, un jeune artiste dessinait un mélancolique paysage de ruines, au milieu des Thermes d'Antonin; auprès de lui, une

jeune fille blonde, assise sur un chapiteau, travaillait à un ouvrage de broderie. Ils paraissaient de même âge l'un et l'autre : dix-huit ans environ. Leur costume n'annonçait pas l'aisance; ils étaient tout entiers à leur travail, comme si leur pain du jour en eût dépendu.

Une cloche sonna lentement au campanile de l'église des saints Nérée et Achilée.

Le jeune homme tressaillit, et laissa tomber son crayon. — Cette cloche m'a fait peur, dit-il d'une voix sourde. Stellina, est-ce déjà l'*Angelus* du soir?

— Non, mon frère, ce sont les derniers glas de la fête des morts. Nous n'avons pas récité un seul *Miserere*.

— En quelle intention l'aurions-nous récité, ma sœur? dit le jeune homme avec un sourire triste.

— Pour les pauvres ames du Purgatoire.

— Tu as raison, Stellina. Si les ames de notre père et de notre mère sont en souffrance, tu les aurais soulagées peut-être avec tes prières, toi, Stellina, toi si pure, si angélique! Écoute, ma sœur, il me semble que nous perdons nos habitudes pieuses, nos pratiques dévotes, à mesure que nous avançons en âge. Il y a trois ans que nous avons quitté cette bonne maison hospitalière de Sainte-Claire, où nous avons été élevés si chrétiennement; et cela me fait peur à penser combien depuis nous avons pris de goûts mondains, moi surtout, ma sœur, moi; car tu ne fais, toi, que ma volonté. Tes vertus t'appartiennent, tes fautes sont à moi. Aujourd'hui, par exemple, n'est-ce pas un crime devant Dieu et les hommes d'avoir laissé passer la fête sans avoir récité les sept psaumes dans quelque coin d'église? On dirait que nous sommes conduits par un esprit malin.

La jeune fille se rapprocha vivement de son frère avec une convulsion nerveuse, et ses grands yeux noirs se détachèrent d'une manière effrayante sur la pâleur de son visage.

— Allons à l'église, dit-elle, j'ai besoin de prier. Viens, mon frère, quittons ces ruines, elles sont trop tristes pour nous.

Léontio écoutait sa sœur, les yeux attachés sur elle : il semblait que cette voix, pleine de notes mélodieuses, l'arrachait momentanément à quelque pensée habituelle d'horrible mélancolie. Stellina ne parlait plus, et Léontio la regardait encore de l'air d'un homme qui écoute. Aux paroles de Stellina avait succédé un étrange silence; le vent d'automne tourmentait la forêt de lichen et de lierre incrustée sur les colossales voûtes des thermes; et à chaque secousse du vent dans les plantes pariétaires, il

en tombait une grêle de mosaïques. Par intervalles, revenait un calme de désolation : le ciel se plombait de nuages dans toute l'étendue de la voie Appia; depuis le pied du Palatin jusqu'au tombeau de la fille de Crassus, on ne distinguait pas un seul être vivant. Cet immense désert ressemblait au cimetière de quelque monde où l'on aurait bouleversé les cyprès et les tombeaux.

Ce deuil incomparable qui attriste cette partie de la campagne de Rome agissait sans doute sur l'imagination nerveuse de Léontio; il s'abandonnait avec une sorte de joie à l'impression désolante du paysage; il se prenait subitement de dégoût pour le dessin qu'il avait commencé, et cherchait dans la plaine quelque point de vue nouveau : c'était tantôt la ligne triomphale et brisée des aquéducs, tantôt la muraille noire et crénelée de la vieille enceinte aurélienne, ou bien un tronçon de colonne granitique, ornement du vestibule des thermes, aujourd'hui gisant sur un lit de violettes, de marguerites blanches et de gazon. Stellina ne brodait plus; elle était immobile, les yeux fixes et sans regard déterminé : on aurait cru voir la statue de la Pudeur exhumée des ruines. La cloche de l'église voisine sonna une seconde fois, et la jeune fille se leva vivement, comme si elle s'arrachait d'un rêve pénible. — Viens, mon frère, viens, murmura-t-elle tout bas, allons prier.

Léontio reprit son manteau brun et usé; il jeta sur les épaules de Stellina une mantille rouge, et il se dirigea lentement vers la porte des thermes. La vieille femme qui leur ouvrit cette porte secoua tristement la tête en les voyant passer, et les recommanda, dans une courte prière, à la Sainte Vierge. Ils étaient livides et convulsifs comme des agonisans.

Les portes de l'église se fermaient quand ils parurent devant le porche. Léontio put distinguer encore les treize cierges de cire jaune qui brûlaient autour d'un catafalque noir semé de larmes blanches. — Vous arrivez trop tard, lui dit le sacristain, on vient de faire la dernière absoute.

Léontio glissa une petite pièce d'argent dans la main du sacristain. — C'est pour une messe de morts, dit-il.

Le sacristain ouvrit un registre déposé sur une petite table à l'entrée de l'église. — En quelle intention faut-il célébrer cette messe? demanda-t-il à Léontio. — Pour les ames de notre père et de notre mère. — Quels noms faut-il écrire?

Léontio ne répondit pas.

— Les noms de votre père et de votre mère, poursuivit le sacristain;

les noms de baptême seulement. Le prêtre les prononce au *Memento*... Vous les avez oubliés?

— Oui, répondit Léontio avec un soupir étouffé. Stellina s'appuyait sur une des petites colonnes du porche et pleurait.

— Pauvres enfans, dit le sacristain; que les patrons de notre église intercèdent pour vous! Nous vous dirons une messe de morts.

Et il offrit de l'eau bénite à Léontio, et ferma la porte de l'église.

Léontio se serra étroitement dans son manteau, fit signe à Stellina de le suivre, et s'avança d'un pas rapide sur la voie Appienne.

Ils laissèrent à gauche la masure lépreuse qui recouvre les tombeaux des Scipions, et plus loin cette campagne inculte où s'étend l'immense ellipse de ruines qui furent le cirque de Caracalla, et ils arrivèrent aux limites de Rome aurélienne, au pied de cette tour tumulaire qui a éternisé le plus grand deuil paternel dont la ville de Rome ait été témoin.

Le jour baissait en tournant à l'orage; le vent d'est s'engouffrait dans la tour de Cécilia Métella, et la remplissait d'une harmonie lugubre comme la mélopée des funérailles antiques; les touffes larges et profondes du lierre éternel qui domine le tombeau comme une couronne de deuil laissaient tomber des plaintes à chaque rafale. Parfois on aurait dit que toutes les têtes saillantes de taureaux incrustées sur la frise mugissaient comme les grandes victimes de Clitumne devant la hache du sacrificateur. Le vent qui tonnait sur cette campagne en se heurtant aux ruines, avait toutes les paroles, toutes les voix, tous les cris de la désolation : chaque ruine lui donnait sa pensée. Ce vent jaillissait en mille coups de foudre de toutes les arches des aquéducs, de tous les portiques du cirque d'Antonin; il courait sur la voie Appia, et creusait les dalles avec un bruit de chariots; il se brisait dans les créneaux des murailles aurélienne, en imitant les clameurs des barbares de Théodoric : pas un éclat de ce vent solennel qui ne rappelât une grande chose éteinte, une chute de colosse, une lamentation de l'univers.

Léontio s'abandonnait avec ivresse aux embrassemens de cette puissance invisible de l'air qui lui parlait une langue si bien comprise de son cœur. — Ah! on respire ici, n'est-ce pas, ma sœur? On ne souffre pas seul ici, on souffre avec tout ce qui a souffert, on pleure avec tout ce qui a pleuré. Oh! comme ce deuil est large! toutes les larmes qui ont coulé ici, tenues par Dieu en réserve, changeraient la voie Appienne en torrent. Je puis sourire enfin, cela me donne un peu de joie.

Et il se mit à examiner avec attention la tour sépulcrale de Cécilia Métella. En ce moment, des feuilles de lierre, arrachées par le vent, tombaient à flots comme des larmes sur la touchante inscription du tombeau.

Pauvre fille! et surtout pauvre père! dit Léontio; qu'elle doit avoir été grande, la douleur qui s'est exprimée avec tant de simplicité!

CÆCILIÆ Q. CRETICI, F. METELLÆ CRASSI.

Rien de plus! et combien de générations se sont attendries là-devant!... Écoute, Stellina, on est bien ici, n'est-ce pas? Ce tombeau est vide, choisissons-le pour notre maison.

— Avec toi, mon frère, un tombeau est un palais.

— Bonne sœur! j'ai pris Rome en dégoût; personne ne me ressemble dans cette ville; je suis là, dans la rue Saint-Théodore, comme un homme venu de l'autre monde; les petits enfans ont peur de moi, quand je les regarde; notre voisinage est mauvais; ailleurs il ne vaudrait guère mieux: tous les quartiers de Rome se ressemblent; on n'y voit partout que des femmes folles de leur corps, et ma sœur ne doit vivre que dans une atmosphère d'anges, ou, bien loin des hommes....

— O mon frère, dit Stellina, avec une voix si touchante et qui ressemblait si peu à une voix humaine qu'on aurait cru entendre sortir du sépulcre la plainte de l'ombre de Cécilia, ô mon frère, je ne vis que par toi; je ne vois que toi dans le monde; je n'entends rien de ce qui se dit autour de nous; ta parole est la seule qui aille à mon oreille; mon horizon est la bordure de ton manteau; si je prie Dieu, c'est parce que tu le pries; si je travaille, c'est pour t'imiter; si je marche, c'est pour suivre tes pas. Je suis bien triste, Léontio; eh bien! si je te voyais rire, je rirais. Mon corps n'est que l'ombre du tien, ma vie est un reflet de ta vie. Quand je prononce ton nom, je voudrais que les syllabes de ce nom fussent éternelles, tant je les savoure avec plaisir; je t'appelle mon frère, parce que je ne crois pas qu'il y ait un nom plus doux; si tu en sais un plus doux, apprends-le-moi. Je n'ai jamais regardé en face d'autre visage que le tien, je ne soupçonne l'existence d'autres créatures humaines que par le bruit qu'elles font en passant auprès de nous. O mon frère, qu'as-tu besoin de me demander des conseils! Veux-tu vivre, je vivrai; veux-tu mourir, je meurs; maison ou tombeau, tout me sera le ciel sur la terre, pourvu que j'entende ta voix bien près de ma voix.

—Ange de Dieu, céleste enfant, dit Léontio exalté, oh! que je t'embrasserais avec délices, si les caresses, même fraternelles, étaient permises devant un tombeau! Non, non, tu ne sais pas combien j'ai besoin du baume de ta parole, car j'ai des chagrins, j'ai des douleurs que nul homme ne connaît, et qui font mon visage pâle, qui glacent ma langue, qui brûlent la racine de mes cheveux; des douleurs si incompréhensibles que parfois je me secoue avec violence comme pour m'arracher d'un rêve étouffant; car de pareils tisons de cerveau ne tombent que dans les rêves des mauvais sommeils. Un jour, j'avais fait un ami; tu ne sais pas ce que c'est qu'un ami.... C'est un homme qui vous trompe un peu plus poliment que les autres hommes; je me promenais avec lui sur la place solitaire de l'Arc des Orfèvres, tout près de notre maison; oh! comme je souffrais ce soir-là! Je voulus m'épancher; je lui contai mes peines, il ne me comprit pas; je m'efforçai de lui expliquer la nature étrange de ces idées qui me bouleversaient; eh bien! sais-tu ce que fit cet ami? il éclata de rire et me traita de fou. Oh! je ne tuerai jamais personne, car cet ami est sorti vivant de mes mains! il vit ce grand sage! il vit, il est heureux, ou fait semblant de l'être; il se promène habillé de velours, et la main sur un pommeau d'épée, tous les dimanches après vêpres, devant Saint-Théodore; il fait des sonnets sur les beaux yeux des dames; il dîne tous les jours chez un cardinal, il passe la mauvaise saison à Villa Pamphili.... Que Dieu lui donne une heureuse fin! il mourra sans s'être douté un instant qu'il a vécu. Moi, je suis ravi de lui avoir infligé la vie; je l'aurais mis trop à l'aise en le tuant. Depuis, j'ai gardé mes secrets, c'est un saint trésor qui est en moi; crois-tu que je doive le confier à ma sœur?

Stellina serra les mains de son frère, et se recueillit pour écouter.

Léontio fit courir ses doigs dans les touffes noires et bouclées de ses cheveux, et appuya vivement sa large main brune contre son front; ses yeux noirs se mouillèrent de quelques larmes. A l'agitation de sa poitrine nue, il était aisé de voir qu'un grand effort se faisait en lui, et qu'il éprouvait une peine insurmontable à traduire avec la parole ce qu'il avait pensé tant de fois; enfin il parla.

— Ce ne sont pas des douleurs ordinaires que je vais te conter, ma sœur. Nous ne devons avoir, nous, que des maux de prédilection; ne sommes-nous pas les bien-aimés du malheur? Notre vie ressemble-t-elle à une autre vie? Nous ne savons ni ce que nous avons été ni ce que nous sommes. Bien bas placés dans les différentes espèces d'hommes, il y a

pourtant au fond de nous une fierté naturelle qui dément notre abjecte condition; nous sommes pauvres, non pas comme ces malheureux qui font espalier de haillons sur la place Montanara, c'est un autre genre de misère que la nôtre; nos mains droites ne se sont jamais allongées devant la porte d'un cardinal; nos bouches n'ont jamais murmuré cette psalmodie dolente qui fait violence à l'aumône ou provoque le refus. Nous mangeons du travail de nos mains, mais notre travail est mal payé. J'ai long-temps cherché dans Rome un être vivant qui laissât supposer dans son regard et par son extérieur quelque ressemblance de position avec la mienne; j'ai vu bien des misérables, mais ils m'ont paru tous résignés, tous prenant leur indigence en gaieté, comme chose due; ce que je n'ai jamais remarqué sur les visages souffrans, c'est une de ces contractions rapides, un de ces coups d'œil vers le ciel, qui partent du cœur, comme une accusation contre Dieu. Si j'avais surpris une seule fois un homme en peine flagrante, en conviction de malheur, je lui aurais tendu la main; il m'aurait compris, nous nous serions associés pour faire notre vie, avec moins de poids sur le cœur. Un jour, je vis à la grille de l'église de Saint-Georges, un homme assis qui pleurait; il faut se méfier des pleurs, ce n'est bien souvent que de l'eau pure; je demandai avec intérêt à cet homme le motif de son désespoir; il avait perdu son enfant. Perdre un enfant, c'est une douleur de la vie, douleur admise dans la langue humaine, douleur classée, et qui a un nom; aussi la marche à suivre est toute simple pour se débarrasser de ces douleurs-là; elles ont leurs phases, leur progression, leur décroissement. Le lendemain je rencontrai devant Saint-Paul ce père désolé; il ne pleurait plus; au carnaval je le revis, il courait avec les masques, en habit d'arlequin. J'ai donc reconnu que mon être s'isolait complétement des autres êtres, que mes chagrins n'avait pas de mot qui les traduisît aux hommes, que dans cette grande ville qui a tant gémi, dans cette ville rongée jusqu'au squelette par toutes les plaies de l'univers, dans cette Rome toute lézardée à force de convulsions, jamais un habitant ne me comprendrait, et qu'il était inutile de me mêler au vulgaire, pour échanger des mots et des sons qui ne seraient jamais dans le sens de l'idée qui m'absorbe tout entier. Ainsi je me suis réfugié dans ma solitude : j'ai quelquefois ressenti un mouvement de fierté, en pensant que j'avais inventé une souffrance, que j'avais créé un malheur. Qui suis-je donc?

Ce que je suis! oh! assieds-toi, assieds-toi, Stellina, là, sur cette frise; les ruines sont nos fauteuils, à nous.....

Ce que je suis! oh! si tu pouvais parler en ce moment, ombre de jeune fille qui voltiges autour de nous! ce que je suis, Stellina! un homme comme un autre homme? impossible! je ne me suis jamais assis à leurs banquets; je n'ai jamais fait de libations avec eux, je ne connais ni leurs théâtres, ni leurs jeux, ni leurs plaisirs, ni leurs douleurs, ni leur folle confiance, ni leur désespoir. La ville qu'ils habitent m'étouffe comme une prison. Je me suis retiré à la lisière, là où commence le grand chemin des tombeaux. Là, je me sens dans mon domaine; j'aime les tombeaux, non point ceux où le ver a quelque chose encore à faire, mais les tombeaux qui sont eux-mêmes devenus squelettes; et, gloire soit à Rome, ce luxe funéraire ne lui manque pas! Ville désolée qui porte partout les insignes du néant; qui s'appuie d'un côté sur le tombeau d'Adrien, de l'autre sur cette tour de Cécilia, comme une vieille reine débauchée sur deux favoris. Oui, j'aime les tombeaux, comme on aime sa maison natale; je les aime, non pas parce que je dois y rentrer un jour, mais....

— Mon frère! s'écria Stellina.

— Parce qu'il me semble que j'en suis sorti!

Stellina s'était jetée dans les bras de Léontio, en disant d'une voix sourde: j'avais deviné! Le jeune homme la serrait sur sa poitrine, baisait sa bouche, son front, ses cheveux, avec un délire qui n'avait rien de fraternel. Des paroles s'échangeaient entre eux; mais la tempête les couvrait de sa voix. Une nuit horrible était déjà tombée. Quelques rares éclairs illuminaient par intervalles la tour de Cécilia et la ligne de remparts; tout le reste de la campagne gardait alors une teinte livide. La cloche de Saint-Paul sonnait l'office du soir, et les sons portés par le vent semblaient tourbillonner dans la tour vide, comme si ses pierres eussent été d'airain. Les deux jeunes gens se tenaient étroitement embrassés: un éclair éblouissant les fit tressaillir; Léontio se leva vivement, car il lui sembla un instant que la sainteté de leur entretien était violée; l'éclair vif et large avait illuminé les bas-reliefs de marbre: des figures de femmes éplorées, de supplians, de sacrificateurs, s'étaient animées à la lueur du météore, et l'on eût dit qu'un cortége de funérailles s'avançait vers le tombeau.

Tu le vois, s'écria Léontio, les mains vers le ciel, tu le vois, Stellina; l'enfer est irrité contre moi; j'ai violé mon secret; j'ai trahi une confidence de la tombe, et.... j'ai plus fait que cela!.... J'ai eu une idée!... une idée affreuse! Oh! l'excès du malheur nous conseille quelquefois la conso-

lation du crime ! Stellina, j'allais oublier que tu étais. .. Viens, viens, ma sœur, ma sœur, ma bonne sœur ! Viens, rapprochons-nous des demeures de l'homme ; viens, ce lieu est maudit !

Ils descendirent le petit tertre de gazon sur lequel est bâtie la tour ; Léontio tenait la jeune fille par la main, et il lui disait, en marchant sur la voie Appienne :

— Cette idée épouvantable que je ne suis pas né comme un autre homme, que ma vie me vient de la tombe, que j'appartiens à une classe d'êtres intermédiaires entre l'homme et le démon, cette idée de désespoir me reste là fixée au front, et domine toutes mes autres idées. La nuit je fais des rêves affreux, des rêves qui troublent bien souvent ton sommeil, ma pauvre sœur, car souvent je t'ai trouvée au chevet de mon lit, la lampe rallumée et ta belle figure toute luisante de sueur ; tu devais avoir entendu ces épouvantables mugissemens qui me réveillent moi-même lorsque je me sens étouffé par mon rêve habituel. Il me semble alors que je suis inhumé bien profondément, cloué dans une bière ; enveloppé à l'étroit de langes comme une momie ; je respire une odeur d'herbes grasses, de suaire, de cierges éteints ; je sens se glisser sur ma poitrine, à travers les langes, quelque chose de rampant et de glacé qui me pique comme la pointe d'une épée ; j'entends bien au-dessus pleurer le vent, dans de hautes herbes, avec des chants d'église, et des coups de bêche sur des fosses. Une teinte blafarde tombe autour de moi comme un éclair d'orage qui ne s'évapore pas. Oh ! ce que je vois alors est si affreux qu'aucune langue n'a de mots pour le dire, aucune oreille assez de force pour l'écouter. Je raidis mes bras pour rompre mon étroit suaire ; je m'épuise à prendre de l'élan pour me lever ; mais j'ai comme un carcan de fer aux pieds et au cou, et quand, à force de convulsions, je parviens à faire un mouvement, mon front se brise contre une voûte plate et gluante sous laquelle je suis écrasé. Et j'ai le sentiment de mon existence, je me rends raison de mon état, j'éprouve la faim, je brûle de soif ; je contracte mes lèvres pour tâcher de saisir quelques racines terreuses qui pendent, pour humecter ma langue en feu à l'humidité de la voûte. Je ne saisis rien ; je m'efforce à pleurer afin de boire mes larmes, mon œil reste sec. Je m'essaie à la résignation, mais je n'arrive qu'au désespoir. C'est par une violente crise de désespoir que je me délivre ; tout mon corps se raidit. Après bien des râles et des sanglots étouffés, un cri sort de ma poitrine et me réveille, et il me faut du temps encore pour me convaincre que l'horrible rêve est

fini. Que me veut donc ce rêve? Quel pacte ai-je fait avec lui? C'est ce rêve familier qui m'a fait prendre en horreur la seule consolation offerte par le ciel au malheur, le sommeil. N'est-ce pas injuste, qu'après une journée désolante, on retrouve dans le remède du sommeil des mensonges plus déchirans que les maux réels? Mais qui donc a fait ce monde? Oh! cela me pousserait au blasphème!

— Mon frère! mon frère! s'écria Stellina tout en pleurs, calme-toi, ne parle plus; ta main brûle, tu es malade...

— Non, non, je veux tout te dire ce soir, tout; après je ne te parlerai plus de moi... Écoute, écoute encore, et surtout tâche de me comprendre; je te demande plus que de l'intelligence, je veux de la divination. Nous sommes du même sang; notre organisation, à coup sûr, est la même; tu vas me dire si tu me comprends.

Souvent, dans ma vie, il m'est arrivé, toi étant assise à côté de moi, ou moi te donnant le bras en nous promenant, il m'est arrivé d'être bouleversé par une pensée singulière; dans la position relative des objets extérieurs à nous, dans la combinaison accidentelle de nos mouvemens, de nos gestes, de nos regards, sous tel aspect du ciel, telle forme de nuages, telle ondulation de montagnes, telle couleur du jour, je crois soudainement me rappeler qu'à une époque inconnue de ma vie, les mêmes choses, les mêmes aspects, les mêmes sensations m'ont été offerts, sans qu'il y manquât un seul accident. Alors il m'est donné de voir mon souvenir en tableau réel. Il est vrai que cette impression est fugitive, qu'à peine reçue, elle s'évapore : mais l'ébranlement qui la suit est si fort que je ne puis me croire victime d'une illusion; et d'ailleurs peu de jours s'écoulent sans que cette secousse d'imagination ne soit renouvelée. Tu te rappelles la noce du seigneur Corsini; tu sais que je cédai à ta curiosité, et qu'en descendant des vêpres de San-Pietro-in-Montorio, nous entrâmes dans le jardin du noble époux pour voir la fête...

— Oui, oui, je me souviens de ce jour, dit Stellina. Oh! que tu étais pâle en rentrant le soir à la maison!

— Tu vas voir, ma sœur. Le jardin Corsini était illuminé; la nuit était belle et embaumée de citronniers; les pins chantaient sur le flanc du Janicule; il y avait du plaisir et du bonheur dans l'air; je croyais habiter un autre monde. Nous nous promenions sous une treille, et à l'écart de la foule; nous nous efforcions d'être heureux, à bien peu de frais, avec les parfums de la colline, la musique lointaine de la noce, et le doux bruit des

cascades. Je n'étais jamais entré dans le jardin Corsini, je n'avais jamais vu de ce côté ni Rome, ni le Janicule, ni les touffes de pins, ni les allées de citronniers. Eh bien! il se passa tout à coup dans l'air, dans le jardin, dans les reflets des lumières du bal sur la terrasse de marbre, dans l'accord de la musique, du chant et des eaux, il se passa quelque chose de mystérieux souvenir qui me cloua par les pieds sur le gazon où je marchais. Je te regardai, et tes yeux étaient dans les miens; c'est la seconde fois de ta vie que tu m'as donné ce regard; c'est la seconde fois que j'ai vu ainsi ta figure, doucement penchée en arrière, comme pour attendre un baiser d'époux; c'est la seconde fois que nous nous sommes arrêtés ainsi tous deux, quand les étoiles luisaient, quand les citronniers embaumaient l'air, quand on dansait sur le marbre, quand les vitres d'un palais renvoyaient le feu des lustres sur l'écorce des pins, quand une volupté irritante s'exhalait des robes de la femme, quand le cœur fondait d'amour, et qu'un mystère de passion langoureuse se révélait dans toutes les voix de la nuit. C'est la seconde fois, Stellina, que j'ai vu ce tableau, ou, pour mieux dire, je ne l'ai pas vu, je l'ai revu... Mais la première? la première? Oh! voilà l'abîme... Mais, bien sûr, ce n'est pas dans ma vie d'aujourd'hui, dans ma vie de mes dix-huit ans!

Ma sœur, ces pensées, ce délire, cette fièvre, ces révélations, tout cela me tue; c'est de la folie peut-être, et je suis assez raisonnable quelquefois pour le croire; mais, folie ou non, que m'importe, si une pareille maladie est mortelle! Ne crois pas, au moins, que je redoute la mort; la mort sera peut-être le commencement de ma vie! Je me regarde comme un homme qui se serait fait une habitude de mourir. Mais je ne suis pas seul, ma pauvre enfant! je veux vivre, puisqu'on appelle vivre ce que je fais; je veux pourvoir à tes besoins, comme un père, ma bonne sœur! Tu as besoin de moi, eh bien! Stellina, je me guérirai. C'est l'air de Rome qui m'empoisonne; rien de plus triste que la douleur de cette ville, si ce n'est sa gaieté. Moi, si impressionnable aux objets extérieurs, j'ai besoin, sans doute, de vivre sous un ciel plus riant, dans quelque résidence gaie et radieuse, comme on en trouve tant sur les bords de la mer. Il me faut la mer; on dit qu'à Naples, elle est bleue et belle à rafraîchir le sang d'un damné; allons à Naples; j'ai idée que nous serons heureux, dans quelque cabane d'Ischia, sous quelque treille du Pausilippe. Demain j'irai voir Salvator Rosa, le Napolitain; il aime les artistes ou paraît les aimer; je lui demanderai des conseils, il m'en donnera, cela coûte si peu. Le trajet est

court; notre voyage sera bientôt arrangé. Y consens-tu, ma sœur? Veux-tu aller à Naples?

Stellina embrassa Léontio.

— Nous partirons! dit Léontio; c'est Dieu, sans doute, qui m'inspire ce projet.

Ils étaient arrivés devant la porte de leur maison. C'était une rue bien solitaire; toutes les lumières étaient déjà éteintes dans le quartier; on ne distinguait que la lueur d'une lampe à travers les vitraux de Saint-Théodore; on n'entendait que le bruit de la fontaine qui coule au bout de la rue, sur la lisière du Campo-Vaccino.

IV.

SALVATOR ROSA.

Par une triste matinée d'automne, Léontio sortit de la rue Saint-Théodore et traversa le Tibre dans une de ces petites barques qui étaient amarrées aux colonnes du temple de Vesta. Il gravit lentement le mont Janicule, et, parvenu au sommet, il entra dans l'église *San-Pietro in Montorio* pour entendre la messe. Le pauvre jeune homme, exilé du monde, aimait à se réfugier en Dieu. Il s'agenouilla devant le tableau de *la Transfiguration*, de Raphaël, et le radieux chef-d'œuvre lui donna un peu de ce calme, un peu de cette sérénité douce que les beaux-arts portent avec eux. Léontio se comparait au jeune possédé du tableau, à cet enfant livide et torturé par l'esprit malin, et il levait ses yeux au sommet de la montagne pour rafraîchir son visage à cette resplendissante atmosphère où flottent les élus du Seigneur, à ce nuage céleste et limpide, doux à l'œil comme le crépuscule du ciel. Il sortit de l'église et s'assit sur une pierre de la plate-forme; il se sentait serein et léger, comme s'il était descendu du Thabor. La ville éternelle qui s'étendait sous lui avait emprunté au soleil levant une teinte jaune comme les feuilles tombées; teinte d'harmonieuse mélancolie, qui n'avait rien de lugubre, la seule peut-être qui soit supportable aux yeux de l'homme tourmenté; car elle n'a pas les rayons éblouissans et ironiques du bonheur, ni la sombre désolation qui conseille le désespoir.

Léontio était sur le point de renoncer à sa visite. Cette Rome, dont il

avait tant médit la veille, lui apparaissait aujourd'hui avec cette majesté tranquille dont le parfum est une consolation. Elle avait bien souffert, cette reine des reines, cette Rome consulaire, cette Rome impériale, et pas une plainte ne s'élevait de son sein tout mutilé. Cité païenne ou sainte, ointe d'eau lustrale ou d'eau bénite, elle montrait la double palme du stoïcisme et du martyre. Qu'elle était belle ainsi, vue du Janicule, cette consolatrice des affligés! Toujours en deuil comme Rachel et Niobé, toujours inconsolable, parce qu'ils sont morts, ses glorieux enfans, qui furent plus nombreux que les étoiles du ciel; et pourtant quelle magnifique tolérance au cœur de la cité meurtrie! Des mains chrétiennes ont prêté secours aux murailles croulantes du Colysée; les fils des martyrs ont replacé pieusement au Capitole la statue du Dieu, rougie encore du sang de leurs pères. Une main pacifique protége la pyramide de Caïus Sextius et les catacombes voisines de Saint-Sébastien. Les ombres des consuls s'entretiennent avec les ombres des saints; les colonnes triomphales fraternisent avec les clochers, les obélisques avec les dômes, les louves nourricières avec la croix. Léontio, à la veille de quitter Rome, s'avoua qu'il aimait cette ville; il reconnut que toute plainte, tout malheur d'imagination surtout, devait se taire et se résigner devant la capitale des ruines, la souveraine des tombeaux. Il avait déjà fait quelques pas pour descendre du Janicule, lorsqu'il s'arrêta brusquement devant le regard d'un inconnu assis sous l'*Acqua Paola*.

C'était un homme vêtu magnifiquement; ses doigts étincelaient de rubis et d'émeraudes; la soie, le velours, la dentelle, les pierreries, se combinaient sur sa personne avec un véritable goût d'artiste; il portait une épée au fourreau de vermeil. Sa tête était plus remarquable encore que son costume de prince. Il y avait des muscles sur son visage pour tout exprimer; ses yeux flamboyaient de génie; ses lèvres avaient la contraction dédaigneuse de l'ironie perpétuelle; sa couronne de cheveux noirs donnait à sa physionomie un caractère sombre et menaçant.

— Vous paraissez bien triste, jeune homme, dit l'inconnu à Léontio; avez-vous perdu votre maîtresse?

Cette demande fut faite d'un ton si vif, si leste et avec un organe si impératif, que Léontio se crut obligé de répondre. — Seigneur, dit-il, je vous remercie de l'intérêt obligeant que vous me portez sans me connaître. Malheureusement je n'ai rien à répondre à votre excellence.

— Mon ami, dit vivement l'inconnu, je ne suis pas noble et ne me sou-

cie point de l'être; je suis ton égal; parle-moi sans crainte ni réserve : as-tu besoin d'un service? veux-tu de l'argent? Ta figure me plaît; tu as dans l'œil le feu de l'artiste; ta joue est pâle, non de souffrance, car tu es fort, mais de pensée, car tu es nerveux. Confie-toi à moi; voyons, parle : je veux t'obliger.

— Mais à qui suis-je redevable de tant de bonté gracieuse?

— T'ai-je demandé ton nom pour te rendre un service? pourquoi me demandes-tu le mien? Mais je respecte ton scrupule; tu dois être candide et bon. Je suis Salvator Rosa. Maintenant acceptes-tu mes offres?

A ce nom, Léontio s'inclina de respect. — Maître, dit-il avec émotion, c'est Dieu sans doute qui m'a conduit par la main devant vous : je vous cherchais. Je sais que vous êtes obligeant pour les artistes. Je suis peintre par goût et par métier; ma sœur et moi nous vivons du pinceau; je travaille pour le seigneur Corsini, dont on voit d'ici le palais. Un besoin de voyage se fait sentir en moi. Rome est la seule ville que je connaisse; car je ne compte pas Ostie, où je suis né, si je suis né quelque part. Je veux voir Naples et la mer; c'est plus qu'un désir : c'est un besoin. Mon existence, qui appartient à ma sœur, est peut-être attachée à ce voyage. Vous, maître, qui êtes Napolitain, vous me donnerez des conseils et des instructions : c'est tout ce que je réclame de votre bonté. J'ai de l'argent assez pour vivre, si c'est vivre, ce que je fais.

Salvator Rosa regardait fixement Léontio sans lui répondre, et Léontio, en attendant la réponse, écrivait le nom de Stellina, du bout du doigt, sur la nappe d'eau claire et unie de la fontaine de Paul. Salvator ne cessait de considérer le visage de Léontio que pour lever ses yeux au ciel, comme pour se rendre compte d'un souvenir confus. — Quel est ton nom, lui demanda-t-il d'un air soucieux.

— Léontio. (*Et il sourit.*)

— Léontio! Oui, je crois que c'est bien cela. Mais il y a tant de Léontio! Et ton nom de famille?

(*Après un soupir.*) — Toujours Léontio.

— Où demeures-tu à Rome?

— Rue Saint-Théodore, vis à vis l'église.

— Te souviens-tu de m'avoir vu, Léontio, avant cette rencontre?

— Jamais.

— Eh bien! moi, je t'ai vu, mais il y a bien long-temps. Où? je n'en sais rien; tous mes souvenirs se confondent. Quel âge as-tu?

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans ! (*Salvator baissa la tête et ferma les yeux pour se recueillir.*) Oh ! je t'ai vu, je t'ai vu ! Tu as une sœur, dis-tu ? Comment se nomme-t-elle ?

— Stellina.

(*Salvator fit un mouvement de surprise.*) — Est-ce bien ta sœur ?

— Mais oui.

— Ta femme peut-être, ta maîtresse...

(*Léontio lança un regard terrible à Salvator.*)

Oh ! ne t'offense pas de ma demande, mon jeune ami ; je ne te l'ai pas faite par un caprice de curiosité. Le nom de ta sœur me frappe, je l'ai entendu dans ma vie, je crois même l'avoir écrit ; mais il me semble qu'elle n'était pas la sœur de l'autre. Ma mémoire me trahit, je ne sais plus où j'en suis. Elle est brune, ta sœur, n'est-ce pas, avec des yeux...

— Non, ma sœur est blonde.

— Oui, oui, oui, blonde avec des yeux noirs, une figure d'ange.

(*Léontio se tut et pâlit.*)

Ma foi, je suis complétement désorienté, mon cher Léontio ; je perds la piste de mes souvenirs. Il est vrai que j'ai une vie si pleine qu'il n'y a pas de place pour tout dans ma tête. C'est une confusion d'objets... Tu es bien pâle, Léontio ; souffres-tu ?

— Non.

— Ta figure se décompose, ce n'est plus celle d'un être vivant. Oh ! laisse-moi prendre au vol cette expression de terreur, ce reflet de l'autre monde. (*Il déroula une feuille de papier et saisit son crayon.*) Je ne te demande qu'une minute ; jamais je ne retrouverai ce bonheur de modèle. (*Il dessina.*) Il y a dans ce cœur une pensée d'enfer. Je ne me doutais pas de rencontrer mon fantôme à l'Aqua Paola. Tous ces Italiens ont un rire éternel sur les lèvres. Enfin j'en ai trouvé un, sérieux comme Satan. J'aurais donné trente écus d'or pour cette séance. Tiens, regarde mon croquis, Léontio. Je vais t'immortaliser. Remercie le hasard. Voilà ta tête, je vais la prêter à mon spectre de Samuel évoqué par la pythonisse d'Endor. Mon tableau représente la moment où tu sors du tombeau.....

— Assassin ! s'écria Léontio d'une voix tonnante, tais-toi, ou je te tue d'un coup de poignard.

Salvator Rosa demeura interdit ; il se laissa arracher le croquis de la

tête de Samuel, que Léontio déchira brutalement. Revenu de sa surprise, le peintre riait aux éclats, et rappelait Léontio; mais le malheureux jeune homme descendait la pente rapide du Janicule avec tant de précipitation qu'on eût dit qu'une pensée de désespoir le poussait au Tibre.

Léontio reparut devant sa sœur, tout haletant de sa course et de son émotion. — As-tu vu Salvator Rosa? demanda-t-elle. — Oui. — T'a-t-il bien reçu? — Oui. — Il t'a donné de bons conseils? — Oui. — Partons-nous pour Naples? — Oui. — Et quand? — Demain.

Quatre jours après, Léontio entrait avec Stellina dans la modeste hôtellerie de la *Lyre d'Apollon*, sur la place des Pins, à Naples.

V.

LA CHARTREUSE SAINT-MARTIN.

Naples est une ville qui peut donner à l'étranger tout ce que l'étranger lui demande; cette Venise de la Méditerranée est folle ou sérieuse comme sa sœur de l'Adriatique; elle a du fracas et du silence, des fleurs et des laves, de l'ombre et du soleil, des rues de palais et des rues de tombeaux, des montagnes décharnées et des îles toutes rouges d'oranges, toutes dorées de cédrats. A Naples, le malheur ressemble au bonheur du reste de la terre; à Naples, le bonheur vaut mieux que son nom. A Naples, l'homme qui peut dire : Je suis heureux, fait envie à Dieu même. Un jour de caprice, la nature voulut faire un paysage complet; elle dessina mollement des collines; elle arrondit un golfe gracieux, elle le remplit des plus belles vagues que la mer ait azurées; elle fit flotter sur ces vagues, des îles de fleurs et de palmiers; elle fit monter en amphithéâtre les bois de pins, les treilles aux larges pampres de vignes, les touffes de citronniers, les acacias aux diaphanes ombrages, les arbres de Grenade et de Judée qui mêlent leurs teintes rouges aux jasmins du Guadalquivir; la nature fit Naples, Misène, Sorrente, le Pausilippe, Ischia. Un démon en fut jaloux; il jeta le Vésuve devant la cité voluptueuse; et Naples accepta le volcan, comme le complément philosophique du paysage. Le volcan résume en lui toute la sagesse des poètes latins; c'est lui qui crie par la voix de son cratère : — O vous qui vivez, cueillez le jour comme une fleur; la fleur dure peu; jouissez-en quand elle est fraîche : mortels, usez de la vie, la vie n'est

faite que de peu de jours ; aimez et riez aujourd'hui ; demain il vous faudra passer le Styx. »

Plus d'espoir de vie heureuse au monde, quand on ne l'a pas au moins entrevue à Naples. Léontio qui s'était exilé de Rome, trouva quelque ombre de quiétude sous la treille du Pausilippe. Il s'occupait de son art avec délices; la peinture devint pour lui plus qu'une distraction, ce fut une véritable volupté d'artiste. Le soir, accompagné de la rêveuse Stellina, il allait étudier ces admirables teintes d'horizon, ces mobiles reflets de colonnes sur les vagues, ces fantastiques embrasemens de forêts marines, ces sommets rayonnans au-dessus des vallons dejà sombres, tout cet ensemble de flottante et vaporeuse lumière qui accompagne le soleil de la mer à son couchant. Il s'en revenait ensuite à son humble hôtellerie, avec des idées moins tristes, et une provision de sérénité pour le sommeil de sa nuit. Mais l'ardent jeune homme rapportait aussi de sa promenade un mystérieux besoin d'amour, dont il s'expliquait trop bien la cause secrète. Tous ses regards n'avaient pas été donnés aux paysages du golfe; il s'était réservé des distractions pour des accessoires délicieux qui le poursuivaient encore à travers le faubourg de Chiaïa. Il avait vu passer sur les chaloupes de gracieuses et souples images, de fraîches figures aux cheveux flottans, de doux nuages de satin et de soie; apparitions enchanteresses qui se mêlaient avec tant de bonheur à l'éclat limpide du golfe, à la molle langueur des collines dorées, aux lits de gazon baignés par la vague, aux grottes secrètes du promontoire lointain. Rentré chez lui, il s'asseyait, comme un homme brisé par la fatigue; il n'était qu'épuisé de désirs. Alors Stellina posait la lampe sur une table, et avec l'innocent abandon d'une sœur, elle enlaçait la tête de Léontio dans ses bras nus, et collait ses lèvres sur son front.—Ma sœur, lui disait quelquefois Léontio, tes caresses me font mal, le soir, à la clarté de cette lampe. Je n'ose, moi, t'embrasser que le jour; laisse-moi seul, Stellina, j'ai trop besoin de me rappeler que tu es ma sœur. C'est une idée douce, n'est-ce pas? Eh bien! elle me tue.....

La jeune fille rougissait; elle ne trouvait aucun mot pour répondre; Léontio la regardait sortir et n'avait pas la force de la rappeler; il écoutait avec une sorte de volupté criminelle, le bruit des pas de sa sœur; une faible cloison la séparait de lui; il prêtait l'oreille à la psalmodie touchante de sa prière du soir, au frôlement de sa robe tombée, au murmure du lit mollement pressé par la jeune fille, à son dernier baiser sur l'image de la

madone. Léontio ouvrait la croisée pour rafraîchir ses lèvres à la brise nocturne de la mer; mais la brise, chargée d'amour et de parfums ne lui apportait que tentation et délire. S'il s'endormait un instant, c'était sa sœur qu'il voyait en rêve; sa sœur plus belle que la plus belle Napolitaine; sa sœur assise au bord de la mer, comme une amante au rendez-vous, et l'appelant par son nom, avec une voix languissante d'amour. Léontio se réveillait en sursaut, et se jetait à genoux pour demander pardon à Dieu de l'inceste qu'il n'avait pas commis.

Un matin, après avoir combattu les fantômes de la nuit, il dit à Stellina de le suivre. Il voulait se purifier à l'air béni de la montagne des Chartreux; c'était le jour des Rogations, fête pleine de poésie et de grâce.

Ils arrivèrent avant le lever du soleil à cette magnifique Chartreuse que la piété de Charles d'Anjou a élevée à la gloire de saint Bruno. La cérémonie de la bénédiction allait commencer. Rien n'était consolant et beau comme ce cloître aux colonnes de marbre dans le doux éclat des rayons d'un matin printanier. Les grandes et sublimes figures peintes par l'Espagnolet semblaient vivre et jouir dans ce parvis du ciel. Léontio pleurait de joie; la volupté de la religion lui donnait de pures extases. On ouvrit les portes de l'église à deux battans; toutes les harmonies de la montagne, tous les parfums du golfe, tous les rayons du soleil levant entrèrent à flots sous les nefs de la Chartreuse. Le religieux célébrant s'avança sous le portique, et il bénit les fruits de la campagne, il bénit la ville et la mer.

Léontio ravi de bonheur s'écria : — Quelle demeure délicieuse!

Transeuntibus! [1] dit une voix claire et lente derrière Léontio.

C'est un mot bien profond, s'il est vrai, dit tout bas le jeune homme, et il suivit dans une chapelle écartée et déserte le chartreux qui avait prononcé le mystérieux *transeuntibus*.

Le religieux se retourna au bruit des pas de Léontio; en ce moment des gerbes de rayons illuminaient les figures de Léontio et de sa sœur.

Léontio ne voulait que satisfaire sa curiosité; il avait vu le visage du chartreux, et il lui demandait sa bénédiction. Le religieux croisa vivement ses bras sur sa poitrine, puis les leva vers la voûte, en les secouant, comme avec des convulsions nerveuses; sa figure devint pâle; RESSUSCITÉS! s'écria-t-il d'une voix si forte qu'elle eût fait scandale dans l'église, si elle n'eût été couverte par le chœur des Litanies des Saints.

[1] Pour ceux qui passent.

— *Ressuscités !* dit Léontio, en frissonnant, qui ?

— Toi, elle, vous deux.

— Que dites-vous, mon père?

— D'où sortez-vous, fantômes ; c'est ici la maison de Dieu ; les spectres doivent s'arrêter sur le seuil.

— Mon père, mon père, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma sœur!

— Elle, ta sœur ! vous avez donc divorcé dans l'enfer?

— Oh ! mon père, grâce pour nous ; bénissez-nous.

— Que je bénisse les fantômes de Léontio et de Stellina !...

— Il nous connaît ! Il nous connaît ! O mystère de mort !

— Oui, mystère ! Mystère pour toi, mystère pour moi ; eh bien ! nous l'éclaircirons. Que vous soyez morts ou vivans, il faut que tout s'explique. Écoutez : Voyez-vous cette crête qui s'abaisse devant le Vésuve? Voyez-vous cette touffe de grands pins qui sort d'une ruine, là-bas, de l'autre côté du golfe ; c'est Ottayano. Ce soir vous vous y rendrez à six heures, et vous m'y attendrez. Si je vous y trouve, c'est une preuve que vous êtes vivans et ressuscités ; alors..... j'aurai des devoirs à remplir..... Si vous manquez à ce rendez-vous, je rentre à la Chartreuse, et je n'en sors plus. On a les yeux sur moi ; partez.

Léontio et Stellina descendirent lentement de la Chartreuse, muets et abattus ; on aurait dit que la foudre était tombée sur eux, en leur rendant une vie stupide. De temps en temps, Léontio laissait tomber nonchalamment de ses lèvres ces mots : *Ce soir... à six heures; Ottayano.*

Le fracas de Naples lui fit du bien cette fois ; en rentrant dans la ville il retrouva quelque énergie ; il releva fièrement sa tête, qui s'était courbée depuis le cri du chartreux. — Ma sœur, dit-il, il faut aller jusqu'au bout du mystère ; prenons quelque nourriture et un peu de repos ; partons ensuite pour Ottayano, le plus tôt possible. Je veux y arriver bien avant l'heure du rendez-vous.

Le printemps donnait une de ses délicieuses soirées aux fraîches collines qui couronnent la vallée d'Ottayano. La mer obliquement éclairée par le soleil avait un calme vif et doré ; la verdure des îles se balançait au souffle du soir ; le Pausilippe riait au golfe ; la ville jetait ses clameurs gaies et sonores ; le flot et la côte semblaient s'amollir de langueur amoureuse devant les orangers de Sorrente : Ischia rayonnait de vagues à paillettes d'or et d'arbres illuminés ; Procita échangeait avec elle des parfums

et des chants. Naples la sirène lascive n'avait pas assez de son amphithéâtre pour s'étendre voluptueusement au soleil; elle envoyait ses mille barques sur son golfe, sur ses plages, sur ses promontoires. L'air était tout palpitant de vie, et parlait une langue d'amour, en agitant les voiles, les cordages, les banderolles, les pavillons; le Vésuve paraissait attendri de cette joie de la nature; une légère fumée aux teintes de l'iris et de la rose s'élançait mollement du cratère. C'était comme l'emblême d'un remords presque éteint dans le cœur d'un homme heureux.

— Parle-moi, mon frère, disait la jeune fille à Léontio, est-ce que cette belle soirée ne te réconcilie pas avec la vie? sais-tu qu'il est doux de vivre ici; que l'air y est bien léger, que tout ce qu'on y respire, tout ce qu'on y voit ressemble au bonheur! n'est-ce pas, Léontio?

— Oui, oui, ma sœur, tout cela ressemble au bonheur; mais tourne tes yeux; le vois-tu là, ce mont qui menace et qui brûle? Oui, oui, fie-toi au bonheur; ce n'est pas l'ange de Tobie qui veille sur nous, c'est un spectre; quand il nous garde contre un mal, c'est pour nous réserver pis. Fille oublieuse! enfant! Mais ne sais-tu pas pourquoi nous venons ici; crois-tu que ce soit pour y jouir, contempler, vivre d'extase, boire les parfums de cet air, comme cet heureux oiseau qui chante sur nos têtes? Ne sens-tu pas l'immensité de cette dérision que la fortune nous crie par toutes les voix du bonheur? oublies-tu qu'il manque un acteur à cet éblouissant spectacle; un acteur, noir comme le cratère de ce volcan, et qui tantôt, en arrivant ici, éclipsera notre soleil comme le crêpe d'un ouragan. Pauvre Stellina! elle s'abandonnait à l'extase! je sais me tenir en garde, moi, contre ce mensonge qui nous entoure. En m'asseyant ici, sous ce pin, je n'ai encore rien vu de ce qui t'a ébloui, toi; Naples, son golfe, ses îles, son port, ses collines, je les abandonne à d'autres yeux que les miens, à des yeux qui n'ont point de larmes; ce que j'ai vu, et bien vu, le voilà; c'est ce château en ruines; il y a dans ces murailles détruites quelque mystère de mort qui empoisonne cet air, ces pins, ces îles, ces vagues. Qu'est-il devenu, le maître de ce domaine? A lui aussi cette mer était belle, ce ciel lumineux, cette atmosphère voluptueuse; il n'y a pas toujours eu de l'herbe dans les fentes de cette terrasse; ce marbre a palpité sans doute sous l'ivresse d'un bal d'été; que de figures de femmes se sont épanouies à ces balcons qui croulent! et tout cela, ma sœur, a passé comme cette ombre de fumée qui glisse sur la Somma. Les ruines restent; oh! les ruines restent toujours; la vie est dans elles; les ruines ne meurent pas.

(*Après une pause :*) Il tarde bien, cet homme, de paraître! est-ce que je me serais trompé? ne serait-ce pas ici le lieu qu'il m'a désigné?

Pendant que Léontio faisait cette réflexion, en jetant ses yeux autour de lui pour s'assurer de l'exacte désignation des localités, un vieillard sortit d'une porte qui s'ouvrait au pied d'une tour. Son costume annonçait la plus grande misère, et pourtant à sa démarche, à sa coiffure, au genre même de ses haillons, il paraissait appartenir à une classe au-dessus des paysans de la campagne de Naples. C'était comme un fantôme de concierge, couvert des insignes en lambeaux d'une domesticité opulente. Il fit quelques pas sur la terrasse, les bras en croix sur la poitrine; la tête tantôt basse, tantôt relevée en arrière, comme s'il eût regardé le zénith. Puis s'arrêtant tout à coup sous un balcon lézardé, il tira des larges basques de son pourpoint une petite mandoline sans cordes, et chanta d'une voix chevrotante ce couplet :

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes ;
Au balcon des corridors
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Le vieillard essuya ses yeux pleins de larmes avec le bois de sa mandoline, et continua sa promenade sur la terrasse, les bras croisés, tantôt regardant la terre, tantôt le ciel. Il n'apercevait pas les deux jeunes étrangers qui s'avançaient pour lui parler.

— Excusez-moi, mon père, si je vous suis importun, dit Léontio, en s'adressant au vieillard; est-ce bien Ottayano qu'on nomme cette partie de la montagne?

Le vieillard s'arrêta tout frissonnant comme si une voix l'eût réveillé en sursaut; il fixa sur Léontio et Stellina des regards égarés; ses bras retombèrent lourdement, sa poitrine se gonfla; les veines de son cou se teignirent de noir; un souffle bruyant murmura dans sa gorge et dans ses narines; puis sa figure s'épanouit dans un accès de gaieté délirante, et il s'écria d'une voix tonnante :—Stellina! Léontio! ah! mon bon Dieu! ah! je le savais bien que vous n'étiez pas morts; non, les anges ne meurent pas; mes honnêtes enfans! mes jeunes maîtres! et d'où venez-vous? oh!

que vos habits sont laids! Stellina, qu'avez-vous fait de la robe espagnole qui vous allait si bien? on danse, on danse partout; c'est le jour de votre mariage; vous êtes bien pâle à la noce, jeune épouse; prends garde au moine, beau mari; le voilà! le voilà! on t'empoisonne, Léontio!

— Oh! s'écria Léontio étouffé par une émotion, non ressentie encore; oh! suis-je éveillé, Stellina! ma sœur, ma sœur, secoue-moi, secoue-moi, mords ma main, brise mon front avec un caillou, je veux me réveiller!

Stellina poussait des cris sourds et embrassait son frère.

C'était comme un horrible trio de fous; le vieillard riait des lèvres, les yeux fixes et vitrés; Léontio, la chevelure secouée par l'agitation continuelle de sa tête, et voilant à demi son pâle visage; Stellina, se collant à la poitrine nue et brune de Léontio, et l'inondant de pleurs.

Impossible! impossible! s'écria Léontio, la réalité a menti; c'est une infâme trahison! tu es un bandit de comédie, vieillard; on t'a apposté ici, pour faire ton jeu; laisse-moi, Stellina, laisse-moi le tuer d'un coup de poignard.

Le poignard étincelait dans la main nerveuse de Léontio, et l'écume tombait de ses lèvres verdâtres. Le vieillard n'eut pas la moindre émotion, il ne recula pas, il n'étendit point ses bras pour parer le coup; un calme sourire de bonheur glissa sur sa figure; ce fut Léontio qui recula.

— Mes bons enfans, dit le vieillard avec un accent mélancolique, oh! combien je vous ai pleurés! Les larmes ont brûlé mes yeux. Vous revenez d'un long voyage, n'est-ce pas? Venez vite; vos nobles parens vous attendent. Voyez comme le château s'est paré pour vous recevoir. C'est moi qui ai arboré sur cette tour le pavillon de Léon et de Castille : comme il fait bien au vent, ce pavillon! Avez-vous vu la chambre nuptiale? Oh! elle donne du plaisir!... Il y a les deux plus beaux cadavres...

—Tais-toi, tais-toi, génie d'enfer! s'écria Léontio. Mais que me veut ce spectre de vieillard? Fantôme, rentre dans ta tour. Viens, Stellina; descendons à la ville... J'ai peur.

—Je ne vous quitte plus, mes jeunes maîtres, je vous suis partout; ne me refusez pas la grâce de mourir auprès de vous.

—Va-t'en, va-t'en! tu te feras tuer...

—Ah! vous êtes bien ingrat, Léontio. C'est moi qui ai cousu de mes mains votre suaire...

Stellina n'eut que le temps de détourner le coup de poignard; il glissa sur le bras du malheureux insensé, et le sang jaillit sur les haillons.

— Mon frère! mon frère! tu te fais assassin! O mon Dieu! veille sur sa raison!

Le vieillard ne remarqua ni le coup de poignard ni le sang qui coulait sur son bras. Léontio s'était un peu calmé à la vue du sang; il s'approcha du vieillard avec intérêt pour visiter sa blessure et en lui parlant avec douceur.

Le vieillard repoussa de la main la main de Léontio; une rougeur écarlate resplendit sur ses joues ridées; des éclairs jaillirent de l'azur orageux de ses yeux. — Non, non, s'écria-t-il d'une voix retentissante, non, vous n'êtes pas mes jeunes maîtres! Ils sont morts, et bien morts; j'ai senti, moi, l'odeur de leurs cadavres, quand ils pourrissaient au soleil. Vous êtes deux spectres sortis de l'enfer avec les figures de Léontio et de Stellina. Oh! qu'ils ressemblent bien à des spectres, surtout celui-ci! Oh! quelle odeur de soufre ils portent avec eux! Partez, Satan, démons! Frère Gandolfo, viens dire les prières de l'exorcisme! Oh, l'enfer! Comme ils grincent des dents! Léontio crache des lézards! Fantômes! Fantômes! hors d'ici! Oh! elle est belle, celle-là; mais voyez ses cheveux : ce sont des couleuvres; sa langue est une flamme d'arsenic! Las Vegas! Ottayano! venez lapider ces fantômes qui ont volé la chair de vos enfans! San Stefano vous fournira les pierres. On les a empoisonnés, vos enfans; c'est le bourgeois Marco Théona, en habit de moine, qui a versé le poison. Il a bien fait, le moine Marco. N'est-ce pas, Las Vegas qui, par jalousie, a mutilé Théona, le jour même où Théona épousait sa belle Romaine? J'ai été le témoin du crime, moi. Le moine s'est vengé. Théona s'est vengé : crime pour crime. Théona n'était pas de sang noble, lui! on l'a traité comme un pourceau : Théona s'est vengé, il a bien fait; bravo, Théona!

Et le vieillard marchait d'un pas précipité vers les ruines, les bras levés au ciel, en criant : *Bravo, Théona!*

Un autre acteur arrivait.

C'était le chartreux en habit de paysan; il montait lentement le petit sentier et se dirigeait vers Léontio.

— Suivez-moi, dit-il d'un air mystérieux.

Le chartreux marcha vers les ruines du pas résolu d'un homme qui sait où il va. Il traversa une petite cour, toute jonchée de pierres et de broussailles; il entra dans un vestibule plein de décombres, où paraissait suspendu l'escalier qui conduisait aux appartemens supérieurs. Les premières marches en avaient été détruites; il suppléa aux marches écroulées en

amassant des pierres sous les débris de l'escalier, avec l'aide de Léontio. Stellina eut de la peine à les suivre sur ces degrés mouvans et improvisés. Enfin elle atteignit la rampe, qui tremblait sous les mains convulsives de Léontio. Les trois acteurs de cette scène, parvenus au premier étage, traversèrent une galerie dévastée, dont les fresques avaient presque entièrement disparu. On lisait sur les murs d'atroces injures contre les Espagnols; elles paraissaient écrites avec du sang. Au bout de la galerie était une porte murée; l'étranger s'arrêta devant et tira des plis de son manteau un énorme instrument de fer.

Une brèche assez large fut faite en un instant. L'obscurité régnait dans cette salle, dont la fenêtre avait été murée comme la porte. L'inconnu entra le premier et démolit le mur bâti contre les volets.

— Entrez, dit-il à Léontio; il fait grand jour maintenant, et il laissa tomber son marteau de fer. Léontio, Stellina, reconnaissez-vous cette chambre?

Stellina était mourante; elle s'assit sur un fauteuil et ne répondit pas.

— Comment voulez-vous que je la reconnaisse, répondit vivement Léontio; je ne suis jamais venu à Naples, et cette salle est fermée depuis bien long-temps.

— Eh bien! dit froidement l'inconnu, c'est votre chambre nuptiale, c'est la chambre où vous êtes morts.

— Ah! quand ce rêve finira-t-il! murmura tout bas Stellina. Léontio était au désespoir et regardait autour de lui avec des yeux effrayans.

— Il s'est commis un crime, dit-il, oui, un crime; ce marbre l'atteste; ce marbre a bu du sang ou la sueur d'une double agonie! On reconnaît là les traces de deux cadavres.

— Oui, tu dis vrai, Léontio; c'est ici où tu as été empoisonné, toi et ton épouse; voilà la trace du cadavre de Stellina, voilà la trace du tien. Ces deux flambeaux ont éclairé ta dernière nuit; ces habits sont les tiens; ces robes sont celles de ta femme; vous pouvez les revêtir: ils iront à votre taille; voilà ton épée, dont la poignée d'argent figure la lettre L. Reconnais ton chiffre, Léontio. Voilà le lit nuptial; tu n'y as jamais dormi, jeune époux!

— Songe d'enfer! s'écria Léontio au comble du délire; Sainte Vierge, à mon secours! Est-ce qu'il ne me semble pas maintenant que je reconnais cette chambre? Ce souvenir a été fugitif comme l'éclair, mais j'ai eu le temps de le saisir, Stellina!...

— Viens, viens, mon frère; sortons, sortons, ou je meurs ici, oui, j'y meurs!...

— Pour la seconde fois! dit l'inconnu avec un grand calme.

Jamais figure d'homme n'exprimera le mouvement intérieur de Léontio à cette réponse poignante de sang-froid.

L'inconnu continua.

— Jeunes gens! ce n'est rien encore; vous êtes ici en mon pouvoir, vous n'en sortirez qu'après avoir tout vu. Je vous épouvante, n'est-ce pas? Il faut que tu sois bien lâche, non pas toi, faible femme, mais toi qui as déjà le regard de l'homme, et qui parais en avoir le cœur, regarde si j'ai l'air de trembler, moi, Léontio! Regarde ma figure, elle est sereine, mes doigts n'ont pas de convulsion, mon pouls est calme! Je suis dans un lieu où tout me rappelle une épouvantable nuit, une nuit comme les étoiles n'en éclaireront plus; eh bien! je suis à mon aise. Et pourtant, lorsque je vous vois tous deux là devant moi, devant ces portraits, devant ces vêtemens de noces, je suis moins sûr de mon existence que de votre mort. Pour moi, vous êtes deux horribles fantômes échappés du tombeau afin de troubler ma vie. Tu dis que tu crois rêver, Léontio! et moi je ne puis pas même me rassurer avec cette idée du songe, car je n'ai pas ton imagination folle, moi. Je me rends fort bien compte de mon état, je sais que tout est réalité dans ce que je vois, et ce que je vois je ne le comprends pas. Léontio, il y a dix-huit ans passés que je me suis enfermé dans la chartreuse Saint-Martin; là je ne me suis occupé que de Dieu et de toi. Ce que le monde a fait dans ce temps, je l'ignore et m'en soucie fort peu; je n'ai pensé qu'à ce que j'ai fait, et surtout à ce qui m'a été fait. J'ai cherché dans le calme d'une chartreuse une distraction à mes souvenirs, un remède à mes maux, un pardon à mes... fautes. Après dix-huit ans, je touchais à la guérison. Je t'ai vu hier, toi et ta femme!... Que maudit soit le jour d'hier! C'est le démon du fort Saint-Elme qui vous a conduits par la main à la chartreuse! Mes dix-huit ans de résignation sont perdus! Il faut que je me mette à la piste d'une énigme, et si j'en trouve le mot, il faut que ma main soit esclave d'un ancien serment fait sur la tombe de ma femme! Il faut que je ramasse cette aiguille d'or, et qu'avec sa pointe j'écrive, pour la seconde fois, un mot sur la poitrine d'un cadavre. Tout cela n'est pas bien clair pour toi, Léontio; mais ces murs me comprennent, ces marbres tremblent en m'écoutant, les rideaux de cette alcôve frissonnent. Oh! Dieu m'en est témoin, si je forme un vœu à cette heure, c'est que ta chair

ne soit point de la chair, c'est que la chair de ta femme ne soit pas une chair de femme; soyez spectres tous deux pour me rendre innocent. Rassure-moi, Léontio, n'est-ce pas que tu viens de sortir de la tombe? Te souviens-tu d'avoir vécu au soleil? Non, non, ton corps n'est que l'apparence d'un corps, n'est-ce pas? Laisse-moi toucher les cheveux de ta femme...

— Misérable! je t'étrangle, si ton regard seulement souille ma sœur!

— Oh! ne t'alarme pas, Léontio, ma main ne peut rien sur une femme, elle est froide comme celle d'une statue! Si le cœur d'une femme pouvait palpiter sous ma main, nous ne serions pas ici occupés à nous servir d'épouvantail mutuel.

— Oh! s'écria Léontio, voyons, qu'as-tu à me dire encore? Ma sœur a besoin de repos; délivre-nous de toi et de ton attirail de mort, je suis las de t'écouter; voici bientôt la nuit...

— Ah! tu es las de m'écouter! dit l'inconnu avec un aigre sourire; ce n'est pas du sang de fantôme qui coule dans tes veines, tu n'as pas la froideur du tombeau, bouillant jeune homme; tant pis! eh bien! si tu n'écoutes pas, regarde!

Et il arracha lestement les voiles noirs qui couvraient les deux portraits; on aurait dit qu'ils avaient été peints la veille : ils étaient frappans de ressemblance, de formes, de taille, avec Léontio et Stellina.

— Pour compléter la ressemblance, ajouta l'inconnu, ramassez vos habits de noce et revêtez-les.

Stellina se leva, fit le signe de la croix et retomba sans connaissance sur le fauteuil; le cri de l'effroi s'arrêta entre les lèvres béantes de Léontio. Les doigts de sa main gauche se crispaient dans les larges touffes de ses cheveux. Il s'évanouit.

VI.

LE TOMBEAU.

Stellina était revenue de son évanouissement; assise sur le marbre, elle avait posé sur ses genoux la tête de Léontio, et la couvrait de larmes. Léontio semblait dormir; sa respiration s'entrecoupait de soupirs et de cris sourds; c'était une léthargie, sans doute, pleine de rêves pénibles. Stellina n'osait interrompre ce mauvais sommeil, qui du moins était une sorte de trève, une apparence de repos.

La lune était réfléchie dans une glace de la chambre, et semblait regarder le groupe fraternel tout illuminé de ses mélancoliques rayons. Cette triste veillée s'éclairait ainsi au flambeau du soleil des ruines. La jeune fille, protectrice du sommeil de Léontio, avait trouvé, dans cette fonction si douce, un courage bien au-dessus de sa faiblesse ordinaire. En reprenant ses sens, elle n'avait plus revu le chartreux; et quoiqu'elle craignît, à chaque instant, de le voir rentrer, elle se trouvait presque heureuse d'être délivrée de la présence de cet homme mystérieux. Léontio fit un léger mouvement de tête, et ouvrit les yeux; la figure penchée de Stellina qui le regardait lui rendit un peu de force au cœur.—Où sommes-nous? s'écria-t-il d'un air égaré; dis, Stellina, où sommes-nous? — Tu es auprès de moi, mon frère, répondit la jeune fille, avec une voix plus harmonieuse que le son de la lyre qui endort les douleurs.

La voix de la femme a été notée pour embaumer la souffrance; la voix de la femme est un écho du ciel.

Léontio baisa les mains de Stellina, en versant d'abondantes larmes; tout à coup il jeta de rapides regards autour de lui, et dit d'une voix basse et tremblante: où est-il, le spectre de la chartreuse? sommes-nous seuls?

— Oui, oui, mon frère, il y a déjà trois heures que je garde ton sommeil, et personne n'est plus entré ici. J'ai entendu deux voix là-bas, sur la terrasse; une de ces voix m'est connue, c'est celle du chartreux; l'autre, je ne l'ai jamais entendue; elle est forte, brusque, et hautaine. Si j'avais pu t'abandonner un seul instant, je me serais rapprochée de la croisée ouverte pour écouter leur conversation; de cette place, je n'ai pu entendre que des mots sans suite; nos noms étaient souvent prononcés par ces deux hommes. Il y a bien long-temps qu'ils sont partis, du moins je le présume, car je n'ai plus entendu que le souffle de ton sommeil.

Léontio marcha vers la croisée, et regarda la campagne. Pas un être vivant n'animait ce désert; la brise était suave à respirer; l'aube blanchissait déjà la cime des grands pins; on entrevoyait quelques barques qui cinglaient d'Ischia vers Misène; l'alouette lançait à l'air des notes claires, veloutées, joyeuses; c'était la seule voix qu'on entendît sur le sommet silencieux d'Ottayano. Stellina qui s'abandonnait avec sa légèreté de jeune fille aux douces impressions du moment, aussi oublieuse du passé qu'imprévoyante du plus proche avenir, Stellina disait à Léontio: — Mon frère, ce charme de l'aube me fait un plaisir doux comme une de tes caresses; je n'ai jamais vu la nature si belle. Dans la maison où nous avons passé

notre enfance, j'ai vu la mer bien des fois; mais cette mer était triste, et la montagne mélancolique. A Rome, je n'ai jamais joui de la fraîcheur de l'aube, que dans notre rue de Saint-Théodore : de notre croisée on voyait des ruines noires, de vieux murs de briques, et de pauvres gens qui allaient au travail avant le soleil pour se faire la journée plus longue. Ici, regarde, comme tout est beau; respire comme tout est parfumé. Oh! viens, oublions tout, descendons là, dans ce bois, allons voir lever le soleil, au bord de cette montagne qui s'avance vers la mer. Viens, mon frère, cela te fera du bien.

Léontio, la tête encore bouleversée, se laissa entraîner par Stellina. Ils descendirent l'escalier en ruines, et arrivèrent sur l'esplanade.

Ils marchaient au hasard, silencieux et craintifs; au moindre bruit, Léontio saisissait son poignard, et la flamme lui montait au visage. Il y avait assez de clarté déjà pour distinguer tous les objets voisins.

Un massif de cyprès frappa Léontio; voici un tombeau, dit-il, les tombeaux nous poursuivent! C'est un sarcophage abandonné depuis long-temps, car il est tout couvert de lierre et de hautes herbes; c'est un bel effet de paysage!

Il s'avança, et coupa avec son poignard les arêtes du lierre collé contre la porte du tombeau; voici des lettres, c'est une épitaphe sans doute; j'aime les épitaphes; je veux lire celle-ci; voyons si...

Il ne put achever; ses cheveux se hérissèrent d'horreur; d'un signe il appela Stellina restée un peu en arrière; elle suivit l'indication du doigt de Léontio.

Le jeune homme prononça lentement et d'une voix sourde les mots de l'épitaphe :

LÉONTIO ET STELLINA MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE.

Les deux jeunes gens se regardèrent quelques instans, dans un silence de stupéfaction.

Le désespoir donna à Léontio un accès de force, de courage et de fureur; il ouvrit la porte du tombeau, et vit deux places de cadavre...

Vide! s'écria-t-il..... Mais regarde, regarde, Stellina, ces deux médaillons de marbre; reconnais-tu ces profils? y a-t-il deux profils comme le tien au monde? Mon Dieu, mon Dieu, descends; parle-moi sur la montagne, comme à Moïse, ou je meurs fou!

La jeune fille s'était agenouillée sur le gazon et priait, un chapelet à la main.

Tout à coup, il se fit une révolution sur la figure de Léontio. Ses traits rayonnèrent, comme de bonheur; ses yeux s'éclairèrent de joie.

Eh bien, oui! s'écria-t-il, j'accepte l'épitaphe! Merci, tombeau! merci, révélation de la tombe! Oui, oui, Stellina, ce jour n'est pas un jour de mort; cette aube est le rayon matinal de ma vie! Ces cyprès sont des myrtes! ces lettres funèbres étincèlent d'or! Stellina, Stellina, lève-toi, lève-toi! tu n'es plus ma sœur; Léontio n'est plus ton frère; je suis ton amant! ton époux! Oh! je le savais bien, Stellina; Dieu ne m'aurait pas mis au cœur une passion criminelle! Oui, oui, je suis fantôme, je suis ressuscité; je suis une exception dans la nature; tant mieux! Que m'importe de vivre d'une vie de mort, si je puis aimer Stellina comme une amante; je suis prêt à tuer celui qui viendrait m'expliquer ce mystère en me rendant une vie et une sœur! Je veux être mort et ton époux, plutôt que ton frère et vivant.

Et il entraînait Stellina vers la grande allée de pins; la jeune fille pleurait de joie; jamais elle n'avait vu Leontio dans cette auréole de bonheur: elle, toujours si soumise à son frère, écoutant sa voix comme la voix de Dieu, elle s'abandonnait à des caresses de flamme, sans crainte ni remords. Bien loin de dissuader Léontio d'une erreur qui consolait l'inconsolable jeune homme, elle n'ouvrit la bouche que pour mettre le comble à sa joie. Oui, oui, mon frère...., mon ami, mon Léontio, oui, c'est Dieu qui t'inspire; c'est Dieu qui nous a conduits ici par la main. Eh! je le sentais bien, aussi, que je ne t'aimais pas de l'amour incestueux d'une sœur; oh! je t'aimais bien mieux! Combien de fois une parole d'amour s'est arrêtée sur mes lèvres! Et ce matin, quand tu dormais sur mes genoux, tu ne sais pas combien de caresses d'amante tu as reçues sur le front; c'est ce qui t'a rendu la vie, Léontio, mon frère, mon ami.....

— Ton époux! ton époux! Notre contrat de mariage est écrit sur le bronze! Dieu lui-même a semé du lierre sur ce registre nuptial afin qu'aucun doigt profane ne pût l'effacer. Tiens, crois-tu que ces baisers dont je te brûle soient des baisers de cadavre? Adieu Naples! adieu le monde! adieu tout! Viens, Stellina.

Et ils étaient entrés dans ce pavillon du bout de l'allée, le même où l'autre Léontio et l'autre Stellina furent surpris par le moine empoisonneur..... On n'entendit plus que le murmure de la fontaine voisine, le chant de

la brise dans les aliziers, et le son des molles vagues expirantes sur le rivage.

Le soleil était bien haut sur l'horizon, quand les deux époux de la mort quittèrent le pavillon nuptial; Léontio, serein comme un ange du ciel; Stellina langoureusement suspendue au bras de son ami. Ils étaient tout entiers l'un à l'autre, et ne s'apercevaient pas qu'un étranger faisait mine de leur barrer le passage de l'allée.

— Mon ami, rentrons dans le bois, dit Stellina, voici encore quelque mauvaise nouvelle qui nous arrive.

— Oh! maintenant, mon amie, je défie bien l'enfer de m'épouvanter; tu es ma femme, cela me suffit; tout le reste m'est indifférent.

Il considéra avec attention l'inconnu de l'allée, et s'arrêta brusquement.

— Non, dit-il, non, mes yeux ne me trompent point; c'est Salvator Rosa!

— Oui, vous m'avez reconnu, répondit le grand artiste, en se rapprochant; et c'est vous que je cherche. A notre première entrevue, vous étiez sans nom, et vous me traitiez d'excellence; aujourd'hui, c'est le plébéien Salvator Rosa qui salue le duc d'Ottayano.

Léontio gardait le silence, ne comprenant rien à ce début. Salvator continua :

— J'aime les aventures, moi; j'aime les hommes de passion orageuse; je me fais souvent conter des histoires par ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup joui, beaucoup souffert. Ma vie est la plus fabuleuse des vies; j'aime les gens qui me ressemblent. Je vous ai suivi pas à pas depuis le jour de notre rencontre au Janicule. Le lendemain, je me rendis à votre maison de la rue Saint-Théodore; on me dit que vous étiez parti pour Naples. J'avais quelques affaires de famille à régler à Naples : je pris donc le même chemin que vous. Un vif intérêt, une curiosité singulière, m'attachaient à votre existence. A force d'interroger mes souvenirs, je me rappelai que je fus un jour appelé là, dans ce château, pour peindre deux époux qui portaient le même nom que vous et madame. J'appris ensuite que cette noce avait fini par un empoisonnement. Je ne crois pas, moi, aux choses surnaturelles, bien que mon imagination soit folle à volonté. Je ne pus admettre que c'était votre figure qui avait passé sous mon pinceau. Il fallait donc qu'un autre enfant fût né de la même mère. Mais à qui m'adresser pour me conduire dans un labyrinthe de conjectures? Tous les maîtres de ce château étaient morts, de mort violente ou naturelle; il ne restait de deux familles

qu'un concierge fou. Il me vint à l'idée que si deux enfans nouveaux étaient nés après la mort des premiers, à coup sûr un prêtre les avait baptisés sous le même nom que leurs frère et sœur : c'est l'ordinaire consolation des parens malheureux. Après trois jours de recherches dans les églises de Naples, j'ai enfin découvert un vieux franciscain qui s'est souvenu d'avoir donné le baptême à deux enfans, dans une maison éloignée de la ville, et d'y avoir été conduit avec un mystère qui semblait être une précaution contre un ennemi acharné. Le franciscain m'a ajouté qu'il se rappelait fort bien toutes les circonstances de cet événement; car il avait été rémunéré de son œuvre avec une grande libéralité. — Bien plus, a-t-il dit, je me souviens que la petite fille Stellina avait au bas de sa poitrine une légère empreinte écarlate qui figurait une aiguille d'or, comme celles que les femmes portent aux cheveux...

Léontio poussa un cri de joie, se précipita au cou de Salvator Rosa et le tint long-temps étroitement embrassé. — Oui, oui, s'écria-t-il, c'est vrai! c'est vrai! Homme du ciel, tu me rends la vie!

Stellina pleurait d'attendrissement. Salvator continua :

— Mes pas étaient attachés aux vôtres, comme je vous l'ai dit. Hier soir, à l'entrée de la nuit, je suis arrivé là sur cette esplanade, avec deux domestiques; je vous appelai à haute voix par votre nom, et personne ne répondait; enfin, un homme est sorti de ces ruines, j'ai couru à lui, et lui a tremblé en me reconnaissant : c'était Marco Théona! J'avais long-temps vécu avec lui dans les Abruzzes, moi, peintre de paysages, et lui bandit. Un grand malheur, le désespoir, la vengeance, avaient jeté Théona dans les Abruzzes; il était toujours sur la route de Naples à Rome, comme un chasseur à la piste qui attend le gibier qu'on lui a désigné. J'ai usé de mon ascendant sur Théona pour lui arracher des secrets, car je savais que son histoire se liait à celle de vos familles. Je l'ai menacé de le livrer aux sbires; il a parlé. — Allons à Naples, m'a-t-il dit, ce n'est qu'à Naples que je puis vous indiquer la retraite de Léontio et de Stellina. Nous sommes descendus de la montagne. A Portici, nous avons pris une barque. Sur le point d'aborder, Théona m'a dit : Vos deux protégés sont peut-être morts; vous les trouverez dans les ruines d'Ottayano; il y a tout auprès un tombeau vide, avec leurs noms gravés; vous n'aurez pas beaucoup de peine pour les ensevelir. Quant à moi, mon malheureux destin est accompli!..... et il s'est jeté à la mer. Au lieu de deux cadavres à ensevelir, j'ai trouvé deux époux à embrasser. Venez prendre vos vêtemens de noces.

— Ah ! dit Léontio en baisant les mains du grand artiste, je n'aurais pas cru que le bonheur fût si léger ! Quel jour que celui-ci ! Où puis-je voir finir un aussi beau jour ?

— Où il a commencé ! dit Salvator. Demain vous viendrez à ma maison du Pausilippe ; là, je vous expliquerai tout. Aujourd'hui nous restons à votre château, duc d'Ottayano. Mes domestiques ont songé à tous nos besoins. Dans une heure, vous serez mariés à l'église de Resina, et ce soir...

Le soir, dans la chambre nuptiale, tout illuminée, le duc et la duchesse d'Ottayano, revêtus des habits de leurs frère et sœur, recevaient les félicitations de Salvator Rosa et de sa famille ; puis les flambeaux s'éteignirent, une seule lampe d'argent à quatre rayons éclaira mollement la chambre. De brûlantes paroles d'amour s'échangèrent encore auprès de ce lit, couvert de la riche étoffe aux franges d'or ; mais cette fois, les époux y dormirent.

Le lendemain, Léontio dit à sa femme : Mon frère et ta sœur sont morts indignement ici ; Dieu ne pouvait pas les ressusciter : mais Dieu est juste, il a fait tout ce qu'il était en sa puissance de faire, il les a ressuscités en nous.

MERY.

ANCIEN BOURBONNAIS,

HISTOIRE, MONUMENS, MOEURS ET STATISTIQUE (1).

Notre époque est réellement universelle, et se fait propice aux grandes comme aux petites choses. Je sais bien que les grands livres ne font pas les bons livres, mais il est impossible de ne pas être involontairement prévenu en faveur de ces beaux formats où quelques-uns ne craignent pas d'enfermer encore leur pensée. On se rappelle que les puissans ouvrages de nos ancêtres étaient aussi des in-folios, et il semble que les modernes, en prenant cette belle robe, doivent marcher aussi noblement que ceux qui la portaient autrefois. Mais l'*Ancien Bourbonnais* a d'autres mérites que celui que vient de lui prêter notre imagination. C'est une entreprise difficile, une tentative généreuse et hardie, faite dans un département, pour travailler à la décentralisation littéraire et artistique que nous désirions. Encore quelques efforts pareils à ceux-ci, et la France des lettres et des arts ne sera plus à Paris seulement. Paris rayonnera toujours de sa puissance souveraine; Paris sera toujours le cœur d'où s'épanchera le sang dans le corps français, mais il cessera d'absorber tout en lui, et les immenses matériaux cachés dans les provinces trouveront des hommes pour les tirer de la poudre, pour les exploiter et les mettre en lumière, et l'on peut espérer aussi quelques beaux résultats de l'originalité d'esprit des enfans du nord ou du midi qui ne seront pas venus fondre leur individualité dans le grand moule commun. L'*Ancien Bourbonnais* est complétement édité

(1) Par Achille Allier. 2 volumes in-folio.

en province. M. Allier, l'écrivain; MM. Montbellair et André Durand, les dessinateurs; M. Desrosiers, l'imprimeur, tous ces hommes sont étrangers à Paris, ils travaillent dans leur département, et il faut bien avouer que leur publication est superbe, qu'elle égale ce que nous avons fait de mieux, et que M. Desrosiers a su donner à son exécution matérielle un caractère artistique qui relève merveilleusement la presse provinciale du mépris où on la tenait peut-être avec un peu trop de légèreté. Comme typographie, l'ancien Bourbonnais est assurément un des plus beaux ouvrages qui aient été publiés depuis long-temps, et nous n'avons encore été nulle part mieux employer la gravure en bois, pour les têtes de pages et les lettres ornées. M. Desrosiers n'est pas, au reste, le seul imprimeur de province qui se soit donné la belle tâche d'effacer le préjugé qui flétrissait leurs productions; nous avons sous les yeux un excellent livre de M. Langlois sur les peintres-verriers, qui a été supérieurement imprimé à Rouen, et nous avons acheté dernièrement, à Nancy, deux volumes pleins de faits et d'érudition, écrits par M. A. Begin, sur le duché de Lorraine, et imprimés à Toul avec quelques illustrations, aussi parfaitement que les meilleurs livres de Crapelet ou de Pierre Didot.

Le plan du monument qu'élève M. Allier à sa terre natale, est vaste et intéressant; il annonce une pensée complète et réfléchie qui se développera dans un ensemble tout à la fois régulier et pittoresque. D'abord, c'est un essai sur les habitans du pays appelé depuis Bourbonnais, antérieurement à la conquête de l'Aquitaine par Pepin-le-Bref, puis une histoire du Bourbonnais, par la biographie de ses ducs, et enfin, des études raisonnées sur les mœurs, les monumens, le langage et la poésie.

M. Allier a commencé d'abord par se livrer à des recherches infinies sur l'origine première du Bourbonnais, sur ce qu'était cette terre avant l'invasion des barbares, avant même la conquête des Romains. Il est très-difficile de se faire une idée de la science bonne et simple, de la vivacité d'esprit qu'il déploie en cette circonstance; c'est un luxe d'érudition, de conjectures hardies, d'aperçus neufs à ravir un antiquaire, mais qui sera sans doute fort mal apprécié par la plupart des lecteurs. Il est bon sans doute que quelques hommes s'occupent de ce que furent les Boïens, les Arvernes et les Bituriges, et de ce qu'ils firent huit cents ans avant l'ère chrétienne; il est peut-être utile que ces poudreux savans se livrent à d'incroyables imaginations pour construire aux peuplades celtiques une existence sociale que l'histoire n'a pas conservée; mais les lecteurs de la grande

famille n'ont guère besoin de s'occuper de ces petits débats, ce sont là presque toujours, disons-le sans faux respect pour la science utile, ce sont là presque toujours des disputes de mots sur la place hypothétique de telle ou telle ville dont le nom même n'est pas certain, ce sont des questions de pure critique, où l'art, la morale, l'humanité enfin, n'ont rien à voir, ni rien à prendre; aussi tenons-nous compte à M. Allier, sans pouvoir nous y intéresser, de recherches auxquelles il a cru ne devoir pas manquer dans un ouvrage spécial comme le sien. Où il se montre plus attrayant, où son livre commence à se débrouiller avec bonheur, c'est quand il arrive à l'époque encore difficile et cependant moins obscure de l'invasion des barbares. Si l'on ne peut que sourire des combinaisons ingénieuses qu'il a employées pour reconstruire les temps antérieurs des Gaules avec Diodore de Sicile et les Commentaires de César, il faut le louer ouvertement de la fermeté avec laquelle il a raconté le commencement de la foi chrétienne parmi nous, les envahissemens des hommes du nord et l'établissement des Francs. Eutrope, Grégoire de Tours, Ammien Marcellin, Sidoine Apollinaire et vingt autres moins connus mais non moins authentiques, sont rappelés avec une intelligence soutenue, exploités avec une sagacité parfaite. On ne saurait croire le nombre des chroniqueurs absolument ignorés qui se sont occupés de ces choses difficiles et dont il cite plusieurs passages d'un très-beau style. Il y a, dans la manière d'écrire de ces vieux hommes, une solidité vraiment monumentale. Nous en rapporterons un exemple pris dans Robert Gaguin, auteur d'une histoire de France écrite en latin. Sa traduction est de la fin du quatorzième siècle. C'est un Gaulois des anciens temps qui parle dans le conseil d'une ville assiégée. « Je ne dirai rien de ceulx qui sous couleur de nous rendre aux Romains, nous veulent mettre en perpétuel servaige, car je ne les tiens pas dignes d'avoir place entre les citoyens de la chose publique; il ne me semble pas qu'ils devaient estre appelés au conseil : Ain çoys, je me vueil tenir avec ceux qui conseillent que nous saillons, desquels il semble qu'il y ait encore en eux quelque souvenance de la vaillance du temps passé. Mais de vray, c'est débilité de courage et non pas vertu de ne pouvoir souffrir indigence et pouretés, et vous en trouverez aulcuns qui s'efforceront de leur bon gré plus hardiment à la mort, que vous ne ferez aulcuns qui veuillent porter patiemment la douleur. Pourtant j'aime tant honneur, que je serois de leur opinion et vous inciterois à faire saillie, si je voyois qu'il n'y eût autre dommaige que la perte de notre vie. Mais je vous prie, puisque

nous demandons conseil ; ayons regard à tout le pays de Gaule, lequel nous avons esmeu à nous donner ayde et secours! Car s'il advient qu'en saillant nous soyons tous tuéz, qui sommes quelques quatre-vingt mille, quel couraige pensez-vous que nos parens et prochains amys doivent avoir, s'ils sont contraints de faire leur bataille sur les corps et charoignes de nous qui seront morts ?

« Ne vueillez point dépouiller et priver de votre ayde ceux qui, pour l'amour de vous sauver, s'abandonnent et se mettent en péril afin que par notre folle et légère outrecuidance, et par *la lascheté de notre couraige*, nous ne abaissions l'honneur de la Gaule, et la fissions subjette à éternel servaige. » Puis il se résume en disant qu'il faut tenir bon dans la place, et donner ainsi aux auxiliaires le temps d'arriver, au prix des plus grandes souffrances. On est saisi d'un vif sentiment de tristesse, et l'on éprouve pour la gloire quelque chose de haineux, quand on songe à l'oubli complet où sont ensevelis les hommes qui écrivaient ainsi ; et lorsqu'on les voit sortir de la poussière, on ne peut pardonner à l'ignorance inouie de ceux qui nous apprenaient l'histoire au collége, et qui nous montraient la France gouvernée depuis son origine par une suite de soixante-cinq rois se succédant tous régulièrement les uns aux autres, depuis sa majesté Pharamond !

Les magnifiques travaux des deux frères Thierry ont également beaucoup servi à M. Allier pour jeter de grands rayons de lumière sur la marche des événemens de cette époque, cachée dans les profondeurs du temps. On ne se met point en contact avec un historien aussi grand poète qu'Augustin Thierry sans être vivement ému : notre auteur dans son exaltation s'est peut-être livré avec un peu trop de complaisance au savant plaisir de dérouler toutes ces annales, si dramatiques encore dans leur obscurité ; au bonheur qu'il devait éprouver à décrire les mœurs fortes et sauvages de nos ancêtres, à mesure que la mine creusée par ses mains dans les historiens originaux devenait plus féconde. Il a rassemblé de quoi construire toutes les villes d'un royaume comme la France pour relever les villages de son cher pays; mais nous n'avons pas le courage de lui en savoir mauvais gré, car on a été si complétement étranger, jusqu'au dix-huitième siècle, à ces premières notions historiques, que c'est, il nous semble, une très-bonne et très-utile chose qu'elles se répandent par tous les moyens possibles et deviennent populaires. Or, bien que l'on puisse faire au travail de M. Allier le reproche d'être trop long ou trop court, nous devons reconnaître

qu'il est tout-à-fait au niveau de l'état actuel de la science historique. — Ce n'est pas qu'il n'ait cherché à ramener sa bonne récolte à des résultats purement locaux ; seulement on a peine à saisir le Bourbonnais au milieu de tous les bouleversemens du passé; son organisation ne jaillit point à l'esprit aussi claire qu'on pourrait le désirer. Au milieu de ces races sauvages et impitoyables qui se ruent des quatre points cardinaux les unes sur les autres, qui se déchirent et se trahissent, le Bourbonnais n'apparaît guère, et malgré tous les efforts de son fils dévoué pour éclairer son origine, elle reste cachée, comme celle de presque toutes les provinces de France, sous les ruisseaux de sang qui inondent pendant un siècle le beau territoire de la Gaule. Il faut donc passer sur bien des faits généraux, sur beaucoup de développemens d'histoire universelle, avant d'arriver à celle particulière du Bourbonnais. C'est un diplôme de Karl-le-Simple, acte de l'an 915, qui révèle le nom du premier des sires de Bourbon, Adhémar Ier. Après que l'immense empire de Karl-le-Grand se fut naturellement dissous à sa mort, comme un produit composé d'élémens hétérogènes qui se séparent par la seule puissance de leur nature, tous les chefs de provinces se constituèrent en petits rois ; l'admirable caractère de Louis-le-Pieux put à peine les maintenir dans le respect; ils devinrent tout-à-fait dangereux pour les derniers et faibles représentans de la dynastie des Karolings, et l'on voit, vers 915, comme nous le disions tout à l'heure, Karl-le-Simple payer la fidélité de son feudataire, le comte Adhémar, en lui abandonnant quelques lambeaux de terre sur les bords de la Loire et de l'Allier. « Quatre-vingts ans plus tard, dit l'auteur du Bourbonnais, le deuxième des Archimbald fait la guerre à Landherik de Nevers, entre l'Allier et la Loire, au nom de son parent, chef de la dynastie naissante de Capet-Hugues; lui-même, agenouillé devant le tombeau de saint Mayol, accorde aux moines de Souvigny le droit de battre monnaie. Ainsi, de la décadence de la race teutonique et des commencemens difficiles de la dynastie que l'on peut appeler française, datent, et l'accroissement de la maison de Bourbon, et le développement de notre existence féodale. »

Pour le dire en passant, c'est Théodebert, un des aïeux de cet Adhémar, qui fut le père (817) de Robert Ier, duquel descendent Robert II, Robert III, qui fut roi de France, et qui laissa la couronne à Hugues-le-Grand, son fils. Adhémar, dans son testament, appelle Hugues son neveu, et c'est ainsi que s'explique la parenté des Capets avec les sires de Bourbon; c'est au moyen de cette filiation que les érudits ont pu se fâcher

contre le Dante et Villon, qui, tous deux, ont l'audace d'appeler Hugues-Capet fils de boucher.

M. Allier n'éprouve pas moins de difficulté à reconstruire l'histoire de sa province, depuis son organisation féodale, qu'il n'en a eu à démêler l'établissement de son territoire. Tous les matériaux lui manquent pour la première époque; ils ont été détruits par le temps, ou bien sont tombés dans les bûchers qu'allumèrent d'aveugles révolutionnaires; aucun document original ne vient à son aide : il est obligé d'aller demander des renseignemens aux chroniques d'alentour, et ce n'est, dit-il, que dans les histoires des provinces voisines ou dans les compilations monastiques qu'il a pu trouver quelque lumière. Ainsi on ne sait rien d'Adhémar, le premier comte de Bourbon, que ce que les moines de Souvigny ont bien voulu en écrire, c'est-à-dire ses disputes avec eux.—La puissance religieuse est déjà rivale alors de la puissance militaire; on lui concède des biens qu'elle cultive et qu'elle augmente; puis bientôt l'intelligence, représentée par le couvent, est assez vigoureuse pour lutter avec la force, représentée par le château; et c'est encore le récit de ces querelles, tracé par un moine qui n'a pas même daigné signer son nom, qui sauve de l'oubli le nom des plus redoutables comtes, des plus terribles barons.—Nous ne saurons donc rien d'Adhémar, sinon qu'avec la mauvaise foi sauvage naturelle à ces premiers hommes, qui ne reconnaissaient de maître que la nécessité, il ne voulut pas donner, en bonne santé, à l'abbaye de Souvigny ce qu'il avait promis dans un moment d'exaltation religieuse; mais les moines firent si bien, ils prononcèrent si haut le mot de parjure sacrilége et d'éternelle damnation, que le vieux guerrier, rempli de crainte de Dieu, non-seulement rendit les terres promises qu'il retenait injustement, mais encore descendit de son château, accompagné de ses fils, et vint déposer solennellement sur l'autel de l'abbaye un acte par lequel il faisait de nouvelles donations.

L'histoire du fils d'Adhémar, Haymon Ier, deuxième sire de Bourbon, est encore tout entière pour nous dans ce qu'en ont dit les moines. C'est aussi un guerrier fougueux et méchant qui enlève aux pauvres moines les biens qu'ils cultivent, et qui finit par les leur rendre avec de gros intérêts, dans la crainte que Dieu ne venge ses enfans outragés et ne le punisse. La part qu'il a dû prendre aux guerres de son temps, aux querelles de ses voisins, au mouvement de la féodalité, qui se constituait sur des bases chaque jour plus solides, tout cela est pour nous lettres closes.

Attendons : bientôt nous allons sortir du cercle religieux. Quand l'intelligence aura définitivement conquis sa place, elle dira les choses de l'humanité.

L'ouvrage de M. Allier, qui se poursuit par livraisons, s'arrête ici. Le plus difficile est fait : nous voilà hors de la nuit sanglante des premiers temps; la société est formée. A en juger par ce que nous venons de lire, l'auteur ne manquera ni de la verve, ni du talent, ni de l'élévation d'esprit nécessaires pour suivre sa voie dans le Bourbonnais.

Chaque livraison de texte est accompagnée d'une livraison de cinq planches gravées ou lithographiées. Nous croyons déjà l'avoir fait observer, cet ouvrage n'est point un livre purement historique : c'est aussi un livre d'art; ce n'est pas seulement la lettre morte que les éditeurs se sont proposé de donner : c'est l'histoire, pour ainsi dire, vivante, avec la reproduction des monumens et le portrait des grands hommes. L'ancien Bourbonnais doit devenir une espèce d'Encyclopédie pour les enfans de l'Aquitaine. Si nous ne nous sommes occupés jusqu'à présent que de la partie littéraire, c'est que la nature même des choses nous y forçait. L'art, comme on sait, ne vient jamais au commencement; il est fils de la civilisation. Nous allons sans doute avoir à nous en occuper bientôt. Aujourd'hui cela n'est guère possible. Les planches parlent encore pour nous un langage inconnu; elles appartiennent au texte du *Voyage pittoresque* qui sera publié plus tard et qui, en les expliquant, leur donnera leur valeur. Ce que nous pouvons dire, c'est que, sauf les paysages et les vues, qui nous ont paru d'une conception froide et molle, le reste nous a offert beaucoup d'intérêt. Ce sont des études d'architecture, des restaurations de vieux tombeaux, de vitraux ou de sculptures et des copies d'objets d'usage. Il y a également trois portraits fort bien dessinés par M. Gigoux, et que nous pouvons déjà louer. Celui d'Anne de France, fille de Louis XI et belle-mère du fameux connétable Ch. de Bourbon, nous semble surtout d'un fort grand prix. Copié d'un tableau original de la cathédrale de Moulins, peint sur bois à l'eau d'œuf, il a toute la naïveté et toute la finesse de sentiment qui caractérisent les premiers temps de la peinture. C'est une précieuse relique de l'art ancien, que nous voyons dévoiler avec plaisir aux yeux des fidèles, et nous félicitons M. Gigoux de lui avoir conservé son parfum primitif d'autant plus volontiers, que la couleur et la verve entreprenante de cet artiste ne lui laissent pas toujours autant de respect pour ce qu'il copie.

Le nom de M. Dufour est souvent cité dans l'ancien Bourbonnais Ren-

dons-lui, avant de finir, la justice qu'il mérite. C'est à M. Dufour que l'on doit les originaux de tous les monumens détruits. Jeune encore, il se trouva face à face avec la révolution qui, dans la terrible mission de nivellement qu'elle devait accomplir, renversait les châteaux et balayait le passé. La pitié que les destructeurs voulaient et devaient repousser de leur sein, M. Dufour, comme individu, pouvait et devait s'en laisser pénétrer; il comprit la grandeur des irréparables pertes qui menaçaient l'art, et il copia les antiques monumens qui allaient crouler, comme on fait à la hâte le portrait d'un ami qui doit mourir. Puis il se mit à ramasser les matériaux nécessaires à l'œuvre qu'il venait de concevoir en présence de la destruction, à la réédification du vieux Bourbonnais; mais au bout de la carrière, hélas! il se sentit frapper de défaillance! Pendant qu'il dépouillait les vieilles archives, pendant qu'il écoutait, penché, les traditions populaires, le temps marchait, marchait toujours, et quand tout fut prêt, quand il voulut se relever pour construire, il ne le put pas, il était trop tard, la vieillesse était venue sans que l'ardent et studieux artiste s'en aperçût! Alors, toujours fidèle au généreux dévouement qui avait rempli son existence entière, il ne voulut pas emporter au tombeau les trésors qu'il avait amassés, il remit à un autre les plans du temple, et le chargea de bâtir; heureux encore de trouver dans le vigoureux jeune homme qui allait prendre la gloire de toute sa vie, assez de noblesse d'ame pour inscrire son nom sur la première pierre, assez de jeunesse pour ne pas vouloir tout lui ravir. N'est-ce point une chose triste et touchante? Que M. Dufour se réjouisse, du moins, avant de fermer les yeux; les fondations du temple sont déjà jetées, et M. Allier déclare avec une loyale franchise que, sans les matériaux recueillis par son maître, il n'aurait peut-être jamais osé tenter l'histoire de l'ancien Bourbonnais. « C'est au milieu des débris, dit-il, que M. Dufour conçut la pensée d'une réédification grande, complète, monumentale; dès-lors il chercha nos trésors historiques enfouis dans les anciens dépôts littéraires, il explora les archives des communautés, richesses dispersées, dilapidées, jetées à pleins tombereaux dans les feux de joie des places publiques. Las et vieilli, trouvant en nous, pour accomplir sa mission, cet enthousiasme qui la lui fit entreprendre, M. Dufour nous a cédé ses immenses matériaux : amour religieux de l'art, activité patiente, voilà ce que nous apporterons pour utiliser son savoir et son expérience. L'ouvrage qu'il a abandonné, comme lui nous le rêvons grand, complet, monumental. »

Ce peu de mots, en disant ce que l'on doit à M. Dufour, donnent en même temps une idée du style de M. Allier, et nous dispensent de nous étendre beaucoup sur ce sujet. Il écrit avec facilité, sa phrase a de l'abondance et de l'éclat, elle est évidemment de l'école de Victor Hugo; et si elle manque parfois d'arrêt et de simplicité, du moins nous semble-t-elle rarement abuser de sa manière. Peintre autant qu'écrivain, il était peut-être impossible que M. Allier n'eût pas une grande prédilection pour les périodes imagées; nous ne pensons pas qu'on ait beaucoup à s'en plaindre. En somme, son ouvrage est dans une belle direction, c'est une nouvelle tentative pour réhabiliter l'art ancien. L'auteur donne à sa pensée une valeur sociale: il n'ignore pas que c'est par l'étude du passé que l'on améliore le présent, il cherche ce qu'il y a de bien dans le mal qui préside à toutes les œuvres humaines, et il tirera parti de nos vieilles croyances pour servir la société moderne. Il ne s'agit pas en effet pour lui, comme pour plusieurs de nos contemporains, de quelques études superficielles du moyen âge faites hier dans un vieux livre trouvé par hasard, et fondues demain dans un roman improvisé; il s'agit de la reconstruction sévère et vraie du vieux Bourbonnais. Ajoutons, pour en finir, qu'il se défend de toute préoccupation politique: le nom des sires de Bourbon ne doit donner à son ouvrage aucun caractère passionné; c'est une histoire de son pays et de l'art de son pays qu'il tente, mais non pas un pamphlet en deux volumes in-folio.

V. Schoelcher.

THÉATRE-ITALIEN.

MARINO FALIERO, OPÉRA EN TROIS ACTES, MUSIQUE DE M. DONIZETTI.

Ce n'était point assez pour notre Théâtre-Italien d'être le premier théâtre lyrique du monde sous le rapport de l'exécution musicale et du talent dramatique de ses acteurs; on a voulu qu'il fût doté de créations nouvelles, et qu'il cessât d'être le fidèle répétiteur des ouvrages composés en Italie. Rome n'est plus dans Rome; l'Italie nous verse ses trésors musicaux avec une libéralité que notre misère rend plus précieuse de jour en jour. L'Italie compte trois maîtres illustres, et tous les trois se sont réunis dans notre capitale, tous les trois ont consacré leurs travaux à la France; ils ont fait briller un triple rayon de lumière au milieu des ténèbres qui s'élèvent sur notre empire musical. Salut au génie bienfaisant qui veille sur nous et prend pitié de nos infortunes! Honneur au trio concertant: Rossini, Donizetti, Bellini! Argent... Mais non, ce souhait est inutile; l'empressement du public, la constance dont il fait preuve, malgré la vivacité de sa passion, me dispensent de parler de ce troisième point, que le bonhomme Argan se garde pourtant de négliger.

Salus, honor et argentum.

Il en ajoute même un quatrième :

Atque bonum appetitum.

Mais j'aurais bien mauvaise grace de parler d'appétit à une troupe sans cesse affamée de chefs-d'œuvre et de mélodies délicieusement chantées, à

des gens qui dévorent, à des consommateurs intrépides, toujours fidèles à l'objet de leurs affections, exacts aux rendez-vous donnés, présens au poste, et qui, dans les intervalles des jeux céniques, nobles et pompeux, offerts à leur admiration pendant cinq mois, ont encore su déguster avec un plaisir toujours nouveau quinze représentations de *la Prova d'un Opera seria*, joyeux entremets, appétissante facétie, drôlerie du meilleur goût, qui leur a fait verser de bien douces larmes. La saison va finir, le combat cessera; les munitions n'étaient pas épuisées, et plusieurs ouvrages promis restent en réserve pour l'année prochaine : *la Donna del Lago*, *l'Italiana in Algeri*, *Cenerentola*, que les amateurs appelaient à grands cris, ne figureront sur l'affiche que dans six mois. Il faut savoir se résigner; les heureux du siècle, les rois, les empereurs, avec ou sans charte, leurs ministres même, ne dînent pas deux fois. Les premiers succès ont duré si long-temps, que les provisions, préparées en cas d'accident, ont été d'une entière inutilité. La victoire de Donizetti termine de la manière la plus brillante une saison si vigoureusement soutenue par la victoire de Bellini. Je ne parle pas des triomphes de leur sublime précurseur et maître; les triomphes de Rossini sont de tout temps et de toute saison.

Trois opéras tout-à-fait nouveaux, écrits pour Paris, ont été représentés sur notre Théâtre-Italien. Les trois livrets étaient d'origine française; deux tragédies et un vaudeville ont fourni la matière dramatique de *Ernani*, *Marino Faliero* et *i Puritani*. C'est un grand avantage sans doute que d'avoir à faire chanter dans une même pièce Rubini, Lablache, Tamburini, Santini, Mlle Grisi. La réunion de tant de sujets précieux, de virtuoses d'un talent prodigieux et diversement caractérisé, porte dans un ouvrage un intérêt puissant sous le rapport de l'exécution, une variété de couleurs pleine de charmes. Mais aussi ne faut-il pas céder aux justes prétentions de ces virtuoses, et leur donner à chacun un rôle musical assez important, assez orné de cavatines et de duos pour qu'ils puissent l'accepter? Cette distribution ne saurait avoir lieu sans déranger la structure du drame, ralentir sa marche et réduire ses formes dans le développement des scènes qui tiennent principalement à l'action.

Israël, juif, l'un des chefs des ouvriers de l'arsenal, est à la tête d'un complot contre les patriciens de Venise. L'insolence de Steno, ses menaces, irritent la colère des conjurés qui, le soir même, doivent se réunir près de l'église dédiée à saint Jean. Nous passons des chantiers de l'arsenal dans le palais ducal de Marino Faliero. Ce doge octogénaire a pris

une bien jeune et belle épousée ; le patricien Steno veut lui faire sa cour ; le dépit qu'il éprouve de s'en voir dédaigné le porte à la vengeance. Steno compose une inscription satirique et l'affiche au fauteuil doré de Faliero ; c'est une insulte dont le doge a demandé réparation solennelle au sénat. La chambre haute de Venise néglige cette requête, refuse de punir un de ses membres, et déclare qu'elle ne veut pas se mêler des affaires de famille. Marino, furieux de ce déni de justice, se jette dans la conspiration ourdie par Israël. Fernando, neveu du doge, Fernando, fort amoureux de sa tante Elena, défie Steno ; les deux rivaux mesureront leurs épées près de l'endroit choisi par les conjurés pour leur rassemblement nocturne. Ces assignations se donnent au milieu d'un bal masqué ; le juif Israël y figure en habit de travail parmi les seigneurs et les dames en grande toilette. J'aurais voulu que ce personnage, dont la présence doit paraître au moins singulière aux assistans, eût couvert son modeste habit d'un domino, suivant l'exemple du patrice Steno et de ses nombreux compagnons.

Au second acte, les conjurés, conduits par Israël, s'assemblent et préludent à leurs cris de vengeance par une barcarole tendre et langoureuse. Fernando chante une ravissante cavatine avant d'aller se faire couper la gorge par Steno. Quand on possède un gosier si précieux, un talent qui tient du prodige, on doit se garder avec soin des coups d'épée comme des rhumes, et n'aller aux rendez-vous donnés par les spadassins que bardé, cuirassé comme le prescrit le docteur Bartholo. Fernando se fait tuer après sa cavatine, avant la fin du second acte ; c'est une grande maladresse du poète : la baguette magique ne prête pas son précieux secours à l'auteur de *Faliero* ; rien ne pourra rajuster le poumon perforé, le gosier coupé du malheureux Fernando. Voilà notre premier tenor abattu, ruiné, terrassé, défunt, *hic jacet ;* donc nous n'aurons plus de cavatine, de duo, de trio ; que dis-je ? pas une note de ténor pendant le troisième acte. Il n'y a pas un amateur qui n'ait fait à l'instant ce calcul, et prévu cette conséquence fatale. Cette idée a tellement frappé tous les esprits au même instant, que l'assemblée s'est réunie pour rappeler Rubini d'une voix unanime, a redoublé cinq ou six fois la part de bravos et d'applaudissemens, adressé au merveilleux ténor et réglé son compte définitif dans la crainte de ne plus le rencontrer de la soirée.

Faliero paraît au milieu des conjurés, fait avec eux cause commune, et c'est sur le corps sanglant de Fernando qu'il jure d'exterminer les patriciens, ces ennemis du peuple et du doge, ces usurpateurs des biens du

tiers-état, qui voulaient encore élever leurs prétentions jusqu'à la femme de leur souverain.

Au troisième acte nous retrouvons Elena que la conjuration avait éclipsée; elle est dans les plus vives alarmes; épouse tendre et respectueuse, tante sensible et pleine d'affection, elle est en proie à la douleur. D'affreux pressentimens viennent la tourmenter. Hélas! son cœur doit bientôt éprouver de plus cruelles angoisses. A peine Faliero lui a-t-il conté la tragique aventure de Fernando, qu'il est arrêté dans son palais, conduit à la barre du tribunal patricien, condamné à mort, dégradé, exécuté avec Israël et ses nombreux complices. Israël embrasse ses compagnons et leur fait de touchans adieux. Elena, en habit de deuil, vient assister son époux dans ses derniers momens, et lui fait passer un mauvais quart d'heure en lui confiant le secret de ses amours avec Fernando. Faliero se serait passé de cette révélation : il est permis de le croire, du moins, nous devons en savoir gré à la naïve Elena, ce remords de conscience nous a valu un très-beau duo que Lablache et Mlle Grisi ont joué et chanté dans la perfection.

J'ai déjà fait connaître une partie des défauts de ce livret; il présente des situations fortes et dont le musicien a su profiter; mais la couleur en est trop uniforme et trop constamment sérieuse. *Marino Faliero* est le quarante-septième opéra de Donizetti. Ce maître aura complété ses quatre douzaines avant d'avoir atteint sa trente-quatrième année. La vigueur des effets, l'abondance des mélodies que l'on rencontre dans cette nouvelle partition, annoncent que l'imagination de M. Donizetti n'éprouve aucune fatigue de cette rare fécondité. L'introduction se compose d'un chœur d'hommes, plein de force et d'éclat. Une jolie cavatine, chantée par Israël, lui succède, et le chœur dialogue avec la voix récitante, en lui empruntant des phrases de sa mélodie, qu'il dit à l'unisson. Fernando se présente avec sa cavatine d'entrée : les Italiens disent *de sortie;* et ces deux expressions si différentes signifient la même chose en cette circonstance, *vuol dir lo stesso.* Cet air a des formes élégantes, des traits d'une grande hardiesse; on y remarque des trilles sur le *sol*, le *fa* aigus, dont la résolution s'opère sur le *mi*, le *ré* sur-aigus, attaqués de volée, comme on le pense bien; une transition en *ré majeur*, d'un résultat délicieux : le ton primitif est *si bémol.* Ces divers artifices du compositeur ont été vivement sentis par le public. Le duo entre Elena et Fernando ne me semble pas aussi heureux sous le rapport de l'invention. Celui des deux basses, Faliero et Israël, est tracé de main de maître. J'engage les amateurs qui auraient porté toute

leur attention aux parties vocales, à suivre les mouvemens de l'orchestre, ses jeux en imitations, pendant le débit simple et déclamé des acteurs. L'ensemble est mélodieux et plein de chaleur. Ce duo, commencé en *si bémol*, ayant un *andante* en *ut*, finit en *la majeur*. Les compositeurs prennent souvent la licence de terminer un morceau dans un autre ton que celui qu'ils avaient choisi pour son début. Cette observation peut s'appliquer aussi au duo des deux basses de *I Puritani*. Certes jamais l'occasion ne fut plus favorable pour écrire des duos pour deux basses : la voix de Lablache est forte, vibrante, ronde, et dessine admirablement la partie grave; celle de Tamburini, pleine de charme dans les cordes élevées, ne redoute pas d'attaquer certaines cordes du ténor; elle saisit le *mi naturel*, le *fa dièse*, le *sol* même en passant, et cette faculté précieuse, favorise singulièrement le compositeur qui veut donner à ses passages en tierces toute la liberté, toute l'extension nécessaire pour l'effet des duos de ce genre.

La barcarole en chœur est coupée par un solo de ténor, dans lequel la belle voix d'Ivanoff se déploie à merveille. Je ferai remarquer la tenue sur le *mi*, qui porte tour à tour l'accord d'*ut mineur* et de *la majeur*. C'est un moyen très-connu, vulgaire si l'on veut; mais il est employé d'une manière heureuse dans ce morceau, d'un caractère mélancolique. Avant de vous parler de la cavatine foudroyante de Rubini, je dois vous dire un mot du trait de symphonie qui la précède et qui sert de prélude et d'accompagnement au récitatif de Fernando. Je recommande ce travail d'orchestre aux connaisseurs. L'*andante* de la cavatine, dont les violoncelles jouent les ritournelles, est d'une mélodie ravissante. Le second mouvement est plein d'énergie, de fierté, de valeur chevaleresque, et pourtant il n'a rien de heurté, de brutal; les formes de ce morceau capital sont toujours gracieuses. Dire que cet air a inspiré des transports d'enthousiasme et de délire, c'est rester bien au-dessous de la vérité. Rubini l'a répété, à la demande générale.

Le finale du second acte est une belle inspiration : l'air de Faliero, soutenu par le chœur, sa cabalette redite à l'unisson par les conjurés, forment un ensemble grandiose, un tableau musical largement tracé, qui doit entraîner les applaudissemens de toute la salle. Un accident en a troublé la dernière cadence et ruiné l'explosion; le mouvement pris avec trop de vivacité par l'orchestre et les acteurs principaux, dans la chaleur de l'action, a désorienté les choristes qui ont lâché prise au moment

décisif et laissé chanter les parties récitantes presque seules. Cette défection a été funeste au dénouement de ce beau finale; un pareil accident n'est pas de nature à se renouveler. Il est permis de croire que toute la troupe chantante et sonnante frappera ce grand coup avec un ensemble parfait à la seconde représentation.

L'air d'Elena, au troisième acte, se compose d'un *agitato* fort beau, d'un *andante*, d'un *allegro* final avec une reprise, le tout mêlé de chœurs de femmes. C'est trop long, et je pense que le retour du premier *agitato*, reproduit en partie pour conclure, aurait donné de meilleurs résultats. La cavatine d'Israël a peu d'originalité; le duo de Faliero et d'Elena réunit à des beautés du premier ordre le mérite d'être bien posé en scène; il a captivé fortement l'attention.

L'exécution est admirable, éblouissante. J'ai déjà usé toutes les formules de l'éloge envers Rubini, Lablache, Tamburini, Mlle Grisi: je ne veux pas me répéter sans cesse. Lablache est superbe comme acteur et comme chanteur dans le rôle de Faliero. Tamburini met beaucoup de chaleur dans celui du juif Israël, qu'il chante avec toute la séduction de son organe et de son talent. Mlle Grisi s'est de nouveau signalée dans le personnage d'Elena; les plus grandes difficultés musicales, surmontées avec autant d'habileté que de bonheur, ne l'ont point arrêtée dans ses élans tragiques. Rubini s'est surpassé: ce n'est déjà plus le Rubini de *I Puritani*; depuis lors il a fait des progrès, et sa dernière cavatine l'atteste. Il l'a dite avec une vérité d'action, une verve dramatique, une expression que les comédiens les plus expérimentés n'atteignent pas souvent. Une semblable exécution est une merveille, même pour nous qui devrions être accoutumés à de semblables prodiges.

Les décors de l'arsenal de Venise, de la place Saint-Jean, et les intérieurs du palais ducal sont d'un très-bel effet; nous les devons à M. Ferri. Les costumes sont riches et de bon goût; Mlle Grisi en a trois pour sa part. Lablache porte admirablement la robe dorée et la tiare ducales. Succès d'enthousiasme; les acteurs ont été demandés au bruit des applaudissemens: M. Donizetti s'est aussi rendu à l'empressement du public qui voulait faire connaissance avec l'auteur d'*Anna Bolena*, de *Faliero* et de tant d'autres belles partitions.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

La présidence de M. le duc de Broglie, la nomination de M. le maréchal Maison et l'éloignement de M. de Rigny, ont résolu la question ministérielle, restée en suspens depuis trois semaines. Les nuances de la chambre qui n'appartiennent pas à la majorité sont restées spectatrices de ces négociations. L'opposition n'y a pris part que dans la séance des interpellations, et le tiers-parti s'est complétement effacé. M. Étienne ne s'est pas ému, on l'a vu remuer les dominos avec une agilité insolite, et jouer comme aux plus beaux jours de JOCONDE et du ROSSIGNOL. Les habitués du café qu'il fréquente lui ont voté un domino d'honneur. C'est un double six en nacre, enrichi de turquoises qui figurent les douze points, et rehaussé d'une tranche en émail.

Du reste, les séances de la chambre sont pauvres en incidens. Depuis huit jours on n'y a vu de curieux que les souliers éculés, la calotte crasseuse, la redingote inculte et le gros ventre de l'ambassadeur turc; on n'y a entendu de saillant que cette apostrophe de M. Gauguier : « Messieurs, » il y a des membres de cette chambre qui bavardent dans les couloirs » comme des corneilles qui abattent des noix. » La nation qui se dit la plus spirituelle de l'Europe doit convenir qu'elle est dignement représentée.

On s'est beaucoup entretenu dans le monde de la disparition d'un jeune homme du faubourg Saint-Germain, dont la famille n'avait plus de nouvelles depuis le mardi-gras. Il n'y a dans ce fait qu'une erreur de sexe. Voici la vérité : Une dame *de la haute*, vivement piquée par les récits fabuleux du bal Mazard, après avoir dîné au *cabaret*, tête-à-tête avec son mari, le tourmenta avec une insistance tellement déraisonnable, pour aller passer une demi-heure dans ce sanctuaire de l'orgie, qu'il fallut lui céder. Le domino est, dit-on, conspué chez Mazard; on va prendre un pierrot chez Mlle Lechat. Le mari choisit un nez, avec accompagnement de lunettes

et de fausses moustaches, et le couple vient nager dans ce flot de masques, dont le flux et le reflux ébranlent le péristyle du bal Saint-Honoré. Entrés dans la salle, le mari et la femme sont bientôt séparés par un de ces galops furieux où s'entrechoquent des danseurs écumans, des femmes ivres de poussière et de bruit. Le mari passe la nuit à demander sa moitié aux gardes municipaux, aux sergens de ville, au vestiaire, au bureau des cannes, à Muzard lui-même; Muzard répond par six coups de pistolet; c'était le *crescendo* de la fameuse contredanse des CHAISES CASSÉES. Le lendemain, visite à la Morgue, au préfet de police; pas de femme! Deux jours après, M. *** reçoit un paquet enveloppé d'un foulard; c'était le chapeau de pierrot de Mme ***, avec ces trois mots : *La suite à demain!* Puis successivement, de jour en jour, et avec le même avis, on lui fait parvenir la casaque, le pantalon, les bas, les souliers, puis le corset; enfin, toutes les parties du vêtement de l'épouse perdue. M. *** espérait que le retour de sa femme suivrait d'un jour le dernier envoi. Hélas! on y avait joint un billet contenant cette promesse laconique et foudroyante : *Le reste à la mi-carême!* Morale : allez au bal Muzard sans habit; on vous en arracherait les pans; sans canne; vous ne l'obtiendriez que le surlendemain; sans femme; on ne vous la rendrait qu'au bout de vingt jours!

Le foyer de l'Opéra a été illustré cette semaine par le pantalon collant de M. Horace Vernet qui est revenu d'Italie avec une santé florissante, sa fine taille de jeune homme, et de belliqueuses moustaches. Une foule d'habitués et d'artistes se pressait autour de l'élégant voyageur qui rapporte de Rome d'importans travaux et d'agréables souvenirs. Le vieux Carle Vernet égayait ce groupe par sa turbulence juvénile et ses calembours de l'empire.

— M. Reinganum, de Francfort, fils de M. Reingano, dont le père, M. Reingani, était lui-même fils de M. Reinganus, M. Reinganum, à l'accusatif singulier, dont le fils aîné s'appelle déjà Reingano, à l'ablatif, M. Reinganum enfin, le banquier des loteries allemandes, a réclamé dans tous les journaux contre la nouvelle donnée par le VERT-VERT de l'incendie du château de Hutteldorf. Il prétend que ce château n'a pas été brûlé : c'est très-bien; mais voilà les émissaires d'une loterie rivale, dont le banquier s'appelle Herranos, à l'accusatif pluriel, qui répandent un autre bruit. A les en croire, le château a été emporté par un coup de vent. Nous ne voulons donner aucune créance à cette insinuation perfide; nous ne sommes pas les amis de M. Herranos, dont les fils, MM. Herranis, à l'ablatif pluriel, emploient tous les moyens pour faire réussir la loterie paternelle. D'ailleurs nous craignons les justes réclamations de tous les Reinganorum, dont nous avons vu le château... lithographié.

— THÉATRES. — GYMNASE DRAMATIQUE. — ÊTRE AIMÉ OU MOURIR. — Il faudrait bien peu connaître M. Scribe pour chercher sous ce titre un réchaud, une corde, un coup de couteau ou de l'acide prussique. *N'être pas aimé et bien vivre*, c'est la morale qui devait découler de ce petit vaudeville; c'est celle que pressentait cette portion du public qui s'est mise au fait des manières de procéder de l'auteur. Ainsi donc M. Sauvigny, qui a rencontré Clotilde aux eaux de Bagnères, qui l'a menacée de se plonger dans un torrent si elle ne voulait pas l'aimer, qui a disparu tout d'un coup sans laisser d'autre vestige de sa personne que son chapeau, M. Sauvigny se représente à Clotilde gras et riant, prenant du ventre; puis Ferdinand, qui a entendu Clotilde exprimer ses regrets sur la mort de Sauvigny tué par ses refus cruels, vient à son tour menacer de son désespoir cette femme trop sensible; mais, désabusée par le retour de Sauvigny et par la vue de son embonpoint, elle laisse faire ce forcené qui essaie devant elle plusieurs genres de mort, sans en accomplir un seul : se jeter par la fenêtre, se brûler la cervelle. Clotilde se montre si peu effrayée qu'elle donne elle-même à Ferdinand la clef d'une boîte de pistolets. Ce dernier coup démonte si bien l'échafaudage de désespoir qu'avait construit la rouerie du prétendant, qu'il s'arrête, hébété, faisant crier la noix du pistolet, maniant et remaniant le chien, caressant la détente d'une main pacifique, plongeant l'œil dans les canons, et ne songeant pas le moins du monde aux trois élémens nécessaires de ce genre de suicide, la poudre, la balle et la capsule.

La gaieté est une monnaie si peu courante qu'on doit remercier les vaudevillistes qui peuvent en jeter un peu dans la circulation. La *dramatomanie* nous déborde, et les petits théâtres feront bien quelquefois d'essayer, comme le Gymnase, d'un succès de rire. Les succès de larmes nous assomment, nous tuent. Il y a vraiment une loyale dépense de comique et de spirituelle facétie dans ce petit tableau, assombri par un titre lugubre. L'action, aussi resserrée qu'il est humainement possible, marche à l'aide de situations amusantes, nourries de mots spirituels et de petits effets gais et plaisans.

Pas le moindre détail n'a été négligé dans la mise en scène et le choix des acteurs. Sait-on, par exemple, pourquoi M. Allan est chargé du rôle de Sauvigny, et M. Paul du rôle de Ferdinand; pourquoi ce n'est pas M. Paul qui représente Sauvigny, pourquoi M. Allan ne représente pas Ferdinand. En voici la raison : M. Allan représente Sauvigny l'amoureux de Bagnères qui voulait se tuer l'an passé. Or M. Allan, acteur rond, blond, grassouillet, dodu, bouffi, rose, blanc, frisé, luisant, offre des apparences de santé qui rendent plus comiques ses anciens projets de suicide, et sa présence actuelle parmi les vivans. M. Paul annonce des dispo-

sitions d'obésité qui le rendront un jour l'égal en poids de M. Allan ; mais les développemens abdominaux de ce dernier le rendent encore supérieur de trente livres. Laissez faire le désespoir : quand Clotilde reverra Ferdinand, il aura rattrapé Sauvigny. Le Gymnase, qui engraisse si bien ses amoureux, devrait bien prendre soin de Numa et de Klein.

— ODÉON. — REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE D'UN ARTISTE. — Cet artiste, quel est-il? Je n'en sais rien, et peu m'importe. Je ne veux savoir que le nom du divin artiste qui a composé l'affiche de cette représentation, affiche immense, grand voile de papier jaune qui s'est étendu sur Paris; affiche habilement dessinée, heureusement bigarrée de *lettres grasses*, de *petit-texte*, de *petit-romain*, de *caractères italiques;* tout le quartier de l'Odéon s'est ému, et il faut savoir ce qu'est le quartier de l'Odéon quand il s'émeut à propos de spectacle : c'est-à-dire qu'il n'y a pas de places louées, de stalles gardées, de loges réservées qui tiennent. La jeunesse studieuse envahit tout, en chantant l'hymne triomphal de LA MARSEILLAISE. *Primo occupanti* est la loi souveraine. Malheur aux retardataires de notre côté de la Seine. Quand ils arrivent après le lever du rideau, leur droit est aussi chimérique qu'un évêché *in partibus*.

Quinze usurpateurs se sont déjà disputé ce droit anéanti pour le titulaire. La place a été prise et reprise vingt fois comme un village de Champagne dans la campagne de France : il ne faut pas croire que ces démêlés sans nombre, ces explications entremêlées de hurlemens comiques, d'imitations de cris d'animaux nuisent au pittoresque de la représentation. Bien au contraire, c'est un spectacle dans le spectacle ; seulement il ne s'agit plus du FILS DE LOUISON qui est conspué, de *Carlin à Rome* qui n'est pas écouté? Vainement Ponchard, ce fantôme de l'Opéra-Comique, ce type survivant du vieux Feydeau, exhale le souffle de ses romances cacochymes : Henri Monnier seul est écouté : c'est qu'Henri Monnier est riche de révélations précieuses, que son *Prud'homme* est la plus amusante satire du bourgeois stupide et prétentieux, que son *Coquerel* est la traduction exacte et colorée d'un caractère très-connu, c'est qu'en un mot Henri Monnier est compris de tous, même d'une jeunesse étourdie et turbulente, parce qu'il a enregistré les observations les plus heureuses et touché du doigt des ridicules saillans! Ainsi donc à LA FAMILLE IMPROVISÉE, au charmant artiste qui la joue à lui tout seul, les honneurs de cette soirée tumultueuse et exotique : Henri Monnier a été richement applaudi, redemandé; et les sympathies qu'il a trouvées dans ce parterre composé d'élémens fortuits et hétérogènes, sont une nouvelle preuve de la puissance qu'exerce à coup sûr un talent vrai, sans le secours de préparations locales et d'effets de convention : la recette de la soirée a sans doute dépassé toutes les espérances

de cet artiste bénéficiaire dont je veux ignorer le nom! Le nom d'Henri Monnier était le plus séduisant dans ce congrès d'acteurs, arrivé de toutes les latitudes dans ce monument funéraire appelé Odéon.

— PORTE-SAINT-MARTIN. — On a lu ces jours derniers dans plusieurs journaux la note suivante : « L'administration de la Porte-Saint-Martin, » avertie par la destruction du théâtre de la Gaîté, vient de donner » l'exemple d'une mesure de précaution qui, d'après l'avis unanime des » hommes de l'art et des autorités compétentes, diminue considérable- » ment les chances et rend presque impossible le développement d'un in- » cendie. Un appareil très-volumineux, qui, du nom de son auteur, » prend celui de machine Guérin, vient d'être établi au théâtre. Cette » machine fonctionne avec une telle force et donne aux pompes une si ra- » pide puissance, qu'elle produit comme une subite inondation. »

M. Harel sait comme nous (et il n'y a que les architectes de la préfecture qui l'ignorent) qu'un incendie de théâtre est invincible. Quand une salle prend feu, il n'y a qu'un parti à prendre : ramasser son chapeau si on en a le temps; sortir au plus vite, ne jamais appeler les pompiers, parce que ces braves gens sont toujours trop disposés à risquer leur vie; puis se placer dans un bon point de vue pour jouir au moins de l'aspect pittoresque de l'embrasement. Seaux d'eau, pompes, coups de hache, soldats de la ligne, gardes municipaux, ne figurent pas mal dans la mise en scène de ces sortes de drames; mais encore une fois, c'est la plus sotte prétention que celle d'éteindre une fournaise alimentée par les matières les plus combustibles, comme toiles peintes, poutres vernies, banquettes de foin, portans et châssis de coulisses. Personne ne se doute dans quelle prévision les théâtres sont forcés de construire des escaliers en fer : c'est pour le cas d'incendie. Imaginez donc un homme oublié dans les hauteurs d'une salle embrasée et qui veut redescendre. L'escalier ne flambe pas, il est vrai; mais il est rouge, et quand l'homme a franchi deux étages, il a déjà les jambes brûlées jusqu'à la rotule. Tout cela, M. Harel le sait bien; mais comme dans une lettre il ne faut consulter que le *post-scriptum*, de même l'amour subit de M. Harel pour sa masure branlante, pour sa ratière vermoulue, ne s'explique que par les dernières lignes de sa communication aux journaux : *M. Harel a placé les brillantes recettes de* LA NONNE SANGLANTE *sous la protection de cette heureuse découverte, dont l'application coûte près de* 8,000 *francs* (en chiffres haréliques, 80 francs).

On voit qu'en cas d'incendie, la salle, le matériel, la troupe, les décors, ne périront pas par le feu, mais par l'eau; mais M. Harel n'est pas homme à s'arrêter là, et quand l'annonce de la machine Guérin aura influé de toute sa puissance sur les recettes du drame de M. Anicet, M. Ha-

rel se propose de dire au public, par la voie de la presse : « Comprenant » que son existence est nécessaire à l'existence de son théâtre en général, » et de LA NONNE SANGLANTE en particulier, et qu'il ne s'appartient pas » à lui-même, attendu les nombreux exemples de directeurs brûlés, rous- » sis et fondus, M. Harel consent dès aujourd'hui à se vêtir la nuit d'une » chemise d'amiante, et à garder tout le jour un gilet et un pantalon de » fer, à l'instar des escaliers de la salle Ventadour; à porter dans son » chapeau un réservoir et une pompe dans sa poche. Désormais, le direc- » teur de la Porte-Saint-Martin et LA NONNE SANGLANTE sont incombus- » tibles. »

— Sous le titre de VOYAGES ET AVENTURES EN ESPAGNE, le libraire Charpentier va publier sous peu de jours l'ouvrage de lord Feeling sur ce pays. On se rappelle les curieux fragmens de cette production insérés dans la REVUE DES DEUX MONDES et le succès qu'ils ont obtenu. C'est une esquisse fidèle et vivante des mœurs castillanes et andalouses; c'est aussi un livre d'à-propos, aujourd'hui que les événemens politiques appellent sur l'Espagne l'attention de l'Europe entière. Nous croyons pouvoir promettre à cette publication un beau succès.

— Parmi les ouvrages importans qui se publient, nous appelons l'attention sur ceux annoncés par MM. Pourrat frères; leur COURS D'AGRICULTURE, dont le septième volume paraît, sera un répertoire complet de la science agricole. Les découvertes et méthodes nouvelles, introduites depuis vingt-cinq ans, période durant laquelle l'agriculture a fait tant de progrès, y sont consignés par ordre alphabétique. Leur BUFFON, dont les dessins et les gravures ont mérité d'être admis à l'exposition, leur troisième édition des ŒUVRES DE M. DE CHATEAUBRIAND, sont des ouvrages bien exécutés et dignes de fixer l'attention des amateurs. La BIBLE, qu'ils publient, sera ornée de 400 gravures avec le texte; elle réunit le bon marché; au luxe typographique aussi compte-t-elle un grand nombre de souscripteurs.

— Le libraire Giard vient d'entreprendre une publication qui mérite un grand succès; c'est la DESCRIPTION DES MONUMENS DE LA FRANCE, par M. Alexandre Delaborde.

— M. Frédéric Stœpel vient de faire paraître les quatre premiers numéros de ses MÉTHODES DE PIANO ET DE CHANT. La méthode de chant se distingue par une grande lucidité d'exposition : l'art y est mis à la portée de tout le monde. Quant à la méthode de piano, on y remarque des vues aussi neuves que profondes. La modicité du prix de ces méthodes est d'ailleurs un gage de succès.

DE L'ART ET DES ARTISTES

EN BELGIQUE.

L'histoire de l'art, œuvre immense, puisque ses destinées furent toujours liées ou soumises à celles des empires, devient plus que jamais difficile à reconstruire dans les temps modernes. Toujours stérile et froide, isolée de la vie intime, énervée par l'absence des faits et des personnages, elle vient aboutir à des considérations générales ou métaphysiques. La dissertation et l'analyse, ces Parques sèches qui s'arrogent le droit de tenir le fil de l'intelligence, ont flétri sous leurs doigts l'histoire de l'art. Au ton scolastique comme à la pompeuse obscurité des grands professeurs, vous croiriez encore entendre retomber le marteau pesant de Lessing sur l'enclume littéraire de l'Allemagne. En regard de ceux qui lisent sérieusement et à deux fois les réflexions de l'abbé Dubos sur la peinture, nous avons des phraséologues chargés du cours de l'art *pur*, des hommes d'athénée ou de journaux, commentant le Laocoon et l'Hébé, dont ils ont vu les plâtres au Musée Richelieu. Nous n'examinerons point les dangers d'un pareil enseignement, l'impuissance des théories substituées aux faits graduels de la peinture et à ses luttes d'époques, l'inanité des abstractions et des paradoxes du professorat de la *science*, en un mot, dans cette grande question du *sentiment*, éternelle et seule loi fondamentale de l'art. Notre avis est que le siècle est assez fort pour choisir lui-même sa substance; il doit peser lui-même le bon et le mauvais grain, voir si le vase sonne creux, ou si le son est plein. Il a sous la main ses matériaux et ses études. A notre sens,

l'histoire de l'art limitée dans les bibliothéques est un véritable anachronisme; l'histoire de l'art et des artistes est partout, écrite sur le sol, sur la pierre, à l'huis de la maison du peintre, sur les monumens de sa ville natale, plus encore que sur le marbre de sa tombe. L'histoire de l'art, avant tout, est l'histoire des artistes. Les théologiens et les abbés, presque tous parfaits latinistes, qui ont écrit des volumes sur le style grec, et des dictionnaires *in-quarto* sur Raphaël, avaient sans doute reçu d'avance de la cour de Rome une indulgence plénière pour un si coupable trafic. A des temps peu reculés, les faiseurs de livres sur la peinture étaient aussi féconds que les faiseurs de livrets en Italie; un proviseur de collége, enfermé dans les quatre murs de la Bibliothéque Sainte-Geneviève, formulait ses opinions archéologiques sur les fouilles de Viterbe, aussi hardiment que Vinkelman, qui, à force de courir à la recherche des pierres gravées, finit par tomber en Italie sous le fer d'un assassin. Alors tout ce qui se publiait d'opuscules sur l'art était innombrable; l'Académie-Française n'avait pas assez de son secrétaire perpétuel pour classer par ordre de date ces manuscrits. Pour la plupart, c'étaient de bien pauvres et bien tristes nomenclatures! Les immuables et éternelles questions du *beau*, commentées souvent d'après la poétique d'Horace ou les principes arrêtés de Vasari, étreignaient les nouvelles questions qui n'auraient pas manqué de se faire jour, même au sein des limbes académiques. Les voyages, cet enseignement actif, la ressource des intelligences profondes, tournés, comme ils se trouvaient alors, vers des conquêtes de géologie, commandés à l'avance et réglés d'ailleurs par l'Institut, devenaient aussi fructueux à l'art que l'Académie de Rome, où l'on déporte les grands prix. De temps à autre, arrivait peut-être à Paris, du fond de l'Étrurie ou de la Toscane, un humble mémoire d'artiste, mémoire jauni et froissé, victime de toutes les cicatrices d'une longue route, écrit sur les bords fiévreux de Pœstum, et recommandé à quelque secrétaire d'ambassade oublieux. L'Académie des Sciences, en le recevant, pouvait le placer, en guise de papyrus, dans ses cadres; le plus souvent il allait rejoindre le panier d'oubli, où le jetait celui des quarante immortels chargé de ce soin, homme noir perpétué par la tradition, et que le spirituel M. Andrieux appelait le préposé aux pompes funèbres. Il y avait bien aussi de mois en mois, quelques réimpressions courageuses de librairie, intitulées: *Vies des Peintres*. Pour se convaincre de l'inutilité de pareilles recherches, il suffisait de les opposer aux anciennes, la paraphrase étant encore comme aujourd'hui à l'ordre du jour dans l'Institut. En vain Hou-

braken, peintre et graveur, écrivain hollandais, naïf et simple, avait-il engagé lui-même, en 1715, les écrivains anecdotiques dans une voie de détails et de faits intimes; Descamps et Lanzi furent encore le manuel des critiques, malgré les piquantes révélations d'Horace Walpole, cet antiquaire élégant et choisi jusque dans l'ameublement de Strauberry-Hill. Les *Mémoires de Goëthe sur l'Italie*, mémoires tranquilles et doux, sorte de rêverie allemande résumée par la suave ballade de Mignon (1), militèrent plus tard en faveur de ces émigrations de poètes, si utiles aux vraies et saines critiques; l'auteur de *Wilhem* parlait des beaux-arts à son lecteur avec le sens qui manquait à Byron pour les aimer. Byron, Italien par vocation, fit tout le contraire de Goëthe; il traita l'art en grand seigneur, et n'en parla pas. Frivole ou triste, heureux ou blessé, il préféra les roses d'Italie et son parfum d'épicuréisme à ses doctrines; il habita Venise pour ses lagunes, et non pour ses peintres. De ce rapprochement entre ces deux génies si illustres, Goëthe et Byron, il résulte que Goëthe admira en Italie, et que Byron écrivit : l'un fit *Juan* et *Beppo*, l'autre publia des pages sur l'architecture de Bramante. Les mémoires de Byron disent à peine un mot de Raphaël; les mémoires de Goëthe ont l'air d'être écrits aux pieds de la Vierge de Foligno. Toutefois, hâtons-nous de le dire, Goëthe, en s'accoudant sur les tables chaudes des tavernes, à l'ombre des treilles et des *bottege*, ne va pas encore aussi avant dans le cœur de l'artiste que l'on serait en droit de l'espérer de sa nature. Il observe bien cette Italie qui s'en va, qui n'en peut plus; il voit bien sa peinture sans but et l'art sans mission sur cette terre qui a tant créé, mais les individualités ne l'agitent pas; il n'a pas de ces effrayantes curiosités d'Hoffman, curiosités insatiables et sombres d'un génie souffrant qui veut tout voir, toucher la plaie de l'art dans la plaie de l'homme, compter les pulsations du pouls de l'artiste, pleurer avec lui, rugir de sa haine, vivre de sa pensée. Goëthe, ce digne patriarche de Weimar, ne se prend pas d'amour et de tristesse pour le peintre des jésuites, d'horreur pour le mécanicien Coppilius, de tendre pitié pour le ton maladif d'Antonia. Ces physionomies d'artistes brusques ou pensives, ce chevalier Gluck, si pur et si beau, cette donna Anna, la cantatrice si sublime, qu'est-ce autre chose, dites-nous, que l'histoire de l'art mise en action vivante, électrique, sous la baguette animée de ce magicien nommé Hoffmann? Que

(1) Connaissez-vous la terre où les citronniers fleurissent? etc.

vous semble encore de ces théories revêtues de chair, de ces dates d'histoire qui toutes ont une figure? Comme elle marche, belle et grande, cette figure de Salvator au milieu de Rome en fleurs et des cardinaux! comme il passe d'abord coudoyé et méconnu! Puis, quelle ironie! quelle portée de satire, quand le peintre acteur se venge! Et ne comprenez-vous pas mieux après cela la fougue de Salvator Rosa, ses maux, ses ennuis, son génie même, après cette sublime biographie?

Telle fut la révolution d'Hoffmann. Cette histoire de l'art froide et pâle, cette histoire déjà cadavre, Hoffmann l'injecta d'aromes et de couleurs, comme eussent fait Vésale ou Ruysch pour leurs sujets anatomiques. Si d'un secret, d'une vie de peintre, dépend quelquefois la révélation de son génie et de sa manière, un des grands torts de l'époque antérieure à la nôtre fut de ne jamais voir l'ouvrier dans l'œuvre, le portrait du peintre derrière sa toile, le livre de ses émotions enfin placé près du livret de ses personnages. En se condamnant à l'aridité des doctrines ou en n'émettant que des faits généraux, l'histoire de l'art se privait de ces magnifiques rayons d'intérieur qui tombent sur le front de l'artiste si transparens, si limpides. Elle renonçait à sa meilleure nourriture et se condamnait ainsi au jeûne le plus triste. L'auteur de ces aperçus pourrait dire au besoin de quelle patience et de quel courage il lui fallut s'armer quand il étudia la vie de Masaccio dans le petit couvent des Arméniens de Venise. Il n'avait d'autres matériaux que les souvenirs du digne prieur, homme élégant et instruit. La biographie des peintres italiens existe bien, il est vrai, grande et pompeuse, dans la bouche des ciceroni, mais toujours dénaturée par l'erreur ou le mensonge. Avouons pourtant que chez ce peuple de chanteurs, les traditions se perpétuent du moins plus que chez les peuples du Nord au parler sec et guttural. Chez ceux-là, il vous faut recourir alors aux tristes dates, et l'on en vient à presque maudire ces grands artistes qui n'ont écrit que sur leur palette, sans léguer leur correspondance et leur histoire au pays. Alors on se demande comment et pourquoi les gouvernemens ne mettent pas dans leur clause de transactions avec ces hommes, l'obligation textuelle d'écrire eux-mêmes leur vie? Ne serait-ce pas une belle et grande chose? Un homme qui a publié six drames à Paris en trouve un autre qui écrit bien vite son histoire, le commente et l'incruste dans l'esprit des autres, et Jordaëns, Hobbina, Denner et Van Dyck lui-même, sont presque ignorés! Devenues la propriété de quelques familles opulentes, leurs lettres, en si petit nombre qu'elles soient, ne devraient-

elles pas être rachetées par les bibliothéques royales. Dans la lettre d'un peintre, il y a souvent la misère ou la gloire de toute une vie. Nous croyons, nous, que c'est encore par la seule méditation de la vie des artistes que l'on arrivera à des explications de théories sur les arts. Nous écrivons et écrirons long-temps que l'histoire de l'art est à refaire, tant qu'elle marchera dans la vieille route, loin des rapprochemens, des individualités et des contrastes. Les petits faits et les détails sont la vie de cette histoire. C'est par ses mille sources que le Nil est un grand fleuve. Au lieu de serrer dans un triple coffret de fer les lettres du chevalier Pierre-Paul Rubens, si celui qui les possède à Anvers, les faisait répandre, ce serait le premier bienfait du commerce et de la lithographie belge. Anvers, Malines et Bruges ont l'histoire de leurs monumens; Gand vous montre encore la tourelle de Charles-Quint; Louvain a la chaire de Juste Lipse; pourquoi n'y aurait-il pas un héraut chargé de vous dire : Ceci est la maison de Van Eyck? Ce serait pourtant une réunion facile que celle de ces hommes d'aujourd'hui, devenus eux-mêmes et à leur insu des *documens*, de ces hommes qui, à l'heure qu'il est, ont peut-être sous clef l'ame d'un peintre! Ne pourrait-on pas transiger du moins avec eux à un bon prix, et les prier d'être moins avares de ces matériaux isolés qu'ils possèdent? Nous sommes loin d'accuser ici; nous signalons un progrès à introduire. C'est du pied de ses cadres que nous avons étudié la vieille peinture flamande, cette peinture dont tout le monde a parlé, sans que personne ait songé peut-être à en écrire l'histoire, cette peinture qui a dépassé les autres arts, comme Charles-Quint dépassait du front les petits souverains de la Belgique. C'est l'oubli de ses pieuses annales, l'oubli de ses hommes et de ses artisans merveilleux qui a fait naître chez nous ces réflexions que nous livrons au lecteur. Dans le travail malheureusement limité que nous entreprenons ici sur l'art et les artistes en Belgique, nous pensons que ce sera chose utile que de présenter ici quelques-uns de ces rapprochemens de faits, si propices, selon nous, à la révélation du style ancien dans la peinture. Nous confesserons ingénument que, pareils aux auditeurs allemands de *Phantasus*, nous préférons le corps palpable à la théorie, et à de vaines dissertations sur l'art la citation brusque et saisissante de quelques faits inédits, fussent-ils contés sans transition. Le programme de l'art actuel en Belgique devant céder le pas à l'ancien, nous tâcherons d'examiner en premier lieu la peinture d'hier et celle d'aujourd'hui, ses œuvres, son école, ses conditions de vitalité ou de mort. Nous

rechercherons les causes de cette protection royale ou communale accordée à l'art sur ce sol de la Belgique, protection qui lui a rarement manqué, et qui maintenant, plus que jamais, doit le soutenir. Nous rappellerons les titres de gloire de la vieille Flandre endormie à la Belgique qui s'éveille, ses villes, ses monumens, ses nobles passions d'autrefois. La littérature belge et la question de nationalité sont aussi l'objet de nos prévisions d'artiste. Les chroniques de ce pays, ses matériaux anciens, mis en regard de son art nouveau, sa presse, ses sociétés artistiques, et enfin la tendance exubérante de son commerce, formeront le cadre de nos opinions sur cette terre, livrée pieds et poings liés aux calculs de la politique moderne.

Trop heureux d'introduire çà et là quelques points lumineux sur ce grand et magnifique tableau de l'art ancien, quelques aperçus francs et sincères sur l'art moderne!

En 1640, le 31 mai, un homme mourait à Anvers. La maison de ce moribond était belle; une maison romaine, de noble apparence, étrange au milieu de ces façades espagnoles d'Anvers; une maison avec un toit de villa. Qui ne l'avait pas vue cependant, par une belle nuit de janvier, quand la lune drapait ses bas-côtés d'ombres massives et dessinait les bras de plâtre du grand crucifix qui lui faisait face dans la ruelle, ne l'aurait pas reconnue alors, cette riante maison. Les abords en étaient semés de paille, l'aspect morne et triste. Quelques torches couraient seules par le jardin, planté d'ormes, qui l'égayaient; jardin contigu au clos de la confrérie de l'Arquebuse. Une petite rotonde élevée, et dans sa cour même, percée de grandes fenêtres cintrées, surmontées d'un dôme élégant, s'emplissait déjà d'une foule de mantes et de toques, dont l'ombre noircissait encore les contours. De temps à autre, une belle jeune femme à cheveux blonds, à la petite houppe noire placée comme une aigrette sur sa mante, allait de la maison à la rotonde pour apporter à ceux qui se trouvaient là des nouvelles de l'agonisant. Bientôt la rue entière s'emplit d'un grand cri : le chevalier Pierre-Paul Rubens était mort!

Le lendemain, le plus magnifique des convois s'acheminait vers l'église de Saint-Jacques d'Anvers. Le cheval du mort, un superbe cheval d'Espagne, suivait le cercueil, qui était porté à bras par la haute magistrature de la ville. La blonde pleureuse à houppe noire, Héléna Forment, femme de

Rubens, restait au logis. Tous les paysans de la seigneurie de Steen, château près de Malines, devenu le fief du peintre, ouvraient la marche. Le mort fut, dit-on, enterré à découvert, le visage encore pourpré de la goutte qui le tua, la main droite ornée d'un diamant de roi, la poitrine couverte par le double tour de la chaîne d'or à laquelle pendait le médaillon de Charles Ier. Son cordon de chapeau, donné par le même prince, valait plus de dix mille écus.

Un an [1] après ceci et dans une capitale nommée Londres, un autre cortége passait, entouré des éloquens regrets de la foule. Le coche aux armes de Ruthwen qui le suivait, était effacé par le luxe d'une litière noire, à fleurs d'argent, litière à la livrée royale des Stuarts. Celui qui était porté, également à bras, par le chevalier Pierre Lely, et Endymion Potter, gentilhomme de la maison du roi, avait un visage osseux et pâle, le front haut, quelques cheveux rares sur les tempes, une royale et une moustache noire à l'espagnole, qui creusait encore ses joues. Son convoi partit de Blak-Friars, et il fut enterré dans la grande église Saint-Paul. C'était Antoine Van Dyck.

Avec ces deux hommes mourait la grande peinture. La France venait de voir Poussin, déjà vieux et paralytique, traverser d'un pas triste cette galerie du Louvre que ses envieux le forçaient d'abandonner. Poussin retournait à Rome pour s'y éteindre au bruit des cascatelles et des danses tant de fois reproduites dans ses paysages. La peinture flamande, cette grande draperie d'église, dont Van Dyck avait attaché le premier clou à ses toiles créatrices, retombait, mélancolique, du haut des temples, comme ce linceul fléchissant sous le poids du Christ, et qui balaie misérablement le sol. Le génie de quelques élèves de Rubens, à la tête desquels il faut se hâter d'inscrire Jordaëns, ne pouvant lutter avec le passé immense de ce grand homme, n'essayait pas même de livrer bataille au goût futile et mesquin de cette époque. Jacques Snyders, qui avait eu souvent recours au pinceau de Rubens, pour ses figures, remettait en vogue les animaux, les chasses et les corbeilles de fruits. Les tableaux de Luc-François et de Pierre Van Moll, des deux Quellin, de Pierre Thys et de tant d'autres, faisaient ressortir, par le seul contraste de leur pâleur, les toiles chaudes et animées de Van Dyck et de Rubens. Retiré dans le petit village de Perth, entre Anvers et Malines, David Téniers dirigeait lui-même le mouvement

[1] Décembre 1641.

de cette grande victoire du *genre*. A force de petits coups de pinceaux, d'élégances et de minuties, la Flandre elle-même tua sa peinture d'église. A ces vigoureuses carnations de Rubens, à ces clairs-obscurs si gigantesques d'effet, succéda la couleur grise des fumeurs et des tavernes, la lumière d'argent qui tombe sur le pot mousseux des buveurs, le rayon limpide, auréole des chaudrons ébréchés et des légumes pendus aux cuisines. La vie flamande, effacée ou élevée à la hauteur de l'apothéose, dans les compositions de Van Dyck et de Rubens, absente des esquisses toutes vénitiennes de Jordaëns, inconnue au grave pinceau de Probus, trouva enfin de complaisans traducteurs de son apathie et de sa rusticité primitive. Elle régna sur la Belgique et la Hollande par droit de naissance et de conquête. La grande peinture eut alors sur ce sol, la destinée de ses monumens. Son architecture gothique, réduite aux minces proportions des cadres de Peterneëfs, donnerait une idée juste de son génie, réduit aux espiégleries du genre. Comment cette peinture, primitivement si large et si sûre d'elle, si belle, même à côté des plus belles toiles de l'Italie, avait-elle pu jusque-là lutter et se soutenir? Quels étaient ses protecteurs et ses hommes? De quelle vie vivaient-ils, et comment tout d'un coup abandonna-t-on leurs voies, dès que la mort eut glacé leurs mains? Auront-ils encore des élèves et des neveux? Consentira-t-on enfin à promulguer, les dates en mains, le secret de leurs études? Ce sont là de hautes et d'intéressantes questions, d'abord pour le sol qui les a créés et qui a long-temps resplendi de leurs feux, puis encore pour la grande famille des artistes de tous pays, qui admire et étudie leurs œuvres.

L'école vénitienne, à l'époque de l'avénement de Rubens et de Van Dyck à la peinture de Flandre, dominait majestueusement toutes les écoles. Résumée par trois génies éclatans, Titien, Tintoret et Véronèse, rayonnante dans le palais de ses doges, vaste et pompeuse comme ses apothéoses, espèce d'Iliade superbe, confiée aux peintres, elle épandait partout sa chaleur, comme le soleil, depuis l'Adriatique jusqu'aux froids canaux de la Hollande. Intermédiaire curieux entre la peinture de Rome, toute papale et toute chrétienne, admirable inspiration de Léon X, et celle d'Espagne, aux formes élégantes, mais indécises, l'école vénitienne marchait de son pas, faisant flotter ses étendards d'amiraux sur son ciel bleu dur, armant par année mille galères dans ses tableaux, couvrant ses généraux de l'habit de l'ordre de Saint-Dominique, et jetant les banderolles des familles patriciennes dans la flamme et la fumée de ses esquisses. C'était une

autre peinture que celle de Raphaël, une peinture éloignée à la fois du sentiment grec et du sentiment divin : un poète l'eût nommée *transfiguration de l'art*. Tout ce qui avait en main un pinceau et une palette tenait les yeux attachés à cette phase brillante de la peinture. Raphaël, le jeune homme si tôt perdu, avait plié ses ailes le jour du vendredi-saint. C'était le terrible *consummatum est* de la peinture religieuse en Italie. La peste de Venise, qui enleva Titien en 1576, Titien le sexagénaire, qui se vit mourir, n'avait pu attiédir elle-même de son souffle impur la ferveur des pélerinages et des adorations de cette école. On s'y rendait comme à la *casa* de Notre-Dame de Lorette. Les vieux peintres s'y faisaient transporter avec leurs béquilles; leur vue, souvent altérée par les brouillards du nord, s'éclaircissait à ce ciel d'azur; ils tombaient à genoux devant les Venises personnifiées de Paul Véronèse, les toiles de Giorgione, les foudres du Tintoret. C'était le temps des naïfs étonnemens, des admirations profondes. Ces maîtres d'Italie, tellement en avance de tous les autres, promulguaient leurs tables à la lueur des éclairs de Sinaï.

Dans la riche contrée de Flandre, il y avait eu déjà de nobles et grands travaux en faveur de l'art : le premier de tous, vous le savez, c'était le présent de Van Eyck, la découverte de la peinture! Van Eyck, nommé par beaucoup de biographes Jean de Bruges, avait, malgré les nouvelles traditions qui lui disputent ce droit (1), trouvé le premier ce corps solide, éclatant, qui devint la pâte sublime du peintre, même avant Cimabué. La Flandre avait eu sa peinture toute primitive : Van Eyck, Quintin Messis, ce serrurier qui se fit peintre, Van Orley, Van Oort, et Otto (2), et Venius, et Dansens, et Venceslas, étaient cités avec honneur. L'*Adoration de l'agneau*, tableau de demi-figures, peint pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, par Van Eyck, démontre assez le système artistique de cette peinture naissante; il tenait de la fermeté sévère et souvent raide d'Albert Durer et des lignes limpides du Pérugin (3). Absorbée plus que jamais dans la contemplation biblique de l'Allemagne, la peinture d'église, en Flandre, était comprimée, muette, sans audace et sans élan. Le catholi-

(1) Voir une dissertation sur les peintures de Thomas Mutina, en 1297, temps antérieur à Van Eyck.

(2) Otho Venius était né à Leyde. Cependant on le classe parmi les peintres de l'école flamande, peut-être parce qu'il mourut à Bruxelles et donna des leçons à P.-Paul Rubens.

(3) Voir à l'église Saint-Bavon, Gand.

cisme espagnol, si splendide, si radieux, catholicisme de processions et de cérémonies toutes palpables, imposé à la Flandre par Philippe II, et continué sous le règne copiste de l'archiduc Albert et d'Isabelle, promettait pourtant à la peinture d'église de longues destinées. Gilles Mostaërt, né à Hulst, peignait, en 1500, huit portraits d'hommes en *ex voto*, entre Jésus-Christ, la Vierge et saint Jean. Adrien-Thomas Kell appliquait aussi son talent à ce commerce. Rubens vit tout cela, Rubens soumis alors aux enseignemens froids et secs d'Adam Van Oort. Il vit cette peinture grise comme le sol, cette époque où rien de ce qui avait été grand ne s'était reflété, où Charles-Quint lui-même avait été obligé d'aller chercher Titien pour se faire peindre. Il jeta un triste regard sur sa patrie, livrée aux dissertations pédantes, ensevelie dans les doctes fourrures de Juste Lipse. Il comprit ce qu'elle pouvait faire par ce qu'elle avait vu; il lui dit adieu et prit son vol pour l'Italie. Quand il en revint, il ne laissa rien transpirer de ses secrets; il revint, comme Moïse, enveloppé du nuage. Ceux qui l'avaient vu petit page chez la comtesse de Lalain, jeune homme humble et modeste, avec ses joues roses de Flamand, furent bien surpris en le voyant revenir un grand peintre et, chose non moins étrange, un grand seigneur! Rubens rentrait chez eux comme un *magnifique* des plus beaux temps de Venise. Sa manière et sa palette étaient faites; il avait pris pour devise de son pinceau : *Humanité!* Souffrances humaines, joies humaines, acception de l'homme dans toute son essence, renoncement complet à la divinité et au dogme, tel fut le système produit par la seule vue de l'école vénitienne sur cet homme. La nature grasse et fraîche de son pays ne pouvant se prêter aux teintes fauves des grands peintres de Venise, il appliqua seulement le système absolu de couleur à ses énergiques créations; il se rua de tout l'abus de sa force dans la partie matérielle des poèmes saints : l'humanité. Alors vinrent les stigmates au corps de Jésus-Christ, la flagellation, les couronnemens d'épines. Ce corps divin, à peine taché de sang par les doigts pieux de Raphaël, tant le Dieu recouvre l'homme dans ses pages! ruissela par la seule volonté de Rubens de toutes les sueurs du Calvaire et de l'agonie. Rubens lui remit en main le roseau et le montra aux pharisiens de son siècle, qui entendirent tomber de ses lèvres cette parole : *Ecce homo!* C'est qu'en effet c'était bien l'*homme* qui souffrait, l'homme honni, chassé, le Christ aux chairs palpitantes! C'était ce même sang qui avait dû couler en abondance dans le jardin des Olives; c'était ce même homme mis au tombeau par les saintes femmes, l'homme de Rubens, et non plus

le Dieu de Raphaël. La transparence magique du coloris consacrait cette admirable représentation des souffrances de l'homme. Le mouchoir de Véronique se déployait chaque fois que Rubens torturait le corps du Christ, tant cette image de souffrance humaine était aiguë et frappante, tant les gouttes de ce sang précieux avaient besoin d'être recueillies! L'Église se chargea de prouver que c'était bien Dieu que Rubens avait mis en croix. Les églises et les chapelles lui furent ouvertes : la Flandre avait enfin, et pour plusieurs siècles, conquis la peinture d'église!

Nous croyons avoir indiqué de notre mieux les causes de ce mouvement. Elles sont toutes dans les conditions de la peinture d'alors, étriquée et malheureuse, qui se consumait elle-même. Disons-le cependant, Rubens ne restaura point, il créa. Il fit scission complète avec son siècle et ses idées, il abjura le dogme, ce qui dut paraître une inconcevable hérésie au pieux conclave des peintres. L'Allemagne et l'Italie gardèrent leurs anges, leurs Christs si divins, si beaux, mais Rubens trouva moyen de faire encore pleurer avec ses anges et ses Christs. Il épouvanta les naïves et crédules consciences de son pays par un retour complet vers l'art primitif, par l'un de ces jeux de scène grossiers et mystiques, comme en avaient vu nos pères, alors que l'on représentait l'agonie du *comte Jésus* et sa passion. Ouvrier sublime, il recouvrit ce point de départ, visible seulement à l'œil patient de l'artiste, d'un voile admirable de sentiment et de vérité. Il voulut émouvoir et il émut; à lui seul Rubens repeupla les confessionnaux et les églises. C'était le prêche espagnol transporté avec toute sa fougue d'images dans la peinture. Tandis que Van Dyck hésitait encore entre la peinture d'église et le portrait, Rubens avait déjà décoré Monte-Cavallo, la Chiesa-Nuova de l'Oratoire, la bibliothèque Ambroisienne de Milan, l'église des jésuites à Gênes. Son génie allait, devançant tout, sûr de lui-même, arrêté. Ces pas de géants, confirmés par les dates elles-mêmes, sont incroyables, ils sont trop célèbres pour que nous les rappelions ici. Le nombre de ses compositions est inouï, les modifications de sa manière restent ignorées de la plupart des biographes qui ne se sont jamais enquis seulement du nombre exact de ses copies diverses en Italie. Un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne, manuscrit intéressant, vient de nous livrer récemment, à Bruxelles même, le secret de son catalogue; il a pour titre : *Inventaire de tous les tableaux trouvés dans la maison mortuaire du chevalier Pierre-Paul Rubens* (1). Ce catalogue, trouvé

(1) Bibliothèque de Bourgogne, n° I, 267e f°, armoire O, 7e rayon, n° 8.

chez sa veuve, suffirait seul pour démontrer la prédilection d'études de ce maître; presque toutes ses copies se concentrent à Venise sur les plus chauds et les plus grands coloristes, Tintoret, le Caravage, Véronèse, Giorgione, Bonifaccio, Titien. L'imitation de quelques études du Titien, entre lesquelles se trouvent cités les cadres d'*Andrea Gritti*, *doge de Venise*, de *Philippe II et son nain*, d'*Isabelle*, *duchesse de Mantoue*, d'un *nouveau marié*, et de *quatre courtisanes du temps*, une copie de l'*Enlèvement de la belle Europe*, de Véronèse; quelques portraits ainsi désignés : *homme en fourrures* par le Tintoret, un plus grand ensemble de dates et de citations sur le séjour de Rubens en Italie, tout valide, chez nous, la conviction que Rubens, plus que tout autre, trempa son génie à ces sources puissantes de Venise. Le relevé de ce manuscrit offre soixante tableaux copiés par Rubens, d'après le seul Titien! Par un complément de faits précieux à notre diagnostic sur ce maître, la fameuse Magdeleine s'y trouve annotée comme copie quatre ou cinq fois. Nous sommes loin d'arguer de là que Rubens ait reçu d'abord l'imitation. Nous croyons seulement expliquer ici par les dates ses points de rapprochement et de contact avec une école. La Madeleine blonde du Titien, comparée aux blondes Madeleines de Rubens, offre-t-elle déjà tant de dissemblance? Voyez ces formes molles, affaissées, ces carnations fraîches et diaphanes, ces tons de couleur crûs et saillans, c'est la *dernière* et magnifique touche de Rubens : eh bien, allez à Venise, et grattez, par un pieux sacrilége, la vieille peinture, c'était la *première* touche de Véronèse. La manière de Rubens, à notre sens, a été jusqu'ici fort mal jugée d'après le grand nombre. Les uns se sont refusés à lui tenir compte de cette absence arrêtée d'idéalisme dont nous nous sommes plus à reconnaître chez lui la volonté négative et très-courageuse pour son époque, et ils ont fermé les yeux à ce qu'ils appelaient ses *boucheries* (1); d'autres ont établi des comparaisons tellement absurdes de style, entre Van Dyck et lui, qu'elles deviennent, à notre sens, inutiles à réfuter. En étudiant avec profondeur le sentiment des deux maîtres, on verra par quelles admirables ressources de composition ils procèdent, par quel art, tout en se cherchant parfois dans leurs tableaux d'autel, ils s'éloignent bientôt l'un de l'autre. Si le séjour que fit Rubens en Italie exerça une incontestable influence sur sa manière, voyez un peu comment les dates historiques nous donnent

(1) L. Walpole, J.-F. Michel, etc.

la clef de celle de Van Dyck! Van Dyck, l'élève de Rubens, fait comme son maître le voyage d'Italie. Il travaille à Rome, à Gênes, partout envié et déprisé par les peintres. Ces tièdes soirées de Rome, ces magnificences du duc Mantoue qui éblouirent Rubens dès son arrivée en Italie, Van Dyck les ignore; il ne va point comme Rubens offrir de la part du duc à Philippe III, un attelage superbe de six chevaux napolitains. A peine, à Rome, s'inquiète-t-on de Van Dyck; il passe noble et triste au milieu de tous ces peintres crapuleux qui lui font un crime de ne pas trébucher à la taverne. Las de cette vie ingrate, il revient en Flandre; l'Italie n'est pas son fait, ce n'est plus la perle de ses rêves et de ses voyages. En Flandre, il retrouve Rubens à son apogée, et cependant il combat. Il lutte noblement et malgré les basses calomnies, ce jeune homme fort et généreux! En vain l'abreuve-t-on de dégoûts secrets, de rapports jaloux; en vain lui apprend-on qu'il est condamné dans l'opinion de Rubens à ne peindre que le portrait. Van Dyck se venge en dotant Courtray du *saint Augustin en extase;* sa vie est modeste, et le fait presque oublier; il est à peine flamand tant il voyage, de Hollande en France, du prince d'Orange à Charles Ier. Enfin il a trouvé ses contrées, le pays et le grand type selon son cœur, l'Angleterre! il est reçu par ce Buckingham si beau, par ce roi si triste et si magnifique! Van Dyck comme Rubens a donc enfin rencontré l'étincelle électrique de son génie! Cette cour de Charles Ier, ces costumes nobles et grands, ces écuyers si beaux et si drapés, ces femmes aux collerettes blanches, penchées et blondes comme la belle Miranda, tous ces gentilshommes de dentelles et de grave fatuité, ces gens à cheval avec des lévriers blancs, ces reines, ces comtesses, ces ducs et ces nains habillés à l'espagnole; Van Dyck regarde, et se choisit tout ce monde. Van Dyck sera donc enfin l'homme des portraits, comme Rubens a été l'homme des églises! Il se pose lui-même, fièrement, et le manteau relevé, au milieu de cette cour galante d'un Stuart; le premier il retrace ce beau front pâle, qui ne dut jamais rougir qu'à l'approche de son bourreau.

C'en est fait, Van Dyck n'est plus flamand, il va devenir anglais. C'est ainsi que dut faire Holbein l'allemand, sous Henri VIII. Plus fier et plus élancé qu'Holbein, Van Dyck s'empare aussitôt de ce règne, et le fixe sur sa toile: non-seulement il peint les rois et les grands seigneurs de ce temps, mais il fait encore, et gratuitement, les portraits de tous les artistes. En vérité, rien qu'à le voir rêver ainsi sous les ombrages de Windsor, pâle et méditatif jeune homme, et le menton penché sur sa fraise, on croirait

presque rencontrer Villiam Shakspeare. Van Dyck est aussi beau, aussi noble, aussi aimé. Le printemps, il demeure à Elstham dans le comté de Kent, et là, il s'amuse à faire des grisailles, quand il ne fait pas des rois. Il se livre à toute la fougue de son pinceau, il peint si vite que ses élèves ébauchent souvent au crayon ses accessoires. La touche de Rubens, semblable à la grappe arrondie, englobe et retient d'un jet toutes ses figures : la touche de Van Dyck, plus élégante et plus distincte, entoure de ses lignes aériennes et de ses glacis, chaque groupe sacré. Isolement de tristesse et d'ombres, pensée graduelle d'amertume et d'ignominie, sobriété d'effet et de puissance, voilà ce qui distinguait Van Dyck le flamand, Van Dyck, rival de Rubens, dans son magnifique Christ au roseau. Maintenant qu'il a presque adopté le sol anglais, qu'il sent, hélas! qu'il doit y mourir, sa peinture d'église ne le captive plus, c'est le portrait. Il ne veut plus contrebalancer Rubens, il veut se faire roi d'un monde à lui, il va jusqu'à faire lui-même des eaux-fortes de ses modèles. Cette transition brusque et toute sublime de Van Dyck, c'est à l'Angleterre et plus encore à son infortuné prince Charles Stuart qu'on la doit; sans ce roi et cette cour, Van Dyck aurait peut-être ignoré tout son génie. Il peuple Windsor, Kensington, Sommerset-House. Rubens son maître avait bien passé par l'Angleterre, mais Rubens était trop flamand pour se désister; ce Rubens qui faisait ses Henri IV de France, si bourgmestres et si rouges! Enfin, il complète dignement sa belle carrière en mourant loin de la Flandre, comme un grand et véritable peintre anglais, auquel ne devait manquer, ni le morne silence de Saint-Paul, ni les larmes royales versées sur le froid caveau de sa dépouille.

Vous avez vu comment ces deux peintres avaient fait leur siècle, ce seizième siècle de Flandre, si beau, si resplendissant; arbre immense dont les dernières branches couvraient encore le sol quand elles furent balayées par les canons victorieux de Louis XIV. Il resterait à dire par quelle admirable entente de l'art, par quelle libérale et splendide sollicitude, les gouvernemens d'alors, la Flandre en premier lieu, et les pays voisins à la suite, protégeaient ses destinées. Non que les Pays-Bas fussent riches, et que la main de l'archiduc Albert attachât au cou de Van Dyck ou de Rubens ces chaînes dorées, et ces ordres par lesquels l'Angleterre ou l'Espagne prétendait en faire ses ducs ou ses chevaliers! Mais il y avait alors parmi les corporations elles-mêmes un esprit de foi et de catholicisme ardent, un amour de tutelle, pieux et inné envers les

peintres. Dans la plus antique église de Gand, au sein de cette ville écussonnée, qui fut la nourrice de Charles-Quint, une châsse recouvrait le bras desséché de Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile; ce bras s'élevait aussi illuminé que le candélabre pascal du chœur, aussi humblement salué que les croix et les catafalques d'évêques! Même après le démembrement des Flandres, après Charles-Quint et Philippe II, l'archiduc Albert trouvait encore le moyen de faire réparer à ses frais l'église de Sainte-Croix à Rome, et commandait à Rubens trois tableaux pour ce saint lieu. Ce gouvernement pouvait se dire encore espagnol; amoureux comme il l'était des cadres et des oratoires, il se faisait peindre en manteau ducal, ses saints patrons à côté (1). Pour remercier dignement Rubens de ses chefs-d'œuvre, le duc Albert tenait sur les fonts son premier-né. La confrérie des arquebusiers, qui lui disputait un terrain, finissait par le lui donner pour un tableau. Les corporations, les métiers et les églises, défendaient la peinture du sol avec un amour véritablement opiniâtre. Ce zèle de propriété se transmettait même en droite ligne aux descendans. En 1681, le duc de Richelieu ayant eu l'occasion de voir à son passage par Malines, un tableau de Pierre-Paul Rubens, représentant *l'adoration des Mages*, chargea le baron de Poederté de le lui acheter, ainsi que les volets dont l'un représentait la *Décollation de saint Jean*, l'autre *saint Jean devant la porte Latine*. Il voulait que ledit baron les achetât *du curé et des marguilliers* (2). « Lequel baron écrivit donc deux différentes lettres à » ce sujet au curé, la première en date du 19 janvier 1681, où il lui » marque que ledit duc lui faisait offrir de ses volets *six mille florins* » et *cent pistoles d'Espagne pour le curé;* et par la seconde lettre, du » 1er février 1681, il fit à peu près les mêmes offres; mais le 5 février, » ledit baron vint expressément revoir le curé et lui offrir jusqu'à *dix* » *mille florins pour les deux volets*. Le curé s'excusa de les accepter, disant » que cela n'était pas dans son pouvoir, et ledit baron le pria de vouloir » en consulter avec ceux qu'il croyait avoir puissance de conclure ce » marché, ce que ledit sieur curé fit, premièrement en s'adressant au » vicaire-général, M. Amé de Coriache, qui lui conseilla de n'en rien » faire. Et ce que lui dit pareillement M. le conseiller Cosmus de Wach-

(1) Voir plusieurs volets de Rubens, entre autres la sainte Famille, et surtout la Vierge sur un trône d'or donnant sa chasuble à saint Ildefonse. Les deux volets qui accompagnent ce tableau, sont des portraits.

(2) Manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne, *loco citato*.

» tendock qui ajouta : que les tableaux ne pouvaient être vendus sans le
» consentement de tous les paroissiens au moins, parce que c'étaient eux
» qui les avaient acquis à l'église et payés de leurs deniers. »

Indépendamment de la protection royale, tutelle ordinaire de l'art en ce siècle, voici donc la protection communale et religieuse qui la soutenait. L'extrait que je viens de citer, est tiré des registres mêmes de la paroisse de Saint-Jean de Malines. Ce dossier est précieux en ce qu'il renferme plusieurs quittances manuscrites : l'une est de Rubens, l'autre de Van Dyck. Toutes deux sont en flamand. La première, celle de Rubens, concerne ce tableau de l'adoration des Mages, pour l'achat duquel vous venez de voir plus haut les menées impuissantes de ce grand seigneur nommé Richelieu ! C'est une composition admirable à trois volets, dont les *revers* ont en outre pour sujet : *Saint Jean dans le désert*, et *Jean l'Évangéliste à l'île de Pathmos*. Au dire des biographes, Rubens n'aurait mis que dix-huit jours pour exécuter ces divers cadres comparables à la miniature pour la finesse. Jusqu'en 1815, ils faisaient partie de notre Musée. En 1610, nous apprennent les mêmes pièces, « fut fait curé de cette pa-
» roisse, le 24 décembre, messire André Vanderlaën; il resta dans cette
» fonction jusqu'en avril 1613, qu'il fut fait chanoine gradué noble de
» la métropole de Saint-Rombault. C'est par ses soins que ces tableaux
» furent entrepris par Rubens et payés des *libéralités des paroissiens*,
» ayant été fait jusqu'à trois fois différentes collectes sur eux, par le curé
» et les margueliers (1). »

Voilà sans doute pourquoi le chapitre tenait tant à ces chefs-d'œuvre. Ils avaient été acquis *des deniers mêmes de la ville*. Il avait fallu faire *trois fois* différentes collectes à cet égard. Enfin, à la sacristie de Malines, le curé eût défendu ce dépôt comme un véritable évêque; Richelieu dût-il aller un jour jusqu'à *trente mille florins !*

Le prix des tableaux était loin cependant d'atteindre le chiffre énorme de ceux d'aujourd'hui (2). Horace Walpole, dans ses *anecdotes of pain-*

(1) Dans une lettre inédite de Lucas François, peintre célèbre d'histoire, ce peintre dit, au sujet de l'*émeute* arrivée à la suite de la proposition de Richelieu : « Si vous le faites, messire, si vous vendez ces tableaux, non-seulement la ville, mais tout le pays criera contre vous : *Barabbas*. »

(2) Nous citons ici la quittance de P.-P. Rubens (traduction textuelle) :

« Je soussigné reconnais avoir reçu en différentes fois (*in diversche partyen*)
» des mains le curé Saint-Jean à Malines la somme de 1800 florins (près de 4,000 li-

ting nous a même laissé le chiffre exact de ceux de Van Dyck à la cour d'Angleterre (1). Mais la multiplicité des commandes sauvait l'artiste. On en peut juger par le seul catalogue de ces maîtres ; nous ajouterons que celui que nous avons encore entre les mains (2) est plus prolixe. Il s'y trouve des quittances en latin, en anglais et en flamand. Nos lecteurs nous sauront gré peut-être de leur citer celle qui suit en entier, elle est de Van Dyck (3).

« Monsieur Brayes,

» Votre agréable du 13 de ce mois m'a été remise avec une douzaine » de *petites gauffres* (wafeltjens). J'ai également reçu par M. Marcus » Van Woonsel la somme de cent livres de Flandres en paiement du ta- » bleau que j'ai fait suivant vos ordres, somme dont j'ai délivré quittance » convenable au même susdit sieur, en vous remerciant du paiement et » des *petites gauffres*. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vous » satisfaire par cet ouvrage, et j'apprends par votre lettre (ce qui m'est » très-agréable) que vous êtes pleinement satisfait, *ainsi que M. le doyen*

» vres de France), en paiement d'un tableau d'autel à volets placés dans le maitre- » autel de ladite église, et faits de ma propre main. En foi de quoi j'ai délivré la » présente quittance écrite et soussignée par moi. Anvers, le 12 mars 1624.

PIERRE-PAUL RUBENS.

(1) Van Dyck recevait 40 liv. sterl. pour un portrait demi-corps ;
60 liv. sterl. pour un en pied.

(*Anec. of painting*) p. 96. 109. Tome 2.

(2) Ce catalogue de tous les tableaux trouvés chez la veuve de Rubens P.-P. lors de son décès est du plus grand prix. Il peut fort bien avoir été dans le temps imprimé partiellement chez Jean Neutz (1640, in-4° de cinq feuilles d'impression). Mais les additions sont innombrables. Tous les tableaux de ce catalogue marqués du signe O avaient été vendus à sa majesté catholique.

(3) Hoc anno procurata est pictura admodum elegans sancti Augustini in extasi contemplantis divina attributa a domino Van Dick depicta. Constitit *sexcenta florins*. 6.

Item, martyrium sanctæ Apollinæ a domino Jordaëns depictum.

Item, tabulam procuravimus insignissimam pro summo altari depictam a perillustri domino Rubens Petro-Paulo. Estimata est 3,000 florins (6,500 francs de France.) (*Id., ibid., loc. cit.*)

» *et messieurs les chanoines.* Vous me demandez comme un souvenir » l'esquisse de ce tableau, je ne veux pas vous la refuser, quoique je ne » fasse ceci pour aucun. Je l'ai envoyée à M. Van Woonsel, afin qu'il » vous la fasse tenir. Je termine en m'offrant à vous servir de tout mon » pouvoir, et vous souhaite une longue et heureuse vie.

« Antoine Van Dyck. »

Ceci n'empêchait pas que Rubens, Jordaëns, Van Dyck, et presque tous les peintres d'alors ne fussent très-riches. Van Dyck le premier ne mangeait pas toujours des *petites gauffres*, seulement il gagnait plus en Angleterre qu'en Flandre et en France; c'était à Londres et non à Anvers qu'il tenait maison et grande table. Le chevalier Pierre Lely contait à madame Beule, d'après ce qu'en avait dit Lanière devant lui, qu'il avait pris sept jours entiers pour faire son portrait; Lanière venait matin et soir, et le plus souvent à dîner. Van Dyck ne voulut jamais lui permettre de regarder son ouvrage avant que lui-même n'en fût content. Quelques mémoires soutiennent que ce fut ce fameux portrait qui détermina Charles Ier à rappeler Van Dyck en Angleterre. Quoi qu'il en soit, il était fort grand seigneur. Un méchant factum qu'on répandit contre lui dans Londres l'accusait d'entretenir publiquement une maîtresse dans sa maison; cette femme s'appelait madame Lemon ou Lemens. Elle était fort belle, anglaise des pieds à la tête, et n'ayant rien de cette nature flamande, qui déplaisait tant à Van Dyck. Son portrait a été gravé par Holar, sans doute d'après l'esquisse si précieuse que Van Dyck lui-même nous a laissée de cette dame au château de Hamptoncourt. Van Dyck se plaignait quelquefois à Charles Ier du mauvais état de ses finances. Ce que Henri VIII fit souvent pour son peintre Holbein, Charles Ier le fit toute sa vie pour Van Dyck; c'était son ami le chevalier Digbi, qui était alors chargé par le roi d'acquitter les dettes du peintre. Le duc de Buckingham finit par le marier. Les équipages de Van Dyck étaient trop superbes, sa table trop splendide pour que cela pût durer long-temps. Le pauvre Van Dyck donne alors dans l'alchimie. Le voyez-vous penché sur le creuset et lui demandant l'or qu'il a créé avec son pinceau? Voilà ce beau et pâle chevalier qui voit que ses maîtresses lui échappent, que sa fraise se tache, que ses coupes d'or se vendent, puis son médecin est là, grave comme au festin de Sancho, son médecin lui fait toucher au doigt sa phthisie et sa ruine.

Quel tableau à faire pour cet autre peintre nommé Rembrandt! Van Dyck, hâve et triste, le cœur brisé et toutefois confiant encore, qui se fait porter devant ses alambics et ses fourneaux! Van Dyck, homme fort qui donne dans la folie du grand œuvre! Enfin il tombe malade, et le roi promet trois cents guinées au médecin qui pourra sauver son peintre. Van Dyck mort, on trouve chez lui cent mille risdales (ou pièces de huit), l'ordre du Bain encore apposé sur son manteau, une odeur affreuse de médicamens et de soufre, la peinture au milieu de l'alchimie! Ce qu'il laisse de tableaux et de portraits est immense : Charles Ier pourrait en décorer trois palais. Van Dyck, dans son testament, parle de ses trois sœurs béguines, dont l'épitaphe se voit encore au béguinage d'Anvers. Elles s'appelaient Cornélie, Suzanne et Isabelle (1). C'était ce même Van Dyck qui peignait le roi Charles Ier *armé et monté sur un cheval blanc* (comme dit encore le vieux livret que nous avons sous les yeux), *et M. de Saint-Antonie, écuyer, tenant son casque.* Par une singulière clause, ce tableau devait être racheté, après la mort tragique du roi Charles, par M. Remisius Van Zumpat, qui se vit obligé de le faire *réestimer* par acte du parlement.

Le chevalier Rubens fut encore plus grand seigneur que Van Dyck. La protection accordée à Van Dyck lui vint du Nord, celle de Rubens date de l'Italie. Le duc de Mantoue se l'attache et le retient en qualité de gentilhomme; il en fait son envoyé à la cour d'Espagne, où Rubens correspond souvent avec le peintre Velasquez. Il est diplomate et grand politique. Isabelle le choisit pour médiateur entre les Provinces-Unies et l'Espagne; Philippe IV, qui le reçoit, s'étonne de trouver un orateur dans un peintre. Le duc de Bragance, curieux de voir Rubens, lui fait écrire par un seigneur pour qu'il vienne à la Villa-Viciosa, où il réside; Rubens se met en route avec un train si magnifique, que le duc lui dépêche un gentilhomme *pour le prier de remettre sa visite à un autre temps.* Cet excellent duc, qui fut depuis roi de Portugal, avait eu le frisson de loger un

(1) A la plupart de ces détails inédits nous joindrons le fait suivant, fait qui prouve assez la cherté de l'estimation anglaise d'alors pour les tableaux. Van Dyck proposa à Charles Ier de peindre les murailles de la Maison du Banquet (*the Banqueting*), dont le plafond était orné déjà de dessins dus à Rubens, et qui représentaient la procession de l'ordre de la Jarretière. La proposition frappa Charles Ier, et il l'eût agréée sans le prix *extravagant* qu'exigea Van Dyck, prix qui semblerait incroyable s'il n'était répété dans les notes de M. Fenton sur Waller. C'était quatre-vingt-deux mille livres sterling. H. W. (*Anecdotes of Painting.*)

hôte tel que Rubens! A ce compliment singulier était jointe une bourse de 50 pistoles, pour dédommager le peintre de sa dépense et du temps qu'il aurait perdu. Rubens, le Flamand, refusa le roi de Portugal. « Non, répondit-il, je ne recevrai pas ce présent; je vous prie, monsieur, de présenter mes très-humbles respects à sa majesté, et de lui dire que le motif de mon voyage n'a pas été l'appât d'une donation de cinquante pistoles, puisque j'en avais apporté mille avec moi pour ma dépense... et celle de ces messieurs, continua-t-il en montrant les seigneurs espagnols qui l'accompagnaient. » Ce trait, digne de Bukingham, peint Rubens.

Il repart avec six chevaux andalous, chargé d'instructions et de lettres de créance pour la cour de Londres; il repart comme ambassadeur de Philippe IV. C'était la première fois qu'un roi anglais recevait un peintre en plein conseil d'état! Rubens fait le portrait de Charles Ier sous la figure de saint Georges à cheval; la femme que le saint délivre du dragon était le portrait de la reine. Le roi le crée chevalier en plein parlement; il ajoute à ses armes un canton chargé d'un lion d'or. De retour à Anvers, le peintre ne songe plus qu'à son cabinet, à son médaillier, à ses statues. Son palais, car c'est un palais que la maison de Rubens, est peint en dehors et en dedans; l'agate, le porphyre et les tableaux les plus précieux de toutes les écoles, font demander à quel prince il appartient. Le duc de Bukingham insiste pour acheter sa collection; il lui envoie un nommé Michel Leblond avec 60,000 florins (1). Rubens refuse d'abord obstinément; mais enfin l'acharné Leblond l'emporte; Leblond, fin connaisseur, fait passer en Angleterre la plus belle partie de ce magnifique cabinet. C'est surtout au château de Stean, près de Malines, que Rubens est vraiment roi et seigneur! Il invite tous ses élèves; la chasse et la pêche leur sont offertes, ils montent les plus brillans chevaux de ses écuries. Cet homme que vous voyez par un beau soir faire ainsi le tour des remparts d'Anvers, monté sur une mule d'Espagne, à rênes d'argent, et suivi d'un page aussi frais que ceux de Miéris, c'est Rubens! Cette femme qui le suit, Isabelle ou Héléna! Ce jeune homme à l'air réfléchi, Albert, son fils, qui sera un jour antiquaire. Il achète lui-même des tableaux à ses confrères de Hollande (2), il reforme en peu d'années un cabinet aussi précieux que celui qu'il a vendu. C'est un grand et très-grand prince! Pendant que le

(1) 120,000 livres de France.

(2) Voir Polembourg.

Hollandais Rembrandt, avare ou pauvre, mange des harengs à La Haye. Rubens héberge chez lui Pierre Soutman, Cornille Shut, Samuel Hofman, Shegers, Lucas Pranquart et Martin Devos! Il a le don des langues et en parle sept, espagnol à Madrid, anglais à Londres, français à la cour de Marie de Médicis. Sa latinité est excellente, il fait des épitaphes et des vers; quand il peint, on lui récite Virgile ou Tite-Live. A voir cette vie si large et si pleine, cette vie de grand seigneur et d'artiste, cet homme qui a peint l'histoire, le paysage, les fruits, les fleurs et les animaux, les artistes de nos jours se demandent avec tristesse qui pourra jamais égaler cette fougue et ce génie? Nous qui venons de l'étudier, nous révérons encore plus dans lui la haute protection accordée à l'art, protection qui résume si bien cette époque de la peinture en Flandre, que l'étonnante portée de ses forces et de ses études. Si nous nous sommes quelque peu complu à élargir le cadre de ces deux figures, Van Dyck et Rubens, c'est qu'ils nous ont semblé les vieux rois de cette terre flamande si poétique. Pour en venir aux espérances et aux frêles fleurs d'aujourd'hui, nous devions passer par cette belle et grande épopée. La peinture, nous l'avons dit, était alors la seule et vraie reine; l'architecture du pays ne fut qu'un emprunt fait à l'Espagne. Les vitraux de l'admirable église de Sainte-Gudule, l'hôtel-de-ville de Louvain, si plein de style, les églises d'Anvers, les places de Gand et de Bruges, portent toutes l'empreinte de cette fantaisie copiste. La musique pourrait peut-être à meilleure raison intervenir ici comme ayant droit à ce grand compte du passé; la musique régnait en Belgique depuis que la Belgique avait en elle-même des poètes et des trouvères (1). Henri de Put, Rombault, Guillaume Crespel, l'Espagnol Louis Vivès, profond et docte professeur de Louvain; Okeghem le teinturier, et Josquin, y brillèrent chacun à sa date et à son époque; la plus célèbre phase de la musique fut celle du seizième siècle. Puisque nous avons parlé de Josquin, *l'un des premiers et plus renommés maîtres* (dit La Croix du Maine), nous citerons ici comme un trait bizarre de cette protection, tantôt splendide, tantôt mesquine, des gouvernemens tuteurs de l'art, la vie même de Josquin. Josquin des Prés avait eu pour maître Okeghem. Josquin courut

(1) Voir un excellent et très-ingénieux mémoire de M. Fetis, directeur du Conservatoire à Bruxelles, mémoire couronné par la quatrième classe de l'Institut des sciences du royaume des Pays-Bas.

l'Italie ; mais son humeur inconstante l'ayant ramené à la cour de France du roi Louis XII, il sollicita de ce prince et obtint la place de premier chanteur. Il faut croire que l'emploi qu'occupait Josquin à la cour de France était peu lucratif, puisqu'il était souvent obligé de s'adresser à la générosité du roi. *Memor esto verbi tui* (souvenez-vous, seigneur, de votre parole !) est un motet que ce pauvre Josquin adressa sans fruit à ce monarque. Le roi n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre le sens du motet. *Portio mea non est in terra viventium* (je n'ai point de partage sur la terre des vivans), fut écrit par Josquin dans un style si touchant, que le roi n'y put tenir et lui accorda le bénéfice qu'il demandait depuis si longtemps. Le musicien exhala alors sa joie dans un troisième motet, sur les paroles : *Bonitatem fecisti cum servo tuo, Domine* (vous avez usé de bienfaisance envers votre serviteur) ; mais, soit envie, soit réalité, les critiques d'alors trouvèrent que le désir l'avait mieux inspiré que la reconnaissance, et que le dernier motet ne valait pas le précédent.

Dans une spirituelle et curieuse notice de M. de Reiffenberg (1), nous trouvons une anecdote qui prouve du moins le discrédit de la musique savante à des époques moins reculées. L'opéra venait alors de tuer l'ancienne musique.

« *L'Amant légataire* était une pièce du *cru*, une pièce détestable. L'auteur s'adressa au maître de chapelle Van Helmont, qui de sa vie n'avait travaillé pour le théâtre, et qui s'excusa sur ce qu'il n'avait jamais composé que de la musique d'église ; mais l'auteur voulut être joué. Il fit tant d'instances, et flatta si bien le bonhomme, qu'à la fin celui-ci consentit à faire de quelques motets, de maints fragmens de messes et de vêpres une espèce d'opéra, travail profane justifié par son origine. La princesse de Ligne fut priée d'accorder sa protection à cette œuvre nationale, annoncée comme telle depuis plusieurs mois sur l'affiche. Elle promit sa grande loge et son plus beau carrosse pour le jour de la représentation ; et l'heureux Van Helmont mit en réquisition tous les diamans de sa famille. Rien de trop beau, se disait-il ; il s'agit de parer une gloire du pays ! Le moment tant désiré arriva. L'auteur en grande toilette, escorté de sa femme et de ses enfans, de deux petits neveux et de deux grandes nièces, alla prendre place en face du théâtre, au milieu de ces murmures flatteurs : C'est l'auteur ! c'est lui ! Tous les yeux se dirigent vers la loge de la princesse de Ligne. Van

(1) Lettre sur quelques particularités de l'histoire musicale de la Belgique.

Helmont se lève avec dignité et salue, tout le monde l'applaudit. L'ouverture, composée dans le genre d'un *Veni creator*, avec force trompettes et timbales, enlève de nouveau de plus vifs applaudissemens. Voilà tous les Van Helmont dans l'ivresse. Le père battait lui-même la mesure sur le bourrelet de la loge avec ses deux mains tout étincelantes de pierreries; mais, ô douleur! le premier air, par son étrangeté savante, provoque un coup de sifflet. Les mains de Van Helmont abandonnent précipitamment le bourrelet, comme si elles avaient touché un fer chaud; c'en était fait; l'envie était éveillée; un second, un troisième, des milliers de coups de sifflets partent de la salle. Le parterre s'était changé en une hydre à mille clefs. Tous les gens de la loge, frappés de consternation, se jettent à quatre pattes; on ouvre clandestinement la porte, et l'on descend les escaliers, comme Rousseau veut que marche l'homme de la nature; mais les sifflets étaient sur le perron. Ce fut l'enterrement de *l'Amant légataire*. »

La plus neuve et la plus suave des musiques pour l'étranger qui visite la Flandre est celle des carillons. En parcourant les grands quais d'Anvers aux pâles lanternes, Gand ou Malines aux canaux bordés de neige, vous êtes surpris, par une belle nuit d'hiver, de vous retrouver encore à la même place après un quart d'heure, écoutant les notes aériennes de cette musique plaintive et rêveuse comme l'orgue, musique suspendue aux caravanes de nuées qui passent, et dont le clavier vous rappelle l'ingénieux mécanisme de l'horloge Saint-Marc à Venise. Les carillons furent célébrés en vers latins par Jacob Van Eyck. Henri de Put en comptait sept dans Bruxelles en 1641. Comme la peinture de Flandres, dont les destinées dépendirent du sentiment d'amour-propre et d'association qui animait alors les masses, la musique d'alors trouva de puissantes ressources dans les confréries, sermens, associations et chambres de rhétorique où elle intervenait toujours dans ces temps-là. D'après Van Gestel, l'archevêque Hovius donnait une attention particulière au chant d'église dans sa métropole. Les orgues n'étaient confiés qu'à de savans et dignes maîtres. La musique royale n'était pas moins protégée. Agricola, chanteur de Philippe-le-Beau, et Pierre de Vicq, chanteur de Charles-Quint, avaient des pensions et des cortéges de princes. Ces beaux cantiques sacrés, ces motets, ces psaumes, ces chants d'église, tout cet encens qui montait aux grandes voûtes de Sainte-Gudule ou de Saint-Bavon est, hélas! à jamais perdu. Le secret de ces pieuses compositions demeure voilé comme le secret de la peinture mystique de Raphaël. La musique d'église, comme la peinture d'église,

constituait à la Belgique un droit immense de nationalité. Toutes deux vivaient de la protection et des franchises du sol. La littérature ancienne des villes de Flandre offrirait peut-être un travail de restitution plus curieux. Philippe de Comines, malgré les prétentions et les amours-propres du pays, ne saurait passer à nos yeux pour un Flamand, pas plus que la ville de Cologne n'aurait droit à revendiquer Rubens.

Philippe de Comines demeurait en France; il mourut en France dans son château d'Argenton, situé en Poitou. Il eut sur sa tombe l'écusson des comtes angoumois de Monsoreau, dont il avait épousé une parente, Hélène de Chambes. Il suffit de lire les mémoires du sénéchal de Poitiers, de savoir qu'ils embrassent l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, pour apprécier le silence timide de cet écrivain au sujet des franchises et des priviléges de son pays. Philippe de Comines paraît ne pas s'être souvenu, à voir les formes souvent molles et courtisanesques de son style, qu'il fut conduit à Loche enfermé dans une cage de fer. C'était un Français prudent et érudit à la cour du roi le plus fin et le plus dépravé du monde. Ce qui constitue, à notre sens, un droit de nationalité à un écrivain, c'est le bastion de forces ou d'idées élevées par lui sur le sol même, sa prise immédiate de possession sur la terre qui le revendique. La pensée ou la fantaisie d'un homme de talent, son choix de manière et de style, le font souvent d'une autre patrie. C'est ce que nous disions plus haut de Van Dyck l'Anglais, qui aurait dû plutôt s'appeler *lord* Van Dyck, comme à cet autre génie si espagnol il eût mieux convenu de se nommer *don* Rubens. Nous ne contesterons point à Froissart ni à Jehan du Molinet leur acte de naissance trouvé dans cette partie de la Flandre devenue depuis française par la conquête.

La bibliothéque de Bourgogne à Bruxelles contient une foule de chroniqueurs, la plupart inédits, et qui n'attendent qu'une réhabilitation à l'aide de l'imprimerie, pour reconquérir la haute place qu'ils occupaient dans leur temps parmi les historiens célèbres. Philippe Mouske et Jehan d'Outremeuse sont de ce nombre. Une commission d'histoire nommée par le gouvernement belge s'occupe de collationner ces manuscrits pour les livrer à l'impression. A ces noms il faut joindre également celui de Jean Van Heelu, auteur d'un poème flamand sur la bataille de Wœringen près de Cologne, gagnée en 1280 par le duc de Brabant Jean Ier. Le chroniqueur prit part à ce combat, où l'armée brabançonne fut commandée, comme on sait, par les meilleurs capitaines français. Ce fut en l'honneur

de cette bataille que l'on institua les processions dites *Ommegang*, illustrées par les peintures d'André Salaert.

Nous ne dirons qu'un mot au sujet d'un autre historien bien postérieur à Froissart, d'un littérateur aussi fin et aussi enjoué que Boufflers, de l'un des amis de la marquise de Coigny, en un mot du prince de Ligne. Non, le prince de Ligne ne fut jamais un Flamand; le prince de Ligne a l'irrécusable tort d'avoir donné à la Belgique le droit de se dire spirituelle et coquette; il est le prétexte innocent d'une ère galante dans ce grand royaume des cabarets. A l'époque des petits vers et des petites choses, quand les colonels ne pouvaient se dispenser de broder, les courtisans d'écrire, et les princes de faire eux-mêmes leurs vers, le prince de Ligne, qui pouvait écrire des maximes aussi fines que celles de Larochefoucauld, aima mieux publier des lettres. Il s'en alla, en manchettes aussi blanches que celles de M. de Buffon, ouvrir la grille aux lapins et aux moutons de La Fontaine; il fit des fables, des allégories, des livres de tactique, des pièces de théâtre et des mémoires. Tout cela était français et trop français. Il y avait alors en France trop d'esprit pour qu'on fît une sérieuse attention à cet esprit charmant du prince de Ligne. C'était un grand fond d'anecdotes toutes en désordre, coulant pêle-mêle sous sa plume, mais piquantes, habillées de pied en cap, retracées avec tout le feu d'un homme qui a vu et qui raconte. Ce lieutenant-général d'Autriche, si vif, si chevaleresque, dut inquiéter cependant jusqu'au sérieux certaines réputations émérites de la cour de Versailles : bien avant même qu'il fût nommé capitaine des trabans et feld-maréchal, il baisait au jeu du roi la main de Marie-Antoinette de France. Ce fut enfin le dernier prince qui fit la guerre en riant, ce qui ne l'empêcha pas de la fort bien faire.

En vous écartant quelque peu de la route de Bruxelles à Lille, vous arriverez un jour devant un grand et massif château : c'est le château de Belœil. Le prince de Ligne, à l'âge de dix-huit ans, regarda trois siéges par les fenêtres de ce château; plus tard il écrivit sur la culture de ses jardins. A l'heure qu'il est, le petit-fils y perpétue les traditions d'hospitalité de son aïeul. Le prince de Ligne actuel, plein de jeunesse et de goût, aime et protége les arts : c'est un droit de souveraineté dont les révolutions ne pourront jamais faire départir cette belle et noble famille.

Comme on pourrait nous faire un reproche de n'avoir rien dit de Grétry, *ce Liégeois* que les envieux, d'après La Harpe, voulaient renvoyer par le roulage dans son pays, nous nous hâterons de dire que c'est avec une

grande surprise que nous avons vu les opéras de ce maître si défigurés sur sa terre natale. Il semble, en effet, qu'une fois exilé de l'Opéra-Comique, où il n'y a plus de voix assez fraîches pour la chanter, la musique de Grétry aurait dû s'en revenir éplorée frapper à la porte de quelque maître de chapelle vallon, honnête homme, dont le père aurait connu autrefois le petit Grétry, élève de chant à la collégiale de Saint-Denis de Liége; il eût réchauffé sa pauvre fille et plaidé pour elle auprès des ingrats. Voici la vraie, la simple musique flamande! Comme elle gazouille parmi les danses de paysans attablés, comme elle est folle et vive, la bouche pleine et la serviette sous le bras, dans *le Tableau parlant!* Comme elle a deviné Teniers ou Brakemburg, ces grands maîtres des scènes de village, dans les nuances de *la Fausse Magie!* Aujourd'hui que les tours de force sont à l'ordre du jour dans tout, combien ces notes de Grétry, simples et timides comme celles de Beethoven, conservent de grâce! On écoute Grétry comme un vieux poète oublié, on se rappelle le chagrin qu'il eut de perdre ses trois filles. Toutes trois chantaient sa musique, comme les filles de Milton disaient ses vers!

Nous avons parlé plus haut des trouvères flamands; peut-être ne sera-t-il pas indifférent à nos lecteurs de savoir sur quel thème ils s'exerçaient. La chanson flamande qui suit date de la fin du treizième siècle. Il est impossible, rien qu'en la parcourant, de ne pas sentir son lien d'affinité avec les ballades allemandes. Toutefois, au trait brusqué de colère du chevalier parlant à la dame, vous reconnaîtrez aussi le sang espagnol.

LA DAME.

« Le jour point à l'Orient; la lumière s'étend de toutes parts. Mon bien-aimé ignore où je vais porter mes pas.

LE CHEVALIER.

» S'ils étaient mes amis tous ceux qui sont mes ennemis, je vous emmènerais hors du pays, bien loin, mon espérance, mon amourette.

LA DAME.

» Vaillant chevalier plein de courage, où donc me conduiriez-vous?

LE CHEVALIER.

» Sous le vert feuillage du tilleul, mon espérance, mon trésor.

LA DAME.

» J'y repose dans les bras de mon bien-aimé, en honneur et en grande dignité. J'y repose dans les bras de mon bien-aimé, vaillant chevalier plein de courage.

LE CHEVALIER.

» Y reposez-vous dans les bras de votre bien-aimé? Pardieu, cela n'est pas vrai. Allez sous les vertes branches du tilleul, mort vous l'y trouverez. »

La dame prit son mantelet et s'en alla. Elle alla sous les vertes branches du tilleul, et y trouva mort son bien-aimé.

LA DAME.

« Te voilà défait et baigné dans ton sang! C'est ce qu'a fait ta gloire, c'est ce qu'a fait ton noble courage.

» Te voilà mort, toi qui toujours me consolais! Combien de jours de deuil tu m'as légués! »

La dame s'en retourna et alla devant la porte de son père, qu'elle trouva ouverte.

« N'y a-t-il personne ici, ni chevalier ni gentilhomme, qui puisse enterrer ce mort? »

Les seigneurs gardèrent le silence et ne prononcèrent pas un mot. La dame s'en retourna tout en pleurant.

Avec ses cheveux blonds, elle essuya le sang; avec ses mains blanches, elle banda les blessures.

Avec l'épée étincelante elle creusa la fosse. Avec ses bras blancs, elle enterra le mort.

Avec ses mains blanches elle agita la sonnette; de sa voix pure elle entonna le chant des Vigiles.

« Maintenant je veux m'ensevelir dans un couvent, et y porter les voiles noirs en l'honneur de mon bien-aimé. »

Il nous serait facile de reproduire encore ici quelques-unes de ces rondes campagnardes que Teniers et Breughel, bien plus que les auteurs oubliés de ces paroles et de cette musique primitive ont traduites avec tant d'esprit sur leurs toiles. A peu de choses près, elles sont encore traditionnelles dans les *kermesses* de villages. Ce sont elles qui ont inspiré cette famille

de peintres charmans dont la Flandre se glorifie à si juste titre, et qu'on peut regarder comme les véritables représentans de la nationalité de leur pays. La vie de taverne et de coin du feu de ces artistes tranche merveilleusement sur le train de grands seigneurs que menaient au milieu de leurs concitoyens les deux princes de la peinture que nous avons nommés, Van Dyck et Rubens. Ce qui influa principalement sur les idées et sur la manière des peintres de genre, ce fut leur résidence dans une localité qu'ils n'abandonnèrent jamais, et dont ils reflétèrent constamment les plus minutieux détails.

Telles étaient les conditions dans lesquelles existait l'art ancien en Belgique, cet art qui grandit et fructifia en dépit des orages politiques et religieux, et qui ne dut qu'à lui-même sa sève et sa vitalité. Tels étaient les enseignemens précieux que laissaient à leurs successeurs ces hommes de conscience et de talent, qui seuls ont créé, il faut le reconnaître, une nationalité dans cet amas de provinces agglomérées, tantôt à la Bourgogne, tantôt à l'Espagne, tantôt à l'empire autrichien. Le génie des artistes flamands a plus valu de gloire à leur patrie que les noms de vingt capitaines, dont la mémoire n'existe plus que sur le blason de leurs tombeaux.

Après avoir constaté ce grand fait, il nous reste à observer ce qu'est devenu cet héritage entre les mains des Belges modernes.

Roger de Beauvoir.

POÈTES ALLEMANDS.

HENRI HEINE.

C'était l'anniversaire d'une des journées de juillet. Le soleil ne s'était pas mis en frais ; une pluie piquante, drue, impétueuse, colère, allait battre par larges flaques d'eau les croisées parisiennes. On voyait les parapluies marcher contre le vent, et les chevaux, irrités par les gouttes qui leur étaient lancées comme des dards aigus, redoubler de vitesse. Les beaux habits de fêtes de mes Parisiens chéris étaient cruellement délustrés, et le factionnaire des Tuileries s'enfonçait courageusement dans sa guérite.

Je sortais du Carrousel par une de ces arcades boueuses et triomphales où la bise et la pluie s'engouffrent avec tant de fracas, et sous lesquelles une foule de promeneurs craintifs se pressaient en cherchant un asile. Je me dirigeais du côté du Pont-Royal, examinant sur ma route bien des visages mécontens, bien des démarches désorientées par l'ouragan imprévu. Au moment où je me trouvais devant le pavillon Marsan, je remarquai un petit homme blond, accotté contre le parapet, qui, protégeant d'une main son chapeau humide, regardait le monde venir et l'orage passer. La nue se déchira, laissa tomber sur sa chevelure on-

doyante un rayon de soleil, et éclaira une physionomie originale. Je regardai attentivement le personnage. C'était une de ces tournures qui ne vont ni à l'homme du monde, ni au commis-voyageur, ni au badaud, ni au rentier, ni au fat, ni au désœuvré, ni à l'ouvrier, ni au marchand. Quand le soleil eut tout-à-fait repris son poste, le personnage remit tranquillement ses mains dans ses poches, et continua son travail; ce travail consistait à regarder. Je le regardai à mon tour. Je marchai lentement devant lui. J'affectai beaucoup de curiosité pour les petites plantations qui entourent les bains Vigier; je revins sur mes pas, je tournai tout autour de l'observateur que j'observais. Son air étrange m'avait frappé; il me semblait que j'avais rencontré sur mon chemin une énigme inexpliquée.

J'aime ces hommes qui ne ressemblent à personne; il arrêtait complaisamment et tristement ses regards sur les enfans qui passaient, sur les jeunes femmes qui luttaient contre un dernier souffle d'orage, et se réjouissaient d'un commencement de beau temps; sur les décrotteurs qui revenaient prendre leur place et glapir l'annonce de leur industrie. Il y avait dans l'attitude de cet homme quelque chose de si insouciant et de si triste, dans son regard quelque chose de si prolongé et de si vibrant, dans sa curiosité je ne sais quoi de si peu français, dans sa badauderie une teinte de germanisme si rêveuse, dans son air sentimental un mélange de mélancolie si drôle, que je pensai beaucoup à lui lorsque je l'eus perdu de vue. Ne savez-vous pas que tous les hommes remarquables ont été des observateurs de grand chemin? Que pourrez-vous apprendre dans les salons? Tout au plus la tapisserie, l'ébénisterie, la miroiterie, la mercerie, la perruquerie, l'art de faire et de placer les corsets et les habits, ou autres sciences de la même nature; la grande science de l'homme est une vraie science de place publique.

Aussi je me disais, en entrant dans la rue du Bac :

« Cet homme-là doit appartenir à la vieille folle race des hommes de talent. Je vois son écusson et son armoirie, je connais sa généalogie; cela descend en ligne directe ou indirecte de Cervantes

et de Rabelais, de Sterne et de Cazotte. Peut-être est-ce quelque homme célèbre du Danemarck ou de la Norwége, ainsi que me le font présumer ses longs cheveux blonds qui forment deux ondes, ou plutôt deux grosses oreilles d'or pendantes sur ses propres oreilles; c'est ce que me persuadent aussi ses yeux bleus, grands et naïfs, vraies prunelles scandinaves, incertaines et chatoyantes, comme si la fixité les ennuyait; peut-être encore est-ce tout simplement un de ces génies qui meurent dans leur coque; quelque rentier de Dusseldorff ou de Mayence, inféodé à une bonne ménagère allemande, venant recueillir une petite succession à Paris, et ne se doutant pas que le germe d'un grand homme se trouve en lui! Et mon imagination allait toujours, divaguant comme c'est sa coutume. Je comptais dans ma pensée combien de génies sont morts ainsi sans se commenter eux-mêmes! » Après tout, continuai-je, cette physionomie me taquine; elle sent son moyen âge allemand, elle a de l'aigle et du perroquet, elle est blonde et ardente, triste et vive; Méphistophélès bon enfant. »

Comme l'ondée reprit dans ce moment-là, je me réfugiai sous une porte, et je cessai d'être tourmenté par ce petit fantôme d'homme de génie, par cette tête bizarre, qui, sculptée par un habile artiste, aurait très-bien joué son rôle au coin d'un tombeau de cathédrale au moyen âge.

C'est ici un des rares bonheurs de ma vie. Oh! que la vanité est caressée quand nous pensons nous attribuer une divination si flatteuse! Je retrouvai depuis mon observateur germanique, et je le revis brillant, étourdissant, admiré, haï, recherché, imité; c'était Henri Heine, celui qui a fait école en Allemagne, dont vous avez lu les pages ironiques et sentimentales, les *Reisebilder* et *la France*, et les mille esquisses coloriées; Heine, qu'une révolution allemande a pris pour chef, et qui se trouve suspendu entre ces deux pays, celui qui l'a vu naître et celui qu'il vient d'adopter.

. . . . . .

La seconde fois que je le vis, oh! qu'il se montrait beau et rayonnant! comme il triomphait au milieu des beaux esprits parisiens! et le vin de Champagne pétillait avec sa verve! Son aspect

n'avait pas changé : toujours la longue chevelure blonde tombait le long de ses joues fraîches comme celles d'un ange de tableau espagnol; toujours je ne sais quoi de maladif se mêlait à cette sève ardente. Quand ces yeux bleus germaniques riaient de concert avec cette bouche qui lançait l'épigramme, on découvrait amèrement la tristesse de tant de gaieté; il était évident que cette santé était malade, et que ce sarcasme était mélancolique. Jamais la drôlerie ne s'était montrée plus amèrement bouffonne.

Le génie voltairien avait traversé d'abord tout le midi de l'Europe; puis il était venu s'incarner dans le *Don Juan* de Byron, pour retomber ensuite sur Henri Heine. Non que notre Heine soit imitateur; non, certes. On a prétendu que Jean-Paul Richter était son prototype; je n'en crois rien. Richter a bien plus d'espérances que Henri Heine: Richter a vu commencer la révolution française, Heine l'a vue finir. Sur la joue d'un enfant une larme brille frappée du soleil : elle étincelle de toutes les couleurs du prisme, elle semble joyeuse, elle rayonne comme le diamant. Elle est aurore, émeraude, pourpre, éclatante, mais c'est une larme; la douleur l'a fait jaillir. Ainsi du style et de la pensée de Heine : elle étincelle d'un éclat triste.

J'ai lu tout ce qu'il a écrit, et j'ai trouvé toutes mes prévisions justes. C'est lui qui le premier a donné en Allemagne le signal de retraite à l'idéalisme, autrefois triomphateur. La tendance générale de son pays a été singulièrement modifiée par les caprices de sa pensée : c'est aujourd'hui l'ironie, c'est le rationalisme, c'est le scepticisme qui semblent devoir envahir les futures destinées de l'Allemagne. Combien ces destinées dureront-elles ? Vraiment je ne sais ; les phases intellectuelles de ce pays sont variables! On a fatigué la Germanie de spiritualisme, de notions éthérées, de dogmes mystiques ; l'ame y a régné long-temps. Voici venir le corps qui veut son tour; voici les formes et les images; voici le génie plastique et matériel; voici les couleurs et les sons : Heine, homme d'un talent qui va plus haut que le talent, s'est fait le grand-prêtre du nouveau culte.

Depuis son avénement, savez-vous que l'on rit beaucoup en

Allemagne? Pendant que nous, Français, nous plissons nos fronts rembrunis; pendant que nous abaissons les coins de nos bouches pleureuses; pendant que nous cherchons le sérieux; que notre drame ne trouve jamais assez de sang à répandre, ni de fibres nues à faire palpiter sous le scalpel; ils rient, ces heureux Germains, ils rient! Tout ce qui écrit des romans en Allemagne ne cherche plus que le réel, le probable et le développement vrai des caractères. Raupach vient d'écrire une farce sur l'homœopathie; et l'écrivain le plus populaire, celui que tous les jeunes adeptes suivent, c'est notre Henri Heine, le digne descendant des maîtres que j'ai cités; moins affecté que Sterne, moins grossier que Rabelais; quelque chose de neuf et de curieux, qui aura plus de succès encore en 1850 qu'en 1830, lorsque l'Allemagne sera un peu plus française, la France un peu plus allemande.

Si vous voulez une analyse des ouvrages de Henri Heine, vous aurez la complaisance d'acheter ses livres; attendu que c'est bien l'auteur le moins analysable, c'est-à-dire le moins auteur que je connaisse. Vous les achèterez en allemand si vous pouvez, et vous apprendrez l'allemand si vous ne le savez pas. C'est dans cette langue que le peintre-coloriste a des couleurs vives et jaunes, éclatantes et roses. Ce qu'il a écrit de plus individuel est ce qu'il a écrit de mieux. Je ne sais pas d'ame humaine plus curieuse à observer que la sienne. Je voudrais savoir l'histoire de toutes ses journées, les annales de toutes ses impressions. Quoiqu'il parle bien de tout, son journal m'intéresserait plus que ses idées sur la philosophie et l'estétique. Il est comme nous tous, mais un peu plus que nous, toujours tenté de se moquer de sa sensation et de blâmer sa moquerie. L'antithèse qui n'est pas dans sa phrase est toujours dans sa pensée. O théories! ô hypothèses! ô déluges de mots? vous qui m'ennuyez! Vous qui avez fait une trouée jusque dans les romans, vous qui avez pénétré jusque sur la scène! Ce joyeux Heine vous a bannis de son royaume!

Nos impressions si confuses, Heine les a éprouvées comme nous, aussi je l'aime. Je flâne avec lui, je suis révolutionnaire avec lui,

catholique avec lui; j'entre dans l'église; je regarde la petite main blanche qui sort du confessionnal; je m'intéresse à ce qui l'intéresse, même à la petite chanteuse des rues et à sa rose fanée. Je n'ai pas besoin de l'interroger du regard : quand il rit, je suis bien sûr qu'il est bien près de pleurer. Comme nous, il est enfant et vieil enfant. Quand nous bâtissons une société nouvelle, nous sommes tout près de la maudire et lui aussi !

Seulement lorsque Henri Heine se moque du Christ, je lui en veux. Lorsque cet esprit protestant s'attaque à nos vieilles traditions sacrées, poursuit le saint-ciboire et le viatique dans les rues, et mêle sa raillerie aiguë aux sons de la clochette qui accompagne le prêtre, je ne peux lui pardonner. Qu'il se souvienne que le Christ, Homme-Dieu ou Dieu-Homme, (à le considérer même sous le rapport terrestre,) est le père de toute la philosophie moderne. Sans les leçons de ce divin maître, Henri Heine n'aurait pas écrit le *Tambour Legrand*. Oh! que les poètes philosophes n'abandonnent jamais le Christ; que jamais il ne leur arrive de renier leur père! Ce qui est aujourd'hui de mauvais ton en France sera bientôt de mauvais goût en Allemagne. Cette fraternité des hommes, ce coup d'œil serein et amical que Henri Heine jette sur tous les peuples, c'est du christianisme pur. D'où lui vient, je vous prie, son pacifique regard qui plane sur l'Europe? Pourquoi regarde-t-il comme frères, ou du moins comme cousins-germains, tous ceux dont le cœur bat à l'unisson, depuis Prague jusqu'au détroit de Gibraltar? Pourquoi aime-t-il le peuple et se réjouit-il des scènes populaires? Pourquoi lui pardonne-t-il volontiers ses torts, alors même que le peuple qu'il chérit, se montre un peu sévère ou un peu niais? Pourquoi pousse-t-il jusqu'à une ferveur de prédilection (dont le vrai philosophe pourrait contester le bon sens pratique) ses excuses en faveur des masses, ses panégyriques des masses, ses vœux pour leur bien-être, ses acclamations quand elles triomphent? Eh mon Dieu! c'est qu'il est trop chrétien! Il vous le dit : le grand crucifix des franciscains, ce grand crucifix aux bras sanglans et aux yeux plaintifs, l'a regardé douloureusement lorsqu'il était écolier; cette douleur

du Dieu-Homme l'a fait rêver aux douleurs humaines, et le païen poète était profondément chrétien dans le cœur!

J'ai voulu connaître cet homme puissant, singulier, difficile à connaître, chef d'école, reniant ses disciples, maltraité de ses concitoyens, mal compris de nous. Je lui ai écrit. Voici exactement ce qu'il m'a répondu :

« Paris, ce 15 janvier 1835.

» Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je me hâte de vous donner les renseignemens que vous demandez.

» Je suis né l'an 1800, à Dusseldorf, ville sur le Rhin, occupée, depuis 1806 jusqu'en 1814, par les Français, de sorte que dans mon enfance j'ai respiré l'air de la France. J'ai reçu ma première éducation dans le couvent des franciscains à Dusseldorf. Plus tard, j'entrai dans le gymnase de cette ville, qui fut alors nommé lycée. J'y passai par toutes les classes où l'on enseignait les *humaniora*, et je me suis distingué dans la classe supérieure où le recteur Schallmayer enseignait la philosophie, le professeur Kramer les poètes classiques, le professeur Brewer les mathématiques, et l'abbé Daulnoie la rhétorique et la poétique françaises. Ces hommes vivent encore, à l'exception du premier, prêtre catholique, qui prit un soin particulier de moi, je crois à cause du frère de ma mère, le conseiller aulique de Geldern, qui était son ami d'université, et, je crois aussi, à cause de mon grand-père, le docteur de Geldern, fameux médecin qui lui avait sauvé la vie. — Mon père était négociant et assez riche : il est mort. Ma mère, femme distinguée, vit encore, retirée du grand monde. J'ai une sœur, Mme Charlotte de Embden, et deux frères, dont l'un, Gustave de Geldern (il a pris le nom de ma mère), est officier des dragons au service de S. M. l'empereur d'Autriche; l'autre, le docteur Maximilien Heine, est médecin dans l'armée russe, avec laquelle il a passé le Balkan. — Mes études, interrompues par des caprices romanesques, par des essais d'établissement, par l'amour et d'autres maladies, furent continuées, l'an 1819, à Bonn, à Gœttingue, à Berlin. J'ai résidé pendant trois ans et demi à Berlin, où j'ai vécu dans l'intimité des hommes les plus distingués dans les sciences, et où j'ai souffert de toutes sortes de maladies, entre autres, d'un coup d'épée dans les reins, qui me fut administré par un certain Scheller, de Dantzig, dont je n'oublierai jamais le nom,

parce qu'il est le seul homme qui a su me blesser de la manière la plus sensible. — J'ai étudié pendant sept ans dans les universités que je viens de nommer, et ce fut à Gottingue, où je retournai, que je reçus le grade de docteur en droit, après un examen privé et une thèse publique, où le célèbre Hugo, alors doyen de la faculté de jurisprudence, ne me fit pas grâce de la moindre formalité scolastique. Quoique ce dernier fait vous paraisse assez futile, je vous prie d'en prendre note, parce que, dans un livre qu'on vient de publier contre moi, on a soutenu que j'ai seulement acheté mon diplôme académique. De tous les mensonges qu'on a imprimés sur ma vie privée, c'est le seul que je voudrais voir démenti. Voyez l'orgueil du savant! Qu'on dise de moi que je suis bâtard, fils de bourreau, voleur de grand chemin, athée, mauvais poète : j'en ris ; mais ça me déchire le cœur de voir contester ma dignité doctorale (entre nous, quoique docteur en droit, la jurisprudence est précisément celle de toutes les sciences dont je sais le moins). Dès l'âge de seize ans, j'ai fait des vers. Mes premières poésies furent publiées à Berlin, l'an 1821. Deux ans plus tard, parurent de nouvelles poésies avec deux tragédies. L'une de ces dernières fut jouée et sifflée à Brunswick, capitale du duché de Brunswick. L'an 1825, parut le premier volume des *Reisebilder ;* les trois autres volumes furent publiés, quelques années après, chez MM. Hoffmann et Campe, qui sont toujours mes éditeurs. Durant les années 1826 jusqu'à 1831, j'ai résidé tour à tour à Lunébourg, à Hambourg et à Munich, où j'ai publié les *Annales politiques*, avec mon ami Lindner. Pendant les intervalles, j'ai fait des voyages dans des pays étrangers. Depuis douze ans, j'ai toujours passé les mois d'automne au bord de la mer, ordinairement dans une des petites îles de la mer du Nord. J'aime la mer comme une maîtresse, et j'ai chanté sa beauté et ses caprices. Ces poésies sont contenues dans l'édition allemande des *Reisebilder*. Je les ai retranchées dans l'édition française, où j'ai aussi retranché la partie polémique, qui se rapporte à la noblesse de naissance, aux teutomanes et à la propagande catholique. Quant à la noblesse, je l'ai encore discutée dans la préface des *Lettres de Kahldorf*, que je n'ai pas écrites moi-même, comme le croit le public allemand. Pour les teutomanes, ces *vieilles Allemagnes* dont le patriotisme ne consistait que dans une haine aveugle contre la France, je les ai poursuivis avec acharnement dans tous mes livres. C'est une animosité qui date encore de la Buzschenschaff, dont je faisais partie. J'ai combattu en même temps contre la propagande catholique, les jésuites de l'Allemagne, tant pour

châtier des calomniateurs qui m'ont attaqué les premiers que pour satisfaire à des penchans protestans. Ces penchans, il est vrai, ont pu quelquefois m'entraîner trop loin ; car le protestantisme n'était pas pour moi seulement une religion libérale, mais aussi le point de départ de la révolution allemande, et j'appartenais à la confession luthérienne, non-seulement par acte de baptême, mais aussi par un enthousiasme batailleur qui me fit prendre part aux luttes de cette église militante. Tout en défendant les intérêts sociaux du protestantisme, je n'ai jamais caché mes sympathies panthéistiques. Cela m'a fait accuser d'athéisme. Des compatriotes mal instruits ou malveillans ont depuis long-temps répandu la nouvelle que j'ai endossé la casaque saint-simonienne ; d'autres me gratifient de judaïsme. Je regrette de n'être pas toujours en état de récompenser de tels services. Je n'ai jamais fumé ; je n'aime non plus la bière, et ce n'est qu'en France que j'ai mangé la première choucroûte. En littérature, j'ai tenté de tout : j'ai fait des poèmes lyriques, épiques et dramatiques ; j'ai écrit sur les arts, sur la philosophie, sur la théologie, sur la politique..... Que Dieu me le pardonne ! Depuis douze ans je suis discuté en Allemagne ; on me loue ou on me blâme, mais toujours avec passion et sans cesse. Là on m'aime, on me déteste, on m'apothéose, on m'injurie. Depuis le mois de mai 1831 je vis en France. Depuis presque quatre ans je n'ai pas entendu un rossignol allemand.

» C'est assez. Je deviens triste. Si vous demandez encore d'autres renseignemens, je vous les donnerai très-volontiers. Je préfère toujours que vous les demandiez à moi-même. Parlez bien de moi, parlez bien de votre prochain, comme le recommande l'Évangile, et recevez l'assurance de l'estime et de la considération distinguée avec laquelle je suis, etc.

» S. Henri Heine. »

Je n'ai rien à ajouter à cette lettre. C'est mieux qu'une biographie, c'est un portrait.....

Qui de nous n'a des penchans singuliers, qu'il n'avoue à personne ! J'en ai un que je confesserai, et qui m'a rapproché sympathiquement de notre auteur allemand. Les jours où je sors le plus volontiers du logis sont ceux où tout le monde a soin de rester chez soi. On ne sait alors à quelles mains inhabiles est confiée l'administration du ciel : un rayon joyeux perce une nuée opaque,

il pleut, il fait du soleil, il fait du vent; le firmament s'obscurcit, puis un coin azuré se déchire et se découvre. Jamais femme capricieuse ne fut plus capricieuse. Le ciel alors a des sourires et des larmes, des gloires et des trombes. D'un rideau noir, tendu à l'horizon, jaillit une flamme qui vous inonde, puis un déluge d'eau qui vous accable, puis une rafale insensée qui vous enlève. Le moyen de compter sur un temps pareil, sur une nature si taquine et si brusque! Fermez vos parapluies, assurez vos volets, et faites rentrer vos chevaux; gardez le coin du feu.

Voilà les jours que les piétons, les marchands, les hommes d'ordre, les goutteux, les rhumatismaux et les gens calmes ont en horreur. Il n'y a guère alors que les fous, les poètes, les commissionnaires et les colporteurs qui osent mettre le pied dans la rue. Le vent souffle si fort! le soleil a des caresses si fantasques! la brise est si aiguë! la pluie s'échappe de la nue par bouffées si imprévues! moi j'aime particulièrement ces jours-là.

Voilà pourquoi je lis Henri Heine avec tant de plaisir.

Le hasard domine ce Henri Heine. Je l'aime comme ces jours où la bonne vieille, en protégeant son éventaire contre les bourrasques intermittentes, s'écrie que le *diable bat sa femme*. Il ne fait ni beau, ni laid; ni froid, ni chaud; ni jour, ni nuit; c'est une obscurité lumineuse; c'est un orage dans le beau temps; un souffle de printemps dans l'hiver; la bise sous l'ardeur du soleil. Mon cher Allemand, tu es né un de ces jours dont je parle. Je vois d'ici ta maison maternelle; je crois entendre les vitres de la fenêtre s'agiter en craquant sous le vent impétueux; la lumière rapide et incertaine trembloter sur les panneaux de la boiserie noire; les branches sèches voltiger, tournoyer et frapper la fenêtre ébranlée; des masses de nuages bruns courir haletantes sur le paysage qui se noircit et s'éclaire à mesure que leur fuite les ombrage ou les découvre. Parions qu'un volume écorné de Voltaire se trouvait sur le lit de l'accouchée, et que le chirurgien était quelque Français de l'école de Lamettrie qui ne savait pas deux mots d'allemand.

Ainsi devait éclore cette existence énigmatique, cette cervelle

étrange, si allemande pour les Français, si française pour les Allemands; avec son éclat qui rayonne comme l'ébène, et sa mélancolie qui nous fait sourire, et sa gaieté qui nous fait peine; avec tous ces contrastes irritans de l'homme de génie qui voudrait être homme d'esprit, du poète qui voudrait être athée, du philanthrope qui voudrait haïr le Christ, de l'idéaliste qui voudrait adorer la matière. Ainsi devait se montrer pour la première fois, l'écrivain le plus étrange de cette époque : un écrivain placé au milieu de toutes les influences, et comme dans le carrefour auquel aboutissent l'Allemagne et la France, la critique et la création, la foi et le néant, la poésie et le corps, la révolution et le passé. Ne me reprochez pas mes comparaisons éternelles! Je ne peux critiquer Heine qu'avec des images; je ne trouve que des couleurs pour apprécier la couleur. Quand je lisais ses *Reisebilder* en allemand, c'était dans la forêt d'Ecouen, cette belle forêt inconnue, que les bons Parisiens ne visitent jamais, grâces à Dieu. J'étais assis au centre de l'étoile du parc, et tous ces grands arbres jaunis, rougis, brunis, bronzés, bleuis, diaprés par l'automne mourante, me regardaient comme s'ils avaient compris ma pensée et celle de Heine; ils m'envoyaient de temps à autre quelques feuilles aux mille couleurs, signes de ralliement et de reconnaissance. Ces feuilles m'arrivaient avec un bruit joyeux et triste, un petit sifflement qui ressemblait à une chanson; elles n'appartenaient plus ni à l'été, ni à l'automne, encore moins au printemps; c'étaient des feuilles mûries par leur longue vie d'une année, sous lesquelles les oiseaux avaient chanté et aimé, sous lesquelles les couples amoureux avaient causé; elles avaient toutes les couleurs, comme le style de Henri Heine; elles étaient brillantes dans leur agonie, comme la pensée de Henri Heine; elles tournaient long-temps dans l'air, et elles semblaient se jouer avec le vent avant de tomber sur les feuilles du livre allemand-français, fou et triste; sur ces feuilles qui leur ressemblaient beaucoup.

Reste toujours dans ton ciel nuageux et coloré; *bats* toujours *ta femme*, mon bon Heine; sois toujours le peintre incertain d'un temps incertain; le symbole équivoque d'un temps où tout ce qui

est sérieux a un côté frivole, où la frivolité se fait docte, profonde, grave. Surtout ne bâtis pas de système, ne fais pas de révolution; n'embourbe pas ton hippogriffe dans la vase des partis; laisse-lui déployer ses ailes et faire étinceler ses écailles! Ne va pas, esprit original, porter la queue des petits philosophes qui ont vécu des miettes de Voltaire; si ce rôle est nouveau pour l'Allemagne, il est si vieux pour la France! Je ne connais pas de pensée à laquelle la servitude aille plus mal qu'à la tienne. Tu porteras toujours gauchement ta livrée, quelle qu'elle soit. Toi et les intelligences nées du caprice, faites pour le caprice, vous n'aurez jamais qu'une charte, le caprice. Suis donc la fantaisie, ta folle reine, suis-la en aveugle, c'est ta bien-aimée souveraine; elle te ménera dans des profondeurs où jamais l'Estétique, en robe de docteur, jamais l'ambition politique, jamais l'agitation populaire ne te conduiraient. Toi l'esclave de la pensée d'autrui! Toi renier ce que d'Holbach a renié! Reste ce que nous te voyons dans ces admirables *Reisebilder*, qui ne sont pas des *tableaux de voyages*, mais le portrait curieux de Henri Heine; reste insaisissable, enfant et philosophe, vieux et pleureur, gracieux et lugubre: c'est ton affaire; accepte les gloires incertaines et les ondées radieuses de la journée d'avril; et (crois-moi), tu n'auras pas tiré le plus mauvais lot dans cette grande loterie des intelligences humaines.

PHILARÈTE CHASLES.

SEINE

LA REINE HORTENSE

PENDANT LES TROIS JOURNÉES.

Lorsqu'un hasard imprévu vous rend témoin désintéressé de faits propres à détruire une injuste accusation, c'est presque un devoir de venir témoigner à décharge dans le procès qu'instruit l'opinion publique égarée.

La duchesse de Saint-Leu, ou plutôt la reine Hortense, car c'est sous ce nom seul qu'elle sera historique, a été souvent attaquée depuis la révolution de juillet. On l'a représentée comme ambitieuse, comme disposée à intriguer! Un séjour fortuit à Arenemberg, pendant les trois journées, a mis l'auteur des lignes suivantes à portée de juger combien elle était loin de mériter ce reproche. Le désir de rendre hommage à la vérité est le seul motif qui l'engage à publier aujourd'hui des souvenirs d'un voyage déjà ancien.

Je venais de quitter Berne dans un moment où cette ville brillait d'un triple éclat. La politique y réunissait la diète fédérale et les envoyés de l'Europe près de la confédération. Une exposition de tableaux et d'objets d'industrie nationale y déployait ses richesses; l'amour des jeux patriotiques appelait trois mille carabiniers au grand tir fédéral. Plus puissante encore que toutes ces séductions, la nature suisse, telle que la montre le mois de juillet, attirait des milliers de voyageurs, impatiens de se disperser dans ces vallons enchantés, dont Berne est le portique. Cette splendeur paraissait avoir pour caractères distinctifs la solidité et la durée. Un chef de Berne, président de la diète, nommé par le parti modéré, à la joie des amis du progrès, semblait garantir la transition la plus heureuse du passé à l'avenir. De jeunes magistrats qui avaient vu et jugé le monde

de leur temps, joignaient aux vertus héréditaires que leur imposaient leurs noms, les idées les plus sages et les plus libérales. La stabilité de la maison de Bourbon, gage puissant de celle du gouvernement de Berne, paraissait être plus assurée que jamais par la prise récente d'Alger, et par la manière toute légale dont la France luttait contre un ministre pour lequel l'on ne pensait pas que le roi voulût jouer sa couronne. Aussi la confiance était entière chez certaines gens. Dans un souper donné pour ces fêtes, un aide-de-camp suisse du duc de Bordeaux portait la santé des Bourbons avec une figure radieuse. Il n'aurait pas admis le moindre doute sur l'éternelle durée de leur dynastie; et pourtant le jour où avait lieu cette ovation était le 25 juillet 1830, et l'on buvait à l'éternité de la branche aînée le jour même où elle signait sa déchéance!

La Société Helvétique des sciences naturelles, cette diète toute pacifique était réunie à Saint-Gall les 27, 28 et 29 juillet.

Pendant ces *trois journées*, pendant ces réunions scientifiques, joyeuses et surtout paisibles, les cent membres de la Société, accourus de tous les coins de la Suisse, se doutaient peu que leurs frères expiraient à Paris sous les pavés, tandis qu'ils buvaient à leur santé! Aucun pressentiment ne les avertissait que pendant leurs séances se versait un sang dont allaient naître pour leur patrie des années de troubles et de désordre, et qu'à l'heure même où ils fixaient leur réunion de l'année suivante, des coups de canon, qui ne parvenaient point à leurs oreilles, ébranlaient l'édifice fédéral et dispersaient leur rendez-vous.

Les pensées les plus douces sur l'union et le bonheur de la Suisse durent accompagner les membres de la Société quand ils se séparèrent le 30 juillet. Ce fut au moins dans cette disposition que je quittai Saint-Gall, pour continuer ma route vers Schaffouse.

On m'avait engagé à ne pas négliger de voir en passant le *château de Wolfberg*. Effectivement il en vaut la peine. Sur une des collines gracieusement arrondies qui dominent le lac de Constance, s'élève une habitation de l'aspect le plus élégant; des galeries latérales se prolongent et l'embellissent; de toutes les parties de l'édifice la vue s'étend au loin sur un paysage charmant. En face brille la nappe d'eau, moitié lac, moitié rivière, dans laquelle le Rhin semble prendre congé du lac de Constance. Derrière le château s'élèvent des pentes douces et faciles couvertes des plus belles forêts. Tous les mouvemens du terrain dans cet horizon immense sont ondulés et harmonieux.

Et tout cela est à la disposition du premier venu ! Ce délicieux séjour est une auberge : quand je dis auberge, c'est parce que ce mot rend la partie principale et prosaïque de la pensée, c'est-à-dire que chacun peut jouir de cette demeure. J'aurais dû dire que c'était une pension et une pension unique dans son genre; car aux beautés de la nature on a joint tout ce que l'art et les soins peuvent donner de jouissances : fleurs, bibliothéque, instrumens de musique, etc., et avant tout, les attentions de l'hôtesse la plus obligeante.

Après m'avoir fait admirer son parc, Mme P... m'engagea à jeter les yeux sur les nouvelles de Paris. Le journal *des Débats*, du 26 juillet, ne contenait rien que de pacifique; il parlait de l'ouverture des chambres au 3 août comme d'un fait immédiat, irrévocable, *après* lequel pouvaient éclater de graves discussions, mais avant lequel il ne pouvait rien se passer. Était-il en effet obligé de deviner que ce même trois août, les chambres seraient ouvertes par le chef d'une autre dynastie, et que celle qui venait de conquérir Alger, aurait à jamais quitté la France ?

De toutes les habitations qui couvrent ces rivages, Arenemberg, séjour de la reine Hortense, est une des plus simples et des plus petites. Elle est en revanche la mieux située. C'est un pavillon blanc, carré, sans autre architecture qu'un balcon supporté par des colonnes. Des plantations touffues entourent et cachent presque la maison; les promenades qui serpentent au milieu des bosquets et des fleurs, sont tracées avec la grâce qui distingue les parcs vraiment anglais. A ces avantages, Arenemberg joint une circonstance toute spéciale et qui suffirait seule pour en faire un séjour enchanteur. La maison est située au sommet d'une colline qui s'avance en promontoire sur le lac. Cette position la place entre trois perspectives charmantes et qui diffèrent entièrement entre elles. Des fenêtres du nord-ouest, on admire le Rhin continuant sa course vers Schaffouse, et les rives du petit lac festonnées de la manière la plus pittoresque. La face opposée regarde Constance, le grand lac et les coteaux du Zéiligenberg. Au milieu se déploient le lac inférieur et six îles qu'embellissent des ruines intéressantes. Sur presque toutes les hauteurs voisines et rivales d'Arenemberg se dessinent, sur le bleu du ciel, des tours de vieux manoirs, souvenirs de grandeurs que les siècles ont détruites.

Une jolie maison moderne plus simple encore qu'Arenemberg rappelle une grandeur plus récemment disparue, et un noble caractère dont le souvenir a survécu. L'Eugenisberg est le nom d'une petite habitation du frère

chéri de la reine Hortense, asile dédié à l'amitié, dont le prince Eugène a peu joui.

J'eus la maladresse d'arriver à Arenemberg trop tard pour assister à la fête charmante que la reine venait de donner à la grande duchesse de Baden. Cette dernière était partie la veille de mon arrivée, après une visite à sa cousine que ce départ semblait attrister beaucoup. L'amabilité de la duchesse Stéphanie suffirait seule pour justifier ces regrets; mais quand on pense à la destinée de ces deux personnes, on s'explique encore mieux l'attrait qui les rapproche l'une de l'autre. Ce ne sont pas deux souveraines descendues du trône qui se confient des regrets ambitieux, ce sont deux cousines germaines que leur naissance, antérieurement à leur règne momentané, avait destinées à une intimité mutuelle, ce sont les filles de deux frères, de deux gentilshommes français, qui se trouvent, à la fin de leur vie, amies et voisines, comme si leur existence eût été monotone et paisible, comme si aucune couronne n'eût approché leur front, et qu'aucun trône n'eût disparu sous leurs pieds!

Aussi suffisait-il de voir cette charmante retraite d'Arenemberg où la reine Hortense, entourée de ses parens et de ses amis les plus chers, s'est créé des intérêts étrangers au monde, pour être certain que son vœu était de ne la plus quitter. Désabusée des grandeurs orageuses qu'elle avait si chèrement payées, elle jouissait avec raison du calme qu'elle avait retrouvé dans le port.

Lorsque j'arrivai, le salon de la reine présentait un coup d'œil singulier. Au milieu de la chambre, un homme âgé était assis sur une escabelle. La reine d'un côté, un jeune homme de l'autre, faisaient le portrait du patient qui tournait la tête à droite et à gauche avec une admirable résignation. Une jeune femme de la figure la plus piquante et vêtue d'une manière originale, quittait de temps en temps le sofa sur lequel elle était appuyée pour courir au piano ouvert en face d'elle. Tout respirait les beaux-arts et l'hospitalité la plus aimable. Rien n'annonçait la reine, rien surtout la reine ambitieuse.

Quand j'eus obtenu que l'on voulût bien reprendre la séance interrompue par mon arrivée, la reine m'engagea à parcourir les journaux déposés sur sa table. Sur ma réponse que les ayant lus au Wolfberg, ils ne m'avaient paru contenir aucune nouvelle : « J'avais cru voir quelque chose, » dit-elle, « peut-être me serai-je trompée. » Puis, avec le calme de l'esprit le moins préoccupé de politique, elle reporta toute son attention sur sa pein-

ture. Elle ne se trompait pas cependant. Le journal qu'elle m'indiquait, *la Quotidienne*, était, jusqu'à sa dernière page, aussi peu inquiet que le *journal des Débats* ; mais un post-scriptum donnait les trois ordonnances !

Il était difficile que leur contenu, et la circonstance inusitée de la signature des sept ministres, ne donnassent pas beaucoup à réfléchir. Je ne pus résister au besoin de ramener la conversation sur ce sujet. Quelques-uns des assistans pensèrent que les ordonnances seraient exécutées et que l'on tremblerait devant l'armée d'Alger ; d'autres estimèrent que les associations pour le refus de l'impôt se propageant dans toute la France, devaient rendre peu à peu l'administration impossible au ministère Polignac. La reine, plus qu'aucune des personnes présentes, s'affligeait d'y voir une nouvelle oppression et la chance de nouveaux désordres ; mais, ce jour-là, elle ne parut point croire à de graves et immédiates conséquences. Personne surtout ne songea à émettre l'opinion d'un changement de dynastie : et la vie d'Arenemberg reprit son cours ordinaire, gracieuse, sereine et hospitalière.

La reine semblait n'avoir conservé de sa vie précédente que le talent de recevoir avec autant de grâce que d'aisance ; elle y joignait le désir, plus rare à la cour, d'employer ce talent pour le plaisir de ses hôtes. Mais elle me parut être, avant toute chose, mère tendre et dévouée. Elle me parla de ses fils avec un sentiment passionné. L'aîné ne lui était pas moins cher, quoiqu'il ne vécût pas ordinairement avec elle. Le cadet était alors à Turin, où il suivait les études des jeunes officiers du génie suisse, la seule école polytechnique à laquelle il pût arriver. Lorsqu'elle sut que deux ans auparavant j'avais partagé les mêmes travaux, elle ne tarit plus de questions sur ce sujet, et se plut à suivre son fils dans tous les détails de sa vie de soldat.

Les beaux-arts, ornement de la fortune, mais surtout compagnons précieux de la retraite, n'ont jamais mieux qu'à Arenemberg payé la dette de la reconnaissance pour le culte qui leur avait été voué dans la prospérité. L'amitié, les talens et les plus grands souvenirs suffisaient, à l'époque dont je parle, pour remplir la vie de la reine et pour la rendre heureuse. Lorsqu'elle chantait : *Partant pour la Syrie*, etc., cette gracieuse musique, en rappelant les souvenirs d'une autre époque, disait éloquemment qu'il est des choses qui survivent aux trônes, et des talens qui se passent de flatteurs. Lorsqu'elle faisait admirer les massifs d'*Hortensias*

magnifiques qui entouraient sa demeure, c'était avec une grâce pleine de philosophie qu'elle plaisantait sur ses filleuls. Elle prétendait être obligée de conserver sa protection aux fleurs que l'on avait appelées de son nom dans le temps de l'adulation. Elle faisait élever près de sa demeure une fabrique modeste qui devait contenir une chapelle, une salle de bain, une bibliothéque. Cette construction l'intéressait vivement : son plus ardent désir était que rien ne vînt la déranger dans ses travaux. Les portraits de ses proches, celui de la jeune amie qu'elle avait perdue d'une manière si cruelle, un piano, un chevalet entourés de tous les accessoires nécessaires à la musique et à la peinture, décoraient seuls un salon qui pouvait se passer de tout autre ornement. A côté s'ouvrait une salle de billard où la reine battait quelquefois ses adversaires sans que la politesse y fût pour rien. Une jolie bibliothéque lui fournissait de nouveaux moyens de charmer ses hôtes. Elle en tira, par exemple, un volume des proverbes de Leclercq pour nous lire le touchant rôle de la savetière Margot avec une grâce et une perfection qui eussent fait envie à tous les talens de profession.—Une société peu nombreuse jouissait alors de cette vie si facile, si gaie, si éloignée surtout de ces préoccupations politiques qui envahissent aujourd'hui tous les salons. Le départ de la grande-duchesse de Baden n'avait laissé à Arenemberg que deux ou trois visiteurs qui suffisaient presque pour remplir la maison. La seule personne que la reine eût à demeure fixe, était une de ses anciennes compagnes d'Écouen qu'elle avait invitée à venir partager sa retraite. Un vieux seigneur brésilien, allant à la cour de Bavière avec sa famille, était venu lui donner des nouvelles de son frère chéri, de la jeune impératrice du Brésil, qui venait de monter, trop loin des siens, sur un trône dont elle devait promptement descendre. C'était son excellence le vicomte de..... qui servait de modèle lorsque j'entrai, et il serait difficile de réunir plus de grâce et de finesse que cet aimable vieillard. Un officier français, qui avait accompagné l'impératrice au Brésil, s'était également rendu à Arenemberg, à son retour d'un voyage dont les récits devaient intéresser la reine. M. de B....., peintre, musicien et littérateur, accompagné de sa jeune et charmante femme, répandait un agrément infini dans ce petit cercle. Toute idée d'intrigues politiques était si loin de la pensée des hôtes d'Arenemberg, que M. de B... parlait encore, le 2 août, de ses plans pour une colonie suisse au Brésil, alors que déjà s'élevait en France la nouvelle royauté qui devait, peu après, lui confier un beau régiment de cavalerie!

La journée du 31 juillet terminée dans une imprévoyante gaieté, celle du dimanche 1er août commença pour nous par une vive préoccupation des nouvelles qui allaient arriver; mais presque tous les journaux manquèrent. *La Quotidienne* nous parvint seule, contenant le rapport de M. de Chantelauze, destiné à motiver les ordonnances Il faut avouer, bien que la chose aujourd'hui ne soit guère de mode, que dans notre lecture en commun d'un plaidoyer pour lequel nous étions loin d'être prévenus, plusieurs passages nous frappèrent par une logique difficile à réfuter. La reine remarqua, entre autres, ceux qui traitaient des dangers et des abus de la presse. Il est quelques organes de la publicité qui ne se sont que trop chargés dès-lors de justifier le rapport du garde-des-sceaux de Charles X. Ce rapport serait curieux à relire aujourd'hui (mai 1834).

Si des inquiétudes croissantes troublèrent les plaisirs de cette journée, elles n'influèrent nullement sur les dévotions de la reine. Son voisin, le curé de Maurenbach, vint, si je ne me trompe, officier dans son petit oratoire, et lui offrir l'occasion de puiser à sa vraie source le calme qui, d'heure en heure, devenait plus difficile et plus nécessaire.

En effet, la crainte d'une guerre civile prolongée, celle d'une guerre générale, résultat de la première, augmentaient avec chaque réflexion. Personne ne pouvait supposer que dans quatre jours la métamorphose se fût opérée si complétement; qu'au moment où nous commencions à nous inquiéter à Arenemberg, la lutte fût déjà finie, et qu'avant d'avoir perdu une seule semaine de travail, la France laborieuse se fût retrouvée assise à son atelier, triomphante et émancipée. Je dois répéter ici que, bien que la reine espérât de cette crise de grandes améliorations pour le sort de ses compatriotes, elle témoignait plus encore ses craintes des nouveaux orages qui les menaçaient. Lorsque sa pensée se reportait sur sa propre existence, elle ne manifestait que la crainte de voir troubler la douce paix dont elle jouissait à Arenemberg. Mais si dans le fond de son ame elle eût souhaité que ces événemens eussent donné à ses fils..... la chance de revoir leur patrie, et même de la servir, qui ne l'en eût approuvée! Si même elle se fût réjouie à l'idée de voir cesser la proscription qui pesait sur le nom d'un grand homme, objet légitime de son culte, qui aurait pu l'en blâmer? Et cependant ces sentimens si naturels, elle ne les exprimait point. Un pressentiment mystérieux l'avertissait que le seul résultat qu'aurait pour elle cette révolution, serait de lui fermer l'Italie et de lui coûter un de ses fils!

Il fallait pourtant se distraire d'une inquiétude stérile ; ce besoin donna un nouveau stimulant au désir qu'avait toujours la reine de rendre le séjour d'Arenemberg aussi agréable que possible. Nous parcourûmes les promenades délicieuses des collines qui dominent le lac, sentiers où les plus beaux ombrages entretiennent une constante fraîcheur. Nous admirâmes les différens points de vue de ces petits vallons, et ces châteaux. tous pittoresques *et moyen âge*, qui s'élèvent sur les sommités d'alentour. Ces aspects divers ont suffi pour composer un charmant album du Wolfberg, et fourniraient à un écrivain visant à l'effet de romanesques légendes et des descriptions poétiques.

A la fin d'une journée brûlante, au moment où, sur l'horizon, s'élevait une lune radieuse, la petite colonie d'Arenemberg descendit la colline dont la pente conduit au lac ; elle monta dans une nacelle amarrée au rivage et se dirigea vers l'île de Reichenau.

Cette île est extrêmement curieuse. Elle forme en face d'Arenemberg un bosquet ovale, qui sort des eaux, riche de la plus fraîche verdure. Au milieu des arbres apparaissent les tours grisâtres d'un vieux manoir. Plus loin, des villages modernes brillent de couleurs plus vives. Au centre de l'île, une opulente abbaye étale ses vastes contours. Ce dernier édifice, dont l'illustration et l'ancienneté sont de notoriété historique, renferme les plus curieux souvenirs du moyen âge, des vases, des meubles, des reliques précieuses. On y va voir surtout la tombe de Charles-le-Gros, de ce malheureux empereur qui succomba sous le poids de l'héritage de Charlemagne. De toutes ces reliques, une des plus étranges est une grande dent du pauvre monarque ; elle passe pour avoir la vertu de guérir les infirmités des autres humains, et je ne voudrais pas jurer que Mme de ***, que nous avions laissée à Arenemberg fort souffrante de douleurs de ce genre, n'eût engagé sa fille à appliquer sur sa dent malade la relique toute-puissante. Il est vrai que la dame est Brésilienne !

Il était près de minuit quand nous sortîmes de ces souterrains, vieux de plus de dix siècles, pendant lesquels les flots les ont toujours entourés et battus ; cette visite n'était pas sans poésie, même pour des gens qui ne se battent pas les flancs pour en trouver partout. Sur le miroir limpide du lac le plus retiré de la Suisse, où se réfléchissait une lune dégagée de tout nuage, un vieux diplomate, venu de l'autre rive de l'Atlantique, une reine associée à toutes les féeries de l'empire, accompagnaient le chant d'un des héros des salons parisiens. Dans ce calme profond de la nature,

qu'interrompait seule la plus douce harmonie, la pensée de l'orage qui éclatait au loin ne pouvait guère nous venir. Il semblait que le monde entier dût être aussi tranquille que la scène qui nous entourait.

Mais les réflexions de la nuit ne ramenèrent que trop les inquiétudes. Le matin du lundi 2 elles s'accrurent encore. Toute communication régulière était interrompue avec Paris; un morceau du *Temps*, imprimé d'un seul côté (destiné qu'il était à être affiché), parvint seul ce jour-là à Arenemberg. Il contenait les plus graves nouvelles, mais en même temps les moins précises. La lutte s'annonçait immense, noble, décisive; la nation s'était dressée toute entière pour défendre ses droits attaqués. Elle combattait unie et calme; aucun excès ne souillait sa victoire; on pouvait prédire qu'elle serait complète. Il était impossible que le cœur français de la reine ne s'émût pas à cette superbe attitude de sa patrie et ne s'intéressât pas vivement à son succès.

Un besoin impérieux d'avoir des nouvelles plus détaillées entraîna hors de leur retraite tous les habitans d'Arenemberg; la reine se rendit à Constance chez Mme M..., plus intéressée que personne à en avoir, elle, dont le père commandait une division de la garde royale. Pendant que nous parcourions les corridors vastes et antiques de la belle demeure de Mme M..., ancien couvent de dominicains, l'horreur du passé venait se joindre à l'anxiété du présent. C'est là que furent enfermées, il y a quatre siècles, les victimes de la plus atroce superstition : le cachot de Jean Huss, conservé avec un soin éloquent et instructif, est de la dimension de la loge d'un chien de garde; les instrumens de son supplice et de celui de Jérôme de Prague, sont là étalés sous vos yeux; la place funèbre où ils furent livrés *au bois vert* vous est montrée avec empressement, et au moment où des générations plus heureuses résistent avec succès à une oppression insensée, les cendres des premiers martyrs de la liberté d'examen semblent voltiger sur les rues de la ville déserte que l'aveugle concile a frappée de malédiction.

Notre dîner fut, au retour de cette course, doublement grave et silencieux. L'attention avec laquelle la reine cherchait à varier les plaisirs de ses hôtes, l'acheva d'une manière, inattendue et qui contrastait avec les pensées du moment. On vit de la salle à manger arriver dans un char tout ouvert, une personne vêtue de la manière la plus élégante, mais la plus étrange : c'était la belle lady ***, qui demeurait au Walfoberg. La reine l'avait vue l'hiver précédent briller dans un bal, à Rome, sous le costume

d'une *brigande* du pays, et elle l'avait priée de venir la voir ainsi paréo. Mais l'habit de bal de lady *** arrivait en plein jour, au milieu du dîner, de la poussière, et surtout au milieu de la tragédie la plus sérieuse!

Mardi, 5 *août*. — D'heure en heure l'anxiété s'accroissait; elle absorbait toute autre pensée. Il était évident que le monde entier s'agitait sur son pivot. L'esprit le moins clairvoyant ne pouvait se refuser à sentir que le feu allait se communiquer à la ronde. On pouvait peut-être ne pas s'effrayer de voir l'incendie s'étendre là où ce terrible moyen serait le seul qui pût débarrasser le sol de vieilles institutions oppressives; mais on devait redouter qu'une étincelle égarée ne causât des dévastations sant but! Quand arriva à Arenemberg la nouvelle de l'élection du duc d'Orléans aux fonctions de lieutenant-général du royaume, chacun dut croire la révolution fixée, et put espérer pour la France des jours de prospérité. Mais on put craindre en même temps que ces chances de bonheur n'inspirassent aux populations voisines de la France le désir de les partager; et dès lors chaque Suisse dut se rendre à son poste. En quittant Arenemberg, j'emportai l'espérance que cette retraite écartée et ses paisibles habitans resteraient hors de l'atteinte de la tempête.

J'étais obligé de passer par Donaneschingen. L'aspect de cette petite cour si retirée et si calme offrait un contraste intéressant avec les pays traversés par de grandes routes et labourés par de grands intérêts. A peine y savait-on les événemens de Paris; moins encore pensait-on à s'en inquiéter. L'absence du prince de F.... augmentait encore le silence de sa jolie ville. Les deux ou trois douaniers et les trois ou quatre conseillers de diverses espèces, fixés invariablement dans la petite résidence, semblaient pressentir que cet orage dont on les menaçait ne les regardait en rien, et passerait au-dessus de leurs têtes sans les toucher. Jusqu'ici ils ont deviné juste. Le Danube montait toujours aussi calme et aussi limpide dans le petit bassin du jardin, obscure origine de cet immense fleuve; le jeu de quilles du prince trouvait toujours des amateurs de ses innocentes joies; les jeunes baronnes continuaient à exercer les devoirs de l'hospitalité avec leurs grâces timides et silencieuses. On eût oublié, dans cette modeste Capoue, le tonnerre qui grondait sur le monde.

La Suisse, que je traversai dans toute sa longueur, offrait, dans un jour gros d'avenir, l'aspect le plus étrange : elle était immobile, aux écoutes, dans cet état d'anxiété et de stupeur qu'éprouvent presque tous les êtres de la création, à l'approche d'une grande commotion de la nature. Nulle

joie n'était manifestée; pas de terreur, à peine de l'émotion : on attendait! Thon seul et sa noble école, véritable foyer du sentiment suisse et fédéral, n'avait en rien changé d'aspect. Unis dans un sentiment commun, sur lequel des événemens étrangers ne leur semblaient pas devoir influer en rien, les jeunes officiers de tous les cantons continuaient, sans s'en laisser détourner, les travaux variés dans lesquels ils joignent la pratique à la théorie. Parmi eux, je retrouvai, comme officier thurgovien (c'est dans ce canton qu'est situé Arenemberg), le jeune Louis-Napoléon Bonaparte, second fils de la reine Hortense. Il donnait laborieusement des coups de pioche le matin, et des coups de crayon le soir, joyeux de cette vie active et fraternelle. Le commencement d'une ère nouvelle, qui pouvait avoir pour lui de si grands résultats, n'avait, au 8 août, encore rien changé à sa simplicité de citoyen et de soldat. L'attitude de ce jeune homme inspirait un grand intérêt.

Plus qu'aucune autre cité de la Suisse, Berne dut me paraître morne et déserte: cette ville que je venais de quitter si brillante et si animée, quinze jours avaient suffi pour y opérer une métamorphose complète. Le silence et le vide régnaient seuls désormais sous ses longues arcades; la foule étrangère qui les remplissait les semaines précédentes s'était dispersée; et dans ces lieux où l'orage se faisait pressentir plus encore qu'ailleurs, chaque habitant du pays, craignant d'en être atteint, avait l'instinct prudent de se tenir à l'écart. Dans une rue retirée, j'aperçus l'aide-de-camp du duc de Bordeaux, si triomphant le 25 juillet; il paraissait occupé de pensées bien différentes. Près de lui, un jeune officier aux gardes suisses, membre éminent de l'aristocratie bernoise, semblait pressé et étouffé en quelque sorte entre la révolution accomplie, qui venait de lui ôter son existence à Paris, et la révolution imminente qui allait lui ôter sa patrie. Quelques vœux que l'on pût former pour le progrès de la liberté, il était impossible de ne pas éprouver un sentiment de tristesse et d'effroi, à la vue de tant d'existences détruites ou menacées.

Les bords privilégiés du lac de Genève offraient leur aspect habituel de calme et de bonheur. La conduite énergique et prudente à la fois de la France, si promptement sortie du délire de la victoire, ne pouvait que consolider leur prospérité. Cette conduite n'était-elle pas, en effet, fondée sur cette union toujours plus intime de la liberté avec l'ordre, union que la France nouvelle venait de proclamer comme sa devise, et d'inscrire sur ses drapeaux?

JULES PICTET DE SERVY,
Député de Genève à la diète fédérale.

HISTOIRE DE CHARLES VIII[1].

Ceux qui ont lu ou qui liront ce livre se seront fait ou se feront certainement une question touchant les motifs qui ont pu déterminer M. Philippe de Ségur à écrire l'histoire de Charles VIII, plutôt que celle de tout autre grand roi, du roi qui précéda ou du roi qui suivit, de Louis XI ou de Louis XII. Cette question est inévitable tout d'abord, et il est probable que les lecteurs, entraînés par ce penchant auquel nous cédons tous, de supposer de grandes causes aux grandes déterminations, se seront égarés à la poursuite des véritables, qu'on aura cherchées fort loin et qui étaient fort près. M. le comte de Ségur, père de notre auteur, a écrit une histoire de France qui va jusqu'à la mort de Louis XI, et le libraire a prié son fils de continuer cette œuvre interrompue. Voilà tout le secret : il n'y en a pas d'autre.

Il est certain que ce motif-là est le véritable, et il est encore certain que c'est le meilleur. Sans cela il serait fort difficile, impossible peut-être, d'expliquer comment un homme de gravité et de talent aurait choisi, pour un travail d'assez longue haleine, un règne comme celui de Charles VIII. Nous ne voulons pas nier qu'il ne soit possible de détacher complétement de nos annales l'histoire de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, et de composer, à leur sujet, un livre fort complet, fort raisonnable, fort beau même, par exemple, en les considérant du point de vue militaire, et en les liant l'un à l'autre par les guerres d'Italie ; mais il faudrait alors faire un

(1) Par M. le comte Philippe de Ségur, lieutenant-général, pair de France, de l'Académie-Française. 2 volumes in-8°. Chez Bellizard, rue de Verneuil, n° 1 *bis*.

ouvrage de stratégie pure, ou du moins en soumettre tous les détails à cette idée principale; en un mot, faire un ouvrage à la manière de Polybe; et c'est ce que M. Philippe de Ségur n'a ni fait, ni voulu faire. Il a trouvé l'expédition d'Italie dans la vie de son héros, et il l'a racontée, développée, déroulée en écrivain habile et chaleureux, et en homme de guerre qui a parcouru les mêmes champs de bataille, sous des chefs en tout dignes des Ligny-Luxembourg, des Vendôme et des La Trémoille; mais cette expédition n'est qu'un épisode dans le livre, comme dans l'histoire, comme dans la vie du roi. Enfin M. de Ségur n'a pas eu directement ou expressément l'intention d'être un écrivain militaire : il a pris ce que son héros lui a donné.

Nous demandons pardon de paraître insister outre mesure sur des considérations qui peuvent sembler de médiocre valeur, mais qui se lient, dans notre esprit, à une opinion qu'à tort ou à raison nous trouvons de quelque prix. Cette opinion, très-arrêtée, et assez absolue, c'est qu'il n'est pas possible de faire l'histoire d'une époque, d'un siècle, d'un règne, indépendamment des autres époques, des autres siècles, des autres règnes; et que si notre auteur avait fait autre chose que continuer l'œuvre de son père, nous serions forcé de le blâmer très-sévèrement.

Qu'on fasse l'histoire d'une idée, d'une doctrine, d'un homme, d'un fait quelconque, matériel ou moral, nous le comprenons : c'est un tout qu'on étreint, qu'on embrasse, qu'on livre au lecteur, tout complet; mais qu'on fasse l'histoire d'un siècle ou d'un règne, nous ne le comprenons pas, par la raison que tout siècle et tout règne contiennent des choses qui n'ont leur sens propre, leur sens entier, que par leur passé et par leur avenir, par ce qu'elles ont été et par ce qu'elles seront; et que ces choses, vues ainsi à un seul moment donné de leur existence, sont nécessairement vues sous un jour partiel, c'est-à-dire faux. L'histoire d'un règne ou d'un siècle, conçue et exécutée pour elle-même, nous semble une chose parfaitement absurde : c'est un bâton sans ses deux bouts.

Considérez, je vous prie, l'embarras dans lequel se trouve un historien qui se jette au plus dru des faits et qui les empoigne par le milieu. Toute chose qu'il touche lui étant nouvelle, il est obligé de voir d'où elle vient, d'étudier son origine, sa marche passée, toutes les conditions de sa vie d'autrefois, sous peine de ne pas la comprendre et de ne pouvoir l'expliquer. Si nous supposons que cet écrivain fait l'histoire du seizième siècle, il est entraîné à reprendre sa matière à partir du quinzième, pour se

rendre nettement compte de l'état où elle se trouve sous ses yeux. Arrivé au quinzième siècle, il rencontre dans le tissu de sa toile une quantité de fils qui viennent du quatorzième, qui ont leur queue ici, leur tête là-bas, et qu'il faut bien dérouler, coûte que coûte, par la raison que pour avoir la valeur des faits, comme des corps, comme des idées, il faut les mesurer dans toute leur étendue. Or les faits du quatorzième siècle exigeront ceux du treizième siècle, et il n'y aura aucune raison bonne et valable pour qu'en écrivant l'histoire d'un peuple, un auteur ne commence pas au commencement.

Notez encore que la nécessité qui vous force impérieusement à remonter jusqu'à la source des choses, vous force pareillement à descendre jusqu'à leur embouchure, parce qu'il n'y a pas d'événement qui ne soit à la fois cause et effet, et qui ne produise comme il a été produit. Or, pour connaître parfaitement un événement, il faut le savoir sous tous ses aspects et l'étudier dans toutes ses propriétés, voir d'où il vient et où il va; sans cela vous ne le connaissez qu'à demi, vous ne le connaissez pas; vous tombez dans l'erreur où tomberait un naturaliste qui ne verrait les paons qu'en hiver, et qui écrirait que les paons sont gris. Attendez le printemps: ils seront dorés. Les siècles sont aux idées ce que les saisons sont aux oiseaux. Votre idée est grise au seizième siècle; elle sera dorée au dix-septième.

Nous ne comprenons donc pas l'histoire d'un siècle, pas plus que celle d'un règne. Il est bien entendu que nous parlons d'histoire générale; car s'il s'agissait de mémoires, on les prend comme on les trouve et partout où on les trouve, sur un siècle comme sur un règne; mais l'histoire générale n'est possible que sur une longue échelle, assez longue pour que chaque fait ou chaque idée reste long-temps sous les yeux de l'auteur et du lecteur, et puisse être ainsi bien expliquée par l'un, bien comprise par l'autre. Or il est bien rare qu'un fait de quelque importance et une idée de quelque valeur ne mettent pas plusieurs siècles de suite à atteindre tout leur développement, et par conséquent à avoir une signification définitive, qu'il n'est pas possible de connaître avant qu'elle n'existe. On dit communément que pour juger un homme il faut attendre qu'il soit mort, c'est-à-dire que pour apprécier complétement ses actes, il faut attendre que la série en soit close. Eh bien! il en est de même des faits sociaux: pour les juger, il faut attendre qu'ils soient morts, c'est-à-dire qu'ils soient faits et parfaits, menés à fin, épuisés, à bout de carrière. Les anciens représentaient la durée par un serpent; les écrivains qui prennent un siècle

ne touchent qu'à un anneau du serpent et à une phase des faits et des idées dont ce serpent est le symbole.

Vous voyez d'ici quels reproches nous serions conduit à faire à M. le comte de Ségur, s'il avait écrit l'histoire de Charles VIII pour elle-même, comme Voltaire a écrit celle de Louis XIV, et Duclos celle de Louis XI. Mais comme il n'a fait autre chose que reprendre le récit de l'histoire de France au point où son père l'avait laissé, son livre n'est plus que la portion d'un plus grand livre, un chapitre après d'autres chapitres; et nous croyons que c'est ainsi qu'il veut être compris et jugé.

L'*Histoire de Charles VIII* va du 30 août 1483 au 7 avril 1498, ses deux limites naturelles. Ce sont donc quinze belles années des annales de notre pays. Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur que nous ne lui donnerons pas ici l'analyse de ces deux volumes. Nous ne sommes pas embarrassé, Dieu merci, pour remplir les quelques pages qui sont accordées à notre critique. Nous laissons au feuilleton qui est pressé le secours innocent de l'analyse, et nous passons aux réflexions que le livre nous a inspirées. Le livre est pour ceux qui veulent savoir l'histoire de Charles VIII. Cet article est pour ceux qui veulent savoir le livre.

Il y a deux choses qui nous ont plus particulièrement frappé dans la manière de M. de Ségur, deux choses qui se tiennent et qui à la rigueur peuvent bien n'en faire qu'une, et que nous allons déduire comme elles nous apparaissent. La première, c'est son système de style. Dans l'*Histoire de Charles VIII*, comme dans celle de la campagne de Russie, M. de Ségur a adopté un certain style académique, d'apparat, qui plaît, qui entraîne, et qui vous mène d'un volume à l'autre avec une grande facilité. C'est un peu la façon de faire de Sénèque, et ce que les rhéteurs anciens nommaient *declamatio*, ce qui ne veut pas dire déclamation. La phrase est constamment digne, posée, drapée comme les statues antiques. D'ordinaire elle est courte; c'est une petite période qui procède par petits membres et qui frappe trois coups, comme celle-ci : « La France était déchargée du poids d'un monstre (Louis XI); et pourtant, au lieu de la joie publique, on voyait une inquiétude générale; » ou deux, comme celle-ci : « Son règne avait été cruel, sa vie fourbe, sa mort lâche, sa mémoire était détestée; et cependant elle apparaissait encore comme l'une des plus grandes ombres des rois de la troisième race. » Tout le livre est écrit dans ce système, dans cette formule, bien entendu avec la variété de combinaisons et d'accidens qu'un artiste de talent met toujours à l'exécution de son

œuvre. Au reste, nous porterions bien à M. de Ségur le défi d'écrire vingt pages anonymes; son style les signerait. C'est un inconvénient auquel tout le monde n'est pas sujet.

Vous allez voir maintenant quelles sont les conséquences de ce genre de style appliqué à l'histoire. Ce qui le caractérise particulièrement, c'est l'horreur du détail et de la date; le détail rase la terre, et le style académique plane toujours. L'absence de détails est donc la seconde chose qui nous a frappés dans le livre de M. de Ségur. Ceci veut être expliqué.

Vous savez qu'il y a une très-grande classe d'historiens qui croient que l'histoire doit avoir ce qu'ils nomment de la dignité, et que cette dignité s'oppose à ce que l'écrivain descende à des détails au-dessous d'elle. Nous ne faisons pas à M. Philippe de Ségur l'injure de croire qu'il appartient à cette école, tant s'en faut; nous ne faisons que profiter d'un certain aspect de son livre pour exposer, sur cette matière, les idées que nous professons.

Si notre histoire était faite, mais faite et achevée une fois pour toutes, tous ses recoins explorés, toutes ses énigmes dévoilées, toutes ses difficultés éclaircies; comme les détails d'une pareille histoire seraient effroyables, comme il faudrait à l'écrivain l'*os trilingue* de Virgile pour les raconter, et au lecteur les cent yeux d'Argus pour les lire! comme enfin tous ces détails infinis se rattacheraient peut-être à cinquante ou soixante idées secondaires, celles-ci à dix ou douze idées principales, à peu près de la même manière que les feuilles tiennent aux rameaux, les rameaux aux branches, les branches à la tige, et qu'en définitive, celui-là embrasserait toute l'histoire essentielle, supérieure, génératrice, qui tiendrait dans sa main les quelques faits primordiaux qui la résument et qui engendrent tout le branchage de ses détails, nous concevons parfaitement qu'on écrivît cette histoire avec ces formules générales, ce style élevé qui vole plutôt qu'il ne marche, et qui s'élance du sommet d'une idée au sommet d'une autre idée, comme de clocher en clocher; nous lui pardonnerions, le voyant à cette hauteur, de ne pas s'embarrasser des hommes et des choses qui seraient tout en bas, infinies et imperceptibles, non point parce qu'il serait indigne de lui d'en parler, mais parce qu'il lui serait impossible de le faire, vu le nombre prodigieux de faits et d'idées à noter et à exposer. Il nous semble, sauf erreur, que le métier de l'histoire, c'est de raconter les faits, et nous ne voyons pas précisément quelle indignité il y aurait pour elle à

faire ce métier exactement. Nous n'admettons qu'un seul cas où il soit permis à l'histoire d'être oublieuse, c'est celui où il y a impossibilité de tout dire; encore faut-il que les faits et les idées qu'on expose résument et laissent supposer les idées et les faits qu'on néglige; en un mot, l'histoire doit faire au moins comme Homère, lequel ne pouvant pas nommer l'un après l'autre tous les soldats de l'armée des Grecs, en nomme toujours les capitaines.

Voilà ce que nous concevrions, disons-nous, si notre histoire, ou l'histoire d'un peuple quelconque, était faite; nous ferions volontiers grâce à l'historien général de la multitude de détails qu'il serait forcé de passer sous silence, en faveur des vérités capitales qu'il nous exposerait, et qui contiendraient virtuellement ces détails oubliés, comme le tronc contient les branches. Mais c'est qu'il n'en est pas ainsi; c'est qu'il n'y a pas un peuple au monde, ni ancien, ni moderne, qui puisse se vanter d'avoir son histoire close; c'est qu'il n'y a pas un seul historien qui puisse dire, même pour l'*Histoire de France*, qu'il la sait et qu'il va nous en dire les principales vérités.

Quelles sont, en effet, les principales vérités d'une histoire, par exemple de l'*Histoire de France?* Ce seront, si vous voulez, des choses comme celle-ci : Dans quelle proportion les élémens romain, chrétien et barbare sont-ils entrés dans la composition de la nation française? De quelle époque date ce que nous nommons la classe du peuple, d'où est-elle sortie, comment s'est-elle produite, avec quels détails historiques s'est-elle accrue et développée? Comment se fait-il que jusqu'à Charles IX, ce que nous nommons aujourd'hui l'état était en quelque sorte une chose multiple, divisée, éparpillée; puisque, ce en quoi consiste principalement l'unité d'un peuple, la justice, était rendue en quarante ou cinquante mille endroits, au nom de quarante ou cinquante mille seigneurs, guerriers, propriétaires, moines, abbesses, grandes dames, lesquels avaient reçu par testament le droit d'organiser la loi à leur guise, et le transmettaient à leurs enfans ou successeurs, parmi les autres legs, à leur dernière maladie? Il y aurait cent autres questions de ce genre; nous nous bornons à celles-là. Voilà, disons-nous, quelques-unes des questions principales de notre histoire; une fois celles-là vidées, on pourrait s'en servir pour en établir d'autres encore plus générales, comme, par exemple, quelle a été la nature de la civilisation française, la formation du pouvoir royal, la marche des lois civiles, et vingt autres; mais les premières questions que

nous avons posées, et d'où dépendent les secondes, qui est-ce qui les a résolues? Personne, que nous sachions. Elles sont elles-mêmes à un état de généralité qui nécessite qu'on les décompose, et qu'on les étudie fibre à fibre. Par exemple, la première, selon quelle proportion les élémens romain, chrétien et franc sont-ils entrés dans la nationalité française? exige qu'on étudie la condition de la propriété et des personnes, et dans le droit romain, et dans le droit canon, et dans le droit barbare. Maintenant voici les difficultés debout par milliers : Quelles terres et quelles personnes étaient régies par la loi romaine (et par quelle loi romaine? le Code de Théodose, les opinions des jurisconsultes, les dernières constitutions des empereurs?) quelles par la loi canonique, quelles par la loi barbare, et à quelle époque, et dans quelle contrée? Quand est-ce que le droit romain a disparu, dans quelles provinces a-t-il disparu, et a-t-il disparu tout entier? Qui est-ce qui l'a remplacé, le droit canon, ou le droit barbare? en quels endroits, vis-à-vis de quelles personnes, et en quelle année? Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin, pour faire voir que chacune des vérités capitales de notre histoire est encore à fixer, par la raison que dépendant d'une foule de vérités secondaires qui exigent un maniement effroyable de faits, ce maniement n'étant pas fait, ou étant fait d'une manière incomplète, les vérités secondaires n'ont pas encore été trouvées, et bien moins encore les vérités supérieures, qui dépendent de celles-là.

Nous revenons donc à ce que nous avons dit précédemment, à savoir que pas un historien ne possède les faits capitaux de notre histoire; que nul d'entre eux ne peut se dispenser d'aller à leur recherche par l'étude des faits secondaires, et que bon gré malgré, il faut bien qu'ils s'occupent de grouper des détails avant d'en extraire des idées générales. Il faut que les historiens spéciaux se jettent dans le fouillis de nos annales par centaines, comme les vendangeurs dans une vigne; ces centaines de travailleurs cueilleront des grappes pour quatre autres qui les presseront; ces quatre exprimeront du vin pour deux qui le filtreront; ces deux le mettront en réserve pour un seul qui le boira. Ce vin, qu'un seul convive savoure, et dont les apprêts ont mis en œuvre tant de mains laborieuses, tant de fatigues obscures et mal récompensées, c'est l'histoire générale, fidèlement extraite et exprimée de mille grappes de faits cueillies une à une par les écrivains spéciaux; c'est le suc intime, vivifiant, parfumé des noms, des dates, des accidens, des détails de toute sorte. Or, ce nectar, dont notre époque est avide, chacun de nous serait fier de le lui verser; chacun de nous voudrait

mettre sa gloire à étancher cette soif de vérités générales, supérieures et fécondes; mais tous ces nobles désirs sont de notre part peine perdue; il ne faut pas espérer d'intervertir le cours naturel des choses; il ne faut pas croire que nous offrirons la coupe avant d'avoir tenu la serpe, que nous serons au pressoir avant d'avoir été à la vigne. A la vigne, vendangeurs! ce sont les grappes qui manquent.

Nous ignorons si nous sommes parvenu à faire nettement comprendre que l'histoire générale est encore en ce moment, sinon une impossibilité absolue, du moins une témérité assez grande; et que cette impossibilité, à laquelle nous nous sentons assez disposé à croire, vient de l'immensité des travaux préparatoires à faire, lesquels sont ou à commencer, ou à modifier, toutes choses fort longues, fort pénibles, fort ingrates. Si cette impossibilité était aux yeux de mes lecteurs à peu près aussi claire qu'aux nôtres, ils seraient assez facilement amenés à concevoir comment l'histoire se trouvant encore à l'état de question, il ne lui est peut-être pas permis de prendre des formes qui généralisent ou qui affirment; comment, au lieu d'avoir recours au style drapé et d'apparat, il lui vaudrait mieux de prendre un style tout à tout, un style bonhomme, qui consentît à voir, à toucher, à discuter, à s'enquérir; car enfin les choses en sont là, qu'elles demandent d'être cherchées, discutées, vérifiées.

Voilà comment deux choses, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous ont principalement frappé dans le livre de M. Philippe de Ségur : le style académique et le manque de détails, deux choses qui se tiennent, et dont l'une entraîne l'autre.

Par manque de détails, nous ne voulons pas dire un manque absolu, tant s'en faut; mais un manque relatif à notre façon personnelle de concevoir un livre d'histoire, façon que nous allons toucher bientôt par quelques points. Il y a certainement des détails, et beaucoup, et de très-piquans, dans l'*Histoire de Charles VIII;* mais voici le fond de notre pensée. Nous supposons qu'un littérateur, frappé de ce que les mœurs ont de magnifique, d'éclatant, de princier, parmi la grande noblesse, vers la fin du quinzième siècle, ait l'idée d'asseoir un drame sur quelqu'un des momens de la première expédition d'Italie; naturellement il ira tout d'abord à un livre spécial qui traite de cette expédition, et parmi ces livres, il prendra celui de M. de Ségur, comme le plus complet, le mieux conçu, le mieux exécuté, le meilleur. Nous supposons encore qu'ayant créé lui-même en sa tête tous les détails de son drame, comme le pratique M. Victor Hugo.

et comme nous croyons que tout le monde devrait le faire, il réalisât ces détails inventés, à l'aide de personnages vivans, historiques, et qu'il fût amené à produire dans sa fable, par exemple, M. de la Trémoille, M. de Ligny, M. de Nevers, M. de Foix, M. de Piennes, ou d'autres; quels détails trouverait-il sur eux? quelles sont leurs familles, leurs alliances? quels sont leurs titres, leurs noms réels, complets, généalogiques? M. de Ségur ne le dit pas. On trouve : Lescun fit ceci, Ligny fit cela, d'Aubigny poussa telle pointe, de Vesc donna tel conseil; et puis vous restez à vous demander ce que c'étaient que ces hommes qui se nommaient tout court Lescun, Ligny, d'Aubigny, de Vesc?

Nous ne voulons pas dire qu'on ne puisse être un fort grand homme de guerre ou de cabinet sans avoir autant de noms qu'un aîné de Castille; mais parmi les hommes de la grande noblesse du quinzième siècle, les noms et les titres sont le symbole de certaines positions sociales, qu'il importe au lecteur de connaître. Qu'on omette un titre de comte ou de duc, ou de marquis, à l'époque où nous sommes, le mal n'est pas fort grand, parce que ces qualifications sont ou neuves ou creuses; mais au quinzième ou au seizième siècle, le mal est énorme, parce que c'est dépouiller les familles puissantes du titre qui indiquait leur puissance; parce que c'est ôter la couronne à des têtes qui en étaient ceintes, changer d'illustres gentilshommes en bourgeois, c'est-à-dire bouleverser l'histoire. Et encore ne suffirait-il pas, la plupart du temps, de dire : Le comte de Crussol, le comte de Vendôme, le duc de Clèves (et non pas le comte de Clèves, car les comtes fournis par la maison de Clèves au quinzième siècle étaient comtes de Nevers, et encore depuis 1491, à l'extinction de la ligne masculine de ceux de la maison de Bourgogne); il faudrait avoir soin d'ajouter à ces titres le nom de la race, et au nom de la race le nom propre du personnage dont il est question, et au nom de ce personnage son numéro d'ordre dans la famille; car pour les comtés, duchés et baronies qui sont antérieurs à Henri II, il est rare qu'ils ne soient pas successivement possédés par plusieurs familles distinctes, ce qui fait qu'on n'a rien dit en nommant tel duc ou tel comte, si l'on n'ajoute pas de quelle famille et de quel nom.

On éprouve donc cette gêne, en lisant l'*Histoire de Charles VIII*, de sentir qu'on marche incessamment au milieu d'illustres personnages, et de ne point savoir au juste qui ils sont. On n'ose pas les nommer de ces noms familiers que leur donne l'historien, comme un homme de leur race, et

l'on ignore le nom véritable qu'ils doivent porter pour nous, qui sommes si peu auprès d'eux; car il en est de ces héros de notre histoire nationale, comme de cet oiseau dont parle Homère, lequel était nommé différemment par les hommes et par les dieux.

Ainsi le côté généalogique et héraldique, côté important dans l'histoire des guerres du quinzième siècle, toutes faites par des gentilshommes, nous paraît un peu délaissé dans le livre de M. de Ségur; et peut-être bien qu'en regardant d'un peu près, nous en trouverions d'autres vis-à-vis desquels notre auteur s'est donné le même tort. Par exemple, les costumes; par exemple, l'architecture militaire. Rien n'est noble et triomphant comme toutes ces entrées dans les villes soumises, que l'armée française se prodigue avec une coquetterie magnifique, et M. de Ségur en a tiré le plus beau lustre de son livre. Cependant nous avons trouvé avec regret que les détails manquaient sur les costumes de ces belles dames qui regardaient passer les guerriers de la France, les premiers que revoyait l'Italie depuis l'armée qui alla porter un empereur à Constantinople sur les galères du doge Dandolo, et sur les costumes et accoutremens seigneuriaux de ces chevaliers que regardaient ces belles dames. Et puis, parmi tant de villes et de châteaux qu'on ouvre avec l'or, le canon ou la ruse, M. de Ségur n'a pas consenti à nous dépeindre une seule forteresse, quoique ce fussent les restes du système de défense du moyen âge, restes qui allaient disparaître pour jamais devant les serpenteaux, les faucons et les bombardes, après avoir tenu contre les engins, les tours roulantes et toute la vieille artillerie de bois. Cependant, quoi de plus convenable, dans une histoire de la première guerre d'Italie au quinzième siècle, que des aperçus spéciaux sur la stratégie d'alors! Et qui était plus capable que M. le général Philippe de Ségur de remplir une semblable tâche?

Voilà de quelle espèce de détails nous voulions parler, en disant qu'il en manquait, à notre avis, dans l'*Histoire de Charles VIII;* car, du reste, le récit en contient en grand nombre, qui sont rapidement et élégamment présentés. Que si l'on attendait de nous que nous rendissions compte en définitive, sommairement, en peu de mots, de notre opinion générale sur ce livre, voici ce que nous dirions :

Il nous semble qu'il est possible de faire une division assez exacte des livres historiques, en disant que les uns sont plus particulièrement profitables aux lecteurs, les autres aux travailleurs. Les premiers sont destinés à ceux qui cherchent dans la lecture ou une noble distraction, ou un moyen

d'instruction générale, suffisante dans le monde; les derniers, à ceux qui poursuivent la vérification de telle ou telle idée scientifique, et qui demandent à des faits nettement, rigoureusement constatés, une affirmation ou une négation par rapport à leurs théories.

Les livres faits pour les simples lecteurs ont besoin surtout de vues générales, qui résument, qui réduisent tout à peu, et qui ne laissent que peu ou point de travail à l'esprit. Ils veulent ensuite être habillés, parés, écrits. Les livres faits pour les travailleurs n'exigent pas autant d'être systématisés, puisqu'ils doivent servir eux-mêmes à des systèmes; mais ils exigent le détail, l'épisode, la dissertation. Comme ce sont des ébauches, plutôt que des œuvres définitives, il n'est pas aussi indispensable d'en travailler et d'en polir la forme : l'essentiel est qu'ils soient scientifiquement exécutés, c'est-à-dire que toute assertion y soit rigoureusement prouvée.

L'*Histoire de Charles VIII* nous paraît être plus spécialement destinée à des lecteurs; elle est faite d'un point de vue général, elle résume, elle réduit l'ensemble à de petites proportions, et par conséquent elle est commode à l'esprit, qui peut facilement en embrasser l'étendue; ensuite elle est écrite avec soin, avec élégance, avec rapidité. M. de Ségur a une certaine manière solennelle de procéder dans son style, qui lui fait trouver souvent d'excellentes choses. Ce livre rappelle parfaitement l'*Histoire de la Campagne de Russie*, un excellent morceau; il en a la couleur, la noblesse, la véhémence.

A. Granier de Cassagnac.

CHRONIQUE.

La politique, qui dévore tout et si vite, a déjà coupé court aux considérations qu'elle rattachait à la mort de François, empereur d'Autriche. Ferdinand est entré de plain-pied dans le palais impérial, a fait acte d'héritier, écrit des lettres à tous les comtes en *orff*, en *ki* et en *ein*, qui entourent son trône, secoué tant de fois par la main de Napoléon. Après avoir pleuré son père, ri des quatre Viennois étouffés dans le cortége funèbre, fait changer les sceaux de l'état, démarquer le linge de la maison, blasonner à neuf ses équipages, fermé les théâtres de la ville et ordonné un deuil général et volontaire, il a embrassé M. de Metternich et pris rang parmi les autocrates. François n'emporte pas dans son tombeau la paix de l'Europe, à laquelle il a travaillé pour sa bonne part, et le *statu quo* est encore viable; car personne ne s'amuse à considérer comme un événement sérieux et fertile en conséquences l'incroyable mimodrame que Mina et Zumalacarreguy ont mis en scène par-delà les Pyrénées. La vallée du Bastan est le cirque où ces deux Franconi de l'Espagne font manœuvrer leurs comparses galeux et déguenillés. C'est ce qu'ils appellent le *théâtre de la guerre*. Un voyageur anglais, de ces Anglais qui courent les mers glaciales et les mers de l'Inde, et qui n'ont pas peur de se trouver entre les feux de deux armées espagnoles, racontait dernièrement un combat auquel il assistait comme curieux, le cigare à la bouche, le lorgnon fixé dans l'orbite de l'œil, les mains dans les poches, en pantoufles, le matin, avant de prendre le thé.

Il a vu de ses yeux les *christinos*, précédés d'une musique excellente, jouant les airs les plus nationaux et les plus électriques, entrant d'un côté dans le Bastan.

— Figurez-vous le Cirque-Olympique de Paris, avec ses deux grandes

portes qui débouchent sur l'orchestre des musiciens et conduisent au manége, qui, pour la démonstration, est censé le Bastan.

Les christinos, toujours avec leur musique, arrivent par la porte de droite. Tout d'un coup les carlistes, avec une musique non moins nationale et non moins électrique, se présentent à l'autre côté du Bastan (la porte de gauche). Des cris de guerre se font entendre; les musiciens s'abordent à la clarinette, se battent au chapeau chinois, les soldats tirent le sabre, font le coup haché, comme Tautin et Frenoy, en criant : *Viva Carlos Quinto! viva Isabella!* « Que tout le monde vive! et que cela finisse, » s'écria l'Anglais. Il ne croyait pas si bien dire. A peine la vapeur puante d'une mauvaise poudre fut-elle dissipée qu'il vit un champ de bataille, une arène, un théâtre de la guerre, aussi net, aussi propre qu'un tapis de billard de l'estaminet du *Phénix*. Il n'avait pas cessé de fumer; le combat avait moins duré que son cigare. De ce récit un peu exagéré, quoique véridique au fond, il n'y a qu'une conclusion à tirer : c'est que Mina est un vieux podagre qui juge la promenade favorable à ses accès de goutte; que Zumalacarreguy est un chef de figurans fort agile, et qu'il n'y a de morts dans tout cela que les gens des villes et des campagnes, que les deux partis s'amusent à fusiller sur leur passage. Les habitans de la frontière de France commencent déjà à ne plus tourner la tête quand ils entendent les fusillades et les canonnades, et les détonations les plus effroyables dans la direction de l'Espagne. Un journal de département racontait l'autre jour qu'après une dépense folle de poudre et de boulets, faite sous les murs de cet éternel Elisondo, on n'avait compté que deux morts : un, du côté des assiégés, écrasé par la chute d'une pierre détachée du mur (je ne dis pas le rempart); l'autre du côté des assiégeans. C'était un canonnier qui venait de se poster devant la bouche de sa pièce. Il n'y a qu'un moyen de faire cesser cette guerre, c'est de ne pas publier de bulletins, de n'en pas parler, comme on fait d'une mauvaise comédie qui n'a plus de sel. Quand les deux partis seront las de courir, ils se reposeront, et, d'un commun accord, diront : *Assez.*

Les réceptions des ministres, suspendues pendant la dernière crise, ont eu lieu cette semaine comme par le passé, et jeudi dernier, M. Joseph Périer donnait un grand bal, auquel assistaient toutes les sommités de la société nouvelle. On y remarquait Mmes Friant, la Riboissière, de Vatry, de Saint-Cyran, du Taillis, Thiers, Charles Laffitte, de Béhague, d'Istrie; M. le duc de Broglie, MM. Thiers, Duchâtel, de Rémusat. M. Dupin s'y est montré un instant, accompagné de M. Charles Dupin, qui portait dans sa poche *les socques de son grand frère*. M. Étienne, qui avait fait les frais d'un énorme col, s'est rattrapé sur les petits gâteaux. Ce soir-là le café du Commerce était fermé; le domino som-

meillait. Au milieu d'une contredanse, dont les figures s'embrouillaient un peu, on a entendu M. Gauguier s'écrier : « Voilà des jeunes gens qui dansent *comme des corneilles qui abattent des noix!* »

Nous passerions sous silence une soirée qu'a donnée M. Lemercier, s'il n'avait pas choisi, justement pour recevoir ses amis, le jour où la Comédie-Française représentait LA JOURNÉE DES DUPES. Nous engageons M. Lemercier à ne donner que *des soirées*.

Nous apprenons que le carnaval de Bruxelles a été égayé par une mascarade élégante et de bon goût, dont l'arrangement avait été régle par deux de nos compatriotes. Dans une voiture magnifique, attelée de six chevaux, étaient réunis tous les personnages du PHILTRE, et notamment le charlatan *Fontanarose*. Bouquets, bonbons, devises, ont été distribués au populaire Bruxellois. Ces innocens Français, dans un excès de courtoisie, avaient ajouté à leurs galans projectiles quelques douzaines d'oranges qui ont provoqué dans la foule plusieurs cris : *A bas les orangistes!* Nos voisins sont bien forts sur le calembour.

Ils ont voulu montrer qu'ils ne l'étaient pas moins sur la contrefaçon, car, le jour suivant, la même mascarade, copiée et imitée avec toute la maladresse du plagiat, s'est promenée dans la ville, avec renfort de facéties belges et de quolibets flamands.

L'Opéra nous annonce pour jeudi prochain, jour de la mi-carême, sa grande explosion de *tombola*. Il s'agit cette fois des lots magnifiques exposés aux regards du public pendant toute la durée du bal. Le tirage de cette loterie monstre se fera avec un appareil formidable, inusité, administratif. Jusqu'ici c'était un enfant délicat et svelte qui consultait la fortune. Cette fois, ce sera un magistrat aux larges épaules, à la carrure athlétique, M. Berger, le maire du deuxième arrondissement, qui présidera aux opérations du tirage. L'administration veut que les porteurs de billets gagnent en sécurité ce qu'ils peuvent perdre à la grâce du tableau.

Le succès de LA JUIVE n'empêchera pas Mlle Taglioni de recevoir la récompense des utiles et brillans services qu'elle a rendus à l'Opéra pendant une moitié de l'hiver. Tout se prépare pour la représentation qui lui est promise. Le nom de la bénéficiaire et la composition du spectacle arrangé pour elle promettent une soirée des plus piquantes; on y entendra un petit opéra chanté par Nourrit et les artistes de l'Opéra. M. Taglioni père a composé pour sa fille un ballet, dont la musique est faite par M. le comte de Gallemberg. Les demoiselles Elssler danseront un pas nouveau dans *le cinquième acte de* GUSTAVE, et Mlle Taglioni dansera le menuet avec le vieux Vestris. Tout porte à croire que cet acte de GUSTAVE, le plus élastique et le plus amusant de tous les actes connus, sera encore enrichi de

quelques scènes bouffes et tragiques, chantées par les acteurs italiens; mais c'est encore là la partie la moins officielle du programme.

Un début a fait sensation; c'est celui du jeune Albert, fils du célèbre danseur dont les jambes ont émerveillé les officiers russes et anglais des deux invasions. Ce jeune homme, très-bien secondé par les demoiselles Elssler, dont la grâce s'est naturalisée à Paris, a obtenu beaucoup de faveur. En attribuant aux demoiselles Elssler la moitié de son succès, M. Albert doit encore trouver sa part suffisante.

— Il s'agit ici d'une bonne action. Les amateurs ne craindront pas de s'y associer quand ils verront que nos plus célèbres artistes en ont fait les premiers frais. Une vente de dessins aura lieu, le 27 de ce mois, salle des Commissaires-Priseurs, place de la Bourse. Cette collection, dont le produit sera offert au frère d'un peintre mort, se recommande par les noms de MM. Charlet, Johannot, Deveria, Henri Monnier, Camille Roqueplan, Decamp, Bellangé, etc., etc., etc.

— THÉATRES. — CIRQUE OLYMPIQUE. — LE GÉNÉRAL ***. — Ces trois étoiles ne sont plus un mystère. C'est le maréchal Ney; c'est sa vie qui est mise en scène. J'ai donc vu une étude de procureur, la prise de Manheim, une plaidoirie devant la convention, un rêve, de la fumée, des soldats français, des Allemands, des émigrés, et tout le bagage militaire d'un mimodrame; plus un auteur-acteur, qui a été redemandé quinze fois, applaudi quinze cents fois, et abîmé de gloire : c'est M. Desnoyers!

— Parmi les concerts qui se multiplient de tout côté, nous avons réservé, pour lui donner une mention spéciale, celui qui a eu lieu dans les salons de M. Pleyel; l'excellente compagnie qu'il avait réunie a entendu d'excellente musique. M. Kalbrenner touchait du piano; la partie du chant était confiée à MM. Bordogni, Lablache père et fils. Bordogni a chanté avec un goût, une fraîcheur, une perfection de traits admirables. Il était entouré et secondé par ses élèves, M. Lablache fils et Mlles Flecheux et Lambert. Cette dernière se sert avec beaucoup de bonheur d'une belle voix de contr'alto.

— THÉATRE-FRANÇAIS. — LA JOURNÉE DES DUPES, comédie historique en cinq actes, en vers, par M. Lemercier. — Une conspiration de théâtre ne doit pas être fabuleuse, sous peine de ressembler à une œuvre de rhétoricien. Quand elle est historique, elle excite un fort mince intérêt, parce que sa marche, ses moyens, son dénoûment, sont devinés et connus. Notez bien que cette vérité, si c'en est une, ne s'applique pas absolument à tous les sujets historiques, mais principalement à ces tableaux dans les-

quels se meuvent des personnages de dimension médiocre, des intérêts d'une politique oubliée, mêlés à des événemens fictifs, et croisés de détails imaginaires. La Journée des dupes est un fait du règne de Louis XIII, pour lequel toute la cour du roi de France a dépensé énormément d'esprit, d'intrigue, de bons mots; un fait dont l'accomplissement nous est connu avec les moindres accessoires qui l'ont entouré, et qui ne peut pas emprunter la plus légère parcelle de curiosité, le moindre charme, aux finesses de dialogue dont la plume pesante de M. Lemercier a voulu l'alourdir. Dans un temps où la critique ne respecte rien, pas même les cheveux blancs, dans ce temps de perturbation sociale où l'on tue les vieillards inutiles et invalides, comme font les sauvages, nous nous ferons un devoir d'accorder au caractère de M. Lemercier toute la somme d'hommages qu'il mérite, et dont il a besoin pour s'abriter contre les sifflets d'un public aussi peu soucieux de l'âge que du sexe, d'un public qui siffle parce qu'il n'a plus d'autre plaisir, et qui ne goûte plus d'autre spectacle que celui du désordre et du tapage introduit dans la salle. M. Lemercier a été sifflé, c'est vrai, c'est cruel, c'est malheureusement juste. Or nous ne plaignons M. Lemercier que comme auteur, et surtout comme vieil auteur sifflé, comme un homme incapable même de faire mal à l'avenir, et qui n'a jamais été capable de faire grand bien. Car, nous le croyons, on ne nous range pas parmi les niais qui attribuent à M. Lemercier l'invention de la nouvelle école. Une école littéraire ne se manifeste pas un beau jour comme un théorème mathématique, ne se trouve pas comme l'Amérique, dont la découverte fut expliquée par Christophe Colomb lui-même brisant un œuf pour le faire tenir debout : une école se fonde peu à peu sur des croyances détruites, en se mettant en harmonie avec des sensations nouvelles et des besoins nouvellement révélés. C'est l'œuvre du temps d'abord, des hommes ensuite.

Il est bon de rappeler que Napoléon empêcha la représentation de la Journée des dupes. Pourquoi? Caprice d'empereur, caprice d'homme qui allait à Berlin et à Vienne comme nous allons à Versailles; caprice d'homme qui avait le droit d'être nerveux, qui avait le droit de ne pas aimer M. Lemercier, qui avait tous les droits possibles. Pourquoi encore? *Parce que.* Le public de 1835, lui aussi qui a sifflé la Journée des dupes, en empêchera les représentations, *parce que.* Nous qui ne sommes ni empereur ni public, nous dirons à M. Lemercier pourquoi il a été sifflé. C'est qu'on ne peut tolérer ce bavardage de cinq actes, ces arlequinades de petits intrigans et de femmes éventées, qui sautillent autour du génie de Richelieu et dansent sur les épaules de Louis XIII. L'expulsion du premier ministre est le but de tout ce caquetage, et l'on sait que le premier ministre resta debout. Louis XIII, paresseux, dévot, impuissant, trouvait

trop commode de laisser les affaires aux mains d'un homme armé de volonté, pour se livrer à des meneurs sans talent et sans vue. *La journée des dupes* le débarrassa de ces obsessions de palais. Ce fait, qui devait être fort piquant, observé sur place, avec ses nuances d'ambitions déçues, de physionomies décomposées, ressemble à toutes les disputes de portefeuilles qui ont agité l'intérieur des cours, et se noie, avec ces anecdotes, dans la grande histoire des peuples. Il n'y a là rien de populaire, de national, d'essentiel; rien qui rappelle une grande crise. Ce n'est qu'un long commérage, une paraphrase somnolente; car, de l'esprit, du trait, du style, de la couleur, de la variété, de la comédie, des vers, cherchez-en partout, excepté dans LA JOURNÉE DES DUPES, comédie en cinq actes et en vers.

Par sa facture rocailleuse, anguleuse, scabreuse, par l'abondance et le redoublement des chevilles, la surcharge d'épithètes, la poésie de M. Lemercier, qui s'élève quelquefois à de grandes beautés, offre des points de ressemblance avec la manière burlesque et folle dont M. Planard a donné de si curieux échantillons.

En portant à la Comédie-Française, enrichie, dotée, honorée par l'empereur, une pièce que sa volonté en avait bannie, quel a donc été le but de M. Lemercier, qui a des titres bien réels à la réputation dont son nom est entouré, si ce n'est d'en appeler de Napoléon à la France de 1835? Eh bien! voilà le despote et le peuple libre qui se trouvent d'accord!

La démarche rancunière de M. Lemercier ressemble à ces pétitions moisies, à ces réclamations abandonnées, d'anciens fournisseurs qui demandent à la chambre un réglement de compte pour avances faites à l'armée de Sambre-et-Meuse, et qu'un ordre du jour systématique étouffe entre les mains du rapporteur. M. Lemercier a eu son ordre du jour.

Les critiques du MIROIR, ce petit journal que les Parisiens eurent la faiblesse de trouver spirituel, que la restauration eut la bonhomie de poursuivre comme tel, ne manquaient jamais de jouer agréablement sur le titre des ouvrages dont ils donnaient l'analyse. Ils auraient dit, par exemple, que la représentation de l'ouvrage de M. Lemercier avait été *la soirée des dupes;* que les *dupes* n'étaient pas sur le théâtre, etc. C'est assez dire que M. Étienne était un des colosses du MIROIR.

— Le volume de poésies de M. Chevalier, LES JEUNES FILLES, dont nous avons parlé dans une de nos précédentes livraisons, a paru chez le libraire Ébrard, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

SÉRÉNADE NAPOLITAINE.

Andante dolce e melanconico.

CHANT.

PIANO.

p Sempre.

La bri _ _ _ se vient de Sor _ ren _ te, o _ do _ ran _ te, sur nos tê _ tes Vé _ nus luit.

Comme toi _____ fille de l'onde, belle blon _ de, elle va do _ rer ta nuit. Vé _ nus voit ton hymé _ né _ e, elle est né _ _ e sur ces flots que nous ai _ mons, elle em _

Gravée par Cointé.

bau - me de sa bou - che et ta cou - che, et ta cou - - - -

- che et l'o - ran - ger de ces monts, et l'oran - ger de ces

poco rinf. diminuendo.

monts. Entends-tu dans de doux rê - ves, sur nos grêves, sur nos

p p

grê - ves fuir le flot na - po - li - tain? entends - tu la voix tou-

- chan - te qui te chan - te, qui te chan - te, à bord du ca - not loin-

_tain; entends_tu la douce bri_se, qui se bri_se

dans les jasmins espa_gnols dans les myr_thes de nos i_les, doux a_

_si_les où chantent les rossi_gnols?

Ah! rinf. P ou_ _ _ tes ces harmo_ni_ _ es sont u_

_ni_es, elles par_leront de_main à la vier_ _ _

_ge de la veil _ le qui s'é _ veil _ _ le, voilant ses yeux de sa

main. Dans cette nuit a_moureu _ se, sois heu_

_reu _ se dans les bras de ton a_mant, jouis de l'heu _ re pré_

_sen _ te, sédui _ san _ te, sédui _ san _ _ _ _ te; l'heur à ve_

poco cresc.

_nir nous ment, l'heur à ve_nir nous ment.

dimin.

Du

MOUVEMENT INTELLECTUEL

EN FRANCE

SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT.

GRAINVILLE ET LE DERNIER HOMME.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE [1].

Si on veut bien se rappeler ce que j'ai dit, dans le chapitre précédent, des conditions essentielles de l'épopée; si on m'accorde, et je l'espère, que cette grande œuvre du génie ne peut se passer du merveilleux dans sa fable, et de la foi dans ses lecteurs; si on convient qu'il n'y a plus d'épopée, partout où le fait philosophique a prévalu sur l'imagination et la fantaisie, on comprendra dans toute leur étendue les obstacles que l'épopée moderne opposerait au génie même d'un Homère. Voilà pourquoi le *Télémaque* n'est qu'un admirable poème didactique sur la politique morale; voilà pourquoi *les Martyrs* ne sont à nos yeux qu'un

(1) Voyez la livraison du 8 Février.

chef-d'œuvre inimitable de style, où l'histoire de la révolution chrétienne est relevée de tous les attraits de la poésie.

Je crois avoir établi alors, et il n'est sans doute pas inutile de répéter ce qui n'a point d'autorité contre l'oubli, qu'à l'époque où Grainville concevait une épopée tout-à-fait nouvelle, il n'y avait plus rien de nouveau dans le monde que *l'inconnu*, plus rien de merveilleux que *l'impossible*. Tout le passé avait appartenu à l'épopée antique, et il lui échappait à défaut de croyances. Grainville s'empara de l'avenir. Le Dernier Homme est une Apocalypse classique.

Si les premiers jours de la terre, dont la révélation a consacré l'histoire traditionnelle, ont donné à Milton la dernière, peut-être, des épopées chrétiennes, à l'aide de cette mythologie génésiaque, repoussante et ridicule pour les esprits faibles qui s'appellent les *esprits forts*, avec quelle grandeur durent se révéler à la pensée du poète les destinées futures de l'humanité mourante! L'idée seule de cette antithèse effrayante de la création, d'une nature exténuée qui va cesser de produire, d'une race épuisée qui dégénère en nains difformes et stupides, d'un monde décrépit qui se refroidit sous un soleil qui s'éteint, était toute une poésie, et c'est Grainville qui s'en saisit. Conception immense dans laquelle le jugement dernier n'est qu'un épisode!

Il ne s'agit pas ici de la forme, de cette apparence extérieure que l'art donne à ses ouvrages, et que l'infortuné Grainville n'a pas eu le temps de leur donner parce qu'il est né dans des temps mauvais; mais, sous le rapport de l'invention, si vous retirez de cette haute concurrence quatre ou cinq intelligences prodigieuses, comme Jean de Pathmos, Dante, Michel-Ange, Martin et Ballanche, aucun homme n'a anticipé plus puissamment que Grainville sur l'incompréhensible mystère de l'avenir.

Le poème de Grainville, c'est donc la mort naturelle du genre humain, parvenu, à travers toutes ses destinées et tous ses perfectionnemens, au terme infaillible de toute chose, et retombant avec son globe stérile et désert, avec ses astres usés, et l'infini si borné que sa vue pénètre, dans le chaos dont il fut tiré par le

Seigneur. Cette histoire s'appelle *le Dernier Homme*. La pensée est si grande que le génie qui s'y est élevé n'a pas besoin d'autre gloire ; mais tel est l'impertinent dédain de notre époque pour les réputations qui n'ont pas payé le droit du fisc aux monopoleurs de la presse, telle est notre indifférence à tous pour le beau sans prôneurs, pour le sublime sans annonces, que l'analyse du DERNIER HOMME peut encore avoir, après trente ans, l'intérêt de la nouveauté.

Il est sans doute superflu de dire qu'une pareille fable n'admettait pas la formule expositive de l'ancienne épopée, qui n'est, dans l'usage consacré par les maîtres, que l'énonciation noblement simple d'un fait accompli. Elle ne se refusait pas moins à la tradition classique de l'invocation, car les Grecs ont ignoré cette muse qui annoncera aux dernières générations le moment solennel où le présent éphémère des mondes sera près de se perdre dans l'éternité. Grainville sentit qu'une composition prise dans un état possible, mais inconnu, de l'histoire future, ne pouvait se présenter que sous la forme d'un rêve ou d'une vision. Telle est celle de son exorde, qui rappelle celui de Dante, et qui devait le rappeler, puisqu'il introduit l'esprit dans un monde fantastique dont la connaissance ne saurait nous être donnée que par une sorte de révélation :

Nel mezzo del camin di nostra vita,
Mi ritrovai per una selva oscura
Che la diritta via era smarrita.

« Proche les ruines de Palmyre, il est un antre solitaire si re-
» douté des Syriens, qu'ils l'ont appelé la caverne de la mort.
» Jamais les hommes n'y sont entrés sans recevoir le châtiment
» de leur audace. »

Voilà deux débuts du même tour, et ils convenaient, j'ose le dire, à deux conceptions de la même portée.

Ce n'est pas Virgile, ce n'est pas le génie pensif et mélancolique des temps écoulés qui conduit le poète à la recherche d'une histoire finie. C'est le génie même de l'avenir qui développe sous

ses yeux le mystère des temps inconnus : celui pour qui tous les événemens sont comme s'ils étaient accomplis, l'esprit inspirateur des prophètes, « le père des pressentimens et des son-
» ges, » et il se manifeste à l'homme capable de l'entendre,
« sans le secours de la voix, et par des moyens qu'aucune langue
» ne peut exprimer. »

Abordons maintenant ce sujet dans son plan, et suivons-le dans ses développemens. Nous connaissons déjà le théâtre où va se passer l'action : c'est la terre caduque parvenue au moment où elle finit de remplir ses destinées comme un homme, et où des symptômes universels de destruction annoncent de toutes parts son agonie. « Les plaines et les montagnes, dépouillées de ver-
» dure, sont stériles et nues comme le rocher; les arbres dégé-
» nérés sont couverts d'une écorce pâle; le soleil affaibli n'éclaire
» tous les objets que d'un jour lugubre. Ce n'est point l'hiver et
» ses frimas qui répandent cette horreur sur la nature, car jus-
» que dans cette saison cruelle on la voyait autrefois conserver
» cette beauté vigoureuse qui promet une fécondité prochaine. »
Elle a seulement subi le sort commun à tous les êtres créés. Elle a vieilli pour mourir.

La race humaine elle-même, la dernière venue des jours de la Genèse, ne subsiste plus qu'en un seul couple qui peut la reproduire encore dans des hommes hideux, pervers et impies, qui effraieront les derniers jours de la société de plus de crimes qu'elle n'en a vu commettre depuis l'âge où elle est sortie de la tente des patriarches. Et cependant l'empire que Dieu a donné à l'homme sur sa demeure d'exil n'est pas encore détruit. C'est à lui qu'il appartient de la conserver en la repeuplant, ou de l'abandonner au néant éternel par l'héroïque abnégation du dernier amour.

Ces deux amans, qui sont libres de hâter ou de retarder indéfiniment la catastrophe universelle de la création, cet Adam et cette Ève d'un enfer terrestre que les siècles ont fait, s'appellent Omégare et Sydérie; et je n'ai peut-être pas besoin de dire que je suis loin d'approuver ces noms composés de nos langues d'hier, dans une histoire anticipée de si loin; mais s'il est permis au

génie de jeter une épopée par-delà tous les temps connus, il lui est invinciblement interdit de créer des noms propres et des mots.

On embrasse maintenant avec assez de facilité, si je ne me trompe, la composition dramatique de Grainville. Passons actuellement à ses machines épiques, et voyons s'il est resté en arrière des maîtres de l'art dans l'intervention du merveilleux.

La question du poème, on l'a déjà vu, c'est quelque chose de plus grand que de savoir si un guerrier venu de Phrygie érigera ses pénates dans le *Latium*, ou si des chevaliers aventureux planteront l'étendard de la croix sur les murailles de Jérusalem. La question du poème, c'est de savoir si la terre des hommes se conservera, ou si elle disparaîtra de l'infini avec son ciel et son soleil. Il est peut-être curieux de se rendre compte des moyens dont Grainville s'est servi, pour suppléer à quelque jalouse colère comme celle de Junon, ou à quelque affection maternelle comme celle de Vénus. J'ai beaucoup cherché dans toutes les épopées. Je n'ai rien trouvé de comparable à ceux-ci.

Le jour où la terre fut créée, un génie gardien et protecteur fut créé avec elle : « Vois, lui dit l'Éternel, les étoiles dont ce » firmament est peuplé; ce sont autant de mondes, et tous ces » astres ont chacun leur génie, qui veille à les conserver. Je t'ai » fait celui de la terre; tu connaîtras avec les lois qui la gouver- » nent les élémens qui la composent. Prolonge par tes soins sa » jeunesse et ses jours : tu dois vivre autant qu'elle, et ta vie est » presque une immortalité. Les hommes ne feront que paraître » devant toi; mais, tandis qu'ils revivront pour ne plus mourir, » ta mort et celle de la terre seront éternelles. J'ai fixé dans le » livre des destins cette époque fatale au jour où le genre hu- » main cessera de se reproduire. » Ainsi parla le Seigneur.

Telle est la divinité fantastique, le *Jovis ex machinâ*, qui s'efforce de perpétuer l'existence du monde, ou plutôt telle est la forme sous laquelle Grainville a représenté la nature elle-même qui lutte contre le néant. L'intérêt de préférence ou de caprice que les dieux d'Homère prêtent à leurs favoris ne me paraît ni aussi vif, ni aussi bien expliqué.

Quel sentiment, quelle passion, quelle nécessité contraire peut intéresser au même degré une volonté puissante, et presque irrésistible, à la destruction de la terre des vivans, au dernier triomphe de la mort? La possibilité d'établir ce contraste, et de balancer dans une action vraisemblable les nombreuses péripéties qui en résultent, n'échappe-t-elle pas à la pensée? Le poète va vous l'expliquer, et je ne lui ferai pas tort de ses belles et simples paroles :

Loin des regards des humains, « Il était une île environnée » d'une eau fangeuse et dormante, couverte de soufre et de » bitume, et si voisine de la porte des enfers, que de ce triste » lieu l'œil la distinguait sans peine : la lumière du firmament et » des astres n'y pénétrait point; elle était éclairée par des feux » sombres qui s'exhalaient sans cesse de ses entrailles brûlantes; » la douce verdure n'y croissait jamais; on n'y trouvait aucun » être vivant, pas même les hiboux et les serpens, qui la fuyaient.

» Cette île solitaire n'avait pour habitant qu'un vieillard mal- » heureux dont la vue inspirait le respect et la pitié. Là, pour » expier une faute qu'il avait commise, le ciel le condamnait à » voir tous les hommes coupables entrer dans les enfers, supplice » qu'il endurait depuis la naissance du monde, et qui n'avait » rien perdu pour lui de sa rigueur. Quand il entendait les portes » infernales tourner sur leurs gonds, tout son corps frissonnait, » ses cheveux blancs se hérissaient de terreur, il s'agitait pour » s'enfuir ou détourner la tête; mais une force invincible le » tenait immobile; il restait courbé les yeux attachés sur la vic- » time tremblante, jusqu'au moment où les démons la jetaient » dans les feux dévorans.

» Ce vieillard misérable était Adam, le père des hommes, re- » légué dans cette île par la justice divine; Adam qui fut, par sa » désobéissance, l'auteur des crimes de sa race. Dieu, pour l'en » punir, voulut qu'il vît les châtimens de sa coupable postérité, » dont il avait causé le malheur. Ne sachant combien ce supplice » devait durer, il avait, pendant des siècles, attendu de jour en » jour sa délivrance, qui n'arrivait jamais. Il était si fatigué de

» la souhaiter qu'il n'avait plus la force de former des désirs, et
» qu'il souffrait ses peines comme s'il devait les endurer toujours.
» Dans le moment où l'espérance, éteinte dans son cœur, avait
» cessé de les adoucir, il voit dans le lointain un nuage léger qui,
» plus rapide que le vent, vient à lui, s'arrête, et d'où sort l'ange
» Ituriel, le même qui sous les berceaux fleuris d'Éden lui portait
» jadis les ordres du Créateur. »

Il faudrait toujours copier; mais le lecteur a déjà deviné le secret du message d'Ituriel. Le jour où le monde périra, la longue infortune d'Adam sera parvenue à son terme, et le ciel des saints lui sera enfin ouvert. Dès cet instant, l'envoyé du ciel va le conduire sur la terre pour accomplir des desseins que le Très-Haut doit révéler à son esprit, en y versant des lumières surnaturelles, et la mission du père des hommes est d'obtenir du plus jeune de ses descendans le sacrifice ineffable du dernier amour. La délivrance d'Adam est à ce prix.

Maintenant la conception tout entière de Grainville est dévoilée à vos yeux. Deux êtres qui s'aiment et dont l'union prolongera pendant des siècles incalculables les malheurs de la race humaine, sur une terre glacée qui lui fournirait à peine quelques alimens sauvages, voilà le roman de son œuvre. Adam, qui ne respire que la destruction de ce monde criminel pour s'affranchir du plus cruel des châtimens, et puis pour revoir Ève et Abel, sans doute; le génie de la terre, qui s'épuise en artifices et en prodiges pour retarder un événement auquel sa vie est irréparablement attachée; la mort qui attend, impassible et obéissante, sans savoir si son empire va s'étendre sur des générations nouvelles, ou se couronner par la plus grande de ses victoires, la destruction de l'univers, voilà le poème. Je ne sais si tout cela est exactement conforme aux règles du père Le Bossu; mais il faut convenir que cela n'est pas commun.

Les impressions d'Adam, à l'aspect de cet antique séjour, dont il est depuis si long-temps éloigné et qui a subi tant de vicissitudes en son absence, ont quelque chose d'indicible qui défie les efforts de la parole. « Tel qu'un fils qu'une longue absence a séparé de sa

» mère, jeune encore, et qui, la retrouvant courbée sous le poids
» des années, sent, à cette vue, son cœur se serrer de tristesse, et
» l'embrasse en lui cachant ses pleurs, ainsi le père des humains
» ne peut considérer sans douleur la décadence de la terre.
» O terre, dit-il, que j'ai vue sortir si belle des mains du Créa-
» teur, que sont devenus tes rians coteaux, tes prés émaillés de
» fleurs et tes berceaux de verdure? Tu n'es plus qu'une ruine
» immense! La vieillesse a pâli le front du soleil lui-même, dont
» l'éclat semblait immortel, et je soutiens ses regards! »

C'est en se livrant à ces sombres pensées qu'il parvient au palais d'Omégare; car Omégare est le dernier des rois d'une dynastie mutilée, à la mort de son chef, et que des révolutions sous lesquelles le monde a vieilli ont ramenée au pouvoir suprême pour la faire régner sur un empire où il ne manquait plus que des sujets. Omégare descend de Napoléon, et c'est lui qui, dans un voyage lointain, a payé le dernier hommage de l'admiration des hommes à la statue de son grand-aïeul, sur l'emplacement désert d'une ville qui fut Paris. « Ce dernier trait, » disais-je dans ma préface
» de 1811, me paraît contenir l'éloge le plus délicat, et, si l'on
» veut, le plus sublime du prince qui gouvernait la France au
» temps de M. de Grainville. Il n'y en eut jamais du moins de
» plus désintéressé; car M. de Grainville consacrait ainsi son en-
» thousiasme pour l'empereur, peu de jours avant de mourir,
» c'est-à-dire à une époque où l'habitude du malheur devait lui
» avoir appris à ne plus rien espérer de la fortune. » On me permettra d'y voir aujourd'hui quelque chose de plus profond, une de ces vaticinations poétiques dont l'inspiration n'est donnée qu'à un petit nombre de génies privilégiés. J'en suis venu effectivement à considérer le règne de Napoléon (et ma parole mérite une certaine créance, car je ne l'ai ni servi ni aimé) comme la dernière de toutes les victoires que l'esprit de civilisation dût remporter sur la barbarie.

Nous avons laissé Adam sous les lambris d'Omégare et de Sydérie, qu'une chaste sympathie avait rapprochés, et qui n'attendent que le moment de se voir reproduire dans des enfans destinés

à régénérer la vieille famille humaine. Le vieillard aux majestueux cheveux blancs, au front ridé comme par le burin qui ondule un pli profond sur l'ivoire, a été accueilli avec transport dans la demeure des amans. L'hospitalité doit devenir si douce dans cette maison où se renferment les seules espérances du monde, et dont l'homme, quel qu'il fût, ne saurait plus franchir le seuil sans exciter des cris d'étonnement et de joie! L'ignorance d'Adam les étonne; car ils ne savent pas pourquoi cet inconnu, qui ne se nomme point, est resté étranger aux choses de la terre. C'est Omégare qui va les raconter; c'est le DERNIER HOMME qui exposera au premier homme l'avant-scène du poème, comme Énée devant Didon, comme Henri chez Élisabeth, et ce récit demandait le tact et la mesure d'un goût exquis; car il embrasse l'histoire du monde.

Ne craignez pas que ce tact et cette mesure manquent à Grainville. Assez de siècles se sont écoulés depuis nos siècles en petit nombre pour qu'Omégare n'en ait conservé d'autre souvenir que celui de ses ancêtres. Tout ce que le DERNIER HOMME sait du passé deviendra notre avenir. N'est-il pas vrai que c'est encore là une étonnante perception, et que l'imagination du lecteur n'est pas accoutumée par l'épopée à s'exercer dans un espace aussi vaste que celui qui sépare la mort physique d'Adam de la mort de l'univers? Voyez ce que fait le poète et ce qu'il a fait à une époque où le *progrès* n'était pas encore la marotte d'une école de sophistes politiques! Il se pose à la fin des temps, et il en dévoile le mystère avec la naïveté d'un chroniqueur.

Quand Omégare vit le jour, « l'hymen, depuis vingt ans, n'é-
» tait plus fécond; les hommes, avançant tristement vers le terme
» de la vie, sans être suivis d'une jeune postérité, pensaient que
» la terre allait perdre en eux ses derniers habitans. Sa naissance
» fut un phénomène qui causa leur surprise et leur joie; ils la cé-
» lébrèrent par des fêtes. On dit que des femmes accoururent des
» extrémités du monde pour voir l'*homme-enfant*. C'est ainsi
» qu'elles le nommèrent. Son père le prit dans ses bras et s'écria :
» Le genre humain vit encore! »

Ici se déroulent avec une incroyable puissance tous les faits ac-

complis par le temps, et toutes les tentatives inutiles que le génie a opposées à ses conquêtes. En vain le genre humain s'était transporté sur une terre qui semblait neuve encore; en vain la *ville du soleil* avait remplacé, sous les jeunes constellations du Brésil, la Memphis, la Babylone, la Rome et le Paris antiques : il ne restait plus à la famille de l'homme qu'un petit nombre d'élémens de conservation qui se refusaient le plus souvent à ses efforts pour les saisir, et qui ne se reproduisaient point. Tout commençait à mourir autour du DERNIER HOMME vivant.

Déjà depuis long-temps, combien de royaumes usurpés sur la mer avaient disparu sous ses eaux! Et pour ne parler que de notre étroit Occident, un jour était arrivé où l'Océan avait dévoré l'Angleterre, cette reine réelle du monde, qui en asservit la moitié par l'habileté de son commerce, et qui en a dupé l'autre par l'insidieux charlatanisme de ses théories. C'est peu! L'unique et doux satellite de notre globe, la lune, n'existait plus. Au commencement d'une nuit terrible, elle s'était montrée béante comme une large bouche ouverte qui vomirait des torrens de feu. Un philosophe reconnut qu'elle était incendiée par un volcan, et qu'un des mondes de la création retournait à la matière.

Cependant l'intelligence humaine luttait de travaux impuissans contre la loi de mort à laquelle tous les mondes sont soumis. Les rues des villes abandonnées étaient devenues des champs pauvres en productions, mais qui suffisaient à la subsistance de quelques rares cultivateurs. On avait ouvert aux fleuves des routes nouvelles pour s'emparer de leur lit et promener la charrue sur un limon vierge et fertile. Le génie venait d'entreprendre la conquête de la mer et de lui offrir tous les continens de la terre en échange de ses abîmes. L'art de prolonger au-delà de ses limites ordinaires le cours de la vie humaine s'était révélé aux méditations d'un sage, dédaigneux de l'employer pour lui-même, et qui avait doté du triste bienfait d'une vieillesse inutile un petit nombre d'hommes vertueux, choisis parmi les chefs des nations. Je n'ai rien dit de ces découvertes dont s'enorgueillit chaque matin notre perfectibilité au pas de course, et dont aucune ne s'était dérobée aux im-

menses prévisions du poète. A l'époque où il s'est placé, la navigation aérienne est déjà une pratique des temps reculés; elle a transporté la stratégie et les combats dans les plus hautes régions de l'atmosphère. On a vu souvent « les cieux obscurcis par des » légions de vaisseaux armés, qui se faisaient la guerre, pendant » que les oiseaux épouvantés prenaient la fuite de toutes parts. » Seuls maîtres du champ de bataille, les combattans s'approchaient les uns des autres, armés de faux étincelantes, pour » couper la corde qui tenait les nacelles suspendues; ou, plus » perfides, perçaient le globe, à l'aide de la flèche aiguë ou du » plomb rapide. Les soldats tombaient par milliers, comme si la » foudre les eût précipités du ciel. Leur sang rougissait la douce » verdure des arbres, et leurs membres épars et palpitans jonchaient les campagnes et les toits du paisible laboureur. »

Le génie de la terre, si intéressé à la conservation de sa planète, n'avait rien négligé pour surprendre le cœur d'Omégare et pour l'enchaîner à sa mourante fortune par tous les genres de séductions. Incapable de donner une ame aux créatures qui surgissaient de l'ancienne pensée de Dieu, il était dépositaire du trésor de toutes les formes qui avaient revêtu les créatures finies, et il en avait embelli la DERNIÈRE FEMME. C'est ainsi qu'apparut Sydérie aux regards de son amant, dans cette foule de femmes charmantes qui ne devaient pas être mères. « Si, dans l'atelier d'un sculpteur, » dit Grainville, une jeune fille entre furtivement, à demi nue, » monte sur un piédestal vacant, y reste immobile, les yeux baissés, et veut que le spectateur la confonde avec les statues qui » l'entourent, l'erreur ne dure pas un instant. La vie qu'elle possède et qu'elle ne peut suspendre éclate dans les mouvemens de » son sein, sur ses lèvres de corail, dans le souffle léger qui s'échappe de sa bouche. On la distingue aussitôt des froides déesses » que le ciseau de l'artiste a formées. Telle était Sydérie au milieu » de ses compagnes. » Et on me permettra peut-être d'ajouter que l'antiquité n'a pas fait Vénus aussi belle.

En effet, comme le statuaire grec qui avait formé le type de la beauté des charmes épars de cent beautés choisies, le génie de la

nature a réuni dans Sydérie tout ce que les âges antérieurs ont adoré dans les femmes. Il recourt aux plus anciennes traditions de la poésie pour ravir à Hélène ces attraits impérieux qui ont soumis le cœur de tant de rois. Il va plus loin; il ressuscite Ève elle-même, avec le timide embarras, avec la touchante pudeur qui embellissaient la mère des hommes, lorsque Adam, surpris de se réveiller à ses côtés, admira pour la première fois la jeune épouse que Dieu lui avait donnée.

A ces mots du récit d'Omégare, Adam, rempli d'un trouble qu'il craint de faire éclater, « baisse promptement ses paupières, » suspend sa respiration qui s'accélère, contient de ses mains ses » genoux tremblans, vains efforts qui le trahissent !... Il ne peut » résister au désir de savoir si Ève paraissait heureuse, et il s'en » informe avec une curiosité inquiète et timide. » Cependant l'étonnement des jeunes époux redouble encore, parce qu'ils ne peuvent comprendre l'émotion et l'attendrissement de ce vieillard qui a conservé des regrets et des sympathies pour les jours de la naissance du monde.

A compter de ce moment, l'action est si fortement nouée, qu'il devient sans doute inutile d'en prolonger l'analyse, et je crois sentir profondément que ce serait prendre un soin superflu auprès des lecteurs qui ne trouveraient pas dans des beautés si nouvelles et si rares une raison suffisante pour achever la lecture de l'ouvrage. C'est ici d'ailleurs que la conception du poète, de plus en plus hardie dans ses développemens et dans sa forme, demande à se manifester avec tout l'éclat de sa parole. Dieu me préserve de le dépouiller de cette magie, pour réduire ses tableaux aux froids linéamens du diagraphe, et pour soumettre ses magnifiques récits à l'humble portée de ma prose. L'influence paternelle d'Adam, les efforts désespérés du génie de la terre, sont maintenant en présence. La lice est ouverte, explorée, connue. Omégare va fuir ce qu'il aime, et chacun de ses pas hâtera d'un jour la décadence du monde. En vain la touchante image de la mort de deux vieux époux qui furent pendant quelques années l'univers l'un pour l'autre l'ébranle un moment dans ses résolutions inquiètes. Toute

alternative est placée désormais pour lui entre le bonheur passager du présent et l'avenir assuré de la résurrection. La délivrance de son premier père et de toutes les générations qui en sont descendues jusqu'à lui se balance dans son cœur éperdu avec l'invincible amour qu'il ressent pour Sydérie, la seule femme qui puisse encore en inspirer. S'il y avait quelque chose qui s'élevât jusqu'au sublime de la *Genèse* dans les œuvres imparfaites de l'esprit, ce serait cette grande *Téléose* (et qu'on m'accorde ce nom pour des idées qui n'en ont point) où se complétera sur la terre le sort périssable de l'humanité.

Omégare hésite, il s'abandonne à ses doutes, il les combat et les repousse, il change dix fois de pensées; il se résout quelquefois; et chaque fois que sa pensée répond à l'inspiration d'Adam, la terre commence à se dissoudre. «Du fond des cavernes et des an-
» tres, il sort des sons lamentables et plaintifs; on entend dans
» les airs des voix qui gémissent; les feuilles des forêts s'agitent
» d'elles-mêmes; les cloches, ébranlées par une force inconnue,
» répandent au loin le glas lugubre de la mort; on dirait qu'elles
» sonnent le trépas du genre humain. Les montagnes s'ouvrent et
» vomissent des tourbillons de flammes et de fumée; les flots,
» sans être soulevés par les vents et par les tempêtes, mugissent
» et se brisent avec fureur contre les rivages, en roulant des ca-
» davres. Toutes les comètes qui, depuis la création, avaient ef-
» frayé les hommes, se rapprochent de la terre et rougissent le ciel
» de leurs chevelures épouvantables. Le soleil pleure; son disque
» est couvert de larmes de sang... Déjà tous les corps qui recèlent
» des substances de l'homme se hâtent de les restituer à son créa-
» teur et à son juge; au nord, la glace éclate et se rompt pour
» leur donner un passage; sous les tropiques, l'océan bouillonne
» et les vomit sur ses rives; elles sortent des tombeaux qui s'ou-
» vrent, des arbres qui se fendent, des rochers qui se brisent, des
» édifices qui s'écroulent. La terre est un volcan immense d'où,
» par un nombre infini de bouches, s'élancent des ossemens et
» des cendres.»

Tel est ce poème, dont le dénoûment s'exécute entre deux ac-

teurs, le Génie de la Terre et la Mort; et quand j'ose dire que tel est ce poème, je compte assez sur l'indulgence de ceux qui me lisent, pour ne pas craindre qu'ils m'imputent la détestable et honteuse prétention d'avoir donné la mesure d'un pareil chef-d'œuvre dans une esquisse dénuée de couleur et de vie. Si je n'ai pas réussi à démontrer que l'ouvrage de Grainville est une des plus hautes conceptions épiques de tous les siècles, la faute en est à moi seul, et c'est moi qu'il faut plaindre d'avoir manqué d'art pour la faire connaître et d'expressions pour la louer.

Je ne dissimulerai point ici le reproche le plus grave, parce qu'il est le plus fondé, que la critique ait *formulé* contre *le Dernier homme*. « C'est que l'auteur, dans sa fiction poétique et tout » idéale, n'ait nommé d'autres personnages des livres saints qu'A- » dam et Ève, et n'ait guère puisé dans la révélation que l'idée » de leur faute; qu'il n'ait pas désigné une seule fois le Rédemp- » teur, et n'ait dépeint le jugement dernier, opéré en présence » de Dieu par les consciences des hommes, que dans un songe de » Sydérie. Il est à regretter, ajoute judicieusement M. Gence, » (*Biographie universelle*, tome XVIII, page 574), qu'il n'ait » pas donné à son plan une teinte plus prononcée de christianisme, » comme plus d'onction à son style. »

Je souscris à cette excellente critique, et je regrette de ne pas l'avoir prévue lorsque je parlai de Grainville pour la première fois; mais je ne crois pas qu'il soit tout-à-fait impossible d'y répondre par des raisonnemens tirés de la nature et de l'esprit des temps. Quand Grainville écrivait, le christianisme, à peine relevé de sa ruine, se replaçait timidement parmi les institutions d'un peuple sans foi. Les admirables ouvrages de M. de Chateaubriand étaient encore sous la presse, et il n'était probablement donné qu'à lui de rendre à la poésie religieuse toute son imposante majesté, dans des jours de scepticisme où ses beautés les plus grandioses ne rappelaient à la multitude que les sarcasmes de Voltaire et les spinthrées sacriléges de Parny. Grainville, obligé de se faire lire pour vivre, et je puis heureusement alléguer en sa faveur une excuse plus honorable, Grainville, retenu par la crainte de livrer aux dérisions

de l'impiété des mystères qu'il n'avait jamais méconnus, jugea convenable de se renfermer dans le mythisme primitif de Milton. Klopstock était alors fort ignoré en France, quoiqu'il y fût déjà traduit, et peut-être il n'était parvenu de lui à Grainville que son nom; mais il est bien certain que la connexité du *Paradis perdu* et de la *Messiade* n'était pas, de son temps, une de ces notions littéraires sur lesquelles peut se fonder la filiation poétique des personnages de l'épopée. Cependant l'objection de M. Gence subsiste presque tout entière, et je n'y aurais pas insisté long-temps si elle ne fournissait une autorité respectable à mon opinion sans autorité, sur les conditions fondamentales de ce genre de composition. Le défaut que M. Gence a remarqué dans le poème de Grainville est un grand défaut, sans doute; mais le tort en est à l'époque, et non pas à l'écrivain. Je répète donc avec plus d'assurance qu'il n'y a point d'épopée complétement possible à une nation qui manque de foi dans le poète, et qu'il n'appartient qu'aux siècles naïfs de goûter les productions du génie. Qu'est-ce d'ailleurs que le génie lui-même si on lui enlève ses croyances et sa naïveté?

Il me reste à parler du style de Grainville, et je crois en avoir donné une idée en le copiant souvent, parce que je me sentais incapable de prêter à sa pensée plus de relief et plus d'éclat qu'elle n'en reçoit de ses propres paroles. Il est facile d'y reconnaître une profonde étude de la littérature sacrée, si simple et si imposante à la fois. L'imitation des formes primitives de la langue homérique, relevée çà et là par quelques traits de la douce mélancolie de Virgile, ne m'y paraît pas moins sensible. Quant au mouvement de la période avec tout son nombre et toute son harmonie, j'y trouve ce rhythme de la prose dont on a cherché jusqu'ici le plus parfait modèle dans quelques belles pages de *Télémaque*. Seulement, et je ne crains pas de le dire, l'expression y est moins parée, les ornemens en sont plus chastes, l'effet général en est plus sévère, comme il convenait aux mythes sérieux d'une grave théogonie, opposée aux images riantes et frivoles des fables païennes. Je compléterai ma pensée sans réticence : je n'imagine pas que la propriété du langage ait jamais été plus loin.

Toutefois, et ceci est essentiel à rappeler, *le Dernier homme* de Grainville n'était que l'esquisse achevée d'un poème. Réduit de lassitude et de désespoir, il avait livré son ébauche à la critique, parce qu'il ne lui restait plus ni assez de pain ni assez de jours pour en composer un tableau immortel. La plume était tombée de ses mains à la fin de ce premier chant qui offre toutes les qualités de son style, embellies, si l'on veut, par le retour de la rime et la cadence de la mesure. Il suffit d'un peu d'habitude du mécanisme de la versification pour reconnaître dans cet essai le premier jet d'un talent qui ne rebute pas la phrase métrique, parce qu'il s'est réservé de s'y assujettir au besoin. Ainsi dans les passages que j'ai cités, on a lu des vers bien faits :

Prolonge par tes soins sa jeunesse et ses jours....

. . . . . .

Il voit dans le lointain un nuage léger....

Ainsi, dans cet admirable portrait du temps accompli, représenté par un vieillard robuste, mais enchaîné, « dont les épaules » sont mutilées, et qui regarde avec douleur les éclats d'une » horloge brisée, *et deux ailes sanglantes sur la terre étendues*, » on sentirait une inversion qui n'appartient pas à la prose, et qui révèle un vers latent, si l'on peut s'exprimer ainsi, un vers qui n'attend qu'une modification et qu'une rime, et ce n'est pas le goût exquis de Grainville, de l'écrivain qui a le mieux connu, selon moi, le nombre de la langue française, qu'une erreur d'inattention aurait pu entraîner dans une pareille faute, si Grainville avait vu autre chose, dans ces pages échappées à sa misère et à ses dégoûts, que les matériaux d'un poème.

A l'exception de Jouy et de Millevoye, deux de ces nobles talens dont le foyer est dans l'ame, la presse littéraire les jugea plus sévèrement. *Le Dernier homme* ne fut pour elle qu'un roman mystique du genre solennel, qui était alors le genre ennuyeux, et pour en expliquer la prétendue pseudonymie, elle chercha le plus inexpérimenté, le plus obscur, le plus nul des jeunes auteurs que les almanachs du temps enregistraient, bon an mal an,

dans leurs tables mortuaires. Je crois, Dieu me pardonne, que ses yeux s'arrêtèrent sur moi, car elle n'avait pas pris la peine de s'informer au Havre si un homme du nom de Grainville y était né; à Amiens, si un homme du nom de Grainville y était mort. L'ouvrage de Grainville n'échappa point au dédain, moins ignominieux que leur estime, de quelques folliculaires à la journée qui donnaient alors la gloire. Tel est le sort des grands hommes pendant leur vie. Tel est souvent leur sort quand ils ne sont plus.

La réaction qui s'est opérée depuis quelques années dans les idées philosophiques et dans les théories des arts a fait jaillir de l'oubli le nom de Grainville avec quelques autres. Il s'est retrouvé plus d'une fois sous la plume éloquente de M. Sainte-Beuve; un homme de beaucoup d'esprit, M. Félix Bodin, a fait hommage à la belle invention épique du *Dernier homme* d'une fiction ingénieuse que sa forme rend populaire, le *Roman de l'avenir;* la muse élégante et facile de M. Creuzé de Lesser lui a payé un tribut plus honorable encore, en le parant de cette pompe des vers dont Grainville n'avait pas eu le temps de s'occuper; il est possible désormais que la réputation de Grainville retentisse de siècle en siècle dans la mémoire de quelques hommes studieux dont le génie patient s'exerce avec délices à explorer les cryptes du passé, dans la mémoire de quelques hommes sensibles qui prennent le beau et le bon où ils le trouvent, sans acception du sot jugement des contemporains. Quant à l'ouvrage de Grainville, j'espère qu'il tiendra sa place au nombre des raretés les plus prisées des bibliomanes, car je répète et j'attesterais au besoin qu'il ne s'en est jamais vendu qu'un très-petit nombre d'exemplaires qui sont tombés dans les rebuts de la petite librairie. Depuis que le *Dernier homme* a paru, les chefs-d'œuvre du génie sont au rabais. Il y en a tant!

Ch. Nodier.

POÈTES DE PROVINCE.

J. REBOUL. — CH. BRUGNOT. — A. DE LOY.

Je ne suis pas de ceux qui s'habituent si facilement à regarder d'un œil de dédain la province et à calomnier sans remords tout ce qu'elle produit. Et quelle grâce aurais-je moi, pauvre provincial, à venir ainsi décrier les fruits de mon sol natal? Quelle grâce aurions-nous à la répudier, nous tous qui en sommes sortis? Au fond de notre cœur ne reste-t-il pas toujours un souvenir du temps que nous y avons passé, et un vague espoir d'aller y clôre l'avenir? La province doit être notre dernier refuge, comme elle a été notre berceau. Elle nous regarde partir, comme les montagnes de la Savoie regardent partir leurs colonies d'émigrans, mais elle pense que nous n'oublierons ni l'air frais de nos bois, ni la source du rocher, ni le rantz des vaches de la montagne. Le jour où nous nous éloignons, la maison paternelle se voile de deuil, et semble se plaindre d'un grand vide; et à notre retour, nous la retrouvons animée et joyeuse, et la grande porte ouverte au large, comme pour recevoir l'enfant prodigue. Combien de pauvres enfans qui sont venus se briser à cette rude existence de Paris, combien d'hommes dont le pied a glissé dans cette lutte pénible, où ils se jetaient! Et la province leur mère était là pour les recevoir après leur découragement, pour les relever après leur chute. Ils s'en allaient lui confier leurs déceptions, leurs froissemens d'ame, et la province les accueillait avec douceur, et versait le baume sur leurs plaies.

et leur rendait le calme et la confiance. Nous arrivons tous à Paris, poussés, comme les chevaliers errans du moyen âge, par je ne sais quel impétueux besoin d'activité et quel esprit aventureux que nous ne trouvons pas à satisfaire dans notre humble cité. Il y a ici une grande lice où nous voulons porter notre bouclier. Il se fait une passe d'armes, où nous ne sommes pas fâchés de rompre une lance ou deux. Mais qui de nous, pendant que le combat dure, n'a pas regretté plus d'une fois cet air pur et ces douces collines de son pays, *l'aura antica e i dolci colli?* Qui de nous ne s'est pas surpris à rêver, et comme Horace, l'*aurea mediocritas*, et comme Rousseau, la maison blanche sur la montagne, avec des volets verts?

Ce que l'on reproche le plus à la province, c'est cette sorte d'inactivité politique et littéraire où nous la voyons parfois languir, et l'on ne songe pas qu'elle agit directement à Paris, par les hommes que nous admirons le plus. La province envoie à Paris son Chateaubriand, son Lamartine, son La Mennais; elle y envoie des députés et des artistes, des ministres et des écrivains, des poètes et des professeurs. Paris est le grand point de réunion, la ville où toutes les villes veulent avoir leurs représentans; et lorsque la province s'est dépouillée ainsi de ses athlètes les plus ardens, que lui reste-t-il à faire, sinon de rester de loin spectatrice de leurs efforts, comme, dans les batailles décrites par Homère et le Tasse, quand les chefs des deux partis en viennent aux mains, les troupes mettent les armes bas et attendent l'issue du combat?

Mais souvent, ces troupes impatientes ne se contentent pas de voir la lutte engagée seulement entre leurs chefs, et alors elles se remettent en mouvement, les bannières flottent, les chants de guerre retentissent, et il se fait de toutes parts des évolutions admirables.

L'histoire politique de nos dernières années montre assez quelle grande part la province a prise à tout ce qui nous a tour à tour effrayés ou enthousiasmés. Son histoire littéraire prouverait aussi qu'elle n'est restée étrangère à aucune œuvre vraiment importante, à aucune théorie nouvelle. Pour moi, je me souviens encore de cette guerre qui s'éleva, sous la restauration, entre les classiques et les romantiques, et que nous soutînmes, nous, avec moins d'idées lumineuses, avec moins de force et d'éclat qu'on ne le faisait à Paris, mais avec un grand dévouement et une rare bonne foi. Comme nous étions bien divisés! Comme nous nous retranchions avec soin dans notre camp, nous autres jeunes romantiques, pour lancer de là nos fusées à la congrève dans le camp rival, et prendre en grande pitié

ces pauvres classiques! A Paris, je crois bien qu'on y mettait moins de scrupule. Je crois bien, par exemple, que M. Hugo pouvait encore toucher la main de M. Étienne, et que Henri III eût pu s'asseoir côte à côte auprès de Manlius; en province, il n'y avait point de tels rapprochemens, point de concession. Chacun marchait fièrement sous sa bannière, chacun avait son mot de ralliement et son chef de file. Les classiques s'avançaient en colonne serrée, ferme, imposante, et nous rudoyaient parfois d'une terrible façon. Les romantiques s'en allaient en tirailleurs lancer un bon mot, décocher un couplet, aiguiser une épigramme. Nous avions bien pour nous le petit journal du département qui nous ouvrait chaque dimanche ses sept ou huit innocentes colonnes (selon la place que prenaient les annonces), mais nos adversaires avaient leurs lourds Mémoires d'académie sous le poids desquels ils nous écrasaient. Nous étions, de notre côté, il est vrai, plus hardis, plus entreprenans, mais ils avaient de leur côté tout l'ascendant que donne le titre de propriétaire, électeur, père de famille, homme respectable. Ils usaient d'ailleurs de tous les moyens de séduction que leur présentait un budget mieux fourni que le nôtre. Ils donnaient des soirées, des bals, et nous en étions réduits, pendant ce temps, à nous en aller sur quelque promenade déserte, adresser une ode à la lune. Ils avaient, comme des ministres, toutes les attractions du sorbet, de l'orgeat, voire même de la perdrix truffée à offrir à leurs adeptes, et nous autres pauvres membres de l'opposition, ce que nous pouvions faire de mieux dans nos grands jours de fortune, c'était d'aller boire de la méchante bière dans un méchant cabaret. Enfin, ils étaient au pouvoir, eux, ils occupaient les hauts emplois de la préfecture, des douanes, des contributions indirectes, et nous qui en étions encore aux plus bas échelons, il y allait en quelque sorte de notre existence de ne pas trop vanter Cromwell, ou la préface de Joseph Delorme, car on eût pu nous révoquer sous prétexte que nous affichions de mauvais principes. Je vous dis que cette guerre-là ressemblait absolument à la guerre politique que l'on se fait aujourd'hui. Mais ce qui nous nuisait encore plus, c'était notre maladresse à nous servir de nos propres armes. Nous faisions des odes indignes, des sonnets détestables, des élégies à faire rire, des tragédies et des romans, comme si jamais on n'eût imaginé ce que c'était qu'un roman et une tragédie, et les perfides classiques ne négligeaient rien de tout cela. Ils savaient bien, les barbares, qu'il fallait nous regarder comme des malheureux copistes, qui, avec les meilleures intentions du monde, ne par-

venaient qu'à faire disparaître assez nettement, dans leur travail, les beautés du maître, et à outrer au-delà de toute mesure le moindre de ses défauts; mais ils se gardaient bien d'établir une telle distinction. Ils englobaient dans notre pauvre romantisme tout le grand romantisme de Paris, tout le romantisme modèle. Nos œuvres s'en allaient d'un bout de la ville à l'autre, analysées, discutées, commentées, ramassant sur toute la route une grande masse de fines critiques et d'amers reproches, jusqu'à ce qu'elles arrivassent chez le recteur, chez le maire, chez le préfet. Pensez! Après cela, il ne fallait plus parler des suaves élégies de Sainte-Beuve, des strophes de V. Hugo, du roman de *Cinq-Mars*, ou des *Contes d'Espagne;* car on nous objectait aussitôt le néologisme, le ton vaporeux, l'exagération ou la froideur de nos romans et de nos élégies. Il y avait bien, comme on le voit, un peu de mauvaise foi de la part de nos adversaires, mais ils luttaient contre une minorité ardente, et dans la frayeur qui venait parfois les saisir, ce n'était pas assez pour eux de se retrancher derrière les seize volumes de La Harpe, derrière les soixante et dix volumes de Voltaire, derrière tout Boileau, tout le théâtre ancien, et toute la critique d'Aristote, de Rollin et du P. Bouhours, ils voulaient attaquer, et ils le faisaient de temps à autre assez rudement. Il y aurait eu, en pareille occurrence, un parti à prendre, c'eût été de renier notre coopération à l'ouvrage malencontreux qui nous valait tous ces amers reproches, d'abandonner l'ami imprudent qui compromettait ainsi notre cause, et de laisser son livre comme mort sur le champ de bataille. Mais nous n'avions pas encore poussé si loin notre tactique, nous nous croyions tenus de défendre tout ce qui se ralliait sous notre enseigne, et nous ne voulions pas sacrifier le plus petit lambeau de notre écusson littéraire, pas même la barre de bâtardise. J'en demande bien pardon à mes anciens maîtres, que j'ai eu depuis le bonheur d'avoir pour amis, il y a mainte mauvaise production de l'un de nous qui a retardé le succès de leurs œuvres, par la cruelle opiniâtreté avec laquelle nos adversaires rejetaient sur l'auteur des *Consolations*, ou l'auteur d'*Hernani*, les péchés poétiques que nous commettions, hélas! bien innocemment tout seuls; et je connais tel académicien de province, honnête homme, bon père de famille, payant très-bien ses impositions, faisant, je crois, fort régulièrement son service de garde national, mais classique déterminé, et qui aujourd'hui, en 1835, travaille encore à repolir le quatrième ou le cinquième chant d'un *Art poétique* contre le romantisme.

Cette guerre littéraire, même avec son côté faible, et son côté ridicule, montre du moins quelle place la littérature occupait en province, et avec quel intérêt on en développait toutes les questions.

Au reste, ce n'est là qu'une des nombreuses faces sous lesquelles on pourrait étudier la province. Ce qu'il faudrait y chercher surtout, ce sont ces travaux consciencieux d'érudition, ces recherches admirables sur les mœurs, les traditions, les antiquités locales; ce sont ces hommes modestes, persévérans, renfermés, comme des bénédictins, dans le cercle de leurs études, et amassant chaque année des trésors de science; ces hommes que le renom littéraire ne tente pas, que les séductions de Paris ne peuvent émouvoir, qui restent fidèles à leur pays, et lui dévouent tout leur temps et lui rapportent tout le fruit de leurs études; des hommes comme M. Péricaud de Lyon, qui consacre toute sa vie à recueillir les documens historiques et littéraires de sa province, et à les publier; comme M. Manescau de Pau, l'ami, l'hôte, le guide savant et plein de cordialité de tous les littérateurs qui vont visiter son beau pays de Béarn; des hommes comme M. de Caumont de Caen, qui s'en va explorer toutes les églises de Normandie, pour nous en redire ensuite les beautés et l'histoire, comme M. Fabre de Montpellier, qui vient faire hommage à sa ville natale, des tableaux qu'il a recueillis pendant toute sa vie en Italie; comme M. Weiss, le savant bibliographe, qui emploie toute l'influence que lui donnent ses œuvres et son nom à enrichir la bibliothéque de Besançon, et à soutenir les efforts de ses jeunes compatriotes; comme M. D. Monnier, qui connaît chaque légende, chaque lieu remarquable, chaque nom illustre de son pays; des hommes comme l'aimable M. Jauffret, le bibliothécaire de Marseille, comme MM. Jung et Willm, et plusieurs autres professeurs de Strasbourg; comme M. Corcelle de Bordeaux, le premier qui fit le plan de la Madeleine; comme M. Pelet de Nîmes, et tant d'autres que je ne puis citer, car il faudrait, pour les connaître, entrer dans toutes les spécialités, embrasser tour à tour la médecine, la jurisprudence, les mathématiques, et prendre à la tête de ces diverses branches de science ou de littérature ces hommes de talent et de conscience qui ont peut-être fait de grandes découvertes, qui ont peut-être préparé de grands progrès, mais qui ne cherchent point à s'avancer, et dont il faut parfois arracher, avec une sorte de violence le secret caché sous leur timidité et leur modestie.

Que si l'on tourne ses regards vers la poésie, combien de franches et naïves inspirations n'y trouverait-on pas! combien de lyres craintives dont

les chants ont retenti à l'ombre et sans trouver d'écho ! combien d'hommes vraiment poètes auxquels il n'a manqué, pour conquérir leur gloire, que d'être devinés ou compris ! Hélas ! combien de germes précieux noyés dans l'oubli, combien de fleurs dont le parfum se répand inutilement dans le désert !

Full many a gem of purest ray serene,
The dark unfathom'd caves of ocean bear :
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its swectnes on the desert air.

Je commence par convenir de tout ce qui manque à ceux qui s'occupent de littérature en province. Il leur manque ordinairement la correction, la fermeté de style. Il leur manque un travail plus difficile, et plus d'émulation. Le théâtre où ils se trouvent placés est trop étroit; ils ont trop vite fait d'en gravir tous les degrés et de le parcourir d'un bout à l'autre. Ils passent trop tôt du rang d'élève à celui de maître, de l'étude à la critique. A leur première ode, on les remarque; à la seconde, on les loue; à la troisième, on va au-devant d'eux. Certes il en est beaucoup qui ne s'aveuglent point sur un succès aussi rapide, et n'y puisent au contraire qu'un motif de revoir leurs compositions avec plus de sévérité; mais combien d'autres qui arrêtent là leur ambition, et dont le superbe essor aboutit à les faire nommer chefs d'une coterie littéraire, ou membres d'une société d'émulation ! Leur horizon se rétrécit, la corde de leur arc n'est plus assez fortement tendue, et leur feu poétique avorte à la chanson de table ou à la pièce de circonstance.

Cependant il y a dans le calme, dans l'isolement, dans la commode régularité de la vie de province, quelque chose qui porte singulièrement à la méditation et à la rêverie. Il y a comme une saveur de poésie dans l'air natal que l'on respire, et tous ces lieux que l'on a parcourus enfant, toutes ces retraites mystérieuses des bois où l'on s'est plongé; tous ces escarpemens de la montagne, tous ces rians contours de la prairie, toutes ces teintes variées d'un paysage, nous rapportent, quand nous les contemplons plus tard, mille impressions suaves, mille souvenirs attrayans et pleins de fraîcheur. Alors il y a vraiment autour de nous de la poésie, et le jeune homme la reçoit de tous côtés, par le regard et la pensée. Il la rêve, il l'entretient avec délices, il la porte le soir au milieu des vieilles ruines, et le matin, sur la cime des rochers, il la sent qui remplit et échauffe sa

poitrine, et il est impatient de la produire. S'il ne peut la faire éclore, s'il la laisse retomber sur elle-même comme l'étamine d'une fleur dans son calice, c'est que la forme extérieure à lui donner, l'expression seules lui ont manqué; mais, au fond du cœur, il était poète, et grand poète.

Il y a même, il faut en convenir, tel genre de poésie qui ne peut guère être bien senti que loin de la rumeur des grandes villes, au milieu du silence et des riantes images de la campagne. Nous croyons, par exemple, que Burns n'eût pas fait dans le tourbillon d'Édimbourg les ravissantes élégies qu'il a faites dans sa ferme. Nous croyons que les poètes de Westmoreland, et en particulier Wordsworth, eussent mis moins de fraîcheur, moins de simplicité et de grâce naïve dans leurs chants, si, au lieu de s'inspirer au bord de leurs beaux lacs, ils étaient allés chercher l'inspiration dans un *rout* de la cité. Il faut à celui qui écrit le drame ou la comédie le spectacle, le bruit, le mouvement des villes; il lui faut une grande variété de caractères, de physionomies; il faut qu'il étudie l'homme sous toutes les faces, dans toutes les situations, et tant que ses études ne sont pas complètes, il ne peut guère songer à l'isolement. Mais il est une poésie timide, un peu tendre, élégiaque, qui se retire volontiers à l'écart, et se trouve bien de bâtir son palais de fée, avec les images champêtres qui l'entourent, et de s'asseoir rêveuse au pied d'un chêne, et de chanter pour la fille des laboureurs qui passe, ou pour le plaisir de chanter.

Cette poésie, qui n'a ni la fadeur de l'idylle, ni la constante monotonie de la description, et qui s'élève souvent jusqu'à l'ode; cette poésie qui se complaît en elle-même, qui ne sort guère de son monde intérieur que pour y rentrer avec plus de joie, est celle qui brille en province. C'est là que nous retrouverons, non pas toujours, non pas partout, mais en les cherchant un peu, des morceaux vraiment dignes d'être connus, et des hommes qui ont droit à ce que la critique s'occupe d'eux, à ce que l'on prenne soin de connaître leur vie et de mesurer leur talent.

J. REBOUL.

Voici une de ces natures mâles et vigoureuses qui échappent, par la puissance et l'admirable harmonie de leur organisation, aux circonstances extérieures qui les oppriment; une de ces natures nobles et viriles qui ne plient guère sous le sort, et, dans quelque position qu'on les relègue,

se révèlent toujours avec éclat. M. Reboul est un de ces hommes que la poésie vient elle-même chercher dans leur humble demeure, pour leur prêter son auréole, et les revêtir de son écharpe d'or. C'est l'homme du peuple qui ne court point après l'inspiration comme après un hochet pour en faire parade dans un salon, mais que l'inspiration saisit peut-être en dépit de lui-même. M. Reboul est le Burns de notre pays. Sa verve poétique ne s'est pas exercée entre les murs d'un collége; elle n'a pas grandi sous l'aile du monde, elle n'a pas été choyée par la fortune. Elle est née et elle a grandi toute seule, à l'écart, majestueuse et fière, sans tenir compte des obstacles, sans avoir recours à ces mille petits artifices que d'autres emploient, à ces échos de boudoir, à ces confidences de salon. Elle a grandi d'un seul jet, comme une plante généreuse qui se redresse contre le vent, et s'épanouit aux douces ardeurs du soleil.

M. Reboul est peut-être de tous ces poètes dont nous essaierons de parler celui qui a le plus d'énergie dans la pensée, et de fermeté dans le style. C'est celui de tous qui s'abandonne le moins à cette vague langueur, à cette espèce de *morbidezza* dont la plupart des poésies de province ne sont que trop souvent empreintes. Ses vers ne sont cependant pas exempts de négligences; il s'y glisse même parfois beaucoup trop de prosaïsme et d'expressions faibles et vulgaires. Mais tout à coup il se relève, et c'est avec une admirable majesté. Il y a du pindarisme dans le mouvement de ses strophes, et de temps à autre des étincelles brûlantes dans la rigoureuse concision de ses vers. On voit que ces compositions n'ont pas mûri lentement au milieu d'une froide nature, mais qu'elles sont écloses tout d'un coup sous les rayons ardens de son soleil du midi. Sa pensée ne s'arrête d'ailleurs jamais que sur de nobles sujets d'inspiration. Il ne la jette pas au hasard, il ne l'éparpille pas sur toutes les voies en rêveries d'amour ou en plaintes mélancoliques. Il la tient ferme et serrée, et puis vient le jour où cette pensée déborde. C'est la religion surtout qui inspire M. Reboul; c'est le christianisme qui lui prête ses grandes idées et ses grandes images. Ce qu'il aime, ce sont les temps de foi, ce sont les pieux mystères, et les naïves adorations des anciens jours. Ce qu'il rêve encore, c'est je ne sais quelle liberté religieuse appuyée sur le catholicisme et l'orthodoxie, c'est une transformation de l'ordre social actuel opérée tout entière par le retour aux vieilles croyances; c'est l'Évangile rayonnant d'une nouvelle gloire, c'est l'édifice des apôtres rebâti sur des ruines. Il est poète religieux, poète chrétien, et c'est à ce titre surtout qu'il mérite d'être rangé

dans l'école de M. de Lamartine, pour lequel il a plus d'une fois exprimé d'une manière brillante ses sympathies et son admiration. Dans une de ses plus belles odes, il s'adresse aux poètes qui, comme lui, proclament cette grande loi du christianisme, et il leur dit :

Au son de vos lyres suprêmes,
L'édifice des temps futurs
Verra les pierres d'elles-mêmes
Se ranger pour former ses murs.
Avides de saintes paroles,
Les cœurs recevront trois symboles :
Foi par qui tout est transporté,
Espérance qui fortifie,
Charité qui réconcilie
La richesse et la pauvreté.

Car du Christ seule encor la parole féconde
Du fond de son tombeau peut ranimer le monde
Mort par un oubli de la foi;
Seule elle peut, au bord du réduit funéraire,
Dire au cadavre infect : Écarte ton suaire!
Au nom du Dieu vivant, Lazare, lève-toi!

Déjà vieille et toute cassée,
Courtisane mise au rebut,
Qui, dans son fauteuil affaissée,
Radote tout ce qu'elle fut;
L'incrédulité décrépite
En elle-même se dépite
De voir ses amans dans l'ennui;
Plus d'un lui lance l'anathème,
Et vient, ainsi que Nicodème,
Trouver Jésus pendant la nuit.

Et plus loin :

Malheur à la lyre avilie
Qui flatte un peuple dans sa nuit,
Qui chante à table, et qui s'oublie
Jusqu'à s'enivrer avec lui!
Du déshonneur elle est frappée,
Ainsi que cette indigne épée

Qui, répudiant la valeur
Au milieu de la grande place,
Pour amuser la populace,
Tourne entre les mains des jongleurs.

Mais bénédiction à tout chantre sévère
Qui préfère à son front la haine du Calvaire
Au cercle d'un laurier honteux;
Qui, parlant de sagesse à tout sanglant délire,
Au jour du grand réveil comme Job pourra dire :
Je fus l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux.

Dans un galetas solitaire
La mort pourra fermer ses yeux;
Mais ses chants rompus sur la terre
Iront se renouer aux cieux.
Quittant cette triste vallée,
Son ame sera consolée;
Son parfum n'y fut répandu,
Comme ceux de la pénitente
A la chevelure pendante,
Que sur les pieds de la vertu.

Une autre pièce de M. Reboul qui renferme encore de grandes beautés, c'est son ode à M. de La Mennais. Quoique nous ne partagions pas complétement à cet égard les idées du poète, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître l'énergie qu'il y a déployée, et surtout le charme de ces images bibliques qu'il y jette à profusion. Et n'est-ce pas un vrai poète que celui qui peut écrire des strophes comme celles-ci?

Hélas! les rois n'ont pas seuls trompé notre attente;
La populace aussi compte une ère sanglante.
Alors la Liberté voila ses yeux de pleurs;
Le tyran en haillons n'en fut que plus farouche :
Tout système a passé par la pierre de touche :
Jamais le genre humain, se tournant sur sa couche,
N'a pu complétement endormir ses douleurs.

Chaque jour qui se perd dans l'abîme des âges
Ne varie après tout que l'aspect des orages,
Et ne fait que changer le mode de souffrir.

Toi-même tu l'as dit : l'exil est sur la terre ;
Les cris de l'opprimé ne s'y peuvent pas taire,
L'injustice y possède un sceptre héréditaire
Qu'à son poignet de fer nul ne pourra ravir.

On connaît déjà cette charmante élégie de M. Reboul sur la mort d'un enfant. Je ne puis cependant résister au désir de la citer. C'est d'ailleurs une exception à ce qu'il a l'habitude de faire ; car, à part cette pièce, tout ce que je connais de lui est d'un caractère plus grave et plus imposant, et puis il y a là une idée qui se rapproche de cette douce et poétique idée de Jean-Paul : que deux anges président à la destinée de l'homme, l'un qui lui donne la vie par un baiser, l'autre qui la lui reprend encore par un baiser :

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

» Là, jamais entière allégresse ;
L'ame y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

» La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

» Eh quoi ! les chagrins, les alarmes,
Viendraient troubler ce front si pur ?
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur ?

» Non, non : dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

» Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtemens;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers momens.

» Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

Et secouant ses ailes blanches,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère!... ton fils est mort!

Certainement il y a dans cette pièce de la négligence de style, l'impression pourrait y être parfois plus juste ou moins vague; mais ne respire-t-elle pas un sentiment exquis et une grâce admirable? Je ne puis, au reste, citer qu'une bien faible partie des productions de M. Reboul. Il n'aime guère à montrer ce qu'il a fait; je ne connais que par fragmens son poème sur Aigues-Mortes, adressé à M. de Lamartine, et qui renferme des passages délicieux. Depuis long-temps on le presse de publier un recueil complet de ses poésies; il n'a pas encore pu s'y résoudre. Il vit à Nîmes, très-retiré, cultivant l'art pour l'art, échappant aux séductions que le monde lui a offertes, membre de l'académie de Nîmes, ami de M. de Lamartine et de plusieurs autres hommes célèbres, mais faisant toujours son métier de boulanger; ce métier, dit-il avec une noble fierté, ce métier que son père lui a légué, et auquel il croit devoir s'astreindre. Homme de cœur, homme d'étude, homme d'un chaleureux entraînement et d'une vaste érudition, M. Reboul agit fortement sur tous ceux qui le connaissent, et je n'oublierai jamais l'impression qu'il m'a faite la première fois que je le vis, dans son étroite chambre d'artiste, avec sa belle tête couverte d'épaisses boucles de cheveux noirs, ses grands yeux bruns, pleins de vie, son regard ardent, sa parole ardente, et sa manière simple et pourtant entraînante de réciter des vers. C'est un de ces êtres rares dont le style primitif ne s'est point effacé, dont l'ame, concentrée en elle-même, a conservé tous ses parfums, toute sa chaleur; dont la pensée a gardé son bandeau virginal au milieu des cohues du monde où elle courait risque de le perdre. Et quand M. Reboul voudra mettre plus de soin dans la com-

position de ses vers, et s'avancer sur la scène, je crois que rien ne l'empêchera de prendre son rang parmi les poètes remarquables de notre époque.

CH. BRUGNOT.

Il est mort! mort tout jeune, quand d'ordinaire l'on se sent plein de force, quand l'on rêve à l'avenir; mort à trente ans! Sa tombe est fraîchement recouverte, et les fleurs qu'on y a jetées n'ont pu encore se faner. Ses amis recueillent les vers qu'il a laissés : des chants inachevés, des élégies dont le dernier mot n'est pas prononcé, des esquisses jetées d'une main habile, mais légère, à peine quelques œuvres plus complètes, à peine quelques tableaux. Ce beau volume, tombé de sa main mourante, et composé sur son cercueil, est triste à parcourir. C'est un bouquet de cyprès; on y sent le deuil à chaque page. Le poète a été pressé de tout dire, et il a tout dit rapidement. Il a passé par plusieurs voies, mais il n'a fait que passer. Il est parti les mains pleines de fleurs; il a jeté en tout sens ses idées de poésie : l'ode, l'idylle, la ballade, la romance. Il espérait peut-être revenir plus tard voir comme ces fleurs avaient grandi, et il ne l'a pas pu, et ces fleurs nous sont restées, comme il les avait semées, assez fraîches, assez gracieuses, mais souvent mal développées. Il y a dans toute sa poésie comme une fatale prévision, comme un secret avertissement de sa mort prématurée. Il se hâte de boire à toutes les sources de la vie pour les connaître toutes, et il sent venir le terme, et il s'écrie :

> Seigneur, c'est à vos yeux une vertu peut-être
> D'être si jeune et de mourir.

Ou bien il se souvient d'avoir vu avec deux de ses amis un lieu qui lui plaît, et il leur dit avec une triste prévision :

> Nous reviendrons encor, nous viendrons une fois
> L'autre mai nous asseoir là sur la même mousse,
> Courant et répétant que la journée est douce.
> Mais est-il sûr, amis, que nous viendrons tous trois?

Plus tard, ce pressentiment de mort, qu'il a nourri, le reprend avec plus de force. Alors il jette un regard d'abattement sur la route qu'il a

suivie, sur les êtres qui l'entourent, et il murmure avec des larmes dans le cœur :

Oui, la mort peut venir. — Dormir, — rêver, — n'importe !
Un vent m'a jeté là, qu'un autre vent m'emporte.
Oubli sur cette terre, et de l'autre côté,
Mon ami, c'est ma vie et mon éternité.
Oubli ! car j'ai passé sans laisser une trace;
Oubli ! car pour ma fosse il faut si peu de place !
Comme l'oiseau qui cherche une graine au désert,
Et pour tromper sa faim chante sur l'arbre vert,
Moi, j'ai souffert aussi : mais nul n'a lu mes plaintes
Et mes chants au désert : ce sont des voix éteintes.
Pauvre, obscur, sans destin, dans la foule perdu;
Avec le flot vulgaire atome répandu,
Ainsi que tout mortel qui parmi nous chemine,
J'ai cueilli, j'ai porté ma couronne d'épine;
Voilà tout. — Et celui qui mesure le temps
A dit un jour : Assez — assez vécu — trente ans !

Seigneur, pourtant j'avais une jeune famille,
Doux anges dont l'essaim frais et riant fourmille
Aux genoux de leur mère, et ne s'informe pas
Si quelque guide un jour doit manquer à leurs pas.
J'avais une compagne (oh ! moitié de mon ame)
Ange assis au foyer sous le nom de ma femme !
Elle croyait aussi qu'être unis c'était voir
Ensemble le matin, ensemble encor le soir.
Seigneur, c'est dans leur sein que votre bras me frappe,
Si j'ai soif, je ne veux pour moi ni d'une grappe,
Ni d'une goutte d'eau pour me désaltérer...
Mais, ô famille en deuil destinée à pleurer !...

Ce sont là à peu près ses derniers vers. Après cette pièce inachevée, on en trouve cependant encore une autre d'une teinte moins sombre ; la mort est venue l'arrêter au milieu d'une strophe, comme elle avait fait pour André Chénier.

Il y a en tête de ce volume une simple et touchante biographie, écrite avec une sorte d'amitié religieuse par M. Th. Foisset. C'est un travail qui résume très-bien le caractère et la tendance du poète. Il n'y a, dans tout le cours de cette naïve histoire, point de grands événemens, point de circon-

stances variées avec adresse, rien de ce qui pourrait étonner ou émouvoir fortement le lecteur. C'est une pauvre et humble vie de province qui commence dans un hameau, s'élargit un peu dans un collége, et puis rayonne d'abord avec joie dans le monde, et puis se retire timide et pensive dans l'isolement, et se berce dans ses rêves, et se nourrit de quelques études, et s'enclôt dans l'intérieur de la famille. C'est la vie d'un homme qui a compris de bonne heure que la route bruyante où tourbillonnent toutes les ambitions n'était pas faite pour lui, et qui rentre avec joie sous le toit de ses pères, et salue, comme Kleist, le bonheur d'avoir une douce femme, et redit comme Tollens, le poète hollandais :

« Heureux celui qui ne songe point à sa pauvreté, qui trouve son royaume dans l'amour de son épouse, et sa gloire dans ses enfans ! »

Zalig wie zijne armoë smade
Die zijn' ijkdom in zijn garde
En zijn' roem vindt in zijn kroost !

Ainsi mise à l'abri du contact trop fréquent du monde et des secousses extérieures, toute cette vie de poète se passe en douces et naïves sensations qui se renouvellent d'autant plus rapidement, qu'un rien peut les produire. C'est un jour de printemps qui lui sourit, c'est un ami qui arrive, c'est une rose qui vient d'éclore. Dans cette ame si pure, si limpide, si mollement impressionnable, la moindre circonstance fait époque, le moindre coup de vent plisse une ride, et le plus léger rayon de soleil ramène la joie. Et le poète s'en va ainsi s'ouvrant à toutes les émotions, embrassant dans sa pieuse ferveur toute la nature, et souriant à toutes les sympathies. C'est le printemps de l'imagination, c'est le mois de mai de l'existence, c'est alors que tout se revêt d'un doux prestige, que tout s'illumine d'une lueur scintillante; alors on passe par la porte d'or des songes, on porte sur la tête, comme Merlin, une couronne qui chasse tous les noirs soucis; alors on plonge dans l'infini, on entend autour de soi résonner de magiques concerts, les sources du rocher ont une voix pour nous endormir, on voit passer le soir dans la forêt des ombres blanches, avec une écharpe de femme, et dans l'ame livrée à tous ces enchantemens, il n'y a de place que pour la poésie et l'amour. Mais ces heures de printemps s'en vont. On se réveille un jour, et l'on s'étonne de ne plus retrouver toutes ces images, et l'on regarde tristement, comme Schiller, s'enfuir cet idéal avec ses

douces créations, et on le rappelle en vain, il ne revient plus. De cet idéal d'un instant, on retombe dans un lourd positif. De sa poésie candide et rêveuse, cet homme que nous venons de voir regagner joyeusement son hameau, cet humble enfant de la Bourgogne, Ch. Brugnot se jette dans la politique; et cette politique haletante de nos jours de révolution le prend d'une main de fer, et le fatigue et le torture et l'épuise. Elle l'a tenu ainsi deux ans devant elle, l'a mis hors de combat et l'a tué. En 1829, Ch. Brugnot rédigeait à Dijon *le Spectateur*, et en 1831 il mourut, abreuvé d'amertume, fatigué de déceptions, accablé par la violence et le mouvement de cette mêlée où il s'était jeté.

Et maintenant, en reprenant l'une après l'autre ses œuvres éparses, il est impossible de ne pas y reconnaître tout ce qu'elles ont d'incomplet : un style mou et négligé, une expression lâche et diffuse; beaucoup de grâce et de sentiment, mais peu de travail. Le poète s'abandonne trop aux molles langueurs de ses rêveries, il se berce dans la vague harmonie de ses vers, et ne songe pas à ce qu'ils peuvent avoir de long et de monotone pour ses lecteurs. Il y a cependant dans ce volume, à prendre toutes ces pièces par ordre de date, un progrès assez soutenu. On y voit toutes les transformations de l'idée poétique par lesquelles l'auteur a passé, et c'est à peu de chose près l'histoire de ce qui est arrivé à beaucoup d'entre nous qui ont fait de bonne foi l'étude de leur art, et qui en ont suivi le mouvement et le progrès. D'abord le vers alexandrin ferme, rigoureux, marchant avec gravité sur ses douze syllabes, sans fausse césure et sans enjambement; la description apprise à l'école de Delille, et l'amour senti comme Parny. Et puis André Chénier vous tombe entre les mains. On s'étonne de ce charme qu'il respire, on savoure avec bonheur la douce mélancolie de ses vers, on le lit vingt fois et on le relit encore; c'est le poète qui commence à remplir votre attente, c'est celui qui vous sort de la froideur compassée, ou de cette absence de vie intime qui vous ont frappé dans les autres poètes élégiaques. Alors vous vous demandez, peut-être par un dernier scrupule, comment il se fait que ce poète ait osé rompre un alexandrin à la troisième ou la quatrième syllabe, en dépit des sages préceptes de Boileau; mais une fois arrivé là, je crains bien que vous ne commenciez à prendre goût à l'hérésie, et que la question ne se décide au détriment de vos anciens maîtres. Et puis arrive M. de Lamartine avec ses *Méditations*, qui répondaient si bien à tout le besoin de religion, à toute la tristesse de notre époque, et puis M. Sainte-Beuve avec sa terrible préface et ses vers en-

traînans à l'appui, et puis M. Victor Hugo avec ses odes et ses ballades. Alors c'en est fait, vous abdiquez votre passé, votre poétique à la J.-B. Rousseau, vous brisez sans façon le vers, et vous y trouvez plus d'effet; vous repoussez de toutes vos forces la périphrase, vous ne craignez pas de chercher à mettre dans vos compositions plus de naturel et de sentiment que d'artifices de style. Dès ce moment l'apostasie est complète; Lebrun vous renie, Boileau vous lance l'anathème. Il ne vous reste plus qu'à abdiquer franchement vos premiers insignes, et à marcher sous la nouvelle bannière que vous vous êtes choisie. Ainsi a fait Brugnot, ainsi avons-nous tous fait, nous autres jeunes gens obscurs de la même époque, qui suivions avec tant d'abandon le mouvement littéraire de la restauration. Il y a dans ce recueil, que les amis de M. Brugnot nous ont donné comme les *reliquiæ* d'un autre Farcy, il y a des morceaux d'un grand mérite, des élégies pleines de grâce et de naïveté; un poème sur les fleurs qui renferme de jolies descriptions; un autre, intitulé *le Chasseur*, qui a toute la capricieuse allure de la ballade allemande, et une poétique nouvelle que l'on regrette de ne pas voir achevée. Il fallait à M. Brugnot quelques années de plus pour terminer toutes ces ébauches, après quoi son volume eût été moins gros peut-être, mais mieux composé.

A. DE LOY.

M. de Loy est mort aussi tout jeune, il y a deux ans, en rédigeant le *Mercure Ségusien* à Saint-Etienne. Mais sa vie ne s'est pas écoulée d'une manière aussi calme que celle que nous venons de dépeindre. Elle a été triste, orageuse, flottante, douloureusement traversée par mille secousses inattendues, par un esprit inquiet et aventureux. Peu d'hommes ont passé par tant de diverses positions; peu d'hommes ont gravi en aussi peu de temps les échelons de la poésie, pour redescendre ceux de la misère. Je ne connais à mettre à côté de lui que Savage en Angleterre; Gunther en Allemagne. Souvent, sur sa route, il a eu à lutter contre le besoin; à travers son existence vagabonde, plus d'une fois il a compris que le pain d'autrui est amer, et qu'il est triste de monter et de descendre l'escalier de l'étranger; plus d'une fois, en regardant l'asile qu'il venait de quitter, il a pu se dire avec douleur comme Pindemonti:

« O heureux celui qui ne pose pas le pied hors de sa douce terre natale! »

Oh! felice chi mai non pose il piede
Fuori della natia sua dolce terra!

Le blâme du monde a pesé lourdement sur lui. Je ne veux pas rappeler toutes les accusations qu'on lui adressait, je ne veux pas rechercher s'il méritait tous les reproches qu'il a subis. C'est bien le moins que nous ne mettions pas en jugement les mânes d'un homme, comme le faisaient les Égyptiens, et que nous laissions dormir en paix dans la tombe celui dont la vie eut peu de repos. La souffrance lave bien des choses. La Fontaine rendait l'innocence au malheur, et tant qu'un poète n'a pas cru devoir afficher sa vie comme H. Raynal, ou proclamer son cynisme par ses œuvres, comme Crébillon, le marquis de Sade, ou de Laclos, je ne sais s'il est permis à la critique d'entrer dans ce for intérieur de la conscience, et d'y introduire le scalpel.

De Loy était pourtant parti de son village de Franche-Comté, auprès de Luxeuil, dans la Haute-Saône, avec d'heureuses chances d'avenir. Jeune, instruit, plein de sève et d'intelligence, ayant fait de bonnes études, et revêtu de bonne heure du double titre de docteur ès-lettres et de docteur en droit, il voyait s'ouvrir devant lui plusieurs carrières, et il avait même assez de fortune pour pouvoir les essayer. Comment tant de moyens de succès n'ont-ils pu lui suffire? Comment a-t-il dévié de si loin de la route qu'il avait prise? Je laisse à un biographe plus entreprenant que moi le soin d'en rechercher les motifs, et à un psychologue, celui de les expliquer. Qu'il me suffise de dire qu'une fois jeté dans son existence aventureuse, il n'y trouva plus de barrière, plus de frein. Alors il parcourut la plus grande partie de la France, l'Allemagne, la Suisse, le Brésil, le Portugal. Il a laissé sur toutes ces contrées, et surtout sur Genève et les Açores, de touchans souvenirs poétiques. En 1826, nous le retrouvons à Lyon, attaché à la rédaction de *l'Indépendant*. C'était, comme on le sait, le journal de cette société qui s'était formée sous le titre d'académie provinciale pour opposer un contre-poids à la centralisation littéraire de Paris. Les écrivains les plus distingués de cette époque en faisaient partie. M. de Chateaubriand en était président honoraire à perpétuité, et M. Ch. Nodier, président annuel. La société avait des réunions fixes, de vastes et nombreuses correspondances. Elle exprimait ses vues par son

journal dans lequel il a paru des articles assez remarquables, et elle devait publier chaque année douze volumes. Le premier, et je crois le seul qu'elle ait fait paraître, c'est le recueil de poésies de de Loy; car, peu de temps après, il se fit dans ce large réseau littéraire, une telle trouée, que toutes les mailles se rompirent, et il fallut l'abandonner.

Après cela, de Loy reprit son existence errante, et il serait bien difficile d'indiquer d'une manière précise où il passa son temps, car à toute heure il se remettait en route. Il avait bien un frère, une femme, des enfans, une retraite dans ses montagnes de Franche-Comté, mais c'était là qu'il fallait le moins le chercher. Il avait dans la Bourgogne, du côté de Mâcon, un asile de prédilection qu'il a chanté plusieurs fois; c'était là, disait-il, qu'il trouvait ses Hervart; c'était là qu'il aimait à venir s'abriter, mais son insatiable besoin de voyage l'empêchait de s'y fixer pour long-temps. Un jour, vous alliez le chercher dans cette campagne qu'il vous avait tant vantée, dans cet hospitalier Sattendras, et vous appreniez qu'il courait alors le midi. Une autre fois, il vous écrivait qu'il venait d'ouvrir un cours de littérature à Douai, et six semaines plus tard, il partait pour l'Allemagne.

Je l'ai connu après qu'il eut quitté la rédaction de *l'Indépendant;* je l'ai revu assez fréquemment depuis, et toujours le même, insouciant, fantasque, léger, enthousiaste, saisissant avec ardeur toute idée poétique, et palpitant de joie à la lecture de quelques vers, comme La Fontaine à la lecture d'une ode de Malherbe. Avec des goûts de volupté comme Épicure, il pouvait vivre comme Diogène. Dix sous dans sa poche pouvaient lui sembler parfois une grande fortune; mais s'il eût possédé tout d'une fois cinquante louis, jamais il n'aurait songé à en ménager la moindre parcelle. Pour lui, l'heure présente était tout, et le lendemain rien. De là si peu de sagesse de ce monde, de là tant de soucis, et de jours de besoin. Un soir, je le rencontrai par hasard à Paris, tandis que je le croyais au fond de la province. Il était pâle, défait, abattu, et il m'avoua que depuis trois jours il couchait sous une de ces baraques de marchands qui se tiennent près de l'Institut. Une autre fois, il accourut chez moi tout effaré, il venait de rencontrer la figure d'un homme à qui il devait de l'argent, et il fut pendant long-temps à ne plus oser sortir que de nuit. Les exigences ordinaires du monde le touchaient peu. Ce n'était guère un homme à se soucier de l'art de mettre sa cravate, et de la coupe de son habit. Et à force d'exercer son stoïcisme sur les mille contra-

riétés par lesquelles il avait à passer, il en était venu à l'appliquer aux choses qui d'ordinaire se plient le moins au stoïcisme. Quand une pensée de poésie lui venait, quand une lueur d'inspiration traversait son ame, il n'y avait plus pour lui ni besoin physique, ni convenance, ni saison. Je l'ai vu quelquefois dans une ville de province, où je passai l'hiver, sortir brusquement le soir, au milieu de décembre, s'en aller par le vent et la neige le long de la rivière, et revenir avec une ode pleine de verve et d'enthousiasme.

Quand il entreprenait un de ses fréquens voyages, à travers la France, ou dans un pays étranger, il ne faut pas croire qu'il y mît ce demi-luxe bourgeois dont parle Sterne; le porte-manteau avec la demi-douzaine de chemises et la culotte de soie. Il partait tout simplement avec un bâton cueilli au milieu d'une haie, un petit cahier où il écrivait ses vers, et un livre dans sa poche. Il s'en allait de ville en ville, frappant à la porte de tous les littérateurs, prenant gîte chez tous les journalistes, et s'insinuant si vite et si bien dans l'esprit de ses hôtes qu'il était impossible de ne pas le recevoir, et quand on l'avait reçu, de ne pas vouloir le garder. S'il y avait une feuille littéraire dans cette ville, il y mettait des vers ou une nouvelle; si un athénée, il demandait à y donner quelques séances; si sa garde-robe était en trop mauvais état, il vous le disait sans façon, et s'accommodait aussi bien d'une paire de bottes que d'un gilet. Mais vous eussiez eu tort de croire que vous alliez le retenir; vous l'eussiez mal connu si vous aviez voulu lui parler d'idées stables et vous mettre en devoir de lui chercher une place; car au premier beau jour, il partait comme une hirondelle, en vous laissant une lettre de remerciement bien tendre où il parlait de tout, excepté de revenir.

Au milieu de ces courses de côté et d'autre, de cette vie indécise et flottante, je ne sais comment il faisait pour se tenir sans cesse au courant de tout ce qui paraissait en littérature, et pour accroître toujours son érudition. C'était un homme qui, à trente ans, possédait une étonnante variété de connaissances; qui pouvait entamer une discussion suivie sur la philosophie, la poésie, la politique, l'histoire, la jurisprudence, et qui lisait avec la même facilité le grec, le latin, l'hébreu, l'allemand, l'anglais, le portugais, l'italien et l'espagnol. Certes avec une aussi grande étendue de connaissances et l'imagination qui l'enflammait, il eût pu laisser beaucoup d'œuvres importantes, si son genre d'existence ne s'était opposé à toute espèce de travail suivi et de composition de longue haleine.

Il nous reste de lui des articles en prose, légers, spirituels, piquans; plusieurs pièces de vers disséminées dans différens journaux, et qui mériteraient bien d'être réunies; puis ce petit recueil imprimé à Lyon, sous le titre de *Préludes poétiques*. Ses vers sont d'une grande pureté de style, e d'une facture sévère, soigneusement travaillée et polie. On voit que s'il s'abandonnait sans réserve à sa première inspiration, il revenait ensuite corriger avec soin ce qu'elle avait produit. Cette grande correction de style ne nuit en rien à ce que sa pensée a de tendre et de suave, aussi lui est-il arrivé que signant, dans le *Journal des Débats*, une pièce de vers de ses initiales, on lui ait fait l'honneur de l'attribuer à M. de Lamartine. Le caractère de sa poésie est essentiellement lyrique; c'est presque toujours le mouvement de l'ode, hardi, fougueux, élancé. Cependant il en revient souvent à l'élégie, il rentre dans le fond de son cœur, il en sonde la tristesse, et il se dit :

Je ressemble à l'algue des mers :
Une vague en mourant la dépose au rivage,
Une autre la reporte au sein des flots amers.

Ou bien comme dans cette touchante pièce intitulée la *Résignation* :

Le lit où je repose est baigné de mes pleurs;
Comme l'herbe des champs ma jeunesse est fanée,
Et si j'ai vu passer une belle journée,
C'était une eau rapide entraînant quelques fleurs.

Sur cette mer du monde où le nocher s'égare,
Crédule, j'ai vogué sur la foi de l'orgueil,
Et quand les vents poussaient mon navire à l'écueil,
Nulle main sur le bord n'a fait briller le phare.

Me voilà séparé de tout ce qui m'est cher;
Que votre volonté, mon Dieu, soit accomplie!
Ma bouche se résigne, et du calice amer
Je saurai, s'il le faut, boire jusqu'à la lie.

Comme exemple de son mouvement lyrique, j'indiquerai les premières strophes de cette ode aux Francs-Comtois :

Vois-tu ces monts altiers où couve la tempête?
C'est là qu'est le séjour de l'aigle et du poète.

Homme libre, ces rocs t'offrent leur boulevart ;
C'est parmi leurs sommets que, versant sur le monde
Sa lumière féconde,
La liberté s'assied comme sur un rempart.

Rendez-moi ce nid d'aigle où, belle d'espérance,
Dans un air vif et pur s'éleva mon enfance !
Menez-moi sur ces monts d'où, mesurant les cieux,
Le poète inspiré, fils de la Séquanie,
Sur l'aile du génie
Comme le roi des airs s'envole aux pieds des dieux.

Et cette ode à M. de Chateaubriand :

Quand, pareil à ce Nil orageux dès sa source,
Le siècle eut entraîné, dispersé dans sa course,
Et les faisceaux des lois, et les marbres des dieux,
Quelle main releva les débris du naufrage,
Et fit briller de l'arc promis après l'orage
Un rayon céleste à nos yeux ?

C'est lui, c'est l'écrivain dont notre âge s'honore,
Le chantre de René, de Moïse et d'Eudore ;
Il fut trouvé fidèle au parti malheureux ;
Libre, il ne plia point devant la tyrannie ;
Et le beau monument qu'éleva son génie
Tient moins à la terre qu'aux cieux.

Mais de ses longs chagrins son front garde la trace,
Ses jours furent troublés comme les jours du Tasse ;
Comme lui de la gloire il paya les faveurs ;
Un grand homme est toujours en butte aux vents contraires,
Et son ame, au-dessus de nos ames vulgaires,
Renferme aussi plus de douleurs.

Aux champs américains jeté par un orage,
Sur quels bords son esquif n'a-t-il pas fait naufrage ?
Il a vu le Jourdain, le Tibre et l'Eurotas ;
De la tombe où gît Sparte il baisa la poussière,
Il pleura sur Athène, et sa voix la première
A réveillé Léonidas.....

C'est aussi une belle et touchante pièce que cette élégie adressée au *vallon de Choully*, et celle qui a pour titre : le *Brésil*, et encore son

ode aux *femmes*. Ce que l'on reprocherait peut-être aux vers de de Loy, c'est une richesse d'érudition qui les décore trop pour ne pas y faire tort quelquefois au naturel et au sentiment. Mais c'est sans doute au milieu de tous ces recueils de poésies dont la province nous a dotés, l'un des plus mûrs, des mieux conçus et des plus remarquables.

Un jour viendra où cette biographie de de Loy sera écrite d'une manière plus large et plus complète; un jour, je l'espère, on réhabilitera le génie de ce pauvre poète, rejeté par le monde, mais sanctifié par le malheur. Alors on dévoilera tout ce qu'il y avait de puissance dans l'ame de cet homme auquel il n'a manqué peut-être que d'avoir cette place qu'il cherchait vaguement à travers la société, et dans cette vie étrange, variée, aventureuse, le romancier trouvera plus d'une scène touchante, et le poète plus d'une inspiration.

X. Marmier.

SALON DE 1835 [1].

PREMIER ARTICLE.

Selon qu'il est passé en usage, tout le monde répète que l'Exposition de cette année est mauvaise, et pourtant elle renferme plus de vingt morceaux de peinture ou de sculpture dignes d'être mis à côté de ce qui honora les Expositions précédentes. Cette critique en masse, que personne ne se refuse plus, mais à laquelle on n'attache pas d'importance réelle, trouve son explication naturelle dans le dégoût qu'inspire la multitude de détestables tableaux, véritables produits industriels accrochés aux murs du Louvre avec l'adresse des marchands, comme dans un bazar. Mais c'est une nécessité qu'il faut subir, et que, pour notre compte, nous subissons volontiers, puisque ce n'est qu'ainsi que se conserve sans entrave la liberté absolue que chacun doit avoir de se produire. D'ailleurs, les esprits réfléchis, surmontant les impressions fâcheuses reçues d'abord, se résignent à une revue calme et sérieuse, s'attachent aux bonnes choses, oublient les mauvaises, et se forment une opinion mieux raisonnée.

(1) Nos lecteurs sont peut-être étonnés du silence que la REVUE a gardé jusqu'à présent sur le Salon. Un tel retard n'est pas dans nos habitudes, et nous croyons devoir l'expliquer en disant que celui de nos collaborateurs qui, dès l'ouverture de l'Exposition, avait reçu mission d'en rendre compte, ayant abandonné ce travail, ce n'est que depuis quelques jours que M. Schoelcher a bien voulu s'en occuper.

(*N. du D.*)

On peut se consoler de voir qu'une tourbe d'artistes sans talent ait frappé comme toujours aux portes du Salon, et y ait été admise, quand on pense aux hommes distingués qui y sont entrés aussi. Dans le fait, il n'y a que MM. Decamps, Sigalon et Robert que l'on puisse regretter avec juste raison; mais nous avons Delacroix. Quant aux autres noms que l'on ne trouve pas sur le livret de cette année, ils ont des égaux et des supérieurs parmi ceux qui restent.—Le tableau capital de M. Robert n'est point arrivé à temps, et il a été soumis à la loi commune. Nous félicitons les administrateurs du Musée de n'avoir pas, même en faveur d'un si beau nom, violé le réglement, qui fermait le Louvre après le délai fixé : c'eût été un précédent pour l'ouvrir bientôt à la première médiocrité qu'aurait protégée un auguste caprice. MM. Decamps et Sigalon sont en Italie. Le premier est allé étudier et admirer des modèles dont la destinée semble être d'inspirer à jamais les artistes sans rien perdre de leur excellence, comme le soleil échauffe le monde sans rien perdre de ses feux générateurs. Le second s'est chargé de la copie du JUGEMENT DERNIER; et il ne fallait pas moins que son fort talent pour oser aborder cette immense entreprise. Trois années s'écouleront encore avant qu'elle soit achevée. Les embarras à surmonter sont extrêmes : le pape ne veut point céder sa grande et belle chapelle, le peintre lutte en vain contre lui, et son travail est toujours pressé entre deux cérémonies religieuses. Il est touchant de voir le courage qu'il déploie pour garder à la postérité la sublime fresque qui tombe en poussière.

« Toutes les sensations que les chefs-d'œuvre de ce pays peuvent me faire éprouver, nous écrivait-il dernièrement, sont absorbées par mon travail. Dans cette campagne de cinq mois, et par des chaleurs accablantes, j'ai dessiné et peint quatre-vingt-trois figures, dont la moindre est grande comme nature. Il faut que je traduise et ressuscite en courant l'homme le plus puissant et le plus pur. L'œuvre du JUGEMENT DERNIER n'a point de repos, point de sacrifice; tout est à la surface. Les figures qui la composent ne sont pas de même nature que celles qui courent les rues; elles remuent avec une effrayante énergie. Le sceau de deux grands maîtres, Michel-Ange et le temps, donne à la fresque du JUGEMENT DERNIER une physionomie qui la caractérise singulièrement. Elle est empreinte par le premier de toute la puissance imaginable; les dégradations pittoresques de l'autre lui donnent l'air fantastique d'un rêve. Les qualités qui appartiennent à Michel-Ange peuvent se copier; celles du temps, impossible. L'homme mutile, le temps seul ruine. »

On voit que la copie du JUGEMENT DERNIER sera aussi digne de l'original qu'il était donné à un homme de la faire.

Si l'examen sérieux de l'Exposition de cette année ne nous la montre pas au-dessous des précédentes, il conduit à reconnaître qu'elle porte un caractère différent. L'impulsion donnée par Géricault et renouvelée par Delacroix va s'amoindrissant; l'école française, on peut le constater, cherche autre chose maintenant que la force du mouvement et l'énergie des passions; les habitudes de polémique et d'investigation qui se sont introduites en France ont étendu leur influence jusqu'à elle. A force de voir tous les hommes de valeur chercher dans le passé et rêver à l'avenir, les peintres sont devenus curieux et raisonneurs aussi; ils ont quitté les régions d'en haut; ils se sont mêlés à la société que, comme artistes, ils oubliaient depuis long-temps; l'atelier a cessé d'être un lieu en dehors de l'existence commune, une espèce de sanctuaire où l'on ne vivait pas de la vie intellectuelle de tout le monde, où la chose sociale ne trouvait pas d'accès. Leurs œuvres se sont nécessairement ressenties des agitations de leur ame ou plutôt des préoccupations nouvelles de leur esprit, et il est facile de remarquer qu'elles sont plus étudiées, plus travaillées, mais aussi moins animées de fougue et d'élan. Elles sont peut-être plus correctes, mais assurément moins inspirées. Je ne me prononcerai pas ici pour ou contre l'une de ces deux routes, car je ne les regarde comme absolument bonnes ni l'une ni l'autre; mais sans exiger une perfection que je sais impossible, je voudrais qu'on tendît davantage vers un but où les deux qualités se trouvassent réunies et fondues. Plusieurs amis auxquels nous faisions part de cette observation, pour nous assurer de sa justesse, ont supposé qu'un tel changement dans la manière de nos peintres pouvait être attribué à l'influence de M. Ingres. Bien que nous n'éprouvions aucune sympathie pour la pensée de M. Ingres, on nous verrait avouer cette influence si des faits, selon nous, concluans, ne nous donnaient la conviction du contraire. M. Ingres, qui veut faire remonter la peinture au point où l'avait portée Raphaël ou même Pérugin, a obtenu ce qu'une volonté forte et persévérante ne manque jamais d'obtenir. Quelques-uns de ces caractères dociles qui semblent créés pour être les fanatiques de la première idée nouvelle qui se présente à eux l'ont suivi aveuglément, mais l'école s'est contentée de faire profession pour lui d'une admiration qu'il nous sera facile d'expliquer plus tard, et l'on est en droit de dire que ses élèves les plus intelligens l'ont vite abandonné. Qui se douterait au-

jourd'hui, à voir leurs œuvres, que M. Ziégler, M. Cl. Boulanger et M. Perlet furent les élèves chéris de l'auteur de la fameuse APOTHÉOSE. M. Lehmann reste à M. Ingres, j'en conviens; mais la somme de bonnes intentions qu'il peut y avoir dans le DÉPART DE TOBIE, de M. Lehmann, ne saurait me faire changer d'avis. Je persiste donc à croire que la direction nouvelle de nos jeunes peintres tient à cet esprit de recherche que nous avons signalé. On pourrait établir sans forcer trop notre proposition, qu'il y a connexité exacte entre les travaux de la littérature et les leurs. En même temps que les savans fouillaient dans les manuscrits, et que les lettres se retrempaient dans la vieille langue, les artistes se mirent à exhumer les poudreuses gravures, à étudier les anciens maîtres; et sans parler du *bien et du mal*, exposé par M. Orsel il y a deux ans, je me rappelle que l'année dernière, M. Ary Scheffer s'était tout-à-fait rapproché dans quelques figures de sa Marguerite à l'église, de ce que je connais des maîtres allemands du quinzième siècle; aujourd'hui même sa FRANÇOISE DE RIMINI se ressent encore beaucoup de ces erremens. Le CONNÉTABLE DE SANCERRE, par M. Ziégler, nous paraît empreint aussi des souvenirs de la peinture allemande: mais comme il se trouve toujours des hommes qui franchissent toutes limites, et ne savent pas mettre de frein à leurs ardeurs, on a exagéré ces bonnes études; et voilà que M. Signol, à l'exemple de ceux qui ont écrit des romans en style de moyen âge, s'est mis à copier exactement la peinture des prédécesseurs de Raphaël. Je n'ai pas de dédain pour LE CHRIST AU TOMBEAU de M. Signol, il y a de l'ame dans la manière dont le Dieu mort est traité, de la sensibilité dans la figure de l'ange; la composition est calme, simple, religieuse comme elle doit l'être, et la facilité même avec laquelle le peintre s'est identifié avec les modèles de sa prédilection, prouve qu'il ne manque pas d'intelligence. Pourquoi donc oublie-t-il que faire des pastiches, c'est abdiquer volontairement la puissance de créer, c'est se condamner soi-même à la servitude? Il paraît qu'il s'est formé en Allemagne une école qui a la prétention de refaire le christianisme par l'art: ces hommes croient nous ramener à la religion en faisant de la peinture comme les premiers peintres chrétiens, qui se mettaient à genoux chaque fois qu'ils prenaient leur palette, élevaient leur ame à Dieu, et demandaient à la sainte Vierge d'animer leurs pinceaux de la grâce divine. Cette idée, qui est bien l'idée la plus allemande du monde, a trouvé des croyans; les chefs sont présentement réunis à Rome, où ils font de nombreux prosélytes. Nous sommes disposés à croire que le

tableau de M. Signol est celui d'un nouvel enrôlé. On dit que dans leur exaltation mystique, ces jeunes gens baisent la main droite de M. Ingres quand ils le rencontrent par les rues : cela est possible, et nous sommes, nous, toujours trop vivement émus par ce qui porte le cachet d'une ardente passion, pour avoir le courage de ridiculiser ces coutumes renouvelées du treizième siècle ; les ames les plus riches éparpillent si follement leurs trésors, les natures les plus divines se vulgarisent de propos si délibéré dans de frivoles amitiés au lieu de concentrer toute leur sensibilité dans une grave affection, elles sacrifient avec tant d'imprudence les joies pures d'un saint recueillement à l'accomplissement d'inutiles devoirs du monde, en un mot ce qui est convenable l'emporte tant sur ce qui serait bien, la foi en quelque chose est devenue si rare, que je la respecte avec tendresse même lorsqu'elle se trompe. Cependant, il nous est impossible ici de ne pas rappeler que toute imitation, en fait d'art, est un vice capital et sans remède. L'individualité est le premier mérite d'un artiste. L'homme de talent n'a pas de maître ; il est élève de la nature. S'il est aujourd'hui des peintres véritablement religieux, qu'ils fassent de la peinture religieuse, mais qu'elle soit en harmonie avec le siècle. Des pastiches, nous le répétons, n'ont aucune portée dans l'ordre d'idées où il convient qu'un grand artiste se place. Tout point d'arrêt contrarie le mouvement qui nous gouverne. Se lier à 1300 ou à 1800, c'est toujours être stationnaire et conséquemment rétrograde. Les prétentions de ceux qui veulent nous ramener à la peinture du Campo-Santo sont aussi déraisonnables, aussi nuisibles que celles des vieillards de l'Académie qui ne supposent pas possible de faire mieux ni permis de faire autrement qu'eux. Une des principales erreurs de M. Ingres, à notre sens, c'est de croire qu'en peinture Raphaël a posé les colonnes d'Hercule, et que le beau est resté là depuis quatre siècles. Copier Raphaël à l'heure qu'il est, c'est le calomnier. Si Dieu, pour consoler notre époque de sa misère, ramenait parmi nous le mélancolique et beau jeune homme d'Urbin, assurez-vous qu'il ferait autrement qu'il n'a fait.

La peinture française est loin des écarts que nous venons de signaler : grâce au ciel, au contraire, nous n'avons pas ce que l'on appelle à proprement parler une école, c'est-à-dire une donnée fournie par un homme plus ou moins créateur, que tous les autres doivent imiter, sous peine d'être méconnus. Chacun apporte son individualité ; ces individualités ne sont pas toutes essentiellement originales, mais du moins elles sont tou-

jours diverses (nous parlons ici seulement des hommes qui méritent considération). Il serait aisé de prouver qu'à aucune époque peut-être, il n'y eut dans l'art autant de volontés distinctes, et si l'on exige que nous citions des noms, cela ne nous embarrassera pas. Il est évident que Robert fait autre chose que Granet, Sigalon autre chose que Delacroix, Moine autre chose que Barye, Huet autre chose que Dagnan, Monnier autre chose que Charlet. Si maintenant on examine la direction de ces hommes, on voit qu'elle devient presque commune à tous; ils sont attirés vers l'histoire moderne, suivant encore en cela les impressions qui leur viennent du dehors, celles que les lettres leur envoient. Ils ont été long-temps à se débattre contre cette tendance; amoureux de leurs poétiques caprices, faciles à leurs brillantes fantaisies, soutenus d'ailleurs par les exemples que leur avaient laissés les maîtres, on les a trouvés rétifs aux idées *d'utilité;* ils voulaient faire de l'art pur, de l'art pour de l'art. On a eu de la peine à leur persuader qu'il était mieux de rendre aux grandes figures de l'histoire leurs corps et leur ame, plutôt que de saisir, comme les petits maîtres flamands, un motif qui passe insignifiant dans la rue, ou d'en choisir un sans portée; ils disaient que l'art était assez noble, assez beau par lui-même pour n'avoir pas besoin de représenter une haute pensée; ils répétaient ingénieusement que sa poésie était sa moralité, et il fallut presque une révolution pour leur faire entendre que l'art serait deux fois beau et deux fois noble s'il se donnait un but social; enfin ils se sont laissés entraîner. L'histoire est la chose importante, l'occupation capitale du siècle. Tout s'appuie sur elle; on veut savoir s'il ne sortira pas quelque bien de l'étude comparée du passé; les hommes qui voient le bonheur leur échapper sans cesse ne l'en espèrent pas moins, et ils sont impatiens de constater chaque pas du progrès, qu'ils acceptent comme un gage pour l'avenir. Tous les ouvrages aimés de notre époque en effet sont des travaux historiques. Thierry, de l'histoire; Guizot, Mignet, Michelet, Capefigue, de l'histoire; Gros, de l'histoire; Cuvier, dans les révolutions du globe, encore de l'histoire. Les artistes, comme nous le disons, quelques-uns à leur insu, et d'autres avec connaissance de cause, se sont jetés en grand nombre dans cette voie.

Sans vouloir parler du talent de peindre, du savoir-faire, du métier matériel, qualité sinon éminente, du moins indispensable à un artiste, puisque les plus belles compositions avorteraient en celui qui ne saurai pas les bien écrire, il reste deux lignes à suivre dans ce que nous appelle-

rons, non pas la peinture d'histoire, mais la peinture historique; il reste, disons-nous, deux lignes à suivre : la première, celle de la vérité du costume et des mœurs, celle qui fait d'un tableau une chronique en action; la seconde, celle qui choisit dans l'histoire un sujet d'où ressort une moralité ou un enseignement. Nous dirons dans notre premier article pourquoi nous préférons celle-ci à l'autre; les développemens de notre pensée nous mèneraient aujourd'hui trop loin; contentons-nous de choisir au Louvre quelques exemples propres à bien expliquer la différence que nous venons d'établir. M. Saint-Èvre avait à représenter Charlemagne présidant aux travaux des savans qu'il appela près de lui pour professer dans les écoles dont il était fondateur. On sait que les mœurs et les costumes du temps de Charlemagne étaient à peu près perdus pour nous; chacun l'habillait selon son gré, et le plafond où M. Schnetz a traité le même sujet est sous ce rapport un type d'incroyable barbarie. M. Saint-Èvre n'a pas voulu se livrer à de pareilles inventions; il a fait de précieuses recherches, et compulsant les plus vieux manuscrits de la Bibliothéque royale, aidé surtout des miniatures de la Bible de Charles-le-Chauve, il est parvenu, nous croyons, à sortir cette époque de la poussière et à la reconstruire. Son tableau est peint avec lourdeur, il manque complétement d'effet; ses têtes sont communes et coulées toutes dans le même moule; le travail de l'antiquaire a étouffé le peintre, mais ce travail n'en est pas moins à nos yeux une chose estimable. Nous le prenons pour ce qu'il est, et nous louons M. Saint-Èvre comme un savant archéologue qui se serait servi d'un pinceau au lieu d'une plume. M. Decaisne, dans le même sens, nous paraît avoir été plus heureux, car il est bon peintre et judicieux historien tout à la fois, dans son Duc de Guise présidant un conciliabule de Ligueurs sous les arbres du chateau d'Eu. L'époque était plus rapprochée de nous, et la scène devenait peut-être pour cette raison plus difficile à rendre; il n'avait pas seulement de l'histoire et des costumes, il avait aussi la physionomie des mœurs à caractériser.—Il y a toujours dans un grand fait politique une pensée, soit instinctive, soit formulée, qui le domine et sert à l'expliquer. Quant à la Ligue, cette pensée dominante, cette force secrète fut l'antipathie des masses populaires pour la réforme. Autant le principe du libre examen avait d'attrait pour les hommes éclairés, autant les classes ignorantes voyaient avec horreur ces abominables hérétiques qui osaient se rire de la sainte messe, et soutenir que l'hostie consacrée n'était pas véritablement

le corps et le sang du Rédempteur. Ce fut là le levier puissant qu'employèrent à la fois Guise, le roi d'Espagne et le Saint-Siége : le Balafré, pour tâcher d'arriver à la couronne; Philippe II, dans l'espoir de morceler la France et de recouvrer l'héritage du duc de Bourgogne; le pape, pour ressaisir son pouvoir spirituel que la réforme ébranlait terriblement. Ces aperçus, nous ne sommes pas assez heureux pour qu'ils nous appartiennent; ils ressortent, avec l'évidence de pièces à l'appui, de l'excellent livre de M. Capefigue, et M. Mérimée, dans son beau roman, les avait déjà fait pressentir à tous ceux qui lisent. M. Decaisne, qui est un homme d'esprit, nourri de bonnes lectures faites mûrement, a compris tout cela, et a mis tout cela dans son conciliabule, qui a le grand tort, du reste, d'être un fait purement traditionnel, auquel M. Capefigue n'a pas donné créance. Si quelqu'un mérite un reproche pour cette faute, ce n'est pas le peintre, mais ceux qui lui ont commandé ce tableau. Quoi qu'il en soit, on rapporte que le duc de Guise et le cardinal, son frère, étant à Eu, les principaux meneurs du parti s'y rendirent avec un émissaire du roi d'Espagne et quelques jésuites. Après les conférences du château vint la réunion en plein air. Un soir on rassembla tout ce que la province avait d'esprits ardens, de bras dévoués, et on leur exposa la nécessité de se liguer « pour la défense de l'église. » C'est là le sujet du tableau. D'un côté les habiles, Guise avec sa grande mine, Guise qui porte beau et qui pérore, son frère le cardinal et les jésuites qui écoutent, l'ambassadeur d'Espagne qui observe, tout ce monde a bien l'expression de son rôle; derrière le duc on voit quelques-uns de ces principaux gentilshommes du temps, de ces raffinés qui se mêlaient et se moquaient joyeusement de tout; le peintre les a caractérisés avec beaucoup de finesse. De l'autre côté sont des moines fanatiques, des hommes du peuple : ceux-ci, comme toujours, sincères, ardens et dupes; de vieux soldats qui se réjouissent de la bataille future que leur promettent ces beaux discours, auxquels ils ne comprennent pas grand'chose; et dans le fond des bourgeois indécis et peureux, comme ils seront apparemment de tout temps, qui se consultent d'un air effaré. M. Decaisne a su donner du jeu à ces diverses passions; son tableau est d'une couleur belle et harmonieuse, c'est sa qualité distinctive, et l'on ne peut lui reprocher qu'une certaine faiblesse de dessin, un manque de solidité, que le peintre doit faire de nouveaux efforts pour corriger. Depuis que la critique a dû s'occuper de M. Decaisne, elle a toujours eu à relever cette faiblesse de dessin, cette inconsistance dont nous nous plaignons

encore. Malheureusement pour lui, il est probable que ce sera toujours son côté faible. Ne demandons pas à un artiste plus qu'il ne peut donner. L'art est bien difficile; il n'est accordé qu'à une organisation riche et heureuse de s'y distinguer. Les grands génies seuls ont atteint toutes les perfections; de ceux-là il en est peut-être dix à nommer; les autres, qui sont encore des hommes de la plus haute supériorité, ont toujours en travaillant cherché une chose plutôt que l'autre, et ne l'ont obtenue qu'en sacrifiant de précieuses beautés. Ils savaient toujours beaucoup mieux que nous ce qui leur manquait; et pour ne citer qu'un exemple connu du grand nombre, je suis persuadé que si le Poussin avait pu vivifier par une belle couleur les lignes sublimes de ses figures, il n'y aurait pas manqué. Aussi, pour dire vrai, je ne fais pas de la critique en vue des peintres, mais en vue du public. Je vis depuis assez long-temps au milieu d'eux, je les connais assez pour ne pas ignorer que les conseils qu'on leur donne ont peu de valeur à leurs yeux, et ne peuvent réellement en avoir. Ils n'ont pas attendu pour l'ordinaire les avis d'un écrivain; ils se sont fait une poétique où leur nature les portait, et il n'y a guère à la modifier. Tout cela est affaire de sentiment, et non de dissertation.

Nous nous sommes un peu étendu tout à l'heure sur le CONCILIABULE DU CHATEAU D'EU, parce qu'il nous mettait à même d'expliquer clairement ce que nous demandons. Ce n'est pas seulement un fait historique, mais la pensée de ce fait, avec la physionomie des personnages, enfin la reconstruction exacte de l'école dans laquelle on l'a puisé; ce qui s'éloignera de cette donnée nous paraîtra toujours incomplet et pris de trop bas. A moins qu'on ne fasse des chefs-d'œuvre, et les Flamands en ont fait avec des buveurs de bière, comme Murillo avec des *pouilleux* et des marchands de poisson, ce n'est qu'à condition de faire des pages d'histoire d'une fidélité scrupuleuse, que nous pardonnons de ne pas choisir un sujet dont le spectateur puisse tirer un enseignement. A quoi bon, en effet, ces épisodes auxquels l'esprit ou le cœur ne peuvent se prendre par aucun bout, et qui n'ont pas de portée, comme, par exemple, l'EXORCISME DE CHARLES II, roi d'Espagne, auquel M. Brune a immolé une toile de quinze pieds de haut. Quand on a un talent d'une aussi longue haleine, quand on peut, sans faillir, inonder un tableau de l'étrange effet de lumière qui teinte celui de l'EXORCISME, on est coupable envers soi-même d'employer cette force précieuse et rare à ne faire à l'huile qu'une sépia gigantesque. M. Brune porte la peine de sa faute : personne ne sent

d'attrait pour son tableau. M. Gigoux, au contraire, captive l'attention : c'est qu'il a choisi un de ces motifs généreux qui trouvent tous les cœurs ouverts. N'est-ce pas une bonne pensée, de représenter François Ier venant assister Léonard de Vinci à ses derniers momens, de montrer le brillant roi absolu qui rend aux arts les honneurs qu'on leur doit, en servant de ses mains royales le vieux peintre qui va mourir? N'est-ce pas là une excellente action à livrer à l'admiration du peuple, une utile leçon à présenter aux riches et aux forts? Il est à regretter que M. Gigoux ne se soit pas mis à la hauteur de son sujet. Son tableau est privé de l'élévation de style qui n'abandonne jamais les maîtres, et sans laquelle il n'y a pas pour nous de peinture véritablement belle. Il a bien répandu sur l'ensemble un air de gravité d'un bon sentiment : on voit qu'il s'est recueilli, et qu'il a compris ce qu'il avait à faire; mais tous ses types de figures sont courts et bas, ses têtes carrées et communes. C'est de la grosse peinture. Le vieillard moribond, qui veut recevoir le Saint-Sacrement hors de son lit, se présente dans une vilaine posture. Ce n'est pas ainsi que le Saint Jérôme reçoit la communion, et il y avait pourtant quelque chose d'inspirateur à soutenir une lutte avec le Dominiquin. Le roi n'a pas de dignité, et le prêtre, qui s'avance, le corps déjà courbé, la tête dans les épaules, manque entièrement d'onction. Tout cela est loin de l'idée que nous nous faisons du bien, et ne se rapproche pas de la noblesse que nous aurions prêtée aux personnages d'un acte aussi solennel. Quoi qu'il en soit, M. Gigoux, comme nous le disions, est un admirable exécutant, c'est-à-dire que sa peinture est toujours largement faite, vigoureuse et vraie. Il y a, entre autres, derrière l'enfant de chœur une nappe étendue sur une table, qui est d'une perfection extraordinaire : c'est du linge. Il existe entre M. Gigoux et M. Ziegler une certaine affinité. Ce sont les deux hommes qui exécutent le mieux de toute l'école. C'est parce que je les appellerais volontiers l'un et l'autre deux hommes de main que j'ose les rapprocher. M. Ziegler, il est vrai, a l'immense supériorité de faire toujours beau et noble; mais, comme M. Gigoux, son principal mérite est dans la puissance de son exécution. Jusqu'ici du moins la finesse de l'expression lui a toujours manqué, sauf dans le portrait du maréchal Kellermann, qui sera probablement le plus beau portrait de la galerie de Versailles. Ainsi, l'année dernière, dans le Saint George et le Saint Matthieu; cette année, dans le Connétable Sancerre, les têtes sont toujours aussi faibles que les accessoires sont magnifiques. Il est inutile de faire re-

monter nos observations jusqu'au SAINT GEORGE. Répétons, pour ne parler que d'une chose que le public a sous les yeux, que le portrait de Sancerre est d'une solidité de couleur et d'une beauté d'aspect surprenantes. Mais après cela, où est la pensée dans cette tête qui semble vouloir se cacher? Le sévère connétable n'a jamais eu un pareil mouvement de mesquine coquetterie; il n'a jamais craint de montrer qu'il était borgne. Où trouver sous cette cuirasse superbe le héros, le preux chevalier, l'ami de Duguesclin? Je ne vois qu'un bel homme d'armes à cheval. On dit que M. Ziegler n'avait pas de modèle; raison de plus pour créer une tête imposante : le champ était libre; la faculté créatrice avait de quoi s'exercer. Le peintre dont nous nous occupons conçoit grandement un sujet, il a peu de peine à s'élever jusqu'à la poésie; mais il dépense tant de puissance pour habiller ses personnages, qu'il ne lui en reste plus pour rendre leur caractère. Toutefois voyez comme il est difficile de faire apprécier à leur juste valeur, avec les pauvres moyens qui sont à la disposition de la raison, les qualités ou les insuffisances d'un artiste. Malgré ce que nous venons de dire, M. Ziegler n'en a pas moins de mérite, et ce chevalier précisément qui paraît sortir si défectueux du creuset de notre analyse, est fait d'une manière si belle, si grande et si noble, qu'il place son auteur au rang des hommes les plus distingués de l'école moderne. C'est qu'un tableau plein de fautes peut être admirable, parce que la beauté de l'art est une chose toute de sentiment, qui éblouit, entraîne et domine la raison. L'histoire de la peinture, du reste, offre peu d'artistes qui aient marché aussi vite que M. Ziegler. Si vous examinez où il en est aujourd'hui, en vous rappelant que son premier tableau (HENRI IV ET MARGUERITE DE VALOIS) parut à l'exposition de 1831, vous ne pouvez concevoir où il s'arrêtera comme exécutant. Il est doué d'une rare organisation; c'est un homme fort avec une volonté forte; son talent, fruit de la constance et de la fermeté, est un bon exemple à offrir aux autres. Depuis son point de départ jusqu'ici, il n'a jamais dévié de sa route; il a toujours visé au même but. Le SAINT GEORGE de l'année dernière était meilleur que la MORT DU DOGE, qui parut il y a deux ans; et LE CONNÉTABLE DE SANCERRE, peint exactement dans la même route que la figure colossale de SAINT MATTHIEU, postérieure elle-même au SAINT GEORGE, est encore un progrès vers ce que nous semble chercher M. Ziegler, la solidité; nous dirions la monumentalité, si l'on voulait pour cette fois nous pardonner un mot de notre création, qui exprime bien ce que nous voulons dire. M. Ziegler vient, dit-on,

d'être chargé de peindre la demi-coupole de la Madeleine. Plus heureux que tant d'autres, son jeune talent est vite employé, et il est en état de soutenir sa rapide fortune. Chose rare, la faveur est méritée et s'applique avec discernement; car la main de fer du peintre de Kellermann est merveilleusement propre au travail qui lui est commandé. Son grand style convient bien à un monument. On peut donc espérer que nous allons avoir enfin une église peinte comme elles le devraient être toutes. Nous qui avons vu les barbouillages dont on a souillé les murs de Notre-Dame de Lorette, nous en éprouvons une véritable joie.

Nous voulions parler ici de M. Delaroche, qui partage avec M. Ziegler les décorations de la Madeleine; le temps nous manque : nous commencerons par là dimanche prochain.

Si l'on s'étonne que nous n'ayons pas même mentionné la sculpture, nous répondrons qu'elle ne nous a offert encore aucun exemple qui entrât dans notre cadre et pût servir notre discussion. Nous ne la mettons pas de côté; elle a dans notre esprit une valeur égale à la peinture, et elle tiendra sa place dans notre premier article.

V. Schoelcher.

CHRONIQUE MUSICALE.

LE CHEVAL DE BRONZE.

Les Troyens un beau jour, mettant la tête à la fenêtre ou montant sur leurs remparts, sur les tours de la citadelle d'Ilion, poste d'observation d'où le vieux Priam et la coquette Hélène examinaient les évolutions militaires des Grecs, qui depuis dix ans les tenaient en chartre privée; les Troyens, fils de Laomédon, compagnon de Phébus, virent un superbe cheval, quadrupède pacifique et sournois, d'une taille gigantesque, plus grand que notre girafe, que dis-je, plus haut que Montmartre et ses moulins à vent, *instar montis equum.* Ce coursier merveilleux aurait franchi murailles et fossés d'une seule enjambée, en un temps de galop; mais il était de bois, et tout le talent des mécaniciens, des machinistes grecs, se bornait à le faire glisser terre à terre comme une armoire, ou bien comme la frégate du quai d'Orsay. Le cheval de Troie allait sur des roulettes, marche un peu trop classique et justement dédaignée par les poètes de notre temps. M. Scribe a deux fois terrassé Virgile en nous montrant un cheval d'airain qui part comme un trait, et galope dans des chemins où il n'y a pas de pierres : c'est dans les plaines de l'air, à travers l'empyrée, aux lieux où l'on peut rencontrer des aigles et non des voleurs à l'affût, que s'élance et voyage ce précieux animal. Il est de bronze, peut-être a-t-il une chaudière brûlante dans son sein. La vapeur s'échappe de ses naseaux : c'est une machine perfectionnée, un paquebot aérien dont je ne vous expliquerai point le mécanisme, afin de vous laisser le plaisir de la surprise. Ce cheval infatigable transporte les voyageurs qui veulent bien l'enfourcher; il est assez fort pour en emporter deux, je crois même qu'il en enlèverait quatre : le coursier de bronze ne doit faire moins que Bayard, ce destrier célèbre des quatre fils Aymon. Et pourtant le cheval de bronze

n'a pas de grandes ailes à son dos comme Pégase; il est insensible à l'éperon et n'a pas de bride; il est donc inutile de la lui laisser flotter sur le cou. D'ailleurs à quoi servirait-elle? Il faudrait être un Arago pour diriger cette monture et régler ses étapes d'une planète à l'autre. Le cheval sait son chemin, le suit en ligne droite; monte et descend avec une égale rapidité; il sait encore attendre son écuyer et lui donner le temps de terminer ses affaires. Mais où les mène-t-il? C'est ce que je vous dirai plus tard, et toujours dans l'intention de ne pas nuire à vos plaisirs, en vous révélant des mystères que l'auteur réserve pour le bouquet de son feu d'artifice. Je puis cependant, sans être trop indiscret, sans courir le danger de devenir magot, vous avertir que le cavalier porté dans ces pays lointains doit garder un secret inviolable sur tout ce qu'il a vu, sur tout ce qu'il a fait et pu faire. Une phrase, un mot sur ce sujet est puni sur-le-champ par la mort, par la pétrification; l'homme passe à l'état de fossile, agathisé ou non, peu importe. Il reste dans l'état où le trépas l'a surpris, et rien n'empêche de le caser sur l'escalier d'une pagode, sur le sommet d'une fontaine, ou bien à l'entresol d'un magasin de la rue de Seine, de la place de la Bourse, où les magots de l'enseigne en appellent d'autres et sourient fraternellement aux maîtres de la maison dans leurs momens de loisir.

Vous savez maintenant ce que c'est que le cheval de bronze, personnage principal de l'opéra nouveau. Ce précieux animal est venu se poster pendant la nuit sur un rocher, non loin de la maisonnette du fermier Tchiao; c'est là qu'il vient d'élire son domicile, et c'est là qu'il se tient à la disposition des amateurs d'équitation. Vous dire de quelles herbes il se nourrit, quelle avoine on lui sert, n'est pas en ma puissance, l'auteur ne l'a pas dit. Il me laisse, ainsi qu'à mes lecteurs, la liberté de supposer qu'il mange des harengs saurets comme les coursiers arabes, de la chair humaine, comme les chevaux de Diomède; de la poudre d'or, comme Incitatus; du jambon, comme Bucéphale; des charbons ardens, comme la haquenée du galant de Lénore, ou qu'il vit de l'air du temps, et se rafraîchit de la rosée du matin, nourriture de cigale, ainsi que l'a toujours fait la monture du commandeur, cheval dont on ne saurait trop louer la tempérance, et qui tient à son régime hygiénique au point de refuser sa part du souper offert par don Juan. Nous laisserons donc le cheval de bronze sur son rocher, jusqu'au moment où l'un des personnages mis en scène par M. Scribe lui donnera l'ordre de partir en lui disant en chinois : *Faï tira.*

Tchiao le fermier vient de marier sa fille Péki, jeune et jolie comme une épousée d'opéra-comique, au vieux Tsing-Tsing, mandarin lettré. Péki sort de la pagode conduite par son mari; tous les tambours, toutes les cymbales du village battent, et toutes les sonnettes de la pagode carillonnent en l'honneur de cette heureuse union. Le mandarin a déjà quatre femmes, Péki sera la cinquième : la voilà grande dame, et pourtant la jeune paysanne aurait mieux aimé rester au village en épousant son amoureux Yanco. Voilà donc une petite Chinoise de très-mauvaise humeur le jour de ses noces. Madame Tsing-Tsing n° 4, la plus altière et la plus querelleuse de la quinte d'épouses que le mandarin s'est donnée, arrive dans le pays et découvre que son mari folâtre et badin vient de convoler pour la cinquième fois. Elle se fâche, s'emporte, par esprit de contradiction sans doute, et promet à Péki de l'aider à se débarrasser de son vieux mari. D'abord elle le fait nommer chambellan du prince Yang qui voyage sans cesse et qu'il ne doit pas quitter un instant sous peine de mort. Cet infant de la Chine se promène pour chercher et trouver la dame de ses pensées, ou pour mieux dire la dame de ses songes, car il la voit toutes les nuits, et cette belle fantastique lui tend les bras, l'appelle en son langage muet, et lui témoigne la plus vive tendresse. Ce prince Yang, toujours poursuivi par ce gracieux songe, débarque au village que je vous nommerais si je savais comment on le désigne sur la carte chinoise, et son premier soin est d'examiner les beautés remarquables de l'endroit pour voir s'il ne rencontrerait pas la femme selon son cœur, selon ses rêves d'amour. Il passe en revue mesdames Tsing-Tsing, n° 4 et n° 5, et se trouve deux fois désappointé.

Yanco, le pauvre paysan, n'a rien à chercher, bien qu'il ait perdu sa bien-aimée Péki, mais il veut se distraire, s'étourdir pour oublier son chagrin : une promenade sur le cheval de bronze lui paraît le meilleur remède à ses maux. Le prince Yang est à peine instruit de la caravane entreprise par le paysan, qu'il lui prend la fantaisie de suivre la même route. Il n'a pas trouvé sa belle sur la terre : aventureux de sa nature, il la cherchera dans les nuages; l'occasion est admirable pour tenter ce moyen de terminer un roman dont la monotonie le fatigue. A peine le cheval d'airain est-il revenu sur son rocher, que deux cavaliers s'élancent sur son dos, Yang plein d'ardeur amoureuse, Tsing-Tsing en faisant une grimace effroyable, et les voilà partis.

Au second acte, Tchiao s'occupe de remarier sa fille : Tsing-Tsing a disparu sur le cheval, il ne revient pas, donc Péki est veuve, il faut la

pourvoir de nouveau. Marier ses filles en Chine est un excellent commerce, les maris donnent la dot, et la veuve du mandarin peut en accepter deux en un jour. Un autre prétendant très-riche s'est présenté; Tchiao lui a promis Péki ; la veuve le refuse avec d'autant plus de raison que son cher Yanco est revenu. Péki lui fait plusieurs questions, elle veut savoir ce qui se passe là-haut, Yanco se tait. Tsing-Tsing revient aussi ; le vieux mandarin résiste aux sollicitations de sa femme n° 4, qui voudrait bien le faire parler pour qu'il devînt magot. Tsing-Tsing, fatigué par son double voyage sur une monture dont le galop est dur, s'endort, rêve, parle en rêvant; il en dit assez pour apprendre à sa femme n° 5 qu'une princesse charmante loge au-dessus des nuages, qu'elle porte à son bras un talisman qui rendra maître de son sort l'heureux mortel qui pourra le lui enlever. A peine-t-il fini sa demi-confidence qu'il reste pétrifié, le mandarin est devenu magot, et quand on frappe sur son crâne, il sonne creux comme une cafetière vide. Tchiao l'entoure de musiciens qui chantent à pleins tuyaux, puis soufflent dans leurs flûtes et battent leurs tambours et leurs cymbales : Tsing-Tsing est parfaitement insensible à cet harmonieux charivari. Yanco rit de la mésaventure de son rival, et sa joie lui fait oublier sa promesse; l'imprudent Yanco veut faire parade de sa science en expliquant à Tchiao la cause de la pétrification du magot. Yanco subit la même peine, et voilà deux magots que l'on va placer dans la pagode pour en augmenter la collection.

Péki, désolée de voir son amant dans cette triste situation, se décide à monter à son tour le cheval pour aller tenter la conquête du bracelet de diamans qui peut désenchanter les susdits magots. Elle a revêtu des habits d'homme d'après le conseil de Mme Tsing-Tsing n° 4, qui projetait un enlèvement de sa rivale; Péki saute sur le cheval que nous voyons cette fois s'élever en faisant une bruyante pétarade, nous la devons sans doute à la sonorité du bronze, le quadrupède étant de la matière dont on fait les trompettes et les trombones.

Tous ces voyages donnent l'envie de visiter ce pays merveilleux où conduit le cheval de bronze, lequel devient le cheval *d'airain* toutes les fois que son nom figure dans un vers. Le troisième acte nous montre enfin les régions de Sylphirie, où règne la belle Stella sur un peuple de jolies femmes, très-sensibles, très-coquettes et qui n'ont rien d'aérien. C'est la planète de Vénus; le cheval de bronze y conduit sans cesse des hommes, il est le pourvoyeur de ce département. Ces galans, de tous les âges et de tous les

états, sont instruits d'abord par la concierge qui les reçoit et leur donne lecture des réglemens de police municipale. On ne veut pas les surprendre ; ils sont donc prévenus d'avance que s'ils acceptent, avant le délai de vingt-quatre heures, une seule des faveurs que ces dames doivent leur offrir avec une dangereuse libéralité, ils retomberont à l'instant sur le dos du cheval qui refusera de les ramener une seconde fois. Yanco n'a résisté que pendant vingt minutes, Tsing-Tsing a succombé après cinq heures de séductions, Yang est encore sur pied après vingt-trois heures et demie. Et pourtant Stella est la belle qu'il voyait en songe chaque nuit; Stella, par une heureuse réciprocité, se mirait dans les yeux du prince toutes les fois que le sommeil venait la surprendre. Malgré ce jeu de l'amour et du hasard, les deux amans n'ont pas encore donné prise à la malice de l'enchanteur. Quelques minutes encore et Yang possédera sa bien-aimée et le talisman ; Yang ne sait pas attendre l'expiration du délai prescrit, il prend un baiser et fait la culbute comme les autres.

Les enchanteurs, les magiciens, qui savent tout, qui devinent tout, sont toujours de grands niais ; Cassandre n'est pas plus facile à tromper que ces imbéciles sorciers. Des habits d'homme suffisent pour que le cheval admette sur son dos la gentille Péki ; ce déguisement trompe aussi les dames de la planète, dames du régiment commandé par Vénus, assez innocentes pour ne pas reconnaître une jolie fille dotée de tous les agrémens de son sexe. Péki résiste à la séduction, comme Minerve le fit jadis dans l'île de Calypso; Minerve n'avait pas besoin de la robe et de la barbe de Mentor pour être insensible aux attaques des nymphes et de l'amour. Péki ne demande rien ; bien plus, elle refuse les baisers qu'on lui offre ; Péki fait la conquête du bracelet, emmène la princesse et tombe avec elle au milieu de la pagode, où l'on procède à l'installation des trois magots, car le prince n'a pas été plus discret que le mandarin et le paysan. Péki les désenchante, donne le prince à la princesse, et ne rend la vie à Tsing-Tsing qu'après l'avoir fait renoncer par gestes et paroles à son mariage de la veille.

La principale donnée de ce livret est fournie par le conte des trois Kalenders, des *Mille et une Nuits*. La pièce est amusante et gaie ; son caractère lui assigne une place distinguée dans le répertoire de ce théâtre, où la disette d'opéras bouffons se fait depuis long-temps remarquer. Le troisième acte est faible sous le rapport dramatique ; mais la beauté, la fraîcheur des décors et la mise en scène l'ont soutenu de la manière la plus brillante.

L'ouverture est un pot-pourri des motifs que nous retrouverons dans l'opéra; nos musiciens donnent trop peu de soins à ce prélude. L'introduction est fort originale : l'étrangeté de la mélodie, dans laquelle des intervalles de quinte et de sixte sont attaqués par le chœur, à diverses reprises, les repos sur des accords heurtés, produisent un bon effet; les clochettes de la pagode sonnent dans l'orchestre et se mêlent à cet ensemble plein d'éclat. M. Auber n'a pas été heureux, comme à son ordinaire, dans la composition des petits airs qui figurent dans le premier acte. La cavatine de Yang rappelle l'air de Brahma de *la Bayadère,* et la cabalette du finale ressemble au chœur qui termine le second acte de *Gustave*. Le second acte est beaucoup meilleur; on y remarque la scène du sommeil, morceau dont le chant instrumental est disposé avec beaucoup d'artifice, la cavatine que Mme Ponchard a dite dans la perfection, et le duo qu'elle chante avec Féréol. Ce duo réunit au charme des mélodies, à l'élégance de l'instrumentation, le mérite d'être fait avec esprit et bien posé en scène. Dans le troisième acte, la harpe se mêle aux accompagnemens, pour donner une couleur particulière à la musique destinée à nous traduire les discours des dames de la planète de Vénus. Un air chanté par Stella, deux duos dans lesquels elle tient la première partie, remplissent le troisième acte, qui doit se dénouer dans la pagode, où nous retrouvons le chœur de l'introduction. Le duo de Stella et de Yang a de la grâce, celui de Stella et de Péki se distingue par une vivacité comique. Si l'on a souvent remarqué des réminiscences dans *le Cheval de Bronze*, on y a applaudi des morceaux de mérite qui font honneur au talent de M. Auber.

L'exécution est fort bonne en général : Féréol est un mandarin grotesque et bien ajusté pour jouer son rôle de magot. Il a été comédien divertissant, et s'est tiré galamment du grand duo du second acte qu'il chante avec Mme Ponchard, qui s'était déjà signalée dans sa cavatine. Mme Ponchard a dit cet air avec beaucoup d'aplomb, de légèreté; son trille est excellent, sa mise de voix parfaite. Elle a été applaudie à plusieurs reprises, on a même demandé à l'entendre une seconde fois. Révial montre trop de timidité dans l'attaque de la cabalette du premier finale : un ténor doit affronter bravement le *sol*, le *fa dièse;* cela suffirait pour la bonne exécution de ce trait. Il a beaucoup mieux chanté le duo du troisième acte, qui pourtant est plus difficile. Mme Casimir n'a fait sonner sa voix agile et brillante que vers la fin de la pièce, et s'est fait applaudir dans un air et deux duos. Mme Pradher est très-gracieuse dans le rôle de

Péki; celui de Yanco est peu important; Thénard le joue et le chante en comédien, en musicien exercé. Inchindi n'a qu'une cavatine dans laquelle il déploie toutes les ressources de son organe et de son talent, et sa belle voix soutient à merveille les morceaux concertés. Mlle Fargueil représente parfaitement une jolie nymphe de la cour de Stella. L'orchestre et les chœurs ont bien fait leur devoir. Les décors, de MM. Filastre et Cambon, sont d'un effet charmant; ceux du dernier acte surpassent tout ce que l'on avait tenté jusqu'à ce jour sur ce théâtre; les costumes, d'une grande richesse et du meilleur goût, ont charmé les plus difficiles. Si le succès du *Cheval de Bronze* est brillant, la direction n'a négligé aucun moyen pour arriver à ce résultat. Cet opéra doit ramener long-temps la foule à l'Opéra-Comique; elle en a pris déjà quatre fois le chemin.

— *Cenerentola* a reparu au Théâtre-Italien: ce chef-d'œuvre de Rossini est exécuté d'une manière ravissante par Rubini, Tamburini, Lablache et Mme Raimbeaux. Lablache a pris le rôle de Magnifico qu'il joue et chante de la manière la plus comique. Le fameux duo des deux basses est répété chaque fois. Pantaleoni, premier ténor du théâtre italien de Marseille, s'est fait entendre dans la solennité musicale donnée par Profeti, véritable solennité, car deux mille amateurs se pressaient dans la grande salle Lafitte. Pantaleoni possède un ténor aigu dont la quinte haute sonne bien, et vibre avec énergie dans certains passages que ce chanteur attaque dans la manière de Rubini. Sa voix est agile et ne redoute pas les difficultés de la nouvelle école.

Après Paris, Marseille est la première ville de France où l'opéra français ait été chanté. Marseille est encore la première ville des départemens où l'on ait établi un théâtre italien pour la saison d'été. C'est Mme Franceschini qui doit y tenir l'emploi de *prima donna*. *Otello* et *Norma* sont promis aux *dilettanti;* la troupe chantante débutera par ces deux pièces. Je pourrais dire encore, à l'honneur des Marseillais, que les symphonies de Beethoven étaient fort bien exécutées dans leurs concerts et portées aux nues par les amateurs, bien avant que le Conservatoire de Paris les eût posées sur ses pupitres.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

Les préparatifs du procès d'avril et le projet de loi sur la responsabilité ministérielle suffisent pour défrayer la politique du jour. Un député du Midi, M. Peyre, s'est loyalement dévoué pour jeter un peu de variété au milieu de cette discussion sévère. M. Peyre a tracé avec éloquence les ennuis futurs du pouvoir municipal si l'amendement Vivien n'est pas adopté. Ce n'est rien, selon lui, que les plaisirs de *vanité* et de *costume* qui entourent la personne d'un maire. Ces avantages seront empoisonnés par une foule de tracasseries cruelles. Quoi de plus affreux que de voir chaque jour des enfans briser à coups de pierre les carreaux de la mairie, et s'abriter ensuite contre la vindicte des magistrats municipaux, derrière un article de la loi qui défendra d'arrêter et emprisonner pour quelques heures ces jeunes et audacieux prolétaires! M. Peyre, qui est sans doute très-agréable sous le *costume* de maire, et dont la *vanité* puise d'infinies jouissances dans son habit bleu brodé d'argent, et dans la ceinture tricolore qui lui dessine la taille, déclare que si l'on ne peut incarcérer les briseurs de vitres sans être poursuivi pour détention arbitraire, les fonctions municipales seront intolérables. — M. Gauguier est vaincu!

Les affaires extérieures ne prennent aucune couleur. Un petit prince allemand vient de mourir, l'Angleterre démêle son imbroglio ministériel et parlementaire, et Mehemed-Ali fait des lettres de change au sultan de Constantinople. Il nous est arrivé peu de dépêches d'Espagne, de sorte que nous sommes sans nouvelles intéressantes du *théâtre du mimodrame*. Les figurans de Zumala-Carreguy raccommodent leurs souliers et mangent de l'ognon cru. Mina se repose des fatigues de la brillante charge qu'il a commandée lui-même à la tête de sa cavalerie, composée de chevaux hors d'âge, de mulets, d'ânes, de zèbres et d'onagres harnachés de ficelles et

de couvertures troucés. Selon toutes probabilités, le mimodrame comportera encore un grand nombre de tableaux. Le dénoûment, avec apothéose et flamme de bengale, ne nous est promis que pour le mois de mai.

— La mi-carême, cette résurrection galvanique de la folie, ce spectre de carnaval, est venue promener ses oripeaux sur un boulevart sec, éclairé d'un beau soleil. Cette fois, les jeunes gens du monde, exténués des fatigues d'un hiver laborieux, ont abandonné la partie, et laissé au peuple seul le monopole de la langue colorée des jours gras. Ces bandes déguenillées d'enfans perdus, qui font une lieue pour voir un arlequin, et qui se collent comme des limaçons aux soupentes d'une voiture de masques, n'ont eu à poursuivre de leurs cris que des carrioles de tripiers et des fourgons de blanchisseuses. Une longue traînée de ces élégans équipages a parcouru Paris dans tous les sens. Quatre hommes, à cheval sur des quadrupèdes osseux, sans nom dans l'histoire naturelle, marchaient en avant; puis venaient des fanfares, puis un chariot écrasé de bergères, de sauvages et de guerriers; ensuite les carrioles, au nombre de quarante ou cinquante, encombrées d'enfans déguisés et endormis, de vieux ivrognes, et de femmes fardées à la brique et mouchetées comme des léopards; les estampilles de ces voitures portaient les inscriptions suivantes : ***, *blanchisseur, à Boulogne ;* ***, *voiturier, à Courbevoie;* ***, *équarrisseur, à Puteaux;* ***, *chandelier, à Neuilly*. C'était un carnaval de banlieue!

La mi-carême étant, je ne sais pourquoi, la fête des porteurs d'eau, des hommes du port, des déchireurs de bateaux, des blanchisseuses, en un mot, de toutes les professions aquatiques, de tous les individus mâles ou femelles qui travaillent, les pieds ou les mains dans l'eau, on rencontre ce jour-là les porteurs d'eau, parés de rubans, demandant des pour-boire aux cuisinières, et des bateliers qui ont trop bu.

Les quais offrent un autre spectacle; c'est celui des blanchisseuses qui célèbrent la mi-carême, cette Amphitrite des temps modernes, sur le théâtre même de leurs fonctions journalières : des curieux se pressent sur les parapets pour admirer ces bateaux pavoisés, et transformés en salles de bal. Le grincement d'un violon faux et les aboiemens d'une clarinette fêlée animent des quadrilles composés de laveuses et de bateliers, parmi lesquels brille d'un éclat sans pareil *la reine des blanchisseuses*, souveraineté de savon, empire de potasse, dont le trône est un baquet, le sceptre un battoir, et qui va finir le lendemain matin dans les vapeurs huileuses d'une guinguette de la barrière du Maine. Cette tradition est du petit nombre de celles que les corporations de métiers ont disputées aux envahissemens de la civilisation et du progrès.

La salle de l'Opéra était trop petite pour contenir les curieux qu'avait attirés la solennité de la tant promise et monstrueuse *Tombola*. Avant le tirage, on rencontrait des visages où se peignaient l'espoir ou la cupidité; après, le désappointement de la majorité se dissimulait assez mal. Quatorze personnes seulement avaient le droit de se frotter les mains.

Ce tirage a été entouré d'une foule de formalités. La commission chargée de la surveiller versait dans la roue les numéros contenus dans des sacs étiquetés et cachetés, dont l'ouverture successive excitait des hourras d'hilarité : un crieur proclamait à haute voix la nature de chaque lot, et, selon l'intérêt qu'y attachaient les assistans, des rumeurs de satisfaction ou de dédain répondaient à cette désignation. *Le 3e lot gagnera un cachemire des Indes.* A ce cri, un *ah! ah!* universel a ébranlé la coupole et agité les lustres; les dominos frétillaient, déroulaient leurs billets empilés comme les pièces d'un dossier : quand le numéro a été lu à haute voix, une exclamation de bonheur est partie d'une loge de deuxième rang entre les colonnes : sur le front à moitié couvert de la gagnante on a distingué l'invasion subite d'une joie vive; hélas, c'était un rêve! Le numéro avait été mal lu, le domino avait mal entendu. Heureusement le hasard ne donne pas seul des cachemires.

Parmi les personnes qui se sont déjà présentées pour réclamer la faveur que leur a faite la fortune, on cite un jeune homme qui a gagné les bracelets : le thé appartient à M. de Mongobal. Un anglais, M. Wiltsher, possède à présent le tableau de Mme Haudebourg-Lescot. Devinez à qui revient le piano de Pleyel : à deux officiers, qui doivent bientôt rejoindre leur régiment. Pourquoi deux officiers, et pas un seul? C'est que entrés au bal tous deux ensemble, ils avaient jusque-là négligé de séparer leurs billets; ils n'ont pu séparer leur bonne fortune, de sorte qu'à moins de s'en rapporter à une épreuve de pile ou face, ils sont co-propriétaires d'un piano, qu'ils vont peut-être couper en deux d'un coup de sabre, pour ne pas rester indivis.

On dit que la recette de cette dernière fête carnavalesque a dépassé 20,000 francs.

— Mercredi dernier, pendant que Mme la comtesse Merlin donnait un concert chez elle, un jeune industriel, M. Érard, héritier d'un nom recommandable et d'un établissement célèbre, recevait chez lui l'élite de la société et les artistes les plus distingués. On sait qu'Érard, le fameux fabricant de pianos, qui est mort possesseur d'une belle fortune, propriétaire du château de La Muette et d'une magnifique collection de tableaux de toutes les écoles, donnait souvent de ces sortes de fêtes. C'est un usage qui promet de se perpétuer dans la famille. Les relations de M. Érard lui

ont permis d'offrir un concert remarquable à la bonne compagnie qu'il avait appelée. Lablache, Ivanoff, Geraldi, Mlle Grisi et Mlle Lambert en ont fait les frais avec des instrumentistes distingués, tels que MM. Labarre, Bertini, Franchomme. Des morceaux d'Il Barbiere, d'Otello, d'Il Matrimonio secreto, de l'Agnese, d'I Puritani et un chœur d'Olympie, ont été exécutés avec un goût et un ensemble parfaits. Il n'y a aucune exagération à dire que près de quinze cents personnes se pressaient dans les salons, dans la galerie et jusque sur les escaliers de M. Érard. Après le concert, les banquettes ont été enlevées pour faciliter l'improvisation d'un bal.

On dit aussi que M. de Boisgelin a donné une soirée à proverbes. On a représenté chez lui ce tableau si piquant, tracé par le spirituel Henri Monnier, et qu'il a intitulé les Bourgeois campagnards, ou *Il ne faut pas sauter plus haut que les jambes.*

Mme Paturle a donné asile, dans son salon, au tableau de M. Léopold Robert, que la sévérité des ordonnateurs du Musée a repoussé pour cause de retard. Après le 1er mars, les portes du Musée sont aussi impitoyables pour les peintres que les grilles du Louvre apr s onze heures pour les passans. Mme Paturle a ouvert son hôtel, et de nombreux amateurs, invités par elle, viennent visiter cette toile apportée d'Italie; mais le privilége va cesser, et dans quelques jours le tableau de M. Robert sera exposé dans une salle de mairie, au profit des pauvres de l'arrondissement.

— THÉATRES. — COMÉDIE-FRANÇAISE. — La Journée des dupes s'efface peu à peu du répertoire; et de même qu'un malade sans ressources s'éteint à l'arrivée du jour, l'œuvre de M. Lemercier est déjà tuée par la rumeur que produit l'Angelo de M. Victor Hugo. On annonce pour les premiers jours du mois prochain ce drame, dont les deux principaux rôles de femmes sont confiés aux talens si divers et si distingués de Mlle Mars et de Mme Dorval.

— THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — LES BEIGNETS A LA COUR. — Depuis qu'il n'y a plus de couvens en France, il n'y a plus de bonnes confitures, de conserves savoureuses; on a perdu le secret des crêpes : l'art des beignets est tombé avec la Bastille. Les religieuses s'exerçaient dans la confection d'une foule de *chatteries* qui adoucissaient l'austère régime des cloîtres, et je ne veux pas rappeler ce petit mets de nonne, dont la dénomination fort peu décente a passé dans le langage de la cuisine. Mlle d'Humières était pensionnaire de Chelles; elle se distinguait, au milieu de ses compagnes, par la jovialité de son humeur et son talent sur le mets de nonne dont j'ai parlé, et particulièrement dans la fabrication des

beignets. Par un singulier effet de parallélisme, il se trouvait qu'à cette époque de sa vie, Louis XV, âgé de seize ans, aimait beaucoup les beignets. Par un autre effet d'attraction, Mlle d'Humières allait quitter le couvent pour le monde, précisément au jour et à l'heure où Louis XV, fatigué de la chasse et séparé de sa suite, entrait à l'abbaye de Chelles pour y demander du repos et des rafraîchissemens. La petite d'Humières est si accorte, Louis XV est si jeune, si bien poudré, si élégant dans son petit habit de chasse et ses bottes à chaudron, que les deux enfans font tout de suite connaissance, et tout en causant, tombent sympathiquement sur le chapitre des beignets que l'un fait si bien, que l'autre aime tant. Heureux d'avoir mis la main sur un si joli et si habile cuisinier, le petit roi trépigne tant qu'il emmène à Versailles la petite nonne pour lui faire des beignets. Mme d'Humières et sa fille partent dans le carrosse royal.

C'est dans le *salon de la vaisselle d'or*, ce joli salon de Versailles dont 93 a escamoté le mobilier, laissant les quatre murs, quoiqu'ils fussent dorés, c'est dans ce réduit intime que Louis XV attend sa faiseuse de beignets, et madame sa mère, qui a promis de l'assister dans cet enfantillage. Lebel introduit ces deux dames, Lebel dont le nom terrible veut dire tant de choses : corruption, rapt, achat de jeunes filles. Mme d'Humières ne peut pas s'en méfier; Lebel était à son aurore. On se met à l'œuvre. Louis XV tient la poêle; Louise d'Humières remue la pâte. Les beignets frissonnent et crient sur le feu. Mais quel contre-temps! ces dames sont venues trop tard. Lebel annonce une foule de dignitaires plus imposans les uns que les autres, capitaines des gardes, chanceliers, etc. Quel parti prendre? Mlle d'Humières est cachée derrière un dressoir; Mme d'Humières reste avec le roi, et quand les portes s'ouvrent, elle garde la tenue d'une personne honorée d'une audience particulière.

Le roi, qui a déjà ses instincts de Parc-aux-Cerfs, donne à ce semblant d'audience une tournure et une conclusion sérieuses. Il congédie à haute voix, et fait reconduire par Lebel la mère de Louise; puis, quand il est seul, il s'en va chercher dans sa cachette la petite cuisinière et lui propose de manger les beignets qui ont un peu refroidi : les beignets sont le prétexte, les licences qu'il se permet, le but. Aussi dans cette scène, les baisers pleuvent à faire frémir : la petite est sans défense; les ravages les plus indiscrets s'exercent sur son cou blanc, poli et nu, car pour faciliter la confection des beignets, Mme d'Humières a permis que sa fille se dépouillât de son par-dessus à falbalas : le roi, comme un enfant qu'il est, se fatigue bientôt du jeu des beignets, qui du reste est fort stérile en équivoques licencieuses; et comme il est écrit dans le ciel ou ailleurs, ainsi que dit Jacques le fataliste, que la vertu de Mlle d'Humières doit périr par le calembour, Louis XV propose à Louise de jouer un petit proverbe pastoral intitulé :

L'Oiseau dans la cage, ou *le Fossé franchi*. La richesse de mots à double sens que comporte cette gravelure met à l'aise le jeune roi, qui plus tard employa rarement l'équivoque; et de toutes les subtilités scabreuses qui ressortent du dialogue de la pastorale, il résulte en définitive une très-vilaine chose, un véritable conte de La Fontaine, un *rossignol*; mais au don de guérir les écrouelles, les rois d'alors joignaient le pouvoir de défaire et de refaire des vertus; le jour même de sa faute, Mlle d'Humières est mariée par le roi lui-même à M. de Mailly, qu'à cette occasion il fait duc *et pair*. Il n'y a pas de temps perdu, quoique l'une de ces deux faveurs ait précédé l'autre d'un quart d'heure.

Cette dînette royale a réussi, grâce à la réserve dont l'auteur a su faire preuve, grâce surtout au talent de Mlle Déjazet, qui a bien rendu les nuances d'ingénuité et de rouerie de son personnage; son costume de chasse est destiné à une grande célébrité. Le succès des *Beignets* est incontestable et assuré; il sera productif. Le sujet, comme on voit, est emprunté au Népenthès de M. Loève-Veimars.

LIVRES ET ROMANS NOUVEAUX.

Parmi les livres nouveaux que met au jour la fécondité des auteurs, il s'en trouve un grand nombre qui ne pourraient fournir matière à un examen critique quelque peu étendu, et dans lesquels néanmoins le public peut espérer trouver une lecture instructive ou agréable. Nous comptons consacrer de temps à autre quelques lignes aux ouvrages de ce genre, et guider ainsi le public dans le choix de ses lectures.

Guiscriff, *scènes de la terreur dans une paroisse bretonne*, est l'ouvrage d'un homme de mérite, connu dans le monde littéraire par des travaux d'histoire que recommandent des vues élevées et consciencieuses. Ayant étudié sur les lieux l'esprit des paysans bretons, s'étant d'ailleurs antérieurement occupé de l'histoire de la chouannerie, il a voulu utiliser cette double étude et retracer quelques scènes où l'esprit révolutionnaire et l'esprit religieux fussent mis en présence avec la physionomie particulière à l'époque et à la localité. Ce livre, précédé d'un intéressant essai sur l'histoire de la chouannerie, est bien conçu et bien écrit; il fait bien connaître

les mœurs que l'auteur a entrepris de dépeindre. Les caractères, tracés avec naturel et vérité, manquent peut-être un peu de relief. L'historien éclipse un peu le romancier; mais, en définitive, c'est un livre recommandable et d'une lecture attachante.

Les Souvenirs et Voyages de M. Laujon, fils du célèbre chansonnier de ce nom, procèdent d'une inspiration toute différente. M. Laujon n'a pas eu, en publiant ses Voyages, l'intention d'élever à la science ou à l'histoire un monument durable; mais il a cherché bien plutôt à retracer des souvenirs personnels et à confier au public des récits que sans doute il aura répétés plus d'une fois en petit comité. M. Laujon a beaucoup voyagé; il a été plusieurs fois à Saint-Domingue, il a pénétré assez avant dans le continent américain, il a essuyé plusieurs naufrages, passé par mille aventures toutes plus ou moins dramatiques; il a été amoureux, il a été adjoint à diverses commissions du gouvernement près de Saint-Domingue. Tout cela forme un ensemble varié, accidenté, dont l'auteur, il est vrai, occupe toujours le centre, où son *moi* revient et figure constamment; mais comme d'ailleurs il avertit, dans sa préface, qu'il a voulu tout simplement raconter au public les détails d'une vie assez agitée pour avoir quelque intérêt, c'est au lecteur à se consulter, et à voir si ce ton confidentiel, et ce récit détaillé et parfois minutieux, lui conviennent.

Quant à Anselme, par M. Ph. Busoni, c'est un livre qu'il faut lire et méditer, un livre dont notre impuissante analyse ne peut donner qu'une imparfaite idée, un livre qui peut en expliquer beaucoup d'autres, une espèce de composition typique, qui peut être considérée comme le sommaire et le résumé de toute une portion de la littérature contemporaine.

Sur le héros de ce livre, nous sommes bien aise de laisser l'auteur s'expliquer lui-même.

> Vous saurez donc qu'Anselme est... quoi? l'homme du jour,
> L'homme de notre siècle, assez opiniâtre
> Dans ses convictions, et pourtant *très-folâtre*,
> Dédaigneux de soi-même, *aussi bien qu'idolâtre*.
> Un César pour l'orgueil, sans frein et sans détour,
> Avec cela très-humble, un Céphale en amour.

On conçoit sans peine tout ce qu'un pareil caractère offrait de ressources à l'imagination d'un auteur qui a le sentiment du beau. Or, dit l'auteur un peu plus loin,

> J'aime avant tout le beau : nature, je l'adore;
> Art, autant, sinon plus.

Et ce qu'il y a surtout de remarquable dans l'auteur, c'est la merveil-

leuse variété de formes avec laquelle le beau lui apparaît. Ainsi, dans cette préface en vers, le lecteur aura pu reconnaître l'imitation heureuse de cette piquante disinvolture dont M. Alfred de Musset a fait preuve dans la préface de LA COUPE ET LES LÈVRES. Si l'espace et le loisir ne nous manquaient, nous ferions suivre au lecteur ces heureuses transformations d'un génie souple et varié, qui se fait, tantôt lyrique comme George Sand, tantôt rêveur comme Obermann, tantôt original et mystificateur comme Nodier, dans son ROI DE BOHÈME; tantôt fin et railleur comme Sterne. Anselme est un jeune homme prématurément philosophe et désabusé, qui, comme René, a le malheur de devenir amoureux de sa sœur. Pour comble d'infortune, surpris par le mari, au milieu d'un épanchement fraternel, il éveille en M. de Clémor une jalousie horrible. Vainement s'écrie-t-il : « Et quand bien même il me serait arrivé de presser Clotilde contre » mon cœur, quand mes lèvres se seraient attachées aux siennes, est-ce » outrager une sœur que de l'embrasser?... *Clotilde n'en est plus qu'une* » *pour moi à présent.* » Néanmoins, pour des raisons que l'auteur ne nous laisse qu'imparfaitement deviner, il se bat avec son beau-frère, sans s'expliquer, et le tue. On conçoit dès-lors l'effroyable misanthropie qui s'empare de ce noble cœur. Il se retire du monde et se livre à ses rêveries.

Nous terminerons par une citation propre à donner une idée du déplorable état d'Anselme. Je cite :

« Anselme touchait précisément à cet instant où l'on prend volontiers le contre-pied de tout; il avait creusé le terrain jusqu'à l'eau. Jugez de son désespoir! Il ressemble un peu à celui de Jocrisse;

» Ou au désespoir de l'homme qui a tué sa poule aux œufs d'or,

» Ou à celui d'Annibal, après sa défaite à Zama,

» Ou au vôtre, quand une mouche tombe dans votre verre plein de muscat.

» Le désespoir d'Anselme était aussi tragique. Son muscat est gâté : il le jette par la fenêtre, et le verre avec.

» Vérité!

» Étrange mot, auquel il ne croit plus. Il l'avait pris pour un radical, et c'est un dérivé; c'était un symbole, et il a tenu ce mot pour un fait; il l'a tordu dans tous les sens de l'acception, fondu dans le creuset de la définition, etc. »

Nous engageons vivement M. Busoni à persévérer dans un genre qui, s'il y a une justice littéraire, doit le mener droit à l'immortalité.

— MALADIES DU SIÈCLE. — M. Édouard Alletz, auteur des ESQUISSES DE LA SOUFFRANCE MORALE, vient de faire paraître, sous ce titre, un nouveau volume. Dans un discours préliminaire, où il expose lui-même le

but et l'intention morale de son livre, M. Alletz s'efforce d'établir, avec grande raison suivant nous, que le malaise général et l'ennui dont toutes les ames sont aujourd'hui travaillées ne prennent point leur source ailleurs que dans la chute des croyances et des idées religieuses, qui sont le ciment de toute société. Convaincu que la seule issue qui nous soit ouverte, c'est un retour au christianisme, il a voulu mettre la main à l'œuvre. Aussi s'est-il efforcé, dans les divers tableaux qu'il fait passer sous nos yeux, d'analyser chacune des maladies du siècle, de manière à montrer qu'au fond, c'est l'absence d'amour et de foi qui nous rend malades et souffrans. *Isolement*, *Désenchantement*, *Séduction*, *Calomnie*, tels sont les titres des chapitres de l'ouvrage. Ce qu'on peut louer sans restriction dans cette nouvelle production de M. Alletz, c'est un sentiment droit et consciencieux. Quant à l'exécution littéraire, bien qu'elle pèche par l'absence de verve et de coloris, elle n'est pas cependant dépourvue d'un certain charme de récit.

— TROISIÈMES MÉLANGES, par M. l'abbé de La Mennais; Paris, Paul Daubrée et Cailleux, éditeurs; un volume in-8°. — Ce livre expose d'une manière complète les doctrines religieuses et politiques déjà développées par l'auteur des PAROLES D'UN CROYANT, dans l'AVENIR. Ainsi élargies et fondues, elles présentent un régulier tableau; elles sont, à vrai dire, la clef des sentimens et des théories de M. de La Mennais; elles résument et interprètent à la fois. C'est un journal écrit d'heure en heure, par soubresauts, comme venait l'inspiration et jaillissait l'idée; et c'est en même temps une logique étendue à loisir, profondément colorée, déduite sans fatigue et sans précipitation. On y reconnaît la plume de l'orateur et la verve du publiciste.

La collection s'ouvre par une introduction magnifique, dont l'ampleur vaut elle-même un livre nouveau. Nous ne chercherons pas à reproduire ici en fragmens un ensemble dont toutes les parties sont admirablement liées. Les plus grandes difficultés sociales de l'époque y sont prises à leur point de départ et conduites au dénoûment; les choses y sont vues de haut et pourtant avec une conscience merveilleuse de la réalité. L'intérêt de cette publication s'augmente en raison des hostilités qu'on prépare plus sérieusement que jamais contre le fameux pamphlet de M. de La Mennais. C'est bien au moment où l'abbé Guillon entreprend de réfuter le solitaire de La Chesnaie qu'il appartenait à ce grand écrivain de fulminer sa plus belle harangue.

Le volume des TROISIÈMES MÉLANGES est accompagné d'une notice très-curieuse sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Edmond Robinet. Dans cette brochure, pleine de faits et d'enseignemens, on parcourt avec

intérêt l'histoire polémique de M. de La Mennais; on le suit à tous les pas de sa carrière d'apôtre et de confesseur. La spirituelle biographie de M. Robinet est indispensable à l'étude des œuvres, parce qu'elle est un miroir fidèle des événemens. Nous ne doutons pas que ces deux récentes publications n'arrivent facilement à la popularité des derniers écrits de M. de La Mennais : elles s'en montrent les inévitables et dignes corollaires.

— L'ÉCHELLE DE FEMMES, par Émile Souvestre, 2 volumes in-8°; chez Charpentier, éditeur. — La vie de la femme est triste et douloureuse à voir dans toutes les phases de son existence physique, dans tous les rangs où le hasard l'a placée; chétive somme de jours, due aux tourmens du corps et de l'esprit; pauvre trame bien délicate, vite usée par les souffrances du corps, vite ternie par les larmes du cœur! La Providence, qui l'avait condamnée, dans sa chair, à des douleurs qu'elle nous épargnait; la Providence, qui lui avait mis dans le plaisir même le germe de la souffrance, lui avait donné en compensation une organisation tendre, faite pour les suaves attachemens qui sont le bonheur. Ce qu'elle lui avait ôté en force, elle le lui avait donné en sentiment; et, en l'envoyant dans l'existence, elle lui avait dit : « Je te frappe dans ton corps, je te bénis dans ton ame; aime et sois aimée! » Mais l'homme, par la tyrannie de son orgueil, par l'injustice de ses lois, lui a rendu fatal le saint don d'amour qu'elle avait reçu; il l'a torturée dans le bonheur qui lui était promis; et elle a senti pour souffrir, et elle a aimé pour pleurer.

L'homme avait pris le sceptre au nom de la force; mais en abdiquant la royauté du bras, la femme voulait et devait garder celle du cœur. L'homme était plutôt l'action; elle était plutôt l'ame. Si, comme l'a dit l'illuminé suédois, Emmanuel Swedenborg, l'ame de l'homme et celle de la femme ne sont qu'un ange pour le ciel, elle était la partie candide, aimante, épurée, sensible, de cette seule destinée à deux, sa partie regardant en soi. Lui était la vigueur et l'éclat au dehors; elle, la tendresse et le bonheur au dedans; lui, la puissance noble et fière sur le seuil; elle, la sainte et intime joie au foyer. Eh bien! l'homme, détruisant cette harmonie primitive, fait à plaisir découronner cette tête gracieuse par la main du mépris. Tout ce qui est joie et orgueil pour lui est crainte et honte pour elle; tout ce qui ajoute un rayon à sa propre auréole détache une fleur de la couronne de la femme. Il séduit avec gloire, elle est trompée avec déshonneur; elle gémit en silence de sa faiblesse, il se vante tout haut de ses mensonges. Lois, préjugés, habitudes, tout lui est hostile. On la condamne dans ses tendresses, on l'humilie dans ses talens, on la croit incapable de grandes choses. En vain de grandes célébrités

antiques ont protesté, en vain de beaux noms modernes protestent encore contre l'injustice de l'arrêt; il a été jusqu'ici sans appel : la femme est condamnée aux yeux de tous, et suivant tous, avec raison. Le vulgaire la juge d'après l'erreur traditionnelle, l'homme du monde d'après ses fausses idées d'amour-propre, l'homme instruit d'après un parti pris : elle n'en peut relever. Opinion particulière, sophisme général, textes des codes, règles du monde, usages de la société, tout est contre elle, jusqu'à sa propre indifférence pour son sort. Comme ces enfans insoucians qui jouent, un bandeau sur les yeux, jusqu'à ce qu'ils se soient ensanglanté le front contre quelque angle de marbre, elle joue en aveugle jusqu'à ce qu'elle se soit heurté le cœur à en défaillir.

Ce sont ces grandes souffrances de la femme, partout et toujours incessantes, que M. Émile Souvestre a voulu traduire en drames énergiques; c'est pour une vaste amélioration sociale qu'il élève la voix; cette haute pensée d'humanité et de philanthropie ne pouvait convenir à nul mieux qu'à lui, puisqu'il est philosophe et poète; puisqu'il a, comme l'un, la raison qui pèse, et comme l'autre l'imagination qui peint; puisqu'il a, comme tous deux, la sainte haine du mal et le noble amour du bien.

M. Émile Souvestre s'est fait remarquer par plusieurs beaux articles sur la Bretagne, insérés dans la Revue des Deux Mondes. C'est un des jeunes hommes, chefs ardens du mouvement intellectuel dans cette province; c'est un frère de tous ces francs et naïfs enfans du vieux sol armoricain, qui pleurent à ce moment deux des leurs et des plus aimés, enlevés à la vie et à la gloire dans la fleur de leur âge et de leur talent [1]. Émile Souvestre s'est atelé au progrès social, et l'a tiré à la sueur de son front par les grèves et les bruyères de la Bretagne. Journaux, livres, méthodes d'enseignement, il a tout tenté pour percer de quelques rayons les brouillards de l'ignorance et des préjugés. Il est sorti souvent de l'atmosphère poétique où il était né, pour aller sentir un cœur battre sous les haillons de la misère, et pour crier au riche que le malheureux qui mourait était son égal. A personne plus qu'à lui n'appartenait donc la défense haute et sentie de la femme; c'est une idée née du cœur du poète et du cerveau du moraliste. C'est cette idée qui a inspiré l'ouvrage que nous annonçons. Nous ne nous étonnons pas qu'il fasse une certaine sensation. La pensée marche au dénoûment par des détails vrais et poignans; c'est une étude prise sur nature et féconde en émotions et en leçons; c'est un anathème lancé au nom de la victime contre notre société mal faite, contre ses stupides démarcations, contre le défaut d'instruction générale, d'éducation saine. L'auteur montre la femme immobilisée par nous, inévitablement malheureuse, et malheureuse par ses

(1) Élisa Mercœur, Émile Roulland.

qualités mêmes, dans les quatre classes où le sort la met dans la vie : *la femme du peuple* est torturée, brisée dans sa chair et dans ses instincts ; *la grisette* dans son corps et dans son ame; *la bourgeoise* est comprimée sans cesse, et meurt de la flamme qu'on lui étouffe sur le cœur; *la grande dame* se décrépit de bonne heure sous la maladie incurable de l'égoïsme, et tout noble sentiment va se gangrenant en elle. Les quatre drames d'Émile Souvestre ont un intérêt puissant; les scènes frappent et saisissent, ou touchent et font pleurer. La pensée est vraie, candide, profonde; l'expression souvent pittoresque et colorée, pathétique ou gracieuse.

Avant de terminer, et pour acquit de conscience, nous devons faire à l'auteur quelques reproches qui sont tous dans l'intérêt de son avenir. Il marche trop vite dans ses sujets ; absorbé par son idée première, il ne les développe pas assez, et paraît trop préoccupé du but où il va; plusieurs choses restent de côté et lui échappent. Il n'a pas cherché assez l'originalité simple dans *la grisette;* l'épilogue en est commun après une fin si touchante. Il descend parfois à des détails au-dessous de sa plume, à des plaisanteries dont la trivialité repousse, comme dans la scène de l'accouchement de Marguerite Cosquer. Quant au style de M. Émile Souvestre, son défaut est de n'être pas fait, il est un peu flottant; trop souvent, dans ses comparaisons, il tombe d'une première idée, très-poétique, à une seconde vulgaire et positive qui choque, et l'on sent qu'il force sa nature pour paraître plus franc. Mais, pour nous consoler de ces critiques que nous faisons contre notre cœur, hâtons-nous de dire que, malgré ses défauts, le livre de M. Souvestre sera pour tous un livre de portée, et qu'il n'est personne qui ne relira plusieurs fois l'histoire de sa bourgeoise ; elle nous semble un petit chef-d'œuvre de sentiment.

— La Princesse, de Lady Morgan, dont le libraire Arthus Bertrand vient de faire paraître la traduction, est un roman d'un genre fashionable. L'intérêt, le drame, le pathétique, ont peu de place dans ce livre; ces qualités ne sont guère du domaine de l'auteur. Lady Morgan y procède aussi un peu trop, comme dans ses autres ouvrages, par épisodes et par digressions; la parenthèse et les descriptions y sont trop prodiguées. Mais l'auteur de la Princesse fait oublier ces défauts par son talent à saisir et à peindre les ridicules de salon, les travers du grand monde. On trouve de tout dans ce livre, jusqu'à des épigrammes contre la révolution de juillet et la révolution de Belgique. On y lit même des bons mots sur les *doctrinaires*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUINZIÈME VOLUME.

Pages.

Message (Ire et IIe parties), par M. Frédéric Soulié. 5, 74
On recule pour mieux sauter (proverbe), par M. Émile Morice. . 26
Chronique musicale, par M. Castil-Blaze. . . . 56, 136, 000
Les Restaurans de Paris, par M. Paul Vermond. 109
Le théâtre de M. Rœderer, par M. André Delrieu. 122
Une Préface, par M. de Balzac. 128
L'Ame transmise, par M. Méry. 146
Ancien Bourbonnais. — Histoire, monumens, mœurs et statistique; de M. Achille Allier, par M. V. Schœlcher. 196
Théâtre-Italien, par M. Castil-Blaze. 203
De l'Art et des artistes en Belgique, par M. Roger de Beauvoir. . 217
Poètes allemands. — Henri Heine, par M. Ph. Chasles. . . . 245
La reine Hortense pendant les trois journées, par M. Pictet de Servy, député de Genève à la diète fédérale. 256
Histoire de Charles VIII, de M. de Ségur, par M. A. Granier de Cassagnac. 268
Du Mouvement intellectuel en France sous le directoire et le consulat. — Grainville et le *Dernier homme* (IIe et dernier article), par M. Charles Nodier. 285
Poètes de province, par M. X. Marmier. 302
Salon de 1835 (Ier article), par M. V. Schœlcher. 325
Chronique. 65, 140, 211, 279, 344

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

XVI.

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — 1re Année 1835.

TOME SEIZIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

—

1835.

ITALIE.

I. — GÊNES.

Le Sully court de Marseille à Naples en faisant échelle dans trois ports italiens; *le Sully* est comme un pont volant, un pont de trois arches, jeté entre Marseille et le Vésuve. On peut faire la traversée dans son lit, si l'on est tourmenté du mal de mer, ce mal dont personne ne meurt, ce mal qui fait tant de bien, et que la bonne Méditerranée vous envoie comme un purgatif naturel.

On part comme pour une fête, la tente déployée sur le pont, le cabestan chargé de fleurs, la voile étincelante de soleil; c'est comme le vaisseau des théories grecques, allant du Pirée à Délos; on glisse sur une mer calme, entre deux cascades d'écume; tous les visages sont sereins, tous les yeux tournés au midi; le nom de l'Italie est dans toutes les bouches : elle est si voisine que personne ne songe à l'ennui de la traversée. De Marseille à Gênes on n'a qu'un ruisseau à franchir, c'est la plus belle des promenades.

Jamais pèlerin partant pour l'Italie n'a senti plus que moi dans son cœur cette fervente dévotion d'artiste qui s'attache à tous les puissans souvenirs. Ce n'était pas l'Italie des autres que j'allais voir : c'était la mienne, l'Italie de mon enfance, de mes études, de mes rêves au dortoir du collége; l'Italie de Ménalque et Palémon, de Nisus et Euryale; le Latium de Janus, la terre de La-

vinia : l'Italie de mon âge d'homme, celle des Antonins, de Sixte-Quint, de Léon X; celle du Dante, de Giotto, de Michel-Ange, de Raphaël. A tous ces noms, à toutes ces impressions, à tous ces souvenirs, j'avais lié, dès mes premiers ans, des images, des affections, des physionomies, des teintes locales qui m'étaient propres, qui s'étaient gravées dans mon cerveau, qu'aucune lecture de voyages n'avait modifiées. J'en avais tant lu, de voyages! J'avais lu ceux qui s'extasient avec des phrases gelées, qu'on réchauffe avec des points d'admiration; et ceux qui prennent à rebours la tactique enthousiaste de leurs devanciers, et qui critiquent les monumens neufs, parce qu'ils ne sont pas vieux, et les vieux, parce qu'ils ne sont pas neufs; et ceux qui s'intitulent : l'*Italie vue du mauvais côté*, et qui entassent ligne sur ligne pour découvrir une tache microscopique sur une magnifique statue de marbre. J'allais aborder l'Italie avec mes seules impressions personnelles. C'était l'histoire de l'art qui me les avait données, et non le récit des voyages. Je brûlais de savoir s'il fallait renoncer à d'anciennes adorations et me reconnaître dupe d'illusions enfantines, ou bien me confirmer à toujours dans un culte que je croyais ma seconde religion. J'étais à la proue, comme Énée, sur cette même mer. La nuit tombait déjà; elle était fraîche comme toutes les nuits de printemps. Je descendis aux chambres avec regret; mais une idée me faisait tressaillir de joie : je savais qu'en remontant sur le pont je découvrirais l'Italie.

Je ne pus dormir. Après quelques heures de tentatives pour conquérir le sommeil, je regagnai ma proue. La nuit était magnifiquement étoilée; la côte était si voisine qu'on distinguait les villages et la bordure des montagnes. *Le Sully* volait comme un oiseau; ses roues semblaient rouler des étoiles en fusion dans deux cataractes d'écume; il y avait dans l'air un parfum qui n'appartient qu'à cette mer, à cette côte, à ce ciel. — Où sommes-nous? dis-je au capitaine Arnaud, qui se promenait sur le pont. — Voilà les côtes de l'Italie, me répondit-il. Ce village est Albenga. Jamais nom de femme aimée n'a été plus doux à mon oreille que cette harmonieuse appellation. Toute ma vie je me rappellerai

cet Albenga, prononcé aux étoiles, dans le silence de la nuit, sur une mer calme, devant les côtes d'Italie. J'aurais voulu recueillir l'air embaumé, la brise sereine, où se roulèrent ces trois gracieuses syllabes. Le coude appuyé sur le balcon du *Sully*, je suivis long-temps, dans les brouillards nocturnes, le clocher d'Albenga et une île voisine qui porte une tour. A l'aube, je vis poindre à l'horizon que j'avais quitté la montagne d'Albenga, où l'Italie s'était révélée à moi avec un nom mélodieux comme le murmure de ses bois de pins et de citronniers.

Le Sully tenait sa proue sur Gênes; la cité superbe sortait de la mer, au pied des Apennins; ses côtes lointaines semblaient semées de points blancs et lumineux; ces points grossissaient à chaque élan du navire. Après quelques heures, la ville se découvrit avec toute sa magnificence; elle élevait son front dans une atmosphère de rayons et baignait ses pieds dans le golfe de Ligurie. Nous en étions bien loin encore et nous pouvions déjà distinguer ses édifices gigantesques, son phare, ses fortifications aériennes, ses couvens, ses dômes, ses clochers, ses *villas* suspendues sur la mer. Rien n'annonce mieux l'Italie que Gênes; c'est le digne portique de marbre de cette éternelle galerie qui finit au golfe de Tarente; c'est le péristyle de ce musée qui expose ses tableaux, ses statues, ses villes, sur la muraille des Apennins, et rafraîchit son atmosphère avec les brises croisées de ses deux mers. En entrant dans le port, je l'avoue, je ne fus nullement frappé, comme tant de voyageurs, par le souvenir de la gloire des doges : j'ai toujours été fort peu touché de la gloire des doges. Un point de vue tout matériel absorbait alors mes regards; j'avais en face le plus beau décor de cinquième acte de drame qu'on puisse imaginer. C'était un palais qui s'avançait jusque sur la mer et qui laissait réfléchir, au miroir d'une eau calme, sa belle colonnade de marbre blanc. Cet édifice me parut complétement désert; la solitude lui donnait une physionomie touchante; car, ainsi posé, ainsi beau, de quelles scènes de joie et de mouvement devait-il avoir été le théâtre! A cette heure, il s'offrait à moi comme un vaste tombeau où quelque ombre de roi dormait au doux bruit des orangers et des vagues.

—Voilà le palais Doria, dit à côté de moi un voyageur qui venait deux fois par an à Gênes pour le commerce des pâtes et qui affectait de ne rien regarder, se contentant de dire à droite et à gauche : — Allez chez Michel ; on y est fort bien, on y dîne à tout prix; ou encore à l'hôtel de Malte, sur le port : on n'y est pas mal; moi, je vais toujours chez Michel : j'ai une chambre. Il y a des dames françaises charmantes ; nous y mangeons des huîtres comme des pièces de dix sous. A propos, ne manquez pas de voir le pont de Carignan; moi, je l'ai vu cent fois. Figurez-vous que lorsqu'on passe dessus, on voit sous ses pieds des maisons de six étages. C'est ce qu'il y a de plus beau à Gênes. »

On a inventé les paratonnerres, et la bonne humanité a fait grand fracas de cette découverte, comme si la moitié du genre humain périssait ordinairement par le feu du ciel. Mais il est des coups de foudre qu'on ne peut parer, et que l'artiste voyageur sent tomber sur sa tête, à chaque pas, au plus beau moment de ses émotions. Quel dommage que Franklin n'ait pas médité sur cet autre phénomène d'attraction magnétique! Dès qu'une pensée, une rêverie, une fantaisie d'imagination, courent dans l'air, vous êtes sûr qu'une parole de plomb tombe d'une bouche mal faite pour tout tuer. Je ne lui demandais pas si c'était le palais Doria, moi, à ce destructeur d'émotions. Cet édifice si poétique était bien plus à mes yeux que le palais Doria : c'était tout; maintenant, rien! C'est la maison d'un capitaine marin qui commandait une flotte qu'un seul de nos briks coulerait à fond aujourd'hui. C'est qu'une fois le décroissement d'illusions commencé, impossible de l'arrêter; un desservant sanitaire de Saint-Roch, un contagioniste de profession, vous demande si vous n'avez pas le choléra; un garçon d'auberge vous glisse dans la main une carte sur laquelle est écrit en italien : *Cuisine française;* un sergent de ville du roi de Sardaigne réclame votre passeport; le capitaine fait aligner les voyageurs et les compte comme des brebis; on se jette dans un canot, au milieu des malédictions de tous les bateliers que vous n'avez pas favorisés de votre choix, comme si l'on pouvait prendre vingt chaloupes pour aller à terre. Où est Gênes la su-

perbe? où la ville de marbre? où la reine de la Ligurie? Ce sont des quais sales, des maisons hideuses, un guichet de prison pour porte, une douane qui visite vos poches. Enfin on entre chez Michel, après avoir passé dans des rues fangeuses, obscures, étroites: Michel vous sert à déjeuner et vous donne une chambre. On se met à la croisée et l'on ne voit rien, rien que la maison voisine, contre laquelle on craint de se briser la tête. Mais où donc est Gênes la superbe?

On sort de l'hôtel après déjeuner, on passe devant l'église de San-Siro, on monte une *salita* douce; la voilà, Gênes!

Des montagnes de marbre ont été coupées à morceaux, et ont pris la forme de cette rue prodigieuse, toute bordée de palais. Les yeux ne sont pas préparés à pareille surprise; ils se ferment rapidement, comme dans le passage des ténèbres au soleil. Rien d'éclatant au monde comme cette succession monumentale de portiques rangés sur deux lignes, divisés par un pavé de granit, dorés par cette douce et vaporeuse lumière que le ciel italien aime tant à prodiguer aux œuvres de ses enfans. On se sent si léger devant toutes ces merveilles aériennes, qu'il semble que le corps flotte sur des rayons, et n'a pas besoin de l'escalier pour s'élancer aux terrasses; la transparence de l'air, l'éclat du jour, la sérénité du ciel, le parfum de la mer voisine, tout donne à cette rue incomparable une grâce, une poésie, un enchantement qui tiennent du rêve; on passe des heures en extase devant ces portiques, devant ces escaliers défendus par des lions, ou peuplés de statues, qui s'élèvent triomphalement, avec leur cortége de colonnes de marbre, jusqu'aux régions aériennes, où s'élargit la conque des fontaines, à l'ombre des orangers suspendus. On se surprend attendri de joie sur le seuil d'un palais qui vous laisse entrevoir dans un jour mystérieux sa cour recueillie et voluptueuse, sa cour de marbre, où bondit la gerbe d'eau vive, sous des arcades de citronniers en fleurs. Là causent et rient de jeunes femmes créées pour ces arbres, pour ces fontaines, pour ces jardins; des femmes d'opulente vie et de doux loisirs, nonchalantes et vives, véritables fées de ces palais fantastiques, et qui laissent tomber de leur

bouche des sons voluptueux comme le froissement d'une robe de satin. D'autres femmes passent au-dehors, légères, sur le pavé poli des dalles, brunes, fraîches et blanches. Souvent c'est comme une procession de vierges de Raphaël sorties de leurs cadres pour visiter la *strada Balbi*, et la rapporter aux cieux. On s'arrête, les yeux béans, au pied de ce palais Durazzo qui monte aux nues avec ses ailes à colonnades; au pied du palais Doria-Tursi, qui s'asseoit au large, après avoir épuisé Carare, et se repose, le front couronné de jardins; on s'arrête partout, à chaque pas, car la merveille qu'on voit n'a pas copié la merveille qui vous attend, ni celle qu'on a vue. On monte à ce palais Serra, qui vous reçoit dans son fabuleux salon de lapis-lazzuli et d'or, ceint de colonnes corinthiennes, orné de sphinx noirs, et dont les hautes croisées s'ouvrent sur des pavillons de marbre, tels que les inventait Arioste pour le génie traducteur de l'architecte Tagliafico; et partout dans ces palais, les galeries sont peuplées de ce monde idéal et ravissant que jetaient sur toile Van Dyck, Guide, André del Sarte, Véronèse, Titien, Albane, l'Espagnolet, la trinité des Carrache. La solitude et le silence donnent aujourd'hui à ces demeures un caractère de solennelle mélancolie; ce sont de magnifiques décors d'opéras, d'où viennent de sortir les jeux, les danses et les femmes; à la brise qui chante sous les orangers des terrasses, on croirait encore entendre les chœurs italiens des divines fêtes qui viennent de s'éteindre. Oh! si jamais la vie a été digne de son nom, c'est quand elle passa dans la strada Balbi, aux jours de la splendeur génoise, avec son auréole de rayons et de femmes, ses parfums de la mer et des collines, son cortége d'artistes et de poètes, sa musique napolitaine; ses siestes de doux sommeil sous le voluptueux démon de midi, ses crépuscules retentissant de sérénades, ses nuits toutes pleines de confidences, toutes dévorées d'amour. Qu'il devait être beau le palais Durazzo, avec sa bannière à l'écu d'or, chargée au chef de trois fleurs de lis d'argent! Qu'il devait être beau, le soir que Van Dyck inaugura le portrait de la divine comtesse Brignola! Que d'ivresse, que de musique, que de parfums couraient sous ses deux colonnades ailées! Elle était là, cette reine

de la fête, sous la rotonde de marbre, comme la Vénus de Médicis, descendue du piédestal, et vêtue de soie et de satin; que de paroles de flamme, que de désirs comprimés, que de lèvres ardentes devaient tourbillonner autour de l'adorable comtesse! Les yeux des jeunes seigneurs descendaient du portrait de Van Dyck, et mouraient de langueur sur le visage divin du modèle, sur son cou d'ivoire, sur ses épaules nues, sur les souples ondulations de sa robe de soie, que le grand artiste n'avait pu qu'imparfaitement reproduire, parce que sa main frissonnait d'amour. Parmi cette foule enluminée d'ivresse et d'énergique passion, sous ces portiques aériens, purs et blancs comme le marbre qu'on vient de polir, passaient fièrement tous ces plébéiens ennoblis par leur génie, tous ces architectes créateurs de ces palais : Bartolemeo Bianco, Angiolo Falcone, Rocco Luzago, Alessi, Andrea Orsolino, Carlo Fontana, Simone Cantone, Antonio Corradi, Torriglia, Batisto Ghiro, tous ces hommes qui se présentaient avec des idées sublimes chez le seigneur opulent, et qui en recevaient de l'or à boisseaux pour matérialiser leurs idées, les faire éclater en colonnades, les broder à l'ionienne, les dérouler en galeries, les illuminer de tout ce que le soleil d'Italie a de rayons à verser sur les marbres des péristyles, sur les citronniers des jardins. L'âge d'or semblait être redescendu des Apennins; ce n'était plus le fade bonheur, le siècle pastoral du Latium; c'était l'âge d'or en robe de soie, les cheveux constellés de pierreries, les pieds sur la mosaïque, le front dans les parfums: la luxurieuse jeunesse, lasse de ses nuits, descendait de la double terrasse du palais Mari, et venait se retremper aux chants dévots de Palestrina, dans l'église voisine de l'Annonciation; là elle retrouvait d'autres fêtes, d'autres parfums, d'autres tableaux; une volupté indéfinissable montait avec la vapeur de l'encens, avec le chant des vierges, avec le fût cannelé de ces gracieuses colonnes de granit rose qui s'alignent sur deux rangs et se séparent, comme par respect, devant la grande toile de Corrége, ce peintre des amours, une fois réconcilié avec Dieu. La strada Balbi versait la fleur de ses opulens gynécées devant les autels de Sau-

Siro, et les jours de grande solennité religieuse, dans les nefs de San-Lorenzo, la métropole gothique, tout écartelée de marbre blanc et noir; Dieu n'était pas jaloux des palais de Gênes, parce que ses temples étaient encore plus beaux que ses palais. Dans les douces nuits d'été, les Doria arboraient les aigles de leur maison sur la montagne illuminée du Géant, et l'on accourait de toutes les villas voisines pour respirer la brise et la mer, sous la treille des doges, sous les colonnes qui se baignent dans les vagues du golfe, ou près du bassin couronné d'aigles essorans. On y venait de la villa Spinola, si orgueilleuse de ses fresques; on y venait de la villa Pallavicini, qui plane sur Gênes comme un oiseau; de la villa Fransoni, résidence aérienne, légère et voluptueuse comme une pensée d'amour; de la villa d'Angelo, ce palais de la strada Balbi, emporté sous les ombrages des montagnes; de la villa Durazzo, si gracieusement posée sur la vallée de Lerbino; de la villa Scoglietto, qui dort sur ses belles terrasses, entre la double fraîcheur de ses cascades et de ses bois. C'étaient alors des nuits délirantes, des extases célestes où les heureux conviés ne sentaient leur humaine nature qu'à l'ardente fièvre qui les poussait au plaisir. Jamais des visages de femmes, jamais des épaules blanches encadrées dans le satin, jamais des voix musicales sorties de lèvres italiennes n'ont versé plus de frénésie aux sens que dans ces divines fêtes, ces fêtes sous la treille des Doria, au pied des Apennins, au bord de cette mer qui expire sur des colonnades de marbre blanc!

Le soleil avait encore quelques rayons à donner à mes promenades; je sortis de la ville pour visiter ce palais de la mer. La porte était ouverte, j'entrai; je traversai des corridors solitaires, où Perino del Vaga a peint à fresque les exploits maritimes de la maison Doria. Partout la solitude et le silence; personne ne s'offrait à moi, j'étais comme dans un de ces palais enchantés où le voyageur se promène seul devant des statues qui le regardent. Les galeries étaient meublées au goût du seizième siècle; c'étaient des fauteuils massifs vêtus de cuir noir, de larges consoles minutieusement ciselées, de hautes glaces de Venise à six pièces, de vastes

cheminées de marbre sombre à réchauffer des géans debout, des tapisseries de portraits à la Rembrandt; il semblait qu'une famille de doges venait de quitter ces fauteuils, ou qu'elle allait reparaître dans ces salons, en descendant d'une promenade en galère. J'abusai de mon isolement, je m'assis sur tous les fauteuils, j'ouvris une croisée pour voir le golfe, je décrochai les portraits pour les examiner à l'aise; je me promenai sous les cheminées, je chantai la barcarolle de *la Muette* aux statues de Carlone; je pris des airs de maître, des poses de doge, tout cela fort impunément; personne ne parut. Si j'habitais Gênes, j'irais m'établir au palais Doria, pour lui donner enfin un locataire.

Je descendis aux jardins : même solitude, même silence; c'est un des plus beaux tableaux que j'aie vus de ma vie. Rien d'enchanteur comme la terrasse du palais Doria. Faites un seul tableau de tous les Claude Lorrain du Louvre, et vous aurez une esquisse de cet admirable paysage. Le marbre y est prodigué en colonnes, en escaliers, en portiques; les allées des jardins s'ombragent de citronniers, d'orangers ou de treilles longues et aérées qui arrêtent mollement les rayons du jour sur des pampres diaphanes; à gauche éclate la ville de Gênes, avec ses montagnes aussi peuplées que ses rues; on aperçoit au dernier plan, sur une hauteur, le dôme de l'église de Carignan, cette miniature de Saint-Pierre de Rome; sa coupole couronne dignement le Saint-Sébastien du Puget, beau comme l'antique. Devant vous est la mer, la véritable mer, la Méditerranée, le grand chemin de Naples et de Sicile; elle est vive et calme; elle a une voix, une ame, une mélodie; elle entre au port, en inclinant ses vagues devant le phare, comme si elle saluait le colosse protecteur des vaisseaux.

J'étais plongé dans ce tableau lorsqu'une voix murmura quelques paroles derrière moi; j'aperçus une vieille femme assise à terre contre une colonne de la terrasse; sa jeune fille, vêtue de haillons, dormait sur ses genoux. — Que faites-vous là, pauvre femme? lui dis-je. — Eh! me répondit-elle en souriant, je bois le soleil! — Vous ne travaillez donc pas pour vivre? — Non, monsieur, je demande la charité; j'ai fait ma journée aujourd'hui, et

je me repose. — Et que ferez-vous demain? — Demain la sainte Vierge m'en donnera autant à la porte de l'église *della Consolazione*. — Alors votre pain ne vous manque jamais? — Jamais, monsieur. — Vous êtes donc heureuse? — Oui. — Et qui vous a permis d'entrer ici? — Personne; c'est ouvert à tout le monde.

La jeune fille se réveilla; elle écarta avec ses mains de magnifiques cheveux noirs qui couvraient sa tête et ses épaules, et me laissa voir une figure ravissante de beauté. Un ami, mon compagnon de voyage, vint me rejoindre en ce moment; si je ne pouvais en appeler au témoignage de ce témoin, je croirais aujourd'hui que la rencontre de cette jeune fille, si pauvre et si belle, n'a été qu'une vision, un mensonge de voyageur que je me suis conté à moi-même. Hélas! ce fut une réalité! Le plus étrange des hasards avait ainsi jeté sous mes yeux une véritable allégorie vivante; ce qu'il y a de plus beau, de plus doux au monde, avec une enveloppe de haillons... Gênes!

II. — LIVOURNE. — LA VALLÉE DE L'ARNO.

Si Livourne n'existait pas en Italie, il faudrait la bâtir. C'est la cité neutre où l'on arrive pour respirer; c'est comme un foyer de théâtre où l'on se jette entre deux actes trop saisissans d'un drame fiévreux, pour rentrer un instant dans la vie réelle. Livourne, comme toutes les villes modernes et commerçantes, n'a rien à vous montrer que des rues bien alignées et une population active, une société de comptoir. C'est une ville charmante où rien ne vous humilie dans votre amour-propre d'homme : on n'y rampe jamais devant des monumens qui vous écrasent; on n'y rougit pas de son propre nom devant des noms imposans de gloire, et couronnés par cinq siècles d'admiration. La grande rue est une bourse perpétuelle où chacun fait ses affaires et signe ses traités de commerce, depuis le fastueux millionnaire, qu'on reconnaît au cortége de ses cliens, jusqu'au brocanteur isolé qui porte ses denrées avec lui. Tous les idiomes du monde se mêlent dans cette

rue; on ne s'y croit pas plus en Italie qu'en un autre pays. Mais approchez-vous de la grande place, là où le négoce ambulant expire; des bouches toscanes vous jetteront à l'oreille des noms qui font tressaillir. Tous les conducteurs de *calessini*, en vous reconnaissant étranger à votre démarche indécise, vous crieront en chœur : *Pisa, Pisa; Firenze, Firenze.* Ces deux villes sont là, tout auprès. On peut rarement se décider à coucher à Livourne lorsqu'on sait qu'un léger calessino vous emporte en quelques heures à Florence, sur une allée de jardins anglais.

A Florence donc! les chevaux s'y précipitent avec une étonnante impétuosité, comme s'ils étaient ravis d'aller saluer leurs frères de Jean de Bologne sur la place du Palais vieux. C'est une route ravissante, c'est le digne chemin de Florence : ce gracieux nom y est écrit partout, il n'est pas besoin de bornes milliaires pour l'annoncer au voyageur. La campagne est pure, sereine, harmonieuse comme un chant des Géorgiques. Partout le peuplier, l'yeuse, le chêne, la vigne mariée à l'ormeau, y rendent des sons mélodieux comme les dactyles du poète. Les villages sont doux à la vue, leurs noms doux aux lèvres : c'est Viarello, c'est Pian di Pisa, c'est Caschina, c'est Ponto d'Era, c'est Empoli. Une lumière vaporeuse et molle enveloppe ces agrestes résidences; de petits fleuves les arrosent, de souples collines les couronnent d'ombrages et de fleurs. Un dieu aussi leur a fait ce doux repos à ces beaux jardins, désolés autrefois par les guerres civiles. Les clairons des Espagnols ne retentissent plus sur les murailles de Pian di Pisa; un poète comme Dante n'arrive plus à Ponto d'Era, sa branche d'olivier à la main, pour se jeter entre les Pisans et les Florentins, en leur criant : « Où courez-vous, citoyens? » La paix est à Pise, la paix à Florence. Les deux rivales se sont embrassées et cultivent leurs jardins. Elles ont enfin compris la vie, ces deux cités heureuses; elles chantent, elles aiment, elles dorment; elles ont abandonné les secousses des tragiques émotions aux peuples engourdis par les hivers et la nuit des brouillards. C'est en sortant de Ponto d'Era qu'on trouve à gauche une délicieuse rivière qui porte son nom écrit en azur sur les molles inflexions

de son onde, l'Arno : le cœur ressent de la joie en entendant prononcer ce nom. On passe devant le couvent de San-Romano, dont la galerie de marbre se marie à de grands chênes, pour donner de l'ombre aux heureux franciscains; on arrive à Empoli, on court devant sa magnifique fontaine, la fontaine d'un modeste village! Que d'assemblées de conseils municipaux il nous faudrait pour en donner une pareille à nos plus riches cités de France! Empoli, c'est la porte de la vallée de l'Arno.

Alfieri s'est fondu en vers pour chanter cette vallée et les jeunes filles qui l'habitent. Je lui pardonne son *Misogallo;* les poètes ont raison quelquefois. Je ne sais si l'on meurt dans la vallée de l'Arno, mais il m'est prouvé qu'on y existe. Jamais la nature n'a mis tant de soins à composer un paysage, jamais elle n'a aussi bien combiné ses effets de lumière, ses teintes diaphanes, ses horizons dorés, ses collines pures qui se détachent en lignes déliées sur l'azur infini du ciel. L'Arno coule dans ce vallon; il est calme comme un bassin qui s'allonge et se perpétue. Des bois de pins d'un vert admirable semblent descendre de toutes les collines pour se baigner au fleuve. Des villas toscanes, des couvens aériens, se dévoilent au voyageur, par intervalles, au milieu d'un jardin, comme un rêve d'amour; sur le sommet d'une montagne, comme une pensée du ciel. C'est là que les jeunes paysannes tressent la paille qui s'arrondit en chapeau sur toutes les dames de l'Europe. Ouvrières élégantes et gracieuses, rien ne trahit en elles l'origine rustique; leurs doigts n'ont jamais fouillé la terre ni marié la vigne à l'ormeau; ils ont la délicatesse qu'exige la spécialité de leur doux travail. Ce beau vallon est comme un gynécée naturel, un boudoir fleuri où de jeunes femmes ont l'air de faire de la broderie sur paille fine pour leur amusement. C'est là, je pense, le plus ravissant accessoire qui puisse animer un paysage. Les bergères inventées par nos idylles ont autour d'elles une atmosphère de ferme et de bercail qui saisit le cœur et fane leur poésie. Pour trouver des sœurs aux jeunes filles d'Empoli, on doit remonter aux beaux jours de la Thessalie et des amours arcadiens, quand les dieux eux-mêmes daignaient choisir leurs maîtresses

parmi les agrestes familles de l'Ilissus, du Pénée, de l'Eurotas; il faut des fables pour servir de pendant aux réalités d'Empoli. Tel est le chemin qui conduit à Florence, et qui ne peut conduire que là; vallée suave dans les contours de ses collines; villas embaumées qui sourient au voyageur avec leurs persiennes vertes; rivière transparente et calme; jeunes filles semées comme des fleurs vivantes sur la longue pelouse de l'Arno; paysage céleste animé par des chants lointains, des murmures de cloches aériennes, des sons d'amoureuses mandolines; sérénité sur la terre et au ciel, azur partout. Florence est là. On sort de la vallée : des montagnes bleues cernent le vaste horizon, c'est la couronne de Florence. On ne voit qu'à peine les maisons de la ville, mais les tours, les dômes, les clochers, les coupoles, dominent les arbres des jardins et annoncent de loin à l'étranger la cité des grands édifices, la reine maternelle des beaux-arts. Encore un élan des chevaux, et l'on arrive devant la herse de la tour de Michel-Ange. Saluez l'écusson d'or aux tourteaux de gueules; il est incrusté sur la porte de la ville : ce sont les armes des Médicis (1).

MÉRY.

(1) Je ne connais qu'Alfieri qui ait complaisamment écrit sur la vallée de l'Arno. La ville de Gênes n'a inspiré qu'un ouvrage monumental digne d'elle : c'est le beau et riche travail de notre savant architecte M. Gaubier.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

LE JUGE DE SON HONNEUR.

I.

Le 25 octobre 1830, une berline attelée de deux gros chevaux flamands s'arrêta dans le petit village de ***, près de Walhem, à quelques lieues au-delà de Malines. C'était le jour de l'évacuation d'Anvers par le prince d'Orange. Les volontaires belges occupaient en armes toute cette ligne, et attablés dans les maisons des paysans, ils fumaient des cigares et buvaient force bière à la prospérité de la nouvelle patrie qu'ils venaient de s'improviser. Il faisait nuit close, la plupart des portes étaient déjà verrouillées; on entendait seulement retentir au dehors quelques éclats de voix modulant sur un faucet enroué les couplets de *la Brabançonne*.

La berline, sans ralentir sa marche, longea ces habitations, au seuil desquelles on ne voyait pas un homme à qui l'on pût parler. Elle s'arrêta au bout du village, devant une maison construite en briques, couronnée de tuiles rouges creusées en gouttières, et dont le faîte portait un long panache de chaume cimenté de terre glaise. La façade était blanchie à la chaux, la petite porte arrondie du haut et peinte en vert, comme les volets. Le sable que les servantes avaient répandu sur les degrés de pierre qu'il fallait franchir pour arriver au marteau de fer poli qui en décorait l'entrée, indiquait que cette habitation n'était pas la moins fréquentée ni la moins soigneusement tenue du village. L'homme en blouse qui conduisait les chevaux de la berline descendit de son siége et vint ouvrir la portière.

— Monsieur le baron, dit-il à l'un des voyageurs en se décoiffant poliment de son bonnet de coton, c'est ici qu'il faut vous reposer en attendant le jour. Le père Jef nous donnera l'hospitalité, à nous et à nos bêtes, moyennant quelques litres de bière et quelques mesures d'avoine que nous consommerons.

Le jeune homme à qui cette invitation était faite sauta d'un bond les degrés du marchepied, et, faisant siffler sa cravache et sonner ses éperons, il poussa la porte entr'ouverte devant lui.

— Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, murmura une voix dans l'obscurité du corridor où le voyageur venait de pénétrer.

— Pardieu! prenez garde vous-même, riposta le nouveau-venu.

En achevant ces mots, il saisit son interlocuteur par le collet de son habit et le jeta dehors.

Au bruit que fit cette espèce de lutte, et aux cris qui s'échappèrent de la berline, où deux autres voyageurs étaient demeurés, le propriétaire de la maison déboucha dans le corridor, armé d'une lanterne de corne et suivi de trois ou quatre curieux, les mains sous leurs blouses et la pipe à la bouche. Ils n'eurent pas plus tôt aperçu celui que l'étranger venait de heurter avec une brutalité si coupable, qu'il s'éleva parmi eux un sourd murmure, et qu'ils coururent d'un commun mouvement à l'aide de ce malheureux, qui se relevait à grand'peine, tout souillé de boue.

— C'est une abomination! s'écria le père Jef en saisissant de sa large main le bras du jeune homme, qui faisait mine de se mettre en défense.

— Traiter ainsi un patriote! reprit un volontaire qui arrivait le sabre au côté et la carabine sur l'épaule. Il faut assommer ce gredin-là, c'est un espion hollandais, c'est sûr.

— Sacrebleu, interrompit l'étranger, tu en as menti, par ta gorge! Je suis le capitaine Melchior Van Geestel; c'est moi qui ai tiré le premier coup de fusil contre les Hollandais à la porte de Schaerbeck. Si ce maladroit se laisse ainsi tomber, ce n'est pas ma faute. Je suis prêt d'ailleurs à lui donner la satisfaction qu'il exigera.

— Tout beau, capitaine Melchior, poursuivit le père Jef, c'est à nous que vous rendrez raison, s'il vous plaît; et pour commencer, nous allons vous faire passer par les armes si vous n'adressez des excuses au brave patriote que vous venez d'insulter. C'est le héros de notre district, savez-vous; notre père à tous, et notre commandant sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, les deux voyageurs de la berline avaient mis pied à

terre, et, soutenant le blessé dans leurs bras, ils lui demandaient très-humblement pardon de la conduite de leur camarade. Malgré leur repentir, le baron Melchior Van Geestel ne se serait pas aisément tiré d'affaire, si celui qu'il avait offensé ne se fût interposé entre lui et ses agresseurs. De lui-même il lui présenta la main en signe d'oubli, et tous ensemble ils entrèrent dans la maison du père Jef.

La salle dans laquelle le capitaine Melchior et ses compagnons venaient de pénétrer ressemblait plus à un champ de bataille qu'à une chambre d'auberge. Cinquante volontaires en blouses et la pipe entre les dents y versaient des flots de fumée qui rendaient l'atmosphère presque compacte. Une seule servante en bonnet brodé dont les côtés retombaient sur ses oreilles comme deux ailes de papillon, distribuait aux consommateurs les litres de Louvain et de bière d'orge, les petits verres de schidam et le feu pour les cigares; véritable Salamandre en jaquette de laine noire, qui fendait sans sourciller l'épais nuage de tabac dont elle était environnée.

Au milieu des silhouettes effacées des buveurs, le père Jef élevait de temps en temps le buste cuirassé de sa vaste camisole de laine rouge, par-dessus laquelle s'attachaient carrément ses bretelles de lisière. Dans le fond de la salle on distinguait, quand survenait une petite éclaircie provoquée par le ventilateur naturel de la porte entr'ouverte, une madone en plâtre colorié, fixée au mur, dominant une haute cheminée à frange qui ne servait qu'à recevoir le tuyau d'un poêle de fonte. Les murailles latérales étaient tapissées de rayons de bois où reposaient en ordre des litres et des demi-litres de grès à fleurs bleues avec le poinçon plombé de la police; et plus loin une armoire grillée, manière de bibliothéque renfermant la collection de pipes appartenant aux divers habitués de la maison.

Le baron Melchior, sur l'invitation de son pacifique antagoniste, prit place en face de lui avec ses deux compagnons, devant une table de sapin bien cirée où la servante posa des verres et un carafon d'eau-de-vie de genièvre. Le père Jef vint sans façon s'accouder auprès de ses nouveaux hôtes, et ils s'entretinrent tous ensemble des événemens du jour, de l'expulsion des Hollandais de la ville de Bruxelles, de la victoire de Walhem, remportée la veille par les patriotes belges, enfin de la proclamation que le prince d'Orange avait adressée le jour même aux habitans d'Anvers en se retirant de cette cité révoltée.

Le capitaine Melchior ne tarissait pas en éloges sur la conduite d'un chef de partisans qui avait, par son intrépidité, sauvé le château de la

comtesse de Montérei dans cette mémorable journée. Le père Jef se mit à rire, et, tordant son bonnet de coton entre ses gros doigts :

— Oui, dit-il, c'est un *crâne*, celui-là; et vous serez peut-être encore plus étonnés quand vous saurez que ce brave patriote est de notre village, qu'il est ici présent dans mon estaminet, et que vous lui avez déjà parlé.

— Je voudrais le rencontrer, interrompit le capitaine, pour lui serrer la main.

— Il n'est pas de récompense à laquelle il ne puisse prétendre, ajouta d'une voix timide et flûtée l'un des compagnons du capitaine. La comtesse et sa fille lui doivent la vie et l'honneur. Elles seraient trop heureuses de s'acquitter envers lui.

— Oh! oh! fit le père Jef en lançant un regard malicieux du côté de celui qui venait de montrer tant de douceur et de modération sur le seuil de la tabagie; si ce n'est que cela, M. Van Maës est déjà payé par sa conscience. Les bonnes œuvres lui sont aussi familières qu'à moi les verres de schidam, et c'est pour cela que nous l'honorons, et c'est pour cela que nous prenons sa défense quand il arrive que, sans le connaître, un étourneau qui a une bouteille de vin dans la tête l'insulte ou le maltraite. Je ne dis pas cela pour vous, capitaine Van Geestel : vous savez trop ce qu'on doit aux braves et aux hommes vertueux, et je suis sûr que maintenant vous vous repentez de ce que vous avez fait.

— Pardieu, monsieur Van Maës, s'écria le capitaine en ôtant son chapeau et se retournant vers son voisin, le père Jef a dit la vérité sur mon compte comme sur le vôtre. Je vous fais mes excuses, les acceptez-vous?

— L'oubli des offenses est le premier devoir d'un chrétien, capitaine, répliqua Van Maës en pressant avec cordialité la main qu'on lui tendait.

— Ah! monsieur, que d'actions de grâces! répétèrent à la fois les deux compagnons de voyage du baron.

Et Van Maës devint l'objet de toute leur attention.

Il baissa d'abord modestement la tête comme s'il eût eu honte de cet hommage; mais peu à peu il s'apprivoisa, et au bout d'un quart d'heure il était au mieux avec les deux jeunes gens.

Il est vrai que les figures blanches et imberbes de ces étrangers, leurs yeux langoureux comme des yeux de femmes, leur exquise politesse, et la grâce de leurs moindres mouvemens, prédisposaient singulièrement en leur faveur tout homme qui les approchait. Le plus jeune surtout, avec ses

beaux cheveux noirs tombant en boucles sur ses tempes avec cette candeur de visage et cette finesse de physionomie qu'eussent enviées les plus jolies filles, sembla rencontrer toute la sympathie du héros de village. Il n'hésita pas, sur sa demande, à recommencer pour lui le récit vingt fois répété de ses actions d'éclat pendant la campagne de la révolution. Seulement il avait soin de s'interdire toute espèce d'éloges en ce qui le concernait, procurant de la sorte au père Jef l'inestimable satisfaction de commenter le thême et d'y ajouter les broderies que lui suggéraient sa rhétorique et son amour pour la vérité.

Van Maës, revêtu de tout autre costume, eût passé pour ce qu'on appelle vulgairement un *agréable cavalier*. Il avait trente ans à peine, la taille fine et dégagée, et dans la mélancolie de son regard luisait un certain feu qui indiquait une ame vigoureuse et bien trempée. Le plus jeune des voyageurs paraissait prendre un vif plaisir à voir cette figure sévère et pourtant pleine de séduction s'enflammer aux mots de patrie et de liberté. Il écoutait avec ravissement cet apôtre du catholicisme confondre dans sa pensée la double passion qui l'animait, sa foi religieuse et sa croyance politique. Son imagination suivait avec un merveilleux entraînement l'éloquent enthousiasme de celui qui lui parlait, et puis tout d'un coup il se calmait et devenait timide jusqu'à n'oser plus lever les yeux.

Van Maës ne s'aperçut pas toutefois de cette bizarre contenance de son interlocuteur, et il continuait à s'entretenir avec lui, lui ouvrant le fond de son ame, comme il arrive entre jeunes gens dont l'humeur et le caractère se conviennent.

— J'aurais voulu, poursuivait-il en jouant avec le chien d'un pistolet qu'il portait dans la ceinture de sa blouse, j'aurais voulu que vous vous fussiez trouvé dans nos rangs quand ces maraudeurs hollandais faillirent surprendre le château de la comtesse de Montérei. Cette dame, en ce moment, était, m'a-t-on dit, seule au logis avec sa fille. Quelques domestiques mal armés faisaient feu par les fenêtres du rez-de-chaussée; leur résistance avait exaspéré les pillards qui se promettaient de rapporter un riche butin de leur expédition. Quatre de ces brigands s'étaient emparés déjà d'une issue qui devait les conduire à l'appartement des dames. C'en était fait de la comtesse et de sa fille, si le ciel ne m'eût amené sur leur trace avec cinquante braves gens de ce village que je commandais.

— A telle enseigne, ajouta le père Jef, qui interrompit pour cela son entretien avec le capitaine, à telle enseigne que de vos pistolets que voici,

vous fîtes cracher la cervelle à deux de ces gredins. Nos sabres firent justice des deux autres.

— Est-il possible! balbutia le jeune compagnon du baron Melchior.

Et dans ce moment, ses yeux, mouillés de larmes, laissaient tomber sur Van Maës un regard plein de reconnaissance et d'admiration.

— Et monsieur, continua le père Jef, ne vous parle pas du coup de sabre qu'un de ces forcenés lui allongea en tombant, et dont il porte la blessure encore saignante sous la manche de sa blouse. Il est vrai de dire aussi, poursuivit le cabaretier en achevant un verre de schidam, que vous avez sauvé madame la comtesse de la damnation éternelle; car il est probable qu'elle ne serait pas morte en état de grâce. Du moins, du temps où j'avais l'honneur de servir sous les ordres de son mari, le colonel Juan de Montérei, présentement dans les Indes, on ne se gênait pas au régiment pour jaser sur les écarts de sa vertu. Et tenez, aujourd'hui encore...

— Sacredieu! vous en avez menti, père Jef, s'écria le capitaine, qui brisa son verre sur la table. Songez que vous pouvez parler devant des amis de la dame que vous outragez!

— C'est une horreur! fit le plus âgé des compagnons du capitaine Melchior, je ne reste pas ici un instant de plus. Des chevaux! des chevaux! et je pars, au risque de tout ce qui peut arriver.

En parlant ainsi, ce singulier personnage s'était levé tout pâle de colère, et, saisissant le bras du capitaine, il lui disait à l'oreille :

— C'est vous qui êtes cause de cette avanie qu'on me fait! Sortons au plus vite, je le veux. Je le veux, entendez-vous?

Le baron Melchior eut grand'peine à tempérer cet élan de fureur que Van Maës s'efforçait en vain de s'expliquer. Il n'y réussit qu'en donnant des ordres pour le départ. En vain on lui objecta les dangers que présentait un voyage nocturne sur une route couverte de déserteurs; l'irascible jeune homme se contentait de répondre : Je le veux! Et le capitaine Melchior obéit à cette injonction, en aidant lui-même à attacher les traits des chevaux.

Lorsque les trois voyageurs furent remontés dans la voiture, le cocher refusa catégoriquement de reprendre sa place sur le siége, et il déclara que nulle somme d'argent ne le ferait consentir à s'aventurer de la sorte sur un chemin où l'on risquait sa vie à chaque pas. Les plaintes et les cris du voyageur recommencèrent de plus belle. Le capitaine promit sa bourse

à celui qui consentirait à remplacer le cocher absent. Pas un homme ne se présenta pour la recevoir.

Alors, s'offrant de lui-même pour rendre à ses nouveaux amis ce périlleux service, Van Maës enfonça un bonnet de laine sur ses yeux, et prenant le fouet et les rènes dans ses mains, il grimpa sur le siége et lança la berline sur le chemin d'Anvers.

Quelques minutes après, le père Jef passa une blouse par-dessus sa veste de laine rouge; il chargea sa carabine, et enfourchant un petit cheval qui l'attendait tout sellé dans l'écurie, il disparut au galop dans la même direction que les voyageurs, murmurant entre ses dents, avec un air de menace, les noms du capitaine Melchior et de la comtesse de Montérei.

II.

Le lendemain qui suivit cette nuit aventureuse, la ville d'Anvers, encore occupée par une forte garnison hollandaise, se disposait à lutter aussi en faveur de son indépendance. De part et d'autre les mesures étaient prises pour livrer dans les murs un combat acharné; chacun des habitans, prévoyant le dégât et la ruine qui menaçaient de fondre sur sa retraite, s'était barricadé chez lui, ou avait fui dans la campagne.

La rue du Couvent, qui se trouvait sous les canons de la citadelle, était surtout dominée par une terreur indicible. On y voyait à peine un vestige de figure humaine; les effets précieux en avaient été retirés et mis à l'abri; les fenêtres étaient matelassées, les portes closes de tous leurs verrous.

Une seule maison, qui depuis plusieurs années avait toujours été fermée et abandonnée de ses maîtres, présenta le matin de ce terrible jour un spectacle auquel personne ne s'attendait. Le soleil levant la trouva ouverte, et parée comme si l'on eût dû y célébrer quelque fête; les deux battans, écartés, laissaient voir dans la cour une voiture de voyage arrivée de la nuit. Les persiennes, levées, permettaient à l'œil de découvrir, derrière les colonnettes gothiques de la façade, des rideaux de soie que des valets, en grande livrée d'étiquette, achevaient de poser, au grand ébahissement des curieux aventurés par hasard dans cette rue. On cherchait vainement à s'expliquer ce que signifiait tout ce tumulte qui avait lieu dans l'hôtel de la comtesse de Montérei.

Pendant ce temps, dans l'un des salons intérieurs, une femme en élé-

gant négligé, à demi renversée sur un sofa, appuyait dans sa main son front pâli par la fatigue, et par le chagrin peut-être. Elle s'entretenait très-vivement avec un homme assis auprès d'elle, et qui se dandinait nonchalamment, les mains dans les poches de son habit, d'un air maussade et ennuyé.

Le jeune homme était haut en couleur, fortement *charpenté;* il portait un front bas, couronné d'une épaisse chevelure blonde que le fer du coiffeur avait cintrée en frisure, à force d'art et de patience. Sa poitrine évasée, ses épaules rejetées en arrière, la raideur de ses mouvemens, représentaient assez bien le modèle d'un officier de grosse cavalerie.

La dame, au contraire, paraissait chétive et maligne. N'eussent été quelques rides légères qui commençaient à dessiner les saillies de son visage et de son cou, on l'eût prise pour une jeune fille, tant sa taille était mince et déliée; mais en l'examinant bien, il devenait facile de supputer, malgré l'apprêt de sa toilette, que trente-six ans environ avaient déjà passé sur cette tête souffrante. Sa main blanche et presque transparente portait à ses yeux de temps à autre un mouchoir brodé, dont elle essuyait quelques larmes avec une élégance parfaite.

— Ingrat! disait la dame au jeune homme, devais-je donc tout abandonner pour voir mes sacrifices récompensés de la sorte? Ainsi vous ne m'aimez plus! Et vous me le dites en face, à moi qui vous écoute, sans savoir si ce que j'entends n'est pas un rêve! Vous me sommez de tenir une promesse faite alors que votre amitié n'était pas encore devenue pour moi un impérieux besoin; vous voulez que je vous donne ma fille en mariage! un enfant qui comprend à peine ce qu'elle désire et qui ne souhaite rien autre chose que le bonheur de sa mère! Ah! Melchior, vous n'avez pas de pitié!

Ici le jeune officier fronça le sourcil, et laissa échapper un geste d'impatience.

— Que voulez-vous, chère Éléonore, il faut bien que tout finisse dans ce monde. Votre mari n'est pas mort, n'est-il pas vrai, et je ne puis pas vous épouser? Depuis six ans que l'honnête homme de colonel tient garnison à Java, nous avons eu tout le temps de nous aimer. Il ne peut tarder à revenir; les rapports indirects ne lui auront pas manqué. Vous connaissez la violence de son caractère; il vous tuerait s'il découvrait que ses soupçons pussent être fondés. Ce cher Juan de Montérci! le sang espagnol coule dans ses veines pur et sans mélange comme au temps du roi Pé-

lage; il ne pardonnerait pas une tache faite à son blason par une infidèle.

— Taisez-vous, monsieur, interrompit sèchement la comtesse, et trève, s'il vous plaît, à vos plaisanteries! Veuillez vous informer sur le port si je puis trouver passage avec ma fille pour quelque ville de l'Angleterre. Vous nous suivrez si vous le trouvez bon. J'ai hâte de quitter ce pays; je veux partir cette nuit, aujourd'hui même, s'il est possible. Je verrai plus tard ce qui me reste à décider.

— Mais, madame, repliqua le capitaine, ignorez-vous donc que nous n'avons évité la révolution de Bruxelles que pour tomber ici au milieu d'une insurrection? Avant ce soir, le peuple d'Anvers en viendra aux mains avec les soldats; déjà les portes de la ville sont au pouvoir des insurgés. Dans quelques heures peut-être on se battra par les rues. Si vous agissiez prudemment, vous quitteriez cette maison.

— Vous avez peur, capitaine Melchior! murmura Mme de Montérei, le sourire sur les lèvres.

— Restons; je le veux bien, fit le capitaine en croisant les jambes. Je n'en insisterai pas moins pour que vous consultiez Manuela sur ses intentions à mon égard. J'ai l'amour-propre de croire que je suis un parti sortable pour elle. J'ai d'ailleurs des raisons pour penser qu'elle n'est pas tout-à-fait indifférente aux soins que je lui rends; et puis, entre nous, cela fera taire les bruits qu'on se plaît à répandre sur vous. Cette nuit encore, dans ce misérable cabaret où nous voulions attendre le jour, à la faveur de votre déguisement, vous avez entendu... Notre liaison n'est un mystère pour personne, et le seul moyen d'éviter le scandale et les vengeances de votre mari...

— Vous êtes prudent, capitaine.

— Mille tonnerres! madame, assez de badinage, s'écria le baron Melchior en frappant du poing sur un guéridon de bois d'érable qu'il mit en pièces. J'aime Manuela, je vous le répète, et aujourd'hui même je désire savoir si elle consent à me donner sa main. Sa volonté sera la mienne: voilà tout. Je suis clair, je crois.

— Ah! Melchior, fit la comtesse en appuyant son front sur le marbre de la cheminée, vous me mettez à une bien rude épreuve. Mon Dieu! pourquoi faut-il que je ne sache rien refuser!

Et, d'une main tremblante, Mme de Montérei sonna. Un domestique parut.

— Priez ma fille de passer chez moi, dit-elle en raffermissant de son mieux sa voix émue.

Le capitaine s'approcha de la comtesse et lui donna un léger baiser sur le front.

— Vous permettrez, Éléonore, que j'entre un instant dans votre boudoir et que j'attende le résultat de votre conférence? Quoi que Manuela décide, je vous promets de me conformer à ses désirs.

A peine le baron Melchior avait-il refermé sur lui la porte du boudoir, une jeune fille parut dans l'appartement.

Sous son peignoir de mousseline, à peine retenu sur sa hanche par une ceinture mal attachée, elle était belle à ravir, la nonchalante Manuela, qui venait de quitter sa toilette pour se rendre plus tôt à l'ordre de sa mère! Ses cheveux noirs pendaient en gros flocons le long de ses épaules de seize ans; une grâce innocente animait son visage ovale, mélancoliquement balancé sur son cou, comme un lis à l'extrémité de sa tige; ses prunelles, d'un bleu profond, luisaient d'un éclat tendre et velouté, sous l'épais réseau de ses cils bruns; parfait modèle de cette beauté flamande unie au sang castillan; reflet de la conquête espagnole, demeuré dans ce sol historique de Charles-Quint et de Philippe II; portrait délicieux, que l'on aurait cru dessiné par Vélasquez et coloré par Rubens. Cette nature de femme existe encore dans certaines villes de la Belgique, quelque peu à Gand, beaucoup à Anvers et à Bruges.

La comtesse de Montérei contemplait avec un ravissement mêlé de dépit cette beauté naissante dont elle était jalouse, bouton de rose éclos sur la même branche où sa beauté, à elle, allait s'effeuillant et perdant chaque jour sa saveur et son parfum. C'est qu'il y avait les regrets et les désespoirs de la femme au fond de ce sourire de mère! C'est que, dans ce triomphe, elle voyait sa défaite; c'est que la beauté d'une jeune fille est un miroir auquel une mère coquette se regarde rarement sans pâlir!

— Manuela, dit Mme de Montérei en repoussant avec douceur du revers de sa main le baiser que sa fille allait lui donner, j'ai voulu vous entretenir d'une chose importante qui vous concerne. Vous devez me répondre avec franchise et sans rien me déguiser de votre pensée.

Puis la comtesse s'arrêta un moment pour reprendre haleine, comme si ces simples mots eussent épuisé ses forces.

— Tu sais, reprit-elle, si mon désir le plus ardent n'a pas toujours été de te voir heureuse.

— Ma bonne mère, je serais bien ingrate si je l'oubliais.

— Eh bien donc! confie à ta mère le secret que tu sembles vouloir lui cacher. Manuela, depuis quelque temps vous n'êtes plus la même; vous fuyez les occasions que les jeunes filles de votre âge recherchent d'ordinaire; vous désertez les bals pour les églises; toujours on vous surprend en prières et les larmes aux yeux. Il n'est pas naturel qu'un enfant qui entre à peine dans la vie ait déjà tant de pardons à demander au ciel. Je veux que vous me confessiez ici, comme vous le feriez à votre directeur, la faute qui peut ainsi exciter vos remords. Vous pâlissez, Manuela! vous concevez que j'ai découvert ce secret dont la cause est une insulte pour moi. Malheureuse enfant! mais vous ne savez donc pas qu'il tuera votre mère, cet amour coupable auquel vous vous êtes livrée avec tant d'imprudence?

Manuela, pour seule réponse, se jeta, tout en pleurs, aux pieds de Mme de Montérei. La comtesse se leva brusquement et laissa retomber sur le parquet le front de sa fille.

— Ainsi vous l'aimez? continua-t-elle en se promenant à grands pas dans l'appartement.

— Je l'aime, répéta Manuela d'une voix si basse et si tremblante, que sa mère put à peine l'entendre.

— Ainsi votre plus cher désir serait d'être unie à lui? En un mot, vous voulez l'épouser?

— L'épouser! fit Manuela, qui se cacha le visage entre ses mains; vous savez bien, ma mère, que cela est impossible.

— Impossible! Oh! viens dans mes bras, s'écria Mme de Montérei en couvrant de baisers le front de Manuela. Ma fille! chère enfant! je comprends ton beau sacrifice. N'est-ce pas que tu ne voudrais pas faire mourir ta mère de chagrin? Car, vois-tu, je suis femme comme toi. Une femme qui aime renonce difficilement aux rêves qu'elle s'est bâtis dans son imagination, même alors qu'elle comprend le mieux leur vide. Tu ne l'épouseras pas! tu ne lui laisseras pas même apercevoir l'impression qu'il a produite sur toi. Va, nous te chercherons un autre mari, plus riche, plus beau, plus jeune. Toute ma fortune, je te la donnerai, Manuela, pour que tu sois heureuse. Ta mère ne te demande que le silence, le silence le plus absolu, et que le baron Melchior ne se doute jamais que j'ai trouvé en toi une rivale.

— Ma mère, interrompit Manuela en regardant la comtesse avec des

yeux stupéfaits et hagards, je n'ai jamais aimé le capitaine Melchior.

—Eh! qui donc aimes-tu? demanda Mme de Montérei, dont l'étonnement égalait celui de sa fille.

—Vous ne le saurez pas! balbutia la pauvre fille. Comment oserais-je donc vous l'avouer? Ma mère! je suis bien malheureuse. Mon amour est un sacrilége dont la seule idée me fait frémir moi-même. Cette piété dont vous m'avez louée tant de fois, ces journées passées dans la prière, cette hypocrite dévotion qui me poussait à l'église, ma mère, tout cela n'était que l'effet de mon amour. Je l'y voyais ainsi tout le jour, j'écoutais sa voix si pure, où son ame semblait empreinte. Sous les habits sacrés de son ministère, je l'adorais en silence, et je joignais les mains devant lui, croyant prier devant Dieu. Oh! plaignez-moi, ma bonne mère. Je l'aime sans espoir, sans oser seulement le lui laisser comprendre; je l'aime à en mourir.

—Oh! que me dis-tu là, fit Mme de Montérei en attirant sa fille plus près d'elle. C'est un prêtre que tu oses aimer! Son nom? quel est-il? où est-il? Parle.

—Vous l'avez vu, ma mère; hier encore il était auprès de vous; mais vous ignoriez ce qu'il était. C'est lui qui nous a sauvées toutes deux lors de l'attaque de votre château; c'est lui dont le courage et l'adresse nous ont amenées jusque dans cette ville. Il est maintenant sous le même toit que nous, et peut-être à l'instant où je parle.....

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et le valet de chambre de la comtesse annonça à haute voix : *M. l'abbé Van Maës.*

Une autre porte s'ouvrit au même instant à l'autre extrémité du salon, et le capitaine Melchior, le teint pâle et les traits renversés, parut sur le seuil du boudoir.

Ce fut un coup de théâtre impossible à décrire que cette scène muette et pourtant si expressive où tant de passions différentes se trouvaient en jeu. D'un côté, l'abattement de la jeune fille, qui n'avait pas eu la force de quitter les genoux de sa mère, qu'elle tenait embrassés; plus loin, la fureur concentrée du capitaine, le regard fixe et morne de la comtesse, en présence de cet étranger dont l'attitude grave et paisible contrastait avec ces visages effarés.

Van Maës avait quitté la blouse et les armes du volontaire patriote. Ce n'était plus qu'un jeune abbé dans le sévère costume de son état. Son front élevé et majestueux se montrait à découvert; une angélique sérénité enve-

loppait le calme profond de sa figure. Il s'avança modestement, et sans qu'il parût avoir remarqué le trouble jeté par sa présence au milieu de cette famille, il s'informa de la santé des dames, et s'assit à côté du capitaine, qu'il salua de l'air le plus gracieux. Melchior, appuyé sur le dos d'un fauteuil, ne changea pas de contenance. Seulement son regard s'alluma d'un feu sombre qui présageait une prochaine explosion.

— Avant de prendre congé de vous, madame, dit l'abbé Van Maës à la comtesse de Montérei, permettez-moi de remercier Dieu avec vous de l'heureuse issue de notre voyage. Grâce à sa toute-puissante protection, nous voici dans cette ville d'Anvers, où la cause de la religion et de la patrie a besoin de bras dévoués pour la défendre. Quelques engagemens partiels ont déjà eu lieu dans les faubourgs entre le peuple et la garnison hollandaise. Bientôt un combat général va s'engager, qui décidera de la nationalité belge. Notre devoir à nous autres, dans cette solennelle circonstance, ajouta-t-il en tournant les yeux vers le capitaine, est de guider les efforts d'un peuple héroïque, et de mourir, s'il le faut, en proclamant son indépendance à la face du ciel et des hommes. J'ignore quel destin nous attend dans cette glorieuse entreprise; quoi qu'il en arrive, le mépris du danger est pour nous un devoir. Mais vous, madame la comtesse, il est inutile que vous exposiez vos jours et ceux de votre fille, en persistant à ne pas quitter cette rue qui va devenir bientôt le point de mire des boulets de la citadelle. Avant que le tumulte populaire vous enferme dans votre maison, je me suis assuré pour vous d'une retraite.

Le capitaine Melchior, en entendant ces mots, fronça le sourcil et fit un pas dans la direction de l'abbé. Van Maës poursuivit, expliquant peut-être la singulière expression des visages qui l'environnaient, par l'effroi bien naturel que devait produire l'attente d'un péril aussi prochain :

— La cathédrale de la ville est, par la nature de sa construction et par la sainteté du lieu, à l'abri des fureurs de l'ennemi. Le curé, à ma sollicitation, vous y offre un asile à vous et à vos gens. Vous pouvez attendre là l'issue de cette terrible lutte, et prier Dieu pour nous pendant que nous combattrons. Monsieur le capitaine joindra sans doute ses instances aux miennes pour vous persuader. Chacun des instans qui s'écoulent est précieux. Au nom du ciel, songez-y, madame.

Le capitaine Melchior, interpellé par Van Maës, rompit enfin son long silence. Il croisa les bras sur sa poitrine et vint se placer en face de l'abbé.

— Monsieur le curé, dit-il, vous donne ici, madame la comtesse, un excellent avis dont vous profiterez, j'en suis certain. Mettez votre honneur et celui de Manuela sous la sauvegarde de ce saint homme. Pardieu! il sera en bon lieu, je vous en réponds! Sur l'honneur, monsieur m'a l'air d'un galant homme. Je le crois même trop curieux des bonnes grâces de ses jolies pénitentes pour douter qu'il ne s'empresse de quitter bientôt le combat, afin de vous tenir compagnie dans la retraite qu'il vous offre avec un si louable désintéressement. Après tout, parce que l'on est tonsuré et affublé d'un manteau noir, on n'en n'est pas moins pour cela jaloux de plaire aux dames.

— Monsieur le baron, interrompit l'abbé en quittant son siége, permettez-moi de croire que l'ironie de vos paroles ne s'adresse point à ma personne. Pourriez-vous soupçonner....

— Soupçonner? monsieur l'abbé, Dieu m'en garde. Ce serait la première fois qu'on aurait vu la luxure et la concupiscence emprunter la soutane d'un ministre de notre sainte église. Soupçonner? oh! non. Vos pareils sont incapables de séduire une jeune fille innocente, de fanatiser son imagination, de profiter de leur ascendant pour.....

— N'achevez pas, monsieur, s'écria le jeune prêtre en saisissant avec violence le bras du capitaine. Oh! n'achevez pas, car vous me feriez oublier le respect que je dois à l'habit qui me couvre. Honte! honte! Lorsque l'on porte une épée, des propos semblables en présence de deux femmes, qui n'ont que leur pudeur pour se défendre, et devant un prêtre à qui son devoir fait une loi de la souffrance et de la résignation, cela n'est, monsieur, ni d'un militaire, ni d'un gentilhomme.

L'abbé Van Maës avait à peine achevé ces mots, qu'un soufflet retentit sur sa joue.

La comtesse de Montérei et sa fille poussèrent un cri aigu. Van Maës, les dents serrées par la colère, ne trouva pas d'autres mots que ceux-ci :

— Il l'a voulu! Mon Dieu, pardonne-moi.

III.

Dans la ville d'Anvers, ville du moyen âge, aux frontons crénelés, qui porte encore sur ses épaules le manteau de pierre que lui broda la magnificence espagnole, les habitudes populaires se sont maintenues de

niveau, simon avec le grandiose de la tradition architecturale, du moins avec sa singularité. Les matelots catalans et andalous, venant, du Mexique ou de la côte d'Afrique, dépenser leurs carolus dans les joyeuses tavernes anversoises, ne devaient pas, au seizième siècle, différer beaucoup des marins qui remplissent aujourd'hui les rideyks.

Faites-vous l'idée d'une suite de cabarets où accourent danser, fumer et boire, des échantillons de tous les peuples du globe. Il y en a de blancs, de noirs, de jaunes; affublés de mille façons diverses, parlant mille jargons étranges, faisant sauter, au son d'un orchestre criard, des bourses pleines de ducats, et des filles de joie barbouillées de punch et de baisers. Voyez-vous des Malais et des Groënlandais, les glaces du pôle nord et les feux de l'équateur, qui ne sont plus séparés que par une table chargée de cigares et d'eau-de-vie! Des loups de mer échappés à cent naufrages qui jettent l'or par poignées après huit mois d'océan, parce qu'ils vont repartir le lendemain pour le banc de Terre-Neuve ou pour Madagascar. Des années de solde et des prises de corsaires, qui ont coûté le sang de vingt équipages, fondues et volatilisées en quelques heures comme sur les charbons d'un creuset! Ce sont des fêtes splendides et véritablement royales que ces orgies de matelots où tout est joué sur une carte, santé, fortune, présent et avenir. Il semblerait que notre vieil univers va trépasser de décrépitude, et que ces hommes tremblent de paraître devant Dieu les mains pleines.

Ce jour-là, comme on prévoyait le tumulte qui allait éclater dans la ville, la plupart des équipages étaient consignés à bord par leur capitaine. Les marins d'un brick hollandais arrivé depuis deux jours de Java avaient seuls enfreint la consigne; et assis devant des bols de punch et des bouteilles de madère et de champagne, ils se livraient bruyamment, dans l'intérieur d'un rideyck qu'ils avaient loué pour eux seuls, à tous les plaisirs et à toutes les joies dont ils s'étaient vus sevrés depuis cinq mois. Les pauvres filles ne savaient auquel entendre parmi ces forcenés qui se disputaient le vin et les caresses qu'elles distribuaient pourtant de manière à ne point faire de jaloux. A celui-ci elles apportaient un baiser, à celui-là un cigare allumé, à cet autre une bouteille de schidam ou de rack. Et pendant ce temps un orchestre assourdissant faisait tourbillonner ou valser des couples avinés dont les pas ébranlaient la salle.

Un vieillard basané, en longues moustaches grises, vêtu d'une redingote d'uniforme et coiffé d'un chapeau ciré, se tenait seul à l'écart, ac-

coudé sur une table où brûlait un bol de punch à peine entamé. Il ne semblait pas prendre une part bien active à ces grossiers plaisirs, mais armé d'une bourse de cuir remplie de ducats jusqu'aux bords, il excitait les autres à boire et payait la dépense sans la marchander.

Ce vieillard était encore robuste, quoique son visage, amaigri et ridé par le soleil équatorial, portât l'empreinte de la fatigue et de la souffrance. Ses gros sourcils gris qui ombrageaient un nez aquilin des plus prononcés, donnaient à sa physionomie un air de dureté, augmenté peut-être par des chagrins de cœur. Les matelots, au milieu même de leur ivresse, paraissaient le respecter; ils ne l'approchaient que le chapeau ou le bonnet à la main, et se tenaient, quand ils lui parlaient, dans l'attitude de la soumission la plus absolue.

Une vive fusillade qu'on entendit dans une rue voisine lui fit dresser la tête. Les marins ne jugèrent pas à propos d'interrompre pour cela leurs danses et leurs libations. Seulement l'un d'entre eux, placé en sentinelle à la porte extérieure pour empêcher les profanes de pénétrer dans le sanctuaire de cette orgie à huis clos, vint prévenir monsieur le colonel qu'un homme du peuple demandait à le voir.

Sur un signe du vieillard, l'homme fut introduit. C'était le père Jef, toujours affublé de sa camisole de laine cramoisie, qu'on entrevoyait par l'ouverture de sa blouse. Aussitôt qu'il aperçut le vieillard, il courut se jeter à ses pieds.

— Monsieur le comte, s'écria-t-il, c'est donc bien vous qui nous revenez ici. Et cette fois, n'est-ce pas, ce sera pour ne plus nous quitter. Dès que j'ai appris par un marin de votre bord l'arrivée du bâtiment qui vous ramenait des Indes, je me suis dit : « Jef, ton ancien maître a besoin de toi. » Et alors j'ai chargé ma carabine et je suis venu vous trouver.

— C'est bien, mon vieux camarade. En effet, il me faut aujourd'hui des bras dévoués et fidèles. Tu étais le premier sur qui je devais compter. Je te remercie de l'exactitude que tu as mise à me tenir au courant de la conduite de ma femme, malgré la distance qui nous séparait. L'infâme a comblé la mesure. Les remontrances, les prières, les menaces, tout a été impuissant. La fatalité qui l'aveuglait me destinait à devenir moi-même mon vengeur. Qu'il en soit ainsi, et que ce malheur retombe sur celui qui l'a causé.

Ces paroles, dites avec le sang-froid d'un homme qui a depuis long-

temps arrêté son dessein, firent pâlir le père Jef. — Il connaissait l'opiniâtre caractère de celui qui les prononçait.

— Vous allez donc la tuer, mon colonel? balbutia le cabaretier tout ému de ce qu'il venait d'entendre.

Pour toute réponse, le vieillard hocha la tête d'un air qui ne laissait présager rien de bon. Puis, appelant de la main un des matelots qui buvait à quelque distance de lui :

— Bénéden, lui dit-il, tu es bien sûr, n'est-il pas vrai, que le capitaine Melchior est rentré avec la dame en question, dans la maison de la rue du Couvent?

— Oui, mon colonel.

— Bénéden, quelle heure est-il?

— Cinq heures, mon colonel.

— A la nuit tombante, que tout le monde soit prêt à me suivre. Les fusillades de la journée auront, j'espère, débarrassé les rues des curieux, et nous pourrons agir à notre aise. D'ailleurs nous avons nos armes.

Le nom du capitaine Melchior, jeté dans cette conversation, vint fort à propos rappeler au père Jef qu'un ami l'attendait à la porte du rideyck.

— Quel est cet ami, demanda le colonel, et qu'a-t-il a démêler avec le capitaine?

— A cette question, le cabaretier se gratta l'oreille comme s'il eût été embarrassé d'y répondre.

— Excusez-moi, dit-il enfin. C'est que le cas est étrange. Mon ami est un ecclésiastique, et l'affaire qu'il veut débrouiller avec le capitaine Van Geestel, est une affaire d'honneur. Il s'agit d'un soufflet, voyez-vous, et Van Maës n'est pas fait pour supporter cela patiemment. Il a l'offense sur le cœur, et il se battra. Je suis l'un de ses témoins, et j'en cherche un second qui puisse m'aider dans mon office.

— Ne le cherche pas plus loin, mon brave; tu peux assurer à ton ami qu'il obtiendra la satisfaction qu'il désire. Amène-le-moi sans plus tarder, car ce soir quelqu'un aura sans doute besoin de son pieux ministère.

IV.

Mme de Montérei et le capitaine Melchior avaient oublié leur différend du matin; la découverte du secret de Manuela venait de renouer la chaîne

qui attachait l'une à l'autre ces deux existences. Le front de la comtesse rayonnait de joie, et son amant, déjà consolé, reprenait insensiblement le joug qu'il avait tenté de secouer un instant.

Il y a tant de puissance et de charme dans l'habitude qu'il ne suffit pas d'une demi-volonté pour s'affranchir violemment de ses liens. Mme de Montérei, tout entière à sa nouvelle victoire, cherchait, par ses caresses et par ses flatteries, à s'en assurer désormais la tranquille possession. Manuela avait été reléguée dans sa chambre. Son chagrin et ses devoirs de dévotion avaient servi de prétexte pour l'empêcher de paraître au dîner; le bras appuyé sur celui de Melchior, sa mère pouvait donc parcourir tous les appartemens de la maison sans risquer de rencontrer une rivale.

Elle se faisait un plaisir d'enfant de découvrir au jeune officier les curieuses richesses de cet hôtel, possédé par la famille de son mari depuis l'époque de l'invasion espagnole. Ici elle lui indiquait la splendide galerie où un Montérei avait eu l'honneur de recevoir le roi Charles-Quint et sa cour; là, contre les piliers gothiques dont la clarté des flambeaux projetait sur les murs les grandes ombres dentelées, les armures vénérées d'une longue suite d'aïeux étalaient le luxe de leurs ciselures. Plus loin, dans de hauts cadres enfumés, les héros sortis de ce nom généreux étaient représentés dans tout l'orgueil de leur blason par les plus fameux peintres de l'Espagne et de la Flandre.

Le capitaine donnait une admiration de complaisance à ces chefs-d'œuvre de l'art, dont il faisait du reste bon marché dans le fond de son ame.

La comtesse, fatiguée de cette excursion, désira s'arrêter dans l'une des salles de l'hôtel. Le capitaine roula galamment jusqu'auprès d'elle un massif fauteuil de chêne sculpté, décoré d'un écu d'armoiries en relief; ce fauteuil était couvert d'un velours rouge, orné d'une crépine d'or usée et ternie par le temps. Il fallait monter trois marches vermoulues pour s'asseoir sur cette espèce de trône seigneurial.

La belle maîtresse du capitaine Melchior s'y plaça.

— Nous sommes ici, dit-elle à son amant, en promenant sur lui de tendres et expressifs regards, nous sommes ici dans la salle de justice du comte de Montérei; car vous n'ignorez pas, mon ami, qu'aux temps de barbarie où vivaient nos aïeux, ils s'étaient arrogé le droit de punir eux-mêmes les délits commis dans le cercle de leur juridiction. C'est dans cette salle, peut-être sur ce même fauteuil où je suis assise maintenant, qu'un

Montérei renouvela le trait de Brutus, et condamna à la mort un de ses fils qui avait excité une sédition contre lui. Les annales de notre famille sont pleines de ces actes de fanatisme, dont l'exemple est heureusement perdu chez les paisibles descendans de ces terribles seigneurs. Faut-il vous l'avouer, mon cher Melchior, je n'envisage jamais sans pâlir ces longues figures sévères dont les yeux, blancs et mats, semblent vous poursuivre, quelque soin que l'on prenne de les éviter. Au milieu de ce silence qui les environne, il plane comme une mystérieuse terreur qui vous glace jusqu'au plus profond de l'ame. Ce devaient être de cruels maris pour leurs femmes, que ces hommes vêtus de fer et toujours prêts à punir d'un coup de dague ou d'épée la moindre faiblesse, le plus petit oubli! En vérité, si vous n'étiez là auprès de moi, si je ne sentais votre main bien-aimée dans la mienne, je crois que je mourrais de peur.

Ici la comtesse tressaillit sur le fauteuil, et elle jeta ses bras autour du cou de son amant.

— Melchior! s'écria-t-elle, n'avez-vous pas vu remuer cette tapisserie?

Le capitaine sourit de cette frayeur de sa maîtresse, et il la rassura par un baiser.

— Ne crains rien, lui dit-il, mon Éléonore; nous sommes seuls dans cette maison, et nul imprudent, je pense, ne serait assez peu soucieux de sa vie pour venir nous y troubler. Rassure-toi; c'est le vent qui aura soulevé cette tapisserie.

— Condamner son propre enfant à périr par la main d'un bourreau! reprit la comtesse après un moment de méditation silencieuse. Et il se trouve des gens pour admirer de telles actions! Vois-tu là-bas ce portrait? c'est Maurique le taciturne, ce juge cruel dont je te parlais tout à l'heure. Regarde comme son visage est sombre et glacé! Le peintre a bien placé son ame de tigre dans ses yeux. Il y a du sang autour de ses paupières; sous ses longues moustaches grises il serait impossible d'apercevoir le plus petit sourire. Ne trouves-tu pas qu'il ressemble à Juan, mon mari?

En achevant ces mots, Mme de Montérei pencha sa tête sur ses genoux, et elle fondit en larmes.

— Éléonore! reprit le capitaine, qui vint s'agenouiller sur l'une des marches du fauteuil, en vérité, je ne vous comprends pas. Vous avez ce soir les idées les plus ridicules qu'on puisse imaginer. Vous laisser troubler à ce point par de mauvaises peintures dont je me débarrasserais, à votre place, entre les mains d'un directeur de ventes publiques! Cela n'a

pas de nom. Demain, nous enverrons les aïeux à l'encan. En attendant, donnez-moi le bras, et retournons dans votre chambre, où j'espère que vos folles visions ne vous suivront pas. Venez; je veux que mon amour vous fasse oublier tout cela. Vous penserez un autre jour à Juan de Montérei, votre loyal mari. Le bonhomme dort sans doute en ce moment dans son île de Java, sur les deux oreilles, sans se douter de la terreur qu'il vous cause.

— Hélas, mon Dieu! poursuivit la comtesse en écartant brusquement la main que lui tendait le capitaine, j'ai été bien légère et bien coupable envers lui!

— Laissons ce vieillard, ma belle Éléonore, et ne pensons qu'à notre bonne étoile qui le tient éloigné de nous.

— Hélas! hélas! que je me repens de mes fautes, et combien je regrette de ne l'avoir pas suivi dans ce fatal voyage!

— Y pensez-vous, ma chère? à Java? un climat aussi meurtrier pour une femme frêle et délicate! Votre départ eût été un véritable meurtre. Il a bien mieux fait, le vieillard, de vous laisser parmi nous.

— Melchior! Melchior! ne blasphémez pas.

— Mon amour! dit le capitaine en passant son bras autour de la taille de sa maîtresse, vous irez demain à confesse; mais aujourd'hui c'est moi qui suis votre ange gardien. Jamais, je crois, vous ne me parûtes plus belle et plus attrayante. Cette pudeur qui se réveille me rappelle des temps bien chers à mon souvenir. Six années de bonheur disparaissent en ce moment devant moi, et je me crois au premier jour de mon triomphe. Oui, je paierais cette nuit au prix de tout mon sang; je consentirais à partir demain pour les Indes, à braver les vengeances de votre mari, à lui dire que je suis seul coupable de vos fautes, et qu'il peut maintenant, comme Maurique de Montérei, son aïeul, me demander compte de son honneur que j'ai foulé aux pieds.

— Ton vœu sera rempli, s'écria une voix formidable qui perça l'épaisseur de la tapisserie.

Au même instant, le jeune homme se vit terrassé par vingt bras vigoureux qui le traînèrent, bâillonné, jusqu'à un faisceau de piliers gothiques, où il fut attaché par le milieu du corps. La comtesse tomba de toute la hauteur de son siége sur le pavé de la salle, et le colonel Juan de Montérei, enjambant avec ses bottes éperonnées ce corps de femme immobile,

prit sa place sur le fauteuil seigneurial, flanqué de deux matelots robustes qui tenaient chacun un sabre nu dans leur main.

Quand ce juge terrible eut promené ses yeux quelques instans sur les deux victimes étendues devant lui, il fit un signe, et le père Jef s'avança, pâle et tremblant, pour relever Mme de Montérei. Il essuya avec son mouchoir le sang qui coulait de ce front meurtri, et il regarda le colonel comme pour lui demander ce qu'il devait faire de cette femme demi morte. Le colonel donna des ordres pour qu'elle fût transportée sur son lit et gardée à vue, jusqu'à ce qu'elle eût repris ses sens; puis, se tournant vers le capitaine Melchior :

— Je prends le ciel à témoin, lui dit-il d'une voix calme, que je n'apporte ici ni haine ni prévention; j'ai laissé au seuil de cette porte toute passion mauvaise. Ce n'est pas le mari outragé qui vient de te charger de sa vengeance; c'est le juge inflexible qui assume sur son corps et sur son ame, devant Dieu et devant les hommes, la responsabilité de son arrêt. Accusé du plus lâche adultère, surpris par moi dans ma maison comme un voleur de nuit, ta vie m'appartient à ce double titre. As-tu quelque chose à dire pour la défendre? Parle! Souvent les plus claires apparences sont trompeuses. Je suis vieux : la prudence doit être le partage de ceux qui ont beaucoup vécu. Je ne me pardonnerais pas d'avoir inconsidérément versé le sang d'un homme qui n'aurait pas mérité ce châtiment.

Le capitaine indiqua par un geste que son bâillon l'empêchait de répondre. Le comte le lui fit enlever.

— Maintenant, poursuivit-il, je t'écoute.

— Monsieur le comte, balbutia le capitaine Melchior, dont la frayeur faisait trembler la voix, vous ne voulez point m'assassiner, n'est-ce pas? Oh! vous êtes trop généreux pour cela! Il n'y a qu'un lâche qui se résigne à assassiner un homme qui ne se défend pas! Consultez ces gens qui vous entourent, de braves marins qui ont toujours vidé leurs querelles à armes égales, j'en suis sûr. Un homme vous insulte; on ne le poignarde pas pour cela : on l'attaque bravement, en plein soleil, l'épée à la main, comme un honnête gentilhomme. Réfléchissez, colonel, à la barbarie de votre action. La religion et les lois s'y opposent. Ce serait pour votre nom un opprobre éternel. Vous n'avez pas le droit de me condamner; il y a des tribunaux pour moi comme pour vous, pour nous tous enfin. Toute autre justice est un meurtre, et il y a des échafauds pour les meurtriers!

— Capitaine Melchior, repartit le comte de Montérei sans se troubler, vous

n'êtes pas ici pour juger mon droit : ce droit je l'ai reçu de mes pères, qui le tenaient de Dieu. Que me font vos institutions de tribunaux et de gens gagés pour trafiquer de nos dépouilles? Parce que deux ou trois rois nous ont ravi nos priviléges, est-ce à dire que dans les circonstances où il y va du plus pur de notre honneur, nous ne puissions revendiquer ce qu'on nous a volé? Capitaine, je suis de la race de ceux qui disaient aux rois d'Espagne, il y a trois siècles : *Nous, dont chacun isolément vaut autant que vous, et qui tous ensemble valons plus que vous!* Nous pouvons mettre sous vos yeux les chartes qui prouvent et consacrent ce droit que nous tenons de la grâce de Dieu, je vous le répète, comme les rois leur couronne. Que l'échafaud m'attende après cela, je veux bien le croire; mais c'est ici mon affaire et non la vôtre. Avant que la force m'arrache de cette maison, j'y suis maître; je siége dans ma salle de justice. Parmi les nobles hommes dont les portraits m'entourent, pas un qui n'eût agi ainsi que je le fais pour la conservation de son honneur. D'ailleurs nos partis sont en guerre. Je suis sujet du roi des Pays-Bas, et vous un révolté que je puis faire fusiller, si tel est mon plaisir; car à cette heure, capitaine Melchior, vous ne nierez pas que vous êtes mon prisonnier. Ce n'était pas assez de me voler ma femme et ma maison; il fallait les garantir l'une et l'autre d'une surprise et m'empêcher d'arriver jusqu'ici. Mais c'est trop de paroles inutiles. Pouvez-vous vous justifier?

Le capitaine baissa la tête sans répondre.

— Eh bien donc! dit le comte de Montérei en se levant de son fauteuil, vous avez mérité la mort; vous périrez par l'épée, comme un gentilhomme doit finir. Voici le bourreau; qu'on aille chercher le prêtre!

Van Maës, un crucifix dans la main, s'avança vers le capitaine.

— Vous, qu'on s'éloigne, poursuivit le comte en s'adressant aux marins qui l'avaient accompagné.

Puis, se tournant vers Melchior :

— Je vous donne vingt minutes pour mettre ordre à votre conscience.

Des cris de femme, partis d'une pièce voisine, ajoutèrent à la confusion de cette scène. Manuela, le visage renversé et ses vêtemens pleins de sang, accourut se jeter aux pieds du comte.

— Au secours! au secours! criait-elle. Ah! monsieur, qui que vous soyez, vengeance! vengeance! ils viennent d'assassiner ma mère!

— Que faites-vous ici, et qui êtes-vous? murmura le colonel en secouant avec colère le bras de Manuela.

— Votre fille, articula la voix du capitaine.

— Mon père! fit Manuela qui se rejeta en arrière avec un mouvement d'horreur.

Un effrayant silence suivit cette reconnaissance inattendue; le vieillard détourna les yeux, car il sentait faiblir son courage et revenir la pitié dans son cœur.

Melchior espéra.

Le colonel tendit les bras à sa fille; mais la jeune fille recula devant l'embrassement de son père.

— Sauvez-moi! murmura-t-elle en tombant les mains jointes aux genoux de l'abbé Van Maës. Sauvez-moi, car il a tué ma mère!

Le comte se promena quelques minutes dans la galerie, la tête inclinée, l'esprit torturé par mille pensées diverses.

— Qu'on éloigne cette enfant! dit-il enfin avec un geste d'impatience.

Le père Jef souleva doucement Manuela, et l'emporta dehors. Peut-être ce brave homme était-il bien aise de cacher deux grosses larmes qui roulaient dans ses prunelles grises.

Le colonel chargea Bénéden de la garde de son prisonnier, et il accorda au condamné un sursis jusqu'au lever du jour.

V.

Le combat engagé la veille dans les rues d'Anvers, entre les insurgés et la garnison hollandaise, recommença au lever du soleil. Cette journée devait décider du sort de la ville et de la province. Les troupes royales perdaient du terrain à chaque instant; mais le général Chassé demeurait maître de la citadelle, et une escadre croisait dans l'Escaut prête à soutenir le feu de ses batteries.

Des fenêtres de l'hôtel de Montérei on pouvait apercevoir au loin les canons braqués dans la direction de la rue du Couvent et la flamme bleuâtre des mèches soufrées qui brûlaient sur l'affût des pièces. Il était évident que si les forts et la citadelle prenaient part à l'engagement, les malheureux habitans de cette fraction de la ville se verraient écrasés sous les ruines de leurs maisons.

Le colonel, enseveli dans la profondeur de son désespoir, se promenait à pas lourds sur le parquet retentissant d'une chambre isolée, et il calculait avec un sourire de satisfaction infernale les chances de mort que lais-

sait deviner la position des forces militaires contre lesquelles se débattait la ville. Son visage basané était rendu plus effrayant par l'insomnie qui avait encore creusé les sillons de ses joues.

Quand il eut contemplé à son aise l'attitude de cette cité qui se réveillait au bruit du tocsin et des fusillades, il traversa une longue file d'appartemens où bivouaquaient pêle-mêle, au milieu de la fumée de tabac et des bouteilles cassées, les marins qu'il avait engagés, à prix d'or, pour le servir dans son aventureuse expédition. Un bruit de voix l'attira vers une salle dont la porte était restée entr'ouverte. C'était la chambre de sa femme!

La comtesse, encore parée de ses habits de la veille, semblait sommeiller sur son lit. Une jeune fille, agenouillée, tenait à ses lèvres une des mains pendantes de la morte, tandis qu'un prêtre, debout à côté d'elle, lisait d'une voix sépulcrale des mots latins dans un gros livre. Au chevet, un cierge achevait de se consumer, et ses dernières lueurs, mêlées aux pâles rayons du jour naissant, reflétaient une clarté blafarde et indécise sur les acteurs de cette scène de désolation.

— Monsieur l'abbé, dit le colonel d'une voix dure et saccadée, merci de vos bons soins. Ce n'est pas votre faute si cet homme n'a pas voulu mettre son ame en paix avec Dieu. Que son impiété retombe sur lui! Vous allez sortir et emmener ma fille avec vous, ajouta-t-il plus bas de manière à ce que Manuela n'entendît point ses paroles. Vous la conduirez au couvent des sœurs béguines, où elle demeurera sous la surveillance de la mère supérieure jusqu'à sa majorité. Alors, vous, que je nomme mon exécuteur testamentaire, vous la mettrez en possession de ma fortune. Ce portefeuille contient tous les papiers nécessaires. Prenez-le. Allez et ne tardez pas, car je vous avertis que tout ce qui reste dans cette maison est destiné à mourir. Il n'est pas juste que l'innocence porte la peine du crime. Sortez donc d'ici avec Manuela! Point d'objections ni de remontrances! Par pitié pour cette dernière goutte de mon sang qui soit pure encore, sauvez ma fille, et que votre vertueuse sollicitude remplace pour elle l'amitié d'un père! Partez! partez sur-le-champ; dans un instant il serait trop tard peut-être!

Et le colonel, sans attendre la réponse du prêtre, tourna le dos et courut partager entre les marins une cassette pleine de ducats et de guillaumes d'or; puis il conduisit Bénéden et le père Jef dans l'embrasure d'une croisée.

— Vous allez, leur dit-il, retourner à la citadelle avec votre monde. Je vous recommande de faire pointer vos canons sur la rue où nous sommes en ce moment.

— Oui, mon colonel.

— Que pas une habitation ne reste debout!

— Oui, mon colonel.

— Que mon hôtel surtout soit le point de mire de vos mortiers ; et n'abandonnez la partie que lorsque vous l'aurez vu tomber en poussière. M'avez-vous bien compris? Le prêtre et ma fille sortiront seuls de l'hôtel; vous fermerez les portes derrière eux, et, en vous retirant, vous jetterez les clefs dans l'Escaut.

Lorsque Juan de Montérei se fut bien assuré de l'exécution de ses ordres, il pénétra dans la galerie gothique, où, depuis la veille, il avait laissé son prisonnier dans l'attente du sort qu'il lui destinait.

Le capitaine Melchior était toujours étroitement lié contre l'une des colonnes de la salle de justice; la pression des cordes avait enflé et endolori tous ses membres. Sa figure, abattue et couverte d'une pâleur livide, se penchait sur sa poitrine avec une singulière expression de désespoir. Le capitaine releva pourtant la tête à la vue de son ennemi, comme s'il eût eu honte de son peu de fermeté.

— Eh bien! bourreau, lui cria-t-il, où sont les instrumens du supplice? Où sont tes lâches valets? Je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne me pas faire trop long-temps souffrir.

Le vieillard étendit la main vers lui pour l'inviter à la patience.

— Toi qui parles, dit-il, tu ne m'as pas mesuré l'insulte et la torture. Pendant six années, j'ai dévoré mon fiel et mes larmes. Les rôles sont changés; mais sois tranquille, il ne manquera rien à tes funérailles; c'est moi qui ai pris soin de les ordonner. Les cloches sonneront, et les flambeaux funèbres s'allumeront autour de toi. Ce palais sera ton cercueil, et tu te verras brûler au milieu de l'or et de la soie, au bruit de l'artillerie de la citadelle qui tonnera pour te faire honneur, comme si c'était un roi qui mourait. Prends patience, attends encore; j'attends bien, moi! Et cependant je suis libre d'aller et de venir, si bon me semble! Je puis éviter le danger, si je le veux; mais je ne le veux pas. J'ai fait placer des tonneaux de poudre là-haut, dans ma salle d'armes, au-dessus de ta tête, et j'attendrai auprès de toi que quelques bombes y viennent mettre le feu; car Bénéden est un bon pointeur d'obusiers, je t'en réponds. Il entre en ce moment

dans la citadelle, et le général hollandais a donné l'ordre d'incendier cette partie de la ville où les insurgés viennent de prendre leurs positions. Tu comprends que nous allons mourir ensemble : toi, parce que tu m'as ravi l'honneur; moi, parce que je ne puis vivre déshonoré!

Comme le colonel achevait de parler, on entendit une effroyable détonation.

C'était le général Chassé qui commençait à bombarder la ville. Une pile de boulets enflammés tombaient de toutes parts dans la direction de la rue du Couvent. Le capitaine poussa un cri de rage et mordit les cordes qui l'attachaient, voyant que sa force était impuissante à les rompre.

— Dieu soit loué! dit le comte de Montérei en joignant les mains, ma fille est sauvée à cette heure, et nous, nous allons mourir! Van Maës, noble et digne jeune homme, tu la protégeras, au moins...

— Van Maës! s'écria le capitaine Melchior; c'est aux mains de ce prêtre que tu as confié ta fille? Tu as mis la maîtresse entre les bras de son amant!

— Que dis-tu?

— La vérité! Hier, Manuela avouait son secret à sa malheureuse mère.

— Malheur! malheur sur moi! hurla le colonel en s'arrachant les cheveux.

— Courez donc la sauver!

— Impossible! nous sommes ici enfermés comme dans un tombeau; les portes de cet hôtel sont plus épaisses que celles d'une forteresse, et j'en ai fait jeter les clefs dans l'Escaut. O mon Dieu! exauce le dernier vœu d'un père pour son enfant. Qu'elle meure aussi, plutôt que de ne pas garder religieusement l'honneur de mon nom!

Quand les canons de la citadelle eurent cessé leur feu, l'hôtel de Montérei et toute la rue du Couvent ne présentaient plus qu'un monceau de ruines.

L'abbé Van Maës, qui, la nuit précédente, auprès du cadavre de la comtesse, avait reçu la confession de la jeune fille, quitta le pays et s'embarqua pour les missions des îles Moluques. Manuela entra le même jour dans un couvent de béguines, et à sa majorité elle déclara qu'elle voulait prendre le voile.

ALPHONSE ROYER.

SALON DE 1835.

DEUXIÈME ARTICLE.

Quand nous avons été obligé d'interrompre notre dernier article, nous voulions faire quelques observations qui se présentaient naturellement à propos de M. Delaroche, chargé avec M. Ziegler de la décoration de la Madeleine. C'est une chose à nos yeux très-importante que la peinture d'une église. Nous n'en avons pas encore qui soit dignement décorée. Presque tous les tableaux de nos temples, dus aux pinceaux privilégiés de l'empire et de la restauration, sont d'une médiocrité dégradante pour un peuple civilisé. On sait, et nous en avons de nouvelles preuves au Salon, on sait que la peinture religieuse, la seule que le gouvernement veuille bien donner au peuple, est tombée, par une incroyable fatalité, aux mains de ces hommes qui font de l'art métier et marchandise; et sauf le poétique Jésus au Jardin, de M. Delacroix, ou encore la belle Présentation a la Madone, de M. Schnetz, je ne sache guère que les fresques de Saint-Sulpice, faites par M. Pujol, que l'on puisse citer honorablement. Si j'en passe de bons, qu'ils m'excusent. La célérité qu'il faut mettre dans le travail dont je suis chargé ne permet les scrupuleuses vérifications que lorsqu'on attaque. J'oublie à dessein la coupole de M. Gros, malgré les grandes beautés partielles qu'elle peut contenir. Son génie était déjà remonté au ciel, lorsque le prince des peintres français acheva ce travail; il ne nous restait plus que l'homme qui devait exposer cette année Hercule et Acis, tableaux dont nous ne parlerons pas, parce que la gloire dont rayonna la jeunesse de l'auteur nous commande un saint respect pour les

erreurs de sa vieillesse. — Quand Titien eut perdu son génie, il trouva ses premiers tableaux mauvais et voulut les corriger. Ses élèves ne pouvant le détourner d'un pareil dessein, eurent soin de lui donner des couleurs à l'huile d'olive que l'on pût laver ensuite. C'est ainsi que furent défendus contre ses propres profanations, les chefs-d'œuvre du seul homme que l'infâme Arétin ait aimé et respecté. Si M. Gros voulait jamais retoucher LA PESTE DE JAFFA, et il a mis encore assez de virilité dans son HERCULE pour qu'on puisse le supposer capable de se faire obéir comme Titien, puissent ses élèves en agir de même avec lui! Revenons à nos églises. La peinture qui leur convient doit être solennelle et immuable; elle doit avoir un caractère séculaire, grand et fort, comme l'idée de Dieu; on peut donc regretter que M. Delaroche ait été choisi pour une pareille tâche, car de tous les peintres d'un nom égal au sien, c'est lui peut-être qui y est le moins propre. Il ne suffit pas de donner des travaux à un artiste, il faut encore les appliquer à son talent, et ce n'est pas un des moindres inconvéniens de ces faveurs prodiguées sans dignité ni justice, que le tort qu'elles font aux artistes eux-mêmes. M. Delaroche est, sans contredit, un homme de mérite, empressons-nous de le reconnaître; mais la réputation colossale qu'on lui a bâtie, et l'engouement qui fait émeute tout le long du jour devant LA MORT DU DUC DE GUISE, ne servent qu'à rendre ses défauts plus saillans: nous avons même beaucoup à faire pour que notre impartialité ne soit pas altérée par l'aversion que nous inspirent les aveugles admirations du public; ce sont elles qui ont gâté M. Delaroche, et ont malheureusement entretenu en lui des dispositions un peu courtes. Depuis LA MORT D'ÉLISABETH dans laquelle il y avait une certaine verve de coloriste, il s'est jeté dans une route qui l'a conduit insensiblement jusqu'à LA MORT DU DUC DE GUISE. Le succès d'émotion qu'obtint Élisabeth satisfaisait trop ses penchans pour qu'il ne l'acceptât pas sans réfléchir, comme une loi faite à la nature de son talent. Peu capable de concevoir une grande pensée et d'émouvoir par la force de cette pensée, en la réalisant sur la toile, il a fondé toute sa gloire sur les larmes; il a cherché les sujets attendrissans, et nous sommes obligés de le dire, il s'est même rarement donné la peine de les composer. Pour l'ordinaire, il fouille les récits toujours si vivans des vieux chroniqueurs, arrache les feuillets dramatiques et traduit. Tout le pathétique qu'il voyait produire une si nerveuse impression sur les femmes et le commun des spectateurs, il l'a mis dans le choix et l'ordonnance de ses tableaux, oubliant qu'on doit le

placer dans l'expression des personnages. Une fois engagé dans cette route, ses idées ont dû se rétrécir à mesure qu'il avançait. Au lieu de prendre les choses de haut, il devint mélodramatique; il se jeta dans de petites inventions plus spirituelles qu'élevées, les accessoires prirent à ses yeux la plus grande importance, et ce fut là désormais qu'il fallut aller chercher le mérite de ses tableaux. Ainsi, dans LES ENFANS D'ÉDOUARD, la lumière passe à travers les fenêtres d'une vieille porte; dans JANE GRAY, les mains cherchent élégamment le billot; aujourd'hui un petit chien flaire le sang répandu. C'est par de tels moyens qu'il captiva le vulgaire, toujours plus sensible à ces minces artifices qu'à la grandeur d'une pensée une et vigoureuse. En même temps que la conception se rapetissait, l'exécution était moins large, plus précieuse, plus léchée, comme on dit: c'était une conséquence logique; la main devient timide quand le cœur perd de sa fierté; LES ENFANS D'ÉDOUARD furent inférieurs à CROMWELL qui était moins largement traité qu'ÉLISABETH; JANE GRAY fut plus propre encore que LES ENFANS D'ÉDOUARD, et nous voyons enfin LE DUC DE GUISE, lissé, vernissé, peint de la même manière partout, comme s'il avait été fait à la loupe. Le talent de M. Delaroche s'est appauvri de la sorte par le besoin de saisir vivement le spectateur; il n'existe plus pour lui de tableau possible sans pathétique. Autant il déploie d'ingéniosité à bien arranger un sujet, à le disposer comme un troisième acte de Franconi, autant il montre peu de variété dans ses conceptions. Il lui faut toujours des agonisans ou des cadavres tragiques: c'est le peintre de la mort. Voyez plutôt: MORT D'ÉLISABETH, MORT DE JANE GRAY, MORT DE MAZARIN, MORT DE CINQ-MARS, et le CROMWELL, qu'est-ce autre chose que la MORT DE CHARLES Ier! Maintenant, si nous venons à l'examen de la MORT DU DUC DE GUISE, nous trouverons qu'elle n'a aucune des qualités de M. Delaroche, et qu'elle résume tous ses défauts. C'est une peinture soignée, méticuleuse, sur laquelle est répandue, du haut en bas, un ton de velours brillant, d'un effet désagréable. Les fonds, le lustre, les chairs, les étoffes et le parquet, tout est traité de la même manière. Dans cette chambre où il vient de se passer une scène si violente, il n'y a nul désordre: tout est arrangé, la vie manque. La chaise n'a pas été renversée dans une lutte, elle a posé pour être copiée; on en peut dire autant du tapis; les assassins sont tout-à-fait privés de mouvement, et ne ressentent pas l'émotion physique qui devait les agiter après avoir tué ce grand et terrible duc de Guise. Si le roi ne voyait le

corps, il serait autorisé à soupçonner qu'on le trompe : par exemple, le duc est bien mort, je le reconnais ; cette nature encore chaude qui s'affaisse est sentie et rendue avec ame et talent. Mais que dire du roi ? n'est-ce pas plutôt un vieux Cassandre que Henri III ? Nous ne craindrons donc pas de répéter que M. Delaroche, au point où il est arrivé, nous paraît incapable de faire de la peinture monumentale. Cependant la partie pour lui n'est pas encore perdue ; il peut se relever. M. Delaroche est un artiste délicat, que l'engouement du public et des dispositions féminines ont entraîné dans une mauvaise voie ; mais c'est aussi un homme d'une haute conscience et fort intelligent. Il suffit de voir la moindre de ses œuvres pour s'en convaincre. Il est allé en Italie étudier les vieux maîtres et s'inspirer des grandes fresques. Peut-être retrouvera-t-il la vigueur qu'il a déployée autrefois dans LA MORT D'ÉLISABETH ? Espérons-le, et puisse son talent prendre un essor digne de son beau caractère ! Il n'est pas beaucoup d'artistes, il faut bien le dire, jouissant d'une faveur aussi grande que celle dont il jouit, qui en profiteraient aussi peu. S'il voulait faire deux tableaux par mois, il les vendrait immédiatement à des prix énormes ; au lieu de se livrer à un tel commerce, il travaille plus sérieusement que jamais, et le dernier tableau a dû coûter plus de temps qu'aucun autre. Combien d'hommes, ayant à faire le lucratif travail de la Madeleine, ne s'inquiéteraient guère de leur nom, et s'empresseraient de barbouiller vite les murs pour mettre l'argent dans leur bourse ! Loin de là, M. Delaroche, qui se trompe selon nous comme peintre, mais qui n'en est pas moins passionnément épris de son art, quitte Paris où il est recherché, flatté, adoré, quitte l'Exposition, où il goûterait la joie enivrante de voir le public se disputer depuis un mois le bonheur d'entrevoir son tableau, et il va s'enterrer en Italie ! Il n'y a pas à désespérer d'un artiste possédé d'un pareil amour du bien. Nous aimons à bercer cette idée que le talent est frère de l'honneur. Il est rare de trouver des hommes qui réfléchissent assez sur eux-mêmes et se rendent assez compte de ce qu'ils peuvent faire pour sentir ce qui leur manque ; il est rare surtout d'en trouver qui, pour aller l'acquérir, aient le courage de quitter le bien-être, les faveurs de la cour, les câlineries des riches et l'admiration du public. Pour nous, nous en sommes convaincu, ou M. Delaroche reviendra avec le pouvoir d'accomplir sa tâche, ou bien, homme consciencieux et amant de l'art comme il l'est, il comprendra, saintement éclairé par les chefs-d'œuvre de l'Italie religieuse, qu'il n'a le droit de toucher aux

murs de notre plus belle église qu'après avoir complétement changé sa manière.

Parmi ceux qui seraient dignes d'obtenir ce qui devrait n'être toujours qu'une récompense, l'honneur d'écrire son nom sur un grand monument, M. Bouchot vient de se placer au premier rang par LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL MARCEAU. C'est une toile immense qu'il a couverte avec un rare bonheur et des moyens d'une simplicité parfaite. Son tableau sera une des plus belles pages des annales du pays; le sujet, du reste, était magnifique et inspirateur. Marceau fut un de ces enfans de la république, généraux de vingt ans, ceux-là sans métaphore, qui firent les guerres et remportèrent les prodigieuses victoires décrétées par la convention. Ce n'était pas un de ces sabreurs d'un aveugle courage, de ces bras sans cervelle, une de ces lames bien trempées que le plus fort est toujours sûr de pendre à son côté, comme on en vit tant sous l'empire; c'était un jeune homme intelligent et fier, épris de tout ce que la république avait de généreux, toujours bon et humain; sa vie ressemble à celle d'un preux chevalier. A sa mort, un magistrat de Coblentz vint au bord de sa tombe, près de se fermer, et dit ces mots d'une voix lente et sonore : « Celui-là ne séduisit point nos filles; il n'outragea point les époux, et, au sein de la guerre, il soulagea les peuples ! » Marceau commandait depuis vingt mois le Palatinat, lorsqu'il mourut, à vingt-sept ans, dans un combat contre les Autrichiens. Sitôt que ceux-ci apprirent que le général Marceau avait été tué, ils demandèrent à s'unir à nous, et vinrent dans notre camp pour lui rendre les derniers devoirs. Noble et touchante alliance, formée au nom de ce qu'il y a de plus beau sur la terre, un grand caractère joint à un cœur bon ! Elle ne dura que le temps d'enterrer un mort ! Alors on put voir ce que M. Bouchot a si bien conçu. Le jeune général, revêtu de ses habits militaires, enveloppé dans son manteau, fut porté, le visage découvert, sur un lit de fusils, par des soldats français et autrichiens, mêlés ensemble. Des tambours précédaient le cortége; le régiment dont Marceau portait l'uniforme, rangé en bataille, le regardait passer silencieusement; quelques soldats blessés, échappés de l'ambulance, se fourraient au milieu des chevaux pour voir encore le jeune homme qui était si bon pour eux; de leur côté, de vieux officiers autrichiens, venus dans leur calèche, avaient mis pied à terre, ainsi que leur état-major, et, le chapeau à la main, saluaient de leur présence et de leur recueillement celui qu'ils combattaient hier. N'est-ce pas là une scène bien noble et bien touchante?

Voilà comme M. Bouchot l'a conçue; car ce tableau, calme et plein de gravité, que je viens de vous décrire, c'est le sien. Il faut malheureusement que la critique vienne prendre sa part de tout. Cette conception, d'une simplicité si poétique, n'est point exécutée avec assez de poésie, soit que le peintre, jeune encore, ait manqué d'haleine et de puissance, soit que la main ait mal servi la tête; l'ensemble manque de solennité, et vous avez besoin de réflexion pour comprendre toute la grandeur du sujet, pour vous pénétrer de sa beauté. Le tableau ne vous frappe pas tout d'abord de tristesse; du reste, notre critique est presque un éloge, puisque c'est le dernier degré de l'art que nous demandons. On pourrait expliquer jusqu'à un certain point pourquoi M. Bouchot ne l'a pas atteint. Il n'a pas assez élevé sa pensée au-dessus du réel; il a écrit une belle lettre, au lieu d'un poème épique qu'il avait à chanter. Marceau manque de caractère; c'est un jeune homme évanoui, ce n'est pas un général mort que deux armées ensemble vont mettre dans la tombe. Il y a trop de curiosité mêlée au recueillement des officiers autrichiens; le groupe de tambours serait charmant dans une lithographie, mais là il est trop vrai. Ces *tapins* ont trop de *chique*, ils n'ont point passé par cette beauté impalpable, inexplicable, qui est l'essence de l'art. Voilà ce que nous trouvons à reprendre dans cette page; mais, encore une fois, nous l'admirons de tout notre cœur. C'est ainsi que nous comprenons l'art, c'est ainsi que nous l'aimons, sérieux, imposant, excitant l'enthousiasme des peuples par la représentation des beaux faits de l'humanité. Les artistes seraient mieux compris, il n'est guère possible d'en douter, si leurs œuvres étaient plus fécondes de ces généreuses inspirations. Et que l'on ne vienne pas ridiculiser notre pensée; nous n'avons pu le dire complétement dans notre dernier article, mais ce que nous demandons, ce n'est pas de la peinture utile, de la peinture qui servirait comme le bronze d'un bougeoir; ce que nous voulons, c'est qu'on utilise les arts, c'est qu'on leur fasse retracer de belles actions pour les répandre en profusion sous les yeux des masses; c'est enfin qu'on applique leurs puissans effets à l'amélioration de la chose sociale. L'art utile, comme je l'entends, c'est celui qui ne va pas chercher ses inspirations dans de misérables lieux communs: c'est l'art de Gros, par exemple, qui a pris son siècle dans ce qu'il eut d'héroïque, dans les combats, pour les transmettre à la postérité. Comme individu, j'ai de la haine, j'ai du mépris pour les batailles de l'empire; je crois que les hommes sont faits pour autre chose que pour ces brutales et sottes mêlées,

où les hommes se ruent les uns sur les autres sans se connaître, comme des chiens que deux maîtres excitent dans la rue, ou des bêtes féroces qu'on lance dans une arène; mais je n'en reconnais pas moins qu'elles ont exalté chez nous de grandes vertus, et que l'art a rempli sa mission en rehaussant ces vertus de toute sa poésie. L'art utile, comme je le conçois, ce sont LES FEMMES SOULIOTES, de Ary Scheffer; les passions contemporaines ont dans ces dévouemens sublimes un aliment pour tout ce qu'elles peuvent avoir de plus noble, et les siècles à venir y trouveront un bel exemple. En vérité, il y a aujourd'hui trop de préoccupation politique; toutes les têtes sont trop ardentes à la *res publica* pour que les arts puissent encore vivre à part, s'enivrer de leur beauté pure et s'y renfermer, sans se rattacher par un point quelconque aux intérêts communs. Nous avons de la joie de voir quelques artistes revenir sur ce préjugé qui faisait de l'art un délassement; tout aujourd'hui doit avoir une doctrine formulée, un but social; l'artiste qui ne travaillera pas dans ce sens ne trouvera aucune sympathie dans les masses, parce qu'il ne s'adressera qu'aux oisifs: il n'exercera aucune influence, il donnera seulement spectacle. Celui qui ne voit pas ainsi part, nous le croyons, d'un point de vue inférieur, et restera sans action sur ses contemporains, et par conséquent sans avenir. Ceux qui mourront maintenant sans avoir fait acte de service pour le pays, mourront pour toujours.

L'art pur n'est plus de notre temps; il y a dans nos galeries et nos musées une foule de maîtres dont on n'égalera jamais les qualités pittoresques. Il faut chercher autre chose. Ce n'est pas à dire que la peinture moderne ne puisse s'inspirer heureusement de toutes les passions; mais elle fera mieux de se diriger vers un but moral. L'opinion que nous exprimons n'est pas pour nous une vérité d'hier, un système improvisé d'écrivain, une théorie de moralité proposée à la pratique des peintres; elle nous a frappé depuis long-temps, et il y a déjà trois ans que nous disions: « Les artistes croient qu'ils ne vivent que de superflu; ils s'estiment trop peu. Les arts sont une nécessité de la société. Il ne faut pas que de la terre et de l'eau pour faire croître une fleur; il faut encore du soleil. L'homme ne vit pas seulement de pain, dit l'Évangile, mais d'intelligence. Les artistes ont été donnés au monde pour nous grandir à nos propres yeux, pour nous donner l'estime de nous-mêmes, pour alléger le poids de nos maux, en élevant notre ame au-dessus des misères de la vie. Les artistes, ces hommes marqués du doigt de Dieu, loin de se mettre, comme

ils le font, à la queue de la société, doivent donc marcher en tête, afin d'éclairer nos ténèbres des rayons de leur génie. » Les beaux-arts, d'ailleurs pour devenir enseignans, ne perdront rien de leurs qualités propres, de leurs, qualités purement artistiques; seulement ces qualités deviendront bienfaisantes. Un tableau ne sera pas bon par cela seul qu'il représentera un fait utile à conserver; mais il doublera de prix s'il est conçu dans ce sens et bien exécuté. C'est là ce qui donne, à nos yeux, de la valeur au COMBAT D'AUDERLECHT, de M. Bellangé. C'est là ce qui ferait aimer beaucoup le GÉNIE DES ARTS préférant la misère aux grandeurs, pour conserver son indépendance, par M. Cl. Boulanger, si ce n'était une malheureuse invention d'avoir fait la figure de la misère hideuse et rampante. La misère des hommes qui refusent de se vendre n'a pas ce caractère; elle est noble, au contraire, et remplie de fierté; elle plane au-dessus des faiblesses humaines, elle dépasse le démon de la corruption de toute la hauteur que donne la conscience d'avoir bien fait. Le tableau de M. Cl. Boulanger est, comme on dit à l'atelier, très-*crânement* exécuté. L'auteur est dans une voie qu'il suit avec une persévérance que ses progrès font remarquer. Il s'attache moins au modelé des chairs et à la solidité des contours qu'à de grands effets de couleurs; cela donne à ses ouvrages un air de décoration que le public n'aime pas. Il faut cependant juger les hommes selon ce qu'ils veulent faire. Ce système de peinture ne saurait être complétement proscrit; il s'appuie contre un des plus grands maîtres de l'Italie, Paul Veronèse, et M. Cl. Boulanger en a fait de très-belles applications dans les plafonds du théâtre de la Bourse. Toutefois il devrait l'introduire un peu moins dans ses tableaux. Un homme intelligent comme il paraît l'être ne doit pas oublier que les meilleures choses ne sont bonnes qu'à leur place.

Dans nos idées, c'est aussi un excellent ouvrage qu'un petit tableau de Mme Dehérain, représentant BERNARD PALISSY. Bernard Palissy, trop inconnu parmi nous, est un des hommes qui honorent le plus notre pays par la beauté de son ame et l'étendue de ses talens. Il est le père de la chimie et de la minéralogie en France; on lui doit encore l'invention de notre poterie, et, par suite, de notre porcelaine. Ce fut lui qui trouva le secret de rendre toutes les couleurs vitrifiables et fusibles au même degré de feu. Il travailla pendant quinze ans à le chercher, supportant tout ce que l'on peut éprouver de misère, d'horribles déceptions et de découragemens à poursuivre sans relâche ce que la seconde vue du génie lui avait révélé. Un jour

que le bois lui manquait, il jeta au feu, pour alimenter ses fourneaux, les tables, les chaises, le lit, jusqu'aux portes de sa maison; et la fournée obtenue par ce sacrifice étant sortie défectueuse, il la brisa, plutôt que de vendre des pièces imparfaites! Ce bel épisode de la vie de Bernard est celui qu'a préféré Mme Déherain. Le courageux artiste est assis sur le bord de ses fourneaux, entouré des débris des pièces mauvaises, le corps abattu, les vêtemens déchirés, mais la tête pensive et le front encore haut et ferme. On voit qu'il est triste et non découragé. Ses yeux vivent du feu de la méditation; il rêve : il trouvera. Cette petite figure est très-intéressante comme finesse de sentiment et comme élévation d'idée. Mme Dehérain a compris Bernard Palissy en femme de cœur. Sa composition générale est aussi fort heureuse, et l'exécution pleine d'harmonie. J'aime cela, comme un bon conseil de ne pas perdre espoir, donné à ceux que la fatigue, la misère ou l'ingratitude pourraient écraser. Mais ce qui, selon nous, est une œuvre tout-à-fait excellente, c'est LA TRAITE DES NÈGRES, de M. Biard. Cette relation fidèle d'un exécrable commerce est énergique et saisissante. A gauche est couché le capitaine négrier, le marchand de nègres, son registre sous les yeux et fumant avec nonchalance. Il fait vérifier si la marchandise est bonne. Deux matelots tiennent un noir étendu à ses pieds; l'un lui presse la gorge pour le forcer à ouvrir la bouche, afin de reconnaître aux dents s'il est jeune; l'autre lui frappe sur la poitrine, pour savoir si le coffre est bon. A côté du négrier est assis un prince noir, qui fume aussi avec le plus imperturbable sang-froid. C'est lui sans doute qui vend ses prisonniers pour quelques barriques d'eau-de-vie ou cinquante de ces mauvais fusils qu'on appelle fusils Gisquet, à la honte de celui qui porte ce nom. Plus loin, des enfans sont violemment arrachés à leur mère; vers la droite, on marque d'un fer rouge, à la marque de la cargaison du navire, les hommes et les femmes achetés; enfin, dans le fond apparaissent, conduites à grands coups de fouet, des bandes de nègres liés encore à de grosses poutres, en attendant l'examen qui doit les condamner à l'esclavage le plus abrutissant, s'ils n'ont le bonheur d'être poitrinaires. Tel est le tableau de M. Biard; c'est une scène vive et douloureuse qui vous pénètre d'une profonde pitié; c'est un des plus beaux plaidoyers qui aient été prononcés contre la traite. M. Biard y a mis beaucoup d'ame et de talent. Sa peinture a de la vigueur, et nous regrettons seulement que le tableau soit un peu terne de couleur et confus d'arrangement. Il ne vous prend pas par une assez grande unité d'ensemble; tous les épisodes ne se

lient point parfaitement entre eux : il faut aller les chercher l'un après l'autre. Mais, qu'on ne l'oublie pas, ce que nous demandons là est une des perfections de l'art, une de celles qu'il n'est donné qu'aux maîtres d'obtenir, une de celles que l'école moderne possède le moins. C'est vrai, les tableaux de nos contemporains sont trop composés pièce à pièce, trop mosaïques, si je puis m'exprimer ainsi; ils manquent d'unité, ils ne forment pas un tout résumant une idée complète; chaque figure, placée à côté des autres, semble venue dans l'action pour son compte particulier. Ce vice tient, nous croyons, à ce que la plupart de nos artistes abusent du modèle, et cela parce qu'ils n'ont pas longuement travaillé dans leur jeunesse. Ils se font peintres, qu'ils devraient encore être élèves; ils n'examinent pas la nature assez scrupuleusement, ils ne l'étudient pas d'assez haut pour deviner le secret mécanisme de ses moindres mouvemens, et s'en rendre maîtres de manière à pouvoir le faire jouer à leur gré et produire les situations ou les passions qu'ils ont en vue. Ils ne regardent pas leur tableau dans leur tête avant de le porter sur la toile, ou bien leur main n'a pas acquis l'habileté nécessaire pour exécuter ce qu'ils lui commandent. Chaque partie, prise à part, a du mérite; mais on dirait toujours qu'ils ont manqué de force pour soutenir le fardeau de l'inspiration, jusqu'à ce que la toile fût entièrement couverte. C'est évidemment là ce qui donne à leurs œuvres le caractère de génie prosaïque qui les gâte. Ils ne sont pas assez puissamment peintres pour exprimer spontanément une idée avec ses développemens; et pendant qu'ils s'épuisent à exécuter, la primeur poétique s'envole; le travail comprime la pensée première. Ils mettent si longtemps à tirer le parfum du vase qu'il s'exhale et se dissipe avant d'en sortir. Je n'ai vu peindre ni Michel-Ange ni Rubens; mais je suis sûr que ces deux grands maîtres n'ont pas fait poser l'une après l'autre les figures du JUGEMENT DERNIER ou de la galerie de Médicis. Leurs ouvrages ont un caractère de premier jet et d'entraînement passionné qui nous confond encore d'admiration. Il y a dans la peinture dont ils ont couvert de vastes pans de murailles tant de grandeur, on pourrait dire tant d'héroïsme, que la tradition, avec son amour du merveilleux, rapporte qu'elle a été faite en quelques jours, comme par un pouvoir féerique. J'ai lu ou j'ai rêvé que LE JUGEMENT DERNIER avait été exécuté en un mois. C'est moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour gratter et vernir le mur immense qu'elle immortalise.

Nous avons confessé déjà que les principes que nous soutenons n'avaient

à nos propres yeux rien d'absolu. Nous ne pensons pas qu'on ne puisse faire œuvre grande et belle sans les accepter ; c'est une direction indiquée, mais non une loi imposée aux artistes ; et de même qu'il y a au Salon des tableaux très-*moraux*, dont nous ne parlerons pas parce qu'ils sont mauvais, de même nous en louerons qui ne sont pas *moraux*, parce qu'ils sont très-bons. Ce qui n'obtiendra jamais nos éloges, ce serait une pensée basse ou pernicieuse, comme celle qui vint à M. Horace Vernet, quand il représenta, l'année dernière, MICHEL-ANGE ET RAPHAEL se disant des injures. Nous choisissons cet exemple parce que notre observation prendra tout le relief que nous désirons lui donner, en s'adressant à l'œuvre connue d'un homme célèbre.—Des ennemis de Raphaël et de Michel-Ange ont raconté tout bas, entre eux, loin du Vatican, que les deux maîtres se rencontrant un jour, le plus vieux avait dit au plus jeune, qu'il voyait radieusement entouré de ses élèves : « Vous marchez toujours suivi d'un nombreux cortége, comme un général. » A quoi l'autre aurait répondu : « Et vous comme le bourreau, toujours seul. » Certainement, ce récit n'est pas exact ; c'est une double calomnie, quelque noire invention d'un misérable envieux, à laquelle M. Quatremère de Quincy a eu tort de donner créance dans la Vie de Raphaël. Jamais cette rivalité haineuse n'a pu trouver place dans l'ame sublime du vieux tailleur de pierres, ni troubler la pure sérénité de celui qui mourut à trente-sept ans, en immortalisant le nom d'un des anges de Dieu. Mais l'anecdote fût-elle vraie, vous conviendrez qu'il eût été bien de l'étouffer, de ne point laisser trace d'une rencontre déshonorante, d'effacer cette tache sur deux statues colossales. Eh bien, non ! la vilaine histoire, M. Horace la revêt de chair et d'os, il lui assigne un lieu dans Rome, sous un éclatant soleil ; le croiriez-vous ! près du Vatican, il l'habille, il l'entoure de différentes circonstances pour lui prêter la vie ; il la formule grande comme nature. Puis notre gouvernement, toujours digne de lui-même, achète bien cher cette mauvaise action et l'expose en plein Luxembourg ; de telle sorte que, si les tableaux des derniers temps de M. Horace Vernet ne devaient point mourir avec lui, voilà deux grands hommes calomniés pour l'éternité, voilà un exemple de haine déshonorante immortalisé à jamais ! Nous trouverons toujours de pareilles œuvres détestables, fussent-elles de Michel-Ange ou de Raphaël ; mais, sauf ce cas, nous apprécierons ce qui nous paraîtra beau, même en dehors de nos idées. Nos préoccupations de moralité ne nous affectent pas au point de nous rendre insensible à ce qui ne vient pas les flatter. Le beau porte en soi sa

vertu, il a la propriété d'exalter l'imagination et de nous remuer noblement. Venons donc à ceux qui ont fait de l'art pur assez élevé pour nous émouvoir et mériter notre admiration. Il faut mettre au premier rang M. Ary Scheffer. C'est un peintre élégiaque dont la sensibilité n'a rien de larmoyant. Il sait rendre avec un sentiment exquis la poésie de la tristesse. Nous nous rappelons encore les deux belles têtes de MARGUERITE et de FAUST qu'il exposa il y a trois ans. Celle de Marguerite surtout était un chef-d'œuvre : jamais on n'a mieux rendu l'expression de ces douleurs calmes, poignantes, sans espoir de consolation, qui creusent silencieusement le visage et ne le contractent jamais. Cette année il a encore bien réussi dans son nouveau tableau. Dante et Virgile ont rencontré les ombres de Francesca et de Paolo. Les deux amans, après avoir dit leur histoire, sont emportés par le tourbillon infernal. Dante et Virgile les regardent. Ce qu'il peut y avoir de faiblesse et de maigreur dans la peinture de M. Ary Scheffer s'appropriait bien à son sujet. Là, le défaut habituel est devenu une qualité de circonstance. Ce groupe désolé qui s'envole, ces deux corps, facilement enlacés, qui se détachent à peine l'un sur l'autre et présentent une masse blanche et gracieuse, personnifient bien les deux ames auxquelles notre imagination prête plutôt une forme humaine qu'un corps matériel. M. Scheffer a réalisé cette idée, qu'il était plus difficile d'exécuter que de concevoir. J'aime moins les figures de Dante et de Virgile ; il ne m'importe pas beaucoup que son Dante ressemble peu à la tête consacrée par l'histoire, quoique cela eût mieux valu ; mais il m'importerait qu'il eût plus de fermeté. Si M. Scheffer ne faisait pas la scène exacte, s'il laissait le poète sur ses jambes, il ne fallait pas oublier qu'il « tomba comme un corps mort tombe » à la fin du triste récit. Celui dont les émotions étaient assez vives pour le faire évanouir devait avoir peinte sur la figure une compassion plus virile. Nous voulons nous plaindre aussi que Virgile ressemble tant à un homme et soit ému comme un homme. Virgile est une ame venue de l'Élysée pour accompagner Dante aux enfers; ses sensations devraient participer moins de l'humanité. Si nous ne nous trompons pas nous-même, on s'étonnera que M. Scheffer se soit attiré de pareils reproches, car il compose ordinairement en profond penseur. Peut-être aussi ce que nous concevons n'est-il pas possible à réaliser ? Cela restera du moins comme un témoignage du grand cas que nous faisons de M. Scheffer. Ce n'est pas à un homme ordinaire que l'on s'avise de demander l'impossible.

Après M. Scheffer, nous citerons M. Gallait parmi ceux que nous avons distingués. Quand nous sommes au Musée, nous ne regardons au livret que les noms de ceux dont l'ouvrage nous paraît avoir quelque mérite; nous avons su de cette manière que M. Gallait avait exposé quatre tableaux : ils sont remarquables par une grande harmonie; rien n'accroche ni ne blesse les yeux. Nous avons une grande prédilection pour cette rare qualité. Les Musiciens ambulans peuvent être regardés comme une très-bonne étude d'après nature. Le duc d'albe faisant jurer à Vargas d'être inexorable dans les fonctions qu'il lui confie, renferme une idée vraie et bien sentie, celle d'avoir montré le maître des Pays-Bas regardant fixement aux yeux celui qui prononce ces terribles paroles : « Si la femme qui m'a porté dans son sein trahissait la foi catholique, je commencerais sur elle l'exécution de vos ordres. » M. Gallait, dont nous ne connaissions pas encore le nom, a fait de la bonne peinture, et s'il gagne de l'énergie, il obtiendra une place très-supérieure au premier Salon. Ce n'est pas l'énergie qui manque à M. Célestin Nanteuil : son Mendiant, bien qu'un peu noir et dur, mérite d'être mentionné comme une peinture vigoureuse, révélant une volonté capable de produire. Il est à désirer que M. Nanteuil emploie ses belles dispositions, et mette un frein au dévergondage qui détruit tout-à-fait ce qu'il peut y avoir de bien dans les orageuses vignettes qu'il fournit aux libraires. Nous avons maintenant à parler d'un homme que tout le monde aime et qui mérite toute notre attention, M. Alfred Johannot. Il a mis dans sa Famille de Henri II la couleur fine et gracieuse qu'on lui connaît; toutefois, nous dirons que cette page manque de caractère, de couleur locale : c'est là une charmante famille; mais ce n'est pas celle de Henri II. Le même reproche peut être adressé au Conseil du Régent, par M. Robert Fleury, jeune artiste dont on ne saurait trop louer l'opiniâtreté de travail, et qui ferait mieux qu'il ne fait s'il s'appliquait moins et se livrait davantage à l'inspiration. Ces tableaux ne peignent pas leur époque, ils n'ont pas l'odeur du temps. C'est le moindre savoir que de copier des costumes, tout le monde peut habiller un mannequin; le difficile, l'art véritable est de leur donner un cachet. Je m'étonne que la plupart des artistes paraissent avoir aussi peu réfléchi à cela : je n'ai guère trouvé qu'en M. Decaisne trace de ces recherches; ce sont toujours des hommes de 1855 déguisés qu'ils mettent en scène. Les hommes ne se sont pourtant pas ressemblé à tous les siècles; il est incontestable que le costume et les mœurs changent la physionomie du visage, les habitudes et

même la forme du corps. Un chevalier du moyen âge n'avait rien de commun avec un marquis de Louis XIV : ils étaient d'espèce différente. Le chevalier était plus long, son visage était plus maigre. La grande et onduleuse coiffure de Louis XIV donna de la rondeur à la tête, et les amples basques de son habit prêtèrent aux mouvemens une largeur et une majesté qui se changèrent en une élégance de roué lorsque vint la perruque poudrée sous laquelle nos pères étaient contraints à une certaine retenue dans tous leurs gestes. Ce fut, à n'en pas douter, aux bas de soie blancs, à la jarretière et aux talons rouges, que les hommes d'alors durent ces fameuses jambes, ces mollets étourdissans et ce coude-pied merveilleux qui leur donnaient, si nous en croyons des traditions encore vivantes, un air et une aisance que nous avons perdus. Il est évident que les bottes, les cravates, les chapeaux ronds d'aujourd'hui nous donnent une tournure que vous ne trouverez nulle part dans le passé, très-heureusement pour le passé !

Les costumes nous ont fait quitter M. Alfred Johannot plus vite que nous ne voulions. Nous revenons à lui, pour dire qu'il a tiré tout le parti possible de Louis-Philippe saignant le courrier Vernet. Nous le savions déjà doué d'une adresse et d'une grâce à faire un tableau délicieux du duc d'Aumale recevant un prix à Henri IV.—Que l'on s'extasie en famille sur de petites vertus de famille, qu'on les fasse peindre ou couler en bronze, je n'y vois pas grand mal ; mais il ne faut pas que cela sorte du toit domestique. Pourquoi donc le courrier Vernet se trouve-t-il au Salon? Une composition de ce genre porte nécessairement avec elle une couleur de servilité qui aurait dû détourner M. Alfred Johannot de l'idée de l'exposer. L'art, selon nous, ne doit point descendre à de pareilles complaisances; son devoir est de repousser ces honteuses traditions de l'empire. Si ce n'est point par le fait de l'auteur que son tableau se trouve là, nous ne savons s'il faut plus prendre en pitié la pauvre vanité de ceux qui l'ont commandé, que nous affliger sur l'avenir d'un peuple dont on ose mendier l'admiration pour un acte si niaisement héroïque.

Lorsqu'on entend prononcer le nom d'Alfred Johannot, on est accoutumé à voir venir celui de Tony ; l'un ne va jamais sans l'autre; le public sera trompé cette fois; le jury a brutalement séparé les deux bons frères. Vous qui connaissez le talent de M. Tony Johannot, vous ne le croirez peut-être pas, et pourtant cela est vrai, son tableau a été refusé ! On a déjà laissé commettre impunément au jury tant de méfaits, qu'il s'attaque

maintenant aux hommes les plus aimés; bientôt il ne restera de place au Musée que pour lui et les siens. Nous dirons hautement de cela tout ce que nous pensons; nous consacrerons un article au tableau de M. Tony et à l'admirable figure de M. Préault, que nous connaissons déjà, ainsi qu'à d'autres ouvrages refusés que nous verrons plus tard. Alors nous verserons sur le nom des hommes, jeunes ou vieux, qui composent le tribunal anonyme et protée, tout le mépris qu'inspire leur inqualifiable conduite.

Nous nous sommes réservé pour cette fois de parler en dernier de M. Delacroix, comme un athlète garde ses meilleures armes pour la fin du combat; c'était un moyen de conserver l'attention du lecteur jusqu'aux termes de cet article, qui se trouve, par la nature des choses et l'enchaînement de nos idées, beaucoup plus long que nous ne le voulions faire. M. Delacroix, outre LE CALVAIRE, que nous aurons à examiner autre part, a exposé LES NATCHEZ et LE PRISONNIER DE CHILLON, trois tableaux qu'avec un étrange dédain on a rejetés aux plus basses places du Musée; c'est le sort ordinaire réservé aux ouvrages de M. Delacroix. L'année dernière il fallait deviner où était son CHARLES-QUINT. Il est difficile de croire que le hasard soit seul coupable de pareilles erreurs, et il est singulier que, sur trois tableaux, M. Delacroix ne puisse en avoir un seul dans le Salon carré. Comme parmi le monde qui forme l'administration du Musée, nous ne pouvons savoir qui accuser de ces petites et lâches persécutions, nous sommes obligé de nous en prendre à la tête; nous dirons donc à M. de Forbin qu'il y a au moins du mauvais goût, quand on est directeur du Musée, à mettre ses œuvres à la meilleure place, et à jeter dans les catacombes les productions d'un artiste tel que celui dont nous nous occupons. M. Delacroix est l'un des hommes les plus forts et les plus individuels de notre temps. Ce qu'il y a de mouvement dans la peinture moderne est dû à l'influence qu'il a euc long-temps sur tous les esprits. Quoi qu'il fasse, il sait vous émouvoir par cette domination attractive et sympathique qu'il est accordé aux grands talens d'exercer sur les hommes. Sa pensée creuse toujours profondément le sujet qu'il veut traiter; il possède une des qualités qui constituent le génie, celle de répandre sur toutes les parties de son tableau, le caractère de l'action qu'il veut représenter. Avant même d'arriver aux détails, vous êtes impressionné selon qu'il l'a voulu, par l'ensemble; l'air qui circule autour de ses personnages est comme imprégné des passions qui les animent; l'œuvre vous frappe toujours par une grande vérité de sentimens. On comprendra très-bien cette remarque en l'appliquant aux

deux tableaux dont nous voulons parler. Dans LES NATCHEZ, rien de plus triste que cette savane immense et unie, que ce fleuve coulant avec lenteur et sans murmure; rien de plus mélancolique que cette nature calme, que cet air de solitude dont sont enveloppés les deux êtres vivans qui fuient les persécutions, qui souffrent et qui aiment. Dans LE PRISONNIER DE CHILLON, la voûte sombre, l'atmosphère lourde et humide s'harmonisent douloureusement avec cet homme qui meurt en grelottant de froid. Toutes les intelligences nobles seront délicieusement sensibles à une pareille poésie quand elles voudront l'apprécier. A cela, M. Delacroix joint une puissance et une propriété d'expression rares à trouver, même chez les grands maîtres. LES NATCHEZ, sous ce rapport, nous semblent un véritable chef-d'œuvre. Deux jeunes sauvages, fuyant le massacre de leur tribu, remontent un fleuve; pendant le trajet, la femme est prise des douleurs de l'enfantement; ils s'arrêtent sur le rivage, et le père tient dans ses bras le nouveau-né, il le contemple, il le presse avec amour sur sa poitrine. La mère, appuyée contre un petit tertre, tout accablée encore des souffrances qu'elle vient de supporter, regarde son enfant et l'homme qu'elle aime avec attendrissement. Cette composition, d'une touchante simplicité, est bien plus suave et d'une délicatesse de cœur bien plus charmante encore que je ne sais l'écrire. Heureux ceux-là qui peuvent, comme les pauvres sauvages, s'aimer en liberté et s'adorer dans leurs enfans!

M. Delacroix n'a pas été moins profondément inspiré, mais il a été moins heureux dans LE PRISONNIER DE CHILLON. La surabondance de génie dont il est doué lui a fait dépasser le but. Il avait si vivement senti tout ce qu'il y a de passionné dans un homme qui oublie ses chaînes et veut se précipiter vers son frère mourant, qu'on l'accuse d'en avoir fait un fou furieux. Cela veut dire, en langage poli, qu'il a exagéré le mouvement. J'en conviens, l'arrangement de cette figure ne me plaît pas non plus, le vêtement qui tombe ressemble trop à un tablier; mais je retrouve le maître dans celle du frère. Oh! ce pauvre jeune homme qui s'est roulé dans un coin, qui a ramassé ses bras et ses jambes sur sa poitrine, est bien mort de froid!

Il est juste de critiquer dans M. Delacroix l'air de résolution avec lequel il laisse des taches qu'il aurait, nous le croyons, le talent d'effacer, s'il le voulait fermement. Rubens lui-même, cet Hercule gentilhomme de la peinture, qui est si emporté, sacrifie bien des parties de vêtemens et de fond; mais dans son dessin, l'incorrection est toujours sauvée: il ne la

rend pas insolente comme notre contemporain. Cependant on n'accorde pas à M. Delacroix la justice qui lui est due; dans les jugemens que l'on porte sur lui, on donne trop de place, selon nous, à son imperfection de dessin. Je ne me dissimule pas ce qui lui manque, sous ce rapport; mais je l'admire, parce que j'en connais peu aujourd'hui qui possèdent à un pareil degré les meilleures qualités du peintre : l'invention, la force et l'expression.

Ce n'est pas l'absence de tout défaut, mais la présence d'éminentes qualités qui constitue le talent et même le génie. Quelques hommes, entraînés par une fougue indomptable, ne peuvent s'astreindre à l'irréprochable sagesse de la médiocrité. Le Caravage et Salvator Rosa furent de ceux-là. Nous ne voulons pas dire que le bien justifie le mal, mais que l'œuvre est bonne si le bien est assez fort pour faire oublier le mal. Il est nécessaire d'insister là-dessus. Un artiste est véritablement grand quand ses beautés sont assez impérieuses pour qu'on ne puisse songer à ses imperfections. C'est ainsi seulement que les maîtres justifient l'admiration des siècles; car il n'est pas un d'eux, dans lequel un de ces critiques qui voient les trois taches du soleil sans être éblouis de ses rayons, ne puisse trouver à reprendre. Les artistes sentent comme nous que telle ou telle partie de leur invention est vicieuse; ils y ont long-temps réfléchi; ils ont quelquefois beaucoup gratté; puis ils ont laissé la faute, de crainte d'une plus grande. On aurait tort d'appeler cela de l'impuissance. Si les œuvres complètes pouvaient être aussi communes que nos exigences semblent le faire croire, le génie ne serait plus un don si rare et adorable. C'est dans les arts, plus que partout ailleurs, qu'il faut prendre son bien où on le trouve, c'est-à-dire accepter le beau, même au milieu du mal. Le public, avec son goût de petite perfection, ne veut pas entendre cela; il voit la faute de dessin sans se rendre compte de ce qui l'a amenée, et il blâme, il crie à l'extravagance et à la barbarie, parce qu'il ne comprend pas, ou plutôt parce qu'il ne veut pas exercer son jugement assez sérieusement pour comprendre. Que M. Delacroix attende sans se décourager le jour de la justice. M. de Lamartine fut long-temps méconnu, et j'en sais plus d'un qui ne voient encore qu'un rêveur dans le divin poète. Combien d'ames cependant sont plus faciles à la poésie d'un cygne toujours tendre et gracieux, qui promène majestueusement sur des eaux limpides l'éclatante blancheur de son plumage, qu'à celle d'un lion qui bondit en rugissant dans de noires forêts! Et encore, faites la part de l'éducation. Vous êtes élevé avec

les poètes : sans parler leur langue, vous la comprenez ; les peintres, au contraire, vous ne les connaissez pas ; on ne vous a jamais appris à les connaître, on ne vous a jamais initié aux beautés de leur art, on ne vous a jamais fait sentir ce qu'il y a de magnifique dans de la belle couleur, de sublime dans un grand style de dessin. La critique elle-même dédaigne, je ne sais pourquoi, de vous parler de ces choses. Vous avez lu tous les poètes de l'univers, que vous n'avez pas encore regardé un tableau. Quand vous éprouvez le besoin de vous retremper, de secouer la poussière impure que laisse tomber sur vous le contact du monde, vous prenez sous votre chevet l'auteur aimé et vous lisez ; mais un tableau, qu'est-ce pour vous ? un ornement ; le Musée ? un lieu de promenade, et encore sans attrait, parce qu'il faut, comme vous dites, avoir toujours la tête en l'air. Il est temps que les arts viennent occuper dans nos esprits la place qu'ils doivent avoir. Alors le public comprendra mieux la peinture ; il se donnera la peine de réfléchir davantage ; il ne la regardera pas à la surface ; il se sentira moins d'attache pour ce qui est mignon et ingénieux, plus d'amour pour ce qui est grand et fort, et il donnera à M. Delacroix l'admiration qui lui est due.

V. Schoelcher.

CHRONIQUE.

L'invention des wighs, dits *conservateurs*, nouvelle espèce de libéraux métis, commence à devenir profitable au ministère Peel-Wellington; les deux partis se battent à fer *esmoulu*, et il faudrait avoir bien des besoins télégraphiques, pour attendre la dépêche qui proclamera la retraite des *tories*. De ce côté, nous n'avons donc aucune émotion à espérer; et, pour nous défrayer de politique étrangère, nous en sommes réduits aux charges de cavalerie et autres de Mina, aux bulletins de ses rhumatismes, et aux plagiats parlementaires de la chambre des procuradores; puis, c'est la Russie qui reconnaît, avec l'Angleterre et la Porte, l'indépendance des principautés riveraines du Danube; le grand-turc, qui émancipe les juifs, leur donnant le droit de porter, tout comme ses ambassadeurs, une grosse calotte rouge, des redingotes à la propriétaire et des souliers lacés qui changent de pied; et enfin l'Autriche, qui nous envoie un conseiller intime de l'empereur, le prince Alfred de Schœnburg, pour annoncer extraordinairement la mort de François.

Par les mensonges qui courent dans la presse et dans le monde, c'est une précaution utile que cette confirmation solennelle d'une mort, connue seulement par la rumeur; l'exemple de la léthargie de M. Drouineau est là pour prouver l'inconvénient des larmes par anticipation; et depuis que notre public y a été pris, il se fait incrédule. Le voilà donc bien et dûment informé que le second des trois potentats qui ont visité Paris en 1815, est remonté au ciel, où tous les rois vont prendre leurs invalides.

Il est une autre mort, malheureusement aussi certaine, dont la nouvelle est arrivée l'un de ces derniers jours, entourée de circonstances d'autopsie, de sépulture, d'honneurs funèbres, qui ne permettent pas d'en douter. Léopold-Robert est mort à Venise; lui-même il a brisé son cerveau, sous

ce ciel d'Italie qui l'avait fécondé. Une vie de trente-huit ans, consacrée à de douces études, le charme d'une belle ville, le souvenir de la patrie, un passé de beaux succès, un avenir riche d'autres succès plus brillans encore, rien n'a trouvé grâce auprès de la volonté du suicide, cet égoïsme terrible que la philosophie moderne a placé au cœur de nos jeunes générations. Venise a honoré le peintre étranger; la pauvre ville! elle n'a pas fait à Robert un cortége de seigneurs puissans, de grands artistes, un cortége éblouissant de brocard, d'or, de pierreries, comme elle pouvait le faire au temps de sa fortune, parce qu'elle n'a plus aujourd'hui que des haillons et des chaînes; mais elle l'a honoré de tout cœur, avec les larmes de la douleur vraie, avec ses religieuses traditions de respect pour le talent.

Un jeune poète, M. Amédée Gratiot, vivement frappé de cette mort fatale, qu'on n'a même pas la consolation d'appeler injuste, nous a communiqué les impressions qu'il a traduites aussitôt qu'éprouvées. Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir donné ces vers :

I.

Quoi? Mort. Quoi? Le matin, Venise, qui s'éveille,
Heureuse du triomphe et des couronnes d'or
Que pour le jeune artiste elle tressait la veille,
Vient d'entendre une voix crier à son oreille :
Ton Léopold Robert est mort!

Déjà mort! — A cet âge où tout est joie et fête,
Age des longs espoirs et des longues amours;
Comme eût fait un vieillard tout meurtri de tempête,
En se voilant le front il a courbé la tête,
Et s'est endormi pour toujours.

La terrible agonie! et nul dans sa demeure
N'est venu lui parler de gloire et d'avenir;
Et nulle femme, hélas! qui s'agenouille et pleure,
N'a tendu vers l'artiste, à cette dernière heure,
Ses deux bras pour le retenir!

Vous lui restiez pourtant, cieux purs de l'Italie,
Nature harmonieuse où l'ame aime à s'ouvrir,
Et chants de gondolier pleins de mélancolie,
Et doux épanchemens du soir où tout s'oublie,
Tout, — excepté qu'on veut mourir.

La destinée humaine est un sombre mystère.
Cet homme qui se tue, et qui ne se plaint pas,
Enchaîné nuit et jour à son labeur austère,
A vu, jeune qu'il est, plus d'un grand de la terre
Lui venir parler chapeau bas.

Mais, se sentant brûler d'une plus noble flamme,
Il a pris en dédain la terre, et, sans effroi,
Comme un fils exilé que son père réclame,
A ton ame, ô mon Dieu, retrempant sa belle ame,
L'artiste est remonté vers toi!

II.

Qu'est-ce donc que ce monde où nul ne peut plus vivre?
Quel vertige est dans l'air? quel poison nous enivre?
Où courons-nous? Mon Dieu, vous le savez, là-haut.
Votre soleil à vous est toujours jeune et chaud,
Votre ciel toujours pur, vos forêts toujours vertes :
Mais nos ames à nous sont froides et désertes,
Car nous ne croyons plus, et s'il nous reste encor
Un Dieu que nous puissions aimer, — ce Dieu, c'est l'or.
A travers les cent bruits des grandes capitales,
La mort jette en riant des semences fatales;
L'enfant qui manque d'air, et qu'un doute a flétri,
Se tue, en blasphémant le sein qui l'a nourri;
La femme foule aux pieds son divin sacerdoce
De prière et d'amour, et le vice est précoce.
Artiste, n'est-ce pas, tu croyais à l'amour?
Quand ton œuvre était faite et quand baissait le jour,
Tu t'en allais, rêvant, le long des vertes îles,
Et demandant aux bois d'orangers leurs asiles
Les plus mystérieux... Mais on a méconnu
Le rayon qui brillait sur ton front pâle et nu,
N'est-ce pas! Une femme, audacieuse et folle,
A, d'un baiser menteur, brisé ton auréole?...
Puis alors tu vis clair, et tu compris comment
Chaque pas dans la vie est un enseignement.
Ton front devint plus sombre, et ton ame chagrine
Se surprit à pleurer au fond de ta poitrine.

Ce soir-là tout fut dit, et l'on te trouva mort
Un matin. — Léopold Robert, c'est là le sort :
L'artiste meurt, la foule au crime s'habitue.

III.

Oh ! malheur à ce siècle où l'artiste se tue !

Depuis jeudi le tableau de Léopold Robert représentant LES PÊCHEURS DE L'ADRIATIQUE est exposé à la mairie du deuxième arrondissement. On sait que M. Paturle destine le produit de cette exhibition au soulagement des pauvres du huitième arrondissement. La foule s'y porte pour voir le dernier ouvrage de l'illustre peintre.

— Un fait de piraterie littéraire vient de soulever l'indignation de tous les gens qui ont l'ame honnête, et d'émouvoir vivement tous les écrivains français :

M. Gosselin, libraire, avait acheté de M. de Lamartine son VOYAGE EN ORIENT. Selon l'usage, M. Gosselin s'attendait bien, quand ces deux volumes seraient publiés, à voir les forbans belges se jeter sur cette proie, la dépecer et la distribuer sous toutes les formes possibles de la contrefaçon : il y a long-temps que la littérature et la librairie françaises sont habituées à ces procédés d'un peuple ami, qui nous a tout pris : notre langue, notre musique, nos livres, nos vaudevilles, nos révolutions, nos chambres représentatives, nos armées pour battre les Hollandais, la fille de notre roi pour marier le sien : il y a long-temps que le Français joue le rôle de TRISTE-A-PATTE, à côté de ce singulier LA JINJEOLE : mais jusqu'ici c'était de la pure contrefaçon, de simples contre-coups.

Mais cette fois c'est de vol qu'il s'agit ! M. Gosselin vient d'apprendre qu'avant même la publication du premier volume du VOYAGE de M. de Lamartine, ce premier volume paraissait à Bruxelles, au moyen d'une soustraction d'épreuves commise dans son imprimerie ; épreuves informes, brutes, non corrigées, et qu'un sieur Méline, libraire de Bruxelles, attache son nom à cette honorable entreprise. Une réclamation de M. de Lamartine et de M. Gosselin a paru dans tous nos journaux, une plainte a été déposée au parquet du procureur du roi.

Il est temps que notre gouvernement songe à la répression d'une piraterie aussi infâme. Des barriques de sucre traversent paisiblement l'Océan, défendues par le droit des gens : au milieu de la mer des Indes, un navire

étranger ne pourrait pas voler impunément un verre de rum à une chaloupe française, et sans qu'on fît sonner haut *l'honneur du pavillon national;* si des pêcheurs anglais osent ramasser sur nos côtes quelques huîtres échappées de nos parcs, on demande des réparations : et des forbans belges enverront effrontément, au milieu de notre capitale, des bandits, leurs complices, piller nos imprimeries et ravir une propriété plus respectable que toutes les autres, la propriété de la pensée ! Puisque la moralité publique encourage chez nos voisins ce trafic de dépouilles, c'est à notre gouvernement qu'appartient d'en ordonner la répression. Nous avons assez fait pour le peuple belge, qu'il se fasse au moins une littérature.

M. de Lamartine, député, dont la parole a de la portée, se manquerait à lui-même, à l'honneur de son nom littéraire compromis par la grossièreté de cette contrefaçon, aux intérêts de tous les écrivains, s'il ne provoquait pas devant les chambres des explications sur cette matière, et s'il ne cherchait pas à obtenir un traité de commerce avec la Belgique qui puisse protéger nos propriétés littéraires

La Revue de Paris traduit faiblement ici les sentimens d'exaspération qui animent tous les hommes de lettres, et qui l'animent elle-même : elle aussi a ses contrefacteurs qui la mutilent et la dévalisent. Ce qui nous console, à l'heure où nous écrivons ces lignes, c'est qu'ayant la certitude de les voir reproduites dans les contrefaçons, nous avons aussi la certitude que les voleurs belges imprimeront leur propre infamie.

— Monsieur le procureur du roi vient d'interdire aux journaux français, sous peine de poursuites judiciaires, l'insertion des annonces des loteries Terésienbad, Hutteldorff, etc.; en un mot, de toutes les Reinganum*eries* autrichiennes, badoises, hessoises, wurtemburgeoises, francfortiennes et bavaroises. Monsieur le procureur du roi ne veut pas que nos cuisinières rêvent florins, seigneuries, droit de dîme et de justice, en Bohême et en Saxe; il veut qu'elles continuent à rêver *chien*, *chat*, *serin échappé*, *citerne*, comme le prescrit la loterie royale de France. Espérons qu'il prendra avec autant de chaleur les intérêts de notre littérature, et que le sieur Méline, de Bruxelles, aura un compte à régler avec notre parquet.

— Nous consignons ici, en ayant bien soin de l'exclure de la partie fashionable de cette chronique, une soirée où la frisure et le col de M. Étienne ont joué un grand rôle. Toutes les nuances d'industrie, toutes les variétés d'élégance, d'amusement, ont fondé depuis quelques années des lieux de réunion, des cercles, des *clubs*. Or, de même qu'il s'est institué à Paris une société pour l'encouragement des races de chevaux qui prend le nom de *jockei's club*, de même nous avons à signaler la fonda-

tion d'un *domino's club*, dont nous espérons donner bientôt tous les statuts; nous n'en connaissons que les principaux; les voici :

M. Étienne est président à vie du *domino's club*.

Pour être simple membre, il faut :

Avoir un certificat du maître du café du Commerce, portant quinze ans d'exercice du jeu de domino;

Boire d'un trait six bouteilles de bière ou de cidre, au choix;

Avoir composé au moins deux opéras comiques sous l'empire ou les dix premières années de la restauration, attendu que depuis lors le genre est tombé, et que LE CONSTITUTIONNEL ne doit ses débâcles successives qu'à la chute dudit genre, et parce que les grandes choses se tiennent par la main; ou bien avoir écrit cinq articles ou cinq annonces au moins dans ledit CONSTITUTIONNEL, *journal des commerces littéraires et politiques*, de M. Étienne.

Les réunions ont lieu trois fois par semaine, au café du Commerce, place de la Bourse, et les bureaux seront renouvelés d'après un concours qui aura lieu sous les yeux du président.

On n'est reçu aux réunions qu'avec des cheveux frisés et un grand col et les mains dans les poches, tenue qu'affectionne le président.

Le membre vainqueur du concours a le droit de porter à sa boutonnière un domino d'argent.

Quand un membre vient à décéder, on grave un domino sur sa tombe et l'on voile le *double six* pendant un mois.

Mais pour revenir à la soirée en question, M. Étienne en a fait les délices. Il a joué d'un instrument qui imite à ravir *le chant du Rossignol si bien fait pour nous plaire,* et fait précéder ce concerto *d'un avis salutaire* sur la manière de s'en servir.

LE CONSTITUTIONNEL a gardé un silence plein de modestie sur ce raout où l'on rencontrait l'élite des joueurs de domino, de loto, de dames, d'oie et de piquet de Paris. Mais en revanche, il a publié un feuilleton, un feuilleton scintillant comme une annonce Reinganum sur le genre de l'opéra-comique en général, et *le Joconde* de M. Étienne en particulier.

Si je n'étais déjà si envieux de *Joconde*, je le serais horriblement de ce feuilleton; mais on ne peut avoir toutes les jalousies.

— STEEPLE CHASE. — Jeudi dernier, la route d'Orléans présentait l'aspect d'un pélerinage, d'une joyeuse émigration. Des tilburys, des cabriolets, des calèches à quatre chevaux, et en demi-Daumont, des tandens, des cavaliers brillans, se rendaient de Paris à la croix de Berny, premier relai de poste. De tous les environs arrivaient au même endroit des fermiers en carrioles, des hommes en blouses, montés sur des chevaux que

Cervantes a nommés rossinantes et dont l'espèce se retrouve dans cette cavalerie de Mina dont les charges fatiguent tant le général espagnol, quand il la commande en personne : ce grand déplacement de population élégante et rurale était motivé par l'annonce d'un grand *Steeple Chase* comme celui qui a illustré, l'an dernier, le vallon de Verrières. A l'heure indiquée, une double haie de voitures s'était rangée sur les deux côtés de la limite, dont un fossé plein d'eau et large de douze pieds rendait l'abord difficile et périlleux.

Le ciel était pur et beau comme aux îles d'Hyères ; le soleil ranimait ces teints de jeunes femmes, un peu chiffonnés par les bruyantes veilles de l'hiver ; il n'y a pas de cosmétique plus efficace sur un jeune visage que le grand air et le mouvement de la route. Les allées et venues des parieurs, les cris des grooms et des postillons, l'ébahissement des paysans de la banlieue, en un mot, tous les apprêts de cette fête l'ont rendue complète et pittoresque dans ses moindres détails. Le rendez-vous central, l'état-major du *Steeple Chase* était à l'auberge *du Bœuf couronné* : cherche qui voudra l'origine de cette enseigne, bête comme toute enseigne. C'est là que se tenait la bourse des paris, que s'habillaient les concurrens, que leurs chevaux étaient sellés : pour les voir passer, les admirer, leur parler, les toucher, une foule de curieux de tout âge et de tout sexe, à pied, à cheval, se pressait, se meurtrissait devant cette auberge : le moment de la course ayant été différé d'une heure et demie, il a fallu remplir cet espace de temps par des intermèdes de circonstance. Le uns se sont fait écraser les pieds par le sabot des chevaux ; des voitures accrochaient leurs moyeux, croisaient leurs timons comme des lances ; des cavaliers essayaient de franchir de tout petits fossés, et s'éclaboussaient jusqu'aux oreilles ; quelques-uns plus généreux se laissaient choir pour provoquer des rires universels ; car en France et partout, on rit quand on voit quelqu'un tomber ; des enfans consommaient la destruction totale de leurs pantalons délabrés par la misère, en montant sur des arbres, au mépris de deux gendarmes qui se tuaient de leur dire : Voulez-vous descendre *de de là !* Ces protecteurs de l'ordre étaient soutenus dans leurs pénibles fonctions et dans leurs égaremens de langage par un maire de la localité qui avait coiffé son chef d'un chapeau à trois cornes et sanglé son agreste redingote brune d'une écharpe tricolore. *Vanité de costume !* dirait M. Peyre, le député.

Enfin, à quatre heures, on est entré dans la question, c'est-à-dire qu'à six cents pas on a vu venir du moulin de Mignot, et poindre sur le pré qui verdoyait, un cavalier, puis deux, trois, quatre.

Voici leurs noms et l'ordre d'arrivée :

M. de Vaublanc, montant sa jument MAIFLY ; M. Allouard, montant CONTEBPART, appartenant au prince de la Moskowa ; M. de Normandie,

montant son cheval; M. Gipson, Anglais, montant TRAM, à M. de Greffulhe; M. d'Hinnisdal, dont le cheval, appartenant à M. Rondeau de Courcy, était tombé au premier obstacle, n'est pas arrivé : heureusement M. d'Hinnisdal n'a pas été blessé. M. de Vaublanc a obtenu un grand avantage de vitesse, et tout le monde a admiré l'admirable facilité avec laquelle M. de Normandie a franchi le dernier fossé.

Une poule avait été faite par les cinq concurrens; chacun y avait contribué pour 500 francs.

Cette fête équestre a parfaitement réussi dans toutes ses conditions.

Elle avait attiré le monde le plus élegant, et pas un accident grave ne l'a troublée.

—*Théâtres.*—ODÉON.—Dimanche dernier, *Therpsichore*, comme disent encore MM. de Jouy et Étienne et les feuilletons du CONSTITUTIONNEL, avait envoyé des représentans au théâtre de l'Odéon. *Melpomène*, comme disent également les susnommés, y comptait aussi quelques interprètes. Cela veut dire qu'au bénéfice de M. Lefèvre, décorateur de la Porte-Saint-Martin, dont l'état est perdu depuis que M. Harel ne fait plus jouer que des ENTR'ACTES, on a représenté BRITANNICUS et le ballet de NINA, plus un vaudeville de M. Ancelot, intitulé MADAME DU CHATELET. La morale qui en découle, c'est qu'un homme d'esprit est souvent un imbécile. Si M. Ancelot mettait en vaudeville la morale inverse, je connais bien des gens qui se frotteraient les mains. Mlle Noblet a été charmante, pathétique, pleine de grâce et de distinction dans le rôle de Nina. C'est un des plus beaux fleurons de sa couronne mimique, comme aurait dit jadis LE MIROIR.

—VARIÉTÉS. — UNE FEMME EST UN DIABLE, vaudeville en un acte, de MM. de Leuven et de Forges. — Que fait un paysan qui ne peut pas payer son propriétaire auquel il doit plusieurs termes, qui a manqué toutes ses récoltes et qui a vendu sa vache? Il s'engage comme remplaçant, se pend, ou consulte un sorcier. Médard, qui se trouve à point nommé dans cette terrible alternative, choisit le moyen le moins tragique et le plus fantastique : il va se recommander à un vieux bossu, espèce de dromadaire épilé, qui promène dans le village ses recettes contre les maux de dents et sa science de l'avenir. Ce dégoûtant magicien commence, comme tous les entrepreneurs de bureaux de placement, par demander cent écus, moyennant quoi il abouchera Médard avec le diable. N'oublions pas de dire que le sorcier s'appelle Putois, ce qui ajoute singulièrement à la grâce de son individu. Putois a promis de faire voir le diable, et ne fait rien voir du tout.

Une cousine de Médard arrive fort à propos pour démasquer Putois. Elle prouve que c'est un vil jongleur : bien plus, elle le dénonce aux

douaniers comme un entrepreneur de contrebande ; et d'un coup d'eustache qu'elle lui applique au milieu de l'épine dorsale, fait tomber l'artifice de sa bosse. Cette bosse n'est autre chose qu'un magasin, un bazar, un entrepôt, une espèce de passage Vivienne, dans lequel le roué vieillard entassait des dentelles, des bas, des cigares, des draps étrangers, des pains de sucre, des machines à vapeur anglaises, tout ce que vous pourrez imaginer de prohibé, car le déballage de cette bosse n'en finit pas et provoque des rires interminables, tant elle est bien arrimée. La jeune Cadiche retrouve les cent écus de Médard dans la canne de Putois qu'elle brise sur son genou, les douaniers le saisissent, et le cousin épouse sa cousine sans dispense, apparemment, car il n'en est pas question : cette anecdote mise en scène avec beaucoup de mouvement, de gaieté, a eu tout le succès d'un bon article de la Gazette des Tribunaux.

THÉATRE-ITALIEN.

Marino Faliero, Cenerentola, I Puritani, Otello, se sont montrés tour à tour sur notre scène italienne avant le jour fatal, ce 31 mars, jour où les chants devaient cesser. On a donné I Puritani pour la clôture; mais comme les *dilettanti* espèrent encore quand l'affiche semble leur enlever tout espoir, et qu'à ce théâtre on est assez heureux pour obtenir une représentation après la dernière, I Puritani ont été joués le 2 avril, jour de la clôture définitive. On a vu pendant toute la saison, depuis le 1er octobre jusqu'au 1er avril, une troupe d'amateurs patiens et diligens se prolonger en queue autour de la salle pour prendre hypothèque en rang utile sur les places que la location laissait disponibles. Ces jours derniers, deux queues se faisaient remarquer : les dames fashionables, arrivant en équipage pour retirer leurs coupons, formaient un autre corps d'armée, attaquant la salle sur un autre point; c'était un feu croisé. Une explosion foudroyante devait terminer une suite d'aussi brillantes représentations. Les amateurs, enchantés des faits et gestes de la direction, se trouvaient en présence des virtuoses ravis des preuves d'intérêt et d'admiration qu'on leur avait adressées pendant six mois. C'était un échange continuel de témoignages d'affection et de reconnaissance. Un billet tombe aux pieds de Rubini; on lui demande la cavatine du Pirata, et Rubini répond sur-le-

champ à la missive; sans mettre la main à la plume, il leur envoie cette ligne en bon français : « Messieurs, avec le plus grand plaisir. » Si c'est avec plaisir que le chanteur s'acquitta de l'obligation qu'il venait de contracter, on peut assurer qu'il fut écouté avec ravissement. Une pluie de couronnes et de bouquets tomba sur la scène, en même temps qu'un tonnerre prolongé d'applaudissemens et de bravos éclatait dans la salle.

Au second acte, les deux vigoureux puritains, Lablache et Tamburini, chantèrent leur duo deux fois, selon l'usage, et toujours avec leur verve accoutumée. Couronnes et bouquets de pleuvoir pour Lablache et Tamburini. Mlle Grisi avait déjà reçu un à-compte notable après son délicieux boléro, chanté délicieusement. Elle accepte un solde plus considérable encore à la chute du rideau. C'étaient de tendres adieux, mêlés aux transports du plus vif enthousiasme, un délire, une fureur, un fanatisme que je ne saurais décrire. Les quatre virtuoses, appelés après la fin du spectacle, reçoivent collectivement un nouveau *tutti* d'applaudissemens, emportent bouquets et couronnes, et les dames *dilettante* rentrent cette fois au logis les mains vides. Il m'est doux de penser qu'un supplément de bouquets aura été offert aux jolies danseuses qui sortaient de l'Opéra-Italien pour se rendre au bal.

Tout n'était pas fini, l'affiche a reproduit I Puritani pour le 2 avril, et l'affiche annonçait que Rubini chanterait la cavatine d'Il Pirata, précédemment sollicitée et accordée. Vous croyez peut-être que les *dilettanti* ont été satisfaits d'avance, et que, n'ayant rien à désirer, ils ont fait trève à leur correspondance; point du tout. Une lettre remise au domicile de Lablache et de Tamburini, rue de Provence, n° 6, lettre à double expédition, priait ces deux virtuoses de vouloir bien ajouter le fameux duo des deux basses du Matrimonio segreto au contingent de la soirée. Cet admirable morceau a figuré dans le second entr'acte du spectacle; il a produit un effet admirable. La vérité de la déclamation, du jeu de scène, jointe au charme de ces deux voix merveilleuses et gouvernées avec une si grande supériorité de talent ont formé l'intermède le plus agréable qu'on puisse imaginer. Les deux acteurs avaient gardé leur costume de puritain, mais les lazzis burlesques de Lablache, la verve comique de Geronimo, de Robinsone, ont bientôt montré à tous les yeux les deux bouffons du Matrimonio; les puritains avaient disparu. Jamais nous n'avions entendu chanter ce duo avec tant de perfection. Vers la fin, lorsque les deux interlocuteurs se renvoient un petit trait en roulades, Tamburini s'est élancé jusqu'à l'*ut* sur-aigu du ténor, et l'a trillé comme aurait pu faire une *prima donna;* Lablache, acceptant le défi, n'a pas reculé devant cette difficulté, prodigieuse pour une voix grave, et s'en est tiré avec autant d'audace que de bonheur.

Les Italiens sont partis après six mois de triomphes ; la salle était comble à chaque représentation. Cette année doit être comptée parmi les plus brillantes de ce théâtre. Ils sont partis ! Londres les attend ; mais ils nous seront rendus plus tôt, et la saison prochaine commencera avec le mois de septembre.

C'est à l'Opéra de nous dédommager de la perte de ces grands chanteurs. La Juive et le ballet de Bresila, dont la première représentation aura lieu mercredi prochain, pour le bénéfice de Mlle Taglioni, sont à peu près les seules compensations qui nous restent, en fait de nouveautés, jusqu'à l'apparition de la Saint-Barthélemi, de Meyer-Beer. Heureusement l'Opéra a, dans son répertoire, de magnifiques ouvrages qui lui seront plus en aide que ses nouveautés : Guillaume Tell, le Comte Ory, Robert, etc. Pourquoi ne remonterait-on pas Moïse pour Mlle Falcon ? Cette cantatrice a besoin de s'exercer dans la musique des grands maîtres, si elle veut atteindre au rang des artistes qu'elle se propose pour modèles. Mlle Falcon, qui s'était placée si haut dans le rôle de donna Anna, semble avoir renoncé, dans la Juive, à ses bonnes inspirations de Don Juan, pour se jeter dans la déclamation et les habitudes de l'ancienne école. Nous voulons bien que ce soit la faute de la musique de M. Halévy ; mais Mlle Falcon n'a pas assez d'abandon ; elle n'a pas de ces élans qu'on applaudit dans Mlle Grisi. Son chant manque de hardiesse et d'éclat ; sa manière est trop étudiée, trop timide. Mlle Falcon aussi est jeune et belle ; qu'elle prenne donc plus de confiance dans les inspirations du moment qui distinguent le véritable artiste, et les bravos de toute une salle répondront à sa voix.

— Il vient de paraître à Lausanne, dans le canton de Vaud, un recueil de poésies intitulé : les Deux Voix, dû à la plume de deux auteurs, M. Just et Mme Caroline Olivier. Ce livre prouve que la littérature est plus vivante dans la Suisse française qu'on ne le croit généralement à Paris. On y trouve des idées particulières à la Suisse française et surtout au canton de Vaud, un libéralisme ardent, et en même temps un christianisme exalté et quelque peu mystique. Nous y avons remarqué une ode adressée à M. Sainte-Beuve. Elle répond à une des plus belles pièces de vers des Consolations, et nous semble ne pas lui être inférieure. M. Just Olivier, l'un des auteurs de ce recueil, a publié, il y a quelques années, des poèmes russes qui l'ont fait considérer, dans son pays, comme le poète le plus distingué du canton de Vaud. Ce nouveau recueil, qui atteste de grands progrès dans son talent, nous paraît destiné à étendre sa réputation jusqu'en France, où elle n'avait pas pénétré jusqu'ici.

LES ASSOCIATIONS LITTÉRAIRES.

Les événemens nés de la révolution de 1830 ont singulièrement raccourci l'échelle sociale. Grâce à la merveilleuse politique inventée par les triomphateurs du 7 août, l'édifice humain n'a plus qu'un étage; nous n'admettons plus qu'une capacité, *le riche*, qu'une incapacité, *le pauvre*. C'est d'une grande commodité pour le discours que cette simplification des états. Or, le drame de M. Alfred de Vigny, *Chatterton*, a fait naître des discussions très-graves touchant la véritable condition sociale du *poète*. Ceux qui louaient franchement la pièce ont soutenu qu'en effet nos mœurs s'opposent à ce que le poète soit riche. Mais la majorité des critiques, jugeant impartialement sans doute, et quoique rendant justice aux magnificences littéraires de l'ouvrage, en a déclaré fausse la philosophie. Selon cette majorité, M. de Vigny s'est trompé dans la leçon qu'il a voulu donner au siècle. Selon cette majorité, le poète n'est pauvre qu'à son bon plaisir : la richesse pend ses fruits d'or aux arbres de son chemin, et craque sous ses pas quand il marche ; qu'il se hausse ou qu'il se baisse, il la voit, il la touche, elle est à lui. S'il ne veut pas la prendre, ou si, l'ayant prise, il ne la conserve pas, ni lui ni d'autres n'ont droit de s'en plaindre. S'il veut la saisir et qu'elle fuie sa main, c'est qu'il manque de génie, c'est qu'il est un écrivailleur sans talent, sans *capacité*. Donc à l'égard du poète pauvre, dit la majorité, la société n'a jamais tort.

La conclusion peut être fort logique; mais quel nom donner au raisonnement? Certes, on n'a pas droit de dire que le poète, venu pauvre au monde, ait jamais possédé le libre arbitre de la richesse ou de la misère. Il y a de la cruauté à déclarer imbécile et méprisable celui qui ne trouve que la mi-

sère au bout de tous ses efforts pour atteindre la richesse. Sans doute les ouvrages d'esprit sont superbement payés de nos jours : sans doute on a parlé une fois d'œuvres complètes vendues 500,000 francs, d'un roman de 10,000 francs, de vers à vingt sous la pièce. Mais on ne fait pas de la poésie toute sa vie comme on fait de la banque ou de la marchandise; on ne fabrique pas des poèmes à la toise comme de la maçonnerie, ni des romans à l'aune comme de l'indienne. Après dix ans de ce métier d'exaltation et de fièvre, il faudra du repos au poète; car ces dix années auront usé le poète plus que quarante ans de commerce n'usent le négociant; car son imagination devenue vieille et flétrie n'aura plus de couleurs pour peindre, plus de souffle pour créer. Eh bien! comment vivra-t-il alors, si pendant le temps où sa tête ardente versait la pensée en ruisseaux de feu, le même instinct de prévoyance et d'accumulation qui fait bâtir à la fourmi des magasins de blé, n'a point toujours dominé les sublimes conceptions de cet homme? Que deviendra-t-il alors, si, tandis que ses rêves magnifiques l'élevaient bien au-dessus des plus hautes têtes de souverain, il n'a pas soigneusement vécu d'une vie de mollusque ou de zoophyte, vie toute régulière et ponctuelle, dînant au cachet, ayant une tirelire et un compte ouvert à la caisse d'épargnes comme un employé à 1200 francs? Et s'il a aimé, le pauvre poète! s'il s'est marié comme ils aiment, comme ils se marient tous, sans intérêt, sans spéculation, sans avenir, par besoin d'aimer, par ennui d'être seul : si, dans son imprévoyance d'artiste, il s'est doucement abandonné au bonheur de vivre avec une femme qui a été toute sa joie, tout son orgueil; qui le consolait de la critique par un éloge, qui le sauvait de l'éloge par une critique; délicieux double de son être qui se passionnait avec lui, pleurait avec lui, souffrait, combattait, tombait, triomphait avec lui : — s'il a voulu que cet ange digne des cieux pût quelquefois aller en voiture et dormir dans la soie comme une femme de banquier ou d'électeur; — s'il a poussé l'amour-propre au point de prétendre que ses enfans fussent assez richement vêtus, assez noblement élevés pour ne pas trop faire de honte aux fils du bonnetier, son propriétaire : — alors malheur, trois fois malheur sur lui! car au jour de la lassitude, quand la poésie l'aura quitté, quand son intelligence, ramollie par le travail, dormira épuisée sous son crâne grisonnant, il faudra que le poète choisisse entre trois choses : la faim, le déshonneur ou le suicide.

Admettons qu'il n'ait pas le droit de se plaindre d'une aussi triste alternative, on nous permettra bien de l'en plaindre, du moins!

Puisque vous le voulez, non, la société n'est point coupable envers cet homme; la société ne s'adapte point aux individus, c'est aux individus de se mouler sur elle. Matérielle et positive, elle ne dit à personne de faire des poèmes, elle ne prend pas la responsabilité de pareilles œuvres. Souverainement égoïste, elle a le même mot d'ordre pour chacun : *Vis de ta production, amasse; ou mendie quand tu ne produiras plus!* Ainsi donc, poète, arrange-toi pour vivre de tes vers, amasse, ou mendie quand tu n'en feras plus. Et pourquoi donc la société aurait-elle des préférences? pourquoi serait-elle meilleure au poète qu'au peintre, au sculpteur qu'au musicien? Doit-elle des pensions ou un hospice aux artistes, quand elle n'en a pas pour les médecins?

D'ailleurs ce poète affichait dans son temps une indépendance ridicule. Tout fier de ce qu'il lui plaisait d'appeler sa mission, son sacerdoce, il nous marchait sur la tête, en rejetant avec dédain tous nos moyens de faire fortune. Et nous serions coupables de son malheur? Il a suivi la route qu'il s'était lui-même tracée; à lui de savoir où elle conduisait. Il a méprisé nos industries, c'est qu'il en avait une meilleure, apparemment. S'il n'en a rien tiré, à qui la faute? Ne pouvait-il au moins se gagner un peu de pain pour les mauvais jours? Quand il voyait le gérant d'un journal devenir conseiller d'état et les rédacteurs sous-préfets; quand vingt de ces misérables qui, faute d'une profession à oser avouer, s'intitulent *hommes de lettres*, émargeaient sous ses yeux la feuille des sinécures, fouillaient dans la hotte aux croix d'honneur et dans la poche aux fonds secrets, ne pouvait-il donc, lui aussi, brûler un grain d'encens au nez de quelque ministre, de quelque roi? Au lieu d'une satire, une ode; au lieu d'un sarcasme, une dédicace; au lieu d'un coup de fouet, une caresse; ce que faisaient les grands écrivains du grand siècle enfin, et la pension venait après cela. Que si ce pauvre petit hommage à la majesté régnante ou gouvernante effarouchait par trop sa susceptibilité républicaine, alors pourquoi ne pas se faire gracieux, coquet, rieur et bon enfant? pourquoi ne pas épouser les goûts, les sympathies, les préjugés du siècle, et jouer gentiment avec eux, au lieu d'imposer rudement son système comme une charte octroyée, au lieu de nous prêcher ses principes de l'air pâle et lugubre d'un puritain? Il eût été le poète à la mode, et maintenant vingt hôtels se le partageraient l'hiver, dix châteaux se le disputeraient l'été; on se le prêterait, on se le louerait, on se le vendrait pour une heure, pour un soir, pour une semaine, comme un chanteur, comme un livre, comme Arnal.

Sans doute il aurait dû faire tout cela; mais il a voulu rester poète, c'est-à-dire prophète, c'est-à-dire prêtre, selon la définition de Théocrite. Il n'a pas voulu être un marchand, un industriel, un ouvrier fabriquant de la poésie, et l'étalant sous une porte cochère pour la vendre. Quand l'habit lui a manqué, il n'est plus sorti de sa chambre; quand le pain lui a manqué, il s'est laissé fièrement mourir, en pensant que puisque Dieu ne le soutenait plus, Dieu n'avait plus besoin de lui. Si vous lisiez son histoire dans quelque vieux livre de la Grèce ou de Rome, vous diriez, la larme à l'œil : « C'était un homme sublime que ce poète! » Mais vous avez lu cela ce matin dans votre journal, et vous avez dit : « Quelle folie! » Au surplus, que la société se tranquillise : les fous de cette espèce sont très-rares aujourd'hui; et sur les dalles de la Morgue, les poètes ne font pas la majorité plus qu'ailleurs. Les hommes qui se mêlent d'écrire maintenant sont, en général, trop sagement avisés pour encourir une fin pareille. Ils ont bien mieux compris leur époque, je vous jure. Nourris des préceptes de Say, de Malthus et de Smith, ils ont fait chacun de son esprit un champ plus ou moins fertile, une mine plus ou moins riche, qu'ils labourent ou creusent chacun plus ou moins habilement. Puis chacun vit de son champ ou de sa mine tant qu'il peut, selon que la terre végétale en est plus ou moins profonde, la couche de houille plus ou moins épaisse, le filon d'argent ou de cuivre plus ou moins étendu; et quand il arrive un jour que le champ dépouillé laisse le tuf à découvert, qu'au fond de la mine on ne trouve plus rien, rien que du roc et de l'eau, celui qui se mêle d'écrire ne pleure point pour si peu. Laboureur plein d'expérience, mineur intrépide, il abandonne sans regret son fonds épuisé et va porter sur le fonds d'autrui son talent, devenu pioche ou charrue. Alors il s'enrichit, il se fait gras et puissant parmi les gens de lettres; il a voiture et livrée, il porte son outil en blason, il est membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur; il est un de ceux qui ont le plus crié contre la pensée philosophique de M. de Vigny; il a souri de pitié à cette imputation que nos mœurs tuent le poète de faim et de misère; il a posé en démenti sa voiture et son ventre; car il se croit poète, cet homme!

Et pourquoi pas? Il fait des vers. *Poète* veut simplement dire aujourd'hui *homme qui fait des vers:* et non-seulement il en fait, lui, mais il en fait faire, il en fabrique. Oh! c'est un grand poète!

Oui, c'est une chose constante et reconnue, que la littérature n'a plus

même forme d'art maintenant. On en a fait tout bonnement une industrie à l'image de toutes les autres, qui s'apprend, s'exploite et se transmet comme toutes les autres. Elle a ses grands et ses petits fabricans, ses notables et son bas commerce, ses ateliers de vingt métiers et ses ouvriers en chambre; elle a ses capitalistes et ses courtiers, elle tient un prix courant, elle fait travailler au mois, à la journée, à la pièce; elle s'adjuge au rabais : il ne lui manque rien, pas même la patente. Cette industrie occupe et monopolise les deux grands débouchés littéraires, le théâtre et la librairie. Elle a aussi le pied dans beaucoup de journaux, revues et autres feuilles périodiques. Elle entreprend tout : drames, romans, mémoires, voyages, livres de science, dictionnaires, tableaux de mœurs, opéras comiques, histoires de France, ballets, feuilletons et discours pour les députés; elle a des procédés mécaniques pour la fabrication du style moyen âge, des préfaces, des descriptions d'églises et des couplets de vaudeville; elle se charge aussi des traductions et du *fac-simile*. Enfin, et c'est une admirable précaution, les produits de ses manufactures ne sont livrés à la consommation qu'accompagnés d'une annonce et d'un éloge indiquant leurs qualités, leur supériorité et la manière de s'en servir.

Tout cela n'est, au reste, que le côté ridicule, la face grotesque de l'industrie littéraire. En voici le côté infâme. Cette misérable littérature à la Jacquard a son système de douanes, ses mesures de prohibition. Les grands débouchés dont je parlais tout à l'heure, la librairie, le théâtre et une partie de la presse périodique, n'ouvrent leurs portes à deux battans que pour elle. Les productions qui lui sont étrangères éprouvent à l'entrée des difficultés si nombreuses, tellement chagrinantes, qu'à moins d'une volonté de fer et d'une persévérance prodigieuse, l'auteur se rebute ou transige, deux choses également déplorables. Ceux qui se rebutent (c'est le petit nombre) vont ordinairement se tuer en sortant de là; ou bien ils deviennent avocats, médecins, huissiers, commis, selon que leur vocation était vraie ou fausse. Ceux qui transigent renoncent à toute réputation, à toute gloire; ils vont porter et vendre leurs idées dans quelque fabrique où on les prend à la journée, où ils vivent du travail de leurs mains, jusqu'à ce qu'ils aient assez d'expérience, d'effronterie et d'argent pour acheter des idées et faire travailler à leur tour. Heureux ceux qui ne font ni l'un ni l'autre, ceux qui résistent et qui attendent! Mais il n'est pas donné à toutes les têtes d'avoir à la fois le front large et haut, le sommet immense et l'angle mastoïdien des os pariétaux saillant; toutes les organisations ne

supportent point pareillement le froid et la faim. L'indépendance, le commandement et le génie ne sont point les attributs de la foule.

Voici donc ce qui arrive le plus communément. Des parens insoucians ou coupables ont méconnu et faussé les dispositions intellectuelles de leur enfant. Ce fils a le front élargi au-dessus des tempes, comme celui du Tasse; saillant dans ses parties supérieures latérales, comme ceux de Raphaël, de Michel-Ange, de Goëthe; ou bien il a les yeux éloignés l'un de l'autre, comme Van Dyck; son arcade sourcilière, fortement arrondie, est dirigée en haut et développée latéralement à son angle externe, comme chez Rembrandt, chez Rubens, chez le Titien, chez Salvator, chez Vouët, chez Hogarth; ou bien encore, au-dessus de l'angle externe de cette arcade, il possède le signe distinctif des Beethoven, des Haendel, des Mozart, des Rossini. Il pouvait être grand poète, grand peintre, grand musicien; mais, fils de bourgeois, il a été placé chez un banquier pour apprendre la tenue des livres et les changes étrangers; fils de boutiquier, il suit les cours de droit; fils de médecin, il est élève en médecine. Ses parens ne savent pas qu'à leur apprenti négociant il manque une élévation au milieu de la région latérale de la tête, qui fait le désir d'avoir et la faculté de conserver, et que son arcade sourcillière n'offre à l'angle externe aucune trace des facultés indispensables de l'ordre et du calcul. Ils ne savent pas non plus que cette future gloire du barreau ou de la magistrature ne pourra jamais ni plaider ni accuser d'une manière remarquable, parce que son œil, au lieu d'être gros et à fleur de tête, se cache au fond de l'orbite; et d'ailleurs on sera toujours un détestable et misérable avocat avec un tel développement de tête aux parties latérales du sommet; on sera toujours un pauvre vengeur de la société avec une oreille si peu jetée en dehors. Le sentiment de la justice est poussé jusqu'à l'exagération chez ce jeune homme; pour rien au monde il n'entreprendrait la défense d'une cause que sa conscience aurait jugée mauvaise : et il n'a pas assez de penchant à la destruction pour jamais demander la mort de personne. De même il eût été un médecin des plus médiocres; car il manque de circonspection, et son front n'a point les attributs philosophiques.

Pardonnons aux parens de n'avoir pas su lire l'avenir sur la tête de leur enfant. La phrénologie n'est point maintenant une science tellement répandue, tellement honorée, qu'elle fasse nécessairement partie de l'instruction primaire. L'orgueil qu'elle humilie, la mauvaise foi qu'elle démasque, la repousseront de l'enseignement bien long-temps encore, peut-être

toujours : qu'importe! Comme l'Évangile, elle saura se faire jour elle-même; en dépit de la persécution, elle envahira le globe, et les siècles qui viennent la salueront comme leur reine au pied des statues de Gall, de Spurzheim et de Broussais. Mais à défaut de cette langue merveilleuse, le père et la mère n'avaient-ils point, pour les avertir, les signes caractéristiques que leur donnait l'enfant, de ses goûts natifs, de ses prédilections futures? Il ne fallait pas de science pour deviner une propension à l'étude dans la préférence continuellement accordée aux livres sur tous les objets d'amusement qu'on lui offrait; l'instinct qui lui faisait prendre les ciseaux de sa mère pour en découper des figures de papier; sa faculté si remarquée de retenir et de répéter fidèlement l'air qu'il avait entendu jouer la veille, ne présentaient rien d'équivoque. Ses extases muettes et ses joies bruyantes quand on le menait au spectacle, le jeu passionné de sa physionomie quand, au retour, il racontait la pièce; tout, jusqu'à sa manière énergique d'aimer et de haïr, jusqu'à son ardeur religieuse, jusqu'à sa pitié pour les mendians, annonçait une organisation pleine de chaleur et de sensibilité, comme il la faut pour être poète ou artiste, comme il ne la faut pas pour être marchand ou juge. Le père et la mère ont vu tout cela sans comprendre : ils ont seulement trouvé que leur fils était aimable et plein d'esprit. D'ailleurs un père de famille a des idées arrêtées. Avant que l'enfant fût venu au monde, la sagesse infaillible de ses parens avait arrangé sa vie, creusé sa carrière, ordonné son avenir. Il était né banquier ou procureur du roi. Il n'y a pas plus de crime à tracer ainsi le plan d'une existence qui n'est pas encore, qu'à marier ensemble deux êtres qui ne se sont jamais vus; et la société n'a-t-elle point institué le père seul juge et suprême arbitre du destin de ses enfans?

Enfin, un beau jour, le teneur de livres quitte son bureau, l'étudiant déserte ses cours. Un insurmontable mépris des chiffres, une aversion prononcée pour la clinique et les Institutes ont triomphé des convenances et de la volonté paternelle. Vingt fois l'enfant qui souffrait avait crié grâce à son père, vingt fois le jeune homme rebuté avait demandé pour quel crime on lui faisait subir les travaux forcés. Des reproches, des menaces seuls avaient répondu. L'*ultimatum* de la famille portait que toute cessation d'études aurait pour talion la privation d'alimens; et en effet la pension dont vivait l'étudiant fut supprimée du jour où l'on apprit sa révolte. Ceci n'est point de la théorie, et nous aurions bien des faits de ce genre à pouvoir citer. Que deviendra le jeune homme ainsi placé entre une

carrière qu'il déteste et l'abandon de ses parens? Son amour-propre irrité lui commande la lutte; il l'engagera. Suivons-le. D'abord, secouant ses ailes, il s'élance plein de joie vers ce monde d'art et de poésie pour lequel il a tout quitté : il regarde, il contemple, il écoute, il admire, il est libre, il est heureux. La faim vient. Il a fait un beau roman en deux volumes qu'une célébrité littéraire a été suppliée d'examiner et de juger. La célébrité n'a point lu ce roman, croyez-le bien; mais elle l'a renvoyé à l'auteur avec quatre lignes d'éloges très-pompeux, très-insignifians, et l'adresse d'un éditeur. Le jeune homme, tout glorieux, porte au libraire son manuscrit timbré de la précieuse apostille. Le libraire, qui est un homme fashionable et bien élevé, accueille très-gracieusement ce qu'il appelle le *nom nouveau;* puis il offre cent écus du roman, en faisant observer que l'acte de vente portera 2,000 francs, afin que l'amour-propre puisse avoir sa part. Cent écus pour deux volumes, cela fait à peu près 6 francs de la feuille; l'auteur a mis trois jours pour écrire une feuille, c'est donc une existence de quarante sous par jour qu'il s'est créée. On gagne davantage à servir les maçons. La proposition du libraire l'ayant indigné, le jeune homme reprend son manuscrit et s'en va. Il a fait une pièce de théâtre. Lue chez une actrice illustre, devant un auditoire tout d'artistes, cette pièce a obtenu le plus grand succès. Il écrit au directeur du théâtre que cela concerne et lui demande une lecture, il ne l'obtient pas. Il faut d'abord que son ouvrage, déposé au secrétariat de l'administration, subisse le jugement du préposé à la location des loges, un ancien commis aux barrières, chargé en premier et dernier ressort de décider si les pièces présentées par des auteurs non encore *joués* sont ou ne sont pas dignes d'un examen en comité. Le préposé à la location des loges fait lire la chose par sa femme, et sur l'avis favorable de celle-ci, le jeune homme reçoit, au bout de deux ou trois mois, une assignation à comparaître par-devant le comité de lecture ; autre mystification qui se compose du directeur en personne et tout seul. La pièce est lue; le comité la trouve bonne et la reçoit, à condition que le jeune homme, vu sa grande inexpérience du théâtre, s'adjoindra un *faiseur*. Le faiseur est un artisan dont le métier consiste à remanier les ouvrages qu'on lui apporte, de manière à leur donner une coupe uniforme, un air de famille. Chaque faiseur a son patron ou sa mesure, qui reproduit assez bien le lit de Procuste. Quand la pièce dépasse le patron, le faiseur la rogne; quand c'est le patron qui dépasse la pièce, le faiseur la tire, la souffle, la gonfle, le faiseur y met de l'eau et la délaie. L'opéra-

tion terminée, le faiseur estampille la pièce comme son produit. C'est un excellent métier qui rapporte beaucoup de puissance et d'argent. Toute pièce ayant passé par l'établi du faiseur, n'appartient plus que pour un tiers, ou pour moitié tout au plus, à celui qui l'a faite ; le reste est devenu propriété de l'artisan qui, en outre, écrit son nom sur l'affiche avant le nom de l'auteur. Cette dernière condition peut changer en cas de chute de l'ouvrage.

Le jeune homme se fait expliquer tout cela, et voyant que le directeur attend des remerciemens, il déchire sa pièce et la jette au feu. Il rentre chez lui, fier de sa conduite, le cœur gros d'honneur et de dignité ; il trouve la misère assise à son bureau et couchée dans son lit. Il entend la misère lui parler par la bouche grondeuse de son hôte; elle le regarde par l'œil inquiet de son traiteur; elle le suit, elle le guette, elle monte et descend avec lui, elle marche avec lui, elle est son ombre; il a beau crier, se secouer et courir, elle est toujours là, cramponnée à lui; elle le mord, le déchire, le brûle; elle lui met au cerveau des idées de vol et de suicide. Que faire? à qui s'adresser? Des parens, il n'en a plus; des amis, il est trop peu de chose pour en avoir. Le pauvre enfant! Pourtant il avait fait un beau livre et un beau drame. Et tout cela est perdu ! Et pour dîner demain, il n'a pas même le courage du crédit, l'expérience de la dette, seuls capitaux de tant d'autres, moins à plaindre que lui, parce qu'ils sont moins honnêtes et moins timides. Enfin, il se souvient de quelqu'un, son voisin, presque son camarade, un homme de lettres breveté, ayant droit de cité au théâtre et cours à la bourse littéraire ; il va lui demander conseil. Le voisin écoute le jeune homme, il le plaint, il le console; il fait plus, il n'a qu'un moyen de le sauver, il le lui offre. — On ne te donne que cent écus de ton livre, dit-il, on m'en donne mille des miens; associons-nous comme deux frères. — Ému jusqu'aux larmes, le jeune homme accepte; les voilà qui travaillent ensemble. Il aura du pain, de la gloire et un ami !

Le voisin a bien su ce qu'il faisait. Il avait un vieux fonds et une forme fanée, on lui apporte du frais et du jeune à mettre avec. Il accole un nom au sien, mais le sien reste l'aîné et marchera en tête partout. C'était donc tout profit pour le voisin, et de plus, il servait de parrain à quelqu'un, il lançait un jeune talent dans le monde : cela ne nuit point parmi les gens de lettres.

Quant au jeune homme, il maudira toute sa vie la fatale association qu'il vient d'accepter. Non qu'il y ait le moins du monde bassesse ou

déshonneur littéraires à mettre ainsi deux puissances en commun; trop d'ouvrages estimables ont été produits de cette manière; mais c'est qu'entré dans la carrière au bras d'un autre, il lui sera peut-être impossible d'y marcher jamais seul, à moins que le début n'ait été une chute. Car s'il y a eu succès d'abord, le public, qui est un mauvais maître, poussera l'exigence jusqu'à vouloir toujours que séparés, les deux auteurs aient autant de force qu'ensemble. Chacun d'eux aura désormais à subir la responsabilité d'un double succès qu'il lui faudra justifier et conserver dans tout ce qu'il fera; toujours il aura besoin d'opposer un contre-poids à ce fardeau qui, sans cela, tomberait et l'écraserait sous lui. Et dans cette pénible lutte avec les conséquences d'un mauvais principe, le jeune auteur aura, de moins que l'ancien, la *clientèle* des libraires et l'estime des lecteurs à habitudes.

Et puis, qu'est-ce qu'un livre ou un drame faits à deux ont jamais pu fonder pour l'avenir d'un auteur? A qui la pensée de ce livre? à qui son style? à qui le but de ce drame? à qui sa forme? à qui la grâce des détails? à qui la majesté du scénario? personne ne le sait. Les auteurs eux-mêmes auraient de l'embarras à le dire, tant ils ont mêlé, battu, secoué, vanné, bluté, roulé ensemble la pensée, le style, et la forme, et le fond de chacun. N'avez-vous pas bonne grâce à répondre, quand on vous demande vos titres : — J'ai fait la moitié, ou le tiers, ou le quart de telle chose? — C'est à s'en moquer, c'est à en rougir éternellement. Que trouveriez-vous d'un sculpteur qui vous dirait avec orgueil : — Monsieur, je suis l'auteur de la hanche droite, de l'épaule gauche et du nez de cette statue? — Où l'association se forme, l'art disparaît, il n'y a plus que du métier. Je n'excepte que le cas d'un ouvrage politique, parce qu'alors la fin sanctifie les moyens.

En acceptant la collaboration d'autrui, le jeune homme a donc gâté son avenir. Le succès a couronné l'œuvre des deux, succès éclatant, splendide, succès capable d'illustrer à jamais le nom le plus obscur. Ce fut un malheur immense, car le jeune homme n'ose plus rien à présent, son équivoque célébrité lui fait peur. Il voit d'avance, à chaque page qu'il écrira, le terrible feuilleton se lever debout et lui jeter au visage la supériorité du début collectif. Il hésite, il se tâte, il attend : le public passe et l'oublie. Alors la misère revient. Il faut travailler, travailler pour vivre, travailler pour satisfaire des besoins qui lui sont venus avec le nom, travailler pour payer des créanciers d'autant plus intraitables que

son entrée dans la lice a été plus brillante. Il se rejette dans la communauté à corps perdu ; ou bien, pour sauver sa moitié de gloire, pour éviter une souillure à son quasi-mérite, il ne signe plus rien de ce qu'il fait; il devient anonyme, pseudonyme; il fait de la compilation, de la tromperie, de la piraterie. Alors on lui voit descendre à plat ventre tous les bas degrés de l'industrie littéraire. Si le portier se fait studieux, si la cuisinière cherche à s'instruire, il va mettre son talent aux gages de quelque entrepreneur tenant usine pour la fabrication des *Mémoires historiques*. Aujourd'hui le voilà qui s'appelle la duchesse douairière de B***, demain il s'appellera Robespierre ; après il sera valet de chambre de l'empereur, ou dame d'honneur de l'impératrice ; il sera Louis XVIII ou Vidocq, le prince de Talleyrand ou Latude, Fanchon la vielleuse ou madame de Pompadour, selon que la cuisinière et le portier tourneront au dix-huitième siècle ou à l'empire, à la république ou à la restauration ; selon qu'ils demanderont de la bataille ou de l'amour, de l'histoire publique ou de l'histoire privée ; selon qu'ils aimeront à parler argot ou œil-de-bœuf. Il faudra que le misérable ouvrier assouplisse sa pensée à toutes ces formes, son style à tous ces jargons ; il faudra que l'esclave endosse toutes les livrées, remue toutes les fanges, se plonge dans tous les égouts ; il faudra qu'il soit menteur et infâme à bon escient, qu'à force d'imposture il puisse salir la plus belle gloire et laver la plus sale ignominie. On lui donnera pour cela six francs par jour et la nourriture ; car l'entrepreneur, afin que ses hommes travaillent davantage, les oblige à manger chez lui. Et quand les *Mémoires historiques* auront tous été faits, quand toutes les choses secrètes arrivées depuis deux cents ans auront été inventées, dénaturées ou révélées, l'homme de lettres dépouillant la casaque de l'historien, nouera autour de ses reins le tablier du *teinturier ;* c'est-à-dire qu'il passera au baquet grammatical la technologie barbarismatique de quelque savant illettré ; qu'il saupoudrera de style les platitudes de quelque amateur riche et imbécile ; qu'il mettra en couleur, avec vernis par-dessus, les élucubrations blafardes de quelque courtisane célèbre. Ou bien, il élèvera un comptoir pour la façon et la fourniture du prospectus, du spécimen, de l'avant-propos et du compte-rendu ; il entreprendra l'annonce et la réclame à juste prix, avec remise pour les libraires : métier de bonhomme ou de lâche, qui consiste à faire trouver merveilleux tout ce que l'on annonce, et en raison du prix de l'annonce.

Enfin, lorsque toute ressource lui manquera, lorsqu'il n'y aura plus

dans la ville une boutique de libraire ou de journal ouverte pour lui, l'homme de lettres subira la conséquence extrême de sa première faute. Il jettera bas son reste de vergogne, et livrant son nom au commerce, il deviendra franchement et publiquement tiers, quart, ou moitié d'auteur dramatique. Il travaillera à l'acte, au tableau, à la scène; il fera les raccommodages. Il mettra sa gloire à vous dire: *J'ai cent actes joués; un tel n'en a que soixante-dix-huit, et il est plus ancien que moi* (1). — Il fera des pièces de tout et sur tout; pour tout le monde et avec tout le monde. Ayez volé ou brûlé, soyez forçat ou mouchard, peu lui importe: s'il vous sait la moindre influence dans un théâtre, touchez là, vous êtes son ami. Son nom deviendra peu à peu une chose qu'il pourra vendre ou louer: il aura fait votre pièce et vous laissera tout l'honneur du succès; vous aurez fait la sienne, et seul il subira tout l'affront de la chute, si dans vos arrangemens avec lui, l'abnégation et le dévouement comptent pour quelques francs de plus. Ceci est la partie mécanique et chimique de l'industrie littéraire. Un homme a des idées dramatiques fortes et originales, mais il ne sait point les mettre en œuvre, il n'a point *l'entente de la scène;* il s'adresse à un *charpentier* (c'est le mot technique). Le charpentier bâtit la pièce; et quand elle est bâtie, on fait venir l'ouvrier en style, qui la peint et la sculpte proprement: voilà une pièce à trois. Un dramaturge a de l'énergie, il conçoit et exécute bien les scènes terribles, il place supérieurement le coup de théâtre, mais il est gauche dans les scènes d'amour, dur dans l'expression des sentimens maternels; il appelle son voisin, un fabricant de larmes, dont le fonds se compose de toutes choses tendres et touchantes; le voisin met ce qu'on appelle *des entrailles* à la pièce; il mortifie le dialogue, il mouille le style, et voilà une pièce à deux. Ainsi de suite.

Tout cela vous paraît misérable? L'auteur arrivé là est un homme déshonoré, n'est-ce pas? Peut-être bien. Mais c'est un homme riche, c'est *une capacité!* A d'autres la faim, à d'autres le suicide maintenant. Aujourd'hui électeur, demain il sera député, après-demain ministre; c'est *une capacité!*

Oh! si ma parole pouvait être entendue, moi, qui ne suis point suspect, puisque j'ai tout à l'heure dressé l'acte de ma propre accusation, je dirais à tous ces pauvres jeunes gens de cœur et de pensée qui, venus d'hier, tournent autour de la cité littéraire et en sondent avec désolation les

(1) Historique.

fossés :—N'appelez personne, amis ! n'appelez personne ! Dût-on vous offrir pour entrer des mains aussi franches, aussi loyales que j'en ai trouvé, moi ! refusez tout secours. Ayez patience ! Attendez. Sachez bien que nul n'est parti en emportant ses idées ; ne pleurez point sur les artistes morts jeunes, ils avaient produit tous leurs chefs-d'œuvre : la poésie est une ame, entendez-vous ; on ne meurt que lorsqu'elle s'éteint. Quant aux arbres tombés avant d'avoir porté fruit, n'y croyez pas, ils étaient inféconds. Courage donc ! Attendez encore un an, encore un jour peut-être, et ces murailles orgueilleuses s'écrouleront à votre voix comme à la voix d'un conquérant : et vous serez grands alors, et vous serez glorieux dans la cité, car c'est la conquête qui vous en aura ouvert les portes, et c'est elle seule qui fait laisser à l'homme quelque chose de vivant après lui, un nom, une renommée. Le monde ne paie personne deux fois. L'industrie littéraire veut de l'argent, elle en aura, elle n'aura que cela. En vain de grands journaux la prôneront, en vain l'Institut la couronnera, le public sait ce qu'elle vaut au fond. A vous la gloire, à vous l'admiration et les respects, sublimes apôtres de l'art, qui, soutenus par la majesté de votre mission, travaillez religieusement à ce qui vous paraît des choses saintes ! Le culte est une chose sainte aussi, des papes en ont trafiqué. Qui sait leurs noms ? qui ne sait pas les noms de saint Pierre, de saint Jérôme, de saint Augustin ? Ceux-là sont morts pauvres. La science aussi est une chose sainte, et Bichat est plus illustre que ne le sera jamais Dupuytren. Le grand Corneille laissa-t-il beaucoup d'or à sa famille ? non ; mais sa statue est debout au milieu d'une grande ville qui tout entière salue ses descendans quand ils passent. Et parmi ceux qui vivent, cherchez-en de riches qui le soient devenus par leurs œuvres ; il n'y en a pas. Mais aussi quand vous serez morts, on parlera de vous toujours, nobles artistes, qui n'avez pas profané le culte de la poésie ! Les autres auront une renommée de banquier ou d'agent de change. On citera les plus fameux comme Séguin, comme Ouvrard, et c'est déjà beau.

AUGUSTE LUCHET.

PROCÈS COMIQUE ET GLORIEUSEMENT TERMINÉ,

OU

LE JOURNAL EN 1745.

Nos illustres conteurs s'évertuent à grand'peine pour imaginer des histoires nouvelles. Ils ont détrôné Boccace, ils ont dépassé la reine Marguerite de Navarre, et ils ont jugé que La Fontaine était immoral; ils ont trouvé une espèce de conte plus gazé, où le vice se cache sous la dentelle, où l'adultère est essentiellement vaporeux et romanesque. Dans les contes moraux de notre siècle, on ne voit que des femmes qui s'évanouissent, de blondes poitrinaires qui se meurent d'amour, de mélancoliques beautés de trente-six à quarante ans qui succombent sous le fardeau de la vie réelle. Dans ces contes, tout en l'honneur des femmes, les hommes sont représentés comme des monstres : l'ame leur manque, le cœur est absent; ils n'ont d'esprit que pour leur fortune; ils renferment leurs passions en eux-mêmes, comme l'avare renferme son argent dans son coffre-fort; les hommes sont des monstres cachés, les femmes sont des anges méconnus. Or tout le travail du romancier

aujourd'hui se réduit à ceci : Trouver un nouveau crime aux hommes, découvrir une perfection nouvelle *à la femme;* voilà toute la question.

Par ma foi, j'aime mieux le conte de Boccace; hommes et femmes, tout le monde y allait de franc jeu. Parlez-moi d'un amant qui s'appelle *le Magnifique!* Parlez-moi de l'*Oraison de saint Julien!* Parlez-moi des *Trois Commères!* Parlez-moi de *Joconde*, ce charmant poème digne de l'Arioste, digne de La Fontaine, digne des plus grands poètes, et que nous avons vu réduit aux prosaïques et vulgaires proportions d'un opéra comique de M. Étienne! Voilà la belle passion, voilà le naïf entraînement, voilà l'amour véritable comme l'entendait La Fontaine, voilà la femme comme l'entendait Molière! Voilà ce qui a charmé ce chaste et rougissant dix-septième siècle, voilà ce qui a suffi long-temps au dix-huitième siècle, plus perverti; voilà la grande fête de toute dix-septième année qui, du collége, se fait jour à travers le monde poétique! Était-ce bien la peine, je vous prie, quand nous avions ce beau monde galant, tout rempli de belles déclarations bien vives et de belles tendresses bien soudaines, et de rendez-vous qui ne se faisaient pas attendre; quand nous avions ces robes de satin aux bruyans falbalas, ces guirlandes de fleurs sur toutes les têtes, ces alcôves qui servaient de salon, ces ruelles qui servaient de parloir; était-ce la peine de changer tout cela, pour inventer un monde de convention qui rougit de son vice, qui cache sa passion, et qui, au lieu de prendre l'élégant et transparent négligé du matin, s'enveloppe fièrement dans son néant? Le néant, triste manteau sans transparence, sans consistance aussi, cette robe funeste du monde moral, qui n'est ni une robe de bal, ni un linceul?

Ces réflexions me venaient l'autre jour, en parcourant le *Mercure de France* au dix-huitième siècle. Le *Mercure de France*, c'est la *Revue de Paris* de ce temps-là. On y trouve toute la poésie et toute la littérature de cette belle époque; je parle de la poésie courante et de la littérature amusante; surtout on y rencontre, comme dans la *Revue de Paris*, beaucoup de nouvelles, beau-

coup de contes moraux, beaucoup d'histoires, qui toutes ont, comme nos *nouvelles* et nos histoires, l'innocente prétention de représenter les mœurs *de ce siècle*. La plupart de ces histoires du *Mercure de France* sont encore aujourd'hui pleines d'amusement et d'intérêt; peut-être même sont-elles d'autant plus intéressantes que le temps et plusieurs révolutions ont passé par-là, jetant leur venin et leur poussière sur ces œuvres d'un jour. Figurez-vous, en effet, un article de journal, cette minute littéraire, ce souffle d'une seconde, ce petit cri dans l'espace, cette goutte d'eau dans la mer, ce parfum de violette dans un bosquet d'orangers, cet innocent pétard dans un feu de file, cette note de flageolet dans un orchestre de Rossini, ce rien dans le monde; figurez-vous dans quel état cela doit être quand on le retrouve par hasard étouffé par un siècle, écrasé par une révolution! Oh! que nous sommes petits et médiocres! oh! que nous sommes néant, nous autres, les grands journalistes! Approchez-vous, courbez-vous, prenez vos meilleures lunettes; voyez-vous ce que j'ai là sur le bout de l'index, voyez-vous ce peu de poussière que votre souffle peut enlever, voyez-vous cet imperceptible atome historique? Eh bien! saluez, mes maîtres, prosternez-vous, orgueilleux; cette poussière, cet atome, ce néant, c'est tout un journal du dix-huitième siècle; voilà pourtant ce qui a soutenu l'attention de la France pendant huit jours! Et quelle France, grand Dieu! Louis XV au sommet, Voltaire à l'autre sommet, et dans le milieu de cette balance, Montesquieu, Diderot, Jean-Jacques Rousseau et l'Encyclopédie! Un des côtés de cette balance l'eut bientôt emporté sur l'autre côté. Voltaire enleva facilement Louis XV, et avec Louis XV une monarchie de quatorze siècles : eh bien! dans ce plateau où Voltaire pesait tout seul, il y avait, à côté de Voltaire, ce petit rien, cette faible poussière, ce néant, ce misérable article de journal que vous voyez là au bout de mon index. O vanité! Mais en revanche pourriez-vous me dire, messieurs, ce qu'on a fait depuis 1830 de l'article de journal qui a emporté, dans une grande tempête d'une heure, toute la maison, toute la famille, tout le passé, tout le présent, et, j'en ai bien peur, tout

l'avenir de cette ancienne maison de Bourbon, que Voltaire avait laissé descendre de son plateau?

Le plateau qui avait emporté la maison de Bourbon dans les nuages, n'a pas eu besoin cette fois d'avoir pour contre-poids Voltaire et l'Encyclopédie; à défaut de l'Encyclopédie et de Voltaire, on a jeté dans la balance vingt-cinq lignes imprimées sous les yeux du procureur du roi, et voilà que toute l'ancienne monarchie a remonté si haut dans le malheur, que c'est à peine si nous pouvons l'apercevoir.

Voici donc que j'ai tenté de recomposer quelques pages éparses dans le journal du dix-huitième siècle, avec la poussière que j'en ai recueillie. Je n'y veux rien changer : seulement, je veux faire un seul chapitre de tous ces chapitres épars; vous aurez ainsi une idée juste et complète de la littérature périodique comme cette grande époque l'entendait.

Commençons donc : ceci est justement une étude des mœurs de la province; car en ce temps-là il en était de la province comme de la Méditerranée : c'était une terre déjà découverte par les conteurs. Donc, il y avait dans une ville de province un présidial, un bailliage, une maîtrise des eaux-et-forêts, et même il y avait une forêt, mais une belle forêt, bien percée, bien sablée, de grands arbres, de belles allées tout unies, et dans le feuillage un beau soleil; en un mot, cette forêt était l'honneur et l'amour de cette ville de province; elle lui servait de salle de bal; elle tenait lieu de l'Opéra : c'était la grande fête de chaque jour; là venaient se promener les ambitions rivales; là on voyait à la fois le Richelieu et la Pompadour de l'endroit; là venaient les poètes réciter leurs vers et deviner les énigmes du *Mercure*. Forêt plus redoutée que celle de Dodone; les peupliers balançaient mollement leurs têtes sur le conteur élégiaque; les ormes frémissaient de plaisir à la lecture des énigmes, pendant que les frênes dansaient tous en cadence aux sons harmonieux de l'innocente idylle; d'autres arbres, moins grands, étaient témoins d'entretiens plus doux; la blanche aubépine prêtait son ombre à des passions moins innocentes et plus réelles; en un mot cette forêt était toute l'oisiveté, toute la

poésie, toute la médisance et toute la calomnie de cette petite ville, dont les héros vont jouer un si grand rôle dans mon récit.

Je vous disais donc qu'autour de cette forêt, il y avait un bailli, un président, un maître des eaux-et-forêts, et même un chanoine honoraire : en tout quatre grands poètes, mais dans des genres différens. Le bailli se reposait de préférence sous le hêtre amoureux de Tityre, et chantait en vers harmonieux les appas et les cruautés d'Amaryllis; le président était porté par les ailes d'Icare dans les nuages de l'ode de Pindare; le maître des eaux-et-forêts était le plus élégant pourceau qui eût jamais pris place dans le troupeau d'Épicure; et, pour un animal de cette espèce, il avait la plus douce voix, les manchettes les mieux brodées et les refrains les plus choisis; quant au chanoine honoraire, son esprit et ses sens, son état dans le monde et son habit, se livraient depuis long-temps une guerre acharnée : homme indécis, qui avait un pied à Cythère et l'autre pied à Jérusalem, il tenait un livre d'Heures à la main droite et un Tibulle à la main gauche : c'était, en un mot, un poète catholique, apostolique et fugitif; il s'était réfugié dans les ombres douteuses de la poésie sentimentale, et là il pouvait tout à son aise comprendre et mêler le sacré et le profane. Tels étaient ces quatre poètes sévères de la forêt : trois poètes mariés, trois poètes en place et un chanoine, ce qui faisait bien au juste quatre poètes mariés. Ceci soit dit pour bien montrer que les mœurs de ces messieurs n'étaient pas les complices de leur poésie, qu'ils pouvaient chanter en vers les plaisirs et les amours; mais qu'une fois descendus du cheval Pégase et remontés sur leur mule prosaïque, ils retournaient tout droit, ceux-ci à leur maison, celui-là à son abbaye; enfin, ceci soit dit encore pour que vous ne confondiez pas nos quatre poètes avec les autres poètes de la ville et de la forêt, papillons chantans des quatre saisons, qui déposaient leurs hommages rimés sur le cœur de toutes les belles et sur la mousse de tous les carrefours.

Un jour de printemps, nos quatre amis, car ils étaient encore amis, se rencontrèrent au pied du vieil arbre qui leur servait de rendez-vous. Le zéphyr était plus doux que de coutume, l'ombre

était plus épaisse, le gazon était plus vert, et le ciel, tout bleu, était inondé de clartés. C'était un de ces momens faits pour la poésie et pour l'amour. Ces quatre messieurs firent de la poésie, et telle était l'influence du ciel et la toute-puissance de ces molles haleines, que ces quatre poètes avaient payé tous les quatre, ce matin même, leur doux tribut au printemps, à la nature, à l'amour, au zéphir, au bonheur.

A peine réunies, ces quatre ames s'entendirent bien plus vite que ne le font les bergers dans cette églogue de Virgile :

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo ?

Je dis nos quatre bergers : en effet, ce n'étaient plus là ni un président, ni un maître des eaux-et-forêts, ni un chanoine, ni un bailli ; c'était Mopsus, c'était Tityre, c'était Mœlibée, c'était le bel Amyntas. Nos quatre bergers se furent à peine dit bonjour, et à peine se furent-ils assis, que l'honnête bailli se mit à souffler dans ses pipeaux rustiques. Il s'agissait d'une idylle dialoguée entre le jeune Hilas et la belle Timarette. — Parlez, mon cher; dit le président, nous sommes tout silence. — Nous sommes tout attention, reprit le chanoine. — Nous sommes tout oreilles, ajouta le maître des eaux-et-forêts.

Alors le bailli commença.

HILAS, *à Timarette.*

Tu dédaignes l'amour...

TIMARETTE.

Non, mais je le redoute.

HILAS.

C'est que tu méconnais sans doute
Les charmantes douceurs de l'empire amoureux.

TIMARETTE.

Ah ! je ne cherche point, berger, à les connaître.

HILAS.

Pourquoi cet arrêt rigoureux?

TIMARETTE.

Si je les connaissais, je m'y plairais peut-être :
Les penchans les plus doux sont les plus dangereux.

HILAS.

Reçois du moins la tourterelle
Qu'en chassant l'autre jour j'ai prise dans nos bois :
Tu pourras apprendre par elle
Ce que l'on souffre sous tes lois.

TIMARETTE.

Non, Hilas, je ne veux ni la voir ni l'entendre,
Et tu peux la garder pour toi.
Quand on craint de devenir tendre,
Il ne faut point avoir de tels oiseaux chez soi.

On admira beaucoup cette pastorale du bailli; on lui fit même répéter les quatre derniers vers, et on trouva on ne peut plus galant ce berger qui va *à la chasse* aux tourterelles. D'ailleurs l'allégorie était diaphane et chaste à la fois, ce qui était bien difficile à trouver en ce temps-là, pour peu qu'on tînt à avoir une allégorie nouvelle.

Quand tous les murmures flatteurs furent apaisés, et quand tous les arbres de la forêt eurent frémi à leur manière, l'imposant président se leva tout debout; et, prenant son air prophétique : — Laquelle de mes odes vous plaît-il que je vous dise, ô mes amis?

Voulez-vous l'ode sur les *Grâces*, ou mon ode à la *Médiocrité*, ou mon ode à la *Fortune?* — Mon cher président, dit le chanoine, nous sommes seuls; dites-nous votre ode à Thémire. Alors le président, sans se faire autrement prier, tira de sa poche un assez gros manuscrit dans lequel il lut ce qui suit :

LE TRIOMPHE DE THÉMIRE,

OU LA PETITE-VÉROLE DE Mlle ***.

Avec les grâces qu'on admire
Chez la déesse des amours,

La jeune et charmante Thémire
Faisait fleurir le tendre empire
Sur les bords que la Vienne [1] enrichit par son cours.

Elle reçoit dès son aurore
L'hommage de tous les bergers :
Telle une fleur qui vient d'éclore
Fixe les papillons légers.

Jalouses de l'éclat d'une si belle vie,
Les bergères qu'anime une aveugle fureur
Implorent le secours de la cruelle Envie,
Monstre né pour porter le trouble et la terreur.
Aussitôt l'Envie infernale
Sur la belle Thémire a jeté son poison,
Et cette belle joue, autrefois sans rivale,
Se flétrit. En hiver, tel on voit le gazon
Se courber sous le faix d'une ardeur glaciale.

Mais l'Amour qui veillait descend du haut des cieux,
Il vole au secours de Thémire,
Rend le rose à sa joue, leur éclat à ses yeux,
Et sauve ainsi sa gloire et son empire.

Chantons, célébrons l'empire
Du puissant fils de Cypris;
Il nous conserve Thémire.
Accourez tous, Jeux et Ris,
Chantons, célébrons l'empire
Du puissant fils de Cypris.

Ce mouvement lyrique du président eut à son tour le plus grand succès. La petite-vérole est, en effet, en ce temps-là, une terreur toujours cachée; c'est la laideur suspendue à un fil sur les plus belles têtes; elle arrête dans leur course les existences royales; c'est le fléau qui tombe, et qui ne se contente pas des premiers-nés, et qui laisse sur les plus jeunes fronts des traces ineffaçables

(1) Chatellerault, la patrie des petits couteaux.

de sa présence. Cette ode du président fut d'un effet d'autant plus puissant sur l'ame des quatre amis, que tous les quatre ils avaient été atteints, comme cela était écrit sur leurs visages,

> Par le *poison* de la cruelle envie,
> Monstre né pour porter le trouble et la terreur.

Le président ayant ainsi parlé, *ore rotundo*, ses trois amis restèrent plongés quelque temps dans l'étonnement et l'admiration. La petite-vérole n'était pas, en effet, le seul fléau de la France; à cette époque, la France avait encore un autre fléau : c'était l'ode. Autant le dix-huitième siècle avait peur de la petite-vérole, autant il avait d'admiration pour une ode bien faite. Pindare était le dieu de cette époque, si peu pindarique. On faisait des odes pindariques, on faisait des odes anacréontiques; chaque poète avait sa *lyre* et son délire; chaque poète se demandait, à l'exemple de Jean-Baptiste Rousseau : *Où suis-je? où vais-je?* Boileau lui-même, dans l'autre siècle, avait voulu faire une ode. Singulières maladies de l'esprit! Elles sont comme les maladies du corps : il y en a qui se perdent; il y en a qui se retrouvent à de longs intervalles; il y en a qui arrivent toutes nouvelles. Ainsi aujourd'hui nous ne savons guère plus ce que c'est que l'ode de Pindare et de J.-B. Rousseau, et, grâce à la vaccine, nous n'avons plus aucune peur de la petite-vérole; mais en revanche, au lieu de ces maladies perdues, nous avons gagné les romans historiques, les drames romantiques et le choléra asiatique.

Après le président, vint le tour du maître des eaux-et-forêts, le gentilhomme provincial. Celui-là était l'ami de la bonne chère, et s'il parlait quelquefois de Philis et d'Amaryllis, c'était uniquement pour obéir à la mode. Il était né chanson, comme l'autre était né Pindare. Dans cette littérature française, à cette époque, il n'y avait que deux espèces d'hommes : des idiots ou des hommes de génie; mais entre les deux camps rivaux, d'idiots et d'écrivains de talent, il y avait une forte et intelligente nation de gens d'esprit qui composaient le corps d'armée des grands maîtres dans

l'art d'écrire. Le maître des eaux-et-forêts avait donc fait, lui aussi, sa petite chanson; mais, bien qu'il fût de sa nature un grand buveur de vin de Mâcon, car en ce temps-là le vin de Bordeaux, cette chaleur glacée, était encore le breuvage exclusif des laquais, notre homme avait fait une chanson galante. La galanterie, c'était toute l'époque; partout vous trouviez des bergers et des bergères et des guirlandes de fleurs : à la poignée des épées, des bergers et des bergères; dans les opéras, des bergères et des bergers; au plafond des boudoirs et même dans les écuries de Chantilly; Philis était la reine de France, et le berger Lysidor en était le roi. O puissance de la mode! Les buveurs eux-mêmes, oui, les buveurs, cette race à part de gens d'esprit, ces gais poètes du monde matériel, l'ame du vin en bouteilles, du perdreau en pâté et du lièvre à la broche; oui, les buveurs, les premiers sceptiques en ce monde, et les seuls sceptiques éternels, ils étaient forcés de chanter Chloris, dans leurs transports bachiques. Voilà ce qui vous explique la singulière chanson à boire composée *ad hoc* par le maître des eaux-et-forêts.

CHANSON A MADAME DE ***, QUI M'AVAIT PLACÉE ENTRE DEUX DES PLUS BELLES FEMMES DE LA PROVINCE.

Entre deux Grâces l'autre jour
Je me trouvai placée.
Qui peut m'avoir joué ce tour?
Oh, que je fus piquée!
Bon! dit l'Amour d'un air badin,
Cesse d'être en colère,
Car à ce trait un peu malin
Je reconnais ma mère.

Comme vous voyez, ce n'est pas là tout-à-fait la chanson d'un ivrogne; seulement vous avez pu remarquer la liberté grande prise par notre poète des eaux-et-forêts.

Entre deux Grâces l'autre jour
Je me trouvai *placée*.

Le poète, par la seule force de sa volonté et la seule puissance de son vers, a passé d'un sexe à l'autre. Toujours est-il que sa petite chanson eut presque autant de succès que l'ode de M. le président. — J'aimais pourtant mieux votre chanson de l'autre jour, disait le président. — Et moi aussi, reprenait le chanoine. — Et moi aussi, disait le bailli; et tous les quatre de chanter à gorge déployée et sur un *air nouveau* les jolis couplets suivans :

Pour effacer de ma mémoire
L'ingrate qui m'a su charmer,
Pour lui dérober sa victoire,
Je cherche ailleurs à m'enflammer.

Soins superflus! A ma bergère
Malgré moi je reviens toujours;
Toute autre chose est étrangère
Au bonheur de mes jours.

J'ai dit : « Cette jeune merveille
Tiendra-t-elle contre Bacchus?
L'ouvrage du dieu de la treille
Détruira celui de Vénus. »
Soins superflus! etc.

Sur le récit du long martyre
Qu'elle avait à se reprocher,
Églé répondit à Tytire,
Sans pourtant encor l'approcher :

On touche à la fin sa bergère
Quand on persévère toujours;
Notre rigueur est étrangère
Au bonheur de nos jours.

Enfin quand les trois premiers bergers eurent ainsi exhalé leur poésie *dans le bocage*, le quatrième et dernier berger, prenant à son tour la parole, fit ainsi sa petite préface à ses bienveillans auditeurs :

— Pour moi, messieurs, je ne puis pas, comme vous, me livrer à mon délire, je suis chanoine; les transports trop violens sont défendus à ma profession; et ma veine, pour être décente, doit toujours se tenir dans les étroites limites de l'épître familière. Je suis avant tout, vous le savez, l'homme de la poésie légère. Aller jusqu'à l'ode, comme vous, monsieur le président, c'est trop haut pour moi; aller jusqu'à la chanson, comme vous, monsieur le maître des eaux-et-forêts, c'est trop bas pour moi. *Medio tutissimus ibis*, comme dit Ovide, notre maître et celui de bien d'autres. Écoutez donc, s'il vous plaît, cette épître écrite chez M ***, mon ami, qui est marié tout nouvellement; vous verrez, à leur douceur, que ces vers ont été écrits sous les rayons fugitifs et trompeurs de la lune de miel.

De cet agréable ermitage,
De ce délicieux séjour
Où depuis long-temps règne un sage,
Où depuis peu règne l'Amour,
Sur un gazon, dans un bocage,
Où la rivale de Procris
M'annonce un soleil sans nuage,
Cher président, je vous écris.
Rouillé par le sot badinage
De vingt châtelains beaux-esprits,
J'ose envoyer jusqu'à Paris
Ces vers, dignes du voisinage :
L'adresse en fera tout le prix.

L'abbé en était là de son épître, et son auditoire commençait à être singulièrement mécontent de ces quatre vers :

Rouillé par le sot badinage
De vingt châtelains beaux-esprits, etc.

quand tout à coup dans la forêt, jusqu'alors silencieuse comme un auditeur qui dort, retentirent des cris de joie : c'étaient mesdames les femmes de la ville qui venaient aussi, à l'exemple de

leurs maris, prendre leurs ébats dans cette forêt; c'était madame la présidente, madame la baillive; c'étaient mesdames les receveuses des tailles; c'était toute cette petite ville pauvre, babillarde, curieuse, médisante, occupée de son petit luxe, comme on est occupé d'un tabouret à la cour, et remplaçant les intrigues du ruban bleu par les intrigues de quelque ruban bleu ou rose. Ainsi cette même forêt, confidente discrète des vers de ces messieurs, était aussi la confidente des petites intrigues de ces dames; mais cette honnête forêt avait de l'ombre pour tous les mystères, et du secret pour tous les vers. La forêt a été abattue depuis ce temps-là, et ni les poètes ni les femmes n'ont songé à conserver la bouture de ces arbres mystérieux.

Ces dames, vaniteuses comme des duchesses et pauvres comme d'honnêtes bourgeoises qu'elles étaient, avaient l'habitude de venir se promener en voiture dans ce bois de Boulogne provincial. Là, chacune d'elles singeait de son mieux les riches équipages de la grande route de Versailles. Il est vrai que les voitures étaient vieilles et petites, il est vrai que les chevaux étaient laids et petits, c'étaient des voitures de villageois attelées à des chevaux de charrue, mais nécessité, fille de l'orgueil autant que de l'industrie, parait de son mieux ces tristes équipages. C'était parmi ces dames à qui se pourrait procurer les plus beaux harnais pour équiper ces pauvres petits chevaux qui regrettaient leur charrue, et, afin que la dépense fût tout à la fois moins considérable et plus apparente, deux dames montaient d'ordinaire dans le même char, et ces deux dames partageaient les frais de cette espèce de Longchamps des quatre saisons.

Dans une des moins petites voitures, attelée des moins laids chevaux, étaient assises les deux plus belles dames, sans contredit, de toute la ville, y compris la haute et basse futaie. L'une de ces dames était la seconde femme du président, jeune et jolie provinciale, coquette comme une Parisienne; l'autre dame était madame la baillive, elle-même aimable et vive Parisienne, étourdie et folâtre comme une femme de province. Aimant toutes deux le plaisir et la toilette, alertes, parées de peu: l'une, c'était la

présidente, se nommait Mme Darcy ; l'autre, c'était la femme du bailli, se nommait Mme Saint-Aymar.

Cette Mme Saint-Aymar avait apporté dans la forêt et dans la ville en question les plus grands airs de Paris. Elle avait été élevée avec le plus grand soin par la femme d'un procureur, qui était sa tante ; et cette femme avait enseigné à sa nièce ce qu'elle savait de mieux sans l'avoir jamais appris, l'envie de plaire et d'être jolie, et beaucoup de cette habileté qui consiste pour une honnête femme à s'approcher du précipice sans y tomber, à être heureuse assez de temps pour n'avoir pas de repentir, à se faire aimer tout juste assez pour n'aimer personne : telle était Mme Saint-Aymar ; elle aimait les douces paroles à ses oreilles, et les belles couleurs à ses habits. Elle eût aussi beaucoup aimé de beaux chevaux à un beau carrosse ; mais comme elle n'avait ni chevaux ni carrosse, elle se contentait d'emprunter les bipèdes de son fermier, et de les déguiser de son mieux avec de beaux harnais ; pour cela, elle s'était associée d'amitié et de vanité avec sa rivale Mme Darcy.

Mme Darcy la présidente, aussi coquette, mais déjà plus grave que Mme Saint-Aymar, avait, de plus que son amie, toute la suffisance d'une femme de province qui se sent de la beauté, de la jeunesse, le regard très-doux, la dent très-blanche, et derrière tout cela un président pour la soutenir. Du reste, ces belles dames avaient eu toutes deux le rare bonheur d'épouser à la fois deux hommes d'affaires et deux poètes ; deux hommes qui ne savaient que travailler et rimer, qui ne sortaient de leur cabinet que pour s'enfoncer dans l'impénétrable forêt, le sanctuaire de ces muses fidèles, peu riches tous deux, mais honnêtement pauvres, ne demandant rien à leurs femmes qui ne fût très-licite, et se reposant parfaitement sur elles de l'économie de la maison.

Mme Darcy et Mme Saint-Aymar dans leur char, suivies de plusieurs autres dames de la ville, aussi dans leur char, arrivèrent brusquement sur les quatre poètes, et leur arrivée interrompit le poète chanoine, fort heureusement pour lui. A la vue de leurs époux, ces dames s'arrêtèrent : Darcy et Saint-Aymar, arrachés ainsi à leur rêverie poétique, allèrent saluer celles qu'ils appe-

laient d'un commun accord leur nymphe Égérie; pendant ce temps, le maître des eaux-et-forêts cherchait au coin du bois une rime qui lui manquait; il savait que Despréaux en avait trouvé plus d'une à la même place; quant au chanoine, émerveillé de l'aventure, il arrangeait dans sa tête le plan d'une épître qu'il a faite depuis sans doute, et qui était intitulée ainsi à coup sûr :

*Épître à M. de V***, un jour que je vis, dans la forêt, Mme de D*** assise dans un char, à côté de Mme de S*** V***.*

O heureuse préoccupation de la poésie! Grâce à sa muse, le digne abbe ne s'apercevait pas qu'il venait de mécontenter ses trois amis.

Je ne vous ai peut-être pas dit que le président Darcy et le bailli Saint-Aymar aimaient leur femme. A quoi bon vous le dire? La scène se passe en province, où les amours clandestins ne sont permis qu'avec les Iris en l'air. Ceci vous explique comment Darcy et Saint-Aymar ne furent pas très-fâchés de trouver leurs femmes au coin du bois où ils avaient rendez-vous avec les filles du Pinde.

Prosit mihi, vos dixisse puellas!

Donc Saint-Aymar allant au-devant de sa femme et de madame la présidente, les railla agréablement sur le mauvais état de leur équipage : les rubans de ces chevaux étaient tout fanés; ces harnais étaient bien vieux; ces dames avaient l'air de se rendre à l'hôpital; et autres plaisanteries pour lesquelles Saint-Aymar fit chorus avec Darcy. Ces plaisanteries ne tombèrent pas en mauvais terrain, et elles poussèrent aussi vite que l'ivraie dans la vanité de Mmes Darcy et Saint-Aymar.

— Mon Dieu, ma chère bonne, disait la présidente à la baillive, ne trouvez-vous pas que nos maris ont pleinement raison cette fois? Les pompons de nos chevaux sont bien passés de mode, et notre équipage est un triste équipage! Ne serait-il pas temps d'en changer, je vous prie?—La Saint-Aymar, vivement excitée à cette idée, repartit aussitôt : — O ma chère, j'ai justement une

tante à Paris d'un goût exquis, et qui possède éminemment l'économie honorable; voulez-vous que je la prie de nous envoyer une paire de harnais à frais communs? — Mme Darcy, bien qu'un peu avare, consentit à la dépense; on convint d'acheter un harnais en commun, et que Mme Saint-Aymar le commanderait à sa tante; malheureusement ces dames ne pensèrent pas à arrêter entre elles la couleur de ces harnais.

De retour au bailliage, Mme Saint-Aymar, tout entière à cette nouvelle espérance, n'eut rien de plus pressé que d'écrire à sa tante de Paris; elle commença par lui demander pour elle-même une robe de taffetas rose, garnie à la dernière mode, et pour assortir les harnais à la brillante couleur de cette robe, elle demandait, pour orner les deux chevaux communs, des aigrettes, des toques et des bouffettes vertes et blanches, ce qui devait merveilleusement tourner à l'avantage de sa beauté.

La lettre part, l'espérance de Mme Saint-Aymar suit la lettre; elle regarde le ciel en pensant à sa robe rose et à ses harnais blancs et verts. Cependant madame la présidente rêvait, elle aussi, de harnais. — Quand donc aurons-nous nos harnais? dit un jour Mme Darcy à sa bonne amie Saint-Aymar.

Nous les aurons dimanche, répondit la Saint-Aymar. — Et de quelle couleur seront-ils? s'écrie Madame Darcy. — Blancs et verts, répondit fièrement la Saint-Aymar. — Blancs et verts! répéta la présidente; et m'avez-vous consultée, moi, madame? et savez-vous si j'ai une robe rose pour mettre avec ces harnais blancs et verts, et si par hasard la robe que j'attends par la même voiture est une robe bleue ou d'un vert plus foncé que les harnais, que voulez-vous que je fasse de ces harnais blancs et verts? Non, non, madame, s'il en est ainsi, n'espérez pas que je paie ma part de ces harnais blancs et verts.

— Qu'entends-je? s'écria la Saint Aymar, eh quoi! madame, vous siérait-il de ne pas payer une emplette que vous avez commandée? — Et la chose s'envenimait. — Oh! mesdames, s'écria une amie commune, qu'allez-vous faire? Qui sait si la robe de Mme Darcy n'est pas une robe rose comme celle de Mme Saint-

Aymar? Attendez de grâce que robe et harnais soient arrivés; il sera toujours temps de vous disputer après: ce sage conseil suspendit pour un temps les hostilités entre Mme Darcy et Mme Saint-Aymar.

Cependant les deux maris n'avaient jamais fait plus de vers que depuis qu'ils étaient menacés d'une guerre civile. Déjà toute la ville se partageait en deux camps, et cependant le président restait perdu dans ses nuages, et le bailli restait égaré dans ses bocages; jamais celui-ci n'avait eu de plus longue conversation avec sa muse, *musa, mihi causas memora!* jamais celui-là n'avait fait parler plus longuement le berger Palémon et la bergère Néera; ils se promenaient tranquillement dans les bois, sans songer que pour leurs deux femmes et leurs chevaux de louage toute une ville allait perdre le sommeil et le repos.

A la fin arrivent les harnais et les robes; on accourt, on ouvre les coffres, on regarde. Les pressentimens de Mme Darcy ne l'avaient pas trompée. Les trois coffres furent ouverts en même temps chez madame la présidente et en présence de toutes les dames de la ville. D'abord, on tira de la première caisse une robe et un ajustement complet, rose et blanc, de la dernière mode des Tuileries et du Palais-Royal. C'était la robe de Mme Saint-Aymar; à cet agréable aspect, madame la baillive sourit de bonheur, et madame la présidente put à peine retenir un soupir de jalousie et de douleur.

On ouvrit ensuite la caisse aux harnais. Les harnais furent étalés sur le plancher; ils étaient verts et bleus, et ils se mariaient parfaitement avec la robe blanc et rose. Évidemment les harnais étaient faits pour la robe, et la robe était faite pour les harnais. Voilà la Saint-Aymar qui ne se sent pas de joie, voilà la présidente qui va en mourir de dépit.

Enfin c'est le tour de Mme Darcy. Sa robe est là, dans cette caisse. Mais la caisse résiste: on dirait qu'elle s'ouvre à regret. Il fallut un outil extraordinaire pour l'ouvrir. Le silence était grand, chacune de ces dames retenait son haleine. O ciel! ô ciel! la caisse ouverte laisse échapper de ses flancs une robe toute bleue, et l'ajus-

tement petit-soufre et blanc. O épouvante! la main qui tenait cette robe la laisse tomber. — Tout est dit, madame, s'écrie la présidente, en jetant sur Mme Saint-Aymar un regard furieux, je ne suis pas faite pour illustrer vos petits appas; emportez vos harnais verts, mais certainement je ne les paierai pas.

— Madame! madame! répondit la Saint-Aymar, pâle de colère, prenez garde, et modérez votre arrogance!

Disant ces mots, elle sortit l'ame en deuil. Comment, en effet, persuader à son mari de payer à lui seul des harnais dont la pauvre femme aurait encore bien de la peine à payer la moitié?

Cependant l'honnête bailli était en train de raccommoder le berger Tircis avec Lycoris la bergère, qui avait cassé sa houlette et perdu ses plus beaux moutons.

Pour comble d'embarras, la tante de Mme Saint-Aymar lui annonçait, dans sa lettre, qu'elle tirait sur elle une lettre de change à deux jours de vue, pour solde de la robe et des harnais... C'en est fait, il faut payer! Mais comment une honnête femme en province et qui n'a pas d'argent peut-elle faire pour payer une paire de harnais blanc et vert, et une robe de taffetas rose et blanc?

La pauvre Saint-Aymar en était là de sa douleur, quand tout à coup elle vit entrer dans sa chambre les deux servantes de la présidente, son ennemie; ces deux femmes jetèrent sur le carreau les beaux harnais et s'enfuirent. A cette nouvelle insolence, Mme de Saint-Aymar ne songea plus qu'à se venger.

Mais comment se venger? En forçant cette femme à payer la moitié de ces harnais! Et comment la contraindre au paiement? En la faisant assigner par huissier! Mais où trouver un huissier assez hardi pour assigner la femme d'un président? et quand cet huissier sera trouvé, comment le payer et avec quoi? La pauvre femme ne savait comment se tirer de ces difficultés insurmontables: c'était à en perdre la raison.

A la fin cependant elle se dit très-sagement que pourvu qu'elle trouvât de l'argent, elle trouverait un huissier. La pauvre Saint-Aymar se rappela alors qu'elle avait dans la ville une vieille cousine acariâtre, avare et dévote, qui seule en ce monde lui pouvait

prêter assez d'argent pour avoir un huissier; cette parente s'appelait Mlle du Verger. Voilà donc notre jolie Saint-Aymar qui arrive seule, tremblante, chez la vieille et sèche fille majeure Mlle du Verger.

La vieille fille aimait son Dieu et son argent; mais en revanche elle n'aimait guère son prochain en général, et en particulier les jolies femmes. Donc à l'aspect de la douleur si vraie de sa jeune cousine Saint-Aymar, Mlle du Verger fut d'un assez difficile abord; cependant sa cousine, les mains jointes et les yeux pleins de larmes, la supplia de lui prêter assez d'argent pour faire venir un huissier de Paris! Mlle du Verger n'avait jamais d'argent à prêter à personne : mais pour un huissier qu'on devait faire venir de Paris, à ces fins d'assigner madame la présidente, mais pour un si bon scandale judiciaire, la vieille fille n'eut rien de si pressé que d'entr'ouvrir sa cassette et d'en retirer cent francs qu'elle prêta à la désolée Saint-Aymar. Saint-Aymar fit un billet à sa cousine. Cet argent, c'était pour elle la vengeance, c'était le ciel!

A l'instant même où la belle Saint-Aymar allait quitter Mlle du Verger, entra chez Mlle du Verger un commissionnaire du coche. Ce commissionnaire apportait à la vieille fille une lettre, le *Mercure de France* et une cassette. La lettre était pour elle, le *Mercure de France* était pour le chanoine honoraire, et la cassette renfermait un trousseau de jeune mariée, que Mlle du Verger devait faire passer par d'autres voitures dans une ville voisine de celle qu'elle habitait. Mlle du Verger ouvrit la lettre, Mme Saint-Aymar ouvrit la cassette et elle se consola un peu à la vue de ce beau trousseau et d'une charmante robe de taffetas couleur de rose et dont l'assortiment vert et blanc était parfaitement semblable à la couleur des harnais. Voilà tout-à-fait ma robe rose, disait Mme Saint-Aymar à Mlle du Verger. Mais Mlle du Verger n'écoutait pas sa cousine, elle ne regardait pas la robe rose, elle ne lisait même plus sa lettre, elle avait bien autre chose à faire, par ma foi! Elle lisait le nouveau *Mercure*, et, en femme d'esprit qu'elle était, elle courut tout de suite à la charade.

La charade, vous le savez, c'était l'amusement le plus littéraire

de ce temps-là, c'était la gloire, c'était l'honneur, c'était le bonheur du *Mercure*. Il y avait tel quartier de Paris et telle ville de province dont les intelligences les plus habiles s'étudiaient pendant un mois pour trouver le mot d'une énigme, d'une charade ou d'un logogriphe. Quand le mot était deviné, ou à peu près, on se hâtait d'en instruire le *Mercure*, qui, le mois suivant, transmettait à l'univers surpris le nom de l'heureux OEdipe. Mlle du Verger n'était pas ce qu'on appelle un bel esprit, même en province; cependant son intelligence s'était guindée jusqu'à la charade, elle en devinait, et même elle en composait, et même elle avait eu une charade imprimée sous son nom dans le *Mercure*, *par Mlle Adélaïde-Aldegonde du Verger*, rentière; il est bon de dire cependant que M. le chanoine Vincent avait travaillé pour sa bonne part dans cette charade en commandite, dont il aurait pu revendiquer les plus beaux vers, et dont il avait laissé toute la gloire à son amie Mlle Adélaïde-Aldegonde du Verger, comme un homme au-dessus de ces bagatelles.

Depuis ce jour d'illustre mémoire, Mlle du Verger avait ajouté à ses trois passions le bon Dieu, l'argent monnayé et la médisance, une quatrième et dernière passion, la charade, qui comprenait aussi l'énigme et le logogriphe, enfans de la même famille. Deviner des charades, composer des logogriphes, étonner de son esprit toute une ville jalouse, c'était pour Mlle du Verger le plus subtil et le plus charmant des passe-temps; surtout ce qui la rendait bien fière et bien heureuse, c'était de pouvoir chaque mois remettre à M. l'abbé Vincent son *Mercure de France*, en lui disant d'un air modeste et glorieux tout à la fois : — Cherchez le mot, monsieur l'abbé, je l'ai déjà trouvé, *moi!*

C'était donc le logogriphe du mois de mai qui attirait si fort l'attention de Mlle du Verger; or il faut avouer qu'il y avait de quoi inquiéter un esprit plus subtil.

LOGOGRIPHE.

Cultivée autrefois par des peuples fameux,
De leurs travaux j'ai consacré la gloire,
Et sans le secours de l'histoire,
Je les fais vivre encor chez leurs derniers neveux.
De douze membres composée,
Il est pour me trouver une méthode aisée.
12 et 6 vous diront qui je suis.
Quand je suis belle j'embellis;
Mais de dix de mes pieds quelquefois l'ignorance
Me fagotte si plaisamment
Que, bien loin d'être un ornement,
Je perds toute mon élégance.
Mon premier quart a versé bien du sang.
1, 3, 6, 7, 10, 2, souvent au plus haut rang,
Et souvent au plus bas étage:
Je ne perds ni ne gagne à de tels changemens.
Lecteur, reprends mon tout, et de trois élémens
Il saura t'offrir l'assemblage.
9, 5 et 3 je suis bon à quitter;
6, 5, 9, 11 et 7 donnent de quoi flatter
Des humains la pauvre cervelle.
3, 4, 1, 6, je fais une guerre cruelle
A 2, 1, 9, à qui 7 ajouté,
Du corps humain présente une partie.
5, 3, 1, 2 et 7 paya cher sa folie.
8, 5, 3, 7, je suis de grande utilité
Aux boudoirs de sa majesté.
Je compte par milliers les auteurs de mon être;
A me chercher, lecteur, je t'aiderai peut-être.
2, 10, 3, 4 et 7 m'ont servi de berceau.
Je me change en 3, 1, 8, 4, 6 et 7,
7, 3, 1, 2 et 6, au regard d'un distrait.
3, 2 et 5, je porte l'épouvante,
Quoique partant souvent d'une ame fort contente.

Cherchez des lieux où sans danger
On ne peut guère voyager;
Cherchez un meuble de ménage,
Une admirable invention,
Qui vous fait voyager chez toute nation,
Une province et ville de Hollande,
Un plat cher à la gent gourmande,
Une machine dans les eaux
Qui fait trembler tous les bateaux,
Une charge spirituelle
Où l'on porte bas la dentelle,
Un coquillage, un bon poisson,
L'endroit d'où l'on nous fait leçon,
Une voiture sans portières,
Et le gagne-pain des notaires,
Une fille qui sans retour
Par la sœur est chassée, et la sœur à son tour
S'enfuit avec une vitesse extrême;
Ce qu'avec ses défauts on aime;
Un pays de l'Asie, un peuple mécréant,
Ce qu'il ne faut pas qu'on nous coupe,
L'ordinaire goûter d'une bourgeoise troupe,
Une voiture, ensuite un conducteur,
Un mot qui vous fait mal au cœur,
Un purgatif enfin, deux notes de musique :
Mais il me semble aussi que par trop je m'explique;
Et si je n'arrêtais mon indiscrétion,
Bientôt je vous dirais mon nom.

Vous pouvez juger du saisissement de Mlle du Verger à la lecture de ce terrible logogriphe. Son œil gris se troubla, ses joues pâles pâlirent, sa bouche grimaçante fit une horrible grimace; la malheureuse venait de comprendre que ce logogriphe était au-dessus de ses forces, et elle devint muette et pensive devant cette page hiéroglyphique. « Mais aussi, pensait-elle, quelle gloire pour moi si je pouvais la deviner! »

La jeune et belle Saint-Aymar n'était pas tellement en contem-

plation devant la robe rose aux accessoires bleus et blancs, qu'elle ne s'aperçût du coup violent qui venait de frapper sa cousine, et celle-ci ne chercha pas à dissimuler la cause de son trouble et de son chagrin.

— Oui, ma cousine, cela est ainsi; je suis perdue de réputation; je n'ai pas trouvé un seul mot de ce logogriphe; oh! que l'abbé Vincent va me prendre en pitié! Prenez pitié de moi; je suis bien à plaindre, ma pauvre Saint-Aymar.

Mme de Saint-Aymar qui était bonne au fond, et que sa cousine venait d'obliger, la consola de son mieux. « Tenez, lui dit-elle, ma cousine, prêtez-moi ce logogriphe je le devinerai peut-être d'ici à deux jours, et alors je viendrai vous dire le mot quand je l'aurai trouvé. Elle disait cela, la jolie femme, uniquement pour porter un peu d'espoir dans le cœur de sa cousine, car jamais elle n'avait rien deviné excepté une énigme sur l'*amour*.

Jeune, dès en naissant,
Je vais toujours rapetissant,
Et je finis par être imperceptible.

Eh bien! cette nouvelle espérance, toute faible qu'elle était, ranima la pauvre du Verger. Elle savait la Saint-Aymar bien coquette, mais elle savait aussi qu'elle avait fort peu de prétentions au bel esprit, et qu'elle lui ferait volontiers le sacrifice d'un logogriphe sans s'en vanter à personne, comme avait fait l'abbé Vincent, en pareille circonstance. — Ma cousine, ma bonne cousine, dit la du Verger hors d'elle-même, gardez-moi bien le secret et ne montrez le *Mercure* à personne: on dira que le coche est en retard. — O ma cousine! si dans deux jours vous parveniez à m'apporter le mot de ce logogriphe (vous savez combien je vous aime, et en même temps elle l'embrassait à l'étouffer), je n'ai rien au monde à vous refuser, ma bonne, ma douce, et je crois même que la vieille fille ajouta ma jolie Saint-Aymar.

Mme de Saint-Aymar, à demi étouffée, sortit de chez sa cousine, emportant les cent francs dans sa poche droite et le *Mercure de France* dans sa poche gauche, et ne songeant déjà plus au *Mer-*

cure, mais tout entière à sa vengeance. Payer l'huissier et l'envoyer chez la présidente, ce fut l'affaire d'un instant. L'huissier, homme habile, choisit le temps où madame la présidente était à table, pour lui glisser son petit exploit; puis il s'enfuit à Paris à toutes jambes. Un exploit à la femme d'un président! et quel exploit! Des termes affreux! A cette lecture, madame la présidente tombe de son haut; elle crie, elle se lamente, elle invoque le ciel. Le président avait beau dire : — Calmez ce transport, ma femme! rien n'y faisait. La Saint-Aymar triomphait dans son cœur!

Toute la ville, attentive à ces débats, ne parlait pas d'autre chose; la ville oublia même le *Mercure de France*, même la belle forêt printanière. Il était donc urgent de terminer ces débats au plus vite. Le président, qui aimait Saint-Aymar, en sa qualité de poète, lui fit demander une entrevue sous le vieil orme : à cette entrevue presque judiciaire furent convoqués les deux autres poètes pour servir de juges et d'arbitres dans cette grande affaire. Voilà donc le vieil arbre, auditeur accoutumé de tant de beaux vers, changé en une espèce de tribunal! Ces quatre poètes, ordinairement si heureux et si perdus dans leurs fantaisies rimées, arrivèrent là lentement, solennellement, tristement, juridiquement. Le président, arrivé le premier, salua ses confrères en silence, et tout de suite il leur exposa la triste dispute entre sa femme et Mme Saint-Aymar; il leur raconta l'assignation qu'il avait reçue et le procès qui s'en était suivi. En même temps le bailli protesta en son nom qu'il était désolé de toute cette affaire, qu'il ne voulait pas désobliger ni le président ni madame la présidente; mais que cependant il ne pouvait pas payer tout seul les harnais blancs et verts. Ce petit discours et cette petite soumission du bailli obtinrent parmi les juges le plus grand assentiment.

L'abbé, qui avait à se faire pardonner son incartade de quatre vers, et qui d'ailleurs n'était pas fait aux usages de la justice, trouva un bon moyen de couper le nœud gordien de cette étrange difficulté. — Je propose, dit-il, de mettre ces dames d'accord, en condamnant madame la présidente à payer sa part des harnais verts et blancs, parce qu'elle les a commandés; condamnons aussi

madame la baillive, pour n'avoir pas consulté madame la présidente sur le choix desdits harnais, à changer de robe avec elle, à lui donner la robe rose en retour de la robe bleue, si bien que madame la présidente ne pourra plus refuser de payer les harnais, et que ces deux dames seront d'accord.

L'arrêt, ainsi formulé, fut accepté avec transport par le président, qui voyait jour à contenter sa femme, et par le bailli, qui trouvait ainsi le moyen de ne payer que la moitié des harnais. Le maître des eaux-et-forêts opina du bonnet, comme un homme indifférent qui ne voulait se mettre mal avec personne. L'arrêt fut prononcé *à l'unanimité!*

Restait seulement à signifier l'arrêt, chose difficile pour le bailli. Il ne savait pas l'étendue de son arrêt, le pauvre homme! Aussi bien y alla-t-il franc jeu. La présidente sacrifia son avarice et la honte de l'ironie au désir d'humilier sa rivale. Elle avait enfin la robe rose! Mais que devint la pauvre Saint-Aymar quand elle apprit de la bouche même de son mari qu'il fallait renoncer à cette belle robe rose, qui allait si bien avec les harnais verts et blancs! Elle était donc vaincue par sa rivale! Il fallait céder! Il fallait prendre cette odieuse robe bleue et cette affreuse garniture petit-soufre, et se montrer dans la ville et dans les bois avec cet attirail! La jeune femme avait le cœur brisé ; elle avait les yeux pleins de larmes; elle était si malheureuse que son mari s'en aperçut. — Qu'as-tu, ma femme? lui dit-il; qu'as-tu donc?

Et la pauvre Saint-Aymar, arrêtant ses larmes et prenant les deux mains de son mari dans les siennes : — Monsieur, lui dit-elle, vous me faites bien du mal; monsieur, vous me déshonorez! Comment voulez-vous que je prenne la robe bleue de cette présidente, et que je lui donne ma jolie robe de taffetas rose et blanc? Je sais bien ce que vous allez me dire, que je suis trop pauvre et que vous êtes trop pauvre pour que nous puissions payer ces harnais en entier ou acheter une autre robe; et d'ailleurs c'est après-demain dimanche, c'est le jour de la promenade, jamais on n'aurait le temps de me faire venir une robe rose, quand bien même j'aurais l'argent pour la payer; et si je ne vais pas à la promenade, la présidente ira

seule avec ma robe et mes harnais! Ainsi, monsieur, je ne veux point de consolation, ou plutôt je n'en veux qu'une seule, qui ne vous coûtera rien et qui me rendra la plus heureuse des femmes. En même temps elle tirait de sa poche le *Mercure de France*. Oh! par pitié, dit-elle à son mari, par pitié, devinez pour moi le mot de ce logogriphe. Il y va de ma vie; dites-moi ce mot-là demain matin, et je suis sauvée; surtout gardez-moi le secret. En même temps la belle Saint-Aymar se retirait dans sa chambre, laissant son mari confondu, anéanti, dans un rêve!

Il vit bien que ce n'était point un rêve quand il se trouva seul à seul en présence du fatal *Mercure*. Le livre était ouvert au logogriphe, dont une large corne marquait la place; il n'y avait pas à s'y tromper. M. Saint-Aymar avait, il est vrai, une certaine habitude de ces sortes de tours de force; mais cette fois toute son habileté était en défaut : il avait beau lire et relire cette énigme, elle n'avait pas de sens pour lui. Cependant les heures s'envolaient à tire-d'aile, et l'honnête bailli calculait en lui-même que s'il voulait sauver sa femme à si bon marché d'une si grande douleur, il n'avait plus devant lui que vingt-quatre heures de méditation.

Mais il aimait sa femme; il prit donc une résolution désespérée. Il imagina de parcourir un à un, en commençant par la première lettre de l'alphabet, tous les mots du dictionnaire de l'Académie. Il y aura bien du malheur, pensa-t-il, si dans tous les mots de la langue je ne trouve pas le mot de mon logogriphe. En même temps il parcourait tous les mots du dictionnaire, et à chaque mot nouveau il se répétait les vers du logogriphe :

Cultivée autrefois par des peuples fameux,
De leurs travaux j'ai consacré la gloire.

Bah! disait-il, je sais déjà qu'il s'agit d'une chose féminine! Il venait ainsi d'abréger la moitié de sa tâche, et il passait sans les lire tous les substantifs masculins.

Il employa ainsi toute la nuit à ce travail où il mit tout son esprit, tout son zèle, toute sa pensée. Jamais il n'avait cherché avec

plus d'ardeur, même ses rimes dans le dictionnaire de Richelet! Cependant l'aurore descendait par degrés sur ce dictionnaire entr'ouvert, et plus l'aube du jour se colorait, plus l'énigme paraissait obscure. Que serait-il devenu, le malheureux, si le hasard n'était pas venu à son secours? En effet, ce mot tant cherché commençait par un A!

Quand il eut trouvé son mot, le bon Saint-Aymar ne put d'abord pas croire à son bonheur. A la fin cependant, quand il eut bien composé, décomposé et recomposé le mot fatal, il poussa un grand cri. A ce cri, sa pauvre femme accourut à demi nue et toute tremblante! Je l'ai trouvé, s'écria Saint-Aymar non sans fermer le dictionnaire. Et elle, sans répondre, se jeta dans les bras de son mari. Alors il fallut bien que ces deux ames qui allaient se briser se fissent jour par les sanglots et par les pleurs. Laissez-les couler, ce sont des larmes de joie et des sanglots de bonheur.

Cependant ce samedi, qui promettait d'être si triste, se montre radieux. Mme Saint-Aymar, à peine levée, se hâte d'envoyer sa robe rose à sa rivale, et elle reçoit en échange la fatale robe bleue, avec l'accompagnement petit-soufre. On a beau examiner ce front si chargé de nuages la veille encore, ce front est calme et radieux. Aussitôt que la belle Saint-Aymar eut reçu la robe bleue en échange de sa robe rose, elle se rendit chez sa cousine du Verger, qui elle-même avait passé une bien triste nuit à se répéter :

Cultivée autrefois par des peuples fameux,

et qui n'avait rien deviné encore; la pauvre vieille fille, tourmentée par cette idée fixe, en était plus vieille que jamais; mais quand elle vit arriver sa cousine Saint-Aymar, belle, reposée, souriante, elle s'écria tout aussitôt : Vous l'avez deviné, ma cousine! Vous le savez, ce mot fatal! Et elle était inquiète, haletante, perdue. Mme de Saint-Aymar lui dit simplement : Je le sais! ma cousine, comme si elle était habituée à de pareils succès; puis, voyant que la crainte et la joie se partageaient également ce

pauvre cœur, Mme Saint-Aymar aborda franchement la question.

— Ma cousine, lui dit-elle, l'autre jour, ici même, en m'embrassant, vous m'avez promis de ne me rien refuser si je vous apportais le mot du logogriphe; eh bien! je vous l'apporte; vous le saurez toute seule, je n'en préviendrai personne. Demain dimanche, chez la présidente, vous pourrez deviner le logogriphe en plein salon, en plein *Mercure;* j'ai même fait deux vers que vous pourrez envoyer au *Mercure*, pour lui dire que vous avez deviné le logogriphe. Eh bien! tout cela est à vous, si vous voulez changer cette robe rose (et elle lui montrait la robe de la jeune mariée qui n'était pas partie) contre la jolie robe bleue que voici. Voyez, ma cousine, cette robe bleue est toute neuve, toute fraîche, elle n'a pas été portée; elle ira à merveille à cette jeune fille qui se marie, et qui n'a pas besoin d'être parée; on est toujours si belle les premiers jours! La cousine ne répondit pas; mais à un certain clignement de l'œil droit, la belle Saint-Aymar comprit qu'elle était exaucée, et tout aussitôt elle s'empara de la robe rose et de l'accompagnement bleu et blanc, s'empressant en même temps de mettre à la place la robe bleue et l'accompagnement petit-soufre. Si la pauvre femme n'est pas morte à cet instant-là, c'est qu'on ne meurt pas de joie. Elle était si joyeuse qu'elle s'en allait sans remercier la du Verger et sans lui dire le mot du logogriphe; la du Verger l'arrêta, l'œil étincelant : — *Et le mot du logogriphe!* lui dit-elle; on eût dit à la voir une lionne qui a perdu ses petits.

Voici le mot, répondit Saint-Aymar : *Ar-chi-tec-tu-re!* Puis, jetant là *le Mercure* et emportant la robe, elle s'enfuit heureuse et folle et légère à ravir; elle défiait bien plus que l'avenir : elle défiait le lendemain.

Mlle du Verger, restée seule, ne pouvait en croire ses oreilles et son bonheur. — Oui, disait-elle, c'est bien cela : architecture, dans lequel on trouve *art*, *architecte*, *arc*, *acteur*, *are*, *terre*, *eau*, *tic*, *titre*, *chat*, *rat*, *rate*, *Icare*, *cire*, *cachet*, *écart*, *cri*, *rue*, *cric*, *trictrac*, *archer*, *Cythère*, *hier*, *cruche*, *carte*, *ire*, *chère*, *Utrecht*, *hare*, *arche*, *eue*, *chute*, *rechute*, *état*, *Au-*

triche, huître, truite, chaire, charrette, acte, archi, recteur, crèche, cuir, tact et chair, trait, écriture, heure, race, Thrace, Turc, artère, tarte, échec, tache, tart, hâte, carie, trace, char, charretier, achat, tartre, ut, ré.

Et s'il y avait dans toute la ville une femme aussi heureuse que Mme Saint-Aymar, c'était à coup sûr Mlle du Verger.

Enfin le dimanche arrive; vient la messe; la messe se passe, puis on dîne, puis midi sonne, puis une heure; puis enfin les vêpres sont chantées; tout se remue dans la ville; tous les équipages sont prêts : la promenade sera brillante. Et chacun de se demander : *Comment va faire cette pauvre Saint-Aymar?* Mettra-t-elle la robe bleue de la présidente? Fera-t-elle dire qu'elle est malade? Cependant la présidente arrive dans sa robe rose et conduite par les chevaux aux harnais verts et blancs. Chacun admire l'harmonie de cet équipage; et toutes les femmes de plaindre tout haut *cette pauvre Saint-Aymar!* Mais, ô surprise! car tout à coup au moment où on allait partir, voilà cette jolie Saint-Aymar qui s'élance dans son char à côté de la présidente; la belle Saint-Aymar que toute la ville s'attendait à voir en robe bleue petit-soufre, porte une robe rose et blanc, mais d'un rose si rose et d'un blanc si blanc, et puis elle est si fière, si triomphante, si transparente, si animée, si heureuse, qu'elle écrase tout-à-fait sa belle rivale la présidente. Aussitôt on bat des mains; la promenade commence; les harnais font merveille : on dirait que les petits chevaux de fermier veulent répondre par leur ardeur à tous les embarras qu'ils ont donnés. On peut juger si cette promenade fut brillante. La présidente enrageait comme si elle eût été encore dans sa robe bleue et petit-soufre. Quant à Mme Saint-Aymar, elle saluait tout le monde à droite et à gauche; elle était aimable, même avec sa rivale, et c'était plaisir de lui voir courber de temps à autre sa jolie tête surmontée d'une charmante plume verte et blanche; ornement plein de goût, qui manquait à Mme Darcy.

Le soir venu, ce fut au tour de Mlle du Verger; elle étonna toute la ville par sa promptitude à deviner le plus obscur des logogriphes, et même on admira beaucoup ces vers qu'elle avait

faits toute seule pour *le Mercure de France* et qu'il n'a pas encore publiés :

> Le mot de votre énigme est architecqueture ;
> J'eus à le deviner beaucoup de tablature.

Rentré chez lui, le bon Saint-Aymar disait en se frottant les mains : — *Je n'aurais jamais pensé que ce fût une chose si utile de deviner les logogriphes.*

Tel était le journal au dix-huitième siècle. Malheureuse époque ! Elle a produit les soixante volumes de Voltaire, trois à quatre volumes de l'Encyclopédie et l'histoire naturelle de Buffon ! Elle s'est émue à la voix de J.-J. Rousseau et aux paradoxes de Diderot ; elle a été éloquente, passionnée, philosophique, révolutionnaire ; elle a tout fait et tout refait ; mais encore une fois, je vous le dis, prenez-la bien en pitié, cette pauvre époque : elle n'a pas su faire le journal !

JULES JANIN.

SALON DE 1835.

TROISIÈME ARTICLE.

Deux personnes qui nous ont fait la grâce de nous lire avec assez d'attention pour avoir un avis sur notre examen du Salon, nous ont reproché de parler trop longuement de quelques artistes, et d'en passer sous silence un trop grand nombre d'autres. Nous reconnaissons que le fait est vrai, mais nous n'admettons pas qu'il soit blâmable. Voici nos motifs. Nous avons déjà dit que la critique d'art pur, la critique d'atelier n'avait selon nous aucune valeur pour les artistes. Ils savent tous, et j'entends parler aussi des plus chétifs, ils savent tous, mieux que personne, ce qui leur manque comme peintres : ils n'ont pas même besoin, pour l'apprendre, d'une de ces hautes amitiés qui imposent à deux hommes unis le devoir de se dire loyalement et sévèrement la vérité. — Il n'y a plus guère de ces amitiés-là. Par notre temps d'égoïsme et de dissipation, on a des connaissances que l'on abandonne quand on en trouve de plus amusantes, et l'on s'inquiète peu de ce que fait celui à qui l'on presse la main; mais les peintres ont pour les avertir de leurs défauts, mieux encore qu'un ami: ils ont, leur propre instinct et l'étude des maîtres. La conscience que nous portons tous en nous ne nous épargne pas dans les momens de méditation, lorsque la nuit, roulant notre tête sur le chevet au milieu du silence, nous nous interrogeons nous-même pour savoir si le hasard a voulu que nous fussions homme de talent, si nous méritons les louanges que le monde nous accorde, si nous valons mieux que le dédain qu'il nous témoigne, si l'avenir est à nous. Dans ces heures de recueillement,

on n'a pas de juge plus sévère que soi-même; alors, croyez-le, les artistes voient bien leur côté faible, et il est peu nécessaire que vous veniez le leur dire. Ce que nous avançons là est tellement vrai que si vous en connaissez et que vous preniez la peine de les observer, vous remarquerez qu'ils font tous profession de mépriser beaucoup les qualités qu'ils ne possèdent pas; de même que lorsque vous êtes forcé de parler d'un de vos ouvrages, c'est toujours le moins bon que vous citez avec le plus de tendresse. Cela est tout simple: nous sommes de petits êtres pleins de petites passions, que les vices inhérens à l'état social ont faits plus infirmes encore qu'ils ne sont naturellement; nous voulons tromper ceux qui nous regardent, mais il est très-rare que nous parvenions à nous tromper nous-mêmes.

— Convaincu de la justesse de ces idées, j'ai toujours pensé qu'il était superflu de faire de la critique spéciale sur le pinceau des peintres ou le ciseau des sculpteurs. Nos observations s'adressent plus haut: c'est à leur ame et à leur esprit que nous nous en prenons; c'est la direction de leur pensée qu'il nous semble intéressant de mettre en relief. A cela, nous ajouterons que la technicité de la critique nous paraît aussi absolument inutile pour le public que pour les artistes. Ce n'est pas vis-à-vis du lecteur la tâche qu'il faut remplir; on ne lui apprendra rien d'essentiel en lui disant que telle jambe est mal faite ou telle figure peu ensemble. La masse du public a eu jusqu'ici pour les arts une grande indifférence; on peut dire, je crois sans crainte de s'avancer trop, qu'il ne les a jamais compris; l'important est donc de l'initier à leur beauté, en lui en découvrant les nobles secrets, et de le faire jouir des ineffables délices qu'ils procurent à ceux qui les aiment. Pour notre compte, nous ne prétendons pas atteindre ce but très-beau et très-élevé, mais nous y visons parce que nous le croyons le meilleur. Afin d'y arriver, nous ne regardons pas comme utile de prendre les tableaux l'un après l'autre sur les murs du Louvre, et d'en faire un inventaire qui sera d'ailleurs toujours d'une monotonie désespérante, le critique eût-il la verve de Diderot; il suffit des plus éminens pour en faire des textes d'observation: ce que l'on dit pour les uns s'applique à tous, et si l'on a dit vrai et juste, c'est ensuite à chacun à en faire son profit particulier.

Il faut que les hommes se produisent eux-mêmes d'abord, pour que la critique puisse introniser leur gloire. Le devoir de la critique est de tirer de la foule ceux qui se distinguent, mais elle n'a pas à deviner ceux qui

sont capables de se distinguer. Elle ne doit point se charger d'édifier la réputation des artistes, à moins, bien entendu, qu'elle ne rencontre une belle œuvre méconnue ou proscrite. Voilà pourquoi, tout en parlant de peu de monde, nous aurons relevé, à la fin de nos articles, quatre ou cinq noms tout-à-fait ignorés, ou que l'on s'obstine à tenir trop bas. Il n'entre pas dans nos vues de mentionner tous les exposans, et nous ne nous croyons pas obligé de le faire. A quoi bon? Là, comme dans la belle parabole de l'Evangile, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Avec un certain degré d'intelligence, on arrive à une peinture irréprochable, à une peinture sans vice ni vertu. Pour cela, il ne faut être doué d'aucune flamme d'en haut : il suffit de travailler avec assiduité. La pratique en toute chose est devenue si facile! On fait un tableau sans faute comme un maître d'écriture fait une page où toutes les lignes sont bien droites. Il y a beaucoup de ces peintres dans l'école française, comme, au reste, il y en eut probablement toujours beaucoup dans toutes les écoles. Quelque sujet qu'ils traitent, ils ne varient jamais ; la passion qui donne la vie, ils ne s'en doutent pas. Ils font des figurans et non des hommes : aujourd'hui saint Laurent sur son brasier, demain une jeune fille regardant une fleur ; l'un et l'autre de la même espèce, de la même placidité, l'un et l'autre privés d'ame. Ils ont un poncif qu'ils appliquent à tout, à peu près comme un expéditionnaire qui copie une déclaration de guerre ou une invitation à dîner de la même écriture. Nous pouvons estimer ces gens-là comme d'honnêtes industriels ; mais il nous est impossible de leur accorder le grand nom d'artistes : ceux que la nature n'a pas mis au nombre de ses privilégiés, ceux qui ne sont pas appelés, par suite d'une disposition bienheureuse, à imprimer le cachet du beau à tout ce qu'ils touchent, ne feront jamais que des images. « La science et l'étude sont inutiles sans une vocation native », disait le peintre anglais West. Aussi, dans notre manière de voir, MM. Féron, Ansiaux, Vinchon, Delorme, Monvoisin, Navez, Forestier, et vingt autres, sont des hommes que l'on a le droit de mettre de côté. Ce qu'ils savent, ils l'ont péniblement appris : ils n'ont rien qui leur soit propre ; on pourrait changer leurs noms sur leurs toiles que tout le monde s'y tromperait, et qu'aucun d'eux ne perdrait ni ne gagnerait à cette étrange loterie. Ils n'existent pas pour nous comme peintres ; ils manquent de la première qualité d'un artiste, celle de donner à son œuvre cette empreinte vivifiante qui met immédiatement le spectateur en rapport avec elle : inexplicable don de la nature, grâce auquel les Fla-

mands savent nous intéresser à la représentation d'un chou et d'une tranche de potiron. Ils se sont trompés, ils ont oublié ce qu'il y a de sagesse dans ces paroles que j'ai recueillies ce matin sur un papier d'enveloppe : « Celui qui ne compte que sur son intelligence ou sur les formules de la science, n'y trouvera jamais le secret de la vie. » Ils exercent un art sans avoir mission de la nature pour cela ; ce n'est plus qu'un métier, nous n'avons rien à démêler avec eux. Parmi ceux pour lesquels nous sommes forcés de montrer ce cruel dédain, il se trouve sans doute des travailleurs infatigables qui étudient avec courage, et dont il faudrait honorer la persévérance. Nous savons qu'il y a des hommes qui dépensent une grande fermeté, et qui usent leur vie à poursuivre une gloire qu'il ne leur est pas donné d'atteindre, comme il est plus obscurément encore des cœurs qui s'épuisent de sang à chercher un bien qu'il ne faut pas même rêver ! Pour ceux-là, nous avons la plus tendre, la plus sympathique compassion ; mais que faire de plus? Leurs œuvres sont présentes ; la critique, en leur montrant l'estime qu'ils méritent, ne leur prêtera pas la valeur que Dieu leur a refusée !

Nous nous sommes livrés, presque malgré nous, à ces réflexions ; car elles nous ramènent sous le joug d'une fatalité que nous voudrions toujours pouvoir chasser de notre esprit ; mais s'il est quelque chose qui puisse consoler de la tristesse qu'elles inspirent, c'est assurément l'éclat des faveurs que le ciel accorde à quelques-uns. Dans ce nombre, nous plaçons Mme de Mirbel. Ses travaux, depuis plusieurs années, la mettent, selon nous, en première ligne. La miniature, qui n'avait été regardée jusqu'ici que comme une branche très-secondaire de l'art, a été relevée par elle aux yeux des plus difficiles, jusqu'à la puissance de la plus belle peinture. Faire le portrait comme elle le fait, c'est aspirer glorieusement au rang d'Holbein, de Velasquez et de Van Dyck. Diderot raconte que, causant un jour avec un peintre d'histoire, Lagrenée, je crois, ce dernier lui dit : « Savez-vous pourquoi, nous autres peintres d'histoire, nous ne faisons pas de portraits? C'est que cela est trop difficile. » Lagrenée avait raison. Les passions des hommes sont presque toujours écrites sur leur figure ; un portrait, pour être vraiment remarquable, ne doit pas être seulement une copie littérale et matérielle du visage, il faut encore qu'on y trouve le caractère et les habitudes du modèle. C'est l'ame autant et plus que le corps qu'il faut peindre. Quelle autre qualité surpassera celle-ci dans un portrait? Comment dire que le peintre est

grand et digne de son nom, s'il l'a négligée? N'est-il pas réellement homme de génie, celui qui, après avoir lu dans les replis les plus secrets de la pensée, résume en quelques lignes sa découverte et la fait vivre sur la toile? Mme de Mirbel paraît avoir senti cela; elle cherche cette propriété toujours poétique, qui fait la valeur réelle d'un portrait. Ainsi nous allons bientôt reconnaître, si nous voulons étudier celui du président Ami, que c'est un des plus beaux de l'école moderne. Cet homme assis, la tête haute, porte dans son grand air tout ce que la magistrature peut avoir de dignité. Ceux qui ont connu le président disent que son portrait est fort ressemblant, mais que sa personne était privée de cette allure de haute distinction et de solennité. C'est que l'artiste a jugé qu'elle n'avait pas seulement à peindre un homme, mais aussi à représenter un magistrat. Pour elle, le président Ami était un de ceux qui administrent la justice du grand royaume de France. — Il y a au Musée un Louis XIV, par Rigaut, qui est un chef-d'œuvre dans ce genre. On ne peut rien concevoir de plus royal que cet homme, drapé d'hermine, un poing majestueusement posé sur la hanche, sans mouvement, comme un Jupiter qui n'a qu'à froncer le sourcil pour ébranler l'Olympe, calme, fier, entouré de flots de soie, de brocart, de velours et de glands d'or. On dit que celui qu'ils appellent le grand roi était un comédien qui représentait superbement; mais je doute fort qu'il ait jamais eu cet air-là. Il n'y a de roi semblable que dans la tête d'un artiste. Toute cette poésie peut s'accorder parfaitement avec la vérité, et nos peintres auraient plus d'occasion qu'on ne croit de l'employer, s'ils le voulaient. Comment se fait-il qu'ils n'aient tous pu faire jusqu'à présent de Louis-Philippe qu'un père dont on veut conserver les traits à ses enfans, ou un officier de garde nationale? Artistiquement parlant, Louis-Philippe est autre chose que cela, c'est le prince d'une grande nation dont il faut honorer jusqu'à l'image.

De même qu'il y a autant de physionomies différentes que d'individus, il y a autant de tons de chair que d'organisations diverses; et, selon cette organisation, la couleur de la peau se divise en une variété infinie de teintes qui constituent ce que nous appellerions volontiers l'individualité de la peau. S'il faut l'avouer, nous n'avons bien apprécié cette extrême finesse de la nature qu'en examinant les miniatures de Mme de Mirbel. Sous ce rapport, on peut la considérer comme un grand coloriste. Elle se rend un compte sévère de tous les accidens de la face, les plans les plus fins, ces mouvemens imperceptibles de la nature, que l'on peut à peine

sentir, elle les saisit avec un bonheur extrême. On les retrouve cette année dans le portrait de Louis-Philippe et dans celui d'une jeune femme appelée Mme P***. Jamais visage n'a eu plus de relief; jamais contours de tête n'ont mieux tourné sur l'ivoire. Si l'on pouvait craindre quelque chose, ce serait que Mme de Mirbel ne se laissât engager trop avant dans sa route d'observation, et ne finît, en se livrant trop aux délicatesses de détail que nous louons, par rapetisser la nature, qui se présente toujours large et grande. C'est, du reste, par cette minutie de recherche, on ne peut en douter, qu'elle est arrivée à faire profondément vrai et à établir sa supériorité sur les deux plus habiles portraitistes de notre école, M. Champmartin et M. Decaisne. Elle ne procède pas par une manière adoptée depuis long-temps et pratiquée journellement; chaque masque est pour elle l'objet d'une étude particulière, tandis que ses deux rivaux, moins puissans, moins réfléchis, ou pour dire beaucoup mieux, plus préoccupés d'autre chose, plus dédaigneux de la vérité, soumettent la nature à un parti pris, qu'ils ont reconnu tout à la fois beau et favorable à leur organisation. Aussi cherchez à vous rappeler l'ensemble des œuvres de ces trois artistes : ceux de la femme vous frappent par une variété infinie; ceux des hommes, au contraire, se ressemblent tous dans la ligne qu'ils ont réciproquement préférée. Les portraits de M. Champmartin appartiennent à une même famille, famille du Nord, au visage rond, aux yeux nébuleux, à la chair blanche, unie et molle. Tous les membres en sont calmes et impassibles : hommes ou femmes, ils ont tous quelque chose d'imposant et de grave. Les portraits de M. Decaisne sont aussi d'une même famille, famille flamande peut-être, au visage allongé, transparent, rose et blanc. Dans celle-là, toutes les femmes veulent être des duchesses; tous les hommes veulent avoir des airs de prince. C'est justice à leur rendre; ils réussissent parfois à ce qu'ils cherchent; mais, pour notre compte, nous aimerions mieux qu'ils gardassent leur naturel. Je n'ai jamais vu un portrait de M. Decaisne qui eût la peau brune, jamais un de M. Champmartin qui eût des yeux noirs; celui-ci teinte tout en bleu, celui-là tout en rose, parce que l'un et l'autre, quand le modèle se présente à eux, sont absorbés par un effet préconçu qu'ils veulent rendre; parce que l'un, pas plus que l'autre, n'emploie sa volonté à peindre juste. Loin de nous l'idée de faire entendre que leurs portraits ne sont pas ressemblans; ils ont trop d'intelligence de l'art pour donner un même type à toutes leurs figures, pour les jeter dans un moule commun; mais ils ont

le tort de leur prêter à toutes la même carnation. Une fois que l'on veut arriver aux nuances extrêmes de la nature, c'est une chose des plus difficiles de faire qu'une blonde n'ait pas la peau d'une brune. On conçoit cela. Tous les peintres ont une couleur à eux, et tous les modèles, au contraire, ont une teinte de chair différente. Il faut briser des habitudes prises pour reproduire le caractère particulier des mille organisations diverses qui viennent poser. On pense bien que si nous nous attaquons aussi rudement à MM. Decaisne et Champmartin, c'est qu'ils sont capables de soutenir le choc. Ce n'est qu'à ceux dont le talent mérite un examen sérieux que l'on demande de faire des efforts pour compléter les qualités dont ils sont doués. M. Champmartin est un des plus habiles dessinateurs de notre époque; ses figures sont toujours admirablement ensemble et ont un beau caractère. Il a cette année deux portraits que l'on peut considérer comme les plus belles choses qui soient sorties de son pinceau depuis M. Crussol. Nous ne trouvons à reprocher à celui de M. Mirbel que de manquer de la douce et calme sérénité du savant académicien. Celui de M. de Talaru est une véritable perfection. Le manque de solidité dans le modelé, nous nous servons de cette expression parce que tout le monde la comprend aujourd'hui, ce manque de solidité, qui est le défaut habituel de M. Champmartin, convenait merveilleusement à la nature effacée et toute blanche de son modèle. Ce portrait se distingue, en outre, par une grande vérité de mouvement, jointe à beaucoup de noblesse; alliance tout artistique, à l'aide de laquelle les bons peintres savent rendre le caractère exact de la nature la plus commune, tout en l'embellissant des beautés de l'art. M. Champmartin a exposé encore un portrait du roi, qui est, après celui de Mme de Mirbel, le plus ressemblant que nous ayons vu. Comme s'il avait voulu rivaliser avec l'habile peintre de miniature, son étude de Louis-Philippe est ce qu'il a fait de plus fin comme recherche du vrai; elle l'emporte de beaucoup sur celle de M. Ary Scheffer, qui est jaune et sans relief.

Le mérite particulier des portraits de M. Decaisne est une grande entente d'effet, c'est-à-dire une couleur toujours harmonieuse, une adresse extrême à savoir attirer l'œil sur le visage, lequel nécessairement doit être la partie principale d'un portrait. Un pareil talent ne peut appartenir qu'à un artiste intelligent, studieusement élevé à l'école des grands maîtres. Sitôt que vous jetez les yeux sur un ouvrage de Vélasquez ou de Van Dyck, il vous séduit avant même que votre reflexion distingue rien sur la

toile, comme une douce harmonie captive votre oreille avant que votre esprit puisse en saisir le motif. Cette magie de couleur qui charme, M. Decaisne l'a beaucoup cherchée dans son portrait de LA REINE DES BELGES. Elle distingue aussi l'étude fort ressemblante d'après M. Barre.

Tout en rendant, sous ce rapport, justice à M. Decaisne, nous ne pouvons omettre de signaler le défaut qui gâte toutes ses œuvres, une grande faiblesse de dessin; et par là je n'entends pas dire qu'il dessine moins bien que la plupart des peintres de notre école; c'est plutôt le vague et la négligence de ses contours que j'attaque, car la sévérité ou mieux encore la solidité du dessin est la base fondamentale de toute bonne peinture. — J'explique la distinction que je viens d'établir. — On entend par sévérité de dessin, une imitation exacte du modèle, une perfection de forme qui ne s'éloigne jamais des règles que la nature elle-même a posées. Raphaël est le Dieu de cette peinture sublime, non pas qu'il se soit interdit d'allonger une jambe ou de tourner un visage jusqu'au milieu des épaules quand il en a eu besoin, mais parce que ses lignes, autrement dit ses contours, sont toujours grandement proportionnés. Une telle pureté ne constitue pas à elle seule la bonne peinture : les ressources et les beautés de l'art sont infinies. Jordaens, dont nous avons vu beaucoup de tableaux en Belgique, s'est très-peu occupé, dans ses compositions, de choisir, à l'exemple de Raphaël, une belle nature; son dessin, ainsi que celui de son maître Rubens, est parfois fort incorrect; et pourtant, comme ce dessin est toujours très-ferme et soutenu par une grande puissance de coloris, son incorrection n'a pas privé les deux Flamands de l'immortalité que des lignes majestueuses et pures avaient acquise au divin maître italien. En général il ne faut exiger des artistes, nous ne cesserons jamais de le répéter, que ce que leur organisation leur permet de donner. Les perfections de l'art sont si incommensurables qu'on ne peut raisonnablement les exiger toutes d'un seul. Un olivier ne produit que des olives; ce serait folie de lui demander des grenades. On a vu si notre admiration pour Mme de Mirbel est complète et sincère, on a vu avec quelle joie nous avons dit cette belle fortune d'un artiste qui fait comme aucun n'avait fait avant lui, et que tout le monde applaudit! Nous n'en savons pas moins que les miniatures de Mme de Mirbel manquent généralement de grandes qualités harmoniques. L'esprit prend plaisir à regarder ces têtes dessinées avec une merveilleuse perfection, à observer leur caractère toujours noble, malgré la finesse des détails; mais on y chercherait vainement l'entente d'effet

dont nous parlions tout à l'heure. Qu'importe? l'œuvre n'est pas moins belle : Holbein est aussi grand, aussi admirable que Van Dyck.

Après les trois personnes dont nous venons de parler, on doit considérer M. Rouget comme le plus fort parmi ceux qui se sont spécialement consacrés aux portraits. Le GÉNÉRAL BEAUHARNAIS, père du prince Eugène, qu'il expose cette année, est d'une peinture très-simple et très-vraie. M. Schwiter possède au plus haut degré l'harmonie de ton, qui a fait l'objet de nos précédentes observations; nous avons vu entre autres, de lui, une étude de femme enveloppée dans un manteau vert, qui est d'un charme de couleur ravissant. Mme Rude dédaigne tout-à-fait cette qualité, à en juger par son tableau; rien là n'est adroitement sacrifié, rien ne se rapporte à la tête, qui devrait être le point principal, le centre rayonnant; la robe de satin est admirablement faite et l'emporte si fort sur tout le reste, que c'est bien plutôt le portrait d'une robe que celui de Mlle E***. Une autre femme, Mlle Élise Journet, a exposé un buste d'homme d'une peinture remarquablement énergique. Il faut à une femme une bien vive exaltation d'artiste pour manier une brosse aussi vigoureusement. Mlle Bresson a mis moins de force dans son portrait de Mlle LAMBERT, qui est d'une bonne simplicité. Celui de Mlle TOUSTAIN, par Mlle Georgine Gérard, serait également une chose de valeur si la pose était moins maniérée, et l'air de la tête moins vaporeux. Mettez à côté de ces noms celui de Mme Dalton, qui depuis plusieurs années envoie à l'exposition des tableaux de nature morte, d'une couleur superbe, et vous pourrez joindre cinq artistes aux femmes qui honorent beaucoup notre temps par un talent consciencieux.

M. Hesse est de ceux dont les œuvres portent le cachet de gravité que nous aimons : on se rappelle son brillant début. Les OBSÈQUES DU TITIEN, exposées il y a trois ans, fixèrent les yeux sur lui; on regrette qu'il n'ait montré depuis que des portraits, non pas que nous prenions pour un signe d'infériorité de faire seulement des portraits, mais parce que nous considérons l'universalité de talent comme un signe évident de supériorité. Van Dyck, sur la fin de sa vie, abandonna les grandes compositions. La recherche de la pierre philosophale, qu'il s'était mis dans la tête de trouver, le ruinait, et il fallait que le peintre exécutât vite beaucoup de portraits pour alimenter le creuset de l'alchimiste. Il n'avait plus le temps de composer des tableaux, mais il en avait fait de si magnifiques qu'ils rivalisent avec ceux de son maître Rubens. A voir la PRÉDICATION DE SAINT JEAN, par M. Champmartin, on peut s'affliger qu'il se soit ex-

clusivement livré depuis cinq ou six ans aux portraits ; mais il avait tracé auparavant de grandes et belles peintures, et elles furent si mal comprises que peut-être n'a-t-on pas le droit de lui demander pourquoi il l'abandonne. M. Hesse n'est point dans ce cas ; nous devons nous plaindre qu'il se soit arrêté sitôt. Au reste, ses deux derniers ouvrages attestent un changement fâcheux dans ses idées; ils sont contagionnés d'Ingrisme; la peinture a de la sévérité de contours, mais elle est sans relief et totalement privée de couleur, c'est-à-dire de vie : car la couleur, c'est la vie. Nous aurions préféré suivre M. Hesse dans sa recherche des Vénitiens. Il faut beaucoup le répéter aux artistes : la première loi qu'ils doivent s'imposer en entrant dans la carrière, c'est de se bien rendre compte de ce qu'ils sont capables de faire et de la ligne qu'ils veulent suivre. Ces hésitations, ces changemens de route nuisent à leur avenir. Le temps passé dans l'école que l'on abandonne est presque toujours du temps perdu, et il est remarquable que les artistes les plus distingués de notre époque sont ceux qui ont toujours marché dans la voie qu'ils avaient adoptée à leur point de départ. Voyez Robert, Granet, Decamps, pour ne citer que ceux-là. Nous ne conseillons pas de l'obstination, mais de la fermeté. Beaucoup de maîtres, nous le savons, ont modifié et même changé leur première manière, mais c'est quand ils rencontraient une école encore inconnue et qui leur semblait préférable. Aujourd'hui les artistes ont toutes les écoles sous les yeux ; ils doivent, dès leurs premiers pas, adopter celle où leur nature les porte, et pourra le mieux s'inspirer.

M. Mottez a envoyé deux portraits de Bruxelles. Celui surtout de la Princesse De Ligne nous a paru tout-à-fait beau. Il est conçu dans un grand style. La tête finement modelée domine bien la composition, et l'ensemble est d'une bonne harmonie de couleur. Mais un tableau que personne ne doit négliger, c'est le Duc de Montpensier (1792), par M. Faure; il renferme les meilleures qualités du genre. La figure entière a un aspect d'élégance et de juvénilité qui convient parfaitement à cet officier encore blond comme un enfant. Son visage est tendre et naïf; aucune passion n'est venue laisser de traces sur cette blanche physionomie. Le peintre a eu là une inspiration excellente; il y a de la force de pensée à concevoir ainsi un portrait. Il nous reste à citer les miniatures de M. Fradel et de M. Pommayrac. Tous deux sont élèves de Mme de Mirbel, et leur talent porte l'empreinte de vie qui distingue le maître; on se plaint avec raison qu'ils fassent partir, l'un et l'autre, tous leurs ouvrages d'une

base trop blanche : mais ils nous paraissent, à nous, mériter un reproche bien plus grave, c'est celui de manquer d'indépendance, de s'attacher trop servilement aux pas du professeur. Il est bon d'aller étudier à une grande école, mais il n'y faut jamais laisser sa volonté, son moi. C'est un bel éloge sans doute que de dire à un miniaturiste : vos ouvrages semblent être des copies de Mme de Mirbel ; cependant, nous n'aimerions pas être ainsi loués. Voilà qu'aujourd'hui, MM. Pommayrac et Fradel sont d'habiles miniaturistes : cela ne suffit pas ; s'ils veulent se faire un nom, il faut désormais qu'ils se fraient une route à eux. M. Jacques soutient dignement sa vieille réputation : dans son portrait en pied de Mme Gide, le jeu du pinceau est caché avec beaucoup d'art. Mme Augustin a peut-être moins de souplesse, mais elle rachète ce défaut par une grande sagesse de dessin. Elle a exposé un portrait de femme dans lequel il y a une main très-bien exécutée. C'est une hardiesse dont nous lui tenons compte d'autant plus volontiers que les peintres en miniature ne nous y ont pas accoutumé.

Après avoir mentionné un superbe portrait d'homme, au pastel, par Mlle Clotilde Gérard, et aussi quelques pastels de M. Giraud, qui ont beaucoup de verve, nous n'aurons plus à nous occuper que de M. Henri-quel Dupont. Celui-ci se place en dehors par des qualités toujours soutenues. Le bien chez lui n'est pas un accident, un bonheur de hasard qui protége chez d'autres des œuvres ordinairement médiocres ; le mérite que l'on remarquait les années précédentes dans ses pastels, une touche fine et délicate, on le retrouve encore au même degré cette année. Ce que fait M. Dupont manque ordinairement du jet de force et d'énergie que l'on aime à retrouver partout ; mais c'est toujours tendre, distingué et plein de charme. Nous préférons dans son exposition le portrait de la Petite Fille. Il est difficile de rien voir de plus gracieux comme composition, de plus fin et plus léger comme exécution, que ce petit ange. La nature de l'enfance est rendue comme il n'y a que les artistes à part qui sachent le faire.

Avec un portrait de M. Lehmann, plein de caractère, et un autre de M. H. Scheffer, qui est très-dur, mais qui a un beau sentiment de recherche, voilà tout ce qui nous a paru digne d'être mentionné. Il est probable que j'en passe, et des meilleurs peut-être ; mais comment faire pour tout voir, tout découvrir au milieu de cette innombrable armée? On consacrerait les deux mois de l'Exposition à examiner que l'on n'y parviendrait pas. Nous avons

regardé avec la plus scrupuleuse attention, avec l'envie de n'oublier volontairement personne, et nous notons tout ce qui nous a frappé : on ne peut nous demander davantage. Il faut même nous savoir gré de nous être dévoué, pour ne pas manquer de justice, à cette froide nomenclature; c'est une généreuse abnégation d'écrivain, dont beaucoup d'artistes peut-être n'useraient pas envers nous. Du reste, nous devons dire comme observation générale, que nous n'aurions jamais pu nous faire une idée, si nous ne l'avions vu, du mauvais goût d'ajustement qui règne dans la masse des portraits de femmes, et des airs apprêtés que les peintres ont le tort de leur laisser prendre. On ne conçoit guère la manie qu'ont presque toutes les femmes de s'affubler, pour se faire peindre, de grandes toilettes qu'elles ne mettent souvent qu'une fois par an, et dont le moins grave défaut est de leur enlever toute naïveté de mouvement : nous en avons remarqué un grand nombre, coiffées de ces incroyables turbans, inventés par nos stériles marchands de modes, et de ces toques insignifiantes, toutes chargées de plumes faites, je crois, dans l'intention de montrer à la postérité que malgré l'élégance dont se piquent les Françaises, elles n'ont pu trouver d'autre ornement pour leur tête que les plus embarrassantes et les plus sottes inventions du monde.

On ne voit pas au Salon le portrait de M. Molé; M. Ingres n'a pas voulu qu'il fût exposé; M. Ingres trouve qu'on n'a pas pour lui assez d'admiration en France, et il se venge d'une patrie ingrate en lui refusant ses ouvrages. Les familiers se sont chargés de la parole du maître. C'en est fait : le maître nous délaisse, il nous abandonne à nous-mêmes. « Le public l'a vu pour la dernière fois, écrivait-on textuellement lors de son départ pour Rome. Son atelier sera désormais son unique salon d'exposition. Ce n'est point là serment léger ni d'auteur ni d'amant : l'effet suit la parole. L'œuvre magnifique qu'il vient d'achever, le portrait de M. Molé, ne paraîtra pas à l'Exposition de 1855. L'heureux M. Molé n'a obtenu qu'à ce prix l'une des plus belles pages de l'école française. Le public est sous l'interdit. » Qui est le plus coupable, du maître qui se retire dans sa tente, parce qu'il ne se trouve pas assez prôné, ou d'une patrie dans laquelle il y a des hommes de talent pour écrire sérieusement de pareilles choses? Nous n'avons pas vu le portrait de M. Molé. On nous a dit que le propriétaire l'aimait beaucoup, et notre délicatesse répugnait à obtenir de lui la permission de voir une peinture que nous aurions pu être dans le cas de critiquer. Nous ne pouvons donc en parler. D'un autre côté, il y aurait outre-

cuidance à venir examiner, à propos d'un tableau absent, la manière de M. Ingres, et à combattre les admirations de parti pris. Nous nous taisons; mais tout en respectant ce qu'il y a de vraiment beau dans une persévérance comme celle du peintre du SAINT SYMPHORIEN, nous devons déplorer l'aveuglement de son amour-propre. Espérons que M. Ingres reviendra sur un premier mouvement d'humeur. Il n'est pas digne du ferme courage qu'il a montré toute sa vie d'abandonner ainsi le champ de bataille au moment où l'on ne peut savoir qui l'emportera. Quand les chevaliers étaient en présence, celui qui sortait volontairement de la lice était considéré comme vaincu.

Nous voulons terminer aujourd'hui notre article en parlant de quelques ouvrages qui n'ont pu trouver place encore dans nos observations. Alors il ne nous restera plus à voir que les tableaux d'église, auxquels nous consacrerons notre prochain article, et les paysages, que nous joindrons à la sculpture pour clore notre travail sur l'Exposition. Après cela, nous laisserons reposer nos lecteurs et leur donnerons plus tard l'examen promis des ouvrages refusés par le jury.

Commençons par un dessin à la plume, que M. Allier a envoyé de Bourbon-l'Archambault. C'est une composition très-étendue, tout un petit poème. L'auteur a pris une ballade bourbonnaise; il a fait un dessin au-dessus de chaque strophe, qu'il a écrite avec des lettres ornées, et il a encadré et lié tout ensemble avec des ajustemens gothiques d'un goût et d'une invention réellement extraordinaires. M. Allier est un de ces hommes de province, ignorans de toutes notions d'école, vierges des lieux communs parisiens et pleins d'une séve qui surabonde. Sa ballade est extrêmement curieuse et d'une originalité parfaite. Ce n'est pas de l'art appris, c'est de l'inspiration, mais une inspiration heureuse et féconde. Il est évident que M. Allier ne pourrait faire un tableau; la science lui manquerait. L'inexpérience se trahit à chaque pas dans sa JOLIE FILLE DE LA GARDE; mais on y trouve aussi un sentiment très-pur du gothique et une poésie de conception qu'un homme doué d'une merveilleuse aptitude artistique peut seul posséder. Il n'y a de rapport entre le dessin de M. Allier et les ouvrages dont nous allons parler que l'obligation où nous sommes de les jeter sur la même page. On nous permettra donc de ne point chercher de transition pour dire que Jeanne d'Arc a encore fourni cette année le sujet de cinq ou six tableaux. C'est une bien glorieuse vie que celle de Jeanne d'Arc. On croit lire une légende en lisant son histoire, tant sont ma-

gnifiques l'exaltation de cette jeune fille ingénue et l'ardeur céleste qui la précipite à travers les combats, où elle surpasse les plus intrépides guerriers en valeur et en habileté! Jeanne d'Arc vécut et mourut pour son pays. C'est une idée bonne et patriotique que de la peindre dans toutes les circonstances de sa vie. La pauvre femme du peuple, qui osa prendre sur elle les destinées de la France, sera toujours belle à présenter à nos souvenirs et à notre admiration. Cependant, comme un tableau ne saurait mériter notre attention par cela seul qu'il est bien pensé, de tous ceux qui l'ont mise en scène, nous ne pouvons citer que M. Jollivet et M. H.-J. Scheffer. M. Jollivet a choisi le moment où elle paraît devant le tribunal qui la condamna à mort. Sur la vaste toile qu'il a employée, le tribunal forme un grand carré au milieu duquel est l'héroïne. Guillaume Érard, montrant le bourreau d'un geste fougueux et impitoyable, lui crie : « Abjure! » Et elle lève le bras pour prononcer cette réponse naïve : « Je m'en rapporte à l'Église universelle si je dois abjurer. » Le vice mortel de ce tableau est d'être froid et mal senti. Jeanne d'Arc a une robe grise, garnie de fourrures blanches, ouverte sur le côté, de façon à laisser voir tout le bas de sa jambe! M. Jollivet mérite, outre cela, un grave reproche, celui d'avoir voulu peindre des paroles. La peinture ne peut représenter qu'une action ; car il lui est impossible d'indiquer le moment précis où le geste s'accorde avec le discours. N'y a-t-il pas une grande ignorance des premières lois de l'art d'aller lui demander ainsi ce qu'il ne peut faire? M. Jollivet a réparé les torts de sa Jeanne d'Arc par un *Lara* méditant, qui est d'une bonne expression et d'une belle couleur. Preuve nouvelle à l'appui d'une vérité démontrée pour nous : c'est qu'il est plus facile de faire un petit tableau qu'un grand.

M. H. Scheffer a pris Jeanne-d'Arc au moment où on la conduit au supplice. Le prêtre qui l'a trahie se jette à ses pieds et invoque son pardon ; le moine qui l'accompagne les regarde avec une sorte d'épouvante. Il ne nous semble pas qu'il soit très-heureux d'avoir pris l'intérieur d'une charrette pour lieu d'une pareille scène ; peut-être est-ce parce que la conception manque de caractère et qu'on ne retrouve dans le tableau de M. H. Scheffer, peint d'ailleurs avec beaucoup de soin, ni l'époque, ni Jeanne d'Arc, la sainte fille mystique? M. Collin est beaucoup plus fort que MM. Jollivet et H. Scheffer ; sa Station de Gitanos a de l'accent et de la vérité : trois figures y sont réellement belles, et cependant on regarde bien moins son tableau que ceux dont nous venons de parler. Cette remarque, que

tout le monde a pu faire, assure parfaitement la solidité des principes que nous avons émis jusqu'ici sur la moralité de l'art. Certes, si MM. Jolivet et Scheffer n'avaient ennobli leurs pinceaux d'une grande pensée, d'un souvenir inspirateur, nous n'aurions pas eu à parler d'eux, et ils prendraient place après M. Collin. Ils ne sont pas doués de cette puissance du génie, qui captive par une beauté éternellement nouvelle et vivifiante; mais ils ne manquent pas non plus du talent qui peut donner une valeur honorable à leurs travaux, lorsqu'ils éveillent la sympathie du spectateur. S'ils avaient peint une corbeille de fruits, leur œuvre eût été fort insignifiante, tandis que la pensée qui soutient les deux Jeanne d'Arc leur donne de la portée.—Encore une fois, ce serait une niaiserie de croire que nous voulons faire des artistes autant de professeurs de morale la brosse ou le ciselet à la main. Nous prêter de pareilles idées, ce serait se charger d'un ridicule. Que les hommes de génie s'inspirent uniquement au splendide foyer qui les illumine! Heureux créateur de ces types nobles et purs qui impressionnent vivement les ames les plus vulgaires, quelque sujet qu'ils traitent, ils serviront toujours bien le monde. Nous ne sachons pas que Mozart ou Weber aient jamais pensé à donner une leçon utile à la société en écrivant le Don Juan ou le Freichutz, et cependant il est certain que vous ne les entendez pas sans éprouver les émotions les plus bienfaisantes. Jamais Listz n'a joué du piano devant moi sans que ma tête se relevât avec fierté, sans que mon esprit, exalté grandement, sortît vainqueur des mille étroites passions qui nous rapetissent. Si j'avais un ennemi, et que je le rencontrasse après une symphonie de Beethoven, je lui offrirais le baiser de paix. Nous l'avons déjà dit, le beau porte en soi la plus haute moralité, mais il n'est pas donné à tous les hommes d'atteindre ces sublimes régions de l'art. Ceux qui ne sont pas ainsi en communication avec Dieu doivent donc, autant pour nous que pour préserver leurs œuvres de l'oubli, les rendre socialement utiles, en les appliquant à consacrer ce qui est bien et à flétrir ce qui est mal.

V. Schoelcher.

Bien que nos lecteurs n'aient guère besoin de cela, nous croyons devoir rectifier plusieurs erreurs qui se sont glissées dans l'impression de nos deux premiers articles.—Dans le second, page 46, au lieu de à travers les *fenêtres*

d'une vieille porte, lisez *fentes ;* page 50, au lieu de où *les hommes* se ruent, lisez où *ils* se ruent ; même page, au lieu de une théorie de *moralité*, lisez *moraliste ;* page 53, au lieu de le caractère de *génie* prosaïque, lisez *gêne*. Nous ne nous serions pas occupés de ces fautes, si quelques-unes ne nous faisaient dire des choses un peu ridicules. Ainsi, page 59, au lieu de la surabondance de *génie*, lisez *d'énergie*. De même, dans le premier article, page 332, au lieu de *principaux* gentilshommes, lisez *pimpans ;* page 333, au lieu de la reconstruction exacte de *l'école*, lisez *l'époque*.

PEINTRES CONTEMPORAINS.

LOUIS ET THÉODORE GUDIN.

Il était environ six heures du matin; la lumière fausse et blafarde d'une orageuse journée d'équinoxe (le 4 mars 1823) commençait à poindre, et la pluie, fouettée par de violentes rafales, venait battre et ruisseler aux vitres d'un atelier de peinture, situé dans une maison de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

A la vive clarté d'une lampe que faisait pâlir le jour naissant, assis auprès du feu, deux jeunes gens semblaient écouter le bruit du vent avec un plaisir mélancolique, et jouir de ce bonheur de contraste qui fait trouver, pendant l'orage, tant de charme au bien-être du foyer.

Ces deux jeunes gens étaient Louis et Théodore Gudin.

Tous deux étaient arrivés à cette phase décisive de la vie des grands peintres où les longues et incertaines études ont porté leur fruit, où la pensée, jusque-là confuse, se dessine et se formule nettement, où l'on dépouille les derniers langes de l'école, parce que le *soi*, l'originalité, commence à poindre. Phase unique dans la vie de l'artiste, où il a comme une radieuse prévision du brillant avenir tant de fois rêvé; c'est alors, c'est dans ces rares et fiévreux instans d'hallucination, que les plus vastes et les plus grandioses conceptions lui paraissent faciles et réalisables; c'est enfin pour lui l'heure d'une sereine et noble confiance dans sa force et dans sa volonté.

Louis et Théodore Gudin en étaient donc alors à cette époque de leur

carrière, si féconde en aspirations et en espérances sublimes. Unis, dès l'enfance, par le plus impérieux sentiment d'affection fraternelle; plus tard, plus étroitement liés encore par une entière parité de goût, de projets et d'études; tous deux originaux dans leurs conceptions, ils venaient de se promettre, dans ce dernier entretien, de fondre leurs deux génies en une seule et puissante idée artistique, comme ils avaient uni leurs cœurs dans une sainte et profonde affection, voulant imiter ces deux artistes de l'école florentine, qui, peignant, aux mêmes toiles, laissèrent deviner à la postérité la part de chacun dans ces glorieux travaux. Aussi, en songeant aux résultats de la fusion de ces deux talens si complets, on ne peut que déplorer amèrement la fatalité qui les sépara; car le hasard ne rapprocha jamais deux natures plus heureusement douées.

Avant de songer à la peinture, Théodore Gudin, par une bien singulière et peut-être instinctive prévision, s'était passionnément épris du métier de marin. Un brave et digne capitaine américain, M. Burke, ami de sa famille, se chargea de son apprentissage; et Théodore Gudin, malgré les larmes de sa mère et de son frère Louis, qui voyaient de funestes présages dans de furieux coups de vent d'équinoxe, dont la violence causa plusieurs sinistres au moment de son départ de Dieppe, Théodore Gudin, dis-je, appareilla pour New-York le 15 septembre 1819, sur *le Manchester-Packet.*

Après trois années de navigation et de séjour en Amérique, Théodore Gudin revint en France; les grandes scènes de cette nature primitive, l'immensité de l'océan, les vastes solitudes du Nouveau-Monde avaient impressionné vivement cette imagination rêveuse et ardente, et le capitaine Burke admira souvent avec quelle impassible témérité le grand peintre futur, qui alors ignorait lui-même sa glorieuse vocation, malgré les plus grands dangers, épiait jusqu'aux moindres effets pittoresques de la tempête ou de l'ouragan, sans se rendre compte de ce besoin impérieux d'observation.

A son retour à Paris, Théodore Gudin trouva son frère en voie de succès progressifs; car Louis Gudin, guidé par la rigoureuse logique du génie, avait trouvé l'inspiration dans un ordre de faits qui devaient sympathiser profondément avec la tendance naturelle de ses idées: — à son imagination bouillante, chevaleresque, mais souvent mélancolique et sombre, il fallait un sujet fécond en contrastes à la fois éclatant comme une fanfare de guerre, ou triste et poignant comme un chant de regret. Il eut

vite choisi. La gloire des armées de France était insultée par les partis. Napoléon était à Sainte-Hélène. Louis Gudin retraça nos batailles gigantesques avec une âpre et brûlante énergie, et trouva, dans son indignation, le secret de cette poésie grandiose et mélancolique, qui saisit à l'aspect de ses compositions, immenses comme celles de Martin, puissantes et colorées comme celles de Salvator Rosa.

Et l'on ne taxera pas ces paroles d'exagération, si l'on a seulement vu ses gravures des *Victoires et Conquêtes*, admirables encore de mouvement et de pensée, bien qu'un burin malhabile ait perdu en partie le style et le caractère imposant des originaux.

Quant à ces derniers, M. Théodore Gudin les a recueillis à grands frais, avec un pieux respect pour la mémoire de son frère. Nous dirons, avec plusieurs maîtres de notre école, qu'une suite de tableaux conçue d'après ces magnifiques dessins, telle que voulait et pouvait l'exécuter Louis Gudin, avec son incroyable vigueur de coloris, soutenu de son dessin pur et sévère, eût été une des plus grandes créations artistiques des temps modernes.

Ce fut donc au milieu de cette carrière si pleine de séve, et qui florissait déjà, que Théodore Gudin trouva son frère Louis, en revenant d'Amérique. Les succès de Louis lui révélèrent sa vocation; Théodore, déjà grand peintre par la pensée et l'observation, céda facilement aux instances de son frère qui, par l'instinct d'un cœur aimant, devinait peut-être à quel avenir il était appelé. Aussi, un matin, Théodore Gudin, accompagné de son frère, alla bravement déclarer à sa mère qu'il serait peintre, et qu'il renonçait à la marine.

L'excellente mère fut aussitôt de l'avis de ses fils, préférant de beaucoup les orages de la vie d'artiste aux orages de la vie maritime, et Théodore Gudin, suivant son frère à l'atelier de Girodet, se mit à l'œuvre avec une ardeur incessante.

De ce moment les études de Théodore Gudin ne furent plus qu'une suite de succès inespérés, dont on comprendra l'incroyable rapidité, en songeant que, pendant trois ans, il avait étudié la nature avec une attention profonde; il ne lui restait donc plus à acquérir que la partie matérielle de l'art, *le faire*, *la main;* aussi bientôt il sut traduire sur la toile le fruit de ses observations, si long-temps méditées, avec cette puissance et cette vérité naïve de coloris qui le placèrent si haut dans l'école.

Ce fut alors, en se rendant compte de leurs progrès mutuels, que les

deux frères eurent cette pensée de fondre leurs deux forces en une; et que l'on songe aux prodiges que cette pensée eût produits, si Louis Gudin eût peuplé les vastes et admirables paysages de son frère, et si Théodore Gudin eût peint les horizons profonds et les cieux sombres ou étincelans qui se déroulaient sur les immenses batailles de son frère! D'après cela, à quelle hauteur n'eussent pas atteint ces deux génies, éclairés par une critique franche et soutenus par une émulation touchante et fraternelle!

Les deux frères devaient commencer par retracer cet épisode d'un Canadien qui, voyant malgré ses efforts son canot entraîné vers la chute d'une énorme cataracte, se résigne et s'abandonne à l'impétuosité du courant.

Qu'on se figure cette profonde solitude, ce torrent furieux encaissé dans un roc couvert d'une végétation géante, cette chute d'eau bondissante et reflétée des derniers rayons du soleil; et puis, au milieu de cette nature imposante et sombre, se laissant entraîner à l'abîme qui l'engloutira peut-être, un homme, seul dans un frêle canot, qui s'abandonne à cet épouvantable danger avec le calme stoïque du sauvage!... Quel tableau!... Que l'on en juge par le passé de l'un et l'avenir accompli de l'autre!...

Ce fut à creuser et à discuter l'exécution de ce tableau, qui devait être d'une très-grande proportion, qu'une partie de la nuit du 3 au 4 mars avait été employée par les deux frères... D'autres projets aussi les avaient occupés; une large et féconde série de travaux s'était déroulée à leurs yeux : jamais l'avenir ne leur avait paru plus souriant et plus beau! Exaltés par ces pensées de gloire et de poésie, ils ne pouvaient dormir; une inexplicable irritation nerveuse, qu'ils attribuaient au temps orageux de l'équinoxe, les agitait; plusieurs fois les larmes leur vinrent aux yeux sans qu'ils pussent s'expliquer pourquoi; jamais enfin leur conversation n'avait été plus intime, plus tendre, plus remplie de vœux fervens l'un pour l'autre.

Lorsque le jour fut tout-à-fait haut, sur les huit heures du matin, Louis et Théodore Gudin, avant de sortir, allèrent embrasser leur mère; elle fit les plus vives instances à ses fils pour qu'ils renonçassent à aller naviguer sur la Seine dans une embarcation appartenant à un de leurs amis. En vain la pauvre mère leur représenta la violence du vent, la pluie; les deux frères persistèrent. Louis était souffrant. Malgré cela, ils partirent.

Je l'ai dit: c'était une triste et orageuse journée d'équinoxe; des nuages épais, gris et rapides, chassés par l'ouragan, couvraient d'un reflet som-

bre les eaux jaunâtres de la Seine, qui, soulevées par ce vent impétueux, se brisaient sur les arches des ponts en lames assez fortes.

Environ vers les neuf heures du matin, l'attention des curieux qui bordaient les quais fut attirée par la manœuvre, plus intrépide que savante, d'un petit canot noir à lisse rouge et à pavillon blanc, qui louvoyait entre les ponts Royal et Louis XVI. Le vent était alors si violent, qu'un des plats-bords de cette frêle embarcation rasait la surface de l'eau et menaçait de la faire sombrer à chaque instant. M. de Beaumont, ex-aspirant de marine, tenait le gouvernail; Théodore et Louis Gudin étaient à l'avant de cette yole.

Partis du pont Royal, on les voyait arriver sur les culées du pont Louis XVI avec une effrayante rapidité. Quelques bateaux de blanchisseuses et plusieurs trains de bois encombraient les approches de la première arche. Au lieu de virer de bord afin de ne pas s'engager dans cet étroit passage, M. de Beaumont laissa malheureusement porter, manqua la passe, et le canot, entraîné par le vent et le courant, alla se briser contre l'arête de l'arche.

Le choc fut si épouvantable que l'embarcation, mise en pièces, coula presque aussitôt. M. de Beaumont est entraîné par le courant, et disparaît. Louis Gudin disparaît aussi; mais son frère, excellent nageur, plonge pour le sauver, le saisit et revient sur l'eau, soutenant son frère évanoui, et appelant du secours à grands cris... Plus de mille personnes se pressaient sur le pont, et regardaient cet épouvantable accident avec une cruelle et imbécile curiosité... Pas une ne porta secours à cet homme qui criait : Sauvez mon frère!

Des gens du port, des mariniers, étaient là tout près, sur les trains de bois : quoique dans un bateau à rames il n'y eût pas le moindre danger, pas un n'osa démarrer un canot pour aller sauver ces deux hommes, dont l'un était évanoui, et dont l'autre, s'affaiblissant de plus en plus, rassemblait ses dernières forces pour crier encore une fois, avec l'horrible accent du désespoir : Mon frère!... Sauvez donc mon frère!!!

— Rien... personne ne bougea... Ces gens avaient peur, ou pensaient sans doute aux cinquante francs que rapporte le corps de chaque noyé. — Aussi quand ils virent les deux hommes disparaître; car Théodore Gudin, ayant épuisé ses forces à lutter contre le courant, était à son tour entraîné par le poids du corps de son frère, qu'il ne voulait pas quitter; quand ces gens, dis-je, eurent vu disparaître les deux frères, trois ou quatre

des plus braves démarrèrent un bateau, et s'avancèrent prudemment près de l'arche : un dernier élan de rage et de désespoir ramena un instant Théodore Gudin à la surface de l'eau ; un des bateliers lança son croc et le manqua... Un second fut plus heureux, et l'atteignit par son collet, au moment où il coulait à fond, et le retira évanoui, mourant... mais il le retira seul...

Le corps de Louis Gudin fut retrouvé un mois après, mutilé, dépouillé de tout, par les riverains de je ne sais quel village du bord de la Seine, qui lui coupèrent un doigt pour lui voler une bague, et cela à quatre lieues de Paris, et cela avec une si exécrable avidité qu'on aura peine à me croire.

A peine revenu d'une longue maladie, causée par cet effroyable événement, Théodore Gudin, sachant que le corps de son frère avait été retrouvé dans ce village, s'y rendit, pour tâcher de recueillir tout ce qui lui avait appartenu. — Les pillards du cadavre avouèrent, parlèrent d'une montre, d'une bague, d'une chaîne, trouvées sur un mort ; dirent qu'ils savaient bien qui les avait, — mais que pour ravoir ces objets il fallait *les payer, et les bien payer...* — Le malheureux frère offre le double, le triple de leur valeur ; les riverains ne veulent rien entendre. — Un ami de Théodore Gudin, outré d'une si épouvantable cupidité, court se plaindre au maire de la commune, qui répond benoîtement : — Hélas ! que voulez-vous, monsieur ? si mes administrés ont ces objets, on ne peut pas non plus leur donner la torture pour les ravoir ou leur prouver qu'il les ont ; le mieux est de passer par où ils veulent. — Quand l'ami revint, Théodore Gudin avait conclu son précieux marché, en payant vingt fois la valeur de ces objets qu'il recherchait avec une si pieuse et si sainte avidité. — Cela s'est passé et se passerait encore à cinq lieues de Paris, en pleine civilisation, quand le progrès nous déborde. Cela s'est passé sur le vertueux sol où florissent tant de lois électorales, municipales, nationales, départementales... Et puis l'on ira chercher, pour nous épouvanter, je ne sais quelles narrations de la rapacité féroce des sauvages de l'Océanie !....

Ce fut ainsi que mourut Louis Gudin, à peine âgé de vingt-deux ans. Nous sommes heureux et fiers d'avoir, dans cette imparfaite esquisse biographique, donné une analyse de cette vie si courte, si remplie, et qui promettait un si riche et si fécond avenir pour la gloire de l'école française. On se souvient du beau tableau de *Kléber en Égypte*, qui fut une des

premières pages exposées par Louis Gudin. On a tout dit sur la noble et touchante composition de ce sujet et sur la mâle énergie du coloris. Un autre tableau, d'une époque un peu plus avancée, et qui se distingue déjà par la touche indélébile du grand maître, restera comme preuve éternelle et désespérante de tout ce que pouvait Louis Gudin. Ce tableau appartient à M. le colonel Feisthamel, qui a bien voulu nous laisser admirer cette magnifique page de nos annales militaires.

Louis Gudin était de taille moyenne et d'une vigueur presque athlétique; sa physionomie, ouverte, franche et bonne, avait parfois une expression de tristesse poignante, surtout depuis qu'une perte, irréparable pour son cœur, eut marqué son front du sceau du malheur et fait vibrer en lui une corde bien douloureuse peut-être, mais qui lui révéla tout un monde d'impressions nouvelles, et jeta sur ses plus éclatantes conceptions je ne sais quel reflet sombre et mélancolique.

Si j'en crois mes souvenirs et les regrets de tous ceux qui l'ont connu, Louis Gudin, liant, dévoué, plein de cœur, avait aussi une volonté de fer; mais ce qui frappait surtout en lui, c'était cette expression de bonté gracieuse et naïve, qui naît peut-être de la conscience d'une haute supériorité, que nous appellerions presque la bonté de la force. Nous avons parlé de son affection pour son frère; nous ne pourrions lui comparer que son culte pour sa mère. Encore une fois, regrets éternels sur cette vie qui manqua si tôt et si cruellement aux destinées promises.

Dans un prochain article, nous nous occuperons spécialement de M. Théodore Gudin, et de trois remarquables tableaux qu'il a exposés cette année.

EUGÈNE SUE.

CHRONIQUE.

Le ministère anglais vient de tomber au bruit de la motion de lord John Russel, et aux applaudissemens de la chambre des communes. Il faut quelques jours encore attendre une recomposition, car il est impossible de suivre la presse anglaise, bien plus aventureuse que toutes les presses du monde, sur les espérances chimériques qu'elle se plaît à fonder sur les ruines du parti tory.

La Bourse de Paris ne s'est pas plus émue de ce fait que de la mort du duc de Leuchtenberg, moissonné à la fleur de l'âge sur ce rivage portugais déjà fatal à don Pédro. Les couronnes sont pestilentielles à Lisbonne.

Mina poursuit paisiblement sa carrière de fusillades et de contre-marches. Il s'amuse à présent à passer par les armes les pères des jeunes Navarrais qui ont pris parti pour don Carlos. Celui-ci ne peut pas rester au-dessous d'un pareil adversaire, et tous les villages suspects lui servent de cigarettos. C'est le beau idéal de la guerre civile.

Le début de M. le duc de Fitz-James à la chambre des députés, les nouvelles vraies ou supposées qui nous arrivent d'Alger, et la lecture du cinquième acte d'Arbogaste, dont M. Viennet a mortifié l'Académie, n'ont rien d'assez intéressant ou d'assez positif, pour que nous tardions plus long-temps à parler des représentations théâtrales qui ont rempli cette semaine.

— THÉATRES. — THÉATRE-FRANÇAIS. — CHARLOTTE BROWN. — S'il fallait en croire les auteurs qui écrivent pour la scène française, l'Allemagne serait le pays le mieux doté de chartes stupides, de mœurs barroques, de types biscornus : le pays où l'on ignore le plus volontiers les lois de la rai-

son, du bon sens et du savoir-vivre. Nous avons signalé quelquefois cette manière de procéder des vaudevillistes, qui consiste à prendre un grand-duc quelconque, qu'on appelle le *grand-duc* tout court; à l'entourer d'un conseiller imbécile, nommé *Bétemann;* d'un ministre des finances nommé *Chipemann*, d'un général brusque et taquin, nommé *Rudemann;* à plonger ce personnel, barbouillé de mousse de bière, dans une atmosphère de pipes, au bruit de la valse de rigueur et de la ballade funèbre, et à couper le nœud de leur pièce avec une loi, un usage ou une tradition supposés en vigueur dans les états imaginaires du grand-duc anonyme. Ce moyen était d'un grand secours sous la restauration, alors qu'on était forcé d'exporter d'abord les ridicules indigènes pour les réimporter sur la scène française. Alors on mettait tout sur le compte des grands-ducs allemands, ou des kans tartares, ou des empereurs chinois. Le public savourait l'allusion. Mme de Bawr n'a voulu reproduire aucun personnage actuel de notre monde politique. Nous jouissons d'ailleurs du droit de faire des peintures exactes et crues, de dire des noms à haute voix, de grimer des visages d'après des ressemblances connues, toutes choses plus positives que l'allusion, dont la transparence amusait souvent le public, comme un bas fin et bien tiré fait valoir une jolie jambe. Mme de Bawr n'avait à représenter qu'un intérieur de famille où il se passe une chose assez incroyable, assez folle; de ces choses qui ne se passeraient pas en France, dans un ménage bas-breton; et c'est encore la pauvre Allemagne qui paie la folle-enchère de cette invraisemblance dramatique.

M. de Rosberg, qui pourrait bien s'appeler *Bétemann* en raison de la bévue qu'il a commise, a marié son fils Henri à la nièce d'un tailleur. Or, la ville où le mariage a eu lieu est tellement grande, les habitans s'y connaissent si peu, que M. de Rosberg ne soupçonne pas l'existence d'un tailleur dans sa famille; et pourtant cet oncle n'est pas un tailleur dans le vieux, mais un tailleur riche et en renommée. Il reste à M. Rosberg une fille à marier, jeune fille mieux avisée que son frère, et qui a donné dans l'œil du prince héréditaire, on ne sait de quel trône : le père de celui-ci, c'est-à-dire le prince régnant, on ne sait sur quel peuple, vient lui-même chez M. de Rosberg proposer l'alliance de son fils, et au même instant se présente ce terrible tailleur qui, par malheur, ne s'appelle pas *Couturemann.* On lui fait une espèce de leçon à l'aide de laquelle il passera pour un comte; mais ce rôle le gêne comme un habit aux entournures étroites, et la fraude se découvre. M. de Rosberg est furieux, mais le prince régnant n'y regarde pas de si près, et le mariage de son fils est conclu : voilà bien le plus libéral grand-duc qui se soit jamais vu!

On voit que le bon sens de tous les pays, et surtout ce bon sens allemand, si proverbial, est singulièrement outragé dans ce petit passe-temps féminin

que s'est donné l'auteur. La compensation de cet oubli de la raison et du vrai se trouve dans l'esprit de quelques détails qui ont acquis une grande valeur dans les mains de Mlle Mars et de Monrose, cet acteur si pénétrant que la Comédie-Française a eu le tort de mécontenter, et qui va s'éloigner pour jamais.

Il nous semble pourtant que le Théâtre-Français recrute assez difficilemen sa troupe moissonnée par le temps, ridée, blanchie, rhumatisée par l'âge. La retraite de Monrose serait vivement reprochée à la direction, dont ce n'est pas la première faute. C'est un compte à régler plus tard; il nous suffira de dire que LE MISANTHROPE a été scandaleusement joué, avant CHARLOTTE BROWN : il n'est guère possible d'imaginer un pareil laisser-aller, un pareil ensemble de nullités, de négligence inconvenante. Il n'y a que Mlle Mars qui se soit souvenue d'elle-même, et du chef-d'œuvre dont elle était la seule interprète.

— OPÉRA. — *Représentation au bénéfice de Mlle Taglioni.* — BRÉSILIA. — Un parterre converti en stalles d'un louis, dru, compact comme un parterre à deux francs, quatre rangs de loges encombrées de toilettes éclatantes, couronnés d'un amphithéâtre, ce jour-là trop étroit, où se heurtaient des têtes foulées comme des grains de raisin dans un pressoir, voilà l'aspect pittoresque de cette soirée. Le résultat matériel de cette représentation, 25,000 fr. de recette; il y a de quoi donner du jarret à un danseur de plomb; je connais même des gens qui sauteraient bien haut pour la moitié. Si Mlle Taglioni ne nous avait pas habitués à ses merveilles, elle aurait pu trouver de grands stimulans dans cet hommage du public, qui a tant de peine à traduire ses admirations en billets de banque. Pour procéder par ordre et par la méthode de l'affiche, nous dirons que Féréol, l'acteur qui a toujours froid ou peur, a été peureux à ravir dans le premier acte de la DAME-BLANCHE, que Nourrit a été gracieux, et Mme Dorus-Gras assez faible, et qu'en somme cette musique, si spirituelle et si caressante, a produit une sensation très-agréable.

Mais la seconde partie musicale de ce spectacle coupé en deux, moitié chant, moitié danse, doit laisser un mémorable souvenir. Il a été possible à Rossini de rencontrer des exécutans qui rendissent partiellement, et avec des moyens incomparables, quelques-uns des rôles qu'il a écrits. Jamais pourtant on n'a pu atteindre à cette perfection d'ensemble, à cette puissance des masses dont les artistes de l'Opéra se sont piqués mercredi dernier. Ils semblaient se faire, il est vrai, une question d'amour-propre de rendre avec éclat cette musique dont ils étaient sevrés depuis si long-temps. Mlle Falcon surtout, que nous regrettions naguère de ne pas voir dans le rôle d'Anaï, nous a surpris, nous devons le dire, par les belles notes qu'elle a données

dans ce finale. C'est elle qui l'a dominé, et non M. Levasseur. M. Levasseur, qui a un si bel instrument, ne paraît pas prendre son art au sérieux; on dirait qu'il s'ennuie à chanter : ce que d'autres font avec ardeur, lui le fait avec paresse. Mlle Falcon peut voir, par l'effet qu'elle a produit dans le finale de Moïse, combien nous avions raison de l'engager, dimanche dernier, à pratiquer la musique des grands maîtres; et la direction de l'Opéra ferait mieux d'employer le jeune talent de cette cantatrice dans Moïse, qu'il est de son devoir de remonter à neuf, et de nous donner tout entier, que de le fatiguer dans ce déluge de notes qu'on appelle la Juive. L'acte de Moïse a été représenté une seconde fois vendredi dernier, aux applaudissemens de tous les habitués, qui regrettaient pourtant d'entendre, dans les ensembles, la ventriloquie de M. Wartel, substituée à la voix de Nourrit.

Toutes les fascinations de costumes, de décors, de danses, de nudités, avaient été réservées pour Brésilia et le bal de Gustave; car on ne connaît rien de moins somptueux que la mise en scène hâtive, improvisée, du premier acte de la Dame blanche, si ce n'est la mise en scène ressuscitée, poudreuse et mangée des vers, du troisième acte de Moïse. Ces comparses accoutrés de casaques flottantes, armés de sabres fantastiques, et coiffés de cuvettes dorées, dont l'intention hiéroglyphique n'est justifiée par rien, attestent les progrès que l'art du costume a pu faire depuis quelque années. Pourquoi M. Duponchel, le célèbre costumier de l'Opéra, n'a-t-il pas porté son habile main sur ces vieilleries? M. Duponchel croit-il indigne de lui de s'occuper de la mise en scène des ouvrages de Rossini?

Brésilia, dit l'affiche de l'administration, Brésila, ou *la Tribu des Femmes*, dit le livret que la galanterie de M. Véron fait distribuer à ses habitués, est un ballet conçu dans le système nouveau, dans ce système qui a banni les singeries de la pantomime, ôté à M. Montjoie ses culottes courtes et ses épaulettes de général, à Mlle Legallois ses désespoirs, à M. Élie ses niaiseries amoureuses, à M. Mérante sa paternité musculaire, à Mme Montessu ses lutineries non moins musculaires! Ce n'est donc plus un ballet d'action, un ballet où l'on exprime l'amour en se pressant les côtes, le mariage en rapprochant les deux index, la mort en précipitant les mains vers le souffleur, le bonheur en les levant en haut, l'espérance en montrant du doigt le lustre de la salle; c'est un de ces ballets flottans dans la vapeur d'une tradition, rencontrés dans des espaces imaginaires. Brésilia est un épisode de l'histoire supposée d'une peuplade inconnue, gouvernée par une reine qui n'existe pas plus que les grands-ducs de Mme de Bawr, et qui pourtant ne s'allie pas à des familles de tailleurs; dans ce pays-là on s'en passe. M. Taglioni est comme Alexandre, il n'est pas à l'aise dans le monde connu; il lui faut des mondes nouveaux, qu'il

peuple, arrange, gouverne de la façon que vous allez voir. Une peuplade de femmes américaines s'est réfugiée dans une contrée sauvage, défendue de tous côtés par des rochers inaccessibles. Elles vivent en paix dans cette forêt vierge du Brésil, je dirais vierge comme elles, si la reine dont elles reconnaissent le pouvoir, n'était une veuve, qui, privée de son mari, tué par une peuplade voisine, a choisi cette retraite pour le pleurer, en associant à sa douleur quelques centaines de femmes. C'est tout simplement une espèce de couvent champêtre, une manière de prendre le voile en plein air, de se cloîtrer dans vingt-cinq lieues carrées. La chasse, la pêche, le tir à l'arc et mille autres passe-temps inutiles à énumérer, remplissent les jours de cette communauté aux jambes nues; un tombeau renfermant les restes du mari de la reine rappelle seul à ces sœurs chasseresses que, par-delà les rochers, il existe des hommes, tant est miraculeuse l'habileté gouvernementale de cette reine à plumes rouges, pour étouffer des idées fatales à sa puissance et à son projet de douleur éternelle.

Que deviendrait au bout de trente ans une peuplade ainsi constituée? Là n'est pas la question : on nous la dépeint à son aurore, riche de jeunes filles qui tiennent encore un serment téméraire. Aussi est-il bien hardi ce Zamore qui a osé franchir les frontières de l'état féminin, et venir prendre sur le front de Brésilia endormie un baiser sans façon, comme en prend un papillon enivré dans le calice d'une rose. Ce contact illicite réveille Brésilia : elle veut percer l'intrus d'une flèche, puis se radoucit, l'aime, danse avec lui, et le cache dans une broussaille pour le dérober à la vue de ses compagnes et de la reine; mais la jalousie de Méloé a découvert sa retraite. Il est menacé, gardé à vue, et enfin mis au concours et gagné dans une lutte d'agilité, d'adresse et de danse, par Brésilia, qui veut à l'instant même donner la liberté à son esclave. La reine s'y oppose, parce qu'elle craint de laisser connaître le secret de sa retraite. On procède par la voie du scrutin pour savoir s'il ne vaut pas mieux se défaire de Zamore; mais une émeute sérieuse le tire d'affaire. Brésilia compte des partisans dans la peuplade; elle les soulève, et tous les dissidens en assez grand nombre abandonnent dans la forêt vierge la reine veuve et la jalouse Méloé. Une retraite en bon ordre est ordonnée par la rebelle Brésilia. Son armée se retire à reculons, la flèche en joue. A ce moment un arc se détend (les uns disent celui de Mme Dupont, d'autres celui de Mlle Duvernay), et une flèche va se planter en vibrant dans la cannelure d'une des colonnes voisines de la loge de M. le duc d'Orléans. Par bonheur, cet épisode, non prévu par le livret, n'a occasioné aucun accident. A la seconde représentation, toutes les flèches étaient arrondies, et lord Clenricarde, qui occupait vendredi la loge du prince royal, n'a pas couru le danger d'être éborgné.

Il ne faut donc considérer Brésilia que comme un de ces cadres fragiles

dans lesquels M. Taglioni possède l'art de dessiner des groupes heureux, de gracieux quadrilles au milieu desquels apparaît la figure poétique de sa fille. Mlle Taglioni a trouvé dans les ressources inépuisables de sa grâce et de son bon goût, des moyens tout nouveaux : on se rappelle ce coquet *renversement* qui a fait la fortune du premier acte de LA RÉVOLTE : il ne faut pas moins admirer un pas très-original, dont l'invention lui appartient, et qu'elle a créé pour BRÉSILIA ; c'est une sorte de course circulaire et terre à terre, de l'effet le plus entraînant.

La musique du ballet nouveau est de M. le comte de Gallenberg, comte allemand, célèbre dans son pays, qui porte dans son blason une clef de sol sur champ d'azur : M. de Gallenberg a composé la musique de soixante-dix ballets, au moins : sans juger bien sérieusement, et sur une seule audition, celle de BRÉSILIA, nous pouvons dire qu'elle a semblé gracieuse, et surtout rhythmée avec une grande intelligence des nécessités chorégraphiques.

Le bal de GUSTAVE couronnait dignement le spectacle. On lui avait laissé le brillant *rococo* de son Olympe, son frénétique galop et son étourdissante bacchanale des *folies* ; on l'avait enrichi d'une surprise, le pas nouveau des demoiselles Elssler, et d'une singularité, le menuet dansé par Mlle Taglioni et Vestris. Mlle Fanny Elssler a été jugée dès le premier jour comme une des plus jolies danseuses qu'on ait vues. A son amour-propre de femme, c'est un compliment de mince valeur que nous adressons là. En général, la beauté intrinsèque des danseuses n'existe que dans les vaudevilles, les nouvelles, les rêves d'étudians de première année et les marchés des mères de théâtre. Comme artiste, elle doit aussi faire peu de cas d'une telle flatterie ; car elle a d'autres succès à espérer. Sa danse vive, pétillante, forte et gracieuse à la fois, heureusement entrecoupée de poses voluptueuses, dont l'admirable complaisance de sa sœur Thérèse lui permet de perfectionner tous les détails, a marqué la place qui lui convient et assure pour long-temps la faveur dont elle reçoit les témoignages. La toilette des deux sœurs a été très-goûtée : les papillons qui forment leur coiffure et la garniture de leurs robes produisent un effet très-piquant et très-original.

Une musique lente et solennelle nous a bientôt fait pressentir ce classique menuet du vieux temps dont Vestris avait voulu pour cette fois ressusciter les graves révérences et les respectueux tours de main. Tout le monde connaît Vestris, le dernier de sa race ; chacun sait que c'est un vieillard sec, nerveux, chaussé en escarpins par les temps de dégel ; un homme qui n'a pas d'âge, qui a peut-être deux cents ans, qui en vivra peut-être quatre cents ; le comte de Saint-Germain de la danse, qui a tout vu, dansé avec tout le monde, avec la cour de Louis XVI, avec les

femmes demi-nues du directoire, et qui passe encore tout son temps à dresser des terpsichores en herbe, comme dirait le CONSTITUTIONNEL, que les épiciers mêmes ne veulent plus lire qu'en sacs ou en cornets. Vestris est entré costumé à la Louis XIV, conduisant Mlle Taglioni, poudrée, en paniers, en talons rouges, costumée à ravir. Ce pas de menuet a été remarquable par la tenue décente et l'exquise distinction de Mlle Taglioni, et l'élégance de grande maison dont Vestris s'est piqué; tout ce travail aristocratique a failli être compromis par une cheville rebelle qui ne voulait pas endurer les tricotemens de l'autre cheville, et qui menaçait de refuser son concours à l'équilibre de Vestris, mais la volonté du maître de la machine a fait entendre raison au membre insurgé, et le dernier des Vestris n'est pas tombé. Une pluie de bouquets et de couronnes a jonché ces planches que la bénéficiaire foulera long-temps encore de son pied aérien, et sur lesquelles le vieux maître est venu, pour lui rendre hommage, laisser ses dernières empreintes.

— VARIÉTÉS. — VAUDEVILLE. — LE PÈRE GORIOT. — Des deux PÈRES GORIOT, un seul a survécu, celui des Variétés. Le Vaudeville a égorgé le sien d'assez bonne grâce; aussi n'en parlerons-nous que pour faciliter un rapprochement. Sur tous les deux, il est une chose utile à dire, c'est qu'il était impossible de faire une bonne pièce de théâtre avec le roman si vrai de M. de Balzac. L'amour du père Goriot pour ses filles est tellement idéal qu'il a besoin d'être expliqué à l'aide des développemens les plus étendus, et que l'auteur a dû recourir à des efforts de psychologie incroyables. Si vous supprimez un seul des anneaux de cette chaîne de dévouement, tous les autres dévouemens deviennent des folies dignes de pitié. Or, la scène ne vit pas de monologues, de méditations, de syllogismes, mais de mouvement, d'action; alors il faut bouleverser LE PÈRE GORIOT de M. de Balzac, faire ici de Vautrin un honnête homme, là du père Goriot un père qui a encore 500,000 francs, ce qui n'est plus d'un vrai père Goriot; lui ôter une fille comme au Vaudeville, lui en donner une troisième comme aux Variétés, total : quatre pour deux théâtres, l'un portant l'autre, ce qui revient au même.

Il est de si mauvais goût d'insister sur les fautes des gens qui les confessent, que nous laissons dormir en paix le GORIOT de MM. Ancelot et Paulin, dans lequel on remarquait une volonté assez formelle d'oublier la composition du livre. Il n'y a plus à s'occuper que du GORIOT de la raison sociale Théaulon, Jaime et Comberousse, qui s'est mieux trouvé d'une imitation plus servile. Outre la baronne et la comtesse, ce Goriot a donc une fille naturelle qu'il a abandonnée, pour laquelle il tient en réserve un capital de 500,000 francs, et que Vautrin a recueillie. Vautrin,

qui sait le prix d'un pareil secret, ne veut le lâcher qu'à bon escient. Il propose donc à Rastignac d'épouser une dot de 500,000 francs, moyennant une remise de 100,000; mais Rastignac refuse ses offres, parce qu'il est amoureux d'une petite fille qui est précisément l'enfant naturel du père Goriot et l'héritière que Vautrin voulait escompter. Mais le mystère de cette naissance se révèle; la réalisation des espérances de Rastignac s'opère gratuitement : il n'en coûte pas un sou au jeune amoureux, il n'en revient pas un liard à Vautrin. Celui-ci, ne pouvant empêcher la reconnaissance du père et de l'enfant, vient lui-même la précipiter, en se posant comme honnête homme. « Je suis volé, dit-il; j'ai fait une bonne action. »

Le seul reproche qu'on puisse faire à l'ouvrage de M. Théaulon, c'est de ne rien apprendre de nouveau : on connaît tous ses personnages, déjà on les a vus agir; on se rappelle la peinture si fidèle de la pension bourgeoise, on a médité sur le Père Goriot et son terrible abandon, admiré l'affreuse poésie de Vautrin. A cela près qu'elle n'apprend rien, n'invente rien, cette pièce est spirituelle, bien conduite, et surtout fort applaudie. Si le roman de M. de Balzac n'existait pas, ce serait un petit chef-d'œuvre : si les éloges circulaires de l'administration des Variétés n'avaient pas fait dire à tous les journaux que Vernet, comme père Goriot, était aussi beau que Bouffé comme père Grandet, nous aurions été heureux de faire ce rapprochement, qui est juste et vrai : Vernet est admirable!

— On nous écrit de Londres : La troupe de l'*English opera house* vient d'être renforcée d'un puissant auxiliaire; la séduisante Jenny Vertpré vient de reparaître dans la Reine de seize ans et dans la Chatte métamorphosée en femme.

Depuis son dernier voyage, Jenny Vertpré n'a rien perdu de ses agrémens physiques, et son talent semble s'être encore développé, s'il est possible. Elle a rempli le rôle de la reine avec cette charmante naïveté, ce goût admirable que nous lui connaissions déjà. Dans la Chatte, son jeu a eu toute la malice et la grâce *féline* de celle qu'elle représentait. Aussi l'enthousiasme de ses nombreux admirateurs lui a-t-il témoigné combien le peuple anglais apprécie et goûte son précieux talent.

LUIZ DE SOUZA, PAR FERDINAND DENIS [1].

Comme presque tous les hommes d'imagination qui ont voyagé, M. Denis aime à prendre pour théâtre de ses romans les contrées qu'il a visitées. Cette fois, la scène se passe en Portugal, à l'époque de la funeste expédition de don Sébastien en Afrique. Nous ne chercherons pas ici à esquisser la fable du roman de M. Ferdinand Denis; nous aimons mieux profiter du court espace qui nous est accordé pour lui soumettre une observation que la lecture de son livre nous a suggérée.

M. Ferdinand Denis, en érigeant sur un piédestal historique les personnages de son drame, s'est cru dans l'obligation de représenter avec fidélité la physionomie de l'époque. Cette préoccupation, légitime au fond, l'a peut-être entraîné trop loin. Son marquis de Kleist, les entretiens cabalistiques de ce personnage avec le juif Manassé, l'érudition approfondie de ces deux initiés, peuvent trouver une justification dans la fermentation ardente qui faisait, à cette époque, travailler toutes les intelligences; mais n'est-ce pas un malheur, dans un livre d'imagination, d'avoir à se justifier? Est-il même possible de se justifier d'un mérite qui nuit à l'intérêt principal du livre? Dans un roman, l'intérêt ressort nécessairement du développement des caractères et du jeu des passions : c'est là le principal. L'encadrement, si savant qu'il puisse être, n'est jamais qu'accessoire. Walter Scott lui-même, quelle que soit l'habileté de son procédé de restitution, ne serait pas le plus grand romancier de l'époque si, au milieu des temps passés, si ingénieusement reconstruits, il n'avait su faire mouvoir des caractères originaux, vrais, des intérêts habilement conduits. Or, je le répète, l'histoire et la cabale nuisent, dans l'ouvrage de M. Denis, à la libre mise en scène des personnages. C'est presque une étude à faire; la science tient là trop de place, au détriment de la nature humaine. Ce défaut, qui d'ailleurs n'est ni commun ni contagieux, ne nous empêche point de rendre justice au talent déployé dans cet ouvrage. La plupart des figures sont indiquées avec justesse, et n'auraient besoin que d'être accusées avec plus de force, pour mériter à l'auteur des éloges auxquels nous sommes obligés d'apporter quelque restriction.

[1] 2 vol. in-8°, chez Gosselin.

— M. Prosper de Lagarde vient de faire paraître chez le libraire Audrin un volume intitulé : Voyage dans de Pays Basque. L'auteur y a fait entrer des détails jusqu'ici peu connus sur cette petite et singulière peuplade que son origine, son caractère et surtout sa langue ont constamment tenue dans un isolement presque complet de tous ses voisins. Il a su d'ailleurs joindre à ses récits et à ses descriptions des souvenirs historiques qui en augmentent l'intérêt. Cet ouvrage, écrit avec facilité et naturel, est d'une lecture agréable et attachante.

— La mère de Mlle Elisa Mercœur s'occupe, en ce moment, du soin pieux de rassembler les manuscrits de sa fille et d'en préparer une édition qui formera trois volumes in 8°. Les productions inédites de ce jeune talent formeront la majeure partie de cette collection ; ils ajouteront aux regrets déjà si vifs que sa mort a causés. La souscription est faite au profit de Mme Mercœur ; cette publication sera, pour son cœur maternel si douloureusement frappé, la plus noble consolation qui puisse lui être offerte ; car elle sera pour la mémoire de sa fille une gloire nouvelle ; ce sera aussi pour l'infortunée mère un utile soulagement à la détresse où l'a plongée la mort de la jeune Élisa, son unique soutien. Le public, nous n'en doutons pas, accueillera avec empressement cette entreprise doublement recommandable. Le prix de la souscription pour les trois volumes est de 20 fr. Déjà les noms les plus honorables se sont fait inscrire.

Ces témoignages d'intérêt ne sont pas les seuls qui aient accueilli la perte qu'a faite Mme Mercœur. Une jeune et habile virtuose, Mlle Mazel, qui fut l'amie d'Élisa, doit prochainement donner, au bénéfice de sa mère, un concert, pour lequel nos plus habiles artistes ont souscrit d'avance.

DE L'ART ET DES ARTISTES

EN BELGIQUE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Un peuple curieux, c'est le peuple de Lilliput. Il est permis d'ignorer sous quel degré de latitude il existe, mais tout le monde n'a pu encore oublier ses incroyables efforts pour monter jusqu'au nez de Gulliver. Le géant Gulliver une fois échoué sur la côte de Lilliput, ce peuple de pygmées profite de son sommeil pour dresser contre les épaules mêmes du colosse ses mâts de cordes et ses échelles; il met en jeu son armée et ses catapultes, ses généraux et ses couleuvrines d'un pouce. Ceux-ci en veulent aux grandes bottes de Gulliver, d'autres à sa montre et à ses poches. Ces manœuvres bouffonnes inquiéteraient à peine le géant, si, dans son sommeil, il n'était pris d'aventure du besoin d'éternuer. Il éternue en effet, et le tremblement de terre a lieu; le peuple nain s'est enfui.

A notre sens, cette fiction grotesque résume merveilleusement le génie actuel du peuple belge. Il a pour vice saillant l'imitation. Vassal de Paris qu'il a choisi pour maître et seigneur, corrompu par les échanges commerciaux, incertain lui-même de sa portée et de sa force, il préfère subir le joug et recevoir l'impulsion. Paris, cet autre géant aux mille bras, plus robuste et plus inexpugnable que Gulliver, occupe à cette heure les travailleurs de la Belgique; ils voudraient aussi arriver jusqu'à ses épaules, interroger les pulsations du colosse. Ils le tiraillent

en tout sens, le volant et détroussant à leur gré, lui prenant sa lithographie et ses brochures, sa constitution et ses princesses, ses omnibus et son racahout. La fureur de l'imitation a saisi ce peuple, si peu imitateur jusque-là, qu'il gardait en avare ses inventions, et jouissait comme un digne margrave des laborieuses récoltes de ses terres. S'il existait, en effet, un peuple qui pût se passer de ce perpétuel trafic avec un autre, vivre de lui-même et sans se donner au premier venu, n'était-ce pas ce peuple de Belgique? Ses communes avaient été le berceau de l'industrie moderne, son commerce luttait avec celui de la Hollande, ses intérêts matériels étaient grands, si grands, qu'ils éveillaient la sollicitude ministérielle de Colbert, et que les réglemens de la Belgique devenaient la base des célèbres ordonnances de ce grand homme. Vous venez de voir la peinture assise en reine sur les Flandres, les dominant et les remuant à son gré; cette peinture était née du sol, et ne devait sa force qu'à elle-même. Pendant qu'elle planait ainsi, noble et forte, sur ses domaines, Paris n'avait, lui, ni peinture ni peintres; Paris la copiait, et continua long-temps de l'aller chercher lui-même, le chapeau à la main, jusque dans ses plus petits villages flamands. Depuis Marie de Médicis qui fit venir Rubens, jusqu'à Louis XIV qui se choisit Van Der Meulen pour premier peintre, que d'hommages rendus à cette opulente nourrice de l'art, à cette terre puissante et féconde! La Belgique pouvait donc se soutenir à l'aide de sa propre force, elle avait des approvisionnemens admirables et toujours prêts. Ses monumens, ses chroniques, l'exemptaient même de ravitailler sa littérature; sa littérature, si pauvre qu'elle fût, était dans son passé et dans ses luttes de territoire; elle existait, et dans ses historiens si complets qui ont tout dit, et dans ces monumens de l'Espagne et de la grande foi catholique qui disent plus encore. Traversée depuis par les guerres continues de la France, de l'Autriche et de la Prusse, inquiétée dans sa rêverie paisible, elle n'en poursuivit pas moins sa tâche d'artiste, émigrant pour revenir, laissant l'Allemagne livrée à de raides imitations, la France à la médiocrité bourgeoise du pinceau, l'Italie au misérable accomplissement de sa décadence. La Belgique récusait alors plus que jamais ce contrat d'asservissement aux autres pays; la peinture de Boucher elle-même, malgré sa vogue, n'eut pas de prise sur elle. Van Breda donnait à ses batailles le feu et l'élan de celles de Wouwermans; Louis XV achetait à ce peintre quatre tableaux à son passage d'Anvers, comme pour honorer en lui le débris de cette grande et belle école. Jacques de Roore, également

d'Anvers, reproduisait Van Orley; Crépu, quoique moins précieux de touche que de Heem et Mignon, peignait les fleurs avec une perfection de légèreté merveilleuse; le chevalier Breydel, élégant seigneur, qui menait un train de prince, retraçait des siéges, des attaques, des campemens, dont il jetait les esquisses sur des jeux de cartes, avec la verve et la facilité d'un mousquetaire. Malgré sa décadence, la Belgique continuait donc les traditions; elle n'allait pas demander aux autres pays sa vie et sa force. Elle luttait encore avec une mince poignée d'artistes contre ce mauvais goût des peintres de France; elle préférait les vigoureuses esquisses de Téniers au fard misérable et aux roses pompon de Watteau. Le peintre David, ce Masaniello de la peinture, qui eut aussi sa révolution, put voir, en venant habiter Bruxelles quelque temps après la tourmente révolutionnaire, combien peu la tendance de l'art avait changé sur cette terre patiente, circonscrite dans ses chères études. Vainement apportait-il avec lui un système de peinture nouveau pour ces hommes, vainement déroulait-il à leurs yeux ses toiles grecques et romaines, ses athlètes et ses Hercules académiques, il ne put recruter que de débiles soldats; Paelinck, Odevaère, Navez, enveloppés dans les draperies antiques, continuèrent mesquinement et sans foi les traditions du maître. S'il nous fallait parler longuement de cette école, qui se traîne encore tristement, à l'heure qu'il est, entre les inflexibles lois du style grec et l'enflure républicaine de David, son fondateur, nous serions véritablement embarrassés. Cette fraction française de la Belgique, qui prend en pitié les hérésiarques, végète dans les conditions scolastiques de 93; même exagération de manière et de raideur, affection des draperies mouillées et des profils, absence d'idéalité et de sentiment, peinture de concurrent pour le grand prix. On ne conçoit pas comment, après l'exemple funeste de David, et son erreur de *Mars et Vénus*, cette école persiste dans sa sécheresse de pinceau et de doctrine. Journellement exposée à voir des Rubens, à les toucher et à les sentir, comment s'endort-elle dans sa voie de fausseté? Si la peinture de David doit être morte quelque part, c'est à coup sûr en Belgique, où elle est aussi déplacée que les tragédies de Vondel, le vieux Shakspeare hollandais, le seraient sur un théâtre de France. David était bien à la convention pour laquelle il peignait; il était loin de former anachronisme avec ses grands héros nus au milieu des sans-culottides de l'époque, et des rassemblemens armés de la nation; c'était le peintre adroit d'une Odyssée fangeuse; il relevait la guillotine de toute la splendeur de Rome et des Thermopyles. Ce

fut donc une localité merveilleusement spéciale pour ce peintre que Paris : Tatius, Brutus, Léonidas, sont l'expression de ces grands courages ou de ces grandes infamies tribunitiennes d'alors qui étonnaient ou épouvantaient la France. Les tableaux de David, c'est la révolution broyée au rouge ; son école, un immense atelier d'anatomie humaine, avec des dates et des faits. Moins poète que Girodet, moins enflammé que Gros, surtout moins habile à secouer toute une époque dans ses langes, et à la jeter ensuite pêle-mêle sur la toile par un sublime élan de pensée, David ne pouvait espérer de revivre dans ses élèves ; il leur enseignait laborieusement ses défauts, et voilà tout. Déplacés de leur cadre d'époque, ses tableaux devenaient de froides études, ses imitateurs l'achevèrent, la parodie le tua. Nous nous demandons encore ce que cette peinture sèche et raide venait faire dans la Belgique ! Que le peintre s'y retirât pour y vivre tranquille, rien de mieux ; mais qu'il prétendît greffer son école sur ce sol d'antipathies et de répugnances, c'était folie. Certes, ils durent être étonnés, les admirateurs de la sainte et vieille peinture flamande, en voyant David poser ainsi fièrement sa tente vis-à-vis celle de Rubens, dans le pays même de Jordaens et de Van Dyck ! Napoléon aurait décrété lui-même cette peinture, et l'eût mise à l'ordre du jour, que ces naïves consciences d'artistes n'en eussent pas été plus émues. Supposez un instant l'école de David reconnue souveraine dominatrice, quel bouleversement dans ce paisible royaume ! Adieu *le genre* aux doux parfums ! Adieu les étoffes moelleuses de Terburg, les paysans ingénus de Metzu, les femmes satinées de Miéris, les paysages de Ruysdaël et d'Hobema ! Adieu ces loisirs studieux et ces charmantes recherches de pinceau, ces pots en éclats qui coûtent tant de veilles au peintre, ces linges de ferme, ces murs crevassés, ces fruits, ces gibiers vivans ! Voici le génie flamand tout changé, les peintres auront des échasses. Le style historique et le nu envahiront tout, les bourgmestres deviendront Césars, et les taverniers robustes serviront de prétexte aux Manlius ! La palette de Carl Dujardin et de Berghem est brisée, l'histoire romaine est à l'ordre du jour en Flandre, les treilles amoureuses de Téniers sont rompues, les tables de Sébastien Franck renversées, les figures grimaçantes de François Hals sont mises à l'index, le cor ne retentira plus dans les chasses de Sneyders ! Quelle désolation parmi ces tranquilles amis de l'hydromel et du lambic ! quelle consternation au camp des peintres ! Heureusement la révolution n'a pas eu lieu.

La peinture académique se trouve cependant représentée encore à

Bruxelles ; M. Navez, élève de David, se charge d'y perpétuer les Caracalla. M. Navez a un fort bel atelier, miraculeusement situé dans Bruxelles ; il est membre du conseil de régence, chevalier de l'ordre du Lion belge : c'est tout ce que nous pouvons dire de M. Navez. Odevaère est mort, et M. Paelinck continue à peindre l'antique ; ce triumvirat ne ressemble-t-il pas aux sénateurs romains mourant dans leur chaise d'ivoire ?

Grâce au ciel, la jeune école est pleine de séve en regard de ces ruines. Disséminée dans les grandes villes de la Belgique, abritée sous les cathédrales gothiques, studieuse et recueillie près des monumens, elle aiguise dans le silence chaque flèche de son carquois, prête à entrer en lice dès que les ailes lui seront venues. Elle est jeune et triste, cette pauvre école de Flandre ! Elle sent tout le poids de son passé et l'indifférence du siècle qui lui succède, elle craint surtout la contagion mercantile et l'anéantissement de sa foi. A Bruxelles, c'est un jeune homme doux et modeste, timide comme une idylle de Gessner, et qui peint des moutons aussi argentés que ceux de Paul Potter ou de Roos ; à Anvers, c'est un peintre ardent, enthousiaste de la vieille couleur de Rubens, et qui a fait ainsi rétrograder courageusement son pinceau jusqu'aux enfantemens laborieux de ce grand génie. Gand, Louvain et Liége mûrissent aussi, sous leur ciel brumeux, d'autres réputations et d'autres hommes ; nous tâcherons de les analyser rapidement, moins dans ce qu'ils ont déjà produit que dans ce qu'ils nous semblent appelés à produire. Pour nous, les prévisions ressortiront du fait même des doctrines ; nous serons heureux d'encourager les premiers cette jeune école, et de tendre la main à ces fils de Rubens et de Van Dyck.

M. Verboeckhoven, qui reste à Bruxelles, semble avoir choisi Paul Potter pour maître. Il peint les animaux avec un rare bonheur ; ses esquisses sont elles-mêmes de petits tableaux de chevalet fort achevés. La perspective de ses fonds est vaporeuse, un peu trop italienne et bleue par instans, trop diaprée d'émeraudes et de tons frais. Quelques études de M. Verboeckhoven, études de terrains fauves et durs qui rappellent les Ardennes, et que vous pourrez feuilleter chez lui dans un livre d'esquisses, prouvent à quel degré de vérité ce peintre arriverait, s'il voulait s'astreindre moins souvent à la tyrannie minutieuse du genre. Nous avons vu de lui une *Attaque de Chevaux par des Loups*, d'une admirable fermeté d'exécution. C'est une peinture armée de griffes qui contraste singulièrement avec les petits moutons blancs à la Deshoulières qui figurent dans son atelier. Cet atelier est lui-même fort curieux, il possède en na-

tître une biche, un lion et un loup. C'est une fable de Phèdre que vous trouvez dès l'entrée; il ne vous reste plus qu'à causer familièrement avec ces hôtes terribles, messeigneurs le loup et le lion. Les dessins de M. Verboeckhoven sont très-recherchés par les amateurs d'album, et surtout fort bien payés par les Bruxellois et les Hollandais.

La ville d'Anvers, la vieille nourrice de Rubens, possède un jeune homme d'un beau talent, M. Wappers. M. Wappers, il y a de cela quelque quinze ans, était un petit écolier espiègle et lutin qui s'amusait à défaire les vieux clous dorés de la chaise de Rubens (1) pour les vendre à des Anglais. Il va sans dire que le malin vendeur gardait les vrais clous, et les remplaçait par une poignée de clous apocryphes. Ce petit écolier est devenu aujourd'hui un homme de génie; lui seul mérite la place de directeur de l'académie d'Anvers, place si mal remplie par M. Van Brëe, infâme regratteur de tous les tableaux de Rubens. M. Van Brëe, il faut le dire en passant, ose en effet retoucher tout à son aise les plus belles toiles de ce beau génie, il outrage et salit chaque jour Rubens, comme la chenille et le limaçon salissent la fleur. Les cheveux vous dressent à ce sacrilége quotidien, à ce crime flagrant et tranquille de chaque jour. Cet homme refait des Rubens avec autant de célérité que le gouvernement belge refait des hommes d'état; il corrige, commente, amplifie Rubens, le drape et *l'harmonise* suivant sa naïve expression. Pour qu'on ne vienne pas nous accuser ici de partialité ou de mensonge, nous ferons connaître les divers chefs d'accusation que les admirateurs de Rubens pourraient intenter devant un tribunal d'artistes à ce directeur d'académie.

Premier délit : *Le Sauveur en croix entre deux larrons.* Tout le monde sait que ce tableau est le chef-d'œuvre de Rubens. M. Van Brëe a *retouché* la robe noire de la Magdeleine que Rubens avait obscurcie soigneusement d'une demi-teinte; il a remanié en entier la composition du ciel, ciel de Calvaire, lourd et noir, ainsi que Rubens l'avait voulu; ciel d'un bleu cobalt, tranchant et clair, ainsi que son *maître* Van Brëe l'a voulu ensuite.

Deuxième délit : *Jésus-Christ mort entre les bras de son Père.* Le Saint-Esprit descend et plane sur cette scène, qui représente la Sainte-Trinité. M. Van Brëe a porté encore la main à ce magnifique modèle de raccourci. Il l'a violacé de tons sales, il a détruit le jeu des glaces et la sou-

(1) On conserve encore à Anvers cette chaise gothique.

ROYAL

plesse des ombres. Ce Christ, déjà cadavre, ce Christ aux chairs flasques et vertes, dont les bras sont froids, les lèvres d'une pâleur glacée, M. Van Brëe *l'harmonisa* récemment à sa manière : il emporta d'un coup de torchon la valeur de ses ombres et de ses superbes demi-teintes.

Le troisième délit de M. Van Brëe, le plus audacieux, le plus inouï, le plus sacrilége, celui qui montre à quel point les gouvernans de Belgique sont inertes ou stupides, c'est le tableau de *la Communion de saint François*. En rapprochant dans notre mémoire *la Communion de saint Jérôme*, par le Dominiquin, admirable chef-d'œuvre que nous vîmes en Italie, et celle de saint François par Rubens, nous sommes contraints presque malgré nous d'assigner la plus belle part de mérite à cette dernière. La seule position du corps du saint, la vérité des têtes de moines, la splendeur et l'harmonie de ce cadre, et plus encore sa miraculeuse conservation, semblaient devoir le mettre à l'abri des outrages du sieur Van Brëe. Le directeur de l'académie d'Anvers n'en a pas moins cependant modifié la teinte, il a enlevé le glacis d'une tête de moine du plus grand effet.

Maintenant que vous avez vu l'outrage, il nous reste à vous décrire le triomphe. Oui, le directeur belge s'est lui-même décerné l'encens de l'apothéose; peu s'en est fallu qu'il ne se fît porter dans la chaise même de Rubens au bas de tous ses Christ retouchés, impuissans, hélas! à tonner de leur grande voix contre le blasphémateur! Écoutez ceci, et voyez si cette dernière façon d'outrager Rubens n'est pas la plus effrénée de toutes! Le même Van Brëe a fait un tableau d'une belle grandeur, sujet historique, mort historique, lit, médecin et goupillon historique aux pieds du mort. Ce mort, messieurs, c'est Rubens! Le directeur belge a intitulé son tableau : *Mort de Rubens!* Non content d'avoir martyrisé Rubens au jour le jour, d'avoir fait saigner ses vierges par leurs stigmates, et ses Christ par leurs clous, il a mis en croix la belle figure de Rubens, il l'a parodiée, barbouillée, conspuée! Ce tableau, qui aurait dû plutôt s'appeler *le Crucifiement de Rubens*, est presque toujours voilé comme un tabernacle; il a des rideaux verts, un suisse à hallebarde, un livret pour lui tout seul. C'est une peinture exécrable de touche et d'effet, d'un blanc mat et propre comme une chemise de blanchisseuse, une peinture de directeur d'académie, devant laquelle on doit passer tête nue comme les treize cantons devant le chapeau de Gessler! Il occupe la plus belle et la meilleure place du Musée.

Tel est l'homme que coudoie chaque jour M. Wappers, tel est le direc-

teur dont la ville d'Anvers est affligée. Nous ne pouvions laisser croupir dans l'oubli un pareil crime et un pareil homme. M. Wappers, nous le répétons, est seul appelé à occuper dignement la chaire de ce beau musée, tout rayonnant des cadres de Van Dyck et de Rubens. Le pinceau de M. Wappers est vigoureux, ses tons de chair excellens, sa peinture lucide et pleine d'effets graves; sa couleur admirablement fondue dans la pâte de Rubens, molle ou vive, suivant l'exigence des scènes; sans fracas dans la lumière et sans dureté dans le clair-obscur. Ce peintre s'est exclusivement réservé l'histoire, mais non l'histoire en cothurne, l'histoire guindée et fausse de l'Institut. C'est aux annales mêmes de son pays que M. Wappers emprunte ses pages. Son tableau du *Bourgmestre de Leyde parlant au Peuple dans la famine*, est sans contredit une fort belle œuvre. Vander Werff, bourgmestre de Leyde, apprend que la populace se soulève : la crise est périlleuse, la famine et la peste ont déjà envahi la ville. Assiégée en 1574 par les Espagnols, Leyde, en effet, semblait ne pouvoir lutter. C'est au milieu de ce cortége furieux que s'avance le bourgmestre. « Ci-» toyens, dit-il en s'adressant aux plus mutins, je serai fidèle au ser-» ment que j'ai prêté à Dieu et à la patrie. Je n'ai pas de pain à vous » offrir; mais je dois mourir un jour; que ce soit par vous ou par l'en-» nemi, peu importe! Si cela peut vous satisfaire, prenez mon corps, » coupez-le par morceaux, et partagez-le entre vous! » — Cette harangue de Vander Werff, l'une des plus belles et des plus courageuses résistances de l'histoire, forme le sujet du bourgmestre de M. Wappers. Cet homme, entouré de morts et de mourans, domine la sédition de sa hauteur; d'un seul de ses regards il l'enchaîne et la foudroie. Celui-là n'était pas un vain simulacre de gouverneur. Vander Werff fut bourgmestre de Leyde jusqu'à douze fois, deux fois député aux états de sa province, intègre et ferme comme un vieux duc castillan. Il faut voir la famine hideuse qui rampe à ses pieds, et la sédition grondant au-dessus de sa tête, pour comprendre la belle ordonnance du tableau de M. Wappers. Les têtes en sont fières et passionnées, quoique molles et uniformes de couleur, chose étonnante pour un coloriste comme M. Wappers. Les malheureux que ronge la famine offrent une étude de desséchement et de maladie admirable. Ce tableau fut fait en 1830; le prince d'Orange l'avait acheté. Un graveur français fixé à Anvers, M. Lhéric, frère de l'acteur de ce nom, vient d'en faire une fort belle planche. Il doit sous peu la faire tirer à Paris.

Nous voyons avec peine que M. Wappers est obligé, à l'heure qu'il

est, de ployer sa manière aux exigences officielles; le gouvernement belge lui a commandé un tableau de *ses trois jours*. Nous avons fait à M. Wappers nos complimens de condoléance sincère. Ces apothéoses de la rue ont compromis en France tant de vrais et nobles talens, que nous n'avons pu dissimuler à l'artiste l'écueil de son sujet, et le tort immense apporté par cette perte de temps à ses études.

M. Wappers s'est courageusement soustrait, nous le savons, aux inexorables conditions de son programme. L'artiste avait à représenter *le peuple déchirant la proclamation du prince Frédéric sur la grande place de Bruxelles*. Il lui était aussi difficile d'éviter le sang, les mains calleuses et les fusillades, que de mettre du rouge à cette révolution fille de la rue. Heureusement M. Wappers s'est rappelé le peuple au milieu duquel il vit, ce peuple robuste et doux à la fois, peuple commerçant, aux larges épaules, facile à émouvoir par des orateurs de cabaret, peuple paisible, devenu lion à force de biscotes safranées et de faro. M. Wappers, avec un talent de verve et d'ironie remarquable, a pris ce peuple au sérieux et l'a dépeint sous sa meilleure face, son courage de résistance. Il le savait moins tapageur et moins taquin que celui de Paris; il l'a fait paisible, au repos, après la bataille, comptant les morts et bandant les plaies de ses blessés. Ces dignes têtes de bourgeois flamands calmes et graves, ces jeunes gens si beaux, si forts et si irrités, cette population surprise au milieu de son flegme et de ses habitudes rentières, les hommes de ses ports et de ses villes, ceux-ci nerveux et roux comme nos marins, les autres blonds et pâles comme nos dandies, tout ce monde se heurte et combat dans le tableau de M. Wappers, cette page remarquable d'action et de couleur dont nous ne saurions blâmer que le sujet. Si le peintre, avec cette palette où se trouvent souvent mêlés les tons de Rubens et de Lawrence, frappe à la porte des chroniqueurs et des historiens de son pays, sa place est désormais marquée chez nous entre Delaroche et Scheffer.

M. Wappers est à notre sens l'artiste sur lequel reposent les meilleures espérances de la Belgique. Les dépositions de Christ, les vierges et les tableaux d'église que poursuit parfois sa fantaisie, ne sont utiles à son talent que comme études; elles assujétissent sa couleur à celle de Rubens: c'est un grand pas; mais M. Wappers peut créer. M. Wappers habite une ville pleine d'influence sur la manière des peintres, Anvers l'espagnole, la ville des grands effets et des grandes ombres. Retiré dans cette ville

comme un étudiant de Salamanque, il peut y mûrir en paix ses belles études, aller voir *la Visite d'Élisabeth* à ses jours de fête, vivre de la vie et du soleil de Rubens! Nous nous sommes complus à nous étendre sur sa manière, parce qu'à l'heure qu'il est, c'est, nous le répétons, un véritable chef d'école. Il peut imprimer une bonne ou mauvaise direction à la jeune peinture qui l'entoure, il peut la relever en chemin ou l'égarer. M. Wappers est un artiste dans toute la vigueur de l'âge; son caractère de tête est aussi ferme et aussi décidé que celui de Murillo. Il vient quelquefois à Bruxelles, où il est fort goûté; c'est un jeune homme plein de flamme et d'élan quand il cause; il habite à Anvers une petite tourelle, ancien fief des Templiers. C'est dans cet atelier que nous avons vu son grand tableau.

MM. Brakkeleer et Leys sont aussi d'Anvers : le premier est un peintre mûr qui exécute avec une grande finesse de petits sujets à la Téniers; le second est un jeune homme de dix-neuf ans, tout occupé des études du moyen âge. Les tableaux de genre de M. Brakkeleer nous ont paru charmans de naïveté, bien qu'un peu froids. Sa couleur est grise et manque de nerf; il a des qualités précieuses d'instinct et d'observation. Après tout, cette peinture, reproductrice des Ostade et des Teniers, vaut cent fois mieux que les airs de tête penchés et mignards qu'empruntent aux Johannot quelques peintres de ce pays, lesquels dénaturent ainsi la bonne nature flamande. M. Brakkeleer est un peintre de goût, sinon de verve; il a quelquefois de charmans reflets de Wilkie, l'Anglais, et dispose ses groupes avec autant d'originalité et d'esprit.

L'âge de M. Leys est celui qui se passionne, l'âge des clercs et des pages; il ne faut donc pas s'étonner que M. Leys ait choisi tout d'abord le moyen âge. Ses esquisses sont charmantes de rêverie et d'effet. Nous pouvons nous tromper; mais M. Leys a étudié amoureusement Walter Scott et les délicieuses figures de Flaxman. Ses dames et ses amoureux de 1300 ont de la grâce; il ne manque à ce jeune artiste ni relief de couleur, ni poésie; nous lui conseillerons seulement moins d'indécision dans le choix de ses sujets. *Une Émeute à Louvain*, composition plus large, dont s'occupe en ce moment M. Leys, assurera sans doute à ce talent plein de jeunesse une belle part d'avenir.

M. de Keyser a fait un *Crucifiement* pour l'église de Manchester; on s'accorde à le trouver remarquable. M. de Keyser, qui habite Anvers, peint l'histoire. Nous n'avons vu de lui que quelques dessins, sur lesquels

il est difficile d'asseoir un jugement; sa manière nous a paru toutefois plus spirituelle que large. A ces noms de peintres déjà cités, nous devons joindre ceux de MM. Madou, Mathieu, Delvaux, Kreins, Fourmois, Bossuet et Schaepkens. Ajoutons encore M. Van Regemorter, artiste charmant et facile, qui nous a paru exceller surtout dans la peinture anecdotique, témoins ses différens épisodes de la vie de Jean Stein; Jonghe, de Courtray, paysagiste amoureux des fermes de la West-Flandre; Kremer, peintre de genre, et Lauters, dont le crayon ingénieux a souvent enrichi les presses lithographiques de Motte. M. Marinus peint le paysage; MM. Gallait, le colonel Joly et Carolus complètent cette série d'artistes. Parmi les sculpteurs, nous placerons en première ligne le nom de M. Geefs à côté de celui de M. Kessels. Kessels, quand il partit pour l'Italie, ne trouva pas un ami dans tous ses concitoyens; on refusa même de lui payer les bottes qu'il allait user dans ce voyage, entrepris à pied, faute de ressources. Maintenant Kessels est vanté et honoré. Puisque nous parlons de la sculpture, nous ne pouvons oublier M. Buckens. Les médaillons de cet artiste sont charmans, c'est le moyen âge pur et naïf; ses figures de bas-reliefs sont pleines de grâce et de chasteté biblique dans les poses. Anges et madones semblent se détacher des vieux livres d'heures pour se suspendre aux ciselures de M. Buckens. M. Buckens vient de quitter son pays pour la Russie; une foule d'amateurs, à Anvers, lui ont offert un banquet. L'artiste, nous le pensons, n'aura pas oublié d'y porter un toast à Benvenuto Cellini!

Le nom de M. Geefs nous fait une loi de rappeler aussi son entrée récente dans cette bonne ville d'Anvers. Geefs, depuis cinq mois, voyageait en Italie. C'est un jeune homme maigre et maladif, un sculpteur de grand talent. Il arrive à Anvers, et tout le peuple des artistes sait qu'il arrive. Vite une cavalcade, cinq fiacres belges, tous les fourgons! On va le recevoir à Conti, on le suit en triomphateur, on l'étouffe d'embrassemens et de questions: « Quel homme est M. Ingres, et que nous direz-vous des Canova? Est-il vrai que ce pauvre Robert soit mort? et les journaux ont-ils menti? » Puis au milieu de tout ce bruit, on voit se développer les fiacres comme une ligne de bataille; au lieu de cinq fiacres, on en compte douze: c'était une file comme à Longchamp! Geefs est élève de l'école des Beaux-Arts de Paris, et, malgré cela, est un artiste. Il est déplorable qu'on use ce jeune homme à des blocs de circonstance, le buste de M. le comte de Mérode et la statue de la Liberté.

Nous devons à M. Madou une mention particulière. Cet artiste, connu à Paris par de spirituels album, peintre et lithographe tout à la fois, joint à une grande facilité de reproduction une patience d'observation et d'esprit qui fait le principal trait de sa manière. Il compose ses sujets comme Théodore Leclercq esquisse ses proverbes, en homme habitué à arriver quand il veut, en artiste sûr de lui. Des critiques sévères, en examinant de près les scènes de M. Madou, y retrouveraient peut-être l'influence des vents mercantiles de la capitale; ils le blâmeraient de tant accorder au commerce parisien, à ses exigences, à sa mode, au lieu de satisfaire sa pensée. Les marchands de la capitale, qui n'ignorent pas le talent de M. Madou, se font une joie maligne de le pressurer; ils l'attachent à leur glèbe et façonnent son crayon à leurs volontés stupides. L'artiste est obligé de céder et d'oublier son idée première; mais, en homme habile, il ne se livre qu'à demi; il réserve toute la fraîcheur de son caprice pour ses aquarelles, et nous en avons vu de charmantes de M. Madou. Elles font partie d'un beau portefeuille d'amateur, celui du docteur Roger, de Bruxelles. Ce sont des escarmouches et des attaques d'avant-postes, aussi animées que celles de Van Der Meulen. Là M. Madou est tout *lui;* ce sont des dessins d'artiste qui n'ont point été achetés d'avance par Susse ou Giroux. Il y a dans ces diverses compositions un cachet de finesse et d'habileté singulière. Espérons que M. Madou ne fera donc plus tant pour les autres et deviendra un jour égoïste : sa réputation y gagnera.

M. Bossuet est auteur d'un excellent Traité de perspective. Ses études d'architecte sont sévères et consciencieuses. MM. Fourmois, Tilmont et Kreins ont pour eux la science du dessin; MM. Mathieu et Schaepkens se distinguent dans l'histoire. Quelques esquisses, d'un jeune homme nommé Carolus, pleines d'une charmante témérité, révèlent un talent original. M. Carolus a dû voir *la Danse des morts*, par Holbein. Rubens, le grand maître, la copia plusieurs fois.

Mlle Fanny Cor peint le portrait; elle vient d'achever celui de sa sœur, fort jolie personne, aussi blonde et aussi spirituelle que cette Rachel Ruysch, cette Hollandaise qui reproduisait si bien les fleurs.

Il faut le reconnaître, les artistes que nous venons de citer combattent généreusement en faveur de leurs doctrines; ils portent dignement le poids de leur mission: peu connus en France, ils grandissent chez eux et lutteront un jour, nous l'espérons, dans la grande arène de Paris. Ce sentiment d'association qui soutenait autrefois les confréries de la Belgique,

et formait la toute-puissance des peintres, leur a paru un lien plus indispensable que jamais. Ils se sont souvenus que la Flandre et la Hollande pullulaient jadis de ces sociétés soumises à des statuts et à des réglemens comme des troupes militaires : sociétés du Mail, de l'Arc, de l'Arbalète et de l'Arquebuse, immenses salles d'assemblée qui se nommaient *Butes*, et où se réunissait la vaste franc-maçonnerie des artistes. Ils échangent entre eux leurs systèmes et leurs idées. Ce n'est pas une chose rare que de voir parfois, en Flandre, dans une ville presque endormie, les vitres d'une vieille maison qui se colorent et s'embrasent. On chante au-dedans du Méhul ou du Weber; la fumée de la Havane et le faro se disputent les meilleures têtes. De temps à autre, un jeune homme promène ses doigts maigres sur une épinette, un acteur de l'endroit récite des vers; les tables sont jonchées de dessins à la sépia et à la plume, que les nonchalans artistes n'achèvent même pas. Cette maison, c'est le grand hôtel des peintres! On y fait des loteries, des album et des bons mots. Quelquefois un guitariste ridé, comme le krespel d'Hoffman, vous agace les nerfs à l'aide de son instrument, mais vous y gagnez les dissertations pleines d'intérêt d'un maître de chapelle qui vous raconte quelques vieux thèmes de musique retrouvés par lui, quelques danses suaves du temps de Marie Stuart et du seizième siècle.

Là, tous les artistes sont confondus, chacun parle avec enthousiasme de sa ville; on se raconte ses aventures de bal masqué, on parle de costumes, de gravures sur bois, de canaux gelés, des cigares de Manille et des sinistres du port d'Anvers. Pour peu que le président de la réunion soit un artiste, vous croiriez voir Rubens donnant la collation chez lui, entouré de Bolswert, de Pontius et de Wosterman, ses amis et ses graveurs ordinaires, dont le burin soutenait son luxe et sa dépense. A Bruxelles, ces soirées d'artistes sont moins primitives de naïveté; c'est presque un lundi d'Athénée, auquel on se rend en bon académicien. M. Lévêque, directeur de *l'Artiste*, feuille qui correspond pour la forme à celle de Paris, a mis en vogue ces sortes de réunions avec une patience et un zèle inconcevables. Nous y avons entendu Serda au piano, Serda le chanteur, dont la belle et large voix se prête si bien aux strophes magnifiques des *Mystères d'Isis* ou du *Moine* de Meyer-Beer; Wappers et Verboeckhoven y traçaient à la lampe de rapides esquisses, pleines de grâce et d'esprit. La protection du gouvernement belge envers les arts étant presque nulle ou mal entendue, les garanties d'avenir manquant aux artistes, c'est le moins

qu'ils se réunissent souvent au pied de quelque colonne comme les conjurés de Falieri à Saint-Jean et Paul. Là, on discute, on proteste, on organise. n'est pas du carbonarisme, c'est de la sainte et juste résistance. N'est-il pas curieux de supputer ici, par exemple, l'allocation faite aux beaux-arts vis-à-vis de l'allocation faite a la police! Soixante mille francs, prix net pour les deux! Pour soixante mille francs, vous aurez des espions, de beaux espions belges à l'instar de ceux de Paris, la croix à la boutonnière, l'œil sournois et attractif; pour un prix semblable, vous aurez aussi des peintres, des statuaires, des hommes qui se dévoueront corps et ame par amour de l'art. Voilà une législation admirable et bien entendue! L'artiste sur la ligne du sergent de ville, le même comptoir officiel ouvert à tous deux!

De ce mépris ou de cette incurie des gouvernans, il advient que la peinture belge prend une route déplorable; elle se jette à corps perdu dans le commerce de Paris. L'influence parisienne se fait sentir jusque dans les lithographies et les vignettes. Les traditions flamandes se perdent, les les élèves de Téniers copient tous Devéria. On trouve plus commode de s'adresser aux marchands de Paris qui vendent tout, qu'au sénat belge qui n'achète rien. Même apathie et même froideur pour les monumens. L'admirable hôtel-de-ville de Louvain, si coquettement dentelé, si fin, si gothique, tout brodé de ces charmantes petites chapelles où se trouve écrite sur la pierre l'histoire de l'ancien testament, languissait dans l'abandon et la ruine; ses flancs lézardés par le temps ou la gelée se couvraient déjà de sinistres touffes d'herbes. Un jeune homme, un architecte ignoré, M. Everaerts comprit cette plaie et cette honte; il enrôla de simples ouvriers, et seul, à l'aide de son art patient, parvint à réparer ces injures des siècles, pierre par pierre, figure par figure. Il fit mieux: à mesure qu'on découvrait un morceau, il avait soin de commander qu'on le moulât aussitôt en plâtre. De la sorte, vous aviez, en peu de temps, une collection de ces délicieux caprices du ciseau, les feuillages gothiques, les dentelles, les statuettes. Ce jeune homme avait une armée à lui, un peuple de maçons à lui, une école à lui, école qu'il s'était faite avec son secret d'art et d'intelligence. Nous n'avons pas entendu dire que son nom soit pourtant jamais sorti de Louvain, encore moins qu'il ait reçu quelque médaille ou quelque camée de la munificence royale, prodigue pour l'ordinaire de ces sortes de présens, d'après l'usage immémorial des cours allemandes, présens le plus souvent inutiles à l'artiste, et peu dispen-

dieux pour les têtes couronnées. Frédéric de Prusse était très-fort sur ce système d'envois ; il donnait des tabatières à de pauvres gens qui n'avaient pas même de quoi payer leur auberge.

Les boutons d'or ciselé ont remplacé en Belgique les tabatières prussiennes du roi Frédéric. Un auteur du crû fait un vaudeville où la Hollande est battue à plat de couplets, et le soir il trouve sur sa toilette ce présent d'une majesté! Il faut dire, avant tout, que les vaudevilles belges ne se font pas comme les autres, la législation des théâtres royaux de Belgique étant de la plus amère dureté. Les nègres du Cap Vert ne sont pas traités plus inhumainement que ces écrivains indigènes. En remplacement des droits d'auteur qu'ils n'ont pas, le gouvernement leur reconnaît et leur assure le droit illimité de payer les frais de costume aux acteurs, les robes de prima donna, et les guêtres de machiniste. La direction du théâtre de Bruxelles, entre autres, est bien la meilleure et la plus paterne des directions! Cette direction oisive qui n'a aucun frais, et à qui la régence de la ville octroie un traitement d'ambassadeur, cette direction qui a sa salle chaude et éclairée au gaz tant que dure son bail, cette direction, fille de la protection flamande, accueille ainsi les auteurs flamands : tant pour une armure du poids de vingt-cinq livres que vous donnerez à monsieur un tel, armure damasquinée or, qui ne peut vous coûter plus de trois cents livres de Flandres; tant pour la cheminée gothique du fond, et les accessoires du troisième acte; tant pour le suif et les comparses recrutés pour vous. Si votre drame est sifflé, vous n'aurez plus rien à dire, nous avons assez fait pour vous et la nationalité. Croyez-vous que nous n'ayons à jouer que des vaudevilles wallons ou flamands? Allez, mon ami, la carrière du théâtre et des quinquets est bien dure. Voyez plutôt : je ne touche ici, moi pauvre directeur, que mes cent quarante mille francs!

Tel est, depuis quelques années, l'accueil fait au génie belge par M. Cartigny. M. Cartigny, j'oubliais de vous le dire, est directeur du grand-théâtre de Bruxelles. M. Cartigny a des qualités de scène incontestables; il joue fort habilement certains rôles, entre autres *le Conteur*. Pour ses formes administratives, nous en dirons peu de chose. A la disinvoltura d'un premier sujet de la Comédie-Française, M. Cartigny joint l'orientalisme d'un Orosmane; il est rarement chez lui quand on s'y rend, et professe un grand respect pour les traditions du talon rouge. Il est d'usage, en Belgique, de jeter des billets sur le théâtre, billets qui ont force de loi et qui sont lus. Quand on injurie un directeur par ces billets,

le directeur, servitude étrange! est obligé de les lire; nous avons été témoins de ce fait à Gand, à Anvers, partout. Un jour, M. Cartigny ne s'étant pas rendu aux vœux de cette assemblée tumultueuse, et son régisseur ayant seul paru, une voix du parquet s'éleva pour le demander. *Qu'on nous apporte le pacha!* criait le populaire belge, dans sa rage récréative.

Ces humiliations légères de la direction ne peuvent compenser celles des auteurs. Un jeune homme d'esprit, M. Gustave Vaëz, a fait, l'an dernier, un vaudeville nommé *le Cheval de Grammont*. Nous déclarons, sur notre conscience d'artiste, ce petit épisode égal au moins à tous ceux que la rue de Chartres ou le Gymnase ont fait défiler devant nous, pendant les années de grâce 1833 et 34. Le chevalier de Grammont, cet étourdi seigneur que le roi exilait pour avoir été l'amant de Mlle Houdancourt, Grammont le joueur, Grammont le fat, trouve bon de faire promener son cheval par son rival même, à la porte de sa belle. M. Gustave Vaëz promène à son tour Grammont pendant trois actes, ce qui est peut-être un peu long, mais le vaudeville aime les détours. Voici donc M. Gustave Vaëz qui présente son vaudeville. Encore une fois, c'est un vaudeville qui n'est nullement flamand, mais aussi français que les vaudevilles faits en France. D'abord, il faut que M. Gustave Vaëz trouve un cheval. C'est là le grand, le plus curieux acteur! Le cheval trouvé par M. Gustave Vaëz, il l'amène en couverture à M. Cartigny; c'était un beau cheval flamand, un cheval de brasseur, peut-être un peu lourd pour Grammont, mais les chevaux de Wouwermans sont-ils légers? Examen fait, le cheval n'a pas de selle. Vite une selle, une selle à clous dorés pour le chevalier de Grammont! L'auteur faisait répéter son final quand on lui apprend qu'il faut une selle. Il court, il intrigue près d'un sellier antiquaire, il intéresse l'amour-propre de l'industriel, il a sa selle, une selle rongée des mites, une selle superbe qui a dû servir pour le moins au digne archiduc Albert! Il arrive tout essoufflé, l'orchestre était à son poste. Il selle, il boucle, il bride lui-même son cheval, comme un écuyer de Franconi! La pièce heureusement marche sans ruades du parterre, le cheval et Grammont sont applaudis. Tant que dura son succès, l'auteur paya régulièrement la nourriture de la bête, le contrat théâtral fut ainsi fait; ses lauriers ne l'exemptèrent pas du foin!

Un autre auteur, M. Prosper Noyer, auteur plus hardi, a fait représenter un drame en cinq actes : *Jacqueline de Bavière*. C'était là une belle et salutaire pensée : l'histoire flamande, reflétée à chaque feuillet

de ce drame, la chronique elle-même, mise en œuvre, une étude d'époque finement et spirituellement sentie. L'inexpérience des effets de scène se compensait chez M. Noyer par de consciencieuses recherches : c'était un roman au lieu d'un drame, voilà tout. L'auteur s'était gardé de l'écueil ordinaire des commençans; il n'y avait dans sa pièce ni gantelets d'acier (rembourrés de peau) qui brisent des bras de femme, ni chaises renversées, ni cris, ni juremens, ni poignets de duchesse contre les serrures. Le drame allait paisible comme un vrai drame flamand, il avait l'allure et la retenue des chroniques. Cet ouvrage fit grand effet. L'auteur ne toucha pas un centime des recettes, reçut de Sa Majesté Léopold une bague d'argent, et du directeur un Jean-Jacques relié en veau. Faites donc des drames belges !

Telle est dans ce pays la législation du théâtre. On voit qu'elle s'inquiète peu de la question de nationalité. Les pièces que ce comité reçoit sont à elles seules des monumens. Un dramaturge de Louvain présente fort sérieusement au théâtre de Bruxelles un ouvrage en neuf tableaux intitulé : *La suite de Richard Darlington*. Cet homme faisait à la fois le métier de parfumeur et de traducteur d'anglais. Nous ignorons si ce nouvel auteur sera joué.

Si la condition des auteurs est misérable, en revanche, celle des acteurs est rassurante. Le traitement d'un premier sujet à Bruxelles dépasse celui d'un ministre belge, lequel est de vingt mille francs. Il y a des chanteurs dont le *la* vaut un immeuble : ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'ils jouent presque tous de père en fils. Cela s'explique aisément. Autrefois, la vocation du théâtre était irrésistible, c'était le libertinage ou le génie qui donnaient l'essor au comédien. Ainsi de Molière, acteur et poète nouveau, qui portait lui-même le poids de son œuvre; ce fut le génie qui fit de Molière un grand acteur. Tout le contraire pour Montménil, le fils de Le Sage; Montménil le fou, fils libertin d'un poète à cheveux blancs, Montménil qui jouait Valère sur les tables d'un cabaret. La dissipation fit de Montménil un comédien. Ainsi encore de Baron, de Poisson et de mille autres, de tous les acteurs enfin, depuis Jean-Baptiste Poquelin jusqu'à Camerani. Ils allaient, les uns poussés par le jeu, d'autres par le caprice; ils allaient, sans soin d'avenir et de récolte pour les leurs, le plus souvent pauvres et plus crottés que Colletet. Il était rare, après de pareils exemples, que leurs fils prissent leur état : la pairie du théâtre n'était pas encore héréditaire ! Le fils trouvant des dettes à solder,

des embarras financiers et des exploits aussi implacables que ceux de M. Loyal, choisissait bien vite une autre route; il se faisait peintre, musicien, poète ou teneur de livres. Aujourd'hui il en est tout autrement. Un ténor, en ayant soin de tenir ses fenêtres closes, gagne vingt-cinq mille francs par an; il a sa berline de poste, ses journaux et son notaire à lui aussi bien vêtu que les notaires d'opéra comique. Il s'ensuit que le comédien, ainsi casé, songe naturellement à ses fils; il veut leur léguer ses rentes. Bon gré malgré, il les greffe sur le théâtre. Il demeure stipulé qu'ils auront les mêmes droits et le même avoir. Quant au talent, ils sont héritiers directs, cela les regarde. Devenue ainsi une perspective de sinécure et un débouché pour la famille, à quoi sert la scène, dites-nous, si ce n'est à consacrer la généalogie des comédiens?

La question des auteurs et du théâtre est donc résolue par le fait même en Belgique. A tous les jeunes gens auxquels répugne ce calice, et qui nous ont consulté, nous n'avons donc pu répondre qu'une chose : Allez à Paris, il vous faut l'air de Paris. A Paris, vous que le malheur a prédestinés au vaudeville, à Paris, auteurs d'opéras franco-flamands! Vous trouverez à Paris la meilleure maison de commerce en ce genre, la plus riche et la plus achalandée, celle de M. Scribe et compagnie, connue pour ces sortes d'articles! Vous trouverez à Paris des directeurs intègres et probes qui vous recevront à bras ouverts avec vos drames moyen-âge, auxquels ils donneront un parrain sans que vous ayez besoin de vous en mêler! Allez à Paris, au lieu de croupir en Belgique! La Belgique, messieurs, c'est Leporello, l'humble valet affublé du manteau et de la toque de don Juan; soyez don Juan afin de battre ensuite Leporello! Que vous sert de parodier Paris, et de bigarrer vos villes avec des affiches de contrefaçon? Passez le Rubicon, ou restez chez vous; chez vous le ciel est gris, mais l'oiseau chante; vous pouvez écrire, à l'ombre des cassines flamandes, des pages aussi fines et aussi joyeuses que celles de Téniers. Votre littérature peut s'abreuver de chroniques et de détails: vous avez Liége et ses hiérarchies belliqueuses d'évêques; Bruges, l'hôtesse de Charles II; Louvain, Malines, Anvers, en un mot, toutes vos villes. C'est à ces vieilles sources que vous devez recourir pour votre nationalité. Vous avez chez vous la mine de vingt romans poétiques et inconnus, depuis Arteveldt jusqu'à Charles-Quint, depuis les guerres espagnoles jusqu'à celles de Louis XIV. Vous pouvez reconstruire dignement votre langue et votre histoire. Le dialecte vous manque, il est vrai; vous épelez encore le français qu'on vient

de décréter chez vous comme Robespierre décréta l'Être Suprême; mais la chronique n'a pas besoin de ce purisme de style, et les gallicismes se font excuser par les recherches. Remuez ce sol, fouillez-le, pénétrez dans le cœur de vos vieilles provinces, dans l'esprit de vos vieilles chartes, dans les rayonnantes splendeurs de votre peinture. Cela vous vaut mieux que de singer le grand et le petit format des journaux de France, de réimprimer ses livres et de s'habiller de son esprit! Vous n'avez, jusqu'ici, que des libraires pour auteurs; votre presse politique regorge de tant d'infamies secrètes; elle est si pauvre et si vendue, qu'elle soulève le cœur! Votre presse politique, dirigée par quelques hommes qui se disent Français, loin d'être un auxiliaire aux intérêts de la France, ne s'occupe que de sa position bâtarde et de sa fortune à refaire; bien qu'elle soit placée sur le terrain même de la discussion, elle ne s'attelle à aucun débat, et ne provoque aucun examen au sujet des sérieuses questions de librairie qui occupent les intelligences de France. Historiographe d'une petite cour, complaisante de petits hommes d'état (1), elle perd le pays en le flagornant, elle vous tue par la métaphore! Ce qui se broie chez vous de phrases et de papier, est inconcevable, mais ce sont nos phrases tièdes encore sur votre papier. Pensez-vous que ce soit un grand progrès que de réimprimer magnifiquement l'*Histoire de la Révolution française*, par M. Thiers, *ministre et député*, comme vous dit le graveur au bas de son portrait belge? Singulière étuve que celle où vous faites bouillir nos livres! *Catherine II* de Mme d'Abrantès, imprimée et satinée en dix-huit heures; *le Père Goriot* de M. de Balzac, vendu ici à profusion avant l'édition

(1) Il demeure entendu pour nous que par ce mot de *presse politique* nous n'accusons ici que certains journaux et journalistes français achetés par le pouvoir belge, et qui ne profitent en rien de leurs données spéciales sur la marche progressive des idées en France. Loin de comprendre dans cette proscription la presse littéraire, nous nous faisons un plaisir de proclamer son indépendance et sa franchise d'idées. Le journal de M. Lévêque, *l'Artiste*, journal d'opposition, de verve et d'esprit, nous semble marcher généreusement dans cette voie. En fait de tentatives littéraires, nous mentionnerons aussi celles de M. Collin de Plancy, écrivain spirituel et plein de savoir, qui, en voulant mettre ses *Chroniques des rues de Bruxelles* à la portée des intelligences bourgeoises, et en se faisant Belge à force de simplicité, n'a pu s'empêcher de se montrer de temps à autre un malin disciple de Sterne et de Rivarol. MM. Faure, de Béthune et Lemoine contribuent encore de tout leur pouvoir à la révolution littéraire du pays, soit en reproduisant les articles de la *Revue de Paris*, soit en publiant eux-mêmes des aperçus consciencieux sur nos écrivains en vogue.

de Paris; le *Voyage d'Orient*, par M. de Lamartine, déjà soumis à Bruxelles, au scalpel des feuilletonistes, pendant que l'imprimerie parisienne élabore encore ses pages! Ceci n'est-il pas un jeu de course, et retirez-vous bon profit, vous autres écrivains, de cette grande révolution de papier? Vos ouvrages et vos essais ne se vendent pas; présentez-vous humble et modeste au comptoir d'un libraire, il balance à vous imprimer gratis. M. Nothomb, votre seul publiciste distingué, n'a-t-il pas subi lui-même les dédains de ce contrat? Un jeune poète de talent, M. Van Hasselt, jeune homme plein d'avenir, n'a-t-il pas été contraint de ployer aussi sous ce despotisme stupide de la librairie moderne en Belgique? Secouez donc les entraves de l'imitation, et demandez vous-même hautement au pouvoir des réglemens et des garanties. Ces lois sur l'imprimerie, en pleine vigueur sous Louis XV, le roi le plus oublieux de son peuple et le plus favorable aux gens de lettres, vous pouvez, vous devez les obtenir. L'appel courageux de M. de Balzac, avocat de nos libertés littéraires, et premier pétitionnaire dans cette grande cause, a dû refouler chez vous les préjugés pour éveiller les sympathies. Unissez-vous au grand congrès des écrivains de France pour arracher à l'apathie sordide du pouvoir, cette charte indispensable! Alors, vraiment vous serez nos alliés, écrivains de la Belgique, vous ferez le métier d'auteurs, et non celui de contrebandiers!

La littérature belge a besoin d'entendre ces choses. Isolée et pauvre, elle ne sait que devenir. Le vertige la prend, rien qu'à voir ces vitres innombrables chargées d'affiches de France, ces annonces flamandes d'in-8° parisiens, ce retentissement de la contrefaçon, en un mot, qui vous étourdit comme le tangage d'un paquebot à vapeur. Elle doit comprendre qu'elle est rayée pour jamais de cette grande liste des auteurs de France, que la librairie la prend en mépris et en pitié! Nous récuserions les premiers d'aussi ingrates conditions d'existence : la littérature belge traîne son boulet comme un forçat. La vie animale rappelle elle-même l'artiste à sa misère; des hautes sphères de l'intelligence, il retombe dans l'épais brouillard du faro, du ciel d'Ossian dans la taverne. Vous ne verrez guère, en Belgique, les bibliothèques envahies par de studieux lecteurs, les manuscrits feuilletés par les amoureux de la chronique. La riche bibliothèque de Bourgogne, qui ne compte pas moins de douze mille manuscrits (1) dont la plupart remontent jusqu'au douzième siècle, ne voit errer

(1) C'est surtout au gouvernement de Marguerite d'Autriche que cette bibliothèque

sous sa voûte que son vieux et digne bibliothécaire, M. Maréchal, savant, aimable et poli, cent fois moins inquiété que l'excellent M. Van Praet de la rue Richelieu. M. Van Hasselt, dont j'ai déjà cité le nom, est avec M. Maréchal le seul hôte de ces Thébaïdes savantes; lui seul ouvre et ferme dans le silence les livres aux pesantes agrafes, les missels de Philippe-le-Bon, ou les cahiers de danse de la reine Marguerite. Ceux qui ignorent que la jeunesse studieuse de M. Van Hasselt s'est passée à Maëstricht, ne lui sauront peut-être aucun gré d'être un poète français élégant et pur : ils ne verront en lui que le résultat, et non l'étude. Nous qui avons passé bien des heures de causerie avec le jeune auteur des *Primevères*, que M. Victor Hugo reçut d'une manière si bienveillante à l'un de ses voyages à Paris, nous demeurons encore surpris de cette flexibilité d'apostasie, de cette conversion poétique d'un étranger à la langue difficile de nos auteurs. La poésie de M. Van Hasselt a trempé son aile au bassin poétique de Victor Hugo : c'est un cygne qui s'ébat sur le même marbre et le même gazon. Ce n'est pas là une des moindres gloires de M. Victor Hugo, le grand poète, d'avoir façonné de la sorte, à sa pensée et à son moule, cette organisation tranquille du Nord, d'avoir amené ce jeune homme de talent, par sa seule puissance attractive, au milieu de son enfer ou de son Éden. M. Van Hasselt compose de jolies ballades; c'est le seul auteur qui nous ait paru mal à sa place en Belgique. Passionné pour les chroniques, instruit à l'égal d'un vieux bibliothécaire, il se refuse modes-

doit ses accroissemens remarquables. La bibliothèque particulière de cette princesse, qui se composait d'un grand nombre d'œuvres manuscrites, fut incorporée après sa mort à la galerie de Bourgogne avec ses armes gravées et tirées sur chaque livre. Il y avait, entre autres, un volume de plusieurs *Chansons mises en musique*, manuscrit sur vélin, dont chaque marge était festonnée de *marguerites* peintes en couleur avec un soin rare. Le livre des *Basses danses* (manuscrit in-4° oblong) figurait aussi dans cette riche succession de reine. Il contenait toutes les danses notées en musique que l'on dansait à la cour de Marguerite d'Autriche, et figurait à côté des quatre beaux volumes de la *Fleur des histoires*, et du *Bocace des clères femmes*. Marguerite d'Autriche, spirituelle duchesse, composa des mémoires, et perdit même beaucoup de temps à écrire des vers rimés comme ceux-ci :

Penses à moi, ma cousine,
C'est Margot qui fit la rime.

Ces deux lignes bizarres se trouvent à la première page du troisième volume de la *Fleur des histoires*.

tement à écrire un livre d'époque : c'est ce qu'il ferait pourtant de plus utile pour l'art dans cet insouciant pays. Sans doute les obstacles dont nous avons parlé plus haut paralysent son courage. Que faire et que tenter dans une ville où la poésie parisienne arrive à jour fixe comme la marée, au milieu de ce grand cabinet de lecture appelé Bruxelles, où le papier mécanique a seul des droits? Nous conseillerons à M. Van Hasselt un seul parti, l'émigration.

M. Van de Weyer, l'ancien bibliothécaire de cette belle galerie de Bourgogne, est maintenant ambassadeur à Londres. Nous mentionnons ce fait inouï dans les fastes des bibliomanes. Un bibliothécaire ambassadeur! Ceci nous a donné un très-grand respect pour les ambassades. Maintenant, du moins, les secrétaires d'ambassade liront.

L'énumération des objets que possédait autrefois la bibliothéque de Bourgogne inspire à l'antiquaire de véritables regrets. Nous avons en ce moment sous les yeux une liste manuscrite extraite des archives de l'abbaye de Saint-Pierre-les-Gand, liste qui a pour titre : *Catalogue des armures et autres objets de curiosité qui se voient dans la grande écurie de la cour, à Bruxelles*. Ce document est infiniment curieux. Les armes de parade damasquinées, en or, de Charles-Quint, et l'armure complète de son cheval (estimées 5,000 florins); celles du prince de Parme, de Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante; les armes royales du prince Cardinal, fils de Philippe IV; les épées de Charles V et de l'archiduc Albert, contrastaient singulièrement avec l'équipement de fer noir de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, tout de pesanteur et de rusticité guerrière. Les vols et les déprédations à main armée [1] ont porté à ce mo-

[1] La révolution française fut très-funeste à la bibliothéque de Bourgogne. C'est un rapprochement de faits assez curieux à établir avec les vols plus récens. En 94, le représentant du peuple Laurent encombrait la cour de la bibliothéque de sept chariots chargés de livres et de manuscrits, *sans aucun inventaire préalable*, dit une notice de M. Laserna Santander, correspondant de l'Institut national. Ce rapt fut suivi d'un autre qui acheva de dépouiller la bibliothéque. Le 24 septembre de la même année, les commissaires des sciences et arts de Paris, s'en étant rendus maîtres, enlevèrent le peu qui restait de manuscrits précieux et de beaux ouvrages. Voici la décharge expéditive qu'ils en donnèrent au concierge Eimmermans :

« LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

» Nous avons mis en réquisition et fait enlever, en vertu de nos pouvoirs, de la » bibliothéque dite de Bourgogne, quatre manuscrits en langue orientale, cinquante-

bilier précieux de rudes atteintes. Ces pillages, on le sait, avaient lieu en Belgique entre deux haies de soldats, paisibles spectateurs de ce tumulte. C'est chose inouïe que la conservation respectueuse du palais du prince d'Orange au milieu de ces désordres. La population belge, il faut le dire, s'est arrêtée tout d'un coup devant ce palais comme le cheval cabré d'Attila devant Geneviève. Les beaux Velasquez et les Van Dyck qui tapissent ses galeries, absorbent tellement l'attention, que l'on demeure indifférent aux arabesques charmantes du parquet, aux porphyres et aux dorures. En parcourant ces magnificences délaissées, ces salons, ces boudoirs vides, en voyant cette demeure royale d'un banni, placée sous la garde de ses vainqueurs mêmes, il est impossible de ne pas songer à Chambord. Les propriétés du prince d'Orange n'ont pas éprouvé le moindre dommage en Belgique. Sa villa de Tervueren, à quelques lieues de Bruxelles, conserve encore le sable et les ormes de ses allées. Pendant qu'un maçon de Paris, appelé M. Fontaine, torturait Philibert Delorme aux Tuileries, par ordre de son maître, le gouvernement belge arrosait lui-même les massifs et les jardins du proscrit; il émondait ses arbres et payait des bras pour entretenir son palais. Peut-être y a-t-il dans ce respect un calcul de gloire; ce palais est une belle page de retenue et de pudeur à montrer aux étrangers.

Puisque nous parlons ici des monumens, nous ne pouvons passer sous silence celui de Waterloo. A trois lieues de Bruxelles vous rencontrez le champ de bataille de Waterloo (*the field of Waterloo*), ainsi que l'a écrit Walter Scott en tête d'un de ses plus mauvais poèmes. Le hameau Saint-Jean, qui est à trois quarts de lieue plus loin, dépend de Waterloo. Sur la hauteur principale s'élève ce *monument* de quarante-cinq pieds de hauteur et de cent soixante de diamètre. Le piédestal supporte un lion colossal en fonte de fer. Plus loin encore, au village de Plancenois, on voit un autre *monument* en fer, élevé par la Prusse, pour conserver le souve-

» neuf en langue latine, quatre-vingt-cinq en langue française, vingt-trois en di-
» verses langues modernes. Puis aussi quarante-et-un volumes d'anciennes éditions,
» cent cinquante-neuf volumes d'ouvrages sur les sciences, les arts et l'histoire, etc.,
» dont décharge au citoyen Timmermans, concierge à Bruxelles, le cinquième des
» jours complémentaires de l'an II de la république française une et indivisible. Les
» titres desdits ouvrages sont indiques dans les catalogues restés entre nos mains.

« MICHEL LEBLOND, DE WAILLI, FAUJAS. »

(*Mémoire historique sur la bibliothèque de Bourgogne.*)

nir du jour *qui a changé les destinées de la France*. Dans la chapelle de Waterloo, existent aussi d'autres *monumens* élevés par les Hanovriens et les Anglais.

Voilà, certes, assez d'airain et de marbre, et nous admirons l'abnégation de notre cabinet de France, qui n'a pas même introduit un *deleatur* à ce sujet dans son traité avec la Belgique. Il nous semble pourtant que la France avait le droit d'exiger cette abolition; c'est un spectacle nouveau que celui d'un peuple qui n'existe que par la France, protégeant la honte de son alliée avec tout le soin qu'elle mettrait à garder sa gloire.

Afin de compléter l'ensemble de nos observations sur la face artistique de ce pays, nous devons dire un mot des contrefaçons de librairie. Les placets littéraires contre cette horrible plaie remontent bien plus haut que notre époque. Voltaire se plaignait amèrement de celles de Hollande, et Marmontel frappait du pied dans la boutique d'un libraire de Liége, en voyant les contrefaçons du *Bélisaire*. Linguet, retiré à Bruxelles, s'étonnait beaucoup d'y voir reproduire ses *Annales;* vainement s'enquérait-il du nom et de l'adresse de son homme, il trébuchait toujours dans le cercle des conjectures. Une nuit enfin, Linguet aperçoit un jet de lampe à travers les volets d'une maison, dans un sale et vieux quartier; une ombre allait et passait, apportant de petites planches de fer à un pupitre noirâtre. Cette ombre était celle de l'imprimeur Lefranc, qui ne se livrait à ce travail frauduleux que la nuit. D'abord il escroqua Linguet sous le manteau, puis mit ensuite audacieusement son nom à ses feuilles chaudes. Linguet, pour s'en venger, imagina d'en faire tirer de semblables; il inscrivait au bas, en grosses lettres : Se vend chez CARTOUCHE LEFRANC!

Depuis le dix-huitième siècle, la contrefaçon a bien grandi à Bruxelles; ses cent marteaux occupent la ville. Elle ne se cache plus la nuit derrière la vitre, comme du temps de Linguet; mais elle vend publiquement aux auteurs de France leurs œuvres et leurs livres, sur lesquels va se ruer la douane, qui, dans sa stupide logique, ne permet pas à un écrivain de rapporter à Paris l'un de ses romans réimprimé à Bruxelles. La contrefaçon nous semble, du reste, une chose jugée. C'est une de ces chimères fabuleuses de la poésie antique, variable comme Protée, armée de griffes et d'écailles, dont les ailes repoussent à mesure qu'on les arrache. Coupez-lui les vivres en Belgique, elle ira se traîner à Spa et se poser à Aix-la-Chapelle. Genève et Cologne l'accueilleront comme on fait d'une courtisane; elle ira le front levé jusqu'à ce que la grande famille des écrivains

ait obtenu du pouvoir le droit de la clouer au poteau. Nous avons formulé à son égard notre opinion ; il faut que les auteurs et les libraires lui fassent, sans se lasser, une guerre troyenne, une guerre de dix ans ; les auteurs, en se plaçant à la tête même des affaires, et les libraires à la tête du commerce. Au lieu de cela, auteurs et libraires vivent d'une vie de recluse et d'anachorètes. Les auteurs, blessés de ce dédaigneux oubli du pouvoir, ou trop fiers pour accepter des bienfaits qui sont pour certains esprits l'équivalent d'une insulte, abandonnent leur œuvre à sa destinée. Ils se trouvent vendus d'avance à la librairie banqueroutière et mercantile, qui les fraude ; ils n'ont de patrons et de représentans nulle part. Les anciens hommes de lettres, ceux qui étaient jeunes aux jours passés et combattaient courageusement dans nos rangs, endormis dans leurs sinécures et leurs places, riches de pensions d'institut ou de dotations faites aux beaux-arts, oseraient à peine élever la voix pour défendre le palladium outragé. D'un autre côté, les éditeurs fastueux ou obscurs, Rotschilds de la librairie, ne sont aucunement *négocians ;* ils n'appliquent jamais à ce commerce l'activité ou le génie calculateur d'un courtier de la banque ; ils vivent grassement, les pieds chauds, la tête posée sur l'oreillère en maroquin de leur fauteuil ; ils vont aux Bouffes et se pâment à Rossini ; les voyages, les moyens d'opposition, les traités de guerre ou de paix avec la librairie limitrophe, ils les ignorent ou les appliquent mal ; enchantés d'ailleurs d'avoir trouvé un moyen de diminuer le prix des manuscrits, ils exagèrent leur ruine. Nulle alliance défensive de leur part avec l'homme de lettres, nulle fraternité avec l'écrivain. De là isolement et cri de détresse de l'auteur qui se trouve réduit à subir ces deux fléaux : la contrefaçon de Belgique d'abord, contrefaçon odieuse qui le ruine ; puis les libraires de France, qui se servent de ce fantôme d'optique pour l'effrayer et réduire le prix de ses veilles. C'est au pouvoir seul de trancher ce nœud gordien. La propriété littéraire se trouve, nous assure-t-on, constituée déjà en Allemagne. Ce serait déjà un grand fait pour notre cause. Chassée de Belgique, poursuivie et menacée d'une guerre active, la contrefaçon retrouverait des ennemis sur les limites du Rhin ; les gouvernemens, propices une fois par hasard à la pensée, formeraient la chaîne pour la détruire le brigandage. Vainement objectera-t-on que les seuls livres français sont victimes de ce fléau. Deux pirates anglais, croisant en Seine, MM. Galignani et Baudry, se sont chargés de démentir cette assertion. Ces messieurs contrefont à Paris tout ce qui leur semble de prise en Angleterre et en Italie, les

œuvres de M. Bulwer et les romans de Manzoni. Viennent quelques rayons de plus au front de la rêveuse Allemagne, des traducteurs moins chers et des commis voyageurs en librairie plus subtils, ils vous donneront bientôt la seconde partie d'Hoffmann, c'est-à-dire son école, école aussi nombreuse que celle des successeurs d'Alexandre. N'y a-t-il donc pas urgence pour que ces courtages impudens soient mis à l'index?

Nos lecteurs pourraient nous faire un reproche de n'avoir pas compris dans le cadre de la peinture en Belgique les collections particulières. Bien que l'Angleterre et la Hollande soient plus riches de ce côté que la Flandre, et que les musées de ces deux pays aient souvent à envier aux particuliers de riches tableaux de maîtres, nous devons dire que la Belgique n'en possède pas moins quelques cabinets remarquables. Nous citerons les deux principaux: celui de M. S. Kamps, à Gand, et celui de M. le prince d'Aremberg à Bruxelles. M. S. Kamps, amateur instruit, homme de goût et de patientes études, accompagne lui-même les étrangers en leur expliquant sa riche galerie; le propriétaire de ces Rubens et de ces Rembrandt se fait pour vous le plus obligeant des ciceroni. Entre tous les tableaux de cette magnifique collection, ceux qui vous frappent le plus sont au nombre de quatre : ils représentent la belle famille de Rubens, peinte en entier de sa main; d'abord le portrait du frère de Rubens, puis Isabelle Brandt, Rubens lui-même et Héléna Forment, sa seconde femme. Ces quatre portraits sont du plus grand prix. Ruysdaël, Van Dyck, Gerard Dow et Mieris forment le complément de cette superbe galerie, la seule magnificence curieuse à Gand, après Saint-Bavon et la vieille maison de Charles-Quint.

M. le prince d'Aremberg est un descendant de ces d'Aremberg si riches et si grands seigneurs, que Van Dyck peignait le manteau flottant, sur quelque cheval épais et lourd, avec une selle à franges d'or et des étriers travaillés comme une dentelle. Le petit-fils de ces beaux cavaliers flamands a mis sa gloire à enrichir péniblement sa collection : c'est la plus belle et la plus choisie de Bruxelles. De vigoureuses études de François Hals, des Cuyp délicieux, des Téniers et des Paul Potter charmans, animent de leurs reflets cette galerie, où se déploient dans tout leur éclat les plus beaux Van Ostade et les Wouwermans. Le *Tobie rendant la vue à son père aveugle*, de Rembrandt, est peut-être le plus exquis tableau de chevalet que nous ayons vu de ce maître. A la sagesse de l'effet il joint une distinction admirable de pureté et de dessin. Une *Femme espagnole*,

par Van Dyck, offre un caprice ingénieux de ce maître; la tête nous a semblé peinte dans le sentiment profond de Rubens; les accessoires très-élégamment traités rappellent la manière anglaise de Van Dyck; ils ont cette ampleur et cette noblesse qui distingue ses derniers portraits de Windsor.

A Bruxelles, M. Vilain XIV possède un Raphaël d'un fort beau style; le ventre de l'enfant a été, dit-on, retouché. Le cabinet de M. Van Lancker, à Anvers, offre peu de cadres remarquables, à l'exception de quelques Wouwermans et d'un Vanderneer du plus bel effet. Ce petit cadre représente un clair de lune.

Il est impossible, en parcourant ce pays si riche en peinture, de ne pas s'étonner d'un fait : c'est du petit nombre de brocanteurs que produit le royaume de la Belgique. Il semble, en effet, que tous les marchands de tableaux ruinés, tous les banqueroutiers et les juifs bannis de la rue de Seine, devraient affluer sur une terre aussi propice à leur commerce. Il y a des gens à Paris qui refont si habilement le nom de David Téniers, ceux de Mieris et d'Ostade, que l'on ne conçoit pas qu'ils résistent à l'envie de faire jouir de leur talent un territoire si voisin. Notre surprise a été grande en rencontrant à Bruxelles si peu d'étalagistes et de marchands de cadres en renom; à Anvers, nous venons de voir cependant un serrurier qui possède d'admirables armoires dans le style de Henri II: il est vrai que, par contre-coup, le digne Vulcain a mis le nom de Pierre Rubens à quatre ou cinq chaises de cuir qu'il vend l'une après l'autre aux amateurs, en leur disant: *celle-ci est bien la chaise de Rubens!* Malgré ceci, nous le répétons, on rencontre fort peu de vendeurs en proportion de ce qui pourrait se vendre. MM. Van Nieuwenhuysen et Héris ([1]) sont plutôt des marchands de tableaux que des antiquaires. Le premier de ces messieurs a fait tout son possible pour engluer M. Rotschild à son passage. Ce baron de Bethléem a fait à Malines de précieuses acquisitions. M. Stevens, homme de goût, présidait à ces emplettes, qui n'ont pas été, nous a-t-on dit, à moins de trente à quarante mille francs.

Après avoir énuméré les ressources de son passé, ajoutons encore que l'art actuel, en Belgique, reçoit de la diversité même de ses monumens et de ses villes des reflets toujours nouveaux. Ainsi Gand n'a rien de Liége; Bruges ne saurait se marier à Anvers; Louvain et Bruxelles ne pourront

([1]) A Bruxelles.

jamais se confondre dans la même teinte. La vie des artistes, dans ces différentes cités, se ressent donc, à leur insu, des traditions; elle se modifie selon les habitudes et la domination ancienne du lieu. Bruges, cette Madrid flamande, triste et voilée d'ombres, doit abriter, à notre sens, les antiquaires; ils y noteront les écussons émaillés de Charles-le-Téméraire, comme les romanciers iront à Gand, remuer les cendres de Charles-Quint et de Vésale. Anvers, la Rome des artistes, rassemblera dans sa nef la grande lignée des fils de Rubens; Anvers aura tous les peintres; Louvain et Liége se partageront les chroniqueurs, les poètes, les bibliophiles. De la sorte, chaque ville de la Belgique conservera ses archives de nationalité. La face de ce royaume sera multiple et saillante; elle résumera admirablement les époques; elle guidera l'art dans les régions de la poésie et de la vérité. L'art ne pourra rebâtir qu'en conservant la trace des anciennes fondations, et en adossant sa hutte modeste à ces magnifiques piliers. C'est aux hommes d'état de la Belgique de comprendre et de peser ces choses. Au lieu de tulipes élevées en serre chaude et de prix décernés par l'état aux producteurs des plus belles couvées de canaris [1], le gouvernement belge devrait garantir du dédain et de la moquerie étrangère les splendides témoignages de sa gloire passée. Au lieu de s'acheter à grands frais des pamphlets et des journaux, il s'achèterait des poètes et des artistes. La meilleure partie de son sol, l'art ancien, abîmée et perdue sous les recrépissages modernes, apparaîtrait ainsi aux yeux de tous, pareille à ces cathédrales gothiques dont un badigeon impie blanchissait la pierre et qu'un soin religieux vient enfin de rendre à sa couleur primitive.

ROGER DE BEAUVOIR.

[1] Historique.

LA PESTE A MARSEILLE.

Jamais Marseille n'avait été plus sereine et plus joyeuse qu'au mois de juin 1720. Son port, qu'animait un commerce florissant, avait, au milieu de ses bruyantes occupations, un air de fête et de parure. Parmi les navires venus des quatre points cardinaux, tout chargés de riches produits et d'abondantes marchandises, on apercevait de splendides galères à la poupe dorée, aux longues flammes bariolées, aux cordages fleuris. C'était la flottille de M. le chevalier d'Orléans, grand-prieur de Malte, qui revenait de Gênes, où il avait conduit sa sœur, Mlle de Valois, mariée au duc de Modène. Marseille avait accueilli dignement ces illustres voyageurs, et de superbes fêtes avaient été données au Grand-Prieur et à Mlle de Valois, mal remise encore du désespoir où elle était tombée en quittant le Palais-Royal et M. de Richelieu.

On préparait de nouveaux divertissemens pour le fils naturel du régent, et en attendant le bal annoncé chez le marquis de Piles, gouverneur et viguier, les dames de la ville se donnaient le passe-temps de visiter les galères royales, et principalement celle du Grand-Prieur, qui était d'une rare magnificence. Elle avait été construite par Pierre Puget; sa façade représentait un épisode des noces de Thétis et de Pélée, ciselé par ce grand artiste, à la fois sculpteur, architecte, peintre et constructeur de vaisseaux. L'intérieur de la galère était admirablement décoré;

les appartemens étaient ornés de meubles riches et curieux, et surtout de peintures fort remarquables de Mignard et de Vanloo. Le Grand-Prieur faisait les honneurs de son bord avec une grâce et une politesse un peu cavalières; ses façons étaient empreintes de ce laissé-aller audacieux et de cette entreprenante désinvolture qui caractérisaient les mœurs du Palais-Royal; mais les dames de Marseille, qui se piquaient d'être au courant et à la hauteur des usages de la cour, s'accommodaient assez bien de l'urbanité de M. d'Orléans, qui, du reste, était peu dangereux pour les femmes, et s'en tenait volontiers avec elles aux propos de la galanterie.

Le quai de Rive-Neuve offrait un coup d'œil des plus variés. Des marchandises de toute espèce encombraient ses dalles; l'activité régnait partout : on vannait les grains, on pesait les balles, on comptait les tonneaux. Au milieu de ces embarras circulaient négocians, courtiers, portefaix et marins; des religieux passaient allant à St.-Victor; une compagnie de fantassins se rendait au fort St.-Nicolas, dont les murailles neuves étaient un formidable souvenir laissé par Louis XIV; les barcarols, debout dans leur batelet que couvrait un large dais quadrillé, invitaient les passans à s'embarquer pour aborder les galères ou pour aller nager à l'anse du Pharo; des dames costumées selon les modes de Mlle de Valois, se promenaient escortées chacune par un petit laquais moricaud qui tenait ouvert un grand parasol de basin; çà et là des groupes élégans s'entretenaient gaiement des fêtes passées et des fêtes futures, et se riaient des prétentions affichées par les prudes marquises d'Aix, qui, pour faire leur cour au chevalier d'Orléans, voulaient toutes être proches parentes de Mme de Parabère et de Mme de Sabran, filles toutes deux de la Provence.

Tout à coup, les galères du Grand-Prieur, qui dormaient sur leurs ancres, s'émeuvent. Les matelots endossent leur casaque de manœuvre, les voiles sont déroulées, les ancres levées, et quoique le vent qui soufflait alors leur soit contraire, ces navires sortent du port à tire d'aile et s'en vont au plus loin dans la rade attendre ou chercher des brises favorables. Le chevalier d'Orléans, qui avait déjeuné chez M. de Vaucresson, intendant de la marine,

était arrivé en grande hâte, et tout effaré, sur sa galère, et avait aussitôt envoyé tous ses mousses par la ville pour quérir ses officiers, et leur faire regagner incontinent leur bord. Ce rappel n'avait pas été chose facile à exécuter, car c'était un dimanche, et ces messieurs étaient fort disséminés de côté et d'autre. Les uns se pavanaient sur le Cours, les autres étaient aux églises, entendant amoureusement la messe et lançant des œillades aux belles paroissiennes de la Major et de St.-Martin. Ceux qui avaient affaire aux vêpres, n'arrivèrent qu'au moment où l'on mettait à la voile, et furent réprimandés pour leur dévotion.

Cette brusque retraite excita de vives rumeurs dans le monde. Les jeunes gens de l'état-major du Grand-Prieur avaient de nombreux engagemens dans la ville, et leur départ sans adieux causa de profonds ennuis. On s'inquiéta beaucoup aussi, dans la haute bourgeoisie, du bal de M. de Piles, pour lequel on avait fait des frais considérables. Mais M. le viguier avait bien autre souci en tête que son bal!

Un bruit sinistre avait sourdement éclaté parmi les premières autorités de la ville, qui le tenaient secret. Une vague inquiétude régnait parmi le peuple, lorsque le dimanche qui suivit le départ précipité du Grand-Prieur, le curé des Accoules monta en chaire, et d'une voix émue et grondante prononça un sermon qui glaça de terreur les assistans. Il y avait dans cette prédication je ne sais quelles menaces enveloppées dans les allégories saisissantes de l'Écriture qui jetaient l'épouvante au fond des ames. Chacun sortait de ce prône la tête basse et le cœur serré, lorsque tout à coup, au moment où il trempait ses doigts dans le bénitier, un homme tomba comme si la foudre l'avait frappé.

La foule, autour de lui, s'écarta avec un cri d'effroi auquel les voûtes de l'église prêtèrent une harmonie solennelle, et s'arrêta un instant, fixant des regards stupéfaits sur ce corps qui se tordait et râlait. Mais aucune pitié ne fut assez vive et assez assurée pour s'approcher de cet être souffrant et lui porter secours. Puis, par un mouvement spontané, les assistans prirent la fuite avec de longues clameurs, comme si l'église était en proie aux

flammes, et il ne resta bientôt plus sous le portail que le mourant, qui expira après quelques convulsions. Cet événement, dont le peuple fut effrayé sans le comprendre, confirma ailleurs de sinistres soupçons.

On savait depuis quelque temps que la peste régnait dans les échelles de la Palestine, lorsque le 15 juin, veille de la St.-Jean, un navire marchand, *le Grand-Saint-Antoine*, capitaine Chataud, portant un chargement de coton adressé à divers consignataires, s'était présenté à la chaîne du port. Il venait de Tripoli de Syrie, avait sa patente en règle, et un certificat délivré au lazaret de Livourne, déclarant que les hommes d'équipage qu'il avait perdus étaient morts de la fièvre maligne. Après de légères formalités, le navire était entré dans le port, et avait débarqué ses balles de coton.

Il était arrivé au *Grand-Saint-Antoine* une singulière aventure durant son voyage. Avant de se diriger vers Marseille, il avait voulu relâcher à l'île de Sardaigne, et s'était présenté devant Cagliari, demandant à entrer dans le port. Il y avait alors à Cagliari un certain vice-roi, nommé M. de Saint-Rémis, bon homme s'il en fut, pétri des superstitions les plus bourgeoises, vrai vice-roi d'Yvetot, qui ne faisait rien sans consulter Jeanneton. Or, à l'heure même où le capitaine Chataud se présentait devant Cagliari, M. le vice-roi se réveillait d'un sommeil fort agité et sortait tout ému des étreintes d'un affreux cauchemar. Il avait rêvé que la peste dévorait la Sardaigne. Le brave homme en était tout pâle et racontait à sa servante ce songe épouvantable, lorsque son chancelier vint lui dire qu'un bâtiment français demandait à entrer dans le port.

— Un bâtiment! s'écria le judicieux vice-roi, voilà mon rêve expliqué; voilà la peste que j'ai rêvée; c'était un avertissement du ciel!

Jeanneton fut de cet avis, et le chancelier eut ordre, non-seulement d'empêcher *le Grand-Saint-Antoine* d'entrer dans le port, mais encore de le faire couler bas à coups de canon, s'il ne délogeait au plus vite de la rade. Alors le capitaine Chataud vint droit à Marseille.

Voilà donc à quoi tiennent les événemens les plus graves! Si le vice-roi de Sardaigne avait eu la faiblesse de ne pas croire à ses rêves, la peste entrait à pleines voiles dans le port de Cagliari, et ne venait pas à Marseille.

Tandis que l'on débarquait les balles de coton du *Grand-Saint-Antoine*, un mousse meurt, puis un portefaix, tous deux avec d'étranges symptômes. La médecine examine et frémit; l'autorité avertie se trouble et délibère. Sur ces entrefaites, on apprend que dans la rue de l'Escalle, les habitans meurent comme les mouches en octobre. Les médecins y vont, et prononcent un arrêt sans appel : — c'est la peste.

On écrit au régent, on écrit à la Faculté de Montpellier, on écrit au parlement d'Aix : c'est une terreur épistolaire. Pendant qu'on expédie des courriers, le fléau moissonne, et les magistrats municipaux tiennent conseil à l'hôtel-de-ville. Chacun d'eux présente un avis différent. L'un propose de grandes mesures de salubrité, et veut administrer à la ville une immense fumigation ; un autre est d'avis d'en appeler à la Providence, et de convoquer le clergé à une procession générale; celui-ci, qui craint de se compromettre, veut que l'on attende réponse du Palais-Royal ; celui-là prétend que l'on doit séquestrer les pestiférés et garder le secret sur la contagion vis-à-vis le peuple. Lorsque la question a été ainsi tirée à quatre échevins, on finit, comme dans la plupart des délibérations, par se ranger de l'avis du dernier qui a parlé. Chaque soir, l'échevin Moustier se rend dans la rue de l'Escalle, où le fléau s'est déclaré et sévit avec une effrayante intensité; il fait enlever les cadavres, parfumer et murer les maisons où les malades ont succombé. Il n'y avait guère moyen de cacher au peuple le véritable motif de ces formalités. Cependant M. le chancelier d'Aguesseau, qui avait le premier répondu aux magistrats de Marseille, leur avait bien recommandé, dans ses lettres, de donner le change au peuple sur le mal qui fermentait dans son sein, et c'était avec un grand souci que l'on voyait la vérité lui arriver.

Mais ce mot de peste, qui devait éclater comme une bombe au

milieu de la population et la jeter dans les dernières extrémités, ne souleva que des murmures d'incrédulité. On pensa que les médecins en avaient fait courir le faux bruit, et ils furent insultés publiquement. On chansonna les échevins sur leur frayeur panique, et on cassa les vitres de l'hôtel-de-ville avec ces chansons. Marseille, qui avait eu dix-sept fois la peste depuis Jules César, ne voulait pas croire à la peste.

Malheureusement, cette incrédulité ne pouvait guère résister à l'évidence. En vain un poste de milice a-t-il été placé à chaque extrémité de la rue de l'Escalle ; la peste brave la consigne, franchit les bayonnettes, et la voilà qui se promène dans le vieux quartier et dans le quartier neuf; voilà qu'après avoir immolé un citoyen à la porte des Accoules, elle frappe partout à la fois, à la place de Lenche et au Chapitre, à Rive-Neuve et à la Plaine. Quand il voit les victimes tomber sous ses yeux, être saisies dans la rue par l'active agonie et mourir subitement sur la borne, oh ! alors le peuple est convaincu. La contagion est dans son sein : mais quelle contagion? La mort est dans ses entrailles : mais quelle mort? Il ne comprend pas, le peuple, ce fléau qui lui vient d'Asie dans un sac, mais il comprend le poison qu'une main furtive jette dans l'eau de ses fontaines et dans la farine de son pain. Le poison, voilà un fléau qui parle à ses sens. La Brinvilliers, voilà une peste dont il sait la légende. D'ailleurs il faut bien qu'il puisse s'en prendre à quelqu'un de son malheur ; à des hommes, et non à un élément. Dès-lors on n'insulte plus les médecins, on les frappe; on ne casse plus les vitres de l'hôtel-de-ville, on en brise les portes. Les médecins et les magistrats, voilà le fléau, voilà la peste, voilà les empoisonneurs du peuple, et ce peuple de Marseille à la poitrine creuse, à la forte voix, se rue et rugit, bondit et tonne. Ce sont là des colères méridionales, qui reviennent souvent, mais qui durent peu.

A ces violences succède un morne abattement. Cette effervescence s'affaisse sous la pesante main du fléau; le peuple anéanti s'apaise et se tait pour mourir. Les magistrats et les médecins peuvent paraître, ils n'ont plus rien à craindre; mais la plupart

ont fui, et avec eux tous ceux qui ont pu quitter la ville. Dès que le danger s'est déclaré certain, le sauve-qui-peut a été général. Ce n'a pas été une émigration, mais une déroute; tous les chemins se sont couverts de longues caravanes allant chercher des dieux plus clémens et un ciel plus miséricordieux. Dès les derniers jours de juillet on n'aurait plus trouvé dans Marseille un seul chariot ni une seule bête de somme. Avec les fuyards avait disparu tout ce qui pouvait hâter la fuite. Tout cela avait marché jusqu'à ce qu'un mur vivant l'arrêtât; car, au premières nouvelles de la contagion, un cordon de troupes avait été formé qui enlaçait le territoire de Marseille. Alors, faute de mieux, on s'était replié sur les bastides.

Bientôt, dans la ville, le désordre le plus complet vient ajouter à l'horreur du fléau. Dans une ville bien gouvernée, pourvue de bons et vaillans magistrats, bien approvisionnée et bien garnie d'argent, le mal eût été, sinon repoussé et vaincu, du moins tenu en bride; mais ici, les magistrats avaient perdu la tête; la provision de blé n'était pas faite pour huit jours, et l'opulente Marseille, dont le commerce remuait tant de millions, possédait pour toute fortune publique onze cents livres dans sa caisse municipale.

La famine et le brigandage vinrent alors servir d'auxiliaires à la peste, et l'aider à désoler et à meurtrir cette pauvre ville. Il faut cependant rendre justice aux quatre échevins, Estelle, Moustiers, Audimard et Dieudé qui demeurèrent à leur poste; à M. le viguier de Piles qui ne quitta pas le sien tant que sa santé le lui permit, et enfin à deux hommes dont le dévouement en ces tristes circonstances est devenu historique.

Ces deux hommes étaient l'évêque, M. de Belzunce, et le chevalier Rose, notable citoyen, intendant de la santé pour le quartier de Rive-Neuve.

Rien ne manque à la gloire de M. de Belzunce. On a écrit des livres et des drames sur sa belle conduite, et Pope lui a consacré deux vers de son *Essai sur l'homme*. M. de Belzunce, issu d'une famille militaire, était trempé pour faire un excellent soldat, on en fit un évêque. C'était une sorte de gendarme mitré, dont le courage et la vigueur, long-temps oisifs dans son doux métier de

prêtre, éclatèrent dès que l'occasion leur en fut donnée. Au demeurant, M. de Belzunce était un évêque brouillon et fanatique, emporté, vaniteux, écrivassier, disputeur, et qui a eu besoin de sa peste pour aller en paradis, s'il y est.

M. Rose était un honnête négociant, qui avait passé la moitié de sa vie à trafiquer dans le Levant, où il avait amassé du bien. Pendant vingt ans il avait respiré l'air de la peste et hanté des pestiférés à Modon, où il était consul. La peste, qui le suivit à Marseille, le trouva inacessible à la crainte, et au fait de quelques manœuvres usitées dans la stratégie médicale des Orientaux.

Belzunce, Rose et les quatre échevins auraient pu prendre d'utiles mesures contre la contagion s'ils avaient été aidés dans leurs efforts; mais le fléau qui dévorait Marseille excita partout la peur, nulle part une généreuse compassion. Aix s'était tout d'abord montrée voisine dure et revêche. Le parlement avait étroitement tracé le rayon sanitaire qu'embrassait un cordon de mousquets. En vain Marseille, souffrante, affamée, voulut-elle se purger de trois mille gueux qui l'infestaient, il lui fallut garder cette vermine dévorante. En vain demanda-t-elle secours à sa noble sœur; Aix, au lieu du pain et des vêtemens dont elle avait besoin, lui envoya M. le marquis de Vauvenargues, premier procureur du pays, accompagné de quatre gentilshommes et escorté d'une compagnie des gardes de M. de Villars. Le marquis de Vauvenargues, père de l'auteur des *Maximes*, écrivit à M. Estelle, premier échevin, de se rendre à un endroit du chemin d'Aix, appelé Notre-Dame. Estelle s'y rendit, et après qu'on l'eut fait mariner dans le vinaigre, il fut admis à s'avancer jusqu'au milieu d'un champ, et à causer au porte-voix avec les gens d'Aix, qui se tenaient à une demi-portée de fusil. Il fut convenu que trois marchés seraient établis, avec double barrière, pour que les vendeurs et les chalands traitassent à distance. L'un de ces marchés devait être établi au lieu même où se tenait la délibération, un autre sur la route d'Aubagne, et un troisième, pour les bâtimens, dans une anse appelée l'Estaque.

Pendant que ces choses se passaient, M. de Vintimille, arche-

vèque d'Aix, se tenait fort paisible dans son diocèse. M. Le Bret, premier président, et messieurs du parlement tremblaient dans leurs robes rouges et sous leurs mortiers; leur pusillanimité éclatait chaque jour en ridicules et odieuses vexations. Quant à la cour, elle avait bien autre chose à l'esprit que la peste de Provence, ma foi! C'était le moment où le système de Law était dans sa plus grande fureur; le Mississipi absorbait seul l'attention et l'intérêt général. Les lettres de détresse, adressées au régent et à Dubois, produisirent peu de sensation. On promit de l'argent, et on fit écrire par Chirac une consultation sous forme d'épître. Chirac, très au fait des gangrènes de courtisans, entendait peu de chose à la peste. Il conseilla de distraire le peuple et de le mettre au régime des violons. Il considérait la peste comme une mélancolie contre laquelle les rigaudons sont souverains; une maladie qui doit être soignée par des ménétriers au lieu de médecins, et dans des vaux-halls plutôt que dans des hôpitaux. La parade devait marcher avec le bal; les échevins, selon Chirac, devaient faire dresser des tréteaux dans tous les carrefours, et y appeler des baladins experts en roueries et en lazzis propres à dérider les faces moribondes des pestiférés. Mais la ville, qui mourait de misère et de faim autant que de contagion, n'avait pas plus de quoi payer les violons que les meuniers, d'autant mieux que la musique eût été hors de prix en ces calamités. Pour ce qui est des histrions, il n'y fallait pas songer; où en prendre? M. Chirac aurait bien dû joindre la drogue à l'ordonnance et faire passer à Marseille la comédie italienne.

La terreur répandue en Provence par le fléau se manifesta surtout à la foire de Beaucaire. Cette foire, qui a lieu tous les ans au mois de juillet, fait de Beaucaire, petit bourg baigné par le Rhône, la capitale du monde commerçant. Les marchands d'Europe, d'Asie et d'Afrique y affluent, les produits de l'univers entier y abondent, et pour les recevoir, un ville de bois s'improvise au bord du fleuve et donne à Beaucaire, pendant un mois, les proportions d'une capitale, de même qu'elle en a la vie, la population et la richesse. Cette fois, tout fut désert, la ville de bois et la ville de pierre. Une douane terrible, la peste, arrêta les marchandises qui

arrivaient à Beaucaire. Les marchands épouvantés rebroussèrent chemin; quelques-uns, qui s'étaient trop hâtés, prirent la fuite, abandonnant leurs magasins déjà ouverts. Ce fut un coup violent pour l'industrie, et dès-lors la contagion compta parmi ses désastres presque autant de banqueroutes que de décès.

A Marseille, la désolation était à son comble. Sur cette ville en proie à des douleurs si aiguës, août versait ses impitoyables chaleurs; un ciel mat et transparent souriait à ces misères chauffées par un soleil ardent. — « Si notre mistral venait, disaient les Marseillais, il purgerait l'atmosphère et emporterait les miasmes venimeux qui l'empoisonnent! » Le mistral vint, et il n'emporta qu'un hôpital de planches et de toiles, élevé à grand'peine au Chapitre pour y camper les pestiférés. Le vent ayant si mal réussi, on pensa que saint Roch, patron de la santé, serait d'un meilleur secours; la fête de ce saint arrivait, et M. de Belzunce organisa pour ce jour-là une splendide procession. Jamais les solennités de la Fête-Dieu n'avaient été si magnifiquement traitées : les croix, les bannières, les reliques de toutes les paroisses furent promenées en grande pompe par le clergé, revêtu de ses plus riches habits. Les religieux de Saint-Victor manquèrent seuls à cette procession. Ces moines gentilshommes n'avaient pris de la vie religieuse que ce qu'elle avait de bon; avec les priviléges de leur état ils cumulaient les agrémens du monde dans lequel ils étaient fort répandus. Mais dès que le fléau parut, ils ne songèrent plus qu'à leur salut et se mirent en retraite. L'abbaye était bien aérée, bien mantelée, bien pourvue, ils s'y cloîtrèrent, et tout commerce avec le dehors fut soigneusement interrompu. Les sollicitations des pauvres, les murmures du peuple, la colère de l'évêque frappèrent vainement à leur porte, qui resta close. Quand le fléau fut dissipé, ils reparurent, frais et dispos, s'excusèrent légèrement, et reprirent leur train.

La procession de saint Roch eut de funestes conséquences; elle rompit de bonnes mesures sanitaires. Ceux qui s'étaient astreints à une vie sédentaire et isolée vinrent en foule assister à cette cérémonie votive. Le fléau put compter ce jour-là tous ses sujets,

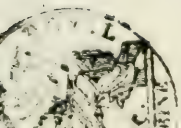
mêlés, confondus, sans défense, et la contagion s'exerça cruellement sur cette proie. Dès ce moment le chiffre de la mortalité s'accrut dans une effrayante progression : le jour de Saint-Louis, fête du roi, il mourut mille personnes à Marseille. Impuissans contre ce mal, qui non-seulement bravait leur art mais encore ne ménageait pas leur personne, les médecins furent des premiers à fuir devant la peste. A peine en resta-t-il dans la ville quelques-uns que l'on voyait traverser les rues en chaises à porteurs, vêtus de houpelandes en toile cirée, et à chaque pas se croisant avec le viatique. Mais bientôt, comme le viatique attirait à sa suite une foule de dévots inconsidérés qui l'escortaient jusques dans l'alcôve des malades, on fut obligé d'y mettre ordre, et le sacrement de l'extrême-onction fut supprimé par mesure de police. Peu de temps après, les offices furent suspendus et les églises fermées.

Quand la médecine et le culte lui manquèrent, le peuple se sentit perdu sans ressource, et entra dans le désespoir. Pour faire diversion à sa mortelle anxiété, les échevins donnèrent une grande solennité à l'arrivée des deux plus célèbres médecins de Montpellier, MM. Chicoyneau et Verny, qui avaient répondu à leur appel et venaient combattre la peste avec les théories de la science. On reçut les deux docteurs comme des princes. Les chaînes du cours furent détachées, et leur carrosse passa au milieu de l'allée, comme si c'eût été celui de M. de Villars. On les complimenta en latin, en français et en provençal. Ces messieurs promirent merveilles : ils avaient étudié le fléau dans leur bibliothèque ; ils savaient par cœur le livre de François Ranchin, un des prédécesseurs de Chicoyneau dans la chancellerie de l'Université languedocienne ; ils apportaient avec eux les traités d'Ingrescia, de Lemaître, de Gastaldi et d'Abraham Framboisier ; mais toute cette doctrine fut vaine, et les assauts de la science n'enlevèrent pas à la peste une seule de ses victimes.

Le nombre des morts était si grand chaque jour qu'il n'y avait plus assez de temps ni assez de bras pour les enlever et les porter en terre. Les funérailles alors se firent en masse. Deux fois par jour un tombereau passait dans chaque rue, récoltait les cadavres,

et, quand il était plein, allait se vider où il pouvait. Ceux qui chargeaient et conduisaient ces tombereaux s'appelaient des corbeaux. Quand la peste les eut tous dévorés, les échevins demandèrent, pour les remplacer, des forçats à M. le commandeur de Rancé, lieutenant-général des galères; M. de Rancé en accorda vingt-six. Ces corbeaux rouges, inhabiles à leur nouveau métier, ne savaient ni atteler ni conduire leurs charrettes, qui fonctionnaient à travers toutes sortes d'accidens et de chutes; mais en revanche, se souvenant à merveille de leurs anciennes manœuvres, ils mettaient au pillage les maisons dans lesquelles ils allaient chercher des cadavres, détroussaient les vivans, héritaient des morts, et quelquefois achevaient les malades par manière de passe-temps ou pour faire plus à l'aise leur besogne de voleurs. La peste fit justice de tous ces malandrins. Après eux on en demanda d'autres qui continuèrent les mêmes pratiques, avec la concurrence d'une foule de gens, prompts et ardens à exploiter une calamité propice aux plus violens brigandages. Pour mettre un frein à ces licences, on planta dans tous les carrefours de hautes potences auxquelles une justice expéditive et arbitraire accrochait les criminels, qui restaient là comme les articles d'un code terrible, afin que personne n'ignorât cette jurisprudence improvisée. La potence est un spécifique recommandé par tous les docteurs qui ont écrit sur la contagion. Ils sont d'accord sur ce point, que la peste se combat par trois remèdes souverains, l'or, le feu et la corde : l'or qui fait régner l'abondance, le feu qui purifie, la corde qui maintient l'ordre et la discipline.

Mais que pouvait faire la vue des supplices, dans une ville en proie à d'horribles tortures, et où une mort inévitable fauchait sans relâche? La peste était bien autrement expéditive que toutes les lois décrétées pour la circonstance. Aussi le pillage et le meurtre ne furent-ils pas plus réprimés que le fléau. Du reste, les bandits n'étaient pas les seuls que menaçait la corde municipale. Comme il ne restait plus à Marseille ni chirurgiens, ni notaires, ni apothicaires, ni boulangers, ni sages-femmes, un édit fut publié dans le territoire, enjoignant à tous ces gens-là de venir reprendre leur



office dans les vingt-quatre heures, sous peine de mort pour les délinquans. Les notaires seuls revinrent.

Aucune peinture, aucune poésie ne saurait tracer le tableau qu'offrit Marseille depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement d'octobre, époque où le fléau sévit avec le plus de rage. Il n'y avait plus ni police, ni administration, ni secours. Les liens de famille, l'humanité, la morale, étaient anéantis. On voyait des malades, chassés par leurs parens des demeures qu'ils infectaient, errer dans les rues, s'abriter en gémissant sous l'auvent des boutiques, mourir sur le pavé. Ceux qui mouraient dans les maisons étaient jetés par les fenêtres; on ne les relevait pas et leurs cadavres croupissaient dans les ruisseaux ensanglantés. La ville entière se lamentait et râlait. Les morts et les mourans encombraient les rues, le cours, les quais. Des hommes ivres se mêlaient aux agonisans et se roulaient avec eux dans d'épouvantables étreintes. Avec les cadavres, on jetait par les fenêtres leurs matelas, leurs hardes, leurs meubles. Il y avait des gens qui mouraient debout, appuyés contre la muraille, et qui semblaient méditer dans la mort. Il y avait des mères mortes dont les nourrissons suçaient encore les mamelles. C'étaient à chaque pas des images sublimes d'horreur. Au milieu de ces hideux désastres marchaient le vol, le viol, le meurtre. Le frein n'était nulle part, le lendemain n'était à personne, on ne marchandait plus avec ses vices ni avec ses passions. En face du péril, se nouaient des intrigues forcenées, éclataient de monstrueuses joies. L'église seule resta grave, austère, inébranlable, au milieu de ces terreurs et de ce chaos. Nuit et jour l'évêque et sa milice étaient sur le champ de bataille; ils consolaient et confessaient les mourans, et recueillaient leur dernier soupir, dit un historien, comme si c'était de la rosée. Le fanatique Belzunce, devenu tolérant en face d'une plaie si grande, n'interrogeait plus les mourans sur leur soumission à la bulle *Unigenitus;* il donnait aux pauvres les vingt-cinq mille écus de son épargne, et faisait proposer à tous les orfèvres de la Provence ses ornemens pontificaux enrichis de dorures et de pierreries. Mais nul ne voulut les acheter, et chacun

déposa son offrande dans la mitre de l'évêque, qui lui revenait toujours pleine d'aumônes. Il ne put vendre que son argenterie, et long-temps après il mangeait encore fastueusement avec de la vaisselle d'étain. L'évêque, les prêtres et les religieux furent vraiment les hommes de Dieu en ces temps d'épreuve.

Sur ces entrefaites, M. le commandant de Langeron, chef d'escadre des galères et maréchal des camps et armées du roi, ayant été nommé commandant de la ville et de son territoire, arriva a la tête de quelques compagnies des régimens de Flandres et de Brie, et Marseille trouva en lui un gouverneur ferme et prévoyant. Des jours meilleurs ne tardèrent pas à luire. L'autorité maritime qui, lasse des demandes multipliées des échevins, avait fini par leur refuser des forçats, en accorda à Langeron autant qu'il en voulut. C'était un point essentiel, car la ville regorgeait de cadavres qu'il fallait enterrer. On avait les ensevelisseurs, c'était beaucoup; il restait à trouver une place pour les sépultures.

Par une inconcevable imprudence, on avait enterré les morts dans les caveaux des églises, à une époque où elles étaient encore ouvertes et fréquentées; de la sorte, les églises étaient devenues des foyers pestilentiels. Puis, faute d'autre ressource, on avait traîné les cadavres sur le plateau de la Joliette, où ils pourrissaient depuis plusieurs semaines. Enfin, on avait laissé les morts sur la place où ils avaient rendu l'ame. Que faire de tous ces cadavres entassés à la Joliette, dans les maisons, sur le pavé? Où les loger? C'est ici que le chevalier Rose s'immortalisa.

Le chevalier découvrit à la Joliette deux vieux bastions voûtés. En enfonçant la voûte de ces bastions, on devait trouver deux cavités assez vastes et assez profondes pour engloutir toutes les dépouilles de Marseille. L'œuvre, seulement, était difficile et dangereuse. Rose voulut pour lui la double gloire de la pensée et de l'exécution. Il prit avec lui cent forçats, armés de pioches et de pelles, et la tête entourée d'un linge mouillé de vinaigre, qui leur bouchait le nez. L'expédition s'exécuta avec le plus grand succès; tout fut balayé; les bastions dévorèrent les cadavres, ensevelis dans un linceul de chaux vive. Des forçats employés à ces funérailles, aucun

ne survécut, mais le chevalier Rose n'en fut pas le moins du monde incommodé.

On peut dire que ce coup hardi vainquit le fléau. De ce moment data la période de décroissance.

Tant qu'avaient duré les crises violentes du mal, Marseille avait été abandonnée à son malheureux sort; la famine et la misère servaient d'auxiliaires à la peste. Dès que l'état sanitaire de la ville s'améliora, les secours lui arrivèrent de toutes parts. Ce furent d'abord les médecins qui se montrèrent à mesure que le mal disparaissait. L'abondance vint ensuite. Le pape fit savoir aux Marseillais, qu'outre une foule de messes et d'oraisons, il leur avait acheté, dans la Marche d'Ancône, trois mille cinq cents charges de blé que l'on embarquait sur trois navires à Civita-Vecchia, et que de bons vents ne pouvaient manquer de pousser en peu de jours dans le port de Marseille. De riches négocians, quelques gentilshommes d'Aix et plusieurs magistrats du parlement suivirent le bon exemple du Saint-Père. Cependant la charité chrétienne n'avait pas seule guidé Clément XI dans son bienfait. Il se proposait, par sa générosité, de faire honte au Palais-Royal qui avait laissé Marseille dans l'abandon. Les charges de blé étaient envoyées en haine de Dubois, autant que par vénération pour saint Lazare et par pitié pour les Marseillais. Le rusé ministre comprit bien qu'on voulait le discréditer et humilier son gouvernement; il écrivit aussitôt à Lafitau, évêque de Sisteron, chargé d'affaires de France auprès du Saint-Siége, et lui enjoignit de mettre tous les obstacles possibles au présent du pape. Peu importait que les Marseillais perdissent leur pain à cette intrigue. Heureusement les menées de Lafitau ne réussirent pas mieux en cette occasion qu'elles n'avaient réussi jusque-là pour faire obtenir à son patron le chapeau de cardinal : le blé partit. Le régent alors se piqua d'honneur et fit passer à M. de Langeron un secours d'argent. Les principaux actionnaires de la compagnie des Indes envoyèrent des secours pareils. M. Law surtout se distingua par le don d'une somme considérable.

Tout allait pour le mieux, lorsque le 1er novembre, jour de la Toussaint, M. de Belzunce, jaloux d'imiter en tous points le

cérémonial établi par saint Charles Borromée pendant la peste de Milan, pieds nus, la corde au cou et la croix entre les bras, sortit à la tête de son clergé, et, sur un autel dressé à l'extrémité du cours, alla s'offrir comme une victime expiatoire, chargée de toutes les iniquités de ce peuple si cruellement flagellé. Là, d'une voix tonnante, il prononça un sermon véhément. Quelques jours après eut lieu, dans l'église des Accoules, une cérémonie des plus dramatiques. Ces solennités religieuses, ramenant l'affluence dans les rues et dans les églises, furent le signal d'une recrudescence.

En même temps on apprenait que la tempête, plus puissante que Lafitau, faisait sombrer, aux îles de Porcherolles, un des bâtimens qui portaient le blé du pape. Les deux autres rencontrèrent des pirates de Tunis qui, plus humains que Dubois, les relâchèrent lorsqu'ils apprirent quelle était leur pieuse destination.

La nouvelle crise fut de courte durée, et bientôt la peste ne régna plus que dans le territoire. Les bastides des environs de Marseille avaient été érigées en forteresses où l'on s'était retranché contre la contagion. Les vagabonds qui en approchaient étaient reçus à coups de fusil. Quelquefois, les gens qui erraient dans la campagne cherchant un asile avaient fait le siége d'une bastide, et s'y étaient logés de vive force, après y être entrés par la brèche. Quand la peste visita la campagne, on s'empressa de rentrer dans la ville convalescente. La vie revint peu à peu au sein de la cité. On voyait dans les rues des passans pâles et soucieux, qui, craignant encore la contagion, étaient armés de longs bâtons, appelés bâtons de saint Roch, avec lesquels ils écartaient les gens qu'ils rencontraient sur leur chemin. On n'ouvrait pas encore les églises, mais il y avait des autels élevés en plein air, où l'on célébrait les offices divins, et autour desquels la foule venait s'agenouiller. Puis, à mesure que le danger s'éloignait, le calme revint, la confiance se rétablit, la mélancolie s'effaça. Les marchands rouvrirent leurs boutiques, le commerce renoua ses fils rompus; le bassin du port, si long-temps vide, fut abordé par de hardis navigateurs. Quand le fléau eut tout-à-fait disparu, Marseille compta ses morts. Quarante mille personnes avaient péri

dans la ville et dix mille dans le territoire. Aix, qui avait pris les plus ridicules précautions, n'avait pu se garder de la contagion qui lui enleva environ huit mille habitans. Le parlement donna le spectacle d'une insigne lâcheté en abandonnant son siége pour se sauver à Saint-Remy, d'où ses arrêts, formulés par la peur, ne cessèrent d'inquiéter et de vexer le pays. Toulon, qui avait tiré le canon de ses forts sur des bateaux chargés d'émigrans marseillais, n'en fut pas moins envahi par la peste qui lui prit quinze mille têtes. A Arles, près de sept mille personnes succombèrent à la contagion. Le Palais-Royal reçut le contre-coup de ce désastre dans un mandement de l'archevêque Forbin, qui attribuait la peste aux vices de la cour, au système de Law et aux débordemens du régent et de son ministre.

Dès les premiers jours de décembre, le mal avait complétement disparu, et l'année 1721 s'ouvrit sous de brillans auspices. Les grandes calamités sont toujours suivies par les réactions d'une joie insensée. A Marseille, quarante mille morts laissaient à quarante mille survivans leur opulent héritage. Lorsque la peste eut levé ses terribles scellés, l'épouvante et la douleur se calmèrent pour entrer en possession. Alors, cette ville délivrée, qui sortait de son linceul, belle et rajeunie, se couronna de fleurs, revêtit ses plus éclatantes parures et remercia le ciel dans des fêtes. Après les vertiges de la peur, Marseille eut les vertiges de la joie. Tous ces héritiers se livrèrent sans mesure aux folles inspirations du plaisir. Le repos, la prospérité, l'abondance, vinrent en même temps réparer tous les torts du fléau. Cinq ans après la peste, la population marseillaise était remontée au chiffre de 1719, tant la nature est une bonne et féconde mère!

Le chevalier Rose fut mal récompensé de son dévouement; il avait jeté toute sa fortune au fléau : on le laissa dans sa généreuse pauvreté. Quant à Belzunce, le régent lui offrit l'évêché de Laon, que décorait la dignité de premier pair ecclésiastique : Belzunce refusa; il ne voulut pas quitter le troupeau pour lequel il avait été si bon pasteur pendant l'orage. Le siége de Marseille était celui de sa gloire et de ses habitudes : il y demeura pour jouir

de la reconnaissance publique et continuer ses querelles avec le parlement d'Aix et l'évêque de Montpellier. Il voulut bien seulement, pour réparer les brèches faites à sa fortune, accepter deux abbayes considérables. Dix ans après, le pape Clément XII l'honora du pallium.

Le souvenir de la peste de Marseille est resté fidèlement et profondément gravé dans la tradition populaire. Nous autres, jeunes gens d'aujourd'hui, nous avons tous entendu raconter cette lamentable légende par nos aïeules, dont les mères étaient contemporaines de Belzunce et de la contagion. La mémoire du peuple a fait jusqu'ici ce que la plume des historiens n'a pas su faire. Un Thucydide a manqué à la peste de la Provence. L'histoire écrite du fléau ne se trouve que çà et là par lambeaux informes et décolorés. La peinture ne l'a guère mieux reproduit, si ce n'est un tableau de Serres, peintre marseillais, qui a peint la peste d'après nature, qui est monté avec Rose aux glacis de la Joliette, qui a planté son chevalet dans cette terre putride, et a copié, sur une grande et terrible toile, cette grande et terrible scène d'ensevelissement, qui domine tout le drame funèbre de 1720. Le tableau de Serres, d'une effrayante vérité, se trouve au château Borelli, magnifique demeure des environs de Marseille.

L'administration de la santé, qui possède un bas-relief de Pierre Puget, représentant la peste de Milan, et un tableau de David sur la peste de Marseille, a voulu reproduire sur tous les panneaux de la salle de son conseil les épisodes du fléau dont elle est chargée de préserver la ville. Toutes ces peintures exécutées à Paris sont de très-médiocres ouvrages.

Cette peste, qui a trouvé les beaux-arts si impuissans et la littérature si ingrate, a eu cependant un grand résultat littéraire. Elle a donné naissance à l'Académie de Marseille. Pendant les horreurs du fléau, quelques citoyens fugitifs, qui avaient abrité leur terreur dans les environs de la ville, se réunissaient dans une bastide, où, pour chasser toute idée importune et s'étourdir sur les menaces du danger, ils se livraient au culte consolateur des muses. Chacun de ces jours si meurtriers pour la ville était

rempli dans la banlieue par une séance poétique. Jusque-là le jeu était innocent; c'était de l'hygiène littéraire, rien de plus. Mais quand le fléau eut cessé de ravager Marseille, les séances littéraires rentrèrent en ville avec les émigrés rassurés. Le jeu avait été pris au sérieux; on lui donna de la consistance au moyen de lettres-patentes qui fondèrent l'Académie de Marseille.

Ainsi cette Académie est née de la peste, et c'est sans doute pour ne pas faire parler de cette fatale origine qu'elle s'est toujours conduite avec cette réserve et cette discrétion qui lui ont valu l'honorable suffrage de M. de Voltaire.

EUGÈNE GUINOT.

PEINTRES CONTEMPORAINS.

LOUIS ET THÉODORE GUDIN.

DEUXIÈME ARTICLE.

Les renseignemens biographiques que nous avons donnés sur M. Théodore Gudin ne seront pas inutiles à l'appréciation de son œuvre, et voici pourquoi :

Il est, ce me semble, deux choses bien distinctes dans l'art dont nous nous occupons : — la composition, — qui en est pour ainsi dire l'ame, l'esprit, — et l'exécution, — qui en est la forme, qui, en un mot, est à la peinture ce que le style est à la pensée.

Or, Théodore Gudin s'étant trouvé peintre par organisation, par instinct; n'ayant jamais puisé ses enseignemens que dans une profonde et continuelle observation de la nature; n'étant, à bien dire, d'aucune école, sa *manière* a dû se ressentir de cette précieuse prédisposition. Aussi sa touche et son coloris sont-ils d'une naïve et admirable vérité. Chez cet artiste, vous ne trouvez pas trace de cette couleur, de ce *faire* de parti pris, qui procèdent par l'exagération des défauts ou des qualités de tel ou tel maître.

Et cela, parce qu'au lieu de *s'inspirer*, comme on dit, de Ruysdaël, de Claude Lorrain ou de Salvator, M. Théodore Gudin s'est inspiré de la nature; à elle seule il a demandé le secret merveilleux de sa palette, si simple, et pourtant d'une variété de ton si splendide; aucun maître ne lui

a dit : Vous traiterez les terrains de cette manière, les fabriques ou les fonds de cette autre, le ciel et le feuillé de celle-ci. Non, il a d'abord longuement observé, en poète et en rêveur, sans savoir pourquoi il observait, sans arrière-pensée de reproduire jamais ces grandes scènes qui l'impressionnaient tant; et puis un jour il s'est mis à traduire naïvement ce qu'il avait vu, ce qu'il voyait, et cela vrai comme cela était, et cela sans recherche et sans artifice de métier; car dans les tableaux et dans les études de ce grand peintre, la nature semble plutôt *réfléchie* que *copiée*. Aussi admirez avec quelle souplesse, quelle flexibilité de talent il reproduit les scènes et les effets les plus opposés. Bien des maîtres pourtant ne sentaient qu'une nature : ceux-ci la comprenaient sombre et terrible, ceux-là gracieuse et souriante; chez lui, au contraire, ainsi que nous l'avons dit, tout se reflète ingénument comme dans un miroir.

S'il n'était pas inutile de donner des preuves irrécusables d'un fait si généralement avéré, si l'on pouvait oublier la puissante faculté de contrastes que l'on remarque, par exemple, dans les *Vues du Mont-Saint-Michel* et *d'Alger*, dans *l'Incendie du Kent* et *la Soirée de Venise*, les trois tableaux que M. Théodore Gudin a exposés cette année prouveraient jusqu'à l'évidence la prodigieuse étendue de cette rare organisation.

Ces trois tableaux offrent une singulière variété d'effets, depuis le ciel gris et marbré du Havre, troué çà et là par les rayons d'un soleil pâle et froid, jusqu'aux tons chauds et humides des marais Pontins et aux nuages incandescens de l'Afrique. Quelle incroyable progression de coloris! Que l'on compare les eaux, le ciel, les fonds de ces trois tableaux, et que l'on dise s'il ne faut pas être bien heureusement doué, pour réussir à rendre avec autant de bonheur et de vérité, des natures si opposées.

La *Vue du Havre* est éclairée par un de ces jours tantôt lumineux, tantôt voilés, si fréquens sur nos côtes de l'ouest. Les lames, encaissées par le môle et la jetée, sont fouettées, remuées, ainsi qu'elles le doivent être dans cette passe étroite, et reflètent les mille accidens de lumière des nuages, du soleil, des quais et des constructions du port. Dans ce tableau, tout est bruyant, animé; c'est l'entrée d'une ville toute commerçante et d'un aspect fort peu poétique : des murs de pierre et de brique, un bâtiment marchand sous voile et une embarcation qui ramène à son bord un matelot aviné. Tels sont les élémens de cette vaste composition, d'une extraordinaire vérité d'aspect et d'une exécution achevée. L'épisode du matelot récalcitrant est surtout d'un comique parfait, et l'on entend les

adieux énergiques que ce pauvre marin adresse à cette terre si regrettée.

Maintenant le peintre nous transporte dans la rade d'Alger, lors du coup de vent du 7 janvier 1831 (1). Ce ne sont plus les lames vertes de l'Océan, ce n'est plus le ciel léger du nord, les nuages blancs et rapides; c'est l'air épais et chaud de l'Afrique, ce sont de ces nuages lourds et pesans qui semblent pouvoir à peine s'élever au-dessus des vagues; c'est une atmosphère si chargée d'électricité, que des éclairs continus teignent dans tous les sens ces grandes masses obscures de tons rouges et ardens.

(1) *Coup de vent du 7 janvier 1831, dans la rade d'Alger.*

A neuf heures du matin, la frégate *la Syrène*, de 60 canons, était mouillée dans la baie d'Alger, entre les batteries du môle et le cap Matifou. Elle se disposait à faire voile pour la France; deux chebecs chargés de troupes commandées par le lieutenant-colonel Carcenac, étaient remorqués vers la frégate.

Tout à coup un vent violent agita la mer, un courant fortement établi entraîna à la côte les chaloupes de remorque, dont les rameurs faisaient d'inutiles efforts.

Cependant la fureur de la mer allait toujours croissant; le commandant de la frégate, M. Charmasson, éprouvant des craintes sérieuses pour les deux chebecs, réussit, non sans peine, à y faire parvenir de fortes amarres, à l'aide desquelles ils se halèrent jusque près de la frégate. La vague se soulevait avec tant de violence que plusieurs embarcations furent brisées en s'approchant de son bord.

L'état de la mer devenait à chaque instant plus effrayant; l'espoir d'un prochain naufrage attirait déjà vers le fort Matifou des hordes de Bédouins. Aucun secours ne pouvait être porté aux deux chebecs : le canon d'alarme se faisait entendre par intervalles, mais en vain; la mer refoulait vers le port tout ce qui songeait à en sortir.

Dans cette conjoncture critique, on ne pouvait songer qu'à préserver l'équipage de *la Syrène* et ses passagers des dangers qui les attendaient sur la côte; et pendant trois jours et deux nuits que dura cette tourmente, le général Clauzel avait fait garder toute la côte par de l'infanterie et de la cavalerie pour recueillir les naufragés.

De son côté, le commandant Charmasson ne quittait pas sa dunette; continuellement il veillait sur le sort des deux chebecs, et plusieurs fois il réussit à leur faire passer des vivres.

Pendant ce temps, les chebecs et la frégate couraient les plus grands dangers; ils s'entre-choquaient à chaque instant. *La Syrène* chassait sur ses ancres, rompait ses câbles, brisait sa grande vergue, endommagée déjà par une bourrasque éprouvée sous Mahon; perdait son gouvernail, et, sans son câble en chaîne qui tint bon jusqu'au bout, elle eût été infailliblement se perdre à la côte. Le zèle et la constance du commandant de *la Syrène*, le dévouement de tous les officiers et marins sous ses ordres, parvinrent à conjurer ce malheur.

Sur la fin du troisième jour, la mer se calma, tous les passagers furent reçus à bord, et *la Syrène* mit à la voile pour Toulon, où elle arriva sur la fin de janvier, après une heureuse traversée.

Au loin, la mer, d'un bleu noirâtre, se dessine sur l'horizon en feu; vers le second plan, une frégate de soixante canons, *la Syrène*, tirant le canon d'alarme, roule pesamment sur ces lames sombres et vertes, couronnées d'une écume éblouissante. Au fond du tableau, on voit les constructions blanches qui dominent la baie d'Alger, et sur le premier plan, un chebec chargé de passagers. Ce bâtiment, long, étroit, doré et dont le luxe et l'élégance contrastent vivement avec la terreur de cette scène, est exposé à toute la furie des vagues soulevées par l'ouragan.

Il était impossible de mettre dans un pareil sujet plus de sauvage et terrible poésie; car c'est tout un tableau d'histoire et un admirable tableau d'histoire, que cette embarcation remplie de deux cents passagers, je crois, voués à une mort presque certaine. Il y a surtout une grande profondeur de pensée dans le contraste si vrai, si frappant, qui existe entre la pose, l'expression, la nature des matelots et des soldats de terre. Sur les traits de ces derniers l'épouvante se mêle, chez les uns avec je ne sais quelle gaucherie chancelante, causée par le mouvement de l'embarcation; on voit qu'ils ont pour ainsi dire plus peur de rouler dans le bâtiment que de se noyer; chez d'autres, les spasmes du mal de mer sont si énervans, qu'à demi couchés, ces pauvres gens considèrent d'un œil éteint et insouciant l'élément qui va peut-être les engloutir; chez ceux-là, c'est une résolution morne et passive, et je n'oublierai jamais l'admirable expression de ce vieux soldat dont le visage est reflété par le capuchon rouge qu'il a sur la tête; chez ceux-ci enfin, c'est un insurmontable instinct de curiosité qui les met au-dessus de la crainte du danger et de l'accablement du mal de mer: témoin ce frêle et blême fourrier placé à l'avant du chebec, qui, se cramponnant à un cordage, semble demander à un aspirant qui épie au loin la manœuvre de la frégate, le résultat de ses observations.

Chez les matelots, au contraire, tout est action, mouvement, énergie; leur regard annonce une résolution calme et persévérante, habitués qu'ils sont à de pareils dangers. Le lieutenant de vaisseau commande avec sang-froid, et le mugissement de la tempête étouffant le bruit de ses paroles, il se sert de ses deux mains comme d'un porte-voix. Une figure merveilleuse de vérité et de grand style, c'est celle du contre-maître qui tient la barre du gouvernail. Rien n'est plus typique que cette belle tête. Et puis encore quelle puissance, quelle hardiesse, quel dessin dans la pose de ce marin demi-nu jetant une corde de sauvetage à cet homme qui se noie, et dont le regard est si affreusement vrai; et dans les traits de cet autre

qui, presque hors de l'embarcation, tend les bras à ce malheureux, quelle douleur, quel désespoir! Pour qui connaît ces ames si bonnes et si énergiques, on voit bien que c'est *son matelot* que ce marin va perdre à jamais.

Mais je m'arrête, car il faudrait des pages pour retracer ce qu'il y a de touchant, de terrible et de comique aussi dans cet épisode, depuis cette pauvre femme à l'agonie jusqu'à ce conscrit famélique qui implore un morceau de biscuit.

Quant à l'exécution de cet immense tableau, nous ne craindrons pas de dire que jamais le talent de Théodore Gudin ne s'est élevé si haut que dans cette page, d'une si grave importance. Le ciel, les figures, sont peints avec une supériorité et surtout une maturité de talent qui prouvent que désormais Théodore Gudin ne peut avoir de rival à redouter que lui-même. Il existe enfin dans ce tableau une si merveilleuse entente de la perspective aérienne, qu'il nous paraît impossible que l'illusion puisse aller plus loin; il y a surtout une profondeur d'horizon dont le merveilleux ne peut être comparé qu'à l'effet extraordinaire que produit sur le premier plan ce rayon de lumière qui, se jouant sur l'écume des vagues, étincelle des mille nuances de l'arc-en-ciel.

La troisième toile de Théodore Gudin représente une *Vue des Marais Pontins*. Avant la mutation qui a eu lieu dernièrement, il était impossible non-seulement de juger, mais de voir ce tableau; il lui fallait un jour doux, mais franc, et on l'avait exposé de telle sorte, qu'il était éclairé d'en haut, d'en bas, de côté et par reflet. Aujourd'hui sa place est meilleure, et l'on peut se former quelque idée de cette œuvre.

Figurez-vous ce moment presque insaisissable du jour qui suit le coucher du soleil, et qui n'est pas encore le crépuscule; à droite du tableau, l'horizon est empourpré du vif reflet des derniers rayons du soleil d'Italie; puis cette lumière vermeille, se dégradant peu à peu vers le milieu de la toile, se mêle aux premières lueurs de la lune qui se lève à gauche, et finit par se perdre dans cette dernière teinte, douce et fraîche; car la nuit commence et les étoiles scintillent déjà.

Au loin s'étendent ces immenses marais, tristes et solitaires, dont les flaques d'eau sont teintées d'un rouge sombre, et puis çà et là de grands buffles noirs qui paissent ou dorment.

A gauche, etvers le tiers de la toile, le site est coupé par un pont dont la pente est assez rapide. Un attelage de deux bœufs mis à un chariot, chargé de

paysans dans leur costume pittoresque, la descendent pesamment, tandis qu'un cavalier la monte. Les personnages sont éclairés par cette lueur mourante et dorée qui inonde toute la partie droite du tableau, tandis qu'à gauche, au-dessous de la lune qui se lève, la nature est déjà sombre et voilée, les hautes montagnes sont à demi cachées par la vapeur bleuâtre de cette atmosphère chaude et humide; les grandes herbes, les plantes grimpantes, les mousses qui naissent dans cette eau dormante, sont d'un vert triste et noir. Sur le versant d'une colline, on voit au loin, très-loin, un feu de pâtre qui scintille dans la brume et sur la cime d'un roc escarpé, un gibet et des corbeaux tournoyant autour d'un cadavre.

Exprimer tout ce qu'il y a de grandiose, de poétique, de sublime dans ce tableau, serait au-dessus de nos forces; seulement nous dirons que la *peinture profondément pensée* n'a jamais été plus loin, selon nous. Malheureusement, cet admirable poème peint n'appartient plus à la France.

Telle a été cette année la part de M. Théodore Gudin à l'exposition, et nous croyons qu'il en est peu d'aussi belles. Encore quelques tableaux d'histoire comme le *Coup de vent de la rade d'Alger*, et M. Théodore Gudin aura presque réalisé les espérances que l'on croyait déçues par la malheureuse fin de son frère.

EUGÈNE SUE.

UNE GRAND'MÈRE D'AUJOURD'HUI.

I.

Autrefois, à ce mot de *grand'mère*, l'imagination voyait un grand bonnet, un grand fauteuil, des lunettes, et une couverture de tricot pour le curé de la paroisse.

Aujourd'hui!... oh! aujourd'hui, c'est tout autre chose.

Une grand'mère, c'est un être qui échappe à la définition, un être amphibie posé sur la frontière des deux âges, et cherchant à arracher quelques fleurs au pays qu'elle quitte, pour en parer celui où elle va.

Une grand'mère, c'est seulement une femme qui ne danse plus et porte un turban au lieu d'une guirlande, mais dont les idées n'ont pas subi d'autre changement que celui de sa coiffure, un peu moins de fraîcheur, presque autant de légèreté.

Autrefois, une grand'mère, c'était la reine de la maison; reine un peu despote peut-être les jours de rhumatisme, mais dont le sceptre ressemblait au bâton pastoral, qui frappe quelquefois, mais protége toujours.

Aujourd'hui..... nous avons changé tout cela, comme dit Sganarelle, en plaçant le cœur à droite; et nous avons retranché le cœur tout-à-fait, trouvant que c'était une chose toujours inutile et souvent gênante. . . .

. . . . . .

Mme de Nangis était la *grand'mère modèle* du dix-neuvième siècle, le type le plus parfait de la *jeune vieille femme*. Mais chez elle, du moins, l'éternelle jeunesse n'était pas un ridicule, tant l'illusion était complète. La nature la traitait-elle moins mal, ou l'art mentait-il mieux pour elle

que pour les autres?... je ne sais; ce dont je suis sûr, c'est qu'elle semblait avoir mis le *signet* à la page la plus brillante de la vie, que son âge était introuvable, et que si quelque contemporaine jalouse, remontant d'époque en époque, et de souvenir en souvenir, prétendait que Mme de Nangis devait approcher de cinquante ans, on se moquait d'elle.

— Cinquante ans !...

— Mais sa petite-fille! sa petite-fille!... car enfin Emmeline en a bien près de quatorze, quoiqu'elle porte encore des pantalons, et sa mère était déjà née en...

Mais on ne l'écoutait plus.

Ainsi, que Mme de Nangis eût ou non les terribles cinquante ans, rien encore ne pouvait l'en avertir : rien ! excepté cette Emmeline qui osait grandir ! cette Emmeline, vivant extrait de baptême ! Oh ! que ne pouvait-elle la rejeter, l'enfouir, l'oublier, comme ce papier malencontreux !

Mme de Nangis avait bien essayé du couvent; et pendant toute une année la bonne d'Emmeline n'avait été occupée qu'à appeler sur elle la vocation, mais la vocation n'était pas venue; et quoique Mme de Nangis eût été un moment tentée d'employer la violence, elle y renonça, craignant le jugement du monde. Le jugement du monde, c'était la conscience de Mme de Nangis.

Il ne lui resta donc d'autre parti à prendre que celui de prolonger l'enfance d'Emmeline, de la faire redescendre à la poupée et au pain sec; et si parfois l'enfant faisait place à la jeune fille, si un rayon d'ame et d'esprit venait annoncer la brillante saison qui s'ouvrait pour elle, oh !... alors l'orage grondait, la bourrasque âpre et glacée s'acharnait sur la pauvre fleurette pour l'empêcher de s'épanouir.

Heureusement pour Mme de Nangis, elle possédait une compensation à sa petite-fille : c'était sa mère. Mme de Nangis avait encore sa mère; quelle bonne fortune !... Mme de Nangis eût plutôt volé une mère, comme certains pauvres volent des enfans pour émouvoir le cœur des passans.

Jamais aussi le mot *maman* n'avait été si doux, si caressant que sur les lèvres de Mme de Nangis; jamais vieille femme n'avait été aussi entourée de soins, à une seule restriction près : il ne lui était pas permis d'être vieille à son aise. La mère de Mme de Nangis ne pouvait en être encore qu'à l'âge mûr, comme sa petite-fille à l'enfance.

Ainsi, son asthme, sa sciatique et sa surdité étaient condamnés au bois de Boulogne le matin, et à l'Opéra le soir.

Ainsi tous les attributs de la vieillesse lui étaient sévèrement interdits : elle ne pouvait prendre de tabac qu'en cachette ; à peine si les douillettes étaient tolérées, et on ne lui permettait d'autre dévotion que la messe d'une heure, à Saint-Thomas-d'Aquin, les jours de grande fête.

Il y avait un chapitre surtout, sur lequel Mme de Nangis était inflexible, c'était le rabâchage, le rabâchage !... cette jeunesse des vieux ! ce dernier fil qui rattache encore la trame ternie de leur vie d'à-présent à la trame dorée de leur vie d'autrefois ! et la main cruelle de Mme de Nangis était là toujours pour le casser, car les souvenirs de sa mère devaient s'arrêter irrévocablement à 1789.

. . . . . .

Un soir (soir néfaste pour Mme de Nangis), la vieille dame, dans un moment d'entraînement, avait effleuré l'histoire de sa présentation à Louis XV. La jeune fille était par hasard descendue dans le salon avant que toutes les visites fussent parties !

C'étaient là deux tragiques événemens ! Quant à la présentation, Mme de Nangis l'avait replâtrée tant bien que mal, en riant aux éclats de la distraction de sa mère, qui sûrement avait voulu dire le premier consul.

Mais Emmeline, Emmeline !

Un des assidus de Mme de Nangis n'avait-il pas remarqué que les yeux bleus d'Emmeline prenaient de l'expression !

Un autre, que sa taille perdait tout son déguingandage de petite fille !

Et sa grand'mère frémit en songeant que peut-être on allait lui offrir d'autres hommages que des cornets de bonbons.

Jamais général, à la veille de livrer bataille à un ennemi qui a l'avantage du terrain, et des troupes fraîches, ne passa une aussi mauvaise nuit que Mme de Nangis.

Il fallait se débarrasser d'Emmeline ; il le fallait. Mais comment ? Sa pensée courait d'un expédient à un autre : allait, revenait, et n'arrivait à aucun résultat.

Que faire ?

. . . . . .

La marier !... s'écria tout à coup Mme de Nangis, inondée d'une lueur subite.

Eh bien ! oui, la marier ! la marier au bout du monde, et, d'ici à six mois, personne ne se souviendra plus que j'ai une petite-fille.

Elle resta un moment pensive.

Elle songeait à une ancienne connaissance qu'elle avait au fond du Quercy.

Puis elle sonna vivement.

— Mademoiselle Sophie, une plume.

Voici le résumé de sa lettre :

« J'attends un service de votre vieille amitié : ma petite-fille est trop pauvre pour se marier à Paris d'une manière convenable. — N'avez-vous pas quelque voisin dont on puisse faire un mari ? jeune ou vieux, beau ou laid, aimable ou maussade, cela ne fait rien : Emmeline est fort raisonnable, etc., etc.»

Et voici le résumé de la réponse :

« Mon neveu, Maurice de Tercy, part dans l'instant pour Paris : c'est un parti passable, un bon garçon, et il n'est pas trop mal pour un campagnard. Je ne lui ai encore rien dit de mon projet; jusqu'à présent le mariage l'effarouche un peu, mais comme c'est à vous et à votre Emmeline que je confie le soin de sa conversion, j'y compte entièrement, et je vais faire arranger l'appartement de ma jolie nièce.

» Je suivrai Maurice aussitôt que ma goutte me le permettra.»

Ceci est la perfection !... Emmeline sera trop heureuse ! J'ai eu là une idée !... Et quant au peu de goût de ce prétendu pour le mariage... allons donc !... quelle folie !... un provincial sans femme ! et qui donc lui ferait des crêmes le jour où il donne à dîner au sous-préfet de l'arrondissement ?

— Mademoiselle Sophie, appelez Emmeline.

. . . . . .

—Mon enfant, dit Mme de Nangis en passant sa main pâle et effilée sur les joues rondes et roses de sa petite-fille, tout étonnée de cette caresse maternelle :

Mon enfant, asseyez-vous là et causons.

Vous voilà une femme, Emmeline ; il faut vous parler raison.

Emmeline, de plus en plus stupéfaite, ouvrait tout grands ses grands yeux.

S'entendre dire qu'elle est une femme ! elle !... Peut-être si elle n'eût pas été si possédée de son étonnement, et de la crainte surtout que lui inspirait sa grand'mère, Emmeline eût souri de ce mot *raison*. Il résonnait si étrangement dans la bouche de Mme de Nangis, de Mme de Nangis, la frivolité

incarnée! Cela ressemblait à un son d'orgue au milieu d'une contredanse de Tolbecque.

Emmeline, je vais vous marier. M. de Tercy...

Emmeline jeta un cri.

Me marier!... me marier!... bon Dieu!

Jamais l'idée d'un mari n'était venue à Emmeline. Souvent, dans ses rêves de jeune fille, elle s'était vue en robe de bal, souriant sous sa guirlande, et faisant voler ses petits pieds de satin blanc sur le parquet. Elle s'était vue aussi bondissant sur un cheval beau et fringant comme celui de Mme de Nangis, ou assise dans une loge aux Bouffes.

Elle avait vu le plaisir enfin, mais rien que le plaisir. A l'âge d'Emmeline, c'est assez pour remplir toute la tête, et tout le cœur peut-être. Et peut-être aussi une pensée plus profonde, une émotion plus vive briserait-elle un être si frêle!

D'ailleurs un mari ne semblait guère à Emmeline que sa grand'mère transformée. Pendant son année de couvent, ne lui avait-on pas fait peur d'un mari, comme on fait peur d'un charbonnier aux enfans? Et jamais charbonnier ne fut si noir aux yeux d'un marmot qu'un mari à ceux d'Emmeline.

La pauvre petite essaya donc de demander grâce; mais sa grand'mère la terrifiait si bien que les paroles qu'elle murmura purent être prises pour un consentement. Du moins Mme de Nangis se garda-t-elle de les comprendre autrement.

Elle lui sourit et la renvoya en lui permettant de quitter sa tenue d'enfant.

Ceci fut un adoucissement au chagrin d'Emmeline.

II.

Le jour où Maurice de Tercy parut pour la première fois chez Mme de Nangis, il y avait du monde, et le monde le plus à la mode, cette société exclusive où un nouveau-venu, et un nouveau-venu de province, allait faire tache, où il allait tomber aussi dépaysé, le pauvre campagnard, qu'un rustique moineau tombant au milieu d'une volière de brillans oiseaux du tropique.

Dieu sait aussi tous les coups de bec qu'il allait recevoir.

Quand on l'annonça, son nom inconnu, ou du moins oublié, excita une sourde rumeur, moitié curieuse, moitié hostile, et tous les yeux se tournèrent vers l'*intrus* avec une avidité de moquerie qui eût fait remonter sur-le-champ dans la diligence tout autre provincial que Maurice de Tercy.

Mais en un instant tous les yeux changèrent d'expression, car l'homme qui entrait déjouait entièrement l'espèce de plaisir, ou plutôt de dédommagement qu'on s'en était promis.

On eut beau épiloguer, il n'y avait pas en lui le plus léger vestige du Quercy!

Comment ce jeune homme élevé aux antipodes avait-il ainsi deviné Paris? Où avait-il pris cet instinct des bonnes manières? Comment esquivait-il à la fois, et la politesse outrée, et l'aisance familière, qui sont le *Charybde* et le *Scylla* des gens de province? Comment avait-il traversé sans se ternir une vie passée entre des amours de petite ville et la chasse aux bécassines?

Mme de Nangis surtout s'y perdait. Il y avait si loin de ce Maurice-là au Maurice qu'elle avait marié à Emmeline dans sa pensée! Aussi, à peine son regard connaisseur se fut-il promené sur lui, depuis l'extrémité de ses cheveux jusqu'à l'extrémité de son soulier, et jugé de l'*orthodoxie* de tout son extérieur, à peine eut-il prononcé ses quelques mots d'introduction avec le *pur accent* de la bonne compagnie, que Mme de Nangis sentit s'évanouir ses projets, et qu'elle se dit tout bas :

« Il n'épousera pas Emmeline. »

Quant à Emmeline, qui sait ce qu'elle avait pensé, ce qu'elle avait senti, après que le regard furtif qu'elle avait jeté sur lui se fut de nouveau caché sous ses longs cils?

Était-ce son ancienne frayeur? était-ce autre chose? Qui a jamais vu clair dans un cœur de toute jeune fille, ce pays où le jour n'est pas encore levé, où l'observateur marche à tâtons, plus trompé que guidé par la lueur incertaine qui le précède?

Et de tous les cœurs de jeunes filles, celui d'Emmeline était le plus indéchiffrable, tant la contrainte où elle était élevée, tant la froideur pétrifiante de Mme de Nangis refoulaient en elle-même toutes ses pensées. Peut-être en devinrent-elles plus profondes, peut-être son ame comprimée gagna-t-elle en énergie ce qu'elle perdait en abandon. Mais toute fraîcheur d'idées et d'émotions était perdue, et à peine entrevoyait-on sa véritable

forme sous l'enveloppe de timidité dont sa grand'mère était parvenue à la couvrir.

Ce fut ce soir-là surtout que Mme de Nangis s'étudia à éteindre Emmeline, et qu'elle fit peser son regard sur elle, plus lourd, plus écrasant que jamais; car jamais Emmeline n'avait été aussi jolie que ce soir-là, où son imprévoyante grand'mère, ne comptant que sur un fashionable de chef-lieu de canton, s'était imprudemment amusée à l'embellir.

Que de malédictions elle donnait à présent au dalhia dont l'étoile se balançait avec tant de grâce sur les tresses noires et veloutées d'Emmeline, à la gaze qui flottait comme une blanche vapeur autour de cette petite divinité de pension! Que de malédictions elle leur donnait, à présent qu'il était urgent que la petite divinité n'obtînt pas de culte, et qu'elle retombât sur la terre, dût-elle se briser dans sa chute!

III.

. . . . . .

Maurice de Tercy était devenu l'habitué de la maison, mais pas un mot de mariage n'était prononcé; Emmeline s'étonnait, et bientôt elle s'attrista. Trop craintive pour oser faire une question à Mme de Nangis, elle restait dans son incertitude, et chaque jour elle en souffrait davantage.

Pauvre Emmeline!... Comment aurait-on parlé d'une chose à laquelle Mme de Nangis ne pensait plus, à laquelle Maurice n'avait jamais pensé? D'une chose qui était restée étrangère, inconnue à tout ce qui les entourait?

Et des larmes venaient aux yeux de la jeune fille en voyant ceux de Maurice glisser sur elle, ou ne s'y arrêter que pour lui sourire comme à une enfant.

Hélas! l'enfant s'était sentie grandir tout à coup; les battemens de son cœur avaient rompu ses lisières!

« C'est inouï!... pensait quelquefois Emmeline : il ne s'occupe que de ma grand'mère! — C'est la faute de cet oncle de province aussi! — Il lui aura persuadé qu'un *prétendu* ne devait parler qu'aux parens jusqu'au jour du mariage! Il faut convenir, poursuivait Emmeline en soupirant, que pour un jeune homme, M. Maurice tient bien aux vieilles idées! »

Oui, Maurice ne s'occupait que de sa grand'mère, il ne l'avait regardée, elle, que le temps de se dire : « Elle sera jolie.... » Et bien vite son attention s'était portée, s'était fixée sur cette autre femme qui l'était encore, qui était à la mode surtout! — *La Mode!...* c'était-là le mot tout-puissant pour Maurice. La *Mode!* il semblait que cette magicienne eût tracé autour de lui un cercle dont ses idées, ni même son cœur, n'osassent sortir.

Il faut bien en convenir, Maurice n'avait pas échappé en tout à la province; la crainte de paraître provincial le tyrannisait; il avait été trempé dans l'air de Paris comme Achille dans le Styx. Un point était resté vulnérable. Il avait vu qu'à Paris, beaucoup de femmes qui ne sont plus jeunes, sont plus entourées que celles qui le sont trop; et entre Emmeline et Mme de Nangis, il n'hésita pas. C'était la pâquerette des champs à côté d'une fleur de serre; l'une était bonne pour un bouquet de village, l'autre, sa vanité voulut s'en parer.

Ainsi ce travers d'esprit de Maurice vint encore aider à l'usurpation de Mme de Nangis! Il vint se faire *le Compère* de cette escamoteuse de succès!

Dans l'extrême jeunesse, on ne comprend pas ces passions factices de l'ame, la fatuité et la coquetterie; et la naïve Emmeline ne cherchait qu'en elle-même la cause de l'indifférence de Maurice, et Emmeline s'accusait, se détestait!

C'est que je dois lui paraître stupide! Comment pourrait-il soupçonner une ame, une intelligence sous cette crainte qui m'oppresse, qui m'étouffe!... Si j'osais... ah! si j'osais... Il m'aimerait peut-être! — Et elle essayait d'oser. — Mais c'était avec un instinct si merveilleux que Mme de Nangis devinait les jours où Emmeline s'était dit : « Je veux lui plaire, » que ces jours-là, avant que ses yeux se fussent levés tout-à-fait, avant que sa voix fût arrivée jusqu'à ses lèvres, Mme de Nangis appelait au secours ou la rudesse ou l'ironie, et les yeux d'Emmeline ne jetaient plus qu'un regard effaré, — et ses lèvres se fermaient, n'ayant laissé échapper qu'un sourd et gauche murmure!

Tandis qu'Emmeline attachait ainsi sur Maurice toutes ses émotions, soit d'espérance, soit de découragement; tandis qu'elle se laissait envahir par ce sentiment trop fort pour elle, lui, fasciné par l'éclat du monde, entraîné par son mouvement, ne savait plus rien de lui-même. — Peut-être existait-il, tout au fond de ses pensées, un regret pour cette jeune

fille, si belle et si pure, cette jeune fille dont il n'avait qu'à se laisser aimer pour être heureux..... Mais Mme de Nangis était là pour l'empêcher de descendre au fond de ses pensées, et s'emparer de toute sa vanité pour combattre ce qui lui restait de cœur !

. . . . . .

Les choses en restèrent au même point pendant trois mois. — Il semblait que ce drame de boudoir ne dût jamais avoir de dénouement; et ceux des spectateurs qui avaient deviné quelque chose de l'intrigue s'étonnaient de la lenteur de l'action. — Mais Mme de Nangis songeait à assurer son succès, et non à se presser d'en jouir.

Au bout de ces trois mois, deux événemens varièrent un peu l'intérieur de Mme de Nangis. Sa vieille mère mourut d'un catarrhe qu'on s'opiniâtra à nommer un rhume, et l'oncle de Maurice arriva.

En voyant le marquis de Tercy, on s'expliquait comment son élève s'était sauvé de la *provincialité*, tant, en dépit de son séjour prolongé loin de Paris, il en avait religieusement conservé les pures traditions.

Le marquis de Tercy, par l'élégance de ses manières, et peut-être aussi par la sécheresse de son ame, semblait être un portrait vieilli de Maurice; et l'on reconnaissait, dans son caractère, les mêmes traits grossis par les années. Lui aussi s'était laissé user le cœur par le frottement du monde.

Mais Emmeline ne vit rien de cela. Que lui importait, à elle, le caractère de l'oncle de Maurice? — L'essentiel, c'était qu'il fût arrivé. — De ce moment, tout s'éclaircissait pour elle. — Le retard de son mariage: c'était son absence qui en avait été cause. Le silence de Maurice : ce n'était plus que la réserve convenable avec une aussi jeune personne. — Et puis, toutes les matinées ne se passaient-elles pas à présent en conférences entre sa grand'mère, le marquis et le notaire de la famille? — Et puis encore, l'oncle de Maurice n'avait-il pas avec elle la manière à la fois protectrice et empressée d'un oncle à venir?

De minute en minute, Emmeline s'attendait donc à une *communication officielle*. Aussi son cœur battit bien fort lorsqu'un matin Mlle Sophie vint l'avertir que sa grand'mère la demandait.

— C'est cela! oh! mon Dieu, c'est cela! — Et ses jambes fléchissaient en descendant.

En entrant dans le boudoir de Mme de Nangis, elle se jeta vite sur une chaise; la tête lui tournait horriblement. — D'un regard rapide, elle interrogea le visage de sa grand'mère; mais ce visage ne disait rien. Elle

continuait avec le plus grand calme, à compter les points de sa tapisserie.

... Trois... quatre...—Emmeline, cherchez-moi ma soie plate. Cinq... Eh bien?... six... sept...

Emmeline avait bousculé tous les pelotons, mêlé tous les échevaux, sans trouver la soie plate.

... Huit...—Laissez-moi chercher. Vous êtes si maladroite!

Puis un long silence, pendant lequel Mme de Nangis nuançait ses fleurs, pendant lequel Emmeline pâlissait et tremblait.

— Eh bien! dit enfin sa grand'mère d'un ton insouciant, comment trouvez-vous M. de Tercy? Le moment approche où il faudra en finir; et aussitôt notre grand deuil éclairci... A propos de deuil, regardez donc dans l'*Almanach royal;* il me semble que nous pouvons quitter la laine. Mais, vous ne répondez pas, Emmeline. Comment trouvez-vous votre mari? Bien, n'est-ce pas?

— Oui, maman, dit Emmeline bien bas. Et ses joues redevinrent aussi roses qu'avant son chagrin.

— Et je pense, ma chère, que vous êtes guérie des terreurs d'enfant dont m'a parlé votre bonne.

— Oui, maman, dit Emmelina encore plus bas. Et cette fois ses joues passèrent des teintes d'une rose à celles d'une pêche.

— J'étais bien sûre qu'il vous plairait. Son extérieur n'a rien de désagréable; il a des manières parfaites, de l'esprit... beaucoup d'esprit, hein?

— Et mais... il me parle si peu.

— Si peu! Il me semble cependant qu'il s'occupe de vous autant et peut-être plus que les convenances ne le permettent.

Emmeline étonnée écoutait.

— Vous devenez exigeante, ma petite; mais, de bonne foi, vous ne pouvez pas attendre de M. de Tercy un amour de roman. C'est un peu un soleil de novembre.

Une idée bouleversante troubla un instant la tête d'Emmeline.

— Mais non, non, ce n'est pas possible, pensa-t-elle aussitôt.

— Ainsi je peux dire à M. de Tercy que vous n'êtes pas trop effrayée de ses cheveux gris.

— Ses cheveux gris!... M. Maurice des cheveux gris!

Un éclat de rire bruyant accueillit cette exclamation.

Et qui vous parle de Maurice, mon enfant? Nous jouons donc au propos interrompu?

Emmeline sanglotait, le visage enseveli dans ses mains.

— Oh! maman, maman, pourquoi m'avez-vous laissé croire?

— Croire quoi? Vous perdez la tête, Emmeline. Dites, vous ai-je jamais nommé Maurice? Et depuis qu'il est ici, serait-il naturel que je ne vous en eusse pas parlé, si c'était lui? Est-ce ma faute à moi si vous vous êtes imaginé qu'on allait marier une enfant comme vous à un enfant comme Maurice? En ménage, il faut bien que la raison soit d'un côté ou de l'autre. Mais allons, ne parlons plus de ce quiproquo, et tâchez surtout de sécher vos yeux, car vous faites peur.

— En grâce, en grâce, maman!

Emmeline à genoux répétait encore : Grâce, grâce! mais sa grand'mère était sortie de la chambre; elle rouvrit seulement la porte un moment pour lui crier :

— J'ai oublié de vous dire que votre mariage est fixé au 15 juillet.

On était au 30 juin.

IV.

. . . . . .

Un soir Emmeline était seule. Sa grand'mère et M. de Tercy étaient sortis ensemble pour des emplettes de noce. La journée s'était passée à parler de la corbeille, et Emmeline, résignée ou plutôt anéantie, était là, entourée de ses parures, sans mouvement, presque sans pensée.

Maurice entra.

Jamais elle ne s'était trouvée seule avec lui; elle se leva toute troublée, retomba sur son fauteuil, et essaya de sourire; mais ce sourire du chagrin était bien plus triste que des larmes.

— Bon Dieu! ma jolie tante, comme vous voilà pâle, dit légèrement Maurice. Êtes-vous malade?

— Malade? Non, non, je suis très-bien. Et elle passa sa main sur son visage pour cacher qu'elle pleurait. Maurice l'écarta doucement.

Comment!... du chagrin!... Est-ce que vous n'êtes pas contente de vous marier, Emmeline? Vous serez cependant si gentille avec cela!

Il posait sur les cheveux d'Emmeline son voile de mariée.

— Otez-le! ôtez-le! c'est lourd, cela m'écrase!

Il y avait presque de l'égarement dans les yeux d'Emmeline. Il n'y prit pas garde.

— Au fait! pauvre petite, on vous fait passer un peu vite de la poupée au mari. Mais, voyez-vous, Emmeline, ajouta-t-il en riant, quand vous serez plus grande, vous comprendrez qu'un mari c'est encore une poupée qu'on laisse là quand elle ennuie.

Emmeline ne l'écoutait plus. Une idée, d'abord vague, puis plus distincte, puis enfin toute-puissante, s'emparait d'elle.

— Oui, oui, pourquoi me refuserait-il? Il peut me sauver, lui! Il me sauvera!

— Monsieur Maurice... Elle s'arrêta, confuse de ce qu'elle allait dire. Mais la pendule sonna l'heure où sa grand'mère allait rentrer; il ne lui restait plus qu'un instant.

— Oh! monsieur Maurice, je vous conjure, promettez que vous aurez pitié de moi!

Maurice la regardait avec étonnement, avec émotion. Et comment n'eût-il pas été ému par ce contraste des traits encore enfans d'Emmeline, et de l'énergie de douleur qui les bouleversait? de ses lèvres qui ne semblaient faites que pour sourire et chanter, et où se pressaient des paroles de désolation?

— Dites, Emmeline, oh! dites-moi, que puis-je faire? Le cœur de Maurice se réveillait.

— Empêchez-moi d'épouser votre oncle! empêchez-le!

— Mon pauvre oncle!... Ainsi, vous ne l'aimez pas? Mais, je vous le répète, que puis-je faire? Pourquoi avoir attendu si tard? pourquoi n'avoir pas parlé à Mme de Nangis? Elle est bonne; elle eût.....

— Bonne! répéta Emmeline avec amertume; bonne!... Et sa volonté est comme un lien de fer qui me presse le cœur! Et mes pauvres faibles mains ne peuvent pas l'écarter! Mais les vôtres! Maurice, les vôtres le pourraient! N'est-ce pas que vous lui parlerez pour moi! que vous lui direz qu'il faut qu'elle en ait pitié? Et que si ce mariage s'achève... Non, non, elle ne voudra pas me tuer devant vous!

Les larmes d'Emmeline coulaient rapides, intarissables; à peine avait-elle le temps de les essuyer, pour que son regard obscurci pût encore chercher celui de Maurice.

— Et à lui aussi, vous lui parlerez. Vous lui direz que je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai pas, que j'en aimerai un autre...

Maurice la regardait en silence, aussi occupé de sa pensée à lui que des paroles d'Emmeline. Il la contemplait avidement, curieusement, comme s'il ne l'eût jamais vue; il se laissait aller avec charme à cette émotion toute nouvelle; il plongeait dans l'ame d'Emmeline, comme pour y chercher un complément d'existence qui lui avait manqué jusqu'alors.

— Que le monde soit maudit! Peut-être le bonheur était là! pensait-il. Et maintenant...

— Oh! oui, je le vois, vous prierez pour moi. Je vous aimerai tant! Mais qu'est-ce que cela fait que je vous aime?

— Ce que cela me fait, Emmeline?

Et Maurice sentait son ame de vingt ans, son ame, engourdie, morte jusqu'à ce jour, il la sentait ressusciter en lui!

Mais, hélas!... cela ressemblait à l'action du galvanisme.

L'ame cadavre retomba.

Mme de Nangis rentrait.

V.

. . . . . .

Tout s'apprêtait pour le mariage, et pourtant Emmeline espérait encore. Il m'a promis de me défendre; son regard, du moins, l'a promis; il me défendra!

Et Emmeline, confiante en lui, ne voyait rien de ce qui l'entourait. Elle regardait dans son souvenir Maurice lui parlant presque d'amour, et la jeune fille laissait encore ses pensées s'envoler vers ce ciel qu'elle s'était fait. Bien des nuages le couvraient; mais les nuages du matin sont si légers!

Oh! si elle avait su, la pauvre ignorante Emmeline, si elle avait su, elle n'eût pas espéré du moins!

Mais elle ne savait rien, elle ne savait pas que jamais une vieille femme n'a pitié d'une jeune, et qu'un homme aime souvent mieux son amour-propre que son amour!

Elle ne voyait pas ces deux vanités s'agiter autour de son bonheur pour le dévorer.

Et c'était cette soirée sur laquelle reposait l'espérance de ce bonheur, c'était elle qui l'avait ruiné.

D'un regard, Mme de Nangis avait surpris ce qui se passait dans le cœur de Maurice; elle l'avait vu se ranimer et refleurir sous les rayons de ce jeune amour, et elle le sécha de nouveau.

Pour un fat, un succès n'est pas un succès s'il n'est connu, s'il n'est envié, et ses yeux s'attachent bien moins sur le but que sur les spectateurs qui l'y voient arriver. Rendre ce succès douteux pour Maurice, pour les autres surtout, c'était là le moyen infaillible de lui redonner l'élan qui semblait l'abandonner; et Mme de Nangis s'en saisit. Il fallait qu'il pût se croire au moment d'être dépassé, et alors... alors Emmeline ne lui paraîtrait plus qu'une entrave, il la briserait.

Ainsi jamais Mme de Nangis, dans les jours les plus brillans de sa brillante jeunesse, ne s'entoura d'autant d'hommages; jamais elle ne leur sourit avec plus de grâce, jamais elle ne glissa plus légère dans sa vie de coquette. Ainsi chacun se demanda :

— Maurice sera-t-il ou ne sera-t-il pas l'amant de Mme de Nangis?

Maurice vit ce doute et il s'en irrita; et pour le confondre il renia tout ce qu'il y avait de bon en lui, et le bruit de la vanité couvrit la voix du cœur.

. . . . . .

Son succès, eut-il de la peine à l'obtenir? Peut-être oui? Eut-il de la peine à l'afficher? Non. Les jeunes femmes cachent une liaison : celles qui ne le sont plus la montrent.

Un amant, c'est une parure.

. . . . . .

Tout était fini pour Emmeline.

Qu'éprouva-t-elle lorsqu'elle en fut assurée? On ne le sut pas, elle ne dit pas un mot de plainte. Seulement le jour du contrat on remarqua que sa couronne de roses avait l'air d'être posée sur le front d'une statue, tant elle était pâle.

— Enfantillage de jeune fille! disait Mme de Nangis en souriant et frappant doucement les joues d'Emmeline avec son éventail.

— Enfantillage de jeune fille! disait aussi le marquis au groupe d'hommes qui l'entouraient.

Lui du moins le croyait. Il s'était laissé substituer à son neveu, sans y attacher une grande importante. L'essentiel pour son égoïsme était d'avoir une jeune femme pour égayer son vieux manoir. Il emmenait

Emmeline comme il eût emporté des boutures de géraniums pour son jardin, ou un papier frais pour son salon.

Maurice ne disait rien.

. . . . . .

Le matin du mariage :

— C'est singulier ! pensait Mlle Sophie en habillant Emmeline, jamais mariée n'a été aussi peu occupée de sa toilette. Elle se laisse tourner, retourner comme un mannequin ! Et puis ses yeux sont si ternes, si fixes ! madame a beau dire que ce n'est rien, j'espère bien, le jour de mes noces, avoir meilleur visage que ça.

A la mairie, Emmeline voulait entrer dans la salle où on inscrit les morts ; et quand l'homme qui lui donnait la main l'avertit de sa distraction, elle le regarda avec une expression si étrange qu'il en tressaillit.

A l'église enfin, lorsque le prêtre lui demanda si elle consentait à prendre pour époux M. de Tercy, sa tête, qui jusque-là était restée tout-à-fait courbée, se redressa avec une brusquerie convulsive.

— Lequel?... dit Emmeline. Et un rire perçant troubla la cérémonie.

Elle était folle.

CLÉMENCE BAILLEUL.

CHRONIQUE.

Le rejet de l'amendement de M. Bignon est le premier fruit significatif qui ait jailli de la discussion de la loi sur les 25 millions. On a échangé beaucoup de paroles de part et d'autre, dépensé beaucoup d'argumens et de récriminations; un tournoi parlementaire a mis en présence M. Berryer et M. Thiers, et de tout cela il résulte que les Américains sont des gens avides, purement commerciaux, qui depuis 30 ans présentent des états de frais dans tous les ports de l'Europe; que la république des États-Unis a gardé de son origine anglaise les instincts rapaces, sans aucun mélange de cette dignité qui caractérise le peuple de la Grande-Bretagne; il résulte encore que nous paierons ce reliquat de frais de nos vieilles guerres, en gens distingués, généreux, pour n'avoir aucun démêlé d'argent avec des hommes malappris, et comme on paie le carrick d'un cocher qu'on a battu dans un moment de colère.

Longchamps est mal avec le ciel. La pluie et la neige ont livré la guerre aux cavaliers et aux équipages; mais la *fashion* a tenu bon.

Il est convenu depuis assez bon nombre d'années que Longchamps n'est pas un rendez-vous d'*essayeurs de modes*, mais seulement un congrès d'élégance où chacun paraît avec les ressources de luxe dont il peut disposer : dans le premier cas ce serait une mascarade; dans le second c'est une parade de bon goût, dont les attelages de voitures sont devenus l'objet principal. On ne parle plus des modes d'habits portées à Longchamps, surtout dans ce temps-ci, où chacun s'habille à sa manière et se coiffe *à l'air de sa figure*.

Toute l'attention se portait donc sur les équipages qui tenaient le milieu privilégié de la chaussée.

M. le duc d'Orléans a été remarqué dans une calèche à quatre chevaux, conduits en daumond par deux jockeis rouges, avec toque noire galonnée d'or ; un coupé attelé de la même façon, ayant aussi deux valets de pied en livrée rouge, assis sur le siége de derrière, suivait la calèche du prince.

Jeudi, lord Pembrock (lord Erbert) avait attelé sa calèche de quatre chevaux bais-bruns ; deux jockeis la conduisaient, habillés de vestes rayées et coiffés de chapeaux gris ; et vendredi le même lord Pembrock a été vu dans un beau coupé, traîné par deux chevaux gris pommelés magnifiques, et derrière lequel se balançait un grand chasseur galonné d'argent : les armes du pair d'Angleterre brillaient sur les panneaux de la voiture.

Les attelages à quatre chevaux de MM. Fred..., Sab..., de Cur..., et d'Héd.... les voitures de MM. Greffulhe, de Castellane ; la demi-daumond de M. de Boi..., et les quatre chevaux de robes mêlées que conduisait lui-même M. Saint-Cyran, ont frappé tous les regards par l'élégance des harnais, la coupe des caisses, et le *menage*. On a remarqué un progrès général dans la manière d'atteler, si vicieuse à Paris pendant long-temps.

Le carrosse de M. Aguado est de toutes les fêtes : il suivait les équipages des ambassadeurs d'Angleterre et d'Espagne.

Dans ces quelques voitures et un petit nombre que nous oublions, Longchamps est tout entier. Car il faut considérer simplement comme un embarras de circulation cette traînée lente de cabriolets, de calèches couvertes, de fiacres et de citadines à un cheval qui se prolonge jusqu'à la porte Saint-Denis ; c'est le public de la fête dont les élégans sont les acteurs ; c'est un autre Longchamps en manteaux, en par-dessus, en parapluie et en socques ; un Longchamps qui s'ennuie, s'enrhume, tousse et marche au pas sous l'égide du sergent de ville et du garde municipal.

— THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — LE MONOMANE. — Le théâtre n'a jamais été l'école des mœurs ; heureusement, de nos jours, il n'en est plus la peinture. Une société au milieu de laquelle apparaîtraient des faits comme ceux qui ont inspiré M. Duveyrier, avec leur cortége obligé de monstrueuses conséquences, une pareille société ne révélerait son existence que par les singularités les plus horribles, et devrait, avec une résignation désespérée, implorer le néant comme une conclusion bienfaisante. Le monde, en un mot, ne présenterait plus que la rencontre fortuite d'êtres affamés, cupides, se disputant à coups de massue les rayons du soleil, l'ombre des bois, la chair et la peau des animaux ; le monde n'existerait plus que comme planète ; ce ne serait plus cette création divine, intelligente, ayant recours, pour assurer les droits de tous, à ces

rigoureuses fictions de religion et de justice dont il a fallu faire remonter l'origine jusqu'à Dieu pour en consacrer l'éternelle sainteté. Une fois les lois désarmées, les institutions démantelées, les utopies folles danseraient sur les débris des jougs brisés, et le saint-simonisme prêcherait le premier. Nous n'y sommes pas encore; il ne faut pas moins reconnaître le coup de marteau d'un ouvrier saint-simonien dans LE MONOMANE, de M. Duveyrier; car M. Duveyrier, lui aussi, s'est ceint les reins, a jeté son rasoir et ses habits par-dessus les moulins, pour briguer le martyre de la barbe pointue et de la jaquette bleue. Voyant ses co-religionnaires se faire, l'un maçon, l'autre cireur de bottes, celui-ci cuisinier de la société, il choisit une spécialité plus propre, et se donna un brevet de *poète de Dieu;* et comme il fallait que, dans le saint-simonisme, tout fût absurde, choquant, déraisonnable, inopportun, M. Duveyrier ne faillit pas à sa mission, et fit des vers *sans rimes*. Comme si Dieu pouvait commander à qui que ce soit de faire des vers qui n'en sont pas!

Après les vers sans rimes, M. Duveyrier essaie de la prose sans raison. Son drame, dont les niais de la critique s'efforcent de découvrir la haute *portée philosophique,* est un de ces mensonges vulgaires comme il en peut éclore cent par an dans les cerveaux mal construits où s'élaborent la plupart des œuvres de la scène moderne. En recueillant vos souvenirs de cours d'assises et de GAZETTE DES TRIBUNAUX, composez un personnage frappé fatalement d'une monomanie sanguinaire. Vous savez ce qu'ils font, ces hommes-là! Tristes, taciturnes, ils égorgent des enfans au détour d'un bois, tuent dans la même soirée, au coin du feu, leur père, leur femme, toute leur race. Ce sont des malheureux dont l'éducation n'a pas poli les bosses du crâne. Que ce soit à présent un homme enclin au meurtre, suivant la phrénologie, mais dont les préceptes de la morale et de la vertu auront un peu modifié les penchans primitifs, quelle lutte s'établira entre l'homme naturel et l'homme artificiel? quelle transaction s'opérera entre ses instincts et ses principes?

Cet être prédestiné, que fera-t-il pour être à la fois sanguinaire et honnête? Il deviendra chirurgien, s'épanouira aux reflets brillans de son bistouri d'acier, coupera des bras, abattra des nez, des oreilles, ou bien choisira la carrière des armes, se distinguera comme un militaire brave, impétueux, taillant à plaisir dans l'Autrichien ou le cosaque, en temps de guerre; querelleur et duelliste en temps de paix; mais, pour Dieu! n'en faites pas un avocat-général, monsieur Duveyrier; car ce sera pour lui une satisfaction bien détournée, bien indirecte, que d'envoyer des sujets à l'échafaud. C'est d'un couteau, et non d'un réquisitoire qu'il faut armer le monomane sanguinaire. S'il compose ainsi avec ses penchans, s'il ne fait pas la besogne lui-même et s'en remet aux chances d'un procès, à

la sévérité du jury, au savoir-faire de l'exécuteur des hautes-œuvres pour l'accomplissement de ses désirs, alors c'est un homme sauvé, un homme qui a remporté une victoire sur la crânologie, un homme que la société admet, à plus forte raison, puisqu'elle admet le chirurgien, le soldat, le boucher, le bourreau même, tous ceux enfin qui ont directement affaire à la chair et au sang; vous n'avez plus le droit de l'appeler monomane. Mais votre monomane, à vous, c'est un monomane mi-parti, blanc et rouge comme un page de LA JUIVE : le jour, c'est un magistrat intègre, désintéressé, qui poursuit le crime sans relâche; qui établit des preuves, et sur ces preuves demande des arrêts; la nuit, c'est un somnambule qui explique les actes de l'homme éveillé, les complète et les traduit en coups de poignard; il vient dire que cette sévérité dont il s'honore sous la toque et la robe, c'est la soif du meurtre qui la lui conseille; qu'il s'ignore lui-même quand il prend corps à corps le criminel. Ce ne sont pas des garanties pour l'ordre social qu'il demande : c'est du sang qu'il veut. Mais que nous importent toutes ces révélations d'un homme endormi? Que nous importe même son crime? Le somnambulisme est encore considéré comme une faculté exceptionnelle, comme un état anormal, indépendant de la volonté et des préoccupations du sujet éveillé. Vous le dites tout le premier; car votre avocat-général poursuit la punition d'un crime qu'il ne sait pas avoir commis lui-même pendant son sommeil. Avec cette double combinaison du magistrat raisonnable, juste, plein de sagacité quand il siége, et du somnambule qui se promène un poignard à la main, des pensées de meurtre dans la tête, vous ne pouvez pas en faire un *monomane;* vous n'en faites qu'un *somnambule.*

L'importance de cette chicane va se révéler, car dans ce titre du MONOMANE il ne faut pas chercher seulement le désir de plaire à M. Harel, en ornant l'affiche d'un mot neuf et visant à l'effet. Ce titre veut aller plus loin; car on nous assure que le drame de M. Duveyrier est non-seulement un plaidoyer contre la peine de mort, thèse favorite du saint-simonisme, mais encore un plaidoyer contre toute justice humaine. Il nous a fallu quelques frais d'intelligence pour apercevoir cette haute portée philosophique.

Balthazar est avocat-général près la cour royale de Colmar, qui est fière, de compter dans son parquet un magistrat aussi distingué, aussi rigoureux dans l'accomplissement de ses devoirs. Sa fermeté est bientôt mise à l'épreuve. La loi vient d'atteindre un coupable, un homme qui s'est lui-même déclaré l'auteur d'un empoisonnement. Vainement Léontine, la femme bien-aimée de Balthazar, vainement le vieux Simon, le tuteur de Léontine, et son neveu Claudet, supplient l'homme de la loi de briser un arrêt en formant un recours en grâce pour le condamné : il n'écoute rien.

Cet homme est innocent, dit-on; ses facultés intellectuelles sont dérangées. Qu'importe? qui le prouve? Il a tout avoué en fort bons termes, a donné lui-même de fort bonnes preuves; Balthazar a requis l'application de la peine, l'a obtenue; la justice humaine a fait son devoir : que le condamné s'arrange avec la justice de Dieu.

Voici ce que M. Duveyrier imagine pour flétrir un conduite aussi loyale, aussi droite. Il fait intervenir une somnambule qui proclame, dans son sommeil, l'innocence du condamné. Le pitoyable moyen! J'aime mieux les oracles de la tragédie antique. Voit-on désormais la justice à la discrétion de Mlle Lenormand, et réglant ses arrêts sur des visions? M. Duveyrier veut nous faire croire que Balthazar est un grand scélérat, un monomane, d'avoir méprisé la voix d'une femme endormie. C'est un être parfaitement raisonnable, et les individus qui le tourmentent, c'est-à-dire sa femme, son tuteur et son ami Claudet, des gens mal appris, mal élevés, inconvenans, qui cherchent à jeter du doute et du regret dans l'ame d'un homme qui a la conscience d'un devoir bien rempli.

Envisageons l'autre côté de cette création mi-partie, et suivons, comme somnambule, ce Balthazar dont M. Duveyrier a eu la monomanie malheureuse de faire *un monomane*.

Une lettre est arrivée de Paris qui confirme l'innocence du condamné exécuté hier. Le coupable est un nommé Patruccio, déjà acquitté pour ce fait, et qui vient demander l'hospitalité chez M. Simon, pour se remettre d'une chute de cheval. Balthazar est ému à l'aspect de cet homme qui a usurpé la vie d'un autre, qui respire un air qui ne lui est pas dû; des idées étranges ébranlent son cerveau, et la nuit, en chemise, paisiblement il quitte sa chambre, s'arme d'un bistouri trouvé dans la trousse de Claudet, et envoie du sommeil à la mort Patruccio, couché dans une pièce voisine. Le lendemain, grande rumeur : gendarmes, juge d'instruction, interrogatoire, procès-verbaux; l'habileté de Balthazar se révèle dans la recherche des indices du crime. Claudet a passé la nuit entière hors de son lit, le linge qui a servi à essuyer les mains du meurtrier se retrouve mouillé, sanglant; l'instrument du meurtre est dans la trousse; il a juré jadis, comme carbonaro, la mort de Patruccio, espion payé par la police. Plus de doutes. Claudet est l'ami de Balthazar, mais le devoir parle; qu'il soit arrêté!

M. Duveyrier pourrait savoir qu'un avocat-général ne commande pas avec ce ton d'autorité brutale à un juge d'instruction, et que lui-même ne se mêle pas de faire interroger, appréhender au corps les individus présumés coupables d'un délit. Aussi tout cet empressement, cette ardeur de Balthazar, manquent d'effet; c'est un mensonge.

Claudet arrive devant les assises. Balthazar va prendre la parole contre

lui; mais le vieux médecin Simon, qui connaît à présent son secret, qui le sait atteint de somnambulisme, vient produire à l'audience un incident monstrueux, contraire à toutes les notions de procédure. Il demande le huis-clos, et le président accorde le huis-clos, par égard *pour son grand âge*; le huis-clos sans la présence du prévenu, qu'on fait retirer! A quoi est employé ce huis-clos? Simon passe deux fois la main devant les yeux de l'avocat-général, et lui dit : *Dormez!* L'avocat-général dort, et dans son sommeil écrit et signe l'aveu de son crime. Et voyez comme la justice s'expédie en famille, à Colmar! Le président dit aux jurés : « Messieurs, signez sur mon bureau la déclaration de non-culpabilité de Claudet! Monsieur Claudet, vous pouvez vous retirer, vous n'êtes pas coupable. — Merci, monsieur le président! — Messieurs, à l'honneur de vous revoir! — Monsieur Simon, je suis votre serviteur! » et la justice plie bagage.

Le garde des sceaux apprend à Paris l'histoire de Colmar; il ordonne que le magistrat somnambule voyage pour sa santé; sa famille le lui conseille également; mais elle demande qu'il parte sans sa femme et son enfant, car on sait à présent que, dans son sommeil, il a des velléités de meurtre, et a tenté souvent d'assassiner sa femme et sa fille. Balthazar s'insurge, et ne veut pas se séparer d'eux. Mais dans une dernière entrevue qu'il a le soir avec Léontine, il éprouve de si fortes démangeaisons de l'étrangler avec ses cheveux, qu'il s'empoisonne en avalant une bouteille d'opium déposée par lui dans le berceau de son enfant.

Ce dernier trait pose Balthazar comme l'homme le plus honnête, doué de la plus grande vertu : magistrat, il a été sévère et juste tant qu'il a ignoré les funestes nécessités de son somnambulisme. Aujourd'hui qu'elles lui sont révélées, il met fin à ses jours, pour n'être pas meurtrier en connaissance de cause.

Que devient maintenant le plaidoyer de M. Duveyrier contre la justice humaine? Est-ce un argument que cette exception si impossible qu'il a été même forcé de la rendre au moins intéressante et digne de pitié?

Personne n'a jamais prétendu que la justice fût réellement infaillible; mais il a fallu, par une fiction utile, la considérer comme infaillible, parce qu'elle est chargée de l'application de la loi, qui est le pacte le plus sacré de la société. Assurément, dans l'histoire des jugemens rendus par les hommes, on en trouverait un trop grand nombre qui furent dictés par l'erreur ou la passion. Mais quel dommage appréciable en est-il résulté, en comparaison du désordre qu'entraîne le mépris des lois et des institutions?

Le Monomane a été écouté patiemment jusqu'au bout, grâce aux efforts d'une cabale terrible au milieu de laquelle apparaissaient des barbes saint-simoniennes; grâce au talent de trois acteurs : Serres, comique charmant

qui a gagné, tout en vivant dans cette atmosphère puante de la Porte-Saint-Martin, des qualités très-distinguées; Lockroy et Mlle Noblet, jolie et suave personne qui marche avec élégance et parle avec sensibilité.

La représentation a duré sept heures à cause des intermèdes de trognons de pommes dont M. Harel régale son public pendant les entr'actes. Lockroy est venu annoncer l'auteur de la manière suivante :

« Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter de-
» vant vous est de M. Duveyrier; les entr'actes sont de M. Harel; les
» applaudissemens sont de M. Porcher. »

Si le succès de la pièce vient à chanceler, on dit que M. Harel se fera saint-simonien, pour faire de sa conversion un prétexte d'annonces et d'affiches.

— GYMNASE-DRAMATIQUE. — PAUL CLIFFORD, vaudeville en deux actes, encore par Duveyrier et par M. Mélesville. — Ne rappelons pas le roman de M. Bulwer, charmante composition que tout le monde connaît. Le Clifford de M. Duveyrier est un voleur à l'eau rose, qui s'introduit dans la famille de Morton, prêtre anglais, d'abord sous le nom de Charles Stuart, puis sous le nom du fils de ce brave ministre, qui est la meilleure pâte d'homme et de prêtre qu'on ait vu sur la terre et au théâtre. Clifford se convertit à la vertu, rien qu'à la vue de la fille de Morton, et son repentir paraît tellement sincère que la jeune Cécile en devient le prix. Je ne sais trop quelle haute portée philosophique ont voulu donner à ce vaudeville M. Duveyrier et son frère; mais j'y vois un grand argument en faveur du célibat des prêtres; car les prêtres mariés sont tellement imbéciles qu'ils donnent leurs filles à des voleurs.

CONCERT HISTORIQUE DE M. FÉTIS.

Qui ne se rappelle ces plaisantes paroles que Frédéric lançait avec tant de verve comique dans un chef-d'œuvre de bouffonnerie que tout Paris a voulu voir? *O France, ma patrie! pays de civilisation et de bonnes manières, non, non, je ne te quitterai pas! France, je te reste!* Et le grand Frédéric nous est resté; il a été bon prince. Tel ne s'est pas mon-

tré M. Fétis LE BELGE. M. Fétis nous a quittés; il a quitté l'ingrate France pour LE PAYS DE LA CONTREFAÇON, maintenant sa nouvelle patrie, sa terre d'adoption.

Mais le cruel M. Fétis ne s'en est pas tenu là; il veut exciter des regrets parmi nous; il nous revient de temps en temps. Ainsi Paris aura le bonheur de posséder pendant huit jours, pendant quinze jours peut-être, le maître de chapelle de Léopold! Mais voyez l'indifférence, l'ingratitude de Paris! Ce sultan blasé sait-il seulement que le maëstro belge est là pour le divertir avec ses concerts, pour l'endormir avec ses discours? Point : il ne s'en inquiète guère. M. Fétis et ses exécutans ont péroré et chanté dans le désert le 14 avril. Il est vrai que l'audace était grande à M. Fétis et à ses soi-disant chanteurs de venir brûler leur encens avarié dans le temple des Rubini, des Tamburini, des Lablache, des Malibran et des Grisi; dans ce temple qui résonnait naguère d'accens si purs et si divins! M. Baillot et quelques instrumentistes étaient seuls dignes du temple! Aussi le public rare, perdu dans le fond des loges et du parterre, n'a-t-il guère applaudi que M. Baillot, et lui a fait répéter LA ROMANESCA. Quant aux discours de M. Fétis et aux agréables anecdotes dont il a fait précéder quelques morceaux, lorsque le courageux maître de chapelle prenait la parole, les gens bien avisés désertaient la salle et allaient passer au foyer tout le temps que durait le discours du savant maëstro. Nous qui avons eu le courage d'affronter le discours, nous avons retenu cette belle phrase aussi belge que française : « J'espère bien, messieurs, que la musique qui a ému et fait pleurer tous les cœurs du seizième siècle ne trouvera pas insensibles ceux du vingtième. » On parle d'un incident qui a failli nous priver de toutes ces belles choses; nous ne savons quelles gens malappris et peu sensibles au charme de la musique du *seizième siècle* voulaient, au détriment des *cœurs du vingtième*, porter une main audacieuse sur les partitions du concert. Heureusement pour nos plaisirs M. Lehon est intervenu. Jamais la protection des BELGES ne manquera aux BELGES. Mais nous qui ne voulons rien des Belges, qui sommes assez riches pour prêter à cette pauvre Belgique, pauvre surtout d'esprit et de nobles facultés, nos idées, notre langue, nos livres et notre armée, nous lui renvoyons bien volontiers les concerts historiques, afin qu'il ne soit pas dit que le royaume de Contrefaçon 1er, comme l'a si bien appelé un de nos collaborateurs, nous prête quelque chose, et que la Belgique sache bien que c'est à tout jamais que nous lui avons donné un GRAND MUSICIEN.

RÉFLEXIONS

SUR LE

VOYAGE EN ORIENT

DE M. DE LAMARTINE.

Ces volumes-ci ne décideront pas la question qui a fait le sujet de tant d'entretiens oiseux, mais intéressans : Un grand poète peut-il être grand prosateur? L'imagination poétique, les licences qu'on lui passe, cette langue claire-obscure, ce vague, cette *pénombre*, comme disent les Allemands, qu'on permet au poète, tout cela peut-il faire de la bonne prose? Je le répète : ces volumes ne décideront pas cette question. M. de Lamartine n'a pas voulu faire un livre, mais seulement nous donner un riche calepin de voyage. Il le dit dans sa préface, et il le dit parce qu'il ne veut pas qu'on croie autre chose ; c'est un homme qui ne ment pas, même par précaution oratoire, même par fausse modestie, même dans une préface. Il a écrit toutes ces choses, sauf quelques-unes pourtant, au crayon, tantôt sur le genou, tantôt sur le pont d'un brick, pendant les longues heures de calme, à l'ombre d'un bout

de voile, quelquefois, durant les haltes de sa caravane dans le désert, sous un olivier solitaire ou sous une tente plantée dans le sable. Ce n'est pas qu'il n'y ait de très-belle prose dans ces notes, et, çà et là, des pages où le grand poète est grand prosateur; mais ce sont des fragmens, des ébauches, et non pas un livre de prose. Il y a du style, mais il n'y a pas un style. C'est le cocon doré d'où sortiront ces moelleux divans de soie brochée d'or, sur lesquels il a vu les hommes de l'Orient fumer nonchalamment leur pipe à bout d'ambre ou boire le café. Le travail de l'homme qui doit transformer ce produit brut du ver en tissus délicats, qui en ôtera la rouille, qui dégagera chacun de ces fils de sa grossière enveloppe de bourre, et le fera reluire au soleil comme un fil d'or ou d'azur, ce travail de l'industrie et de la réflexion ne s'y fait pas sentir. Il y a tout le style dans ce style, de même qu'il y a toute la soie dans le cocon; mais le noble effort de l'esprit qui eût retiré ces pensées du demi-jour poétique où elles sont comme noyées, et dégagé chaque phrase en particulier de cette bourre de poésie, qu'on me passe le mot, enveloppe naturelle des pensées d'un homme qui est tout imagination et tout poésie, M. de Lamartine n'a pas voulu le faire : que sa volonté soit faite. Quel qu'ait été son motif, il n'a pu être que noble; j'aimerais mieux en accuser le temps, le public, le libraire de M. de Lamartine, qui est mon ami, que l'illustre poète. Devant une vie aussi belle, le soupçon s'arrête; et s'il est vrai que le public a été instruit de la transaction pécuniaire qui a mis cet ouvrage dans le commerce, s'il est vrai qu'il a été parlé d'une grosse somme, beaucoup de cet or facilement gagné donnera du pain à plus d'un misérable, ira réchauffer plus d'un pauvre jeune homme malade d'incertitude, de confuse vocation poétique, hélas! et de misère, qui n'aura pas tendu la main, et qui ne verra pas la main qu'on lui tend. Puisqu'on a dit au public comment vient l'argent, il faut bien lui dire aussi comment il s'en va.

Si j'ose regretter que M. de Lamartine n'ait pas fait un livre de toutes ces notes si variées et si instructives, et un style de toutes ces parties de style, c'est surtout pour l'autorité qu'on peut tirer

de son exemple en faveur d'une opinion que je crois fausse, et qui a déjà fait avorter misérablement des talens que la réflexion aurait pu fortifier et amener à point : c'est à savoir que l'écrivain de notre époque est un improvisateur. Il est très-vrai que notre époque a fait une large part à l'improvisation, et que le don d'improviser des choses solides est le premier des dons. Mais deux voix sont ouvertes à l'improvisateur ; à celui qui a la parole, la tribune ; à l'écrivain, la presse. C'est là que l'improvisation est à sa place, que ses qualités sont immenses, et ses défauts excusés. Le premier besoin de l'auditoire qui se presse autour d'une tribune, ou du public qui n'a que des impressions d'un moment à donner aux affaires de la politique, c'est d'avoir un avis prompt, soudain, qui ne sente pas le travail et n'en exige pas de celui qui le reçoit, et qui par un tour naturel et abandonné, et une apparence d'inspiration, emporte la confiance sans presque demander d'attention. Heureux donc, heureux celui dont la parole précède et souvent décide la pensée, et qui a le crédit d'un oracle parce qu'il en a la fluidité involontaire et fatale ; ou celui dont la plume vole sur le papier, qui n'hésite pas, comme je fais en ce moment, pour finir la phrase commencée ; main qui écrit aussi vite qu'il sent, et, comme dit quelque part le grand Corneille, *sans lever la plume!* A ces deux hommes privilégiés, on pardonne tout : à l'un ses inégalités, ses phrases d'attente, voire ses contradictions ; à l'autre ses longueurs, cette monotonie de la passion qui n'est point gouvernée par l'art, cette trame lâche du style, ces images excessives, tout ce luxe informe d'une création qui n'est pas dégrossie. L'orateur n'a pas besoin de l'harmonie du style écrit ; sa parole et son geste y suppléent ; sa bouche glisse sur les mauvaises consonnances, sa pantomime coupe les phrases trop longues, articule celles dont la forme est confuse, met des parenthèses à celles qui sont surchargées d'incidens ; sa voix couvre toutes les disparates d'une harmonie générale. Le journaliste ne s'adresse pas à des scrupules littéraires, à des critiques qui vont éplucher les mots ; pourquoi s'accablerait-il de toutes les difficultés de l'art? Ce que le public veut de lui, c'est une impression qui réponde à la sienne ; c'est un sentiment vif de la situation

rendue dans un style marqué de toutes les couleurs du moment : on ne lui saurait pas gré de ses efforts pour y mettre plus, ni de ce qu'il aurait fait pour caresser le goût de ceux qu'il ne voulait pas convaincre, et pour plaire au mandarin en même temps qu'à la foule. L'improvisation a des qualités qu'on ne peut obtenir qu'au prix de certains défauts ; en outre, l'auditoire ou le public, auquel s'adresse l'improvisateur, est dans des dispositions particulières qui répondent à ces qualités comme à ces défauts. Il y a, par suite, harmonie entre celui qui parle et celui qui écoute, entre celui qui écrit et celui qui lit. Mais dans des choses qui ne regardent ni la tribune ni la presse, dans un ordre d'idées retirées et recueillies, les qualités de l'improvisation sont beaucoup moins prisées, et les défauts plus choquans. C'est que ces qualités ne trouvent plus au dehors des dispositions qui y répondent, et qu'au contraire ces défauts trouvent un sens critique toujours éveillé ; car le sentiment des défauts est la dernière chose qui sommeille et s'abdique en nous, peut-être parce qu'il ne demande pas d'attention, et qu'on peut faire de très-justes critiques sans sortir de sa nonchalance et sans se lever de son fauteuil. L'écrivain qui, dans un ouvrage d'art, laisse courir et vaguer sa plume à l'aventure, me fait l'effet d'un causeur malheureux qui, dans un sujet d'entretiens doux et de fines analyses, affecterait l'entraînement, l'abondance, et le luxe de gestes de l'improvisateur de tribune.

Cette étrange théorie, que l'écrivain du dix-neuvième siècle est un improvisateur, plaît à la majorité des gens de lettres. C'est un de ces mille paradoxes derrière lesquels les hommes médiocres s'abritent ; c'est une formule spirituelle qui cache une des infirmités littéraires de notre époque. La paresse, le mépris du lecteur, l'amour de l'argent, l'impuissance qui se fait illusion par l'abondance des mots, tout cela s'appelle l'improvisation. — Votre livre pourrait être plus complet. — Je l'ai improvisé. — Les choses y sont moins traitées qu'effleurées. — Il est écrit au crayon. — On eût attendu mieux d'un auteur qui a donné des gages. — Oui, pendant que j'aurais médité, le siècle aurait marché ; je serais venu après

l'heure, avec des phrases bien faites, mais n'ayant plus d'à-propos: or l'à-propos, c'est le génie. Il n'y a qu'une minute, qu'un clin d'œil, pour un livre; il faut savoir le jeter à temps, entre deux flots qui passent, et prendre le public, comme font les chasseurs pour la grosse bête, au défaut de l'épaule.—Erreur, erreur, l'art n'est autre chose qu'un éternel à-propos. Un livre médité et écrit arrive toujours à l'heure, et trouve toujours un public qui l'applaudit. Ce qu'on prend pour l'époque tout entière, dévorant le présent pour précipiter l'avenir, c'est peut-être une poignée d'intelligences oisives et vides qui ne vont au fond de rien et veulent tâter à tout, qui feuillettent les livres et ne les lisent pas, et qui changent souvent parce qu'elles se lassent vite. Mais est-ce là notre époque si curieuse, si impartiale, si avide de vérité et d'art; cette époque qui attend patiemment les lettres trop rares qu'Augustin Thierry compose dans les intervalles de sa souffrance, qui respecte le majestueux silence dans lequel M. de Chateaubriand achève lentement, phrase à phrase, l'épopée de sa belle vie, et qui ne demandait à Léopold Robert qu'un tableau tous les cinq ans?

Si vous connaissez quelque remède qui fasse cesser le hideux spectacle d'une société manquant à l'homme qui lui offre ses bras, son intelligence et son travail, qui élargisse le cercle où nous nous foulons les uns les autres, et où il y a cent candidats pour une place, cent bouches pour un morceau de pain, improvisez, le temps presse, brûlez le papier, lâchez la bride à votre plume; si vous savez quelque plan en finances qui augmente le revenu public sans augmenter l'impôt, qui donne au pauvre le pain et le sel; si vous avez le mot de la hausse et de la baisse, et pouvez nous faire toucher du doigt le fantôme de l'agiotage, fantôme qui disparaîtrait bientôt si on le pouvait apercevoir clairement, et s'il ne se cachait pas derrière les inintelligibles formules de ce qu'on nomme la spécialité, improvisez, faites comme Mirabeau, le seul écrivain politique qui ait parlé clairement de finances, et montez, comme lui, sur une presse, le trépied sacré des prophètes modernes, et de là lancez des brochures aux agioteurs épouvantés: ou bien, pour aller plus vite, et gagner le temps que prend la plume, imprimez

vous-même au fur et à mesure que vous pensez; c'est le lieu et le sujet. Mais si vous faites un livre d'art, un livre qui ne veut que faire passer de douces heures aux esprits cultivés, un livre qui ne prend les gens qu'après leurs affaires, aux momens de loisirs, et qui propage ou entretient, à la faveur de ce repos de leur pensée, quelques vues nouvelles sur le cœur, sur l'homme, sur la moralité humaine, quelques principes d'éternelle philosophie, de ceux-là qui consolent l'homme à toutes les époques, qui l'empêchent de douter du bien, dont le fond ne change pas, mais dont l'expression se renouvelle à l'infini par l'admirable variété des esprits qui les reprennent et les approfondissent tour à tour, oh! alors, écrivez avec calme et lenteur, appliquez toutes vos facultés à cette œuvre, car vous êtes l'organe de vérités durables. Si, comme M. de Lamartine, la gloire vous désigne à la fois pour les deux rôles de l'homme actif et de l'homme spéculatif, de l'orateur politique et du poète, faites la part de chaque rôle, donnez au premier l'improvisation avec toutes ses licences, mais réservez pour le second la composition sévère et recueillie, et n'apportez pas dans l'art la promptitude passionnée et le hasard qui conviennent aux affaires, ni dans les affaires le calme et le soin délicat de la forme qui conviennent à l'art.

Il ne faut pas dire que des souvenirs de voyages veulent être écrits avec le laisser-aller de notes d'album. Cette négligence, cet abandon, peuvent bien avoir quelque charme; mais c'est un charme qui dure peu. C'est que la négligence et l'abandon sont sujets à se répéter souvent, se contredisent quelquefois, balbutient çà et là la langue, au lieu de l'articuler, prodiguent les mêmes mots et les mêmes tours, si bien que ce qui est un charme jusqu'à la moitié du volume, devient une cause d'ennui à la fin. Dans quel but l'écrivain qui a visité les contrées lointaines fait-il imprimer ses voyages? Si ce n'est pas pour enrichir de documens spéciaux la géographie, la botanique ou la géologie; si ce n'est ni pour la science, ni pour la politique, c'est apparemment pour nous faire voir ce qu'il a vu, et sentir ce qu'il a senti; c'est pour nous donner un peu de ses jouissances, et nous mettre de moitié dans ses

fatigues, dans ses surprises, dans ses dangers; c'est pour faire respirer les brises et contempler les cieux des terres lointaines à celui que la médiocrité, le souci du pain du lendemain, la maladie, clouent au lieu où il est né; c'est pour substituer en quelque manière son lecteur à lui : mais tout cela est le comble de l'art. Les notes écrites en courant peuvent bien rendre la couleur générale; mais c'est le dessin dont nous avons besoin, et le dessin veut une main plus ferme et plus sûre que celle qui jette des notes fugitives sur le papier. Toute page où je ne vois pas bien en quel lieu je suis, où je ne suis pas mené, par gradations, des premiers plans aux derniers, où je n'embrasse pas l'ensemble et les détails, est une page perdue. Qu'est-ce que valent des notes de voyage, si habile que soit la main qui les a écrites, sinon qu'elles servent à fixer un souvenir, sur lequel on reviendra plus tard, à retenir une pensée qu'on reprendra quelque jour? S'il faut en croire vos notes, tous les paysages que vous voyez sont tour à tour les plus beaux que vous ayez jamais vus; vos notes donnent vos impressions, mais non pas vos jugemens; or, comme les impressions de l'homme se copient souvent à son insu, il en résulte que vous faites cent lieues pour ne voir que ce que vous avez déjà vu. Et puis la note est prolixe; elle compte les pieds d'arbres, les nuages qui passent au ciel, les mâts du vaisseau à l'ancre, les voiles du vaisseau en mer; elle manque là où elle serait nécessaire; elle abonde là où on n'a que faire d'elle. Ce n'est que rentré dans le port, avec des sens reposés, une imagination libre, un jugement qui trie et compare, un goût qui supprime les longueurs, varie les descriptions, non pas aux dépens des faits, mais en ne décrivant pas deux fois les mêmes choses, que l'écrivain voyageur, placé entre ses notes écrites et ses impressions encore tièdes, entre le devoir de se rendre témoignage à lui-même, et celui de n'appeler l'attention de son époque que sur des choses qui la valent, pourra écrire un livre vrai et durable. Qu'est-ce, après tout, que l'*Odyssée*, si ce n'est la relation d'un voyageur qui était un grand poète? Et qui ne sait quelle richesse a l'imagination ainsi reposée et retirée en soi? Qui n'a senti, en se représentant ses courses passées aux pays

des beaux soleils, combien celui qui illumine son souvenir est plus beau que celui sous lequel il haletait ou baissait sa paupière endolorie! Et que de choses vues en passant, d'un regard distrait, avec des sens affaissés, sous la préoccupation soit de ce qu'on avait vu en-deçà, soit de ce qu'on allait voir au-delà! que de choses entr'aperçues du coin de l'œil, dont on n'a pas pris note, qui, dans le souvenir, apparaissent tout à coup si fraîches et si éclatantes, qu'on croit les voir avec les yeux du corps, tandis qu'on ne les voit qu'avec la pensée! Les notes ne disent rien de ces choses, qui auraient peut-être vivifié le paysage; et, au contraire, elles s'étendront sur des accessoires inutiles, parce qu'à ce moment-là, le voyageur avait du loisir, qu'il était peut-être dans une humeur littéraire et descriptive, disposé à peindre une à une les baies de l'olivier sous lequel il était assis, à analyser toutes les nuances de son feuillage, toutes les ramifications de ses branches, à voir un monde dans un brin d'herbe, à compter les cailloux bleuâtres du chemin. C'est l'art seul qui peut mettre dans le livre du voyageur l'impartialité et la mesure; c'est l'art qui a fait l'*Itinéraire*, avec les notes du pélerin errant et le goût de l'écrivain rentré dans ses foyers.

Qu'on ne prenne pas ceci pour une critique du livre de M. de Lamartine. L'illustre poète est à une hauteur où la critique ne peut l'aller chercher sans risquer d'être présomptueuse ou inutile. Je ne veux pas mettre contre moi les cent mille lecteurs dont il est le poète de prédilection, et qui se disputent tout ce qui sort de sa noble plume. La critique n'a d'ailleurs rien à dire à l'écrivain supérieur. A quelque prix et sous quelque forme qu'il nous donne sa pensée, il l'en faut toujours louer, puisque l'éloge est la meilleure manière de le remercier; et même après beaucoup de louanges, nous serons encore en reste avec lui. Ce qui est du droit de la critique, ce n'est pas l'inspiration du poète, ce n'est pas même son caprice et sa fantaisie : s'il a un talent supérieur, qu'importe s'il l'apprête à nos goûts? mais c'est l'influence de sa manière sur les esprits d'un ordre moins élevé, lesquels pourraient valoir beaucoup pour leur pays par les bonnes traditions, ou n'arriver, par

l'effet des mauvaises, qu'à une médiocrité bruyante et scandaleuse. Je n'ai pas plus de droit sur la pensée qui a inspiré l'admirable travail de l'*Itinéraire* que sur celle qui a tenu le crayon capricieux du *Voyage en Orient;* mais je puis bien dire que la lecture de l'*Itinéraire* peut former des écrivains, en leur donnant un effroi salutaire des difficultés de l'art, tandis que la lecture du *Voyage en Orient* pourrait très-bien délivrer de tout scrupule ceux qui sont portés, par une facilité malheureuse ou par des raisons moins innocentes, à écrire vite et beaucoup. Les critiques qui font la guerre aux écrivains supérieurs risquent follement d'être traités de Zoïles, d'envieux, de serpens rongeant la lime, que sais-je? de *pourceaux fouillant la terre au pied du grand chêne*, sans avoir en dédommagement aucune action réelle sur ces écrivains. C'est un rôle de dupe, comme tous ceux où l'on risque plus qu'on ne peut gagner. Attaquons, non l'homme de génie, mais son influence; non son œuvre, mais ses imitateurs. Mettons sa statue à côté de celles des grands écrivains ses devanciers, et adorons en lui les dons de la Providence; mais osons dire aux jeunes générations qui nous lisent : « Celui-là aussi était un beau génie; mais ses œuvres cachaient des piéges pour l'intelligence et la raison. Cet autre ne fut pas plus grand peut-être, ni mieux doué que lui; mais Dieu avait mis dans ses œuvres la divine fleur de l'art, cette fleur dont les parfums ne portent pas à la tête. Ce sont deux grands noms; mais l'un sonne l'or et l'alliage : l'autre sonne l'or pur. »

C'est dans cette vue, que j'ose croire libérale et vraie, car elle concilie l'admiration pour l'homme avec le respect qu'on doit à l'art, cette propriété universelle de l'esprit humain, que je ferai encore d'humbles objections à l'illustre auteur du *Voyage en Orient*, touchant cette insuffisance de la langue dont il se plaint en divers endroits, lui pour qui la langue a tant fait! Voilà encore une de ces idées dont l'influence est mauvaise : elle donne gain de cause à la barbarie, elle justifie toutes les langues individuelles, elle livre cette belle langue de deux grands siècles et de tous les grands esprits de l'Europe aux remaniemens de ceux qui veulent

la reconstituer et lui imposer les barbarismes de leur originalité douteuse. Quel est, en effet, le premier grief qu'un écrivain, au début, reproche à la langue française, si ce n'est qu'elle lui refuse des mots pour ses idées, qu'elle est moins riche que lui, qu'elle le gêne, qu'elle l'opprime? Eh bien! si vous dites à cet apprenti écrivain, avec le poids d'un grand nom, avec l'autorité d'un talent supérieur, qui a pu, en effet, trouver la langue insuffisante, mais là surtout où elle résistait à des idées trop peu précises, si vous lui dites que la langue peut faire défaut à l'écrivain, à quoi vous exposez-vous? Qui donc à présent aura le courage de sacrifier aux répugnances de cette langue aucune de ces perceptions obscures, de ces demi-pensées, de ces ébauches informes qui accompagnent l'enfantement des idées, vaine fumée qui vient toujours avant la flamme? Qui donc ne va pas croire que c'est la langue qui lui manque, et non pas lui qui manque à la langue? La brèche est faite; une langue n'est plus le génie même d'une nation, plus fort que le génie de chacun de ses illustres membres, de toute la différence qu'il y a entre un homme et une nation, c'est un dépôt banal où chacun peut prendre les formes qui lui conviennent et importer celles qu'il n'y trouve pas. Se plaindre de l'insuffisance de la langue française, c'est presque regretter qu'on soit forcé d'écrire en français, qu'on soit grand poète dans ce pays où l'on n'est poète qu'à la condition d'en être un grand. Je concevrais cela d'un écrivain allemand ayant à s'exprimer dans notre langue, c'est-à-dire à circonscrire et à réduire cette licence illimitée de pensées, qui est une des libertés de son pays, dans le cercle d'un langage pratique, un, universel. En Allemagne, autant d'écrivains, autant de langues; nulle doctrine, nulle théorie obligatoire. La langue est une vaste mer qui s'accroît à l'infini des alluvions successives de tous les écrivains; c'est un dictionnaire auquel on fait un supplément pour qui demande à y mettre un mot, un tour de son invention. Ce n'est pas que je regrette pour l'Allemagne que la langue n'y soit pas figurée, comme chez nous, par un petit monument de forme grecque, devant lequel quarante soldats, dont quelques-uns sont des barbares, montent éternelle-

ment la garde pour repousser les invasions des novateurs ; mais il ne faudrait pas non plus que ce fût un bazar où, sur le prononcé de quelques gutturales teutoniques, le premier venu fût admis sans coup férir. Au reste, c'est l'affaire de l'Allemagne et point la nôtre. En France, les choses sont autrement : la langue de l'écrivain est à lui et à tous ; si elle n'est qu'à lui, c'est un jargon ; ce n'est plus la langue. Celui-là est un grand écrivain dont le peuple a pu dire en le lisant : « Je n'aurais pas écrit autrement. » Celui-là encore est un grand écrivain, à qui sa servante, consultée sur la vérité d'un dialogue, disait : « C'est bien. » Le premier, c'est Racine ; le second, c'est Molière. Ces deux grands hommes ont bien pu quelquefois ne pas se trouver suffisans pour une langue plus grande qu'eux ; mais on peut affirmer qu'ils n'ont jamais pensé que la langue fût insuffisante pour tout ce qu'ils avaient à dire.

Qu'est-ce, après tout, que cet ordre d'idées si délicates, si éthérées, qui échappent à la langue, apparemment parce qu'elle est trop grossière pour les aller saisir au fond de l'intelligence, et leur donner une forme sensible ? Quels sont ces horizons infinis de la pensée, où les langues humaines ne peuvent atteindre, comme s'il se pouvait penser ou rêver quelque chose sans le secours de leurs signes ? Raisonnons par analogie. L'imagination d'un homme supérieur n'est pas d'une autre nature, après tout, que celle de l'homme ordinaire : elle a plus de puissance et de richesses, elle est plus étendue, mais non pas autre ; c'est la même force, inégalement distribuée ; M. de Lamartine, c'est vous, c'est moi, centuplé. Eh bien ! n'avez-vous pas senti, vous aussi, dans la mesure de votre imagination, quelques-unes de ces pensées qui reculent, qui fuient devant vous, à des profondeurs immenses, et qui lassent votre volonté attachée à leur poursuite ; ou d'autres qui passent comme l'éclair devant l'œil de votre esprit, et vous laissent un amer regret, comme si c'était quelque pensée sublime qu'un dieu jaloux vous a montrée, et qu'il ne vous a pas laissé le temps ni la gloire de fixer ; — ou bien encore, de ces myriades d'idées et d'images qui se lèvent, comme par volées, dans votre imagination et se dispersent de côté et d'autre, sans que vous ayez pu les

rassembler, ni les tenir un instant sous votre regard; — ou enfin, n'avez-vous pas éprouvé, en présence de certains spectacles, dans des momens solennels, non plus même de ces impressions à demi formées, mais je ne sais quel élan de tout votre être, et quelle puissance vague de sentir, qui vous donnait une magnifique idée de vous-même, et vous faisait planer un instant dans la nue? Doublez, triplez, centuplez le nombre de ces conceptions fugitives, de ces vagues pressentimens d'une idée qui n'est pas encore venue à terme, de ces brillantes aurores de soleils qui sont encore sous l'horizon, vous aurez fait la vraie part de M. de Lamartine. Est-ce donc pour ces choses-là que la langue est insuffisante? Est-ce pour ce monde à naître qu'il est regrettable que nous n'ayons pas de vocables indéterminés et flottans? L'homme n'est un homme que quand il est venu au monde, *quia homo natus est in mundum*: ce qui meurt dans le sein maternel, ce n'est pas un homme, c'est un fœtus. La pensée qui n'a pas la force de venir au monde, qui n'a pas l'aile assez vigoureuse pour s'élancer du cerveau de l'écrivain, et paraître à la lumière du jour, n'est pas une pensée; c'est un embryon que j'abandonne au matérialiste, pour en faire ce qu'il voudra; je ne tiens pas à le réclamer comme appartenant à l'ame. Encore une fois, la langue qui fait défaut à ces obscures ébauches, la langue qui ne veut pas de ces idées venues avant terme, doit-elle être accusée d'insuffisance? Que deviendrions-nous, bon Dieu, s'il fallait qu'elle humiliât son génie viril devant ce premier branle de l'esprit qui se met en mouvement, devant ce trouble confus de l'ame qui précède l'élaboration des idées, et qu'elle reçût dans ce sein, où les hommes de génie de trois siècles ont été à l'aise, toute une langue à l'usage des avortemens, ou, si vous voulez, de la mise en train de la pensée? N'est-ce pas bien assez qu'elle prête des accens affaiblis aux talens qui déclinent et à la pensée qui s'éteint? Tâchez, je vous prie, de me faire voir, si cela se peut, au moyen de quelques formules sensibles, ce monde intérieur et ineffable où la langue ne peut aller, et si je tombe d'accord avec vous qu'il y a là, en effet, dans un fond lointain et hors de vue, quelque apparition confuse qui devien-

drait une grande idée si elle trouvait une langue, alors je me joins à vous pour proclamer insuffisante la poésie de Racine et de La Fontaine, la prose de Pascal, de Voltaire, de Chateaubriand; car, périssent les langues plutôt que la pensée! Ou bien, si cette expérience n'est pas faisable, si mon œil n'est pas assez perçant, ou votre verre assez grossissant, pour que j'entrevoie cette apparition, demandez au travail, au travail opiniâtre de Pascal fixant notre prose, de Racine fixant notre poésie, au travail de Christophe Colomb, ne voulant pas dormir qu'il n'ait trouvé le monde inconnu, demandez à l'art, qu'ils vous aident à tirer vos visions de leur sanctuaire, et à les faire venir dans le monde; et si le travail et l'art, ce double levier de l'intelligence, ne peuvent pas donner l'être à cette pensée, ne dites pas : La langue est insuffisante; dites : Je me suis trompé, j'ai pris une ombre pour un être, le néant pour la vie!

Hélas! hélas! vous vous plaignez sans cesse que l'époque actuelle manque de croyances; qu'elle n'en a plus en religion, qu'elle n'en a pas encore en politique : faites donc qu'il lui en reste au moins une, la plus féconde de toutes, parce qu'elle les peut comprendre toutes, la foi au travail et à l'art. Tant de désenchantemens et de moqueries la battent en ruines; tant de succès indignes, de réputations scandaleuses, la facilité de la critique, qui n'est plus guère que le prospectus en grand; l'opulence de l'écrivain frivole, la pauvreté de l'écrivain laborieux : faut-il voir s'ajouter à ces causes de ruine l'exemple des maîtres désertant le travail, et, au lieu de gouverner leurs inspirations, s'en laissant dominer, comme des instrumens qui n'ont pas conscience de ce qu'ils font! Est-il donc vrai que l'art doive périr par les siens! Ceux qui pourraient avoir une gloire solide la manquent pour une gloire chancelante, faute de quelques heures de travail! Ils risquent les retours de fortune, si soudains et si amers; ils tentent le malheur et la disgrâce, ils s'exposent à ce qu'on dise d'eux avec ironie : Ils n'ont pas pu ce qu'ils n'ont pas voulu! En vérité, mon cœur faiblit à voir nos guides et nos oracles bavarder, comme fait le Cassio de Shakspeare, avec l'ombre qui passe! Ils

ont commencé avec toutes leurs facultés réunies et tendues; puis, la gloire venant, ils ont continué avec leur nom tout seul; ils se sont laissé prendre leurs albums, ils ont livré à la publicité des lambeaux de pensées, au risque que le spéculateur les fît compléter par un scribe, et qu'il traitât leurs ébauches comme des blancs-seings que l'interpolateur à gages est chargé de remplir! Que faisons-nous donc ici, nous autres gens de travail et d'études, qui tâchons, dans notre sphère bornée, de conserver la religion de l'art et le respect des saintes images, de marquer la distance qui sépare la vogue de la gloire, d'entretenir la douce flamme de l'admiration qui est un lien entre le passé et le présent, entre les générations vivantes et les grands hommes qui ne sont plus? Qui ne va pas rire de nos efforts pour défendre l'arche sainte, devant laquelle dansent nos maîtres et nos modèles? Qui ne traitera pas de superstition stupide notre culte de la tradition de la langue, de cette langue que la Providence a faite pour deux fins, l'une intérieure et locale, l'autre extérieure et européenne; l'une qui est de nous entendre entre nous, l'autre qui est de donner la formule de la civilisation universelle? Qui ne dira pas dédaigneusement : Ce sont là des mots vides de sens! Oui, vides de sens, si nous détruisons de nos propres mains cet instrument de notre puissance, cette langue que Charles-Quint appelait *la langue d'État*, dans un temps où nous n'avions encore que la poésie de Marot et la prose de Calvin, et si nous la traitons comme la langue d'une nation qui a perdu l'empire, et qui est devenue la mère banale de tous les patois particuliers de ses vainqueurs!

Deux choses pourtant me rassurent, et me vont faire quitter enfin ce ton amer dont je souffre que le plus grand nom de notre poésie ait été l'occasion. Ces deux choses, les voici :

Il y a, dans un coin retiré de Paris, loin de ses bruits et de ses agitations quotidiennes, un homme illustre, qui écrit une histoire où se réfléchiront deux siècles, l'un à son déclin, l'autre à son

aurore; cet homme a été la plus belle espérance du premier et le plus beau fruit du second. Il a retiré sa vie des mains des hommes, et s'est enfoncé dans la solitude de son passé, s'y recherchant, s'y retrouvant, ranimant toutes ses passions éteintes, ressuscitant toutes ses illusions détruites, soulevant tour à tour toutes ces couches de l'oubli qui recouvraient ses joies et ses souffrances d'autrefois, et les mettant de nouveau à vif, se revoyant amoureux, jeune, errant dans les ruines de l'ancien monde ou sur le chaos vierge du nouveau, se faisant revivre tout entier comme le vieil Éson par la magie d'une imagination sur laquelle les ans n'ont pas de prise, et qui est restée fraîche et luxuriante sous des cheveux blancs. Dans son travail solitaire, cet homme a été assiégé de doutes : il n'a pas cru tout-à-fait à sa gloire même, qui depuis vingt ans lui est demeurée fidèle; il a voulu la juger comme du fond de sa tombe, et il s'est demandé courageusement s'il l'avait méritée tout entière, s'il ne s'y était pas mêlé quelque peu de flatterie, ou même ce sentiment plus innocent qui nous fait outrer la louange par reconnaissance; il s'est interrogé sur les défauts de sa jeunesse, sur ces momens d'étourdissement où il avait pu croire, lui aussi, que son imagination débordait la langue de son pays, et que les mots allaient manquer à sa pensée; il s'est confessé à lui-même, le jeune homme et l'homme mûr, au vieillard; et au sortir de cette mystérieuse confession, il s'est pris d'un amour plus austère pour la langue et pour l'art des grands écrivains de notre patrie, et s'est moins ménagé que dans sa jeunesse, et s'est montré plus dur pour lui-même, encore qu'il soit beaucoup pardonné et beaucoup permis à qui a écrit de si beaux ouvrages; il a veillé de longues veilles, il a douté, il a souffert, afin que sa gloire dernière fût de la même marque que celle de ses devanciers. Cet homme, vous le connaissez tous, et ce n'est pas pour chercher l'effet que je ne l'ai pas nommé tout d'abord, c'est M. de Chateaubriand.

Il y en a un autre, plus vers le centre et les bruits de la ville, qui a jeté dans la mêlée des affaires l'imagination la plus délicate et la plus noble qui fut jamais; homme de spéculation et de rêverie, que la destinée a fait homme d'action; nature douce et

expansive, qui rayonne vers tous les hommes à une époque où chacun se retire et se résume en soi; intelligence confiante et sans défense, à qui les événemens ont imposé une charge de critique et de contrôle; homme à qui la bonté donne parfois une sagacité supérieure, et qui souvent prédit juste à force d'espérer bien. Or, cet homme, dans les intervalles de sa vie active, dans ces heures trop rares que lui laissent ceux qui l'admirent et qui viennent se réconforter au foyer de sa douce et réchauffante pensée, compose les pages d'un vaste poème sur l'homme et sur la vie, lequel résoudra bien des doutes et nous rouvrira l'avenir; il le dit : il dit vrai, car les belles ames doivent avoir le secret de Dieu plutôt que les hommes habiles selon le monde. Ce poème a ses meilleures pensées, celles où le monde extérieur n'a pas de prise, celles où la vue d'un contradicteur, la préoccupation d'un rôle, la réserve obligée d'une position, ne peuvent mêler ni exagérations ni réticences. Ce poème nous dira sa vie, ses douleurs, son désespoir pour lui, ses espérances pour l'humanité : ce sera son épopée; épopée où nous nous verrons nous-mêmes, où nous reconnaîtrons nos pleurs dans ses pleurs, nos doutes dans ses doutes, nos joies passées dans ses joies passées; car qu'est-ce que l'écrivain supérieur, si ce n'est celui dans lequel chacun de nous retrouve quelque chose de soi? Pour cette grande épopée, magnifique couronnement de sa poésie, lui aussi, comme M. de Chateaubriand pour ses *Mémoires*, aura eu des doutes, aura souffert, aura veillé, et comme il y mettra ses meilleures pensées, il y aura mis aussi toutes ses facultés; il n'aura pas voulu que, faute d'une seule, le poème fût incomplet. Cet homme, c'est M. de Lamartine; et ce poème, nous en lirons bientôt le préambule, vaste introduction à une œuvre cyclique, dont il a écrit des lambeaux sous tous les cieux, et dont tous les soleils, toutes les races humaines, toutes les religions, toutes les ruines, lui auront inspiré les universelles harmonies.

C'est vers ces deux hommes que je regarde avec espoir, et encore vers l'illustre aveugle de Luxeuil, dont je vous ai raconté, il y a quelques semaines, les touchantes douleurs, Augustin

Thierry, que je ne dois pas oublier quand je parle de l'avenir littéraire de notre époque, et surtout de bonnes influences; Thierry, le martyr du travail et de l'art, qui a laissé un peu de sa vie dans chacune de ses pages, et qui a accepté le marché d'Achille : peu de jours et beaucoup de gloire!

On peut se faire une idée du poème que nous promet M. de Lamartine, quand on a lu les *Notes d'un Voyage en Orient*. C'est l'illustre voyageur qui en sera le héros. J'ai entendu un homme d'esprit et de goût, qui a beaucoup comparé, M. Amédée Pichot, dire du *Voyage en Orient :* « Le prosateur n'a rien ajouté à la gloire du poète, mais l'homme a grandi. » Le mot est judicieux et fin. Si l'on met de côté la question d'art, et que, dans le livre, on cherche l'homme seulement, il n'est guère de sympathies que n'éveille cette lecture. Un tel homme, dans notre temps, est un sujet de pensées rafraîchissantes, de consolation et d'épanouissement. Une belle ame, sans détours, sans malice, toute sur les lèvres, qui sait qu'il y a du mal, mieux peut-être que le misanthrope qui y croit *à priori*, qui le sait, mais ne veut pas le voir, et qui semble posséder, dans sa nature ouverte et grave, le don de l'exorciser, et, comme on dit, de chasser le malin; une imagination surabondante, qui donne plus qu'elle ne reçoit, où viennent s'encadrer naturellement les plus beaux spectacles de la nature, où toutes les couleurs, toutes les nuances, toutes les variétés du paysage, tous les bruits, tous les murmures, trouvent leurs harmonies; une générosité facile, une main toujours prête ou à donner ou à serrer la main d'autrui; un regard élevé et invitant, qui pénètre dans les cœurs, mais qui, en même temps, les dispose à n'avoir rien qui ne puisse être montré, qui voit et purifie; je ne sais quelle impartialité supérieure, qui n'est ni du scepticisme, ni de l'indifférence, ni le résultat de fortes méditations, qui n'a pas la même source ni les mêmes causes que l'impartialité humaine, mais qui est comme un rayon de cet amour que, dans l'idée chrétienne, Dieu éprouve pour ses créatures, qui explique plus qu'elle ne condamne, et qui ne condamne qu'avec la réserve du pardon; une candeur, non pas imprudente comme celle de l'homme qui se livre sans choix

et sans préférence, non pas inexpérimentée comme celle de l'enfant, mais virile et sage, comme si cet homme n'avait pas besoin d'être méfiant, qu'il conjurât le mal, et qu'il portât sur lui quelque préservatif contre les malheurs qui viennent des hommes, sinon, hélas! contre ceux qui viennent de Dieu. Il marche au milieu des tribus barbares, dans un appareil propre à tenter toutes les cupidités, même sur une terre civilisée, et il trouve à louer des Turcs pour leur tolérance, des brigands pour leur humanité, des détrousseurs de caravanes pour leur fidélité à leur parole. Sa candeur dissipe les nuages, désarme les mauvais penchans, et il passe au milieu de tant d'hommes divers, comme au milieu de la peste qui dévorait le pays de Jérusalem, respecté et quelquefois béni dans une langue qu'il n'entend pas. Du reste, ayant tous les genres de courage du voyageur, et n'appelant pas le péril par la crainte, vivant au désert de la vie de saint Jean, dormant sur la natte, sous l'ombre rare d'un palmier, mangeant la pâte de l'Arabe et se désaltérant avec l'eau tiède suspendue dans des outres aux courroies de sa selle, risquant sa vie pour l'amour de voir; tantôt perdu dans les neiges subites du Liban, tantôt plongé dans les déserts sans fin, se traitant comme le dernier de la caravane dont il est le roi, avare des fatigues des hommes à ses gages, non des siennes, téméraire avec calme, hardi avec sang-froid; — un poète homme de cœur et de résolution, qui prend naturellement toutes les attitudes qu'exige chaque situation, et qui ne fuit ni ne recule devant le danger; le barde de notre belle France, ce barde aimé de toutes les femmes, dont la voix est si tendre, et qui a eu tant de succès de larmes, faisant baisser la noire paupière de l'Arabe devant son œil ferme et doux, et prêt à jouer du pistolet de la même main dont il accorde sa lyre parfumée. — Voilà l'homme, voilà le héros du poème de M. de Lamartine.

Mais ce que j'admire surtout et ce qu'ont admiré, comme moi, tous ceux qui ont lu ces volumes, c'est surtout cette ame excentrique et rayonnante qui trouve partout à aimer l'homme et à bénir Dieu, qui s'étend à mesure que le poète découvre des terres nouvelles, qui ne se lasse pas d'embrasser et d'aimer, et reconnaît

des frères partout où il rencontre des hommes. Dans tous les voyageurs on aperçoit toujours l'homme dépaysé, l'homme d'une nation, d'une civilisation, d'une famille, quelquefois d'un rôle, rarement sortant de lui tout-à-fait, rarement expansif et libéral, mais ramenant tout à ce petit centre de préjugés et de vanités qu'on appelle le *moi*. Chez ces voyageurs, le sens critique précède et domine toutes les impressions; ils blâment avant de voir, ils se dégoûtent avant de pratiquer. Les coutumes étrangères les piquent par le côté où elles diffèrent d'avec celles de leur nation, non par leur sens local et leur harmonie avec l'état social, le climat, la constitution physique du pays; au lieu de placer les deux termes de comparaison sur le même sol, ils mettent l'un à deux mille lieues de l'autre, et, bien qu'ils comparent beaucoup, ils jugent peu. S'ils sont de grands personnages dans leur pays, ils ne cessent pas de l'être à l'autre bout du monde, s'étonnant volontiers qu'on ne sache pas leur nom et que le sauvage ne découvre pas sa tête ou ne se prosterne pas quand ils passent; ils ne se mêlent point, ils ne s'épanchent point; mais, loin de là, ils se resserrent, se replient sur eux, et trouvent à chaque pas qu'ils font un motif de plus de se contempler eux-mêmes, comme si leur supériorité exotique était un don naturel et supérieur, et non l'œuvre universelle de l'époque et du pays dont ils portent la livrée. L'homme du *Voyage en Orient* n'a aucune de ces petitesses. Lui qui est chrétien, lui qui est né, qui a été baptisé au son des cloches de l'Église catholique, qui a entendu ces cloches tinter la mort et la naissance des siens, il aime mieux la voix du muetzlim épiant le soleil de midi, sur la haute galerie des minarets de l'Orient, et chantant la venue de l'heure de la prière, que la cloche insensible et *unconscious*, comme disent les Anglais, de nos églises; lui qui venait à Jérusalem en pélerin chrétien, sinon pour baiser dévotement ces douteuses reliques et ces tombes faites après coup, que les sectes chrétiennes usent de leurs agenouillemens, du moins pour adorer le lieu où s'est fait entendre le premier cri de fraternité et d'égalité humaine, il blâme certains voyageurs qui ont présenté les Turcs comme les tyrans de Jérusalem, et il ose trouver

jusque dans la ville du saint sépulcre le culte musulman très-philosophique, en ce qu'il n'ordonne que la prière et la charité. Je me rappelle au hasard, entre mille autres, ces exemples de la sympathie intelligente qui dicte souvent à l'illustre voyageur des vues très-neuves, parce qu'elles sont très-justes : ces vues ne perdent pas de leur poids pour être mêlées parfois à un optimisme par trop candide, comme celui, par exemple, qui prend pour gage de la *probité* russe à l'égard de la Turquie une lettre de l'empereur Nicolas au comte Orloff, ordonnant le départ de la flotte et de l'armée russe au jour fixé dans le traité d'intervention. A moins qu'on ne qualifie de probité l'acte de politique prudente qui ajourne une conquête inévitable et qui ne prend pas tout en un jour.

Voilà le voyageur des *Notes sur l'Orient*. L'admiration augmente si l'on regarde toutes les pensées générales que M. de Lamartine jette au milieu de ses impressions de voyageur et de poète. Il n'en est pas une qui ne soit inspirée par de nobles instincts de générosité, de bienveillance, de moralité. C'est à en faire honte à tant d'hommes de notre époque, si froids, si fermés, si faciles sur la conduite morale, qui aiment mieux passer pour roués que pour honnêtes gens, et faire peur comme fripons que faire pitié comme dupes. C'est à en faire honte à l'époque tout entière, dont la plaie est l'isolement de l'intérêt personnel, où chacun se fait le centre de tout et veut que toutes choses datent de lui, politique, littérature, religion; où le fils évite le regard du père et mange le pain paternel en méprisant celui qui le lui donne; où les générations se mesurent de l'œil et du geste, comme des ennemis; où chacun sait en quoi il diffère de son voisin, et nul en quoi il lui ressemble. Quelques-unes de ces pensées ont peut-être une grande importance sociale. Je l'ignore, et ne les veux point juger; mais je suis loin d'en sourire, comme font les hommes pratiques que l'expérience a desséchés et qui se croient dans la meilleure des sociétés possibles, parce qu'ils espèrent que la baraque durera au moins autant qu'eux. Un instinct, qui s'est fortifié de quelques réflexions, me dit qu'en dépit des vices des hommes, et qu'encore bien qu'il en faille tenir grand compte dans toute spéculation sociale, ceux qui

ouvrent leurs bras compatissans à l'espèce humaine sont, après tout, plus profonds politiques que ceux qui la repoussent et la foulent aux pieds, et que l'amour doit être plus fécond que le mépris. Le christianisme n'était-il pas une pensée d'amour?

Qu'avec cette tendresse d'ame, cette abondance de sympathies qui échauffent toutes les pages de cet ouvrage, M. de Lamartine soit le peintre par excellence des femmes, que les plus tendres et les plus gracieuses de ces pages aient été inspirées par des femmes, c'est ce qui ne surprendra personne. Toutes celles que rencontre M. de Lamartine dans son long pélerinage, soit qu'il les voie le visage découvert, soit qu'il les devine et les sente sous le voile qui les cache, ou à travers les vertes jalousies des sérails, toutes sont belles, toutes sont gracieuses, avec ces nuances infinies de la beauté et de la grâce, que la variété des climats et des mœurs répand sur leurs visages ou met dans leur allure, et que le chantre d'Elvire décrit dans un langage à la fois chaud et voilé. La Grecque d'Europe, la Grecque d'Asie, la Turque, l'Arménienne, la jeune fille Arabe, la Syrienne, apparaissent tour à tour dans ses récits, les unes belles et arrêtées comme des statues, les autres vagues et indécises comme des rêves; toutes exhalent je ne sais quel parfum de vie et d'amour, et vous remplissent de cette chaste volupté dont elles pénétraient le voyageur, et qui est la poésie des poésies. Le talent me manque, non la langue, pour dire l'espèce d'imagination qui fournit au poète de si suaves couleurs, et lui donne un sentiment si exquis de la femme. Imaginez vous-même un amour universel, idéal, pour la femme, sous toutes les formes de beauté que Dieu s'est plu à répandre sur la plus belle de ses créatures, l'amour du Raphaël de Milton pour l'Ève du *Paradis perdu*, qui aime Dieu dans sa manifestation la plus divine, dans son plus gracieux ouvrage; amour qui n'est souillé d'aucune arrière-pensée sensuelle, à plus forte raison d'aucune puérilité de bonne opinion du voyageur pour lui-même, pour sa rareté d'étranger, pour l'incomparable supériorité de son pays; quelque chose de passionné et de contenu, d'ardent et de pudique, un mélange de religion et d'amour, de volupté sans désirs, qui ne

vous donne pas un romanesque dégoût de la vie de famille et de ses humbles jouissances, qui ne vous laisse pas de regrets, mais qui étend pour un moment l'horizon d'affections bornées où vous vivez, et qui met quelque poésie dans votre imagination sans troubler votre sens.

J'aime que M. de Lamartine, au milieu de toutes ses espérances de réforme sociale, nobles aspirations vers le bien, plutôt que sèches utopies, j'aime qu'il ne veuille rien changer au rôle que Dieu a fait à la femme, qui est de plaire et d'inspirer l'amour, avec cette part dans le conseil et dans les actions de l'homme que le christianisme lui a donnée, ou plutôt lui a dit de prendre par la douceur et l'amour. J'aime qu'il ne lui veuille voir dans les mains, dans ces mains faites pour calmer, pour panser des blessures, pour caresser un enfant, pour jeter une sorte de magnétisme voluptueux sur les passions de l'homme, ni l'épée qui tue, ni le livre de la loi qui est athée, ni la plume qui donne de pitoyables vanités littéraires, et qui remplace le cœur par l'esprit. Quelles que soient les réformes que doit accomplir l'avenir, plaise à Dieu et aux réformateurs que la femme ne soit pas faite homme, et que l'émancipation n'aille pas jusqu'à imprimer des soucis virils sur ces visages charmans où Dieu a écrit la destinée de la femme, qui est d'aimer et d'être aimée! Puissé-je, quant à moi, ne pas voir cette violation des lois éternelles, l'être faible devenir l'être fort, et l'égalité absolue des sexes bannir l'amour!

Trois femmes, les seules qui soient aimées du poète, dominent ce peuple de visions gracieuses, et mêlent aux images du désert et de la vie campée les douces idées du foyer domestique. C'est sa mère, qui n'est plus; ombre aimée, vers laquelle il se tourne quelquefois, dans les périls et les plaisirs du voyage, et qui communique d'en haut avec lui par les rayons de l'amour; c'est sa femme, toujours digne de lui, soit qu'elle partage ses fatigues et ses dangers, soit qu'elle aille seule pour voir ce qu'il ne peut pas voir, et compléter, par quelques notes écrites avec grâce et tristesse, l'album du voyageur; soit qu'elle reste quinze jours et quinze nuits assise au chevet de son lit, dans une cabane de la

Turquie d'Europe, où il manque de mourir; sa femme, hélas! qui dévore toutes les douleurs qu'il soulage en les exprimant; c'est surtout sa fille Julia, dont la figure virginale illumine la première moitié du voyage, qui apparaît d'abord blanche et rose, au milieu des visages basanés des matelots, comme l'ange qui protége le navire paternel. — Puis qui est frappée par la mort en deux jours, sur les rivages de la Syrie, et qui le laisse, lui, orphelin de sa fille, pleurant comme s'il avait perdu toute protection, et comme si la faible enfant avait été le soutien de l'homme mûr!

Quiconque a eu le bonheur si plein d'inquiétudes de tenir un enfant sur ses genoux, de le serrer contre son cœur, de sentir se soulever de joie tout son être au contact d'un être sorti de lui; quiconque a souri au sourire de son enfant, avec ces larmes que nous prenons pour des larmes de joie, et qui sont peut-être un à-compte sur les larmes de douleur que l'avenir nous réserve; quiconque a senti cette tendresse effrayante du père pour son fils, de la mère pour sa fille, ne pourra pas lire les pages où il est parlé de Julia sans étouffement de cœur. J'ai entendu sangloter autour de moi à ces momens du voyage, où des pressentimens, des troubles d'esprit, des terreurs rapides traversaient comme des épées froides l'ame du père qui devait perdre sa fille, alors qu'il se réjouissait de la voir, et la serrait dans ses bras, comme si le malheur devait avoir moins de prise sur deux vies liées ensemble que sur une seule! Moi-même, vous verriez la trace de mes pleurs sur l'exemplaire que j'ai lu, aux endroits où paraît Julia, charmante enfant que vous adopterez tous, souvenir amer qui nous appartient à tous comme tout ce qui vient du poète bien-aimé, Julia, l'enfant de toutes nos femmes et de toutes nos mères, que nous aurons tous possédée et pleurée!

Quand le père de Julia entend la mer qui gronde autour de son navire, et les flots qui menacent son double trésor, il prie Dieu de lui pardonner d'avoir eu trop de confiance en lui; il regrette la terre, la belle et sûre demeure de Saint-Point, où la pauvre famille, maintenant livrée à la mer, tenterait moins le malheur; puis voyant sa femme si confiante, et son enfant si heureuse, sa Julia, — tantôt

jouant sur le pont du navire avec la chèvre qui doit lui donner son lait, ou avec les lévriers qui lèchent ses petites mains; tantôt, dans une légère houle, la tête couverte d'un chapeau de paille de matelot, noué sous son menton, émiettant le pain de son goûter aux pigeons de mer qui se sont abattus la veille dans les mâts du vaisseau, ou caressant le chat blanc du capitaine; tantôt, dans un calme, quand la mer plane et lourde semble se reposer sur elle-même et arrêter le vaisseau, jetant dans les flots des écorces d'orange pour voir si le vaisseau marche; tantôt, après la traversée, à Bayruth, dans les premières fêtes de l'arrivée, se coiffant, comme les belles Syriennes, du turban d'Alep, d'où tombent des franges de perles et des chaînes de sequins d'or, et montrant à son père et à sa mère sa figure épanouie, où la vie étale toutes ses promesses et toutes ses espérances; tantôt, aux environs de Bayruth, peignant à fresque, avec sa mère, les murs de la maison que la famille doit habiter, et étalant sur une table de cèdre les livres et les objets de femmes qui décorent nos guéridons de marbre, une fois, se promenant avec son père sur les collines du Liban, hardie, vive, heureuse, montée sur un beau cheval arabe, se développant, grandissant, comme à vue d'œil, sous la forte éducation des beautés de la nature, « tout émue, toute rayonnante, toute tremblante de » saisissement et de volupté intérieure; » je respecte les expressions paternelles; — il se rassure, il s'anime, il s'élance dans les déserts en homme qui a laissé quelqu'un derrière lui à qui il a dit adieu, et qui retrouvera, au retour, à qui raconter, au milieu des embrassemens, ses découvertes et ses émotions d'aventurier, d'autant plus vives qu'il les rapportait à des émotions meilleures et de plus de durée. Tout à coup, les notes du voyageur présentent une lacune. Hélas! Pendant tout le temps qu'il n'a pas écrit, il a pleuré. Julia est morte. Plus tard il recommencera ses voyages, il visitera les eaux bleues du Bosphore, où se mirent l'Europe et l'Asie, il verra Constantinople, la Turquie d'Europe, le Danube, il aura encore des émotions, il écrira d'admirables pages; plus tard encore, il retrouvera en Europe la gloire, une destinée politique, des amis, un cortége de vœux et d'espérances qui le prennent et le saluent

pour leur prophète. Mais figurez-vous un ciel d'où a disparu l'étoile qui dit au voyageur où il va; voilà sa vie! Julia, c'était tout son avenir; mais c'était plus encore pour sa déplorable mère, elle qui n'a ni la gloire, ni le bruit, ni les couronnes, ni les applaudissemens de la tribune, ni les vers qui semblent enlever la douleur en l'exhalant, ni l'admiration du monde, pour étouffer de temps en temps cette voix qui monte dans le vide du cœur, la voix de Rachel qui ne veut pas être consolée parce que ses enfans ne sont plus, *quia non sunt!* Ah! pourquoi n'ai-je pas déchiré, en mémoire de Julia et de sa mère, les pages austères de cet article où je parle de travail et d'art à propos d'un livre que je n'aurais dû lire qu'avec le cœur!

NISARD.

ÉTUDES SUR GOETHE [1].

EGMONT.

L'étude du quinzième siècle avait amené Gœthe à écrire *Berlichingen*, celle du seizième l'amena à écrire *Egmont*. Les deux drames peuvent être mis, pour pendans, l'un auprès de l'autre; les deux héros peuvent se rapprocher sans se nuire. L'un est plus mâle, plus hardi, plus naïvement dépeint; l'autre, qui a vécu dans une position plus élevée, a déjà respiré l'air de la cour, et porte avec son attitude guerrière les manières du beau monde. Là est l'intérieur de famille simple et rustique : la femme qui descend à la cave, et prépare elle-même le repas de son mari; l'homme, qui est plutôt le compagnon que le chef de ses soldats, qui s'élance, son épée à la main, et s'en va partout où l'appelle l'intérêt d'un ami, la défense d'un de ses serviteurs, une réparation à faire, une vengeance à exercer. Ici, est le château pompeux, les réunions cérémonieuses, le grand seigneur, chef d'armée, l'homme qui marche presque immédiatement après son roi, et trouve autour de lui beaucoup de subalternes et peu d'é-

(1) Ce fragment fait partie d'un ouvrage digne d'attention qui doit paraître prochainement sous ce titre chez le libraire Levrault. L'auteur de ce volume, M. Marmier, a voyagé long-temps en Allemagne, et s'est livré à des travaux sérieux sur la littérature allemande. Les *Études sur Gœthe* sont le premier fruit des excursions du jeune écrivain. (*N. du D.*)

gaux. Gœtz est le représentant d'un siècle encore grossier, qui s'éteint avec son ignorance, ses préjugés, ses vertus franches et sa mâle bravoure. Egmont est le représentant du nouveau siècle qui lui succède, de la nouvelle génération, qui s'élève avec d'autres rayons de lumière, avec le raisonnement, mis à la place de la foi aveugle : les tentatives de l'esprit surmontant celles de la force physique, et les conquêtes de la civilisation qui se développe, grandit et aplanit, sous son niveau, les aspérités des autres siècles, aussi bien les dehors farouches du crime que l'empreinte énergique de la vertu, afin que rien ne gêne plus l'harmonieuse symétrie de la société, que l'égalité des hommes s'opère par l'uniformité des caractères, et que les guerres religieuses se terminent par l'assoupissement et l'indifférence.

La même distance et le même rapport qui existent entre Gœtz de Berlichingen et Egmont, existent aussi entre les guerres de rébellion auxquelles tous deux ont pris part.

En Allemagne, au commencement du seizième siècle, voici la révolte des paysans, brutale, cruelle, aveugle, juste dans son indignation, déplorable dans ses excès; la révolte qui se lève pour apaiser sa soif de vengeance, qui promène dans toute la contrée l'incendie et la désolation; la révolte qui saccage les châteaux pour acquitter le prix de quelques corvées, égorge ses maîtres pour laver une injure, s'avance aux cris de religion et de liberté, et ne connaît ni la religion ni la liberté. Un théologien fanatique, un aubergiste ignorant et quelques autres hommes du même genre, devaient en être les maîtres volontaires, et le brave et généreux Gœtz de Berlichingen, la victime.

En Hollande, quarante ans plus tard, la révolte lève aussi la tête et s'avance les armes à la main; mais quelle révolte! Des hommes blessés dans leurs droits les plus chers, une bourgeoisie qui réclame ses priviléges, des villes qui veulent faire respecter leurs franchises, un peuple qui se soulève pour garder sa croyance, pour se défendre contre les mains sanglantes sous lesquelles il est tombé, pour venger sa nationalité d'un joug despotique et étranger. Cette révolte est grande, noble; l'histoire en retrace avec majesté les efforts, et la civilisation moderne doit l'applaudir. Aussi, voyez comme elle est calme et reposée, comme elle garde long-temps sa patience, et puis comme elle s'avance degrés par degrés, non pas pour escalader follement les obstacles qu'elle rencontre; mais pour les renverser l'un après l'autre, et parvenir ainsi, avec plus de

lenteur, mais plus de sûreté, à son but. C'est la rébellion de l'esprit contre les honteux préjugés qui l'ont tenu long-temps enchaîné ; c'est le premier effort de la nouvelle ère sociale, qui se débarrasse de ses langes ; c'est le triomphe long-temps disputé, mais non moins éclatant, de la liberté de conscience sur l'intolérance farouche; la victoire de quelques millions d'hommes sur les *auto-da-fé* du duc d'Albe, le fanatisme de Philippe II, et les bulles de la papauté.

La révolution des Pays-Bas a de puissans adversaires, mais elle se rattache aussi à de grands chefs : le courageux Horn, le brave Egmont, le sage et clairvoyant Guillaume de Nassau. Aucun des trois n'encourage pourtant et ne fomente la révolte; ils tâchent au contraire de la réprimer : ils veulent que l'on sévisse contre tous les agitateurs, n'importe qu'ils soient Belges, Flamands ou Espagnols. Mais en défendant les intérêts de leur nation au conseil de la régente, ils attaquaient par là même le gouvernement cruel et arbitraire de Philippe II; ils agissaient d'après leur cœur et leur conscience. Quoique placés dans une haute position, ils sentaient les misères du peuple; quoique catholiques, ils ne pouvaient approuver l'intolérance odieuse de l'Espagne envers les protestans. Ils étaient d'abord les fidèles conseillers du roi, et sans doute les plus fermes appuis de son pouvoir dans les Pays-Bas. La grande faute du roi fut de s'irriter de leurs sages observations, et de prendre pour un acte de rébellion des avis peu flatteurs, sans doute, pour l'oreille d'un monarque, mais des avis nécessaires et complétement appropriés aux circonstances. Le peuple gagna cet appui que le souverain perdait. Sans réclamer de ces trois hommes une intervention immédiate, il savait cependant qu'il pouvait compter sur leur sympathie, et au besoin sur leur dévouement, et il agissait avec plus de fermeté et de hardiesse. Les corporations d'ouvriers se liguaient entre elles; les nobles, qu'un courtisan espagnol avait traités de *gueux*, se liguaient aussi, et prenaient pour mot de ralliement l'insulte ridicule de l'Espagnol, et pour emblème une besace avec deux mains entrelacées. Ainsi marchait pas à pas cette révolution, dans laquelle Philippe, trompé par de perfides conseils, égaré par son fanatisme, eut l'art de jeter tout ce qui pouvait lui donner plus de consistance, sans prendre aucune mesure capable de la réprimer. La dernière faute et la plus grande de toutes fut de remplacer, dans le gouvernement des Pays-Bas, l'archiduchesse de Parme, qui avait du moins de bonnes intentions, par le duc d'Albe qui ne voulait obéir qu'à sa colère et à son fanatisme. Le duc d'Albe

traversa les Pays-Bas comme un fléau. Dans toutes les villes et sur toutes les places les gibets furent dressés, les bûchers allumés; les têtes les plus nobles comme les plus obscures tombèrent sur l'échafaud. On tuait et l'on brûlait au nom du roi et de la religion; deux grandes raisons pour se montrer cruel à plaisir: par la première on gagnait la faveur du monarque; par la seconde, les éloges des moines et les récompenses du ciel, sans compter que les biens des condamnés étaient confisqués au profit du roi et de ses fidèles serviteurs.

Le duc d'Albe promena ainsi sur toute la contrée sa faux sanglante; il ne songeait pas tant à apaiser la révolte qu'à écraser les révoltés, et quand on lui représentait les conséquences que de telles mesures pouvaient avoir, il répondait avec sa croyance stupide d'inquisiteur : Il vaut mieux que le roi d'Espagne perde les Pays-Bas que de régner sur un peuple hérétique. Au dire de quelques historiens, dix-huit mille hommes tombèrent victimes de ces atroces jugemens; et les massacres en Flandre, et le pillage d'Anvers, et partout les exactions, les violences et l'arbitraire marquèrent d'un sceau d'ignominie ineffaçable le gouvernement du séide. Après quoi, ayant réduit, par la misère, la douleur et la consternation, ces belles provinces au silence, il crut n'avoir plus rien à faire qu'à recueillir le fruit de sa noble mission, et il se fit ériger une statue, pour laquelle il se trouva encore une tête qui osa concevoir et une main qui osa écrire cette inscription :

« Albe, le plus fidèle serviteur du meilleur des rois, a réduit au néant la révolte, écrasé les rebelles, rétabli la religion, exercé la justice et affermi la paix dans le pays. »

Mais cette paix n'était qu'un moment de stupeur, pendant lequel même la révolution commencée ne cessa pas de jeter plus avant ses racines. Les conjurations n'avaient pas encore été dissoutes; le lien secret qui unissait tous les esprits dans un même besoin de liberté, existait plus fort que jamais; et quand les nobles têtes de Horn et d'Egmont furent tombées sous la hache du bourreau, il restait aux Pays-Bas Guillaume de Nassau, dont les efforts persévérans amenèrent au secours de sa malheureuse nation les forces d'une puissance étrangère. Une fois l'heure de la consternation passée, la révolte se releva d'autant plus hardie qu'elle n'avait rien de plus effrayant à craindre que ce qu'elle avait déjà éprouvé, d'autant plus terrible qu'elle avait beaucoup à venger. Albe lui-même fut forcé de ployer la tête devant elle, et Jean d'Autriche, et Maximilien, et le duc d'An-

jou, adversaires et partisans, elle maîtrisa tout, jusqu'à ce qu'elle eût fait de la Hollande un état libre, du prince d'Orange un *stadthouder*, et que le roi d'Espagne dût renoncer à jamais à cette belle portion d'héritage que lui avait léguée son père.

Dans son drame d'*Egmont*, Gœthe est resté fidèle aux principaux faits de l'histoire : Marguerite de Parme, le duc d'Albe, le prince d'Orange, sont très-bien caractérisés, et les conversations des bourgeois de Bruxelles, auxquelles le poète nous fait assister, retracent d'une manière vraie et pittoresque les principaux événemens et l'état de trouble et d'agitation dans lequel se trouvait alors le pays.

Mais je ne sais pas pourquoi il ne prononce pas une seule fois le nom de Horn, qui prit cependant une part importante aux conseils de la régente, et qui paya aussi de sa tête sa loyauté et sa franchise. Et je trouve aussi que le poète a peint Egmont autrement que l'histoire nous le représente. Egmont ne fut pas le héros de la révolution des Pays-Bas, mais le martyr; ce qui, en temps de révolution, n'est pas la même chose. De tous les nobles appelés à donner leur avis dans le maniement des affaires publiques, Egmont était peut-être l'un des plus dévoués au roi d'Espagne. En 1565, il fit un voyage à Madrid, chargé de représenter à Philippe les griefs de la noblesse des Pays-Bas, et lorsqu'il en revint, on l'accusa de s'être laissé séduire par un présent de 50,000 florins, et par la promesse que le roi lui avait faite, en outre, de s'occuper de l'établissement de ses filles.

En 1566, après les premiers troubles d'Anvers, les nobles se réunissent à Dendremonde, pour délibérer sur la situation fâcheuse du pays : Montigny apporte des lettres qui prouvent que toutes les promesses de Philippe II sont fausses, et que l'on ne peut nullement se fier à ses intentions; Louis de Nassau, le frère de Guillaume, veut que l'on arbore ouvertement l'étendard de la révolte; mais Egmont se lève aussitôt, et déclare que le roi a raison d'être mécontent, et que l'on doit chercher par tous les moyens possibles à se réconcilier avec lui et à maintenir la paix. « Pour moi, dit-il, je veux lui rester fidèle, gagner sa faveur pour la répression de la révolte, et me fier à sa reconnaissance, à sa justice, à sa bonté (1). »

Enfin, en 1567, lorsque le prince d'Orange se réunit avec Egmont

(1) F. de Raumer, *Histoire d'Europe*, troisième partie, page 53.

dans le village de Willebroc, et l'engagea à fuir, à ne pas attendre l'arrivée du duc d'Albe, Egmont lui répondit : « Nous n'avons pas seulement rendu au roi de grands services dans les temps passés; mais nous avons encore arrêté l'émeute parmi les perturbateurs, et acquis par là de grands droits à sa reconnaissance. Et pourquoi donc moi, qui n'ai rien à me reprocher, abandonnerais-je ma femme et mes enfans, et m'en irais-je errer en fugitif à la merci de la commisération? »

Les instances du prince d'Orange furent inutiles, et l'un et l'autre se séparèrent en pleurant, pour ne plus se revoir. Egmont alla un des premiers au-devant du duc d'Albe, et l'on sait comment il fut récompensé de sa fidélité.

Gœthe a fait disparaître aussi de son drame tout ce qui a rapport au procès d'Egmont et de Horn, et la défense de ces deux hommes pouvait produire cependant une scène intéressante. Tous les deux furent amenés de Gand à Bruxelles. Le premier avait à répondre à quatre-vingt-huit points d'accusation, le second à quatre-vingt-six. Ils demandèrent, en leur qualité de chevaliers de la Toison d'Or, à être jugés par leurs pairs, et l'empereur Maximilien intercéda lui-même pour que ce droit ne leur fût pas enlevé; mais ni les prières de l'empereur ni celles de la noblesse ne purent surmonter le sentiment de cruauté aveugle de Philippe II et du duc d'Albe.

Le 4 juin 1568, ils furent condamnés à mort comme hérétiques et coupables de rébellion. Ce que je reprocherais le plus à Gœthe, c'est d'avoir altéré les circonstances de cette mort, racontée avec tant de noblesse et de simplicité par les historiens; c'est d'avoir enlevé à Egmont sa femme et ses onze enfans, les plus grands liens qui le rattachent à la vie, pour les remplacer par l'amour d'une jeune fille.

« Quand l'épouse d'Egmont, la noble Sabina, la sœur de l'électeur du Palatinat, Frédéric III, eut appris la condamnation de son mari, elle vint se jeter aux genoux du duc d'Albe, en implorant sa grâce.—Allez, lui répondit celui-ci avec une atroce équivoque, demain votre mari sortira de prison. »

» Puis il fit appeler l'évêque d'Ypres et lui ordonna de préparer Egmont et Horn à mourir; et alors, l'évêque, saisi de compassion, se jeta encore à ses pieds et le supplia de lui accorder la grâce des deux nobles condamnés, ou tout au moins de surseoir à leur exécution; mais le duc lui commanda, en colère, d'aller remplir ses fonctions. A minuit, l'évêque

entra dans la prison où étaient renfermés Horn et Egmont, et leur lut le jugement qui les condamnait à la peine capitale. Egmont parut d'abord étrangement surpris d'une telle issue de son procès; mais quand il apprit qu'il n'y avait plus d'espérance, il tourna ses pensées vers Dieu, se confessa et communia. Ce qui l'occupait beaucoup, c'était le souvenir de sa femme et de ses enfans (il avait trois fils et huit filles), et il voulut employer le peu de temps qui lui restait à écrire au roi : « J'ai reçu cette nuit, lui dit-il, le jugement que votre majesté a prononcé sur moi, et je l'accepte avec la résignation que Dieu me donne dans sa bonté. Il est vrai cependant que je n'ai jamais rien pensé et rien fait qui pût être opposé à votre majesté ou à mon devoir. Si, au milieu de nos temps de trouble, mes actions ont pu vous apparaître sous un autre jour, c'est l'effet de ces fâcheuses circonstances, non point de mon infidélité ou de mon mauvais vouloir; si pourtant j'ai offensé de quelque manière votre majesté, je la prie de me pardonner et d'avoir, par égard pour mes autres services, pitié de ma malheureuse femme, de mes enfans innocens et de mes pauvres serviteurs. Comme c'est là ma dernière prière, j'ose espérer qu'elle ne sera pas sans fruit; et, dans cette confiance, je me recommande à la grâce de Dieu. Bruxelles, 5 juin 1568. De votre majesté le très-humble et dévoué serviteur et sujet, préparé à mourir : Lamoral d'Egmont. »

» Le lendemain, à onze heures, après que les portes de la ville eurent été fermées, et défense faite aux bourgeois de sortir de leurs maisons, les soldats espagnols vinrent prendre Egmont pour le conduire au supplice. Il demanda encore si sa grâce ne lui était pas accordée, et quand on lui eut répondu que non, il s'agenouilla pour prier. Après ces mots : « Seigneur, je remets mon ame entre tes mains, » sa tête tomba, et ensuite celle de Horn. La douleur des citoyens fut sans bornes, et les soldats espagnols même ne purent s'empêcher de pleurer. On regarda comme des reliques des mouchoirs trempés dans le sang des deux victimes, et on alla en pèlerinage visiter leur tombeau, comme on le fait pour de saints martyrs. »

Je crois donc, après avoir étudié à plusieurs sources la vie d'Egmont, que l'on pouvait tirer de son caractère, de ses relations de famille, de son jugement et de sa mort, tels que l'histoire nous les rapporte, le sujet d'un drame plus simple, plus vrai et non moins majestueux et pathétique que tout ce que l'imagination du poète peut inventer. C'est, du reste, une observation que l'on pourrait appliquer à la plupart des sujets historiques transportés jusqu'à présent sur la scène. L'histoire est toujours grande :

les hommes tels qu'ils ont été, les événemens tels qu'ils se sont passés, offrent toujours plus de vie, de variété, d'intérêt véritable, que des créations imaginaires. Le poète veut restreindre les faits pour les rendre plus saillans, et il les rapetisse; il songe à les embellir, et il les farde; il veut créer des caractères, et il ne s'aperçoit pas que les caractères vrais et énergiques sont là, dépeints par les faits, beaucoup mieux qu'il ne pourrait jamais se les figurer. Et il ne faut pas croire que ce serait pour le poète une œuvre de si peu de valeur de se tenir aussi scrupuleusement attaché à l'histoire; ce serait au contraire l'œuvre la plus difficile, la plus digne d'occuper l'homme de génie; et de là vient sans doute que beaucoup d'écrivains trouvent plus commode d'arranger l'histoire d'après leur fantaisie, de même que certains peintres aiment mieux se faire une nature idéale que de peindre fidèlement la belle et simple nature (1).

Gœthe a compris Egmont autrement que l'histoire ne le représente : il l'a agrandi et élevé, il en a fait en quelque sorte, comme l'a dit un critique, l'idéal de la vie humaine. Egmont n'est plus l'homme marié, le père de onze enfans, qui songe à la carrière de ses fils et à l'établissement de ses filles; le grand seigneur, qui a une part d'équité trop grande pour mal juger la cause du peuple, mais qui en même temps se laisse éblouir par quelques paroles de son roi. C'est le jeune homme beau et hardi, également prêt à se battre et à courir au bal, passant à travers la vie avec légèreté et insouciance, étonnant le grand monde par son luxe, et subjuguant les pauvres bourgeois par son affabilité; c'est le héros de Gravelines, dont le peuple raconte avec enthousiasme les hauts faits, et que les jeunes filles ne regardent pas sans admirer sa bonne grâce et son air martial. La naissance lui a donné ses distinctions, la fortune lui a livré ses trésors, la gloire l'a couronné de ses lauriers : tous les prestiges l'environnent, tout ce dont la vanité et l'ambition peuvent se repaître, il le possède. Et quand il a tout le jour porté son nom brillant de par le monde, appliqué son esprit aux affaires dont le charge la régente, ou promené sa gaieté de fête en fête, il va se reposer le soir dans une humble demeure auprès d'une jeune fille qu'il aime. Oh! c'est un délicieux tableau que ce rapprochement du grand seigneur et d'une pauvre ouvrière, cet homme

(1) Un Allemand a dit : L'histoire est le grand arbre sur lequel mûrissent les fruits de l'humanité. Chaque feuille de cet arbre est un fait, chaque branche une tribu, chaque rameau une nation.

qui s'en vient, comme fatigué de toutes ces félicités, pencher sa tête sur des genoux qui la soutiennent; cette vie de cour, qui se repose dans une modeste chambre bourgeoise; cet Egmont, ce favori de la régente, ce bel Egmont, de toutes parts recherché, vanté, admiré, qui s'échappe de son palais, se glisse dans une allée obscure, entre, à la lueur d'une lampe, dans la chambre où Clara l'attend, et là jette à plaisir toute la gêne qui le fatigue, tous ses titres, tout son rang, pour n'être rien qu'un bon et franc jeune homme, pour trouver un regard qui lui sourit, une main qui serre sa main. Et cette Clara, quelle douce et naïve création! Comme elle aime son Egmont, comme elle est fière d'entendre parler de lui, de le voir passer, et de se dire : c'est cet Egmont qui est le mien. Pour elle, Egmont est le monde entier, il n'y a rien au-delà : c'est l'amour de la jeune fille dans toute sa fraîcheur, c'est l'abandon d'une ame neuve et candide avec tout son dévouement; rien de recherché, rien de contraint : ce qu'elle dit, on sent qu'elle doit le dire, on la suit dans ses mouvemens de joie, dans ses craintes et ses transports d'ivresse, et chacun de ses mouvemens porte en soi une grâce infinie, car il vient du cœur, il est vrai. On sourit de la voir sourire, on s'amuse de sa naïveté; pauvre Clara! on pleure aussi des pleurs qu'elle répand, et du désespoir qui s'empare d'elle.

Je ne puis résister au plaisir de citer, au moins en partie, cette charmante scène où elle s'entretient avec sa mère en attendant Egmont.

CLARA.

Ah! quel homme. Toutes les provinces l'adorent, et ne devrais-je pas être dans ses bras la créature la plus heureuse du monde?

LA MÈRE.

Et que sera-ce pour l'avenir?

CLARA.

Oh! je demande seulement s'il m'aime. S'il m'aime? Est-ce une question?

LA MÈRE.

On n'a que des angoisses à attendre de ses enfans. Cela n'ira pas bien; tu as fait ton malheur et le mien aussi.

CLARA.

Vous me laissiez pourtant plus libre au commencement.

LA MÈRE.

Malheureusement j'étais trop bonne, toujours trop bonne.

CLARA.

Lorsque Egmont passait et que je courais à la fenêtre, m'adressiez-vous aucun reproche? Vous même vous veniez vous mettre à la fenêtre à côté de moi. Et s'il le-

vait les yeux, me souriait, me saluait, le trouviez-vous mauvais? Ne vous regardiez-vous pas comme honorée dans votre fille?

LA MÈRE.

Fais-moi encore des reproches.

CLARA, *avec émotion.*

Et quand il revint plus souvent dans la rue, nous savions que c'était à cause de moi; et alors ne le remarquiez-vous pas avec une secrète joie? Ne m'appeliez-vous pas alors quand je l'attendais cachée derrière les carreaux?

LA MÈRE.

Pouvais-je penser que cela irait si loin?

CLARA.

Et lorsqu'un soir il vint ici nous surprendre, enveloppé dans son manteau, qui s'occupa de le recevoir, tandis que je restais sur ma chaise, pétrifiée d'étonnement?

LA MÈRE.

Devais-je croire que ce malheureux amour entraînerait si promptement la sage Clara? Et maintenant il faut que je supporte de voir ma fille...

CLARA, *avec des sanglots.*

Ma mère, vous le voulez donc? Vous vous faites un plaisir de me tourmenter.

LA MÈRE.

Pleure encore, rends-moi plus malheureuse encore par ta tristesse. N'est-ce pas déjà un assez grand chagrin pour moi de voir ma fille déshonorée?

CLARA, *se levant froidement.*

Déshonorée!... La bien-aimée d'Egmont déshonorée! Quelle fille de roi n'envierait pas à la pauvre Clara une place dans ce cœur-là? O ma mère, ma mère, autrefois vous ne parliez pas ainsi. Ma mère, soyez bonne... Quoi que le peuple pense, quoi que les voisins murmurent, cette chambre, cette petite maison est un paradis depuis que l'amour d'Egmont l'habite.

LA MÈRE.

On doit le voir avec joie, c'est vrai. Il est toujours si amical, si ouvert!

CLARA.

Il n'y a pas une veine fausse en lui. Voyez, ma mère; et c'est le grand Egmont! Et quand il vient auprès de moi, il est si simple et si prévenant! Il voudrait tant me cacher son rang et sa bravoure! Il est si occupé de moi! je ne puis voir en lui que l'homme, l'ami, l'amant.

LA MÈRE.

Vient-il aujourd'hui?

CLARA.

Ne m'avez-vous pas vu courir souvent à la fenêtre! N'avez-vous pas remarqué comme j'écoute lorsqu'on fait du bruit à la porte? Quand même je sais qu'il ne vient pas avant la nuit, je l'attends pourtant dès le matin à chaque minute. Ah! si seulement j'étais un écuyer et que je pusse le suivre à la cour et partout. Je pourrais porter son étendard à la bataille.

LA MÈRE.

Tu as toujours été un drôle d'enfant, tantôt folle, tantôt pensive. Ne veux-tu pas devenir un peu meilleure?

CLARA.

Peut-être, ma mère, quand j'aurai de l'ennui. — Mais songe : hier ses gens passaient et chantaient une chanson d'éloges sur lui. Du moins son nom était dans cette chanson ; le reste, je n'ai pas pu le comprendre. Le cœur me battait si fort!... Je les aurais volontiers appelés si je n'avais pas eu honte.

LA MÈRE.

Prends donc garde : ta vivacité perd tout. Tu te trahis ouvertement devant le monde. L'autre jour, chez ton cousin, quand tu aperçus la gravure sur bois avec l'explication qui l'accompagne, tu te mis à crier si haut : « Le comte Egmont ! » Moi, je devins rouge comme le feu.

CLARA.

Ne devais-je pas crier? C'était la bataille de Gravelines ; je trouve au-dessus de l'image *E*, et dans le texte on lit : « Le comte Egmont eut son cheval tué sous lui. » Je fus d'abord toute saisie, et ensuite il me fallut rire sur cette gravure, où Egmont s'élève aussi haut que la tour de Gravelines, à côté des vaisseaux anglais.

C'est aussi une jolie scène que celle où Egmont arrive chez la jeune fille avec son costume de grand d'Espagne, son collier de la Toison-d'Or et ses armes brillantes. Clara s'arrête devant lui, et le questionne sur ce qui lui est arrivé, et s'approche pour toucher ses riches vêtemens, et le regarde avec une curiosité d'enfant.

Laisse-moi t'embrasser, s'écrie-t-elle, laisse-moi voir dans tes yeux. Tout est là pour moi : la consolation et l'espérance, la joie et le chagrin. Dis-moi, dis-moi, car je ne puis le comprendre, es-tu Egmont, le comte Egmont, ce grand Egmont qui fait tant de bruit, dont les journaux parlent, et auquel les provinces s'attachent ?

EGMONT.

Non, Clara, je ne le suis pas.

CLARA.

Comment ?

EGMONT.

Vois-tu, Clara, laisse-moi m'asseoir. (*Il s'assied, elle s'agenouille devant lui, croise ses bras sur sa poitrine et le regarde.*) Cet Egmont dont tu parles est un homme chagrin, cérémonieux, froid, qui doit avoir tantôt cette figure, tantôt celle-là. Il est tourmenté, méconnu, embarrassé, tandis qu'on le croit satisfait et

heureux. Il est aimé d'un peuple qui ne sait ce qu'il veut, adulé par une foule avec laquelle il ne faut rien entreprendre; environné d'amis auxquels il n'ose s'épancher; observé par des hommes qui voudraient, par tous les moyens possibles, se mettre à son niveau; travaillant avec peine, souvent sans but, presque toujours sans récompense. Oh! laisse-moi taire ce qu'il éprouve, et comment se soutient son courage. Mais cet homme, Clara, qui est tranquille, ouvert, heureux, aimé et connu de cet excellent cœur qu'il connaît aussi, qu'il presse avec confiance et amour contre le sien; cet homme-là, c'est ton Egmont.

CLARA.

Oh! laisse-moi mourir! Le monde n'a point de joie après celle-là.

A côté de cet amour si frais et si entier de Clara, il faut voir comment se place l'amour timide, souffrant et résigné de Brackenburg, ce pauvre ouvrier qui la suit avec une sorte d'adoration, et dont elle ne peut payer l'ardent dévouement que par une tendre amitié.

Egmont, après l'arrivée du duc d'Albe, a continué à vivre comme par le passé : n'ayant rien à se reprocher, il ne ressent aucune crainte et ne prend aucune précaution; c'est toujours la même existence généreuse, noble, mais insoucieuse et étourdie. Le duc d'Albe le fait arrêter, et, seul dans la prison où on le jette, l'heureux Egmont emporte avec lui le souvenir du destin riant qui l'a protégé jusque-là, et rêve encore, ou que le roi ne voudra jamais le condamner, ou que le peuple se soulèvera pour le délivrer. Son entretien avec le duc d'Albe est admirable par les idées franches et élevées qu'il exprime sur la liberté et le droit des peuples, par sa contenance ferme en face de son juge et de son bourreau, par la grandeur d'ame qu'il développe. Son entretien avec Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe, n'est pas moins remarquable, car il fait très-bien ressortir la position misérable de l'homme qui gagne par une lâche soumission le rang qu'il occupe dans la société, à côté de celui qui tombe dignement pour ne pas mentir à sa conscience; l'esclavage honteux du courtisan qui doit obéir aux passions des autres, à côté de cette mâle liberté que l'homme de cœur emporte jusque dans les fers.

Cependant Clara apprend par la rumeur publique l'arrestation d'Egmont; et alors voilà cette jeune fille, jusque-là timide, jusque-là renfermée dans sa maison, qui devient forte et héroïque, qui s'élance, malgré les dangers, au milieu de la foule, brave les satellites du duc d'Albe, insulte à l'apathie du peuple, lui reproche sa lâcheté, le provoque à la révolte. Puis, ne pouvant remuer, comme elle le voudrait dans son désespoir, ces

hommes que la crainte paralyse, ne pouvant plus sauver elle-même son bien-aimé, et apprenant que rien ne la sauvera de la vengeance de ses ennemis, elle rentre chez elle avec son fidèle Brackenburg, qui tente en vain de la détourner de sa funeste résolution; rien ne la retient plus dans ce monde : elle s'empoisonne. Egmont, qui songe à elle dans sa prison, la recommande encore à Ferdinand, lorsqu'elle est déjà allée l'attendre dans une autre vie.

Pour lui, il meurt en héros; la liberté lui apparaît dans son sommeil; son dernier rêve lui présage le bonheur de sa patrie, et le tambour qui vient le réveiller à l'heure de l'exécution, lui rappelle seulement celui qu'il entendait sur le champ de bataille où il remportait la victoire.

SALON DE 1835.

QUATRIÈME ARTICLE.

On est las de l'incrédulité ; elle pèse douloureusement sur le cœur ; la vie prosaïque et matérielle fatigue : on veut croire à quelque chose ; la société moderne sent le besoin de colorer son existence des ardeurs de la foi. Évidemment nous cherchons tous une religion pour y déposer nos tristesses, pour y sanctifier ce qu'il peut y avoir de généreux dans nos ames oppressées.

L'Église catholique, qui achevait de mourir en instruisant des enfans pour leur première communion, s'est aperçue de ces aspirations vers une croyance quelconque, et elle a voulu les tourner à son profit ; comme il arrive toujours, il s'est trouvé dans son sein des hommes distingués qui seraient peut-être demeurés obscurs, mais dont les circonstances ont révélé le mérite, et nous avons vu l'abbé De Guerry et l'abbé Lacordaire monter dans la chaire de nos églises et appeler à eux les hommes de la jeune génération. Ceux-là sont venus, et ils ont peuplé les temples, depuis longtemps déserts, parce que la véritable éloquence les retiendra partout. L'attention que l'on prête aux deux nouveaux prédicateurs se soutient et s'augmente, parce que leur parole, au lieu de s'affaiblir, s'est grandie de l'enthousiasme du succès. Pensant qu'une religion tombée peut renaître, ils cherchent à la renouveler. Ils ont compris que c'est la morale, bien plus que les miracles du christianisme, qu'il faut nous enseigner aujourd'hui, et ils sont entrés dans cette voie avec une franchise et une dignité qui leur

attirent la sympathie de tous les hommes sérieux. Prêtres instruits, à la hauteur de la science du siècle, pleins de feu et d'imagination, ils s'efforcent de mettre le catholicisme en harmonie avec les idées actuelles; ils le poétisent, ils s'adressent à notre raison; bien que toujours drapés de la longue robe cléricale, ils ne disent plus : « Mes chers frères, » et l'écho des vieilles cathédrales hésite à répéter : « Messieurs, » quand leur voix, en s'élevant, va lui porter cette première parole de leurs discours. M. de Quélen dit spirituellement qu'ils font du roman en chaire.

Qu'ils s'éloignent légèrement de la doctrine de l'homme de génie qui fut leur maître; que l'abbé Lacordaire, moins fougueux, moins avancé que l'abbé De Guerry, renie à cette heure celui dont il fut l'élève préféré, peu importe : c'est un point de mince importance; ils n'en sont pas moins les apôtres du christianisme, que l'auteur de l'*Indifférence* veut retremper aux sources populaires, en le mêlant aux intérêts de tous, en le faisant entrer dans la chose publique. Aussi garderont-ils autour d'eux, les hommes avides de belles idées bien exprimées; mais il ne faut pas s'y tromper, le christianisme (nous employons indifféremment les deux mots christianisme et catholicisme; c'est pour nous même chose), le christianisme, pour cela, ne retrouve point ses adeptes perdus; les enfans émancipés ne retournent pas dans le giron maternel, qui n'a plus assez de pouvoir pour les sauver de l'égoïsme, assez de force pour contenter leur raison mûrie. On va aux sermons des beaux prédicateurs, parce que la révolution de juillet est trop éclairée pour porter aux prêtres une haine stupide, trop véritablement libérale pour ne pas admirer ce qui est éloquent, quelque part que ce soit, même à l'église. On va écouter l'abbé De Guerry comme on allait écouter le père Enfantin; on va entendre l'abbé Lacordaire comme on allait entendre le père Barraud, non que l'on revienne au christianisme, mais parce qu'on revient aux perfections de l'art.

Les églises elles-mêmes ont accepté la chose ainsi. Elles se sont changées en salles de spectacle, où vous pouvez louer votre place dès le matin. La nef est exclusivement réservée aux hommes. Les femmes ne peuvent entrer à l'orchestre. Elles sont admises dans les bas côtés, et quand le prédicateur commence, elles grimpent toutes, sans vergogne, sur leurs chaises pour mieux le voir. Il y a même quelque chose de pis, c'est que quand vous voulez monter aux galeries de la cathédrale pour entendre M. Lacordaire, vous trouvez à la porte le gardien des tours qui vous fait

payer 10 sous par personne, sans compter le prix des chaises que vous avez à donner en plus. D'un autre côté, — on ne peut raisonnablement prendre l'espèce d'affluence qui se porte le dimanche à Saint-Roch comme un témoignage des dispositions du monde actuel à suivre les pratiques. Ce n'est pas aujourd'hui la première fois que nous avons occasion de dire que les *élégantes* ont fait de la messe de Saint-Roch un lieu de rendez-vous général, un bois de Boulogne du matin, où les hommes vont regarder les femmes. Il nous est impossible de voir là un symptôme de dévotion réelle : c'est de la coquetterie à genoux, un livre doré à la main. On va à Saint-Roch délicieusement enveloppée de blondes; on va à l'Opéra audacieusement découverte : voilà toute la différence. Il y a dix ans, j'allais aussi à Saint-Roch, et je trouvais grand plaisir à regarder toutes les belles dames de la messe de midi; mais Dieu m'est témoin que là je n'ai jamais songé à lui.

Il ne faudrait pas nous accuser de dire : « Je ne crois pas, donc personne ne peut croire. » Cela serait mesquin et peu spirituel. Ce que nous avançons résulte pour nous d'observations, sinon justes, du moins sérieuses. Si l'on nous cite les quelques hommes qui communient, nous répondrons que de tout temps il y en a eu; de pareilles exceptions ne prouvent rien. Le fait est que sitôt que la chaire fait silence, le temple se vide. Le clergé qui chante les offices n'a plus pour répéter *amen* que la voix d'une centaine de vieilles femmes.

Que les deux orateurs chrétiens ne se fassent point illusion : la politique humanitaire est la seule religion nouvelle; partout où on espérera la rencontrer, on ira la chercher; à l'église, comme dans la rue, on ira lui demander des exaltations rafraîchissantes, l'oubli du scepticisme qui ronge et dessèche le cœur. Beaucoup de jeunes gens se sont voués au culte du beau et du bien. La poésie est une amante toujours plus riche d'amour que vous n'avez pu la rêver, et ceux qui s'attachent à elle ne sentent jamais d'affreux mécomptes noyer leur cœur d'amertume, au milieu de leurs adorations. Mais le catholicisme, comment espérer sa régénération? comment penser à lui rendre sa suprême puissance, autrefois si bienfaisante à la société? comment à nous, sceptiques, qui savons que le monde tourne autour du soleil, et que la terre fut, des millions de siècles avant l'homme, une boule incandescente, comment nous faire accepter une religion dont le premier dogme est de croire ce qu'on ne peut comprendre, de croire aveuglément, comme saint Augustin, *quia absurdum*. En vérité, c'est une grande er-

reur de penser cela. Les recherches historiques et sociales dont les saint-simoniens ont jeté les premières bases sont l'unique motif qui dirige les esprits vers le catholicisme. On se rend compte du bien qu'a produit la doctrine de Jésus, de l'action que sa haute morale a eue sur la société; on admire et on adore la lumière dont il a éclairé le monde; sa religion, à nos yeux, n'est pas seulement une religion, mais un grand fait politique.

Avons-nous besoin de faire observer qu'il n'y a nulle contradiction entre le commencement de notre article et ce que nous venons de dire, à savoir qu'on cherche une foi autre que la foi chrétienne, bien qu'on aille entendre les éloquens prédicateurs? On les suit comme on suivait les saint-simoniens, parce qu'ils annoncent des choses nouvelles, parce qu'ils changent la religion des rois et des évêques en religion de peuple et de curés. C'est un pas vers l'avenir, que l'on fait avec eux; rien de plus. — Ne peut-on supposer que les choses commencées s'achèveront, que les idées de révélation et les formes de culte, finissant de s'écrouler, laisseront à nu ce qu'elles ont si long-temps étouffé, les principes fondamentaux de la doctrine de Jésus : liberté, égalité, fraternité? Ces trois mots ne peuvent-ils devenir le dogme social? Pourquoi le devoir de travailler à établir dans le monde cette grande loi de Jésus ne deviendrait-il pas la religion universelle? Croire au bonheur possible de l'humanité, ne serait-ce pas une foi nouvelle, et celle-là serait-elle moins féconde que l'autre en dévouement, en félicité, pour ceux qui la posséderaient, en bienfaits pour les hommes?

Ces considérations expliquent le redoublement d'intérêt qui s'attache cette année aux tableaux d'église. Les préoccupations du passé religieux leur ont donné une valeur particulière; c'est pourquoi, malgré notre éloignement pour ces catégories qui classent les tableaux comme des familles de coléoptères, nous avons réuni, dans un même article, toute la peinture de cette espèce. Malheureusement, elle justifie mal l'importance que les circonstances lui prêtent. Il semble que ceux de nos artistes qui se sont voués à la peinture d'église, n'aient été remués par aucune des discussions pendantes; autant les autres se sont avancés dans l'histoire, autant ceux-là se traînent lourdement dans la route battue. Il est vrai que par une étrange fatalité, que je ne sais pas du tout expliquer, la peinture religieuse est tombée aux mains des hommes les moins intelligens de l'école, de ceux qui en sont restés volontairement aux leçons de David, élèves stationnaires que le peintre du Jeu de Paume désavouerait aujourd'hui. Aucun d'eux ne paraît avoir réfléchi; ils font toujours ce qu'ils faisaient précédemment.

de la peinture plus ou moins régulière, plus ou moins sage sous le rapport du métier, mais sans passion; ils cherchent froidement dans la Bible et l'Évangile le sujet que leur commande le préfet de la Seine, et l'exécutent comme ils l'ont trouvé, froidement. Ils marchent au hasard sans une pensée définie. Ils font une chose qui a l'aspect et le nom d'un tableau, et voilà tout. Ce n'est pas leur sujet qui vient les prendre, qui vient tourmenter leur sommeil et les arracher du lit pour s'épandre sur la toile, ce sont eux qui vont le chercher péniblement; aussi, quand par hasard ils en rencontrent un beau, ils ne le comprennent pas. Dans saint Paul que l'on embarque ils voient, comme M. Court, un homme qui va passer du rivage à bord d'un canot, et non pas l'apôtre d'une foi nouvelle que le gouvernement exile et sépare avec violence du peuple qui l'écoutait ardemment, et qui se pressait à l'entour de lui pour aspirer l'avenir de liberté qu'il promettait au nom du Dieu vivant. Aucune idée neuve n'est entrée dans la composition de leurs ouvrages; on n'y peut deviner, même en le cherchant, le plus petit reflet d'émotions nouvelles; ils peignent des ADORATIONS DES MAGES, des ENFANS A LA CRÈCHE, qu'ils enveloppent niaisement de linge brodé; c'est toujours la vieille religion, celle qui fait des miracles : mais quelque chose de la religion comme on la voit aujourd'hui, de la religion humaine prise à son point de vue moral, de celle qui a rendu la liberté aux femmes, qui a émancipé les esclaves, qui a changé toute la face de la société, qui nous a fait passer du monde ancien au monde moderne, il n'y en a nulle trace. N'est-ce pas étrange qu'il faille adresser ce reproche, même aux hommes distingués qui ont fait des tableaux religieux? Cette pensée n'est-elle donc pas juste, ou est-elle impossible à réaliser? Aucune des trois conceptions de MM. Delacroix, Champmartin et L. Boulanger, n'est prise dans cet ordre d'idées.

Du reste, nous nous étonnons beaucoup, pour notre compte, que l'on attribue la faiblesse de nos tableaux d'église à l'absence de foi. Il nous semble que cette raison ne saurait se fonder sur une observation faite avec maturité. Écartons volontairement les peintres vraiment chrétiens du quinzième siècle, parce que leur exemple ne prouverait essentiellement rien. —Pour prendre nos termes de comparaison, descendons un peu plus bas dans le cours des temps : depuis les loges du Vatican jusqu'à la DESCENTE DE CROIX que Jouvenet fit de la main gauche à quatre-vingts ans, il y a assez de tableaux d'église, sans remonter à la peinture plutôt mystique que religieuse de Van Eych et d'Edelink. — Or, nous disons que les pein-

tres de nos jours ne sont pas plus mal placés pour faire de la peinture religieuse que tous ceux de cette grande période, c'est-à-dire que, dans notre opinion, il n'y a pas besoin de croire pour la bien faire. L'histoire ne nous dit pas que Rubens ni même Raphaël fussent très-profondément dévots; Léonard de Vinci, cet homme qui savait tout, vécut dans l'ignorance des mystères du catholicisme, et ne désira s'en faire instruire qu'au lit de mort. Aux artistes le génie tient lieu de foi comme à d'autres la passion tient lieu d'amour. Il n'est pas plus nécessaire d'aller à la messe pour faire un bon tableau d'église, qu'il n'est utile d'être mère pour bien rendre un trait de dévouement maternel. L'art est une foi universelle qui porte la chaleur de la poésie sur tout ce qu'il touche; c'est à cette source de lumière rayonnante que les grands maîtres ont puisé leur enthousiasme et le sentiment de la vérité la plus surnaturelle. — Que vous croyiez ou non à la divinité du Christ, cet homme qui meurt à trente ans sur la croix pour doter le monde d'une loi d'émancipation générale, sera toujours un motif d'inspiration sublime. — C'est donc une erreur, nous le répétons, d'attribuer l'infériorité des tableaux d'église de notre temps à l'absence de croyance. Ce qu'il faudrait à nos peintres, ce n'est pas la foi, c'est le génie. Aussi, les véritables artistes de notre époque, quand ils ont voulu aborder la peinture religieuse, y ont été aussi grands que les anciens. Le Christ en Croix de Prudhon est un chef-d'œuvre d'onction; l'ame devient triste jusqu'à la mort quand on le regarde solitairement, et qu'on se laisse aller aux impressions douloureuses. Le groupe des trois anges du Saint Jérome de Sigalon est une création aussi puissante, aussi terrible que les plus belles des maîtres; et, sans même remonter si loin, nous voyons M. Delacroix envoyer à l'exposition de 1835 un très-beau Calvaire. Le talent que possède M. Delacroix d'imprimer le plus profond caractère à tout ce qu'il touche, s'y élève jusqu'à la vraie poésie; et bien qu'il faille passer sur des vices de dessin inconcevables, il est impossible de n'être pas ému par une scène aussi solennelle. Jésus, attaché sur le bois de douleur, vient d'expirer; un des crucifiés est déjà descendu; il reste encore le mauvais larron, dont les convulsions font ressortir le calme tout divin de la figure de Dieu. La douleur éclate partout, le ciel est chargé de nuages sombres, le soleil s'est voilé la face pour ne pas voir la mort du Juste, la nature entière est plongée dans le deuil. Madeleine, toujours emportée, violente au bien comme au mal, s'est précipitée au pied de la croix; elle foule ses riches vêtemens, elle laisse ruisseler sa belle chevelure dans la poudre, elle

se roule par terre avec une telle expression de désespoir, que l'on oublie la monstrueuse poitrine que le peintre lui a donnée. Marie et saint Jean pleurent dans les bras l'un de l'autre : leur peine ne se répand pas en longs cris comme celle de Madeleine; mais à voir les angoisses qui bouleversent leur morne visage, on ne songe pas que Marie a au moins douze pieds de haut. C'est une austère et sainte douleur! Oh! si M. Delacroix avait moins de mépris pour le dessin, s'il voulait s'astreindre à choisir une plus belle nature, ce serait certainement un des plus grands peintres qui aient jamais existé! Formons le vœu qu'il exécute son CALVAIRE de grandeur naturelle en y corrigeant les fautes signalées par tout le monde, et ce tableau deviendra une des plus admirables pages que l'école française puisse céder à la postérité.

Toute distance gardée, nous trouvons que Mme Deherain vient cette année après M. Delacroix comme sentiment poétique. Dans son tableau de JÉSUS APPARAISSANT A LA MADELEINE, la pensée des deux figures est dans une complète harmonie. Le Christ est bien le Dieu bon qui étend sa main pour protéger; la Madeleine, qui adore, est bien en extase : on ne peut composer avec plus d'ame. Par malheur, le faire ne répond pas à la pensée; le bras qui exécutait a été trop débile pour rendre ce que la tête avait conçu; le tableau est faible, et ne peut satisfaire que l'esprit.—Tant d'exemples venus les uns après les autres autorisent à dire que les femmes n'ont pas assez de force physique pour faire de la grande peinture, et c'est dommage vraiment, car avec leur perception délicate, leur fine organisation et le sens d'idéalité qu'elles possèdent, elles la feraient sans doute meilleure que nous. Cependant, nous voulons rendre à Mme Deherain la justice qui lui est due : un de ses mérites, mérite rare dans une femme, c'est d'avoir une peinture à elle, qui procède sans doute des coloristes flamands, mais n'en imite aucun. Nous louons cela beaucoup. On a pu voir déjà, par nos articles précédens, quel grand cas nous faisons de l'individualité; tout ce qui est pastiche, quelque bien fait qu'il soit, est à nos yeux marqué du sceau de l'infériorité. Il n'y a de véritable distinction dans un artiste, qu'autant qu'il est lui et qu'il ne va pas puiser hors de lui sa force et sa volonté. Voilà comme Mme Deherain occupe une bonne place dans l'esprit des gens qui comprennent la noblesse de l'art; voilà comme il se fait que nous ne pouvons donner nos éloges à Mlle Ellenrieder. Sa VIERGE CONDUISANT L'ENFANT JÉSUS est une composition touchante, mais c'est un calque défectueux de Raphaël. Elle a imité jusqu'à la raideur des draperies

du divin maître. L'Assomption, de Mlle Blanchard, est un tableau où il y a plus encore de bon vouloir que de réussite.—Mais comment ne pas apprécier le courage qu'il a fallu à des femmes pour aborder ces grandes peintures? On ne gagne pas une pareille gloire en barbouillant de la toile entre le déjeuner et la promenade, on l'achète par des études sévères et des travaux consécutifs, que nous honorons beaucoup chez une femme, même lorsque les résultats ne sont pas aussi bons que la critique est obligée de les demander.

Nous disions tout à l'heure que la Vierge, de Mlle Ellenrieder, était une imitation de Raphaël; nombre de gens s'accommoderaient encore volontiers d'un pareil blâme, mais non pas M. Champmartin : celui-là est un homme vigoureux qui marche tout seul et ne va chercher de modèle nulle part; il ne demande aide et secours à personne; son indépendance ne s'est jamais démentie, et la Prédication de saint Jean vient encore la constater. Toutefois, dans nos idées, ce tableau mérite un grave reproche, puisqu'il manque de profondeur de pensée, de couleur caractéristique. — Le précurseur vivait au désert, se nourrissait de sauterelles, et s'exaltait dans la solitude. Sa parole et ses gestes devaient être pleins de véhémence et sentir l'illuminé. Ceux qui venaient pour l'écouter devaient avoir aussi sur le visage quelque chose de cette ardeur qui anime des gens capables d'abandonner leur travail, leurs dieux et la cité, pour venir auprès de l'apôtre d'une religion nouvelle. Nous aurions ainsi conçu la page de M. Champmartin; lui, au contraire, a fait un apôtre tranquillement assis et parlant à une douzaine de personnes qui l'écoutent fort à leur aise. C'est une causerie; un des assistans même a poussé la nonchalance jusqu'à se dépouiller de tous vêtemens, malgré la présence des jeunes filles et des femmes, et il s'est étendu sur le sable un bras passé par-dessus la tête. M. Champmartin a suivi le pernicieux exemple de beaucoup de maîtres vénitiens, qui s'inquiétaient fort peu de l'esprit de leur sujet, et n'y voyaient qu'un prétexte à faire de la couleur et de la peinture. Quoi qu'il en soit de cet art un peu matérialiste, s'il est vrai que chaque peintre, en travaillant, parte d'un point de vue particulier, il est vrai aussi que tout critique, pour bien accomplir sa tâche, doit se mettre, autant que son intelligence le lui permet, au point de vue de celui qu'il juge. Le critique peut ne pas aimer une conception et la blâmer; mais cela une fois fait, il doit entrer dans les idées de l'artiste et chercher s'il a réussi. Nous n'avons jamais dit, on nous rendra peut-être la justice d'en convenir, qu'un tableau fût mauvais,

parce qu'il n'était pas dans la ligne que nous préférons; autant que l'on peut dépouiller son *moi*, nous n'avons jamais attaqué que les points où l'artiste semblait avoir failli à sa pensée. Ajoutons, puisque l'occasion s'en présente, que personne plus que nous n'est disposé à respecter l'avis d'autrui. Nous portons, comme tous les critiques possibles, une pitié très-compatissante à ceux qui sont assez malheureux, assez dépourvus de sens commun pour n'être pas de notre avis : mais nous savons qu'en fait de peinture, mieux encore qu'en toute autre matière, il est impossible d'expliquer les diverses impressions que chacun, selon qu'il est organisé, reçoit devant tel ou tel ouvrage.

Partant de ces principes pour examiner le tableau de M. Champmartin, nous dirons que toutes les figures de cette composition, simple et grave, nous paraissent très-savamment groupées : elles n'écoutent qu'un conteur, mais elles écoutent bien; l'action est fortement liée; la forme, toujours imposante, a du relief et de la fermeté; les airs de tête sont neufs; la peinture, plus serrée que celle des portraits du même auteur, est d'un beau style; enfin, le tableau, son vice radical de pensée à part, donne beaucoup à regretter que M. Champmartin ne fasse plus que des portraits. Les hautes qualités qu'il atteste, employées avec moins de scepticisme, nous feraient un grand peintre. Pourquoi donc faut-il que les hommes soient toujours si incomplets?

La Judith de M. L. Boulanger est prise à peu près dans le même sens que le Saint Jean de M. Champmartin; seulement celui-ci a introduit le costume oriental dans le Nouveau-Testament; tandis que l'autre ne s'attachant pas non plus, comme nous l'aurions aimé, à rendre l'atmosphère brûlante et l'idéale physionomie de la Bible, a conservé avec trop de soin à l'histoire sacrée l'ordonnance et les draperies de la vieille école italienne. Cela dit, remarquons que M. L. Boulanger a bien mis en relief sa figure principale, Judith, sans que pour cela le reste du tableau lui soit sacrifié, et perde rien de sa valeur. La veuve de Béthulie attire tout d'abord l'attention sur elle. Ce rare mérite, qui n'abandonne jamais M. L. Boulanger, et que l'on retrouve dans ses Noces de Gamache, les peintres modernes ne le recherchent pas assez. Ils ne donnent pas à leur principal personnage toute l'importance qu'il doit avoir; ils confondent dans l'action celui qui en forme le nœud et qui doit la dominer. C'est cependant un puissant moyen d'effet, que de ne pas laisser la pensée s'éparpiller sur la toile, de la fixer à un point central pour qu'elle s'agrandisse en sentant l'intérêt

se développer graduellement. — M. Boulanger a évité de refaire la Judith, déjà tant de fois traitée par les anciens, et, si mal traitée, il y a quatre ans, par M. Horace Vernet : la JUDITH A LA TÊTE D'HOLOPHERNE. Il l'a prise au moment le plus grave de sa vie, lorsque entourée du peuple qui la bénit, elle élève saintement la voix pour chanter à Dieu son cantique d'action de grâces. Le jeune peintre lui a conservé toute la majesté, toute la pureté qu'elle doit avoir; il n'en a pas fait, comme l'ancien directeur de l'école de Rome, un instrument vil et impudique de la puissance céleste; Dieu ne voulut point que celle qu'il employait pour délivrer son peuple fût profanée : elle est calme, radieuse, sans faiblesse, et c'est avoir bien compris la femme du livre, la femme forte; car voyez comme ils sont austères et mâles les premiers accens de Judith : «Chantez la gloire du Seigneur au son des tambours et au bruit des timbales, chantez avec de saints accords un nouveau cantique, glorifiez et invoquez le nom du Seigneur.» Entre cette femme, qui laisse monter aux cieux les éclats de sa reconnaissance et une improvisatrice, la nuance était d'une excessive délicatesse, et la confusion facile. M. Boulanger n'a pas tout-à-fait surmonté l'écueil : on reproche à sa Judith de n'être pas assez divinement pénétrée; ceux qui l'entourent l'écoutent plutôt qu'ils ne s'unissent de cœur à elle.

Pour le reste, tout le monde sait déjà qu'il y a de très-belles parties dans ce tableau. La femme assise derrière Judith est une figure sans modèle et magnifique. Quant aux NOCES DE GAMACHE, c'est une très-grande composition dans un petit cadre, chose difficile; et si malheureusement la gaieté manque à cette orgie, le mouvement du moins et le tapage se font bien sentir partout. Comme exécution, la peinture est un peu trop lâchée pour un tableau qui doit être vu à peu de distance.

Plus M. Louis Boulanger avance dans sa carrière et plus on reconnaît en lui les qualités qui appartiennent à un artiste digne de porter ce nom; nous voudrions cependant lui voir une persistance plus ferme dans une voie quelconque. Sa manière change à chaque tableau; il n'a pas encore nettement formulé sa pensée. L'année dernière, il exposait un ASSASSINAT DE L. D'ORLÉANS, avec le mouvement de Géricault. Aujourd'hui sa JUDITH est dans les grandes lignes des écoles italiennes, et LES NOCES DE GAMACHE, sans être une imitation, sentent le Watteau. Nous ne ferons jamais, on le pense bien, l'absurde reproche à un homme de savoir se modifier selon le sujet qu'il traite; mais ces modifications, nous souhaiterions qu'elles se manifestassent plutôt par le caractère de l'inspiration que par

des courses perpétuelles d'une école à l'autre. Il y a de la puissance à savoir dompter son pinceau, quand on le fait comme M. Boulanger le fait, à exprimer de belles et originales pensées dans toute sorte de style; mais il a beau réussir toujours, on tremble pour lui à chacune de ses grandes entreprises, parce qu'on ne peut lire dans son œuvre entière ce qu'il veut et ce qu'il cherche.

Un artiste moins énergique certainement que M. L. Boulanger, c'est M. Perlet. Son Ecce Homo est timidement exécuté, mais le sujet est bien compris et mélancoliquement rendu. M. Perlet a encore très-heureusement traduit une églogue de Virgile, Gallus, au moment où tous les bergers viennent lui reprocher de se livrer à sa folle passion. Les petites figures de ce tableau sont douces, suaves et très-pures de lignes; il est réellement imprégné de couleur locale; les naïades, à gauche, qui écartent les roseaux pour voir le pauvre amant abandonné, sont tout-à-fait virgiliennes. On serait tenté de dire qu'il y a beaucoup de latinité dans cette composition. Il fallait un certain courage et de la foi dans sa conviction pour aborder un sujet que la mode a eu raison d'oublier, pour rajeunir ainsi la champêtre et gracieuse poésie de Lycoris, de Sylvain, de Pan et de Ménalque. Il est fâcheux pour M. Perlet que le hasard ou le mauvais vouloir ait bien injustement relégué deux fois son tableau dans une place défavorable. Il est peu remarqué par le public, qui ne sait ni chercher ni deviner, et qui juge du mérite des toiles par la place plus ou moins avantageuse que leur accorde la souveraine faveur de M. de Cailleux. Aussi regarde-t-il avidement au beau jour du grand salon la Rebecca de M. Horace Vernet.

Rebecca donnant à boire à Éliézer est une scène naïve et très-charmante, caractérisant mieux que toute autre les mœurs des premiers Hébreux. « C'était une fille très-agréable, et une vierge parfaitement belle et inconnue à tout homme. Le serviteur allant au-devant d'elle lui dit : « Donnez-moi un peu de l'eau que vous portez dans votre vaisseau, afin que je boive. » Elle lui répondit : « Buvez, monseigneur; et, ôtant aussitôt son vaisseau de dessus son épaule et le penchant sur son bras, elle lui donna à boire. » Le tableau que M. Horace a fait de cela est en lui-même plein de grâce. Rebecca, selon le texte, a posé coquettement le vase sur son bras; elle est très-belle. Mais si, comme nous le disions tout à l'heure, il faut juger la pensée avant tout, on n'aura plus assez de colère contre ce joli tableau; car là ce n'est pas le talent

qui manque à l'artiste, c'est l'artiste qui manque à son talent. Quoi! M. Horace Vernet avait à traduire une des scènes les plus patriarcales de la Bible, et ce sont des Bédouins coquets qu'il nous montre! Ce sentiment de la Bible, puissant, austère, religieux, il l'exprime par un homme qui savoure une gorgée d'eau, et cache derrière son dos, comme un gamin malicieux, le présent qu'il veut offrir à la jeune fille! Des Bédouins d'Alger pour traduire la Bible! Est-il rien de plus irrespectueux pour l'art? Sans doute Rembrandt, lorsqu'il a voulu peindre des Hébreux, a copié des juifs de son temps; les Italiens en ont fait des Italiens, Jordaens des Flamands; mais aujourd'hui que l'on recherche tant le caractère, cela est-il permis? est-on pardonnable d'en faire des Bédouins? Vous n'avez donc pas compris cette grande et sublime histoire sacrée, que vous n'avez même pas pris la peine de composer des costumes qui eussent le style biblique? C'est donc un jeu pour vous que l'art, une chose faite sans réflexion? — Loin de nous l'idée d'enchaîner l'imagination du peintre à de froides convenances, de demander de l'art raisonnable, tiré au cordeau, remplissant des conditions arithmétiques; mais si vous pendez un yatagan au côté du serviteur d'Abraham, je ne vois guère de motifs pour ne pas mettre une femme en souliers de satin blanc et en robe de bal assise à l'ombre d'un palmier au milieu des plaines de l'Arabie. Si vous admettez un pareil non-sens, vous ne pouvez plus rire de je ne sais quel peintre hollandais, qui faisait garder le Christ par des soldats en casaques rouges, l'arquebuse sur l'épaule et la pipe à la bouche. Si dans Rebecca au puits on ne respire pas la naïveté des premiers temps, si l'air des déserts ne vient pas enfler la poitrine du spectateur, si dans la prise de Bone vous faites des bonshommes au lieu de faire quelque chose qui sente les combats et la guerre, comment voulez-vous que le public sympathise avec votre talent?—On nous trouvera peut-être bien sévère pour M. Horace Vernet. C'est que ce n'est pas la première fois que nous remarquons en lui le caractère d'insouciance et de légèreté avec lequel il traite son art, c'est que ce n'est pas là un peintre ordinaire, des œuvres et des fautes duquel on puisse dédaigner de s'occuper; c'est qu'enfin nous sommes désespéré de voir se perdre ses hautes facultés. M. Horace Vernet possède mieux que pas un homme de l'école moderne la justesse et la vivacité du mouvement. Son geste est toujours merveilleusement vrai, ses groupes ont une unité parfaite, tous les personnages qui les composent ont une spontanéité d'action extraordinaire; sa peinture, quand il veut, est belle et solide, il a fait le plafond de la Ba-

TAILLE DE FONTENOY. Il a fait aussi LA BATAILLE DE MONTMIRAIL! Tant d'admirables qualités n'appartiennent qu'à un peintre né, et M. Horace Vernet pouvait être un grand peintre. Comment ne pas déplorer de le voir jouer ainsi avec son talent! Comment lui pardonner de s'être montré lui-même à son chevalet, la palette d'une main et le fleuret de l'autre, au milieu d'un tas de fous désœuvrés? L'artiste, dans notre siècle philosophe, est devenu, plus qu'en aucun autre temps du monde, un prêtre remplissant un ministère; s'il n'apporte pas dans son sacerdoce toute la gravité qu'il comporte, il fait banqueroute à sa mission et reste aussi coupable qu'un mandataire infidèle. L'homme de génie doit à la société tous les efforts de son génie. Le poète a des devoirs comme le dernier des citoyens. Sans doute il est agréable de pouvoir dire : « J'ai fait ce drame en trois semaines, j'ai achevé ce tableau entre Eugène qui battait de la caisse comme un sourd, et Ernest, qui faisait crier mon singe comme un aigle. » C'est d'une étonnante et prodigieuse facilité; mais que s'en suit-il? l'œuvre est incomplète, imparfaite; et avec tout le talent possible, on arrive à n'avoir plus aucune action sur ses contemporains, à n'être plus qu'un amuseur de peuple, dont la postérité ignorera même le nom.

V. SCHOELCHER.

LES FORÇATS.

§ II. — Le Cachot.

Il faut rendre justice à l'ordonnateur, tout est admirablement établi dans ce monde : nous ne périrons pas faute de contrepoids; le monde moral a ses antipodes comme le monde physique; tout *alpha* trouve son *omega;* Rotschild balance Duclos; le Panthéon regarde la Morgue; Londres, la populeuse, a, sous ses pieds, l'île déserte de Bligh. Quand nous sommes chaudement dans une loge aux Italiens ou à l'Opéra, il y a quelque chose, de par la France, qui sert de pendant à cette loge; nous avons trouvé ce pendant; c'est une loge aussi.

Nous montrâmes notre billet à l'ouvreur, et il nous fut permis d'entrer. Nous étions munis de flambeaux comme pour les catacombes; il fallut du temps à la lumière pour se faire jour dans ces ténèbres d'un noir compact; toutes les précautions ont été prises pour en exclure jusqu'à l'atome égaré d'un rayon de soleil. Le soleil a tout vu dans ce monde; il descend au fond du puits du tropique; mais il ne visite jamais ce cachot. Nous entrevîmes là, sur un étalage de pierre, sept fantômes vivans : ils avaient des balancemens de bêtes fauves, et parlaient une langue rauque.

L'odeur de cette ménagerie était intolérable; je pris des forces dans ma raison, afin de résister; Monnier, qui a le dévouement courageux de l'artiste, se mit tranquillement à dessiner au flambeau cette horrible scène.

Ces prisonniers sont des forçats intraitables, qu'on ne peut plus mettre aux galères puisqu'ils y sont, ni fustiger parce qu'ils sont blasés sur les coups, ni envoyer à l'hôpital parce qu'ils sont en bonne santé, ni tuer parce que leur nouveau crime s'est arrêté juste à la peine de mort, ni renfermer dans une prison claire et commode, car on les mettrait à leur aise en les affranchissant ainsi du travail. Que faire donc de ces hommes? Dans la société ils se sont rendus criminels, et la société les a envoyés au bagne; mais le bagne à son tour se constitue société, et lorsque ses citoyens déchirent son code, alors s'ouvre le formidable cachot : c'est le bagne du bagne.

Tous les raisonnemens de la philanthropie viennent échouer là. A qui la faute? A Dieu, aux hommes, à la loi? Qui le sait! L'humanité nous crie qu'il est odieux de jeter des coupables dans un souterrain, de les priver d'air et de lumière, de les condamner à une faim éternelle avec une ironique nourriture de quelques onces de fèves; de leur refuser ce qu'on accorde aux lions captifs, un soupirail et un rayon de soleil. La société, qui tremble toujours pour sa vie, répond que ce sont des criminels indignes de pitié; des êtres incorrigibles, qui connaissaient la punition et qui l'ont bravée; des hôtes formidables, dont le voisinage est périlleux même au bagne; des créatures exceptionnelles dont personne ne veut, pas même le bourreau.

La philanthrophie est en lutte perpétuelle avec la loi; la première donne de bonnes et touchantes raisons dans ses plaidoyers; la seconde a l'air de se défendre victorieusement : quand on résume les débats, on se rend souvent coupable soi-même d'un déni de justice.

Ce qu'il faut avouer, c'est que la société, comme nous l'avons faite, est très-difficile à régir; nous portons la peine de quatorze siècles d'existence en corps de nation; chaque génération a légué à sa fille son héritage d'immoralité; aujourd'hui ce trésor de legs accumulés nous est pesant. On dit qu'il faut moraliser les hommes : mais voilà mille huit cent trente-cinq ans qu'on les moralise; la série des sermons évangéliques prononcés depuis Jésus-Christ, imprimée en petit texte, servirait d'enveloppe au globe entier : chez un peuple de trente-trois millions de têtes, vous trouverez toujours de quoi garnir les chiourmes de Brest, de Toulon, de Rochefort, quand vous enverriez un Fénelon dans chaque famille. Ensuite, voyez ce qui arrive : vous croyez avoir jeté toute votre lie sociale dans un bagne, eh bien, ce bagne est encore tourmenté par des crimes intérieurs qui ne ressortent plus de la juridiction ordinaire de la société; il faut que ces crimes soient encore punis : comment? inventez.

On devrait prévenir ces crimes.

Il n'y a que deux manières de prévenir des crimes, comme il

n'y a que deux motifs qui retiennent les hommes dans le bon chemin :

Oderunt peccare mali formidine pœnæ,
Oderunt peccare boni virtutis amore.

Le Code, ou la morale : l'un est parfaitement connu du criminel ; il n'en déchire l'article qui le menace qu'après l'avoir lu : l'autre est dans un bagne, comme en beaucoup d'autres lieux, un nom vide de sens.

Ce nom isolé de morale a d'ailleurs quelque chose de sec et d'athée qui serait d'un vain secours à qui voudrait réformer les mœurs d'un bagne pour en prévenir les crimes. La religion vaut mieux ; d'abord elle apporte avec elle la vraie morale, et ensuite elle peut produire de beaux fruits, si elle se révèle parmi les chiourmes avec sa pompe naïve, ses cérémonies touchantes, ses versets de consolation. Dans le malheur consommé, rien ne remet l'ame à la quiétude comme la prière de la chapelle, la messe du dimanche, celle qu'on entendait en famille, à l'âge où tous les cœurs sont purs. Eh bien ! on dit la messe au bagne tous les dimanches, et le prêtre explique l'évangile du jour : nous avons assisté à cette cérémonie, et nous avons presque désespéré de la moralisation. La chapelle est un vestibule qui peut à peine contenir cinquante personnes. Le choix de cette étroite localité fait présumer justement que l'auditoire n'a jamais été nombreux et ne peut l'être. Une heure avant l'*introït*, deux sacristains galériens construisent l'autel ; ils y placent une nappe jaunie, six vases de fleurs artificielles, six flambeaux indigens, et une croix. Le prêtre arrive : il est convenu qu'un prêtre de bagne sort des rangs les plus obscurs du sacerdoce ; c'est un homme qui reçoit, moyennant indemnité, la corvée de la messe dominicale ; le métier perce trop sous la chasuble. Les dévots se placent au pied de l'autel ; ce sont ordinairement des vieillards, qui suivent, à genoux, dans un Paroissien dévasté, les *versets* et les *répons* ; les indifférens sont debout, et acceptent la messe comme une distraction hebdomadaire : rien d'ailleurs ne peut les arracher momentanément à leur idée

fixe de réclusion; à droite et à gauche, cette chapelle d'occasion leur montre ses deux nefs; ce sont deux longues salles, ornées de grabats; ce sont deux dortoirs de galériens; l'odeur grasse qui s'en exhale neutralise la vapeur du grain d'encens brûlé sur l'autel. Dans cette grande population du bagne, on trouve donc cinq ou six vieillards qui prennent la messe au sérieux; tous ont été appelés, voilà ceux qui sont venus! Il y a quelque chose de touchant dans l'expression religieuse, dans la pose décente de ces rares prédestinés qui prient avec ferveur, sous la livrée rouge du bagne; il n'est pas permis d'élever contre la sincérité de leur foi le moindre soupçon d'hypocrisie; tout est conviction et vérité dans le mouvement de leurs lèvres, dans les frissons de leurs doigts desséchés, dans l'incarnat mystique de leurs joues creuses, dans cette expansion de regards qui les lie au sacrifice de l'autel. Ces vieillards sont à mes yeux les hommes les plus vertueux du monde : si la messe ne servait qu'à consoler un instant ces existences flétries, il faudrait bénir la messe; si tous les forçats ressemblaient à ces doyens du crime, il faudrait fuir le monde et aller respirer la sérénité de la vertu dans un bagne. Voilà tout ce que la sonnette dominicale a pu convoquer de néophytes! Dans ce quart d'heure d'évangélique rosée que la religion donne à l'enfer terrestre, quelques langues d'élus sont rafraîchies : au-dehors, l'indifférence, la raillerie, l'incrédulité, l'impénitence finale, le crime obstiné, le désespoir sombre, la résignation stupide, toutes ces abstractions personnifiées s'entassent, se roulent, s'endorment sur des grabats à mille places, pour fêter le jour de la cessation du travail. Le dimanche n'est le jour du Seigneur que pour cinq ou six forçats à cheveux blancs.

L'*ite missa est* est prononcé; la vision religieuse s'évanouit. Le prêtre fuit comme le Panthée de Virgile, en emportant ses dieux et les choses sacrées; l'autel s'écroule; la chapelle redevient le parloir des gardes-chiourmes : dès que la sonnette du clerc se tait, le bruit des ferrailles recommence. Le quart d'heure d'évangélisation ne recommencera que dans huit jours : personne ne s'en plaint ni ne s'en soucie. Il faudrait un père Bridaine qui se dévouât cou-

rageusement, et sans regarder en arrière, au service spirituel des bagnes; un prêtre qui aurait la physionomie, les gestes, l'organe, l'entraînement, l'organisation physique qu'exigerait une aussi terrible mission, et qui se condamnerait à une œuvre aussi méritoire, comme d'autres se condamnent au silence infructueux du trappiste, à la réclusion contemplative de la Chartreuse, aux voyages évangéliques de la mer du Sud ou du Japon. Mais voilà ce qu'on ne trouve plus. Beaucoup se dévouent à prêcher à Saint-Thomas-d'Aquin devant un auditoire parfumé de femmes heureuses, pas un Bridaine ne se lève pour aller planter sa chaire au milieu des chiourmes de Brest, de Rochefort, de Toulon! En France, nous ne faisons depuis long-temps qu'inventer des théories et des mots; nous parlons humanité, religion, justice, morale, civilisation, mieux qu'on n'en a parlé avant nous; nous savons tout ce qu'il faut faire pour rendre le monde meilleur, mais nous ne faisons rien; on se contente de savoir, on est répulsif à l'application. Alors, ne nous plaignons plus du spectacle de la maladie, puisque nous n'avons pas le courage du médecin.

Au reste, ce n'est que dans le pur intérêt de l'humanité qu'on est amené à ces réflexions; car on dirait que ces misérables prennent à tâche d'éloigner d'eux l'intérêt qui se lie aux infortunes extrêmes, méritées ou non. Ils auraient si peu à faire, si peu à dire pour arracher les larmes. On pleure à la Comédie-Française, devant une actrice qui ment merveilleusement au public; on donne si souvent des pleurs vrais à des malheurs faux; et ici, dans ce théâtre où rien n'est menteur, ni le personnage, ni le décor, ni le public, on se croit quitte envers l'humanité en payant quelques plaintes, en jetant quelques syllabes décousues de compassion à ce lamentable dépérissement de l'homme physique, de l'homme moral; et qui sait encore si la fibre secrète qui éveille notre pitié n'est pas une fibre d'égoïsme, si elle n'est pas excitée, à notre insu, par cette pensée : *Si j'étais là comme eux?* Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces malheureux ne songent pas même à jouer le malheur; cela leur serait pourtant si aisé! Il y a d'ingénieux mendians qui se peignent des plaies à fleur de peau pour provoquer

l'aumône et la compassion. Ceux-ci n'ont rien à peindre : un seul mot tombé de leur bouche avec un accent emprunté à la vérité, un seul soupir de peine flagrante, nous gonfleraient le cœur, à nous qui entendrions ces notes dolentes de la souffrance consommée. S'il nous est déchirant d'entendre dire : *Je suis bien malheureux!* à un acteur aimé, riche et applaudi, que ferions-nous devant ces parias enchaînés, qui murmureraient à notre oreille un seul : *Ayez pitié de moi?* Mais ce ne sont pas là les mœurs de la communauté du bagne : l'extrême malheur y est fanfaron, absolument comme le bonheur dans notre société. Sans doute ils ont entre eux des heures secrètes et mystérieuses où ils échangent de désolantes paroles ; mais en présence des visiteurs, ils tiennent à honneur de faire de l'insouciance et de la gaieté. Alors ce sont tous des Régulus qui se roulent en riant sur la pointe des clous, des Scévola qui badinent avec le tison qui ronge leurs os. Voilà la définition de l'honneur au cachot du bagne.

Nous en avisâmes un, jeune, vif, gai, complétement nu, moins les chairs ferrées : c'était le héros de la prison ; ses camarades lui donnaient quelque déférence. J'ignore si nous sommes nés pour l'égalité ; mais dès que six hommes sont réunis quelque part, même dans un cachot, ils ont la manie de créer une espèce de roi et de se soumettre à lui. Ce jeune homme avait une mobilité si perpétuelle de mouvemens, que Monnier était forcé de le dessiner au vol. « De quel pays es-tu? lui dit Monnier. » Le forçat répondit lestement : « De Paris, » et il se mit à faire des soubresauts comme un mandrille. Après une longue pause, nous lui adressâmes cette nouvelle question : « Et où demeures-tu, à Paris? — Faubourg Saint-Germain, n° 27. » Cette réponse fut suivie des éclats de rire de ses camarades, qui d'ailleurs riaient de tout ce que faisait ou disait le jeune galérien.

Nous leur donnâmes du tabac en assez grande quantité ; ils se jetèrent dessus, comme des tigres sur une proie. Le pain ne vient qu'après le tabac, dans les besoins de la vie malheureuse et prisonnière. Pendant qu'ils partageaient en portions égales, avec une joie touchante, cette gratification tant désirée, nous remarquâmes qu'ils

se communiquaient entre eux quelque idée qu'ils n'osaient pas nous soumettre. Le Parisien se chargea de porter la parole. Il prit une pose aussi décente que sa nudité pouvait le permettre et nous demanda un peu de tabac à priser. Cette espèce de tabac n'avait pas été comprise dans notre gratification. Nous envoyâmes un garde au bureau. Le nouveau cadeau arriva un instant après et fut accueilli par des applaudissemens, comme autrefois un galion de Lima sur la côte de Lisbonne. Le tabac fut déposé précieusement dans une boîte commune, où chacun se vota le droit de puiser à son tour, mais avec discrétion. Ainsi, dans ces momens de délices, tout fut oublié : tortures, ferrailles, carcans, stigmates, cachot, liberté. Le bonheur de six hommes fut estimé deux onces de tabac.

Voilà la définition du bonheur au cachot du bagne!

Quand on s'est volontairement enfermé ainsi, avec ces malheureux, dans ce terrible cachot, on éprouve, par intervalles, une émotion singulière; il vous semble que le retour au monde libre vous est interdit, qu'on s'est fait victime d'un guet-apens, et que c'est tout-à-fait sérieusement que la porte verrouillée s'est refermée sur vous. Cette folle émotion qui vous tourmente n'est pas à dédaigner; on s'y abandonne même avec plaisir, comme lorsqu'on s'amuse à gagner des vertiges sur le bord d'un précipice défendu par un parapet. Nous avions passé trois grandes heures sous cette voûte plate et gluante, en compagnie de ces fantômes, et n'ayant d'autre clarté que celle qui mourait autour de notre chandelle de suif. Je ne pouvais supporter plus long-temps l'air de cette cage, si toutefois cette cage a de l'air; je me fis ouvrir la porte, et je sortis précipitamment avec toute la folle joie d'un prisonnier qu'on délivre.

C'est alors, en se retrouvant sous le ciel, que tout paraît serein autour de vous. Dans le passage subit du cachot au bagne, il y a une sensation qu'on n'éprouve que là : le bagne vous semble peuplé de gens heureux; les visages des forçats sont gais; leurs travaux n'annoncent rien de pénible; ce sont des ouvriers, en camisole rouge, qui gagnent leur vie à calfater des vaisseaux, à bâtir des

cales couvertes, à creuser des bassins, à scier des poutres, à tresser des câbles. Comme on a toujours devant ses yeux les spectres noirs du cachot fétide, on trouve naturellement que la misère du forçat libre est du bonheur, et du bonheur qui peut être envié. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une position qui porte envie au cachot, mais à coup sûr le cachot porte envie au bagne. En sortant du hideux souterrain, on retire bien des plaintes trop tôt données à la chiourme; on contemple avec un sang-froid stoïque le chantier immense arrosé par tant de sueurs. C'est un chantier plein de gaieté, de vie et de soleil; c'est une plage, où la Méditerranée elle-même s'emprisonne; où les vaisseaux de ligne viennent se reposer comme dans une hôtellerie; où des merveilles d'architecture s'équarrissent à l'égyptienne, sur des bases aux larges talus. Qui sait? peut-être est-ce un bien que l'invention de ce cachot : il y a entre la combinaison fortuite du cachot et du bagne, une chance de bonheur relatif qu'on doit bien se garder de détruire, dans ces localités souffrantes, où le bonheur se fait ce qu'il peut. Il faut que le cachot voie son paradis dans le bagne libre et le bagne libre son enfer dans le cachot. Voilà tout ce que la société peut donner de factices consolations à ceux que Dieu même ne console plus.

MÉRY.

CHRONIQUE.

Le crédit demandé par le ministre de la marine a soulevé devant la chambre la question de l'émancipation des noirs. M. Isambert, le mulâtrophile, a parlé au nom des hommes de couleur. M. Mauguin, député des colonies, a défendu les intérêts des blancs; il a évoqué les souvenirs de Saint-Domingue, et demandé grâce pour les colons, qu'il ne faut, après tout, ni ruiner ni livrer au couteau des esclaves. Les ennemis de M. Mauguin disent qu'on lui paie ces nouvelles sympathies 20,000 francs par an. Ils oublient trop facilement que M. Mauguin est avocat, et qu'à ce titre ses mandataires ont le droit de lui demander de la plaidoirie pour leur argent. Au reste, si l'on prétend que la philanthropie exige l'émancipation des esclaves, il ne faut pas contester que l'humanité et la justice doivent protéger la vie et les biens des créoles. Ensuite pourquoi les hommes de couleur ne donnent-ils pas le premier exemple en affranchissant les nombreux nègres dont ils sont propriétaires? La chambre a voté le crédit, persuadée qu'on juge assez mal d'aussi loin une question difficile à résoudre sur les lieux mêmes.

Toutes les mesures d'ordre et de sûreté sont déjà prises pour le procès d'avril, et dans les premiers jours du mois de mai les débats vont commencer.

— Sur la route de Pantin, un repaire de chiens féroces, de taureaux écornés, d'ânes pelés et d'ours borgnes, a le privilége d'attirer depuis long-temps l'élite des bouchers et des marchands de chevaux qui viennent mettre aux prises leurs vigoureux boule-dogues. Ces scènes de carnage se passent le dimanche et le lundi, sous la présidence du sieur Monroy, fondateur et propriétaire de l'établissement. Hier samedi les loges agrestes et

mal closes de ce cirque étaient garnies de jeunes gens à la mode et d'amateurs d'animaux. Des équipages élégans, des livrées brillantes animaient les abords de la barrière, et les fanfares de Tellier charmaient les nombreux spectateurs qu'avait attirés une solennité singulière. Plusieurs personnes avaient passé avec M. Monroy un marché d'animaux. Il s'agissait d'un combat à mort entre un taureau et des chiens. Un taureau tout neuf avait été acheté. La pauvre bête est entrée parée de rubans, de fleurs et d'oripeaux, comme une jeune mariée. Des chiens sans nombre, d'un courage éprouvé, lui ont livré bataille; mais, jeune et sans expérience, l'animal s'est mal défendu, et n'a brisé les reins que d'un ou deux chiens. On a demandé grâce pour lui et réclamé le taureau de l'administration, vieux soldat chevronné, couvert de cicatrices, comédien consommé qui a rugi, rué, lancé dans l'espace les dogues les plus téméraires. Trois d'entre eux sont restés suspendus pendant cinq minutes à la peau de son fanon, pendant qu'un quatrième, acharné sur sa langue, lui en dévorait la moitié. Le combat en est resté là, et les spectateurs sont allés juger, dans le chenil, des suites de cette terrible lutte. Un chien gisait mort, un second avait la mâchoire brisée, un troisième les reins cassés, un quatrième râlait.

Avant le combat du taureau, un âne avait eu maille à partir avec des chiens : ceux-ci lui faisaient payer, par de cruelles morsures, les intelligentes ruades dont il les régalait. Plusieurs duels de chiens avaient aussi ensanglanté l'arène; mais aucun de ces animaux n'avait été tué sur place, et, malgré les sollicitations de toute l'assemblée, M. Monroy n'a pas voulu faire battre le celèbre ours CARPOLAIN, attendu qu'il était affiché pour le spectacle du lendemain, et qu'il aurait été forcé de faire *relâche* par indisposition subite; ce que les habitués de l'Opéra pardonnent quelquefois, mais ce que ne tolèrent pas les habitués du Combat.

— L'Académie des sciences morales et politiques a tenu hier sa séance annuelle, sous la présidence de M. le duc de Bassano. M. Charles Comte a lu une longue notice sur M. Garat, qui ne fera pas oublier les Mémoires de M. Suard. Les honneurs de la séance ont été pour M. Mignet. Le jeune académicien a lu un morceau historique fort remarquable : LUTHER A LA DIÈTE DE WORMS, qui a été plusieurs fois applaudi par l'assemblée. M. Cousin n'a pu lire la dissertation qu'on avait annoncée sur le *Sic et Non* d'Abailard. Nous en voulons à M. Comte de son interminable notice qui nous a privés de la parole de M. Cousin. Nous avons remarqué Mme Thiers et Mme Dosne, qui sont toujours en grand deuil de leurs illustres parens, l'empereur d'Autriche et le roi de Portugal.

— Le second Concert historique de M. Fétis, annoncé avec tant de bruit, n'a pas eu lieu, comme on s'y attendait. M. Fétis, qui avait fait savoir, à son de caisse, au public parisien, qu'il avait rapporté de Belgique *une grande quantité d'instrumens du seizième siècle;* les a prudemment laissés à la frontière. En dépit des promesses de M. Fétis, on n'a vu à son premier concert ni la queue d'un rebecque, ni le manche d'une viole d'amour. M. Fétis manquait même de basses du dix-neuvième siècle, et il y suppléait en frappant à grands coups de poing sur son piano. Il est vrai que les auditeurs avaient, pour se dédommager, les petits discours d'intermède de M. Fétis, en langage demi-belge et demi-flamand, et composés avec le goût et la grâce que met M. Fétis dans ses feuilletons du Temps. Imaginez la joie d'un public assemblé pour entendre un feuilleton de M. Fétis, et de la bouche de M. Fétis encore!

A propos de feuilletons, nous dévoilerons pour aujourd'hui un coin de l'industrie toute belge de M. Fétis. Ce grand compositeur s'élance de temps en temps de Bruxelles, où il fleurit sous l'œil du roi Léopold, pour s'abattre sur nos chanteurs, nos musiciens et nos directeurs de théâtres, qu'il vient sommer très-poliment de contribuer à ses concerts, les uns par leur voix et leur talent, les autres par les sujets distingués que réclame M. Fétis pour exécuter les partitions qu'il déterre..... à la Bibliothèque royale, et qu'il oublie quelquefois de rendre. Malheur au chanteur et au musicien rebelles! malheur au directeur récalcitrant! M. Fétis tient sur sa tête la foudre toute prête à les frapper, témoin M. Véron et son Opéra, à qui M. Fétis vient de faire expier, par un aigre feuilleton du Temps, le crime de n'avoir pas soutenu le concert historique de la voix de Nourrit et de Mlle Falcon. La Revue musicale, de M. Fétis, se joindra sans doute au Temps pour accabler M. Véron, qui n'a pas compris toute l'importance des concerts de M. Fétis.

M. Fétis joue de malheur. L'an dernier encore, un programme qui promettait monts et merveilles, mentit comme un programme, et le public en murmura violemment; à quoi M. Fétis, s'avançant sur le bord de la scène, répondit en professeur, et invita les mécontens à aller reprendre leur argent au bureau du contrôle. L'invitation était hardie, car déjà quelques hommes noirs, gens de mauvaise compagnie, qui s'acharnent à suivre M. Fétis, surtout à l'heure des recettes des concerts historiques, s'étaient emparés de celle-ci. Le marquis de Chastellux rassembla un jour tous ses créanciers dans sa cour, et leur proposa de chanter avec lui un air d'Armide. Si M. Fétis faisait exécuter cette petite scène *historique* dans un de ses concerts, nous pensons qu'elle y ferait très-bien. Peut-être que ce jour-là les exécutans ne lui manqueraient pas.

Nous supplions le roi Léopold, qui n'a encore rien fait pour nous, et à

qui nous avons donné une femme, la citadelle d'Anvers, un million de dot qu'il touchera bientôt, et tant de bons ouvrages à contrefaire, de nous reprendre le plus tôt possible M. Fétis-le-Belge, et de le décorer de la croix de Léopold. C'est une récompense qu'on lui doit pour nous avoir dispensé d'entendre les discours nasillards dont nous menaçait son second concert historique.

— THÉATRES. — VAUDEVILLE. — ANACHARSIS. — Arnal est encore le héros de cette excellente bouffonnerie, dans laquelle il joue le rôle d'un neveu dissipateur, qui veut faire épouser sa tante à n'importe qui, parce qu'il a entendu dire que les oncles payaient toujours les dettes de leurs neveux.

— CIRQUE OLYMPIQUE. — LA TRAITE DES NÈGRES. — Franconi a transformé ses grognards en pirates, en écumeurs de mer, en négriers, de même que Napoléon fit un jour des fantassins avec ses marins de la garde. Il a démonté ses redoutes, porté ses canons à bord d'un brick armé en course, et fait à grands coups d'espingole un plaidoyer en faveur des nègres; et, il faut le dire, ce plaidoyer bruyant, brutal comme la poudre, était plus attendu, plus désiré que la philanthropique homélie de M. Isambert, le défenseur-né de toutes les peaux d'un blanc équivoque. On a vu souvent, par un délicat procédé, des théâtres rivaux s'entendre pour représenter, le même jour, deux ouvrages composés sur le même sujet; témoin LES DEUX PÈRES GORIOT, du Vaudeville et des Variétés. Le même accord entre le Cirque et la chambre des députés nous a donné, à un jour seulement d'intervalle, la discussion du crédit de la marine et *la traite des nègres;* la discussion a servi de prospectus au mimodrame, et le mimodrame est venu en aide à M. Isambert.

La capitaine Léonard, négrophile, négromane, négrolâtre, comme ne l'est pas même M. Isambert, a été forcé de prendre à son bord une cargaison de nègres; chemin faisant, ces esclaves témoignent le plus grand désir de recouvrer la liberté. Cela est assez naturel, vu l'état de gêne où l'on tient les nègres dans un vaisseau; cela est même pardonnable à ces pauvres diables, comme aux moutons empilés dans des claies au marché de Sceaux, comme aux hannetons que les petits prolétaires de Paris emmagasinent dans un bas de laine, comme aux jeunes chats que les tondeurs du Pont-Neuf enfouissent dans une cage. Mais ce qui est peu naturel et peu pardonnable, c'est la bonhommie du sieur Léonard, qui donne la clef des mers à la cargaison noire, la place délicatement sur les chaloupes, et fait échouer son brick. En bonne justice maritime, Léonard devrait être

fusillé. On le dégrade simplement; il déblatère contre la société en général, et lui jure haine à mort. La reconnaissance est allée se placer sous l'épiderme huileux de Barkam, le chef des esclaves délivrés par Léonard; et un beau soir, sur le pont d'un navire anglais, trente hommes armés, rampans, silencieux, et noirs comme des sangsues, se glissent auprès des hommes de quart, les égorgent, et donnent à leur libérateur le commandement du vaisseau capturé, qui va désormais arborer un pavillon noir, et s'appeler LA JUSTICE. Voilà un équipage de corsaire!

Par une suite d'incidens tellement intéressans qu'ils ont absorbé notre attention, Barckam retourne dans sa patrie, auprès du roi des nègres. Celui-ci est un homme entreprenant, guerrier et coquet, qui a besoin de sabres, de pistolets et de petits miroirs. Il veut acheter tous ces objets à des négriers, moyennant une partie d'esclaves, et, n'ayant pas un nombre suffisant de prisonniers, bat monnaie avec ses propres sujets. Barckam se trouve compris dans la livraison et enchaîné à un poteau, avec son vieux père dont la tête commence à grisonner et offre déjà l'aspect d'un gros pruneau de Tours passé au sucre. Il est bientôt délivré par Léonard et son équipage, qui livrent bataille au roi marchand de chair noire et aux négriers ses acheteurs. Dans cette immense bagarre, Barckam voit tuer à ses côtés son vieux père, dont la tête est aplatie par un coup de crosse. Pour modifier la métaphore, cette tête, ci-dessus comparée à un pruneau, ne ressemble plus qu'à une poire tapée.

Il faut avouer que jusqu'à présent la question nègre n'a pas fait un pas, et que M. Isambert n'est pas débordé. Nous avons un guet-apens suivi de meurtre, commis par les esclaves sur un équipage anglais ivre et endormi; nous avons encore un roi nègre qui vend les hommes de sa couleur et ses sujets, au besoin; et pourtant ce roi affiche de grands sentimens religieux. Tout à l'heure il s'inclinait, avec son peuple, devant la sainte image d'une grenouille de bois. Le bon goût de sa toilette, la coupe de son manteau, le prolongement candide de son museau et ses belles manières de prince grenouillicole nous donnaient meilleure opinion de son humanité. Mais Barckam va bientôt réhabiliter sa race.

A fond de cale du corsaire *la Justice* se trouve un ennemi personnel de Barckam; c'est un noir méchant, traître, insupportable comme son nom de Maffouc. Barckam désire qu'il soit fusillé; et il est fusillé. Il reste encore un prisonnier, autre ennemi personnel de Barkam; c'est un blanc, un négrier, bon diable, joueur, dissipé, insignifiant comme son nom de Frédéric. Barckam désire qu'il soit fusillé, et il n'est pas fusillé. Pourquoi ne pas donner à ce bon nègre tout ce qu'il demande? il me semble qu'un nègre n'a qu'à parler et qu'il doit être fait selon sa volonté. Mais c'est le propre frère, le frère négrophobe de Léonard le capitaine négro-

phile du corsaire. Barckam réclame, s'indigne, s'insurge et finit par entendre raison. Voilà un beau trait de couleur.

Le corsaire est rencontré par le navire négrier dont l'équipage fut si subitement attaqué par Léonard. Un combat est inévitable. Branle-bas général! canonniers à vos pièces! Les deux ennemis sont face à face, qui se crachent des balles et des boulets. Pendant que des lueurs mortelles éclairent l'embrasure des sabords, des manœuvres hardies rapprochent ou éloignent à propos le navire à qui est destinée la victoire. Un abordage furieux précipite sur le pont du négrier des corsaires hérissés de haches, de pistolets et de tromblons; un nuage de fumée chaude et transparente enveloppe dans ses replis ondulés cette scène de carnage, dans laquelle se dessinent des profils de nègres, des sabres à larges lames, des fusils en joue. Aux vergues, dans les haubans, se balancent des mousses, des matelots négriers et pirates, qui ont préféré aux rigueurs de l'uniforme le pittoresque du costume de fantaisie. Aussi voit-on de larges têtes de matelots envahies par les cheveux et la barbe, couvertes de chapeaux à grands bords. Les jambes et les bras nus, le poignard aux dents, l'espingole à la main, ces forbans courent partout où il y a une balle à envoyer, un boulet à loger. Les noirs prennent part au carnage et concourent à l'ensemble de cet admirable tableau. Enfin la lutte cesse; car le terrain vient à manquer sous les pieds de l'un des deux adversaires. Le brick *la Justice* est vainqueur; il a déchiré le flanc de son ennemi, éventré ses voiles, rasé ses mâts, broyé ses canons, égorgé ses hommes; le négrier est coulé bas; enseveli dans un linceul de fumée, il s'abîme dans les flots de l'océan, au bruit terrible du canon, aux cris de joie féroce de l'équipage victorieux.

Ce récit n'a pas la prétention de traduire les émotions que cette scène produit sur les spectateurs. Quand même les mots de la langue laudative ne seraient pas émoussés, ils ne pourraient faire comprendre tout le grandiose de ce combat naval. Jamais l'art du décorateur n'a été poussé si loin; car il ne s'agit pas d'un vaisseau vu de profil, de trois quarts ou de face, d'un vaisseau dont la proue entre dans la coulisse, dont le mât se perd dans les frises du rideau; mais d'un vaisseau véritable, tout entier, manœuvrant avec tout son équipage sur le pont, faisant feu de bâbord et de tribord. Par une invention dont il n'y a pas d'exemple au théâtre, ce navire, qui a trente-sept pieds de long, exact et complet dans toutes ses parties, est agité par un mouvement continuel de roulis et de tangage, et vire de bord pour faire feu de toutes ses batteries. C'est l'idéal de l'illusion théâtrale; c'est une de ces merveilles comme savent en trouver les directeurs du Cirque, hommes honnêtes et consciencieux, les seuls qui donnent au public ce qu'ils promettent, et souvent plus qu'ils n'ont promis.

Ce dernier tableau n'est pourtant pas le seul qui ait coûté des efforts, du travail et de l'intelligence; l'acte du ballet est charmant; la lutte et les danses des jongleurs noirs ont surpris par leur bizarrerie et par leur couleur toute nouvelle et peut-être locale. Il est impossible de voir rien de plus amusant que ces poses grimaçantes, ce cliquetis de bâtons et ces tours de force. Ce ne sont plus les nègres du vieux mélodrame, disant : *maître, à moi!* parlant les doigts en l'air; mais de vrais nègres, habillés d'après les dessins de voyageurs dignes de foi. La musique de ce ballet est pleine d'originalité et de mouvement. On peut prédire à LA TRAITE DES NOIRS un de ces succès-monstres comme on n'en voit plus. Le public sait que, pour cette pièce, le Cirque a dépensé un argent fou, et il se hâtera de rembourser le Cirque.

Heureux Franconi, toutes les gloires vous sont réservées : vous avez commandé nos armées de terre, conduit nos soldats en Russie, en Égypte, en Espagne; vous avez gagné sur le champ de bataille vos grades de généraux, de maréchaux de France, il y a place pour vous à présent dans les rangs de la marine. L'honneur de notre pavillon vous est confié. A partir d'aujourd'hui, vous avez des amiraux dans la famille.

Sur les débris du navire négrier, au milieu des flots encore furibonds, un acteur est venu nommer les auteurs de LA TRAITE DES NOIRS : MM. Desnoyers et Alboise; les décorations sont de MM. Philastre et Cambon; le ballet, de M. Paul; la musique, de M. Francastel : on a voulu savoir le nom du machiniste, et le même acteur a proclamé M. Sacré; c'est le quart d'un bon juron de matelot.

— M. Alex. Guiraud, de l'Académie-Française, vient de publier, chez le libraire Levavasseur, un nouvel ouvrage, FLAVIEN, sur lequel nous reviendrons prochainement.

— La première et la seconde livraison de la traduction en vers de l'ÉNÉIDE, par M. Barthélemy, ont paru chez l'éditeur Perrotin, place de la Bourse. Ces deux livraisons comprennent le premier et le second chant. Nous consacrerons prochainement un article à cette importante publication.

— Dimanche prochain, 3 mai, M. H. Berlioz donnera, au Conservatoire, un grand concert dans lequel on entendra le singulier ouvrage intitulé MÉLOLOGUE, qui fait suite à la Symphonie Fantastique, et n'a pas été exécuté depuis trois ans. M. Geffroy, du Théâtre-Français, récitera le rôle de l'artiste. Dans l'intermède, M. Litsz jouera des variations sur la MARCHE D'ALEXANDRE de Moschelès; les exécutans, au nombre de cent vingt, seront dirigés par M. Girard.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEIZIÈME VOLUME.

Pages.

Italie, par M. Méry. 5
Le Juge de son honneur, par M. Alphonse Royer. 18
Salon de 1835 (IIe, IIIe et IVe articles), par M. V. Schœlcher. 44, 116, 263
Les Associations littéraires, par M. Auguste Luchet. 73
Procès comique et glorieusement terminé, ou le Journal en 1745, par M. Jules Janin. 86
De l'Art et des Artistes en Belgique (IIe article), par M. Roger de Beauvoir. 149
La Peste à Marseille, par M. Eugène Guinot. 177
Peintres contemporains. — Louis et Théodore Gudin (Ier et IIe articles), par M. Eugène Sue. 132, 196
Une Grand'Mère d'aujourd'hui, par Mlle Clémence Bailleul. . . 202
Réflexions sur le *Voyage en Orient*, de M. de Lamartine, par M. Nisard. 225
Études sur Gœthe. — Egmont, par M. X. Marmier. 250
Les Forçats, par M. Méry. 276
Chronique. 62, 139, 217, 285

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.